CONFÉRENCES

AUX

MÈRES CHRÉTIENNES

DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS.

CONFÉRENCES

AUX

MÈRES CHRÉTIENNES

PAR L'ABBÉ CHARLES GAY

CHANOINE THÉOLOGAL ET VICAIRE GÉNÉRAL DE POITIERS
AUTEUR DE LA VIE ET DES VERTUS CHRÉTIENNES

Omnia et in omnibus Christus.
SAINT PAUL.

OUVRAGE APPROUVÉ
PAR MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE DE POITIERS

TOME II

FÊTES ET MYSTÈRES

LIBRAIRIE DE HENRI OUDIN,
H. OUDIN FRÈRES, SUCCESSEURS

POITIERS
4, rue de l'Éperon, 4.

PARIS
68, rue Bonaparte, 68.

1877

ALMA COLLEGE
248.44
LIBRARY
G25
Alma, California

48188

SECONDE PARTIE

FÊTES ET MYSTÈRES

TRENTIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

I.

DES MAGES, DE L'ÉTOILE, ET DE LA CORRESPONDANCE A LA GRACE.

Vidimus stellam ejus in oriente, et venimus adorare eum.

Nous avons vu son étoile en Orient, et nous venons l'adorer.

MATTH. II, 2.

Des trésors de doctrine et de grâce sont cachés dans l'humble page de l'Évangile où nous est racontée cette première manifestation publique de Jésus qu'on nomme l'Épiphanie. Contentons-nous d'en tirer une vérité pratique que nous ne méditerons pas, j'espère, sans la comprendre, et dont l'intelligence, avec l'aide de Dieu, profitera grandement à nos âmes.

Ces saints rois, qu'une étoile miraculeuse va chercher en Orient pour les faire venir à la crèche, peuvent, sous bien

des rapports, nous servir de modèles. La première leçon qu'ils nous donnent est celle d'une parfaite correspondance à la grâce. Correspondre à la grâce! là est tout le secret de la sanctification et du salut. « C'est par la grâce de Dieu « que je suis ce que je suis », dit saint Paul [1]; et tout ce que je dois être, je le puis devenir par la grâce : car la grâce sanctifiante, que j'ai reçue au baptême et que la pénitence me rend, quand j'ai eu le malheur de la perdre, c'est « la « vie éternelle » dans son germe et dans sa substance [2]. Pour que ce germe grandisse jusqu'à sa perfection, pour que cette substance s'épanouisse et se transforme en gloire, pour que cette vie se consomme et me fixe moi-même à jamais dans cette éternité divine qui est le terme de mes espérances, il faut que Dieu m'assiste continuellement et jusqu'au bout par toutes sortes de grâces actuelles. Sans lui, je ne saurais rien faire [3]. Mais comme il n'ignore point que son secours m'est indispensable; comme d'ailleurs il est bon, puissant, fidèle; comme il m'aime et me veut sauver, ces grâces actuelles ne me manquent pas, et du côté de Dieu tout est sûr. Éviter le mal, faire le bien, faire tout bien, devenir un saint, « je puis tout en celui qui est ma force » [4]; à une condition toutefois : c'est que « sa grâce ne soit pas vaine en moi [5] »; c'est que je m'ouvre à son action et m'y rende docile; c'est que je suive son mouvement, et joigne ma libre volonté à sa volonté souveraine; c'est que, provoqué et soutenu par lui, j'agisse réellement avec lui, et qu'enfin je lui corresponde. Nous avons mille devoirs; tous reviennent à l'obligation de correspondre à la grâce. Douce et facile vie, en vérité, que celle que Dieu nous demande, puisqu'il en demeure l'initiateur et l'auteur principal, et que tout se borne pour nous à l'é-

1. I Cor. xv, 10.
2. Rom. vi, 23.
3. Jean xv, 5.
4. Philipp. iv, 13.
5. I Cor. xv, 10.

couter, à le croire et à le suivre en nous livrant filialement à lui.

Or, s'il vous plaît de considérer la conduite des rois mages, et comment ils répondent à l'invitation que Dieu daigne leur faire par l'étoile, vous y trouverez trois caractères qui, partout où ils se rencontrent, sont le signe assuré d'une correspondance parfaite à la grâce : je veux dire, la promptitude, le courage et le dévouement.

I. D'abord la promptitude. Quoique l'amour que Dieu nous porte soit immuable, les effets en sont passagers. Parce que les hommes vivent dans le temps, Dieu agit sur eux dans le temps. Il a, pour opérer et nous secourir, ses années, ses jours, ses moments. Sa grâce la plus excellente et l'effet le plus signalé de son amour pour nous, incontestablement c'est ce don « inénarrable »[1], dont Jésus-Christ disait au timide Nicodème : « Dieu a tant aimé le « monde qu'il lui a donné son Fils unique[2] ». Or, selon sa sagesse, dans sa souveraine et toute-puissante indépendance, comme parle l'Évangile, le Père a librement « dis- « posé » l'heure où ce don nous serait fait[3]. Les justes l'appelaient, et avec quels soupirs! le monde entier l'attendait, et dans quelle douloureuse indigence! Cependant rien ne fit avancer le temps fixé par Dieu. Et de même, quand le jour fut venu où Jésus devait remonter à son Père, encore que Marie demeurât ici-bas, et, avec elle, Pierre, Jean, les Apôtres, Madeleine, les disciples, cette chère Église enfin formée par son amour et payée de son sang; Église si jeune, Église naissante qui, dès le premier mot qu'elle dirait, allait être partout contredite et si furieusement tourmentée, le Père fut obéi et Jésus rentra dans le ciel,

1. II Cor. IX, 15.
2. Jean. III, 16.
3. Act. I, 7.

éclipsé pour nous par sa gloire. Je parle de cette éclipse en vous disant que la grâce a ses heures : était-ce donc une grâce? Oui, une grâce incomparable, encore que, comme bien d'autres, elle fût enveloppée dans un sacrifice. Le Maître l'avait dit : « Il vous est expédient que je m'en « aille : car si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra « point à vous ; si au contraire je m'en vais, je vous l'en- « verrai [1] ».

Eh bien! comme il en a été de ces desseins généraux de Dieu sur notre race, et de ces grâces universelles, ainsi en va-t-il journellement de ses desseins sur chacun de nous, et de toutes les grâces particulières. Dieu, pour agir, a ses méthodes; il choisit aussi ses instants. La question, dit saint Paul, « ce n'est ni qu'on veuille, ni qu'on s'empresse, « mais que Dieu fasse miséricorde [2] »; et il la fait à qui il « lui plaît, comme il lui plaît, quand il lui plaît [3] ». Il y a donc (le même Apôtre l'enseigne expressément) « des « temps favorables, des jours de salut [4] », des heures propices ou même décisives. On ne peut dire que toutes le soient; mais moins encore pourrait-on dire celles qui le sont. Tout se tient d'ordinaire dans les conseils divins. Cette bonne inspiration, qui m'arrive aujourd'hui, peut être, dans l'ordre de ma prédestination, le commencement d'une série indéfinie de grâces qui sortiront les unes des autres, s'enchaînant l'une l'autre, et produisant, par leur succession même et leur progrès, l'état de perfection où Dieu prétend que j'arrive. C'est comme un premier germe qui poussera un arbre; lequel, avec le temps, produira d'autres germes, d'où d'autres arbres naîtront et finiront par former une forêt. Qu'au lieu d'être reçu et gardé par une bonne terre,

1. Jean. XVI, 7.
2. Rom. IX, 16.
3. Ibid. 15.
4. II Cor. VI, 2.

ce germe, comme la semence évangélique [1], reste sur le sol aride, l'arbre ne poussera point, et la forêt ne se verra jamais. Et de même, si la grâce offerte est refusée ou négligée, si elle passe sans qu'on en profite, adieu les grâces dont elle était à la fois l'élément et la condition; adieu, par suite, la sainteté qui devait être la moisson de ces grâces.

Je ne veux pas dire assurément que, dans la dispensation qu'il nous fait de ses dons, Dieu ne compte pas d'avance sur un déchet considérable. Si dans l'œuvre de sa puissance la magnificence est partout [2], ne se retrouvera-t-elle pas dans l'œuvre de son amour? Oui, certes, elle s'y retrouve, et comme nulle part ailleurs. « Il donne à tous libéralement, « à plein cœur, avec abondance, dit saint Jacques, et ne « reproche à personne le bien qu'il lui a fait [3]. »

Il a mille industries et des ressources sans nombre pour réparer nos fautes, remédier aux dommages que notre négligence a causés, combler nos vides, et relever nos ruines. Des regrets humiliés, ou même des repentirs amers, ne sont que trop souvent de mise en notre pauvre vie ; le désespoir nous y est défendu, et la seule pensée nous en doit faire horreur. Il demeure néanmoins que les voies de Dieu sont mystérieuses jusqu'à être insondables [4] ; que « ses juge- « ments sont profonds comme plusieurs abîmes » [5] ; que, dans nos rapports avec lui, il y a toujours une immense mesure d'inconnu; que l'affaire de notre salut est à ce point sérieuse, qu'il y faut travailler « avec crainte et tremble- « ment » [6] ; et qu'enfin nous devons tenir le don de Dieu en un si grand respect, que nous n'en laissions même pas échapper « une parcelle » [7]. En effet, outre qu'étant un

1. Luc. VIII, 6.
2. Psaum. CX, 3.
3. Jacq. I, 5.
4. Rom. XI, 33.
5. Psaum. XXXV, 7.
6. Philipp. II, 12.
7. Eccli. XIV, 14.

bien qui vient de Dieu, qui contient Dieu, ou du moins le prix de la possession de Dieu, chacune de ces parcelles est en elle même inestimable, nul n'est en mesure de deviner ce qu'il risque de perdre en en perdant une seule. Je le répète, chaque goutte ici peut être une source, et cette source peut devenir un fleuve.

Il faut donc que nous vivions tous en ce monde l'œil ouvert, l'oreille dressée et les pieds libres pour la marche. Aucune vigilance n'est de trop ; rien de nous ne doit s'endormir. La vertu du baptême est de faire de qui le reçoit un voyant et un écoutant, voyant et écoutant de choses divines.

La grâce actuelle est un passage de Dieu : presque toujours ces passages sont subtils et rapides. Vous en avez le type dans cette histoire d'Élie : « Sors, lui dit la voix de Dieu, « et tiens-toi en ma présence ; car voici que tout à l'heure « le Seigneur va passer. Tu entendras d'abord comme un « vent impétueux, et un ouragan soulevant la montagne « entière dont il brisera les rochers : le Seigneur ne sera « pas dans cette tempête. Ensuite tu sentiras autour de toi « un grand ébranlement : le Seigneur ne sera pas non plus « dans cet ébranlement. Après cette commotion, tu verras « jaillir du feu : le Seigneur ne sera pas non plus dans ce « feu. Mais après le feu, un léger souffle traversera l'at- « mosphère » [1] : là sera le Seigneur. Telle est la grâce actuelle [2]. Elle ne fait point de bruit ; elle n'a presque pas d'apparence. Justement parce qu'elle est divine, elle prend toutes les formes et se cache sous n'importe quoi. Tout la peut contenir, signifier et donner, les faits les plus insignifiants, les circonstances les plus indifférentes, les accidents les plus vulgaires. C'est même ainsi qu'elle vient de pré-

1. III Rois XIX, 11 et 12.

2. « Il y a dans les opérations de la grâce... une sorte de soudaineté qui ne se fait reconnaître qu'à un discernement spirituel. » P. Faber. *Bethléem. chap. 1.*

férence. Elle est si humble la grâce ! Elle est si délicate ! Elle est surtout si miséricordieuse ! Il lui plaît, par amour pour nous, de se faire humaine, populaire, commune enfin, pour mieux nous atteindre tous. Elle se mêle au train de notre vie. comme la poussière à l'air que nos lèvres respirent. Sans une attention active, soutenue, zélée, on court fortune de la laisser passer sans la voir et sans la sentir.

Pour les mages, le signe de la grâce fut une étoile. Ils savaient très-probablement ce que les anciens prophètes avaient annoncé du Messie. L'histoire de Balaam et sa prédiction si formelle étaient célèbres dans tout l'Orient [1]. Peut-être avaient-ils calculé que la naissance du Sauveur promis était proche ; mais ils n'en connaissaient ni l'époque précise, ni le lieu. Un astre, inaperçu jusque-là dans le ciel, ayant peut-être une forme insolite, ou jetant un plus vif éclat, ou bien encore suivant un cours irrégulier, éveilla en eux la pensée que l'envoyé céleste était venu. Les Pères sont unanimes à dire qu'un ange, ou Dieu lui-même, par une lumière intime, leur en donna l'instinct, sinon la certitude. Toujours est-il qu'ils furent invités et poussés à quitter leur pays, pour venir en Palestine, et y rendre honneur au nouveau-né. Vous entendez assez que, comme toute grâce divine, cette illumination, cette invitation, cette impulsion si vous voulez, les laissait absolument libres, pleinement maîtres de leurs décisions et de leurs actes. Or, supposez en eux, en ce moment béni, non pas l'incrédulité, non pas le mépris, non pas même l'indifférence, mais cette mesure, hélas ! peu rare, d'infidélité qui fait que, devant la grâce. on raisonne trop, on hésite, on se retarde ; ils seraient partis à la fin, mais après un délai.

Que s'en fût-il suivi ? Pour faire à la patiente et généreuse bonté de Dieu un honneur qu'elle mérite toujours,

1. Nombr. xxiv, 17.

admettons que l'étoile complaisante eût continué de briller sur ces voyageurs attardés, et les eût menés même jusqu'à Jérusalem. Ils y eussent, comme l'Évangile le dit, consulté les docteurs : « Où est le roi des Juifs qui vient de naître « au monde [1] ? » La Bible en main, on leur eût répondu : A Bethléem. Pleins d'assurance et de joie, ils s'y fussent rendus. Mais quoi ? ils n'y eussent plus rencontré « l'en- « fant avec sa mère » : car Dieu avait ordonné que la sainte famille ne séjournerait pas longtemps dans ce pays, où elle n'était venue que par circonstance.

Alors, qu'eussent fait les Mages ? Qu'eussent-ils pensé ? Qu'eussent-ils ressenti ? Leur foi eût-elle été paisible ? Fût-elle restée entière ? Y eussent-ils même persévéré ? Et si Dieu, prenant pitié d'eux, les y avait maintenus, eussent-ils cherché l'enfant ailleurs ? Mais où, et sur quelles indications ? Et s'ils l'avaient cherché, l'eussent-ils trouvé ? Le champ est ouvert aux conjectures ; et les plus vraisemblables ici ne sont point les plus favorables. En somme, rien ne concordait plus, et, dès lors, tout manquait et croulait par la base. Ils étaient déçus et frustrés : frustrés des grâces sans prix de cette bienheureuse visite à l'étable ; frustrés des joies sans pareilles qu'ils y devaient goûter ; frustrés enfin des fruits de toute sorte qu'ils en devaient tirer pour ce monde et pour l'autre ; spécialement de ce prodigieux honneur dont Dieu avait décidé qu'ils jouiraient dans l'Église jusqu'à la fin des siècles, pour la place qu'ils occupent et le rôle qu'ils remplissent dans ce saint et glorieux mystère de l'Épiphanie du Sauveur.

Or, la cause de si grands maux et de ces pertes incalculables, c'eût été un simple retard dans la correspondance à la grâce que Dieu leur faisait : retard où l'on ne verrait pas, sans exagération, plus de malice et de déréglement moral qu'il n'y en a dans la plupart de nos péchés véniels. Voyez

1. Matth. II, 2

si nous étions fondés à vous recommander la promptitude.

II. Les mages furent prompts ; j'ai ajouté qu'ils furent courageux : en quoi, dans tous nos rapports avec Dieu, nous les devons prendre aussi pour modèles.

Il n'est guère, dans le christianisme, de vérité plus importante à méditer que celle qu'expriment ces mots de saint Paul : « Non pas moi, mais la grâce de Dieu avec moi » [1]. Comme il dit : « non pas moi », il aurait pu dire également : non pas la grâce : car, que nous manquions à la grâce, ou que la grâce nous manque, le résultat est le même quant à l'effet produit ; il n'y a pas d'effet produit. Dans l'ordre du salut, qui est d'abord celui du mérite, rien n'aboutit que par l'union de ces deux termes : la grâce aidant notre liberté, et notre liberté concourant à la grâce. Rendez-vous compte de ceci, et ne l'oubliez point : si grandes et si efficaces que soient les grâces divines, quant à nous et dans l'ordre moral, ce ne sont pas des choses toutes faites : je veux dire des actes formés, des œuvres accomplies, des mérites acquis. Ce sont des puissances pour faire le bien ; des stimulants discrets, même quand ils sont forts ; des germes d'activité surnaturelle, des éléments d'œuvres salutaires ; mais on n'y saurait trouver rien de plus ; et si tout s'arrête là, tout avorte. La grâce, en somme, *c'est de quoi faire.*

A qui comparerai-je Dieu quand il nous donne des grâces actuelles, car c'est de celles-là surtout, vous l'entendez, qu'il est question ici ? Que la justesse de notre comparaison en excuse la vulgarité. Dieu fait alors comme un boulanger, qui, voulant, sans doute et avant tout, nourrir son jeune fils, prétendrait en même temps le former au métier paternel, et l'obligerait, par suite, à fabriquer lui-même

1. I Cor. xv

chaque jour le pain dont il se nourrirait. Certes, ce père fournirait d'abord à l'enfant tous les éléments nécessaires de cette fabrication : la farine, l'eau, le levain, le pétrin, le four, le bois, le feu. Il ferait plus ; il l'instruirait, le surveillerait, le dirigerait, et, au besoin, l'aiderait dans son travail ; mais l'enfant devrait travailler. Que s'il s'y refusait, il rendrait manifestement inutiles et les soins et les dons de son père, et finirait par mourir de faim. Telles sont exactement les conditions de notre édification morale ; telle est, dans l'œuvre de notre sanctification, et la part principale de Dieu, et notre part indispensable.

Non pas moi sans la grâce, non pas la grâce sans moi. Dieu qui, comme créateur, met en nous la puissance naturelle d'agir, nous donne, comme sanctificateur, tous les moyens pour bien agir : c'est-à-dire pour opérer dans la vérité, dans l'ordre, dans la justice ; par un principe normal, conformément à la loi, et en vue de la fin dernière. Ces moyens, c'est une lumière, un goût, une impression secrète, une force qui pousse en avant, une onction qui dilate, un feu qui échauffe, un appui qui encourage, un attrait qui décide, que sais-je ? un secours enfin, et ce que nous nommons précisément une grâce. Mais encore faut-il recevoir cette grâce, profiter de ce secours, employer ce moyen, faire acte d'homme, se décider librement, agir en conséquence, en un mot travailler. Dieu, qui fait en nous tout ce qu'il veut, n'y veut rien achever sans nous. Pour qu'un enfant naisse en ce monde, il faut, de toute nécessité, le concours d'un père et d'une mère ; et de même, pour qu'une œuvre chrétienne soit produite, il faut nécessairement le concours, et de ce père qui est Dieu, et de cette mère qui est notre volonté libre. Il y a là un ordre invariable, et très-sage, et très-saint, où la dignité de Dieu s'accorde avec la nôtre, ou plutôt fonde la nôtre et la maintient.

C'est de là, vous le comprenez, que résulte pour nous la rigoureuse obligation du courage. Toute correspondance à la grâce est une action surnaturelle ; et, à prendre la chose en général, toute action surnaturelle nous coûte. Il suffit, pour cela, qu'elle soit, ce qu'elle est toujours, une action qui monte, une action qui nous fait monter ; ce qui, le plus souvent, nous oblige à nous surmonter. Le terme suprême de tous ces actes, c'est « ce royaume de Dieu » dont Jésus dit « qu'il souffre violence, et que les seuls « violents l'emportent » [1]. Et prenez-y bien garde, quoi qu'il en soit ici de chaque acte en particulier, obéir constamment à Dieu et suivre Jésus jusqu'au bout (ce qui est la vie chrétienne et la condition du salut), cela suppose de notre part, non-seulement des élans de courage plus ou moins généreux et fréquents, mais un courage habituel, laborieux, patient, persévérant. Il s'agit d'arriver au ciel : la grâce en vient toujours, et toujours pour nous y conduire. Or, la route est longue et ardue. Si ce n'est pas une escalade, c'est du moins une ascension : sans effort, sans labeur, nul n'y peut réussir. Éternellement nous ne nous nourrirons que de nos œuvres, et quiconque n'aura pas fabriqué son pain ici-bas ne le mangera jamais là-haut. Travailler n'est pas même assez : il faut pâtir, et au courage qui fait opérer, joindre celui qui fait endurer. Je vous disais que la production d'une œuvre méritoire est un vrai enfantement. Depuis le péché, on n'enfante pas sans douleur [2]. Jésus ne nous a rien caché : tous, nous serons plus ou moins « pressurés en ce monde » [3] ; tous, nous y avons versé et y verserons beaucoup de larmes.

Le programme de notre pèlerinage est tracé à l'avance : « se renoncer soi-même, porter sa croix chaque jour, et

1. Matth. xi, 12.
2. Gen. iii, 16.
3. Jean. xvi, 33.

« suivre Jésus », portant la sienne [1] : voilà la condition terrestre des fils de Dieu. « La patience est donc nécessaire » [2], mais, comme le travail, nécessaire toujours et jusqu'au dernier jour ; car la seule persévérance couronne l'œuvre de notre salut [3], et, sans elle, tout le reste devient inutile. L'Évangile le déclare, et la raison n'est pas même tentée d'en demander la preuve. A ce prix, mais seulement à ce prix, nous correspondons à la grâce, et sommes en droit de dire avec l'Apôtre : « La grâce de mon Seigneur n'a pas « été stérile en moi [4] ».

Dieu, sans nul doute, l'avait appris aux mages, car voyez ce qu'ils firent, et le courage qui éclate en leur fidélité. Invités par l'étoile, quelles raisons ne se pouvaient-ils pas donner pour s'épargner ce voyage en Judée? Selon toute la tradition, c'étaient des rois. Si petit que soit un royaume, les affaires n'y manquent point, même en Orient et sous les tentes de Sem, si paisibles quand on les compare aux cités de Japhet. Que d'intérêts engagés peut-être au sein de ces tribus, et que l'absence des chefs pouvait compromettre ! Puis, tout roi a son entourage; des nobles, sinon des princes ; des hommes en charge, des conseillers plus ou moins obligés et intimes, sans parler des serviteurs : tous gens dont il n'est guère possible de mépriser l'opinion, et dont il est imprudent de ne ménager point l'influence. Or, aux yeux de ces personnages, souvent frondeurs au fond, même quand leurs lèvres sont flatteuses, comment justifier un départ si subit, et une entreprise si étrange qu'elle devait paraître insensée ? Quelle apparence, en effet, de se résoudre à un trajet si embarrassant, car les rois ne cheminent pas sans escorte ; si coûteux, car ils ne voyagent pas à peu de frais ; et enfin si pénible, soit pour leur compagnie, soit

1. Matth. xvi, 24.
2. Hebr. x, 36.
3. Matth. x, 22.
4. I Cor. xv, 10.

pour eux-mêmes, car on était en plein hiver? Encore, s'il n'y avait eu qu'à traverser des steppes ou même des déserts! Mais il fallait passer sur des territoires habités, se montrer en spectacle à divers peuples, entrer enfin en Palestine, et y aborder les Juifs : non pas les premiers venus des Juifs, mais les plus haut placés, les docteurs, les pontifes, les rois. Que penserait-on, ici et là, du voyage et des voyageurs? Comment seraient-ils jugés, accueillis et traités? L'étonnement qu'ils inspireraient ne se traduirait-il pas par des rires? N'irait-il pas jusqu'au mépris? Et qui, jusque-là, avait jamais ouï dire que des rois fussent ainsi venus en grande pompe pour saluer un petit enfant de quelques jours, né de pauvres parents, dans une pauvre étable? Que d'aventures possibles! que d'avanies probables! Que de contre-temps certains!

Il est indubitable que toutes ces perspectives, et d'autres du même genre, se sont présentées d'elles-mêmes à l'esprit des saints rois. Mille et mille objections ont dû, par suite, se dresser dans leur âme; plus spécieuses les unes que les autres, et de nature à troubler des cœurs qui ne seraient pas simples et affermis, à ébranler, à faire reculer toute volonté sans courage. Ils partirent néanmoins, bravant tout pour suivre la grâce, et estimant que devant un appel de Dieu, quel qu'il soit, il n'y a, pour la créature, qu'une sagesse et une justice, qui est de ne plus rien considérer d'humain, mais de se rendre et d'obéir.

Quels exemples, femmes et mères chrétiennes! Et qui vivrait dans cet esprit, qui se maintiendrait toujours dans cette indépendance de l'opinion, dans ce dédain de l'apparent et du sensible, dans cette vaillance à suivre, coûte que coûte, les impulsions d'en haut, à quel degré de perfection morale ne parviendrait-il pas?

III. J'ai dit enfin qu'étant si prompts à venir, si vaillants

à tout surmonter, les mages font encore preuve, en leur démarche, d'un dévouement admirable; achevant de nous montrer par là ce que c'est que de correspondre parfaitement à la grâce.

Qu'entendons-nous ici par dévouement? Une certaine magnanimité, qui faisant d'abord donner largement ce qu'on a, pousse ensuite à se donner facilement et volontiers soi-même. La formule de cette noble vertu est dans ces mots de saint Paul : « De tout cœur, avec joie, ô Corinthiens, « je dépenserai pour vous ce qui est à moi, et je me dé- « penserai moi-même par-dessus [1] ».

Considérez, je vous prie, que la plus minime grâce étant surnaturelle, au moins dans son principe et dans sa fin, elle suppose, quoi? Que Dieu est infiniment bon? Oui, sans doute. Qu'il nous aime? Oui encore. Est-ce tout? Non : elle suppose que, par amour, il a daigné mourir pour nous, immoler spontanément sur l'autel de la croix une vie que, même en le crucifiant, nul ne lui pouvait ravir [2]. Toute grâce sort du Calvaire, et vaut par conséquent le prix du sang que Jésus y a versé. Rien ne nous est donné par Dieu, dans cet ordre, que parce que, avant tout, Dieu s'est donné lui-même à nous, et donné en sacrifice. Qu'en conclure? Que si, en retour, nous donnons à Dieu quelque chose de nos biens, nous commençons, il est vrai, d'être justes; mais que si nous ne nous donnons pas aussi nous-mêmes, notre justice n'est point consommée. Sans ce don de soi, au moins dans une certaine mesure, il n'y a pas de vraie charité; et sans vraie charité, il n'y a ni justice, ni salut. Le ciel n'est pas l'assortiment des dons de Dieu avec nos dons, mais l'union de Dieu avec nous : une union d'être à être, une union de vie et d'amour, une union personnelle et immédiate. Dieu vise donc à notre cœur et pré-

1. II Cor. XII, 15.
2. Jean. X, 18.

tend le gagner [1]. Son règne est là en nous [2], ou bien ce règne n'est point en nous. Certes, dans ce don de soi à la grâce, il y a mille degrés; et ce n'est pas aux plus infimes que ce beau nom de dévouement est approprié d'ordinaire : on le réserve, et avec raison, pour les états éminents de l'amour. Mais je vous dis : vous confiant en la grâce divine, efforcez-vous toujours de monter jusque-là, et, dans tous vos rapports avec Dieu, montrez-vous généreuses.

Regardez nos saints rois. D'abord ils viennent avec de riches présents. Rien ne leur a paru trop beau dans leurs trésors. Ils ont choisi l'or le plus pur, la myrrhe la plus précieuse, l'encens le plus exquis. « Est-ce trop, disait saint Paul, si, en reconnaissance de ces biens supérieurs, sanctifiants, célestes, éternels, qui sont les grâces d'en haut, on vous demande parfois, Dieu vous demande, l'Église vous demande, les pauvres vous demandent une part de vos biens temporels [3]? » Notre peine, avec Jésus, devrait être, non de donner beaucoup, mais de donner si peu, même quand nos dons sont magnifiques.

Mais qu'on donne peu ou beaucoup au dehors, ce qui importe, c'est de se donner au dedans; et si on se donne vraiment ainsi, si on se livre à Dieu et à sa grâce, sans défiance, sans peur, sans réserve, sans calcul, avec sincérité, avec élan, avec joie, avec suite, on marche sûrement et rapidement dans la voie. On n'y marche pas seulement; le cœur se dilatant alors de plus en plus, on y court [4]; et à force de connaître et de comprendre Dieu, à force de respirer les ineffables parfums du Christ, de ses mystères, de sa Passion, de sa vie extérieure et intérieure, de sa parole, de ses sacrements, on y vole plutôt qu'on n'y court. Ce dévoue-

1. Prov. XXIII, 26.
2. Luc. XVII, 21.
3. II Cor. IX, 11.
4. Psaum. CXVIII, 32.

ment d'amour à Dieu, cette tradition totale du cœur au Saint-Esprit donnent à l'âme ces bienheureuses ailes que souhaitait le saint roi David. Ah! s'écriait-il, « qui me « donnera des ailes comme en a la colombe, et je volerai, « et j'irai m'établir au pays de la paix [1] ».

Les mages firent des présents : ce ne fut point le meilleur signe de leur reconnaissance, ni ce qui ouvrit surtout leur âme aux effusions du cœur de l'Enfant-Dieu. Ils se donnèrent eux-mêmes; ils sacrifièrent à Dieu leur temps, leur repos, et leur honneur humain ; ils lui consacrèrent, ils lui immolèrent leur esprit par une foi héroïque, leur volonté par une obéissance aveugle, leur cœur par un amour souverain, enfin leur être tout entier par une adoration parfaite. « Et, se prosternant devant l'enfant, dit « l'Évangile, ils l'adorèrent » [2].

Ce n'est pas tout. Saint Jean Chrysostome le déclare avec plusieurs autres Pères [3], et vraiment comment en douter? les mages dévouèrent leur vie à cet enfant divin. Revenus dans leur royaume, ils se constituèrent les témoins et les prédicateurs du Christ, et préparèrent leurs peuples à ces semences évangéliques que les Apôtres portèrent plus tard en ces lointaines régions, où fleurirent des églises illustres. Selon le martyrologe de l'Église de Cologne, qui est le lieu où, depuis bien des siècles, les reliques des saints rois sont conservées et vénérées, tous trois furent ordonnés évêques par saint Thomas. A en croire une chronique ancienne et respectable, ils eurent même l'insigne grâce de verser leur sang pour la foi [4].

Mères chrétiennes, qu'il y a de temps que l'étoile de la grâce a brillé sur vos têtes! Qu'il y a de temps qu'on vous

1. Psaum. LIV, 7.
2. Matth. II, 11.
3. Homil. VI. in Matth.
4. Bolland. Act. Tom. I, 1, 6 et 11 Januar.

a dit le lieu où se trouve le Sauveur, que vous avez abordé « l'enfant avec sa mère, » que vous avez fléchi le genou devant eux, et que tous deux vous ont bénies! Vous êtes bien moins venues au Christ que le Christ n'est allé à vous. Nées dans la sainte Église, vous n'avez pas vécu un jour hors de la vraie Bethléem, de la vraie « maison du pain » ; et ce pain, ce pain de lumière, ce pain de vie, vous ne l'avez pas seulement contemplé, comme les mages, avec « les yeux illuminés de votre cœur [1] » ; vous l'avez touché et mangé; et chaque année, chaque mois, chaque jour peut-être, vous le mangez encore.

En somme, Jésus vous est donné plus que tout le reste qui, grâce à lui, vous appartient en ce monde. Lui appartiendrez-vous? Répondrez-vous à tant d'avances? Reconnaîtrez-vous de tels dons? Correspondrez-vous pleinement à de si merveilleuses grâces? Je m'assure que vous le voulez, et aujourd'hui plus que jamais. Paix aux âmes de bonne volonté [2]. Que le Dieu de toute miséricorde garde donc et féconde en vous ces bons et saints vouloirs!

1. Ephes. I, 18.
2. Luc. II, 14.

TRENTE-UNIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

II.

DE LA MARQUE DES ENFANTS DE DIEU, QUI EST DE REGARDER TOUTE LA CRÉATION EXTÉRIEURE COMME UN SIGNE.

Hoc est signum magni Regis : eamus et inquiramus eum.

Ceci est le signe du grand Roi : allons et cherchons celui que ce signe nous annonce.

Paroles que la sainte Église met sur les lèvres des mages, dans l'office de l'Épiphanie. Ant. des 1res vêpres.

Comme tous les autres mystères de l'Évangile, celui de l'Épiphanie est un monde de lumière, de doctrine et de grâce. Il peut servir d'objet à des contemplations sans fin et, par suite, de sujet à des discours sans nombre. Ce serait bien assez pour cela que Jésus en fût le centre. Cependant,

en considérant ce mystère sous un certain aspect, très-vrai quoique restreint, on peut dire que le grand enseignement qui en découle est tout entier contenu dans ces mots par lesquels l'Église résume les sentiments des mages, lorsque, pour la première fois, ils virent briller au firmament l'étoile miraculeuse : « Ceci est le signe du grand Roi ; « allons et cherchons ce Roi que le ciel nous annonce ».

Un signe soudainement apparu pour éveiller et comme forcer l'attention; servant en outre de moyen à Dieu pour révéler aux hommes des réalités cachées et sublimes ; puis ces hommes éclairés, touchés, décidés; quittant leur résidence, rompant avec leurs habitudes, sacrifiant sans hésitation ce qui semblait être leur intérêt, au moins l'intérêt, ordinairement si apprécié, de leur repos et de leur bien-être; et cela pour se mettre en quête d'un bien lointain et inconnu, dont sans doute ils savaient l'existence, dont ils présumaient très assurément la valeur, mais qu'enfin ils n'avaient point vu, et dans la recherche et l'invention duquel ils avaient, humainement parlant, mille raisons de redouter toutes sortes de mécomptes, voilà certainement un des côtés les plus saillants de la sainte histoire qui nous occupe. C'est aussi l'un des plus instructifs, et cela nous décide à le méditer quelques instants avec vous.

I. C'est une doctrine familière aux chrétiens, et consignée à toutes les pages des divines Écritures, que, depuis le péché, il y a ici-bas deux générations, non-seulement différentes, mais contraires. On dirait deux grands fleuves issus de cette source, d'abord si pure et si limpide, puis si trouble et si corrompue, qui fut Adam : un fleuve de lumière,et un fleuve de ténèbres; un fleuve de justice,et un fleuve d'iniquité; un fleuve allant s'unir à l'océan de vie et de paix qui est le ciel, et un fleuve courant s'abîmer dans ce gouffre affreux qui est l'enfer. Ce n'est pas que ce

schisme de l'humanité fût une suite inévitable de la chute de notre premier père. Comme l'éclair perce les nuées les plus épaisses, le dessein du Christ rédempteur, et la promesse qui l'annonçait, et la grâce qui en jaillissait, avaient incontinent brillé dans cette nuit profonde où notre race venait d'être plongée [1]. Que l'on crût seulement à ce sauveur promis, qu'on l'attendît avec confiance, qu'on l'invoquât avec piété, qu'on l'aimât enfin sincèrement, c'était assez pour recouvrer ce bien sans pair de l'amitié divine ; et, redevenu par là capable de marcher droit, l'homme pouvait, Dieu aidant, accomplir la justice requise et remonter à la hauteur de ses célestes destinées. Ainsi, grâce à cet « agneau, immolé, dit saint Jean, dès l'origine du monde » [2] (entendez-le d'une immolation acceptée par le Verbe qui ne se rétracte point, et que le Père, qui embrasse tous les temps d'un coup d'œil, voit déjà faite et consommée), grâce donc à cette immolation, Caïn, le premier flot qui coula de la source, pouvait être un flot lumineux. S'il fut ténèbres, c'est parce qu'il le voulut ; et si, au contraire, Abel devint et demeura lumière, c'est que, se séparant en ceci de son frère, il prit le parti d'être bon. Et depuis, s'il a été nécessaire qu'on suivît l'un de ces deux lits, c'est cependant très-librement que chaque flot vivant s'est rangé dans l'un ou dans l'autre. Mais, ici comme là, les flots ont succédé aux flots, les choix aux choix, les âmes aux âmes ; et aucune de ces deux générations n'a plus jamais été interrompue sur la terre.

L'Écriture a plusieurs noms pour désigner ces races : elle les appelle les enfants de Dieu et les enfants des hommes, les fils du ciel et les fils de la terre, les spirituels et les charnels, le corps de Jésus-Christ et le corps de Satan : car chacune d'elles se rattache à un principe, qu'il est mieux

1. Gen. III, 15.
2. Apoc. XIII, 8.

de nommer un prince ; et elle lui est unie par des liens si étroits, qu'elle devient le corps dont il est la tête.

Ces deux races sont mêlées ici-bas. Leurs membres s'y coudoient chaque jour et partout ; ils se saluent, ils lient conversation entre eux ; ils forment des contrats et mettent la main en commun à toutes sortes d'œuvres et d'entreprises. Ils s'allient par la parenté, souvent par des mariages. Il s'en trouve sous le même toit, mangeant à la même table, rompant le même pain, dormant dans la même couche, et unis par une sincère et mutuelle affection. Au reste, je vous l'ai dit, et il faut s'en souvenir (car si on l'oubliait, et davantage encore si cela n'était pas vrai, on serait trop souvent tenté de désespoir), rien n'est fatal dans ce partage.

Dieu sait bien qu'il existe ; il le tolère et s'en sert pour ses fins ; mais il ne le fait pas lui-même, et ce n'est pas, quant à lui, l'effet d'une volonté première, directe, impérative, efficace. Les hommes, après Satan, en sont les vrais auteurs. De plus, cette triste séparation n'est pas définitive en ce monde. La liberté du choix demeure en nous jusqu'à la fin : le changement reste donc toujours possible : sans doute, ce changement du bien au mal qui constitue la perversion, mais aussi et surtout, ce changement du mal au bien qu'on nomme la conversion, et vers lequel Dieu pousse incessamment toutes les âmes pécheresses les accueillant, et avec quel amour, aussitôt qu'elles reviennent à lui. La seule éternité où la mort jette les âmes, et dont le jugement forme pour nous l'entrée, fait les séparations complètes et irrévocables : fixant ceux-ci dans le ciel et ceux-là en enfer, et mettant entre les deux ce que l'Évangile appelle « le grand « chaos » [1], c'est-à-dire un abîme, sinon infini, du moins infranchissable.

1. Luc. xvi, 26.

Vous comprenez assez que, pareils par la nature, les fils de ces deux races sont très-différents par la vie. Ils ont chacun leurs goûts, leurs amours, leurs joies, leurs mœurs. Mais leur différence radicale, et le principe de toutes les autres, se trouve dans le point de vue où ils se placent pour tout juger. Assurément, le cœur influe beaucoup sur ce point de vue intérieur. Lorsque ce cœur est pur, le regard de l'esprit est ordinairement droit et limpide. Si au contraire le cœur est déréglé, notre œil se trouble et s'obscurcit. Mais en somme, et quoi qu'il en soit des causes qui le déterminent, le point de vue, quand il est formé, détermine tout le reste. Il donne le mouvement moral à la vie, trace la voie à la conduite, et imprime leur caractère à toutes nos actions.

Or, prenez-y bien garde : cette différence, si capitale, de nos points de vue moraux consiste surtout en ceci, que pour les uns, qui sont les terrestres, la création naturelle est une fin ; tandis que, au jugement des autres, qui sont les spirituels et les célestes, elle n'est qu'un signe et un moyen. Les premiers s'arrêtent à ce qu'ils voient ; les autres passent à ce qu'ils devinent. « Voici le signe du grand Roi : allons donc et cherchons, jusqu'à ce que nous le trouvions, ce Roi, encore éloigné et caché, que ce signe béni nous révèle ». Vous allez nous comprendre.

II. Le propre des bêtes est de ne rien concevoir au delà de ce qui paraît. Elles ont des sens ; elles ne sont point pourvues d'intelligence. Elles se souviennent ; elles ont divers instincts dont quelques-uns sont admirables ; mais elles n'ont pas d'idées proprement dites. De cette connaissance basse et superficielle qu'elles prennent et gardent parfois, soit des objets, soit des sensations qu'elles en tirent, elles ne s'élèvent jamais à une notion générale ; elles n'atteignent aucun principe et ne se formulent aucune loi :

aussi ne raisonnent-elles point et sont-elles incapables d'une abstraction et d'une spéculation quelconques.

L'homme naissant dans l'animalité, encore que, par son âme, il soit, dès son début, si supérieur aux bêtes, commence par être soumis à l'imperfection de leur vue : chacun le peut constater dans la première enfance. L'enfant n'y est frappé que du dehors des choses : il voit la couleur, entend le son, palpe la forme sensible, mais ne va pas plus loin. C'est plus tard seulement, et à mesure que le développement des organes laisse à l'âme raisonnable plus d'essor et de liberté, que, peu à peu, cet enfant s'avance et passe outre. Il conçoit que, sous ce qui paraît, il y a quelque chose de subsistant qui n'a point d'apparence ; son esprit le saisit bientôt avec autant de netteté, de force et de certitude que les sens ont saisi ces formes qui sont leur propre objet. Alors, perçant les enveloppes, dépassant les surfaces, il pénètre hardiment jusqu'à l'intime de l'être ; et, selon la signification profonde de ce beau mot d'*intelligence*, il voit, il *lit dedans*, et s'empare spirituellement de la réalité invisible.

Hélas ! qui ne le sait, et, parmi les enfants de Dieu, qui le voit sans gémir ? l'homme, même formé et achevé, revient souvent, dans sa vie, à cet état élémentaire, mais désormais honteux et coupable, d'enfance et d'animalité. C'est le terrible et immanquable effet des passions déchaînées d'amortir cette vigueur de notre entendement, d'en hébéter le regard, et de faire que, sous l'empire trop aimé de sensations qui la captivent, l'âme, si haute pourtant, si noble, et assez puissante pour monter jusqu'à Dieu, se lasse, se dégoûte, et refuse d'aller même jusqu'à l'impalpable. Commençant par trouver que cet impalpable est insipide, elle en vient à mettre sa réalité en question : elle ne tarde guère ensuite à prononcer que cette question même est insoluble, indifférente, oiseuse ; puis, à force d'amasser en soi des ténèbres,

elle finit par se persuader que le divin n'est qu'une chimère ; l'intelligible, un pur fantôme ; que décidément tout est matière et que, dès lors, la matière est tout. « L'homme « que Dieu avait établi dans un si grand honneur a cessé « de lire dans les choses et d'être intelligent » ; sa raison s'est tout entière affaissée et plongée dans les sens ; il a borné son horizon ; il s'est aveuglé à plaisir ; et, « ravalé » par son libre choix « au rang des bêtes stupides, il leur « est devenu semblable » [1]. Ainsi parlait David il y a trois mille ans. Vous le voyez donc : pour déplorable qu'elle soit, cette histoire est bien vieille ; les mêmes causes la ramènent et la ramèneront toujours.

Mais, supposé même l'homme gardant toute sa raison, peut-il, par la seule force de ses facultés naturelles, atteindre le dernier fond de tout : je dis non-seulement le fond de ce que Dieu est, ce fond qui est sa vie intime, naturelle, essentielle, mais même le fond de ce qu'il fait ou peut librement faire ? Ce premier invisible, que notre intelligence perçoit sous le sensible, est-ce tout ce qui nous peut être signifié et révélé ? N'y a-t-il pas, par delà, un invisible plus retiré encore, plus élevé, plus saint, et si divin, qu'il nous devient naturellement inaccessible ? Je formule là la grande question qui se pose incessamment entre ces deux lignées contraires dont nous vous parlions tout à l'heure. Là est le sujet de leur débat, et le point où ils se divisent. Les charnels disent : Non : au delà de ce que voient, sinon les sens, du moins la raison naturelle, il n'y a rien, absolument rien. Les spirituels disent : oui, par delà ce que nous voyons ou comprenons naturellement, il y a des vérités possibles, réelles, immenses ; des lumières supérieures, des biens incomparables, tout un ordre de choses enfin que Dieu seul connaît par nature, et où, des êtres qu'il a créés,

1. Psaum. XLVIII, 13.

nul ne peut pénétrer, si ce n'est par le fait d'une révélation et d'une grâce. Et, en pratique, les uns demeurent là où ils sont, en attendant de descendre ; les autres aspirent, cheminent et montent vers le terme de leur foi et de leur espérance.

Supposez que les mages aient été des premiers, et n'aient, dès lors, regardé l'étoile qu'avec des yeux humains : je ne dis pas des yeux d'enfants, capables seulement d'admirer son éclat et de remarquer sa forme insolite ; je dis des yeux de savants, c'est-à-dire en hommes mûrs, habitués à réfléchir, à remonter des faits aux causes, des phénomènes aux lois : qu'eussent-ils vu en définitive, qu'eussent-ils compris et, par suite, qu'eussent-ils fait ? Mettons-les, j'y consens, dans les conditions les plus favorables. Ce ne sont point des matérialistes ; non pas même des rationalistes, fermés de parti pris à toute opération divine surnaturelle, niant d'avance, et radicalement, tout miracle, et posant leur entendement comme la frontière nécessaire des possibilités intelligibles. Ce sont purement des gens raisonnables ; sachant ce que la nature et la tradition sociale apprennent ordinairement à un esprit sain, réfléchi et bien cultivé. Ils constatent donc qu'à telle heure de tel jour ou plus probablement de telle nuit, un météore, inconnu jusque-là, a soudainement paru dans telle région du ciel ; que sa lumière a tel ou tel degré d'intensité, son disque, telle ou telle dimension ; qu'il est lui-même immobile, ou que, avec telle ou telle vitesse, il suit telle ligne ou décrit telle courbe. Portons les choses au comble, et dépassons les bornes du vraisemblable : ils assignent quelque cause naturelle à cette apparition inattendue. Si l'étoile est vraiment un astre, ils la rattachent à tel ou tel système. C'est beaucoup, mais c'est tout. Les voici donc en possession d'un fait nouveau et curieux, qui est un gain ajouté au trésor de leurs connaissances astronomiques. Avec un sentiment

plus ou moins vif, plus ou moins humble aussi, de leur pénétration et du prix de leur découverte, ils en font part à leurs disciples, à leurs proches, à tous les doctes de leur pays. Et après ? Où cela s'étend-il ? De quoi cela sert-il ? Et quant à eux, en quoi cet événement modifie-t-il leur âme, influe-t-il sur leur vie morale, contribue-t-il enfin à les faire entrer dans la voie que Dieu prétend ici leur ouvrir, et qui est celle de leur salut?

Mais, Dieu merci, vous le savez, cette hypothèse n'est point l'histoire ; et la vérité est que, grâce au don qui leur fut fait d'une lumière supérieure et intérieure, et à l'humble docilité avec laquelle ils la reçurent et la suivirent, ces hommes, en cette rencontre, devinrent plus que des hommes : je veux dire qu'ils jugèrent, sentirent, et agirent d'une manière surhumaine, dans une clarté, par des motifs, et avec une perfection, où ni leur raison, ni leur science, ni leur vertu acquise, ni rien de ce qu'il y avait en eux de naturel ne les eût jamais fait atteindre, et dont, laissés à eux-mêmes, ils n'eussent pas même eu la pensée. Ils regardèrent l'étoile, non pas en enfants, non pas en savants, mais en croyants. Ils y virent plus qu'une forme quelconque et une couleur brillante, plus qu'un fait normal ou étrange. Allant au dernier fond, et lisant dans l'intime, ils y virent un grand témoignage, un mot d'une langue céleste, dit quelque part saint Augustin [1], un signe enfin ; mais le signe d'une réalité tout à fait transcendante, le signe du Messie, du Roi, du Rédempteur attendu depuis l'origine, et qui devait accomplir toutes les miséricordieuses promesses de Dieu : « Voici qu'apparaît le signe du grand Roi ». Alors, trouvant juste et bon d'écouter ce Dieu qui leur parle, de le croire, de lui obéir, et de tout

1. « Qu'était l'étoile, sinon une langue magnifique et céleste, qui racontait la gloire de Dieu, et qui, par son éclat extraordinaire, proclamait l'enfantement, extraordinaire aussi, de la Vierge ». Serm. III. In Epiph.

quitter pour cela, ils concluent : « Allons donc et cherchons ce Roi nouveau-né ». Ils partirent en effet, et voyageant sous la conduite de leur étoile fidèle, ils arrivèrent au but ; et arrivés là qu'y trouvèrent-ils ? « L'enfant avec « sa mère », Jésus, la vérité, la vie, la voie, le pardon, la justice, la liberté, la paix, la joie, le bien souverain et éternel, Dieu enfin vivant dans la chair pour instruire, épurer, transformer et déifier toute chair.

Eh bien ! vous le comprenez toutes, le principe de leurs décisions, de leurs actes, de leur constance, et de cette bénie *invention* qui commence d'en payer le mérite, et où tous leurs désirs sont comblés, c'est justement ce point de vue où ils se sont placés avant d'agir ; c'est le jour à la lumière duquel ils ont tout regardé, c'est leur conviction arrêtée et profonde de la réalité d'un suprême invisible, d'un ordre surnaturel et strictement divin, dont la nature entière est en même temps la servante et le signe : non-seulement la nature visible, mais encore l'invisible, la spirituelle, l'angélique, et enfin tout ce qui est purement créé, en tant que, placé à son rang et opérant dans sa sphère native, il obéit à la libre et toute-puissante volonté de Dieu. Allant, par leur raison, au delà de ce qu'avaient perçu leurs sens, au moment où l'astre parut, ils ont été, par la foi, au delà même de leur raison ; se servant d'elle pour la dépasser, et l'obligeant, pour ainsi dire, à se couronner elle-même. Par là ils se sont rangés au nombre des fidèles, c'est-à-dire des hommes spirituels, des hommes célestes et des enfants de Dieu ; ils sont entrés dans la famille de ceux qui croient que, comme l'esprit de l'homme peut, mais est seul à pouvoir, révéler ce qui est dans l'intime de l'homme ; de même l'esprit de Dieu peut toujours révéler ce qui est dans l'intime de Dieu ; mais il n'y a que lui qui puisse le faire [1]. Et par là, je veux dire

1. I Cor. II, 11.

par leur foi, ils ont touché, comme il est possible en ce monde, le dernier vrai, le suprême bon, tel que nous le possédons déjà par la grâce ; laquelle, si nous en usons comme il faut, nous conduit infailliblement à la possession consommée et immuable de cette vérité et de ce bien absolus, c'est-à-dire au ciel et à la gloire. « C'est ici le signe du grand Roi : allons à sa recherche. »

III. Femmes et mères chrétiennes, servez-vous de cet exemple, et de la doctrine où il s'appuie, pour vous examiner vous-mêmes, et juger à quelle race vous appartenez par l'esprit : celle des mondains ou des chrétiens, des charnels ou des spirituels, des fils de la terre ou des enfants du ciel. A quel point de vue vous placez-vous pour apprécier toutes choses ? Que pensez-vous du temps, du monde et de tout ce qui y paraît ? Sont-ce pour vous des choses complètes en elles-mêmes, suffisant à vos curiosités comme à vos ambitions ; ou bien sont-ce de simples voiles couvrant des réalités plus saintes et plus durables ; des symboles provoquant l'étude, des degrés invitant à monter, des appâts aiguisant la noble faim des âmes ? Ce que vous voyez, goûtez, possédez (je le dis même des possessions les plus élevées de l'ordre naturel), est-ce un aiguillon qui vous pousse, ou un charme qui vous endort ? Il en est de la nature comme du vin : le vin donne des forces et il ôte les forces : cela dépend de ce que l'on en prend. Êtes-vous de ceux qui boivent sobrement dans la mesure de leur besoin ? Êtes-vous de ceux qui s'enivrent ? Devant votre conscience, c'est-à-dire, au fond, devant Dieu, voyez où vous en êtes, d'abord quant au jugement, puis quant au sentiment, et enfin quant à la conduite, par rapport aux biens de ce monde, aux créatures qui vous entourent et à toute la vie d'à présent. De tout cela, si vous avez l'esprit du Christ, vous penserez toujours et direz comme les mages : « C'est

le signe du grand Roi : allons donc, et cherchons celui que ce signe annonce ».

Gravez cette vérité au centre de votre cœur, gravez-la au plus profond de l'âme de vos enfants, car elle est un des plus beaux, un des plus indispensables rayons de ce « soleil de l'intelligence » qui doit éclairer toutes nos voies, et dont le Sage a écrit « qu'il ne se lève point sur les im- « pies » [1]. Considérée par rapport à nous et dans l'ordre de nos destinées, la nature tout entière, cette nature où nous sommes, cette nature dont nous sommes, n'est qu'un signe, un gage et un moyen : signe des pensées de Dieu ; gage de son bienfaisant amour ; moyen qu'il nous fournit pour le trouver lui-même, le servir, nous sanctifier et nous sauver. Comme signe, Dieu veut que la nature éclaire nos esprits ; comme gage, sa mission est de toucher et de gagner nos cœurs ; comme moyen, elle doit tenter saintement notre activité spirituelle, et en provoquer, en soutenir, en faciliter l'exercice.

Oui, le ciel, oui, la terre et la mer et tout ce qui y est contenu ; ces êtres innombrables et si variés, dont chacun, si on l'étudie, jette l'âme dans l'admiration, et dont on ne peut embrasser l'ensemble sans être pris d'un délicieux vertige, tout cela est le signe éloigné, abrégé, imparfait, des libres conceptions de Dieu, et de tant d'idées éternelles qui vivent dans la sérénité immuable de son intelligence. Ce sont les mots de ce saint et merveilleux discours qu'il lui plaît de tenir pour se rendre à lui-même témoignage au dehors : témoignage qui est l'effet et l'écho volontaire de ce témoignage intérieur que, de toute éternité, il se rend par nature, et qui est l'enfantement, par le Père, du Fils qui est sa parole. Rien n'est mieux déclaré, ni plus magnifiquement célébré dans nos Écritures ; rien n'est plus explicitement affirmé par l'Église.

1. Sagess. v, 6.

Mais si toute cette création n'est qu'un signe, traitez-la donc comme telle, et préoccupez-vous, avant tout, d'en pénétrer le sens. Ne vous arrêtez point aux surfaces, dépassez toutes les formes, allez au fond, *lisez dedans*. Quand vous recevez une lettre écrite par une main aimée, passez-vous beaucoup de temps, mettez-vous un grand soin à considérer l'écriture, la qualité de l'encre, la forme des caractères, l'ordonnance des lignes, l'ajustement des mots? A peine y prenez-vous garde. Tout de suite et avidement vous cherchez la pensée cachée sous ces mots; et, dans cette pensée, l'affection qu'elle recèle, et, dans cette affection, le cœur même et la personne qui vous la témoignent. Affamé par cette lecture, qui lui est pourtant un festin, votre cœur n'a de repos que quand, à l'aide des signes, et les ayant tous traversés, il a, pour ainsi dire, touché, senti, étreint, pénétré, savouré le cœur d'où ces précieuses paroles ont jailli comme d'une source vive. Ce que vous faites journellement et si naturellement pour ces missives humaines, ne le ferez-vous pas, fût-ce par vertu, pour ces missives sacrées et éloquentes qui sont les créatures de Dieu, en tant qu'elles vous regardent de sa part et que vous les regardez?

Jusque dans cette sphère chrétienne où vous avez l'incomparable bonheur de vivre, il y a des signes, vous le savez : signes visibles, institués par notre adoré Maître, pour exprimer, contenir et nous communiquer des réalités absolument divines; les fruits de son sacrifice, la grâce, la vie éternelle, lui-même, sa chair, son sang, sa substance, son esprit, Dieu enfin. On nomme ces signes les sacrements : or, quand vous les recevez, vous rendez-vous bien attentives à la limpidité et à la fraîcheur de l'eau qui coule sur votre tête; à la couleur et au parfum du chrême dont on oint votre front; au timbre de la voix du prêtre qui vous absout; à la blancheur de l'hostie qui, une fois consacrée, devient le pain vivant de votre âme? Non; mais dépassant le signe et le

laissant pour ce qu'il est, vous allez vite et droit à la réalité signifiée, à l'intime, au surnaturel, au divin; et c'est là seulement que votre âme se fixe et s'apaise.

Retenez cette habitude, gardez ce mouvement; et, appliquant ce principe à tout, faites ainsi pour toutes choses. « Ceci est le signe du grand Roi », le signe du Christ, le « signe de Dieu ; allons et cherchons celui dont ce signe nous révèle à la fois l'existence, la présence et l'action. Là est la voie royale, et la forme de la vraie sagesse, et le secret de la vie sainte. Par le visible allez à l'invisible ; par le sensible, au spirituel; par le temporel, à l'éternel; par l'humain, au divin. C'est marcher dans la vérité et commencer d'accomplir la justice.

Mais, pour croître dans cette justice, comme vous avez compris le signe, reconnaissez et recevez le gage : car tout ce qui traduit Dieu, le traduit comme amour; et rien ne le traduit à ce titre, sans montrer qu'il se veut donner et que déjà son don commence. Oui, tout signe est un gage. Il n'y a pas une seule vérité d'où une grâce ne découle; et ce grand nom de Dieu, que le ciel chante, et dont les lettres, dit l'Écriture, « sont admirablement écrites sur toute la « terre [1] », ce nom, dit-elle aussi, est une huile répan- « due [2] ». L'Esprit-Saint, qui est l'amour, procède du Verbe qui est la sagesse, et toute œuvre de Dieu porte l'image de Dieu. Ames qui avez des oreilles pour entendre [3], âmes justes qui vivez de foi [4], âmes simples, humbles, pures; âmes d'enfants à qui le Père céleste se plaît à révéler tant de secrets qu'il cache aux superbes [5], quels préludes des harmonies d'en haut vous arrivent déjà

1. Psaum. VIII, 2.
2. Cant. I, 2.
3. Matth. XI, 15.
4. Hebr. X, 38.
5. Matth., XI, 25.

ici-bas! Que d'avant-goûts des joies de la patrie éternelle dans cette profusion de dons au sein desquels vous a placées celui dont David a écrit qu'il fait « des eaux débordées « et du déluge lui-même un lieu d'habitation [1] » ! Vous savez par votre expérience ce que saint Paul veut dire quand il enseigne que « nous avons reçu les prémices de « l'Esprit [2] » ; et ailleurs : que l'Esprit-Saint, qui est répandu en nous et qui y demeure [3], est le gage de notre « héritage [4] » ; et ailleurs encore : que « nous sommes » dès ce monde « sauvés en espérance [5] » : car la foi, ajoute-t-il, est « la substance » en nous « de ce qui n'apparaît point « encore, et de toutes les réalités promises et espérées [6] ». Mais, à vrai dire, je le répète, c'est la nature entière qui est un gage : gage de cette charité infinie, active, universelle que nous saluons chaque jour du nom de Père [7], et que nous pourrions aussi bien nommer notre mère; car, lui-même nous l'a déclaré, « sa tendresse et sa compassion dépassent celles des mères de ce monde [8]. Oui, tout ce qui dit Dieu nous le donne, mais surtout nous annonce qu'il prétend se donner à nous tout à fait. Ce qui est moindre que lui (et tout est moindre que lui, le génie, la beauté, la gloire, l'amour terrestre, la joie humaine), tout cela, nous en eût-il comblés, n'eût pas comblé son cœur à lui : son cœur qui nous a faits, son cœur qui nous chérit, son cœur qui nous appelle, son cœur qui nous veut éternellement posséder, en devenant lui-même notre possession parfaite et éternelle. « C'est moi, dit-il, c'est moi qui suis ta récompense [9] » : c'est-à-dire, ton avenir, ta fin, ton

1. Psaum. XXVIII, 10.
2. Rom. VIII, 23.
3. Ibid. V, 5.
4. Ephes. I, 14.
5. Rom. VIII, 24.
6. Hebr. XI, 1.
7. Matth. IV, 9.
8. Eccli. IV 11.
9. Gen. XV, 1.

bonheur et ta paix. Tu as traversé les signes pour me connaître, et cela t'a déjà rendu sage ; dépasse encore les gages pour me trouver, et cela te rendra juste et saint. Tu m'as consacré ton esprit ; à présent livre-moi ton cœur. Tu ne t'es pas laissé arrêter par mes symboles ; ne te laisse pas prendre à mes dons. Nul de ces dons n'est moi, quoique je me donne déjà en tous. Je suis l'Unique ; ne me confonds avec rien, ni avec personne. Je suis le Très-Haut ; tant que tu ne m'as pas atteint, ne cesse pas de monter ; aspire, aspire encore. « Heureux les affamés [1] ». Les satisfaits abdiquent ; les assouvis ont leur ciel ici-bas ; les « riches » se condamnent pour l'autre monde à une indigence effroyable. Mon royaume est aux pauvres [2] », aux détachés, aux libres, aux soupirants : je ne puis rassasier que les âmes qui ont faim [3].

Enfin comprends l'ordre établi par moi, ô ma douce et chère et précieuse créature ; tout ce qui me révèle et me fait pressentir est un moyen que j'ai inventé et disposé moi-même pour te faire avancer et dans ta tâche et dans ta voie[4]. Tout est pour contribuer au bien de ceux que j'aime [5], et ceux qui m'aiment profitent de tout. Rien ne leur nuit, rien ne les scandalise [6], rien ne les trouble, ni ne les fait hésiter ; tout les pousse au contraire, tout les encourage et les édifie. Il n'y a ni signe ni gage où je n'aie déposé un germe : germe de progrès, germe de sainteté. Recueille et cultive avec soin tous ces germes ; fais ainsi fidèlement les œuvres de la foi et de l'amour. La foi puise en moi la vraie séve ; l'amour la répand dans ta vie ; et ta vie, ainsi déifiée, se déclare par tes œuvres saintes. Sers-toi des créatures qui

1. Matth. v, 6.
2. Ibid. Ib. 2.
3. Luc. I, 53.
4. Rom. VIII, 28.
5. I Pier. III, 13.
6. Psaum. CXVIII, 165.

toutes, jusqu'à mes anges, sont établies pour te servir, selon que je te l'ai fait enseigner par mon apôtre : « Tout « est à vous », dit-il; ajoutant incontinent, pour te rappeler que, si tout le reste finit à toi, tu n'es point ta fin à toi-même; ajoutant donc : « et vous, vous êtes au Christ, et le « Christ est à Dieu [1] ». Va donc, « oubliant ce qui est der- « rière toi [2] », dépassant ce qui t'est inférieur, regarde, désire, poursuis ce qui est devant toi ; tends les bras, ouvre les mains pour saisir ce qui te surpasse. Cherche-moi, moi ton Christ et ton Dieu, ton Sauveur et ta fin dernière, ta voie et le terme de ta voie ; ton secours dans le temps, ton repos dans l'éternité ; ta justice et ta béatitude. Cherche-moi, et ton âme vivra [3]. Que ta face cherche la mienne [4]; que ton être tout entier cherche mon être tout entier. Tu dois en venir à me connaître comme je te connais [5], et à me posséder comme je me possède. Cherche-moi, t'élevant de clarté en clarté sous l'action fidèle et puissante de mon Esprit qui t'assiste et t'inspire [6]. Cherche, assuré de me trouver comme j'y ai cent fois engagé ma parole [7]. Cherche humblement, ardemment, patiemment; cherche toujours. A la fin et bientôt tu trouveras, tu aborderas, tu verras, dans la plénitude de sa gloire, cet enfant que les mages ont vu dans son infirmité de nouveau-né, dans la pauvreté de ses langes, dans l'humiliation de sa crèche ; tu le verras, et sa mère avec lui : radieux tous deux maintenant, ne connaissant plus les larmes, et pouvant en tarir la source dans tous les yeux qui les contempleront [8].

1. I Cor. III, 23.
2. Philipp. III, 13.
3. Psaum. LXVIII, 33.
4. Ibid. CIV, 4.
5. Cor. XIII, 12.
6. II Cor. III, 18.
7. Matth. VI, 7.
8. Apoc. XXI, 4.

TRENTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

III.

ANALOGIE DES TROIS PRÉSENTS, OFFERTS A JÉSUS-CHRIST PAR LES ROIS MAGES, AVEC LES TROIS VERTUS AUXQUELLES SAINT PAUL RAMÈNE TOUTE LA VIE CHRÉTIENNE.

Et apertis thesauris suis, obtulerunt ei munera, aurum, thus et myrrham.

Et ayant ouvert leurs trésors, ils offrirent en présents à l'enfant nouveau-né de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

MATTH. II, 11.

La Circoncision suit Noël ; l'Épiphanie suit la Circoncision ; les mystères d'aujourd'hui sont l'épanouissement des mystères célébrés hier, et ceux de demain viendront éclairer encore et développer ceux d'aujourd'hui. Dans cette efflorescence divine qui est la vie humaine et terrestre de notre adoré Nazaréen, chaque fleur, après avoir ravi les yeu

et embaumé l'atmosphère, devient le germe d'une autre fleur plus parfumée encore et plus belle. Les joies succèdent aux joies ; les fêtes s'enchaînent aux fêtes ; ou plutôt la fête ne cesse pas : car la fête, c'est Jésus, et Jésus dure toujours. Il est triste ou joyeux ; il sourit ou il soupire ; il est humilié ou il triomphe ; mais dès qu'il est là, c'est une fête. Il est la fête de Dieu. L'éternelle fête du Père, c'est la naissance du Fils. Il est la fête du ciel et de la terre ; la fête de leur réconciliation, de leur alliance, de leur mariage ; cette fête suprême et universelle dont l'Évangile nous dit : « Le « royaume de Dieu est semblable à un roi qui fait des « noces à son fils »[1]. Noces en effet que la divine incarnation, où ce Fils épouse notre nature ; noces que la rédemption, où il épouse l'Église en l'achetant de son sang. Jésus est donc notre fête[2]. Voyez ce qu'il apporte et ce qu'on trouve en lui : tout ce qui peut légitimement, saintement, vraiment réjouir un être. Il s'en suit qu'ici-bas c'est toujours fête pour les chrétiens ; sans doute la fête est, quant à nous, plus ou moins extérieure et sensible. Souvent elle ne se passe et n'est possible que bien au delà des sens et même du sentiment, dans cet intime de l'âme où Dieu se tient, dans ce sanctuaire sublime que la foi lui bâtit et que la charité lui ouvre ; mais, quel que soit son caractère, la fête ne cesse point. L'Église l'entend si bien qu'elle nomme officiellement toutes nos journées des « féries » ; des jours de loisir, de vacance, de réjouissance, ce qui revient à dire des jours de fête.

Mais nos fêtes ne sont point stériles, ni nos joies inactives. Pour être posée et comme enracinée en Dieu par Jésus-Christ, et dès lors toute céleste en son fond, la vie chrétienne reste néanmoins ici-bas une vie de labeur et de combat.

1. Matth. XXII, 2.

2. « Jésus produit le ciel partout où il se trouve; soit dans le tabernacle, soit dans le cœur de celui qui le reçoit. » W. Faber *Bethléem*. . I, chap. I.

Rien ne fructifie sans culture ; rien n'aboutit sans peine ; toute palme suppose une victoire ; toute victoire est au prix d'une lutte et d'un effort. La foi sincère pousse au travail, l'oraison bien faite à l'action, l'amour à la vaillance. Nos mystères, qui sont de grandes joies, sont aussi et d'abord des doctrines : c'est-à-dire tout ensemble des lumières et des forces. Les jours où nous les célébrons sont donc pour nous des jours d'affermissement et d'encouragement intérieurs. L'Église y chante sans doute, mais elle y prêche aussi. Jésus y est « plein de grâce », mais en outre « plein de vérité [1] ». Il vient pour nous sauver ; il vient pour nous instruire. « Il a apparu, nous instruisant », dit saint Paul. Et quel est ce divin enseignement ; quelle est la grande clarté morale qui jaillit de tous ses mystères, et qui, dans nos solennités, devient la substance de la prédication chrétienne ? Mille discours ne le diraient point. Toutefois l'Apôtre inspiré résume tout en ces trois paroles : « Le Christ a apparu « pour nous apprendre.... à vivre sobrement, justement et « pieusement en ce monde » [2]. Or, en ce doux mystère de l'Épiphanie du Seigneur, on ne peut point se rappeler ce texte apostolique sans être frappé de la singulière analogie des trois grands mots qui s'y succèdent avec ces trois présents que les mages, venus d'Orient, firent à l'Enfant Jésus. « Ils ouvrirent leurs trésors, raconte l'Évangéliste, et ils lui « offrirent, en présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe. »

Les mages ont-ils entièrement compris le sens et la portée de leur offrande ? Cela peut bien être. Quoique donnant, de ces présents, des explications différentes, les Pères sont d'accord pour y voir des significations très-saintes et très-profondes. Tous affirment, avec saint Léon, que « en offrant ces présents, ils entendaient déclarer les certitudes sacrées de leur foi et les pensées de leur intel-

1. Jean. I, 14.
2. Tit. II, 12.

ligence : si bien que les dons de leurs mains n'allaient qu'à témoigner des sentiments de leur cœur » [1]. Quoi qu'il en soit des vues qu'eurent les saints rois, l'analogie que nous signalons demeure réelle et saisissante ; et l'on n'est point téméraire en croyant que celui qui conduit et inspire tout ici, les récits comme les actes, l'Esprit-Saint, l'a prévu et voulu. Il n'en faut pas davantage pour la sécurité de nos méditations, et la légitimité des gains spirituels qui pourront en sortir.

La myrrhe des mages, c'est cette « sobriété » dont l'Apôtre parle d'abord, et qui, dans l'ordre moral, est le mot vrai de nos rapports réguliers avec le monde extérieur et avec nous-mêmes, en tant que, par nos sens, nous communiquons avec lui. L'or, c'est cette « justice » qui est nommée la seconde, et qui dit très-précisément l'ensemble de nos devoirs à l'égard du prochain. L'encens enfin, c'est cette « piété » où se résume admirablement tout ce que Dieu nous demande pour lui-même. Rien qu'à leur énoncé, vous comprenez ces choses ; cependant il convient de les approfondir.

I. Le Verbe de Dieu, apparu sur la terre, est venu nous apprendre à vivre « sobrement ».

La sobriété est cette louable habitude de l'âme qui fait que l'on n'use jamais des biens sensibles que dans la mesure du nécessaire, ou du moins du convenable, selon les règles de la saine raison, avec discrétion, retenue et tempérance. Quoique, le plus ordinairement, peu pratiquée par les païens, cette vertu a été souvent louée et recommandée par ces hommes, plus ou moins éclairés, convaincus et vertueux, qu'ils appelaient leurs sages. Ce qui se trouvait

1. Ut sacramentum fidei et intelligentiæ manifestent, quod cordibus credunt muneribus protestantur. S. Leo. Serm. 1, de Epiph.

de bien chez eux, en ceci comme en tout le reste, outre qu'il demeurait fort rare, n'était jamais complet. Sobres sur tel ou tel point, on les voyait le plus souvent intempérants sur d'autres : comme ce grand et célèbre Alexandre de Macédoine, dont on vantait la continence, et qui si volontiers s'enivrait. Non, la raison ne suffit point toute seule à maintenir l'ordre dans notre cœur, le droiture dans notre volonté, la dignité dans notre vie. Pour nous relever de cette impuissance, il ne faut rien de moins que la sainte grâce de Jésus. En ravivant en nous la conscience de nos destinées, cette grâce éclaire pour nous la voie qui mène au terme. Elle affirme nettement et précise nos devoirs, ne laissant, sans la résoudre, aucune difficulté pratique. Elle nous dit le mot vrai de notre état présent, nous montrant qu'il est une déchéance, et rattachant au péché qui souille notre origine et dont nous naissons tous atteints, tant de contradictions qui nous humilient, tant de luttes qui nous exercent, tant de chagrins qui nous affligent. Elle ne nous permet d'ignorer ni la puissance des ennemis conjurés pour nous perdre, ni la malice si dangereuse du monde, ni notre faiblesse profonde, ni nos fatales inclinations à trahir Dieu.

Mais d'abord de cette science douloureuse elle tire un fruit d'un prix inestimable : à savoir la vraie humilité, qui est le sentiment lumineux et paisible de notre indignité et de notre immense indigence. Perfectionné ensuite par la confiance surnaturelle, dont la grâce est en nous la source inépuisable, ce sentiment produit le recours simple et habituel à Dieu, la prière assidue et fervente, et à la fin tous les secours dont nous pouvons avoir besoin, et que Notre-Seigneur a mille fois promis de ne refuser point à la prière. Au reste, la grâce elle-même est déjà ce secours d'en haut. Toutes les maladies qu'elle découvre, elle a vertu pour les guérir ; les ruines, elle les peut toujours réparer ; les fau-

tes, si graves qu'elles soient, elle les efface. En nous forçant de croire à la bonté de Dieu, elle nous rend la peur impossible ; en nous le faisant voir si proche, elle nous pousse vers lui. Qu'un enfant soit en route pour retrouver son père, il marche assurément ; et, selon l'amour qu'il lui porte et le désir dont son cœur est ému, il va plus ou moins droit et s'avance plus ou moins vite. Mais si soudainement ce père paraît à l'horizon, si ce fils l'aperçoit le visage en feu, les yeux en larmes, les bras tendus, il ne marche plus seulement, il court et se précipite, sans que rien le puisse désormais ni arrêter, ni retarder, ni distraire. Ainsi sommes-nous si nous nous laissons entièrement persuader, conquérir, gouverner par cette grâce du christianisme, laquelle prend de l'incarnation et de la demeure du Verbe parmi nous son origine, sa substance et son caractère. Le sentiment vivant que la foi met en nous du don de Dieu, si sincère, si réel et déjà si abondant ; de la présence de Dieu déjà si efficace et si intime, et de l'étrange proximité de cette gloire qui finit de nous le livrer, et dont notre grâce est le germe, tout cela, joint à l'action incessante de l'Esprit-Saint qui nous régit et nous anime, fait que nous passons vite, aisément, volontiers, à travers toutes les choses qui passent, et même à travers tout ce qu'il y a en nous d'inférieur et de passager.

Nous y donnons, il est vrai, l'attention et le soin indispensables : tout ce qu'il est à propos de voir, nous le regardons ; tout ce qu'il convient de manier, nous le touchons ; nous buvons, quand il est nécessaire, aux fontaines que la bénie Providence a daigné disposer sur notre route : nous mangeons, en toute simplicité, les fruits qu'elle nous a préparés. En somme, nous usons librement et avec action de grâces de tant de biens divers qu'elle a destinés à nos usages et mis à notre disposition ; mais nous ne faisons qu'en user ; et de tout ce que nous prenons nous ne souffrons ja-

mais que rien nous prenne et nous captive. Notre cœur reste uniquement fixé là où est notre trésor [1] ; c'est-à-dire que nous réservons à Dieu notre première estime, notre préférence souveraine; et que, dès lors. ce grand et royal amour de Dieu demeure la règle invariable de nos autres amours, tous y restant subordonnés et s'y référant comme à leur fin dernière. C'est là la vraie sobriété, la véritable chasteté, la noble tempérance chrétienne, et cette myrrhe spirituelle qui, entourant notre âme et mêlée à notre vie, les préserve l'une et l'autre de toute corruption, et leur conserve leur intégrité, leur pureté et leur vigueur. S'abstenir, en fait de joies sensibles, de tout ce qui n'est point indispensable; respecter inviolablement les bornes tracées par le besoin (je dis le besoin vrai et avouable; non le besoin illusoire, passionné, maladif); se défier de soi-même et surtout de ses sens; les garder fidèlement sous le contrôle de la conscience; les brider, les guider; ne point permettre qu'ils agissent en indépendance, par leur mouvement propre et en ne suivant que leur appétit; tenir les objets extérieurs à distance, et le monde matériel en respect; vivre plus haut que son corps et que toutes les délectations qui l'affectent; dominer ces délectations, même quand on les sent; ne les savourer point plus que de raison, ne s'y point complaire avec mollesse; jeter et fixer au ciel son regard dès que, pour avoir rencontré du sable ou de la boue, le pied manque et commence d'enfoncer dans le sol : tel est le devoir commun des chrétiens,et telles sont, par suite, les mœurs de tous les vrais enfants de Dieu sur la terre. Au regard de tous les objets sensibles et de leurs sens, ils sont sobres, réservés, dégagés.

Au reste, une des splendeurs de cette grâce du Christ dont nous parlons, c'est l'exemple du Christ lui-même. Qu'on étudie sérieusement la vie terrestre de Jésus (je ne parle

1. Matth. VI, 21.

point de cette étude curieuse où l'esprit seul s'engage et qui va tout au plus à former des savants ; je parle de l'étude qui fait les saints, l'étude humble, affectueuse, intime, où l'on ne cherche dans la lumière que l'aliment de l'amour) : on y verra jusqu'à l'évidence, non-seulement que Jésus est demeuré sobre ici-bas, mais qu'il a fait infiniment plus : si bien que signaler en lui cette vertu, c'est presque commettre une inconvenance, comme serait d'exalter dans un roi je ne sais quelle habitude ou qualité bourgeoise. Le mot propre de la vie de Jésus, quant aux biens extérieurs et aux jouissances sensibles, ce n'est pas la sobriété, mais l'austérité. La joie lui venait naturellement de toutes parts ; elle affluait vers lui, comme les fleuves affluent vers la mer. Toute joie lui était due comme toute gloire ; et si vive qu'elle pût être, elle le laissait si pur et restait en lui si innocente ! Qui dira l'inclination, j'allais dire la passion, qu'avaient les créatures sensibles de servir et de réjouir leur béni Créateur venu par amour au milieu d'elles ? Si l'Écriture fait foi qu'employées à l'iniquité, c'est-à-dire obligées de procurer des joies aux pécheurs, elles sont comme violentées et poussent des gémissements [1], quel soulagement pour elles et quelle jubilation, que de dévouer, d'apporter, de prodiguer au Saint des saints, au Dieu fait homme tout ce qu'elles peuvent causer de joies humaines ! Ce fut un miracle secret, mais assurément l'un des plus étonnants de la toute-puissance du Sauveur, que de contenir cet élan de tout l'univers. Et Jésus ne le contint pas seulement ; il tourna cet amour spontané en contradiction et en haine, se rendant, si on peut le dire, les créatures hostiles ; changeant pour lui les fleurs en épines, les suavités en amertumes ; enfin, saint Paul dit le mot, « les joies en croix » [2].

1. Rom. VIII, 20, 22.
2. Hebr. XII, 2.

Tel fut le caractère de la vie de Jésus, et, pour ainsi parler, son régime.

Les Pères disent tous qu'en offrant de la myrrhe au saint enfant de Bethléem, les mages ont prétendu honorer par avance cette Passion qu'il devait subir et qui payait à Dieu notre rançon. Femmes chrétiennes, imitez-les : donnez au Rédempteur cette myrrhe toute spirituelle dont j'ai tâché de vous faire comprendre et la nature et la valeur ; et qu'il ne vous semble jamais exorbitant, jamais dur, jamais difficile, de mener une vie simplement sobre et chaste à l'école et à la suite d'un Maître qui, faisant pénitence pour vous, a porté la croix toute sa vie, et a fini par s'y laisser clouer et y mourir.

II. Avec la myrrhe les mages offrirent de l'or : et dans l'ordre d'interprétation où nous sommes placés, l'or est le symbole de la justice. Pourquoi ? Selon la commune estimation des hommes, l'or est le roi des métaux : il semblerait donc naturel qu'il signifiât la reine des vertus. Or, la reine des vertus, est-ce bien la justice ? Il paraît assez que non : car si l'on prend la justice dans son sens spécial et ordinaire, elle n'est autre que cette inclination de l'âme qui nous porte à rendre son dû à chacun : et, à ce titre, elle fait partie des vertus cardinales qui, pour grandes et nobles qu'elles soient, le cèdent de beaucoup aux vertus théologales dont Dieu est l'objet immédiat, et que nous nommons la foi, l'espérance et la charité. De ces trois même, comme saint Paul l'enseigne et comme d'ailleurs il est évident, la dernière est encore très-supérieure aux autres [1]. C'est donc elle qui est la reine, on n'en saurait douter. Pourquoi donc alors disons-nous que l'or symbolise ici la justice ?

Ah ! c'est que, sous la loi de grâce, rendre à chacun son

1. I Cor. XIII, 13.

dû, ce n'est pas seulement éviter de causer du dommage, payer exactement ses dettes, être fidèle aux engagements pris, respecter enfin tous les droits, et y donner, à l'occasion, les satisfactions requises ; rendre son dû à chacun, c'est reconnaître en chaque prochain ce que Dieu y a mis ; son image, sa ressemblance, sa grâce, ce qui veut dire ici une participation réelle à la nature divine [1] : participation qui n'ecommence en ce monde que pour devenir dans l'autre une union consommée. Rendre à chacun son dû, c'est regarder, saluer, honorer, vénérer en chaque enfant d'Adam un frère dans le Christ, un frère aussi et un membre du Christ : frère et membre possible, appelé, divinement convoité, s'il n'a pas reçu le baptême ; mais, dès qu'il l'a reçu, frère déjà né et membre incorporé ; c'est, par suite, le traiter comme tel, et avant tout l'aimer, mais de cet amour-là même qui correspond aux réalités divines ; de cette dilection pure, haute, religieuse et sainte qu'on donne à Dieu, et qui est précisément cette souveraine vertu, cette charité royale et théologale dont nous parlons.

Là, et non pas ailleurs ; là, et non pas plus bas, est la justice chrétienne. « Je vous le dis » (c'est la parole même du Sauveur), « si votre justice n'est pas plus abondante », c'est-à-dire plus élevée, plus étendue, plus cordiale, plus parfaite en un mot « que celle des scribes et des pharisiens », et à plus forte raison des païens, « vous n'entrerez point dans le royaume « des cieux » [2]. « Mon commandement » (je dis mon commandement et non point mon conseil ; c'est un précepte formel, et il y va du salut), « mon commandement est que « vous vous entr'aimiez les uns les autres » [3]. — Et comment et jusqu'où, ô notre Maître béni ? — « Comme moi-même je « vous ai aimés » [4]. Cet amour est la marque à laquelle on

1. II Pier. I, 4.
2. Matth. VI, 22.
3. Jean. XV, 11.
4. Id. Ibid.

vous reconnaîtra [1] : moi d'abord qui vous juge ; puis le monde qui vous examine. Que si vous ne portez point cette marque, vous n'appartenez point à mon troupeau, vous n'êtes point de mon école, mon esprit n'habite point en vous, vous ne vivez pas de ma vie, et vraiment vous êtes morts. « Il demeure dans la mort, celui qui n'aime point » [2]. — Mais, Seigneur, moi qui aime, on me hait ; à moi qui n'ai jamais voulu, jamais fait que du bien, on rend le mal en échange : le mal de l'ingratitude, le mal de la calomnie, le mal de la trahison, le mal de la persécution. — Comme on m'a traité, on te traite. Le disciple prétendra-t-il être au-dessus du Maître ? Et si le serviteur a le sort de son Seigneur, cela ne lui suffit-il pas [3] ? M'a-t-on assez méconnu, assez injurié, assez diffamé, assez torturé ? De tout ce qu'on me pouvait ravir, cherche ce que l'on m'a laissé. M'a-t-on ravi mon cœur et ai-je cessé d'aimer les hommes, d'aimer tous les hommes, souffrant et mourant avec joie pour ceux même qui me faisaient et souffrir et mourir ? « Je vous dis donc à tous : aimez vos ennemis ; faites du « bien à ceux qui vous haïssent ; priez pour vos persécu- « teurs : vous montrant par là les vrais fils de votre Père « céleste, qui fait luire son soleil sur les bons et sur les « méchants, et tomber sa rosée sur les justes et sur les « injustes [4] ». Voilà l'or, voilà la justice. — Tu es pauvre, toi dont le cœur est tiède, disait Jésus à l'évêque de Laodicée ; je t'exhorte en conséquence à « acheter de moi de l'or « passé au feu et éprouvé [5] ». Sans cela tu demeureras indigent ; et de ceux qui auront ainsi le cœur et les mains vides, nul ne verra ma face en paradis.

O filles du Christ, mères des membres du Christ, vous

1. Jean. XIII, 35.
2. Ibid. III, 14.
3. Matth. X, 24, 25.
4. Ibid. VI, 44.
5. Apoc. III, 18.

dont chacune compte pour plusieurs ; vous qui êtes des sources, des foyers, des chefs de famille ; vous qui portez et conduisez des âmes à Dieu qui les attend ; vous dont la vie est si grave, et dont l'état, les sentiments, les actes, ont tant d'importance, que cet or de la charité, qui fait les vrais justes, abonde toujours en vous et vous fasse riches en Dieu et selon Dieu, comme dit l'Écriture [1].

Il en faut dans vos cœurs ; il en faut dans vos mains. Dans vos cœurs, c'est une affection vraie, sincère, surnaturelle, pour toutes les créatures de Dieu, et tout spécialement pour vos frères et sœurs dans le Christ. C'est un désir plus ou moins explicite, plus ou moins actuel et intense, mais réel, de la gloire de Dieu dans ces chères créatures, c'est-à-dire de leur sanctification et, à la fin, de leur salut. C'est cette même affection, mais plus déterminée et plus vive, pour tous ceux qui sont proches de vous, unis à vous à un titre quelconque, et providentiellement confiés à vos soins. C'est encore, dans un ordre moins relevé, mais qui nous oblige tous, une bienveillance générale, une disposition volontaire et constante à juger favorablement, à présumer le bien, et non le mal, à excuser autrui, à supporter, à compatir. C'est enfin cette habitude exquise que saint Paul nous présente comme le premier, le plus beau, le meilleur fruit de la lumière [2], et que nous nommons *la bonté*.

Oui, être bon, toujours bon, universellement bon, bon quand même, c'est la justice chrétienne, la première conséquence pratique qui découle de nos dogmes, le premier effet des sacrements, la première soumission réclamée par notre loi, le trait capital de notre ressemblance avec Jésus, notre titre le plus recevable aux complaisances du Père, la forme divine de notre apostolat, le secret de notre influence

1. Luc. XII, 31.
2. Ephes. V, 9.

chrétienne sur nos frères, et l'appât à peu près infaillible pour les amener à la vertu et les gagner à Dieu.

Ayez la charité dans le cœur, mais que du cœur elle passe aux mains : c'est l'ordre et la volonté de Dieu. L'amour est le contraire de l'inaction. Il vit de ce qu'il fait et se nourrit de ce qu'il donne, surtout quand ce qu'il donne, il s'en est lui-même dépouillé. Qu'est-ce qu'un foyer qui ne chauffe pas ? une source qui ne coule pas ? Une charité qui ne devient pas un dévouement et une assistance ? « Aimons, non de parole, mais d'effet », dit saint Jean [1] : rendons service, prêtons secours. Si nous sommes riches selon le monde, donnons de notre or à qui en a besoin ; mais, que nous le soyons ou non, donnons notre attention, notre intérêt, nos égards, notre industrie, notre activité, nos forces, notre temps ; donnons nos prières et nos larmes. Être sobre, être chaste, rester pur, c'est nécessaire et vraiment c'est beaucoup ; mais, sans la charité, de quoi, en fin de compte, cela servirait-il ? De rien, répond saint Paul, organe du Saint-Esprit [2]. Donc, je le répète, imitez les rois mages ; joignez l'or à la myrrhe, la justice à la tempérance, l'amour des hommes vos frères à l'éloignement du monde ; et venez ainsi à la crèche, venez-y confiantes et joyeuses. Vous y serez reconnues, vous y serez bénies, vous y mériterez, vous y gagnerez la sympathie protectrice de Joseph, les sourires plus précieux de Marie, et les regards du divin enfant, plus doux encore que ces sourires.

III. Enfin, après la myrrhe et l'or, les mages offrent l'encens. L'encens, vous vous le rappelez, c'est, symboliquement, ce qui répond au dernier des trois mots de saint

1. I Jean III, 18.
2. I Cor. XIII, 3.

Paul. Il signifie ce degré suprême de l'illumination surnaturelle, cette plénitude de la loi, cette perfection de la grâce, cette consommation de la justice que nous appelons la piété. Jésus, le Verbe divin, « a apparu ici-bas, pour nous « apprendre à y vivre sobrement, justement et pieuse- « ment ». Entendez par piété chrétienne ce sentiment filial qui naît dans l'âme croyante de la connaissance plus éclairée, de la conviction plus intime, de l'expérience mieux faite de l'adorable paternité de Dieu. Entendez une communion voulue, habituelle, vivante, pratique, aux dispositions ineffables, envers Dieu, du cœur sacré de Jésus, premier-né, Fils unique ; non pas unique en ce sens qu'il n'ait pas « beaucoup de frères » [1], mais en ce sens qu'il est seul engendré par nature, et qu'entre lui et les plus aimés, les plus aimants et les plus saints des adoptés, il y a, il y aura toujours une distance comme infinie. Vous le savez, cette grâce de Fils, qui remplit son humanité, étant même en elle la cause et la racine des autres grâces qui l'enrichissent, elle découle gratuitement sur nous. Nous recevons de l'abondance du Christ et avons part à son Esprit [2] ; cet Esprit, dit saint Paul, qui nous donne le droit si glorieux et nous impose le délicieux devoir de pousser ce cri vers Dieu : « mon Père ! mon Père » [3] ! et non-seulement de donner à Dieu ce doux nom, mais de nous établir avec lui dans tous les rapports qu'il suppose. Or, c'est là la piété. Elle nous distingue des infidèles, qui n'ont pour Dieu que des sentiments d'étrangers : elle nous distingue des Juifs qui, selon l'état de leur temps et le caractère de leur loi, ne furent que des serviteurs. Nous, nous sommes de vrais fils, unis, incorporés au Fils qui a toutes les complaisances [4] ;

1. Rom. VIII, 29.
2. Jean I, 16.
3. Rom. VIII, 15.
4. Matth. III, 17.

ayant ses priviléges, jouissant de sa liberté [1], associés à toute sa fortune à titre de cohéritiers [2], enfin vivant au regard de son Père, qui est notre père [3], dans les mêmes conditions où il a vécu ici-bas, et vit encore au sein de la gloire.

Cette piété dans le cœur et dans les sentiments, cette piété dans la vie et dans les œuvres, mères chrétiennes, voilà l'encens que Dieu attend de vous et dont vous devez porter aujourd'hui le témoignage à Bethléem.

Regardez ce qu'est l'encens, et quant à sa nature, et quant à l'usage qu'on en fait, et quant aux effets qu'il produit. C'est une résine qui brûle, et qui s'élevant en fumée, exhale un parfum qui réjouit. Mais ne voyez-vous pas là la complète image d'une vie pieuse? Ce feu qui brûle l'âme où règne la piété, c'est cet amour souverain de Dieu qui s'allume dans nos cœurs au foyer éternel, puisque, au dire inspiré de saint Paul, c'est l'Esprit-Saint lui-même qui le produit en nous, en se donnant personnellement à nous [4], par ce mouvement ineffable et ineffablement bon dont le Père et le Fils sont le principe. Ah ! si, comme nous vous le rappelions, il est juste d'aimer le prochain, nos frères, nos semblables, les créatures de Dieu, à ce point que la seule absence de cet amour indispensable fait que l'on est devant Dieu injuste, pécheur et digne de damnation, sera-t-on juste sans aimer Dieu ? mais je dis sans l'aimer par-dessus toutes choses, l'aimer de tout son esprit, de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces ? Ce qu'il donne, ce qu'il fait, ce qu'il est surtout, trouvez-vous que ce soit un titre suffisant à être aimé par nous ? La Trinité, Jésus ; le Dieu qui jouit, le Dieu qui souffre ; le Dieu dont

1. Jean VIII, 36.
2. Rom. VIII, 17.
3. Jean XX, 17.
4 Rom. V, 5.

le sein est ouvert, le Dieu dont les pieds, les mains et le cœur sont percés ! si ce n'est point assez pour gagner notre cœur, pour en tirer l'amour et l'en faire jaillir à flots, mon Dieu ! que nous faut-il ? Qui ne comprend ce cri de Paul : « Si quelqu'un n'aime pas le Christ Jésus, Notre-Seigneur, « qu'il soit anathème » ? Devant l'éclat de ce devoir d'aimer Dieu, tous les autres pâlissent. Ce seul devoir rempli, on satisfait, ce semble, à tous les autres ; et s'il n'est pas rempli, il est définitivement vain d'avoir accompli tous les autres. « Je suis venu apporter le feu sur la terre, dit Jésus, « et que veux-je sinon qu'il s'embrase » [1] ? Il parlait de cet amour pour notre Dieu qui est son Dieu : « car lui et « nous, dit saint Paul, lui qui nous sanctifie, et nous qu'il « sanctifie, nous venons d'une même origine » [2], nous formons une même race. Ayant le même principe, fondement des mêmes relations, nous devons avoir le même amour.

Aimez donc Dieu, o femmes chrétiennes : et parce que, ici-bas, nous vivons dans le temps, et que rien ne dure dans le temps s'il n'est habituellement défendu contre l'action du temps par la culture, l'entretien, l'alimentation, l'exercice, ne cessez pas de nourrir et d'activer en vous la charité. Depuis votre baptême, votre cœur est un autel : Dieu veut que, jour et nuit, ce feu y demeure allumé. Le bois de ce feu sacré, c'est la prière et la méditation ; ce sont les sacrements ; ce sont les actes des vertus, spécialement ceux mêmes de l'amour, les louanges, les actions de grâces, les saints désirs, les aspirations généreuses, les dévouements, les sacrifices. Mais jetant fidèlement ce bois dans votre foyer, prenez soin, un soin jaloux, d'y protéger votre feu contre les souffles violents, contre les pluies glacées, contre les cendres grossières : je veux dire contre tout ce qui pourrait l'éteindre, ou l'étouffer, ou en diminuer l'ardeur et la splendeur : les

1. Luc. XII, 49.
2. Hebr. II, 11.

passions déréglées, les trahisons formelles de la grâce, les lâchetés consenties, les défaillances et les imperfections volontaires.

L'encens est une résine qui brûle ; c'est aussi une fumée qui monte. Que de ce cœur filial où vit toujours l'amour du Père, votre vie tout entière s'élève vers lui comme une vapeur d'encens. Les anges, contemplant cette chaste et tout aimante Épouse de Dieu qui est Marie, s'écrient dans le Cantique : « Qui est celle-ci qui monte du désert sem-« blable à une tige de fumée, s'échappant d'un parfum où « sont entrés l'encens, la myrrhe, et toutes sortes d'essen-« ces précieuses »[1] ? Cette Épouse, qui est aussi une mère, est votre modèle à toutes. Il y a dans votre vie des actes qui montent pour ainsi dire d'eux-mêmes vers Dieu. L'audition de la messe, la participation, par l'assistance et surtout par la communion, au sacrifice de nos autels est, sans contestation, le premier de ces actes. O Dieu ! quelle divine ascension que celle de notre hostie à l'heure où elle s'immole encore par la main de nos prêtres ! Qu'était la source jaillissante du paradis terrestre[2] auprès de cette source vive, source d'adoration, d'action de grâces, de satisfaction, d'impétration, qui jaillit à toute heure du milieu de nos pierres sacrées ? Des profondeurs de cet abîme, qui est la Passion du Christ, cette source s'élance et parvient d'un seul jet jusqu'à l'intime du sein du Père, qu'elle emplit, qu'elle inonde de réparations pacifiantes, d'hommages équivalants aux droits, de religion parfaite, de dilection ardente et sainte. Votre vie monte encore vers Dieu dans la prière : elle monte dans tant d'actions que vous faites pour le glorifier, lui plaire, lui obéir, le servir, le mériter, fléchir sa colère, attirer sa bénédiction, invoquer son secours. Elle monte dans vos douleurs : quel encens que vos larmes !

1. Cant. III, 6.
2. Gen. II, 6.

Croyez-moi, ne cessez pas de monter ainsi spirituellement vers votre doux Père céleste. Saint Paul, ce grand maître de la science du Christ, n'a-t-il pas écrit cette parole, consolante, ce me semble, entre toutes celles des divines Écritures : « soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit « que vous fassiez quelque autre chose, faites tout au nom « du Christ et pour la gloire de Dieu » [1] ? Le nom du Christ, c'est le principe de cette ascension dont je vous parle ; la gloire de Dieu, c'en est le terme. Il faut partir du Christ, de la foi qu'on a en lui, de l'appui qu'on prend sur lui, de la séve qu'il nous communique, du titre que nous vaut devant Dieu notre union avec lui, de sa grâce enfin et de son esprit : et il faut, par l'intention, le désir et l'espérance, aboutir à Dieu même, fin de nos actes comme de notre vie, de notre vie comme de notre être. Alors, on monte incessamment. Faire ainsi, quelle vertu ! mais pouvoir le faire, quelle grâce ! O Dieu ! qui vous ressemble [2] ? Qui est comme vous facile à servir, facile à contenter ? Car, laissez-moi vous le dire, femmes chrétiennes : les trésors, magnifiques pourtant, que vous vaut pour ce monde et pour l'autre cette fidélité à vous élever ainsi à Dieu à tout moment, et par les actes les plus ordinaires, ce n'est pas encore le meilleur fruit que produise votre piété. Le meilleur est caché dans les mots où je vous ai montré qu'ayant brûlé d'abord, puis s'étant élevé en fumée, l'encens exhale un parfum qui réjouit celui qui le respire.

Celui qui respire le parfum de vos œuvres, lequel est avant tout le parfum de vos cœurs, c'est Dieu. Est-ce donc bien vrai que vous pouvez contenter Dieu et le réjouir ? Quoi ! faire entrer une goutte de joie dans cet océan de félicité toujours plein, toujours comble, d'où tout bonheur créé découle ! Ne m'interrogez pas pour savoir comment

1. I Cor. x, 31.
2. Psaum. xxxiv, 10.

cela est possible : je ne comprends pas du tout comment cela est possible ; mais je sais infailliblement que cela est. « Dieu, nous dit l'Esprit-Saint, se réjouira dans ses ouvra-« ges »[1] : il se réjouira dans ses serviteurs, chante l'Église [2]. S'il se réjouit dans ses ouvrages et dans ses serviteurs, combien plus dans ses enfants, qui sont ses serviteurs parfaits et vraiment ses chefs-d'œuvre ?

Nous pouvons réjouir Dieu. Aucun soleil de mai ne dore un paysage comme cette certitude-là dore la vie. Elle suffit à allumer, à nourrir en nous la passion de bien faire. Ce n'est pas seulement le travail qu'elle rend doux ; elle donne du charme à la souffrance et finit par la faire aimer. O encens de ma grâce, qui es la substance de mes vertus, qu'importe que, pour monter là-haut, tu me brûles, puisque tu deviens un parfum à mon Dieu, et une joie à mon Créateur qui est aussi mon Sauveur ?

Ah ! venez, pleines de ces pensées, vous jeter ce matin aux pieds de cet enfant sacré que son amour pour vous a couché dans une crèche. Sous forme de volontés arrêtées, de résolutions prises, de promesses sincères et ferventes, apportez lui la myrrhe, l'or et l'encens : un cœur sobre, pur, mortifié, mort au péché, libre des chaînes de la terre, invincible aux charmes du monde, tout entier pénétré de la vertu de la croix ; un cœur juste, bon, aimant les hommes ; un cœur pieux, filial, ambitieux d'honorer son Père, empressé à le servir, heureux de le réjouir. Et si, vous regardant vous-mêmes à la lumière de nos paroles, vous ne vous sentez pas en mesure d'apporter de pareils présents, que vous dirai-je ? Osez venir néanmoins ; car l'étable est toute grande ouverte, et l'enfant qui y est né porte déjà dans son cœur ces mots mille fois bénis que ses lèvres pro-

1. Psaum. CIII, 31.
2. Offic. SS. Martyr. in Temp. Pasch. V. Deuteron. XXXII, 36, et II Machab. VII, 6.

nonceront un jour : « Venez à moi vous tous [1] ! Celui qui « vient à moi, je ne le rejetterai point dehors [2]. Je suis venu « pour les pécheurs bien plus que pour les justes » [3]. Vous n'avez rien, confessez-le et demandez-lui tout. Vous savez si quelque chose lui manque, et si, de ce qu'il a, il y a rien qu'il ne nous veuille donner. Vous savez si sa vie est autre chose qu'un trésor infini de myrrhe, d'or et d'encens, de pénitence et de douleur, de justice et d'amour, de religion et de piété. Ce que vous aurez obtenu qu'il vous en donne, vous le lui rendrez en reconnaissance, et il s'estimera plus que payé par vous.

1. Matth. xi, 28.
2. Jean. vi, 37.
3. Matth. ix, 13.

TRENTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE L'ÉPIPHANIE.

IV.

DE LA PAIX APPORTÉE PAR JÉSUS.

Et vocabitur... princeps pacis.
Et il sera appelé... le prince de la paix.
Isai. ix, 6.

Le saint prophète Isaïe, annonçant les premiers abaissements du Messie qui sont ceux de sa sainte enfance, est poussé par l'Esprit de Dieu à relever ce qui se trouve en ce mystère de petit et de misérable, en déclarant tout aussitôt ce que ces basses apparences recouvrent de grand et de divin. « Un petit enfant nous est né, écrit-il, un fils nous a été « donné. » Quoi de plus doux peut-être, mais aussi quoi de plus humble et de plus faible ? Maintenant écoutez la suite, et mesurez, si vous le pouvez, ces excellences et ces grandeurs : « Le titre de sa principauté lui a été posé sur « l'épaule. On l'appellera de son nom : l'admirable, le con- « seiller, le Dieu, le fort, le père du siècle futur, le prince

« de la paix. Son empire ira s'étendant, et la paix qu'il y « fera régner sera sans fin et sans limites » [1]. Tel est notre Jésus, et le Sauveur qu'il faut au monde. Rien ne lui doit manquer de ces caractères qu'on lui assigne ici ; et ce contraste même, que l'on signale en lui, est un élément indispensable de cette pleine et universelle harmonie qui est son œuvre, parce qu'elle est avant tout son état et son être. Il est grand et petit, faible et fort, enfant de l'homme et Fils de Dieu : cet assortiment est nécessaire. L'infirmité du Christ nous donne le Christ ; sa majestueuse puissance nous saisit et nous prend : l'une nous attire, l'autre nous transforme : celle-là l'établit sur la terre avec nous ; celle-ci nous enlève avec lui dans le ciel. Il convient de susciter et d'entretenir en soi ces pensées, quand, à la suite des bergers et des mages, on « passe à Bethléem », qui est vraiment, en cette saison bénie de l'année ecclésiastique, le séjour élu et familier de toute âme éprise de Jésus.

Parmi tant de noms merveilleux dont le prophète décore l'enfant divin, le dernier que je vous ai cité est fort considérable. Tous certainement nous intéressent. Jésus nous étant donné tout entier, tout ce qu'il est devient notre bien propre. Mais de quoi serons-nous surtout émus et satisfaits, qu'est-ce qui, enflammant d'abord plus vivement nos désirs, fera jaillir ensuite de nos cœurs les plus ferventes actions de grâces, sinon d'apprendre que l'envoyé d'en haut nous apporte la paix, et qu'il en est personnellement « le prince », c'est-à-dire le principe et la source ? Car c'est la vérité qu'il nous l'apporte, et la parole de Dieu y est mille fois engagée, « Zorobabel, fils de Salathiel, chef de « mon peuple à présent délivré », dit Dieu par son prophète ; « et toi, Josué, Jésus, fils de Josédec, mon digne et saint « pontife, ne craignez point de relever tous deux ces ruines

1. Isaï. IX.

« éparses et de me rebâtir mon temple. La gloire de cette « seconde maison surpassera celle de la première ; le désiré « des nations y viendra ; vos fils l'y verront de leurs yeux, « et leurs oreilles l'y pourront entendre ; enfin c'est ici le « lieu où je donnerai la paix » [1]. « Alors », avait déjà dit Isaïe, en parlant de ces temps bénis, « alors l'œuvre de la « justice sera la paix : il s'y ouvrira une ère de sécurité « éternelle. Mon peuple sera établi et comme assis dans une « splendeur de paix imperturbable ; sous les tentes qui « l'abriteront séjournera la confiance, et il jouira d'un repos « où tout abondera pour lui » [2]. Paix entre Dieu et le monde, paix entre le ciel et la terre, paix entre les Juifs et les gentils, et à la fin entre tous les hommes ; paix intérieure, paix extérieure ; paix dans le temps, paix dans l'éternité, voilà la paix de Jésus, la paix qu'il fait, la paix qu'il donne, la paix qu'il est lui-même, car c'est aussi l'un de ses noms : « Et celui-ci sera la paix », dit l'Écriture[3]. C'est pourquoi, à peine est-il né, les anges paraissent au firmament, et entonnent ce cantique : « Gloire à Dieu au « plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de « bonne volonté » [4].

Filles du Christ, et d'abord filles d'Adam, « sachant le « bien et le mal » [5], ayant goûté la joie, mais aussi senti la douleur, ai-je besoin de vous expliquer ce que c'est que la paix ? On peut en dire beaucoup de choses qui toutes pourraient être belles sans cesser d'être vraies. Disons, si vous voulez, que la paix est pour nous la condition, la sécurité, la consommation du bonheur. Qui est pleinement heureux, en effet, s'il est menacé, inquiété, troublé dans sa félicité ? Le bonheur est le terme où tout notre être aspire ; c'est son

1. Aggé. II, 3, 8, 10.
2. Isaï. XXXII, 17, 18.
3. Mich. V. 5.
4. Luc. II, 14.
5. Gen. III, 5.

repos : c'est sa perfection. Or, la paix vient couronner ce qui couronne le reste ; et ce qui nous complète, elle achève de le compléter. Jésus nous vaut, Jésus nous donne, Jésus nous est ce bien des biens. « Et on l'appellera le prince de la « paix ».

Ce sujet a des aspects divers et comme infinis : je m'arrête à celui-ci qui, s'il n'est pas le plus élevé, me semble être un des plus utiles. Entre tant de causes qui, sur la terre, peuvent troubler la paix des âmes, il y a ces trois qui sont saisissables et presque d'expérience pour tous : le péché, qui produit le remords ; l'égarement des désirs, qui amène les déceptions ; l'éloignement des vrais biens, qui occasionne l'impatience. Or, il n'y a pas une seule de ces trois causes de trouble que Jésus ne détruise en principe, et c'est ainsi qu'il est pour nous le prince et l'auteur de la paix.

I. J'ai nommé le péché. « Qui a résisté à Dieu, s'écrie « Job, et conservé la paix [1] ? » Ce trouble, qui venge en nous l'ordre troublé par nous, est une miséricorde insigne. Si nos fautes nous laissaient paisibles, nous les commettrions sans souci ; hélas ! nous y prendrions goût ; et alors, librement poussés par des passions sans frein, nous glisserions peu à peu sur des pentes d'autant plus dangereuses qu'elles seraient insensibles ; et à force de descendre dans la corruption, nous nous abîmerions dans la mort. Dieu nous épargne en nous troublant : c'est sa pitié qui nous agite : ce feu qui nous brûle intérieurement s'allume au foyer, toujours ardent, de son amour qui nous veut sauver. En somme, c'est la parole de Dieu, et c'est aussi l'histoire : « Il n'y a point « de paix pour l'impie [2]. »

Est-ce absolument vrai pourtant ? Dieu le dit, mais le

1. Job. IX, 4.
2. Isaï. LVII, 21.

dit-il d'une manière absolue ? Non, sans doute, car David, priant dans l'Esprit-Saint, fait monter jusqu'à lui cette plainte indignée et amère : « Mes pieds ont presque chan-« celé; mes pas sont devenus semblables à ceux d'un homme « qui s'affaisse ou s'égare, tant je me sens consumé au de-« dans en voyant la paix des pécheurs [1]. » Puisqu'il parle d'une paix qui se voit, cela se doit donc entendre d'une paix tout extérieure, et il est vrai que les pécheurs peuvent avoir celle-là. Beaucoup d'entre eux sont riches. Vous vous rappelez ce que Notre-Seigneur dit « des richesses d'iniquité [2]. » Étant riches, ils s'exemptent aisément du travail commun et échappent à la plupart des maux qui pèsent sur la foule humaine [3]. Leur paix peut-elle aller plus loin ? Je ne demande pas si elle dure; durât-elle toute leur vie, elle serait encore éphémère; mais je demande si elle va plus loin que l'extérieur, que les sens, si l'on veut, et que le cœur de chair; enfin si l'âme de ces révoltés est paisible, si elle peut l'être du moins quelquefois ? Ils s'en vantent; mais de quoi l'homme ne se vante-t-il pas ? Parfois de posséder précisément ce qui lui manque. Le mensonge ne coûte point à l'orgueilleux : il n'y a donc point d'état à faire de ses discours. Mais en réalité arrive-t-il au pécheur d'avoir la paix ? Cela peut être dans une mesure, et cette seule possibilité est pour nous faire trembler. Certes, on n'en vient pas là tout d'un coup : un tel fruit veut du temps pour mûrir. Il y faut, non beaucoup de soins, mais beaucoup de malice et d'opiniâtreté. Ce fruit néfaste nous coûte toujours fort cher, et la bonté divine ne souffre pas que tous ceux-là le récoltent qui en ont jeté et cultivé la semence. Cependant, je le répète, une heure peut enfin venir où le pécheur ne ment plus en disant : j'ai la paix. Les morts l'ont bien !

1. Psaum. LXXII, 21.
2. Luc. XVI, 9.
3. Psaum. LXXII, 5.

Quand la charité a péri (et le premier péché grave la fait mourir dans l'âme), la foi qui demeurait a crié et protesté. Fatigué d'être ainsi contredit en soi-même, on s'est mis à protester contre la protestation; puis, à force de faire taire la foi, on l'a étouffée et tuée : progrès dans la paix, parce que c'en est un dans la mort. Mais la foi disparue, la raison reste encore vivante : c'est une lumière et, par suite, une accusatrice obligée des ténèbres. Elle n'en voit pas sans doute partout où il y en a : moins nombreux, ses reproches sont aussi moins sévères; elle en fait néanmoins; c'est un trouble et un ennui; on lui impose donc silence à son tour, et ainsi l'on s'en débarrasse. Méprisée et violentée, la conscience naturelle finit, sinon par périr, du moins par se taire. Alors quel débat serait possible entre la chair et l'esprit? Il n'y a plus d'esprit, tout est chair. La mort morale est consommée; l'âme est comme au sépulcre et tout entière passée sous l'empire de celui dont Notre-Seigneur a dit que « ce qu'il possède est en paix [1]. » Avais-je raison de dire qu'un tel état est épouvantable?

Dieu merci, il est rare. Le fait commun, fait conforme à la loi, fait sauveur, fait divin, c'est que le remords suit le péché comme l'ombre suit le corps, et que tout pécheur est troublé. Certes, ô Dieu tout-puissant, s'écrie l'auteur du Livre de la Sagesse, vous aviez mille ressources pour châtier leurs méfaits; mais à quoi bon, puisque « leurs propres œuvres les « persécutent et les punissent » [2]? Leur remords vous suffit.

Vous le connaissez cet ami, femmes chrétiennes; plus ou moins, je le sais; mais qui ne le connaît? Qui n'a reçu sa visite et entendu sa voix? Celui de nous qui est sans péché; et qui de nous est sans péché [3]? Je nomme le remords un ami : il est trop celui de Dieu pour n'être pas le nôtre :

1. Luc. XI, 21.
2. Sagess. XI, 18, 21.
3. I Jean, I, 8.

ami sévère, mais nécessaire et incomparablement bienfaisant, ministre de Dieu pour le bien, ange de sa justice, médecin céleste et fidèle. Croyez-moi, après le calme de l'innocence, rien n'est meilleur que lui. Et telle est sa vertu que, ne pouvant rendre l'innocence après qu'on l'a perdue, Notre-Seigneur aidant, il y substitue la sainteté.

Tout cela est très-véritable. Il n'en demeure pas moins que le remords est un supplice, que notre âme, créée pour la paix et affamée d'en jouir, n'est pas saisie par lui sans entrer en angoisse, et que si ce ver rongeur est divinement posé sur la terre pour nous pousser en paradis, lui-même n'est destiné qu'à descendre en enfer, seul lieu où il doive et puisse éternellement subsister [1].

Sachant cela, si vous aviez un souhait à former pour ce monde en faveur de quelqu'un qui vous serait particulièrement cher, est-ce qu'avant tout, par-dessus tout, vous ne lui souhaiteriez point ce bien incomparable d'une vie si pure que le remords n'y eût plus d'accès; ce bien d'un témoignage approbateur incessamment rendu par la raison; cette paix enfin, la plus élevée, la plus précieuse de toutes et sans laquelle toute paix est vaine et illusoire, la paix complète et perpétuelle de la conscience? Or, Jésus a fait plus et mieux que nous souhaiter ce grand bien : nous l'ayant acheté, et à quel prix! il le livre à qui le veut prendre. Oui, il en va ainsi désormais. Jésus, en venant au monde, a « aboli l'iniquité [2] » ; il a détruit le péché [3]; c'est le cri de toutes les Écritures. Il a donc coupé le remords dans sa racine, il en a desséché la sève, et, par là, laissé le cours libre à cette noble paix que le remords seul a le secret de troubler. Jésus a aboli, anéanti le péché; qu'est-ce à dire?

1. Marc. IX, 43.
2. Dan. IX, 24.
3. « Il a porté nos péchés dans son corps attaché à la croix, afin que, morts au péché, nous vivions à la justice. I Pierr. II, 24.

Qu'en le prenant tout entier sur lui, lui innocent et saint comme un vrai Dieu qu'il est, il en a subi toute la peine et par là même l'a expié ; qu'en l'expiant, il l'a, comme l'écrit saint Paul, « absorbé [1] » ; qu'en l'absorbant, il en a délivré tous ceux qui en étaient couverts, et qui, librement unis à lui par la foi, ouvrent leur cœur à son amour et se laissent pénétrer par sa grâce. Le mal déjà commis s'est trouvé ainsi pardonné; et fortifié, renouvelé, sanctifié par ce pardon même, l'homme a été mis en mesure aussi bien qu'en demeure de ne jamais plus commettre l'iniquité. Non, dit saint Paul, « il n'y a plus rien à condamner en « toute âme qui vit dans le Christ [2]. » « Vous aviez en « vous mille vices; d'innombrables crimes vous souillaient; « mais maintenant vous êtes lavés, sanctifiés, justifiés dans « le nom de Jésus et dans l'Esprit de notre Dieu [3]. »

Mais quoi ? cela vaut sans doute pour le passé et remet l'ordre là où régnait le désordre ; qu'en est-il de l'avenir ? Nous sommes libres ; sommes-nous garantis ? Cette grâce qui nous rend purs, nous rend-elle impeccables ? Non pas certes ; cependant elle nous donne, elle nous est un moyen de ne pécher plus jamais. Elle nous arme contre Satan, elle nous protége contre le monde; elle nous défend contre nous-mêmes, nous éclairant sur notre faiblesse et nous la rappelant; elle enchaîne d'une main forte et douce ces convoitises malsaines et périlleuses que Dieu, pour des raisons adorables, laisse encore subsister en nous. Elle nous entoure d'un jour céleste ; elle nous abrite dans la vertu d'en-haut ; elle tient plongées en Dieu, par Jésus-Christ, toutes nos racines intérieures, et nous emplit ainsi d'une séve de vie inépuisable. Elle fait que, si nous péchons (ce que l'ordre commun de la Providence et l'imperfection de

1. Hebr. IX, 28.
2. Rom. VIII, 1.
3. I Cor. VI, 11.

notre libre arbitre rendent toujours possible ici-bas, nous ne le faisons plus qu'en résistant à Dieu et en faisant à son Saint-Esprit une sorte de violence. Ce qui est normal, ce qui est facile pour un enfant de Dieu, c'est donc de ne pécher point; et tant qu'il est fidèle à sa naissance divine, à la vie, à l'esprit, au caractère, à la grâce qu'il y a reçus, il ne pèche point en effet. Saint Jean l'enseigne expressément, et c'est la doctrine de la foi [1]. Voyez-vous cette paix, cette certitude, cette abondance de paix, que Jésus donne aux âmes, à toutes les âmes, et qu'il donnerait au monde entier, si le monde la voulait recevoir! Laissez, exagérez même les épreuves inhérentes à la vie d'à-présent. Supposez cependant que la sainte grâce du Christ règne partout, et fasse librement et souverainement son œuvre en tous: son œuvre qui est avant tout d'abolir le péché. Plus de péché; dès là plus de remords. Je ne veux point parler ici d'autre chose: comprenez-vous ce que cette pacification universelle des consciences mettrait de paix dans l'humanité? Eh! grand Dieu! qu'il serait aisé alors de supporter tout le reste! La croix du péché de moins, ne trouvez-vous pas que la terre serait presque un paradis? C'est un rêve: non du côté de Dieu qui a tout fait pour que ce fût notre état, mais du côté de l'homme, qui, aveugle, insensé et méchant, refuse à Dieu cette joie de rendre sa créature heureuse. Mères chrétiennes, que ce ne soit pas du moins un rêve pour vous, puisqu'il suffit à l'existence et à la permanence en vous de cette paix, que vous ayez la sincère et ferme volonté de persévérer dans la grâce.

II. J'ai dit qu'une seconde cause de trouble en nous, c'est l'égarement de nos désirs. Si vifs et empressés qu'ils

1. « Vous savez que le Christ a apparu pour porter et effacer nos « péchés, et le péché n'est point en lui, et quiconque demeure en lui « ne pèche point. » I Jean. III, 5, 6.

soient, nos désirs ne changent point l'ordre ni la nature des choses. La fougue de notre cœur ne saurait rien entraîner, ni même mouvoir, de ce qui n'est pas naturellement à portée de notre main. Nos ardeurs, si elles n'ont pas d'aliment, ne font que nous consumer nous-mêmes. Convoiter ce qui n'est pas bon, c'est en définitive convoiter ce qui n'est pas vrai; une apparence, un leurre, un mirage, tout au plus un nuage. La fin, l'inévitable fin d'une passion si désordonnée et d'une si folle poursuite, c'est la déception. Vous savez si elle est rare; vous pouvez bien savoir aussi si parfois elle est amère. La déception nous trouble, et très-profondément. Il ne faut point s'en plaindre. Pauvre malade que notre cœur qui veut du pain à toute force lorsque la diète lui est commandée, parce qu'elle lui est indispensable, et à qui cette sage et vigilante mère, qu'on nomme la Providence, impose cette peine heureuse de le laisser à jeun! Qu'il nous est bon, ô femmes chrétiennes, d'être souvent déçus par la vie de ce monde! Vraiment, y pensons-nous de désirer, et avec tant d'ardeur, d'y être parfaitement heureux? Quoi de plus vain d'abord? Rien n'est plus impossible. Promettre ce bonheur parfait ici-bas, c'est mentir; l'espérer, c'est se faire illusion; y prétendre est une vraie démence. Mais ce bonheur fût-il possible, qui ne voit qu'au lieu d'y aspirer, il faudrait s'en défendre? Quoi! cette vie telle qu'elle est, basse, humiliée, asservie, laborieuse, agitée, maladive; cette vie pleine de tromperie, de tentations, de scandales, hélas! et de péché; cette vie toute détrempée de larmes, hantée sans cesse par le chagrin, traînant avec elle tant d'ennuis, et menant tant de deuils, nous y trouvons pourtant de si grands charmes, qu'elle nous séduit, nous enlace et à la fin nous captive! Sur cent chrétiens qui meurent, et les chrétiens sont une élite, combien y en a-t-il qui quittent la vie, je ne dis pas avec joie, mais sans douleur? Au bord du ciel on se retourne encore pour

regarder la terre, et dans ce regard que de regrets ! Et nous nous croirions en état d'affronter les délices d'un paradis terrestre ! Tels que nous sommes, il serait notre tombeau. Notre âme y perdrait son essor, c'est-à-dire s'y perdrait elle-même. Notre paradis terrestre à présent, le vrai, le bon, celui qui assure l'autre et y prépare, c'est Bethléem, c'est Nazareth, c'est le Calvaire: Bethléem avec sa pauvreté, Nazareth avec son travail, le Calvaire avec ses douleurs. Joignez-y, puisque Dieu l'y a joint, notre autel avec son hostie.

Mais enfin, si, grâce à la miséricorde divine, il y a dans notre exil d'inévitables et crucifiants mécomptes, il s'en trouve un grand nombre aussi dont nous sommes seuls les causes: causes volontaires que Dieu laisse sans doute agir parce qu'il respecte notre liberté, mais où son action à lui n'intervient pas positivement, parce que, loin d'approuver le mouvement qu'on s'y donne et la direction surtout qu'on y prend, il les blâme, les interdit, et se réserve de les punir. Ces mécomptes sont justement ceux des pécheurs et des mondains, c'est-à-dire de tous les malheureux dont les désirs s'égarent. Or, de toutes les déceptions qui naissent de ces égarements, ces déceptions anormales, évitables, où l'homme va sans Dieu, ou plutôt malgré Dieu, où il ne butte que parce qu'il désobéit à Dieu et le quitte, elles sont, sans comparaison, les plus navrantes et les plus turbulentes. Avez-vous vu (qui n'en a vu ?) des gens n'ayant de cœur que pour la terre, au moment où la terre leur manque tout à coup sous les pieds ? La terre, c'est une fortune ; la terre, c'est une grande position ; la terre, c'est l'assouvissement d'une passion ardente et violente. Pourquoi ont-ils mis là leur cœur, tout leur cœur ? Il y est puisque, en pratique et par la souveraine domination de l'amour qu'elles leur inspirent, ces choses sont devenues et leur ciel et leur Dieu. Était-ce l'ordre ? Non, mais le renversement de l'ordre. Ils

résistaient à Dieu, ils allaient contre la grâce, ils transgressaient la loi, ils trahissaient la foi, ils outrageaient jusqu'à leur raison et bravaient leur conscience. Enfin ils l'ont voulu ; et maintenant, qu'ils en soient à la possession ou seulement à la convoitise, tout leur échappe, s'écroule et disparaît. Les voyez-vous alors tout seuls et désolés en face de cette ruine ou de ce gouffre ouvert, où tout ce qu'ils aiment est englouti? Selon la forme de leur caractère, ils tombent dans un désespoir sombre, morne, muet; ou ils se livrent en proie à la fureur et à la rage. Quel qu'il soit, leur état fait pitié, ou plutôt il fait peur. Dieu voulait-il cela pour eux? Mille fois non A qui donc s'en prendre?

Et, sans aller à ces catastrophes, terme trop fréquent des désirs tout à fait et opiniâtrément égarés, qui dira les mécomptes de la sensualité, de la cupidité, de l'ambition, de la vanité, de l'amour-propre sous toutes les formes? C'est tout un monde, et Dieu n'y est point : car ce monde-là, c'est vraiment *le monde :* une sorte de création de l'Esprit qui anime le monde, et nous anime tous aussi plus ou moins. Hormis Dieu, qui voit tout, nul n'est capable d'apercevoir et de suivre les innombrables, les infinis mouvements qu'on se donne là, et qui, parce qu'ils sont tous irréguliers, indiscrets, excessifs, égarés enfin, sont une cause fatale et incessante de déceptions et de souffrances ; encore que tous aient invariablement pour principe l'espoir et la recherche d'une satisfaction et d'une joie. Quiconque a un peu d'expérience, soit pour l'avoir acquis à ses dépens, soit pour avoir bien observé et pénétré les hommes, conviendra qu'envisagé à ce seul point de vue des déceptions, la vie d'une âme mondaine est un supplice.

Bon Jésus, bon Samaritain, médecin compatissant et infaillible, seul ami de l'humanité, vous guérissez nos maux, mais non sans avoir d'abord tout fait pour les prévenir! Vrai fils de Dieu, vrai pacifique, agneau divin, vous

nous donnez la paix; vous en êtes « le prince ». Vous nous donnez la paix en purifiant si bien nos consciences que le remords n'y peut plus naître ; vous nous donnez encore la paix en ordonnant et en réglant nos désirs et nos affections. Qui croit à votre parole et reçoit vos leçons, sait gouverner son âme et diriger sa vie. Il sait ce qu'il faut aimer, estimer et poursuivre ; il sait ce qu'il faut haïr, mépriser et éviter. Il sait pourquoi et pour qui vous avez fait son cœur. Il sait où est la vérité, et le lieu trois fois saint où l'amour a sa résidence. Il sait les terres solides où il convient de bâtir, et les terrains mouvants où rien ne se peut édifier. « Bienheu-« reux, dit David, celui que vous instruisez vous-même, « ô mon Dieu, et à qui vous daignez enseigner votre loi [1] ! » Tel est le disciple de Jésus. Éclairé par le Verbe, qui est le jour aux clartés duquel Dieu regarde et juge tout, il ne se trompe plus sur les choses ; et parce qu'il ne se trompe plus sur elles, il ne peut plus être trompé par elles. Il garde la loi ; la loi, à son tour, le garde et le préserve [2]. Où il n'y a plus d'illusion, quelle place reste à la déception? Où l'ordre règne constamment, comment la paix ne serait-elle pas constante et souveraine? Dieu avait dit : « Plût au « ciel que tu observasses fidèlement mes préceptes : ta paix « serait devenue comme un fleuve qui coule à pleins « bords [3] ! » L'âme a cru Dieu, et désormais elle chante : « J'ai considéré, j'ai aimé et accompli tous vos commande-ments : aussi ne sais-je plus ce que c'est qu'une confusion et un mécompte [4] ». Elle est donc grande, ô Dieu, elle est pleine, « elle est abondante la paix de ceux qui chérissent « votre loi [5] » ! On ne peut même plus donner ce nom de déceptions aux vicissitudes, aux traverses, aux trahisons de

1. Psaum. XCIII, 12.
2. Prov. IV, 6.
3. Isaï. XLVIII, 18.
4. Psaum. CXVIII, 6.
5. Ibid. 165.

la vie temporelle : on les a toutes prévues, on s'y attend toujours ; on s'y tient journellement préparé. Il est si clair qu'il en doit être ainsi ! Cela ne sortirait pas de la nature des choses et de la condition présente des hommes, Dieu l'a tant annoncé, et, sur ce point, les Écritures sont si formelles ! Quelle déception, pour une âme baptisée, que de rencontrer ici et là des déceptions divinement prédites ? L'étonnement et le trouble seraient de ne les rencontrer point, puisque la parole de Dieu se trouverait par là démentie. La paix de cette âme est donc profonde et comme inaltérable ; et elle la doit toute à Jésus-Christ. « Vous « étiez autrefois, dit saint Pierre, comme des brebis égarées « et errantes ; mais maintenant vous voici revenues à celui « qui est le pasteur et l'évêque de vos âmes [1]. ». Il nomme ainsi Jésus, et raconte là notre histoire.

III. Tout cela est incontestable, et aussi consolant que certain. Cependant, je vous l'ai dit, il reste encore pour nous une source de trouble, ou du moins d'impatience, c'est l'éloignement, c'est l'ajournement des biens éternels. Je vous honore, en vérité, en vous parlant de ceci, et montre assez à quel point je vous estime chrétiennes : car, par son grand côté, ce trouble est saint, et il n'y a guère que des âmes saintes qui le puissent ressentir. Souffrez que je vous en dise un mot pour donner cette gloire à mon Maître de faire voir que la paix dont il emplit nos cœurs y calme même ce noble souci, autant du moins que cela peut être sur la terre.

Plus nous comprenons par la foi l'inestimable valeur des biens célestes ; plus nous les désirons, et pour nous, et pour les nôtres, et pour le monde entier, et surtout pour l'honneur de Dieu, plus aussi nous souffrons de les sentir encore

1. I Pierr. II, 25.

si loin. « L'espoir qui est différé, dit l'Esprit-Saint, est « une cause d'affliction pour l'âme[1]. » Il s'agit de cette affliction : elle peut être immense. Saint Thomas définit la paix : « l'apaisement de tous les désirs ». A ce compte, il est clair que la paix d'ici-bas ne saurait être parfaite. Il s'y faut résigner. « Jusqu'à ce que je sois entré dans votre « sanctuaire, ô Dieu, dit David, je suis condamné au tra- « vail, et ne puis être exempt de chagrins[2]. » Je serai « rassasié » : oui; mais seulement « quand apparaîtra « votre gloire[3] ». Tant qu'elle ne sera point apparue, je crierai : « Mon Dieu! j'ai soif de vous! Combien j'ai soif, « et que cette soif me brûle[4]! » « Mon exil s'est bien « prolongé : il est lourd, il est écrasant. l'exil de mon âme[5]! » Oh! qu'il y a de larmes dans ces cris! « Jusqu'à quand, « Seigneur, jusqu'à quand[6] ?» Quoi! toujours le mensonge! toujours l'iniquité! toujours la haine, la haine stupide répondant à l'amour, et l'ingratitude au bienfait! Toujours l'humiliation des saints, et l'Église calomniée, entravée, opprimée, allant extérieurement de défaite en défaite, et exposée sans défense aux mépris, aux injures et aux coups des méchants! Et le silence de Dieu, son silence obstiné! Et l'inaction du Christ qui ressemble tant à de l'impuissance! Et tant d'esprits que ce spectacle déconcerte, tant de cœurs qui s'en scandalisent, tant d'âmes qui, par le doute et la défiance, en viennent au désespoir, à la négation et à la ruine! On parlerait tout un jour, on n'aurait point tout dit. Que le ciel est donc loin en somme! Que le jugement se retarde! Qu'il est lent à venir, ce « règne de « Dieu » que, depuis des milliers d'années, le peuple fidèle

1. Prov. XIII, 12.
2. Psaum. LXXII, 17.
3. Ibid. XVI, 15.
4. Ibid. LXII, 2.
5. Ibid. CXIX, 5, 6.
6. Ibid. VI, 4.

tout entier appelle pourtant chaque jour d'un bout du monde à l'autre, et avec tant d'ardeur !

Que vous dirai-je donc? Ceci d'abord qui est un précieux secret : à savoir que l'amour étant la cause et le fond même de ces douleurs, ces douleurs, si amères qu'elles soient, ne sont jamais sans suavité. L'âme où elles viennent d'entrer peut être encore assez fragile pour en éprouver quelque trouble : en définitive, par leur nature même et leur élévation, ce sont des douleurs paisibles et à la fin pacifiantes. Ne sont-elles pas dans l'ordre? Viennent-elles d'ailleurs que du sentiment, du désir, du besoin que l'on a de l'ordre? A ce point, qu'une âme qui ne les comprendrait pas devrait commencer de s'inquiéter sur elle-même. Or, cet amour qui, lorsqu'il est froissé, cause ces nobles peines ; puis l'onction qui s'y mêle, et la sérénité qu'on y conserve, qu'est-ce, sinon le don de Jésus et le premier effet en nous de sa grâce? Cette paix est donc son œuvre : « Et il sera appelé le prince de la paix. »

Mais, de plus, qu'a-t-il fait encore pour rendre nos attentes tranquilles et nous faire patiemment « soutenir », comme dit le Sage, « les lenteurs et les délais de Dieu »? Il nous a donné l'Écriture. Y songeons-nous assez? quel secours, quel viatique, quelle avance, quel apaisement que nos saints Livres! N'est-ce pas déjà un peu du firmament descendu sur la terre pour nous y « raconter la « gloire de Dieu [2]»? N'est-ce pas « la tente de Dieu dressée « parmi les hommes, et les hommes devenant son peuple, « et Dieu même devenant leur Dieu [3] » : un Dieu proche, familier, intime, et commençant de converser avec nous [4]? « Tout ce qui est écrit là, dit saint Paul, l'a été pour

1. Eccli. II, 3.
2. Psaum. XVIII, 1.
3. Apoc. XXI, 3.
4. Baruch. III, 4.

« notre instruction, afin que, par la patience et la consola-
« tion dont ces Écritures sont le trésor, nous demeurions
« fermes, inébranlables et heureux dans notre espérance [1] ».
Trouvez-vous que Dieu ne soit pas assez déclaré dans ces pages ; que Jésus, splendeur vivante, révélation totale et témoin infaillible du Père, ne s'y montre pas à nous dans un jour assez plein ? Qu'ignorez-vous de ce qu'il vous importe vraiment de savoir, c'est-à-dire du cœur de Dieu et de ses éternels, de ses miséricordieux, de ses magnifiques desseins sur nous tous ? Et la révélation ici n'est pas tout : il y a les promesses. Quelles promesses manquent dans l'Évangile ? Quels engagements Dieu n'y a-t-il pas pris ? Est-il libre à présent et peut-il se dédire ? Pour l'enchaîner lui-même et établir notre paix dans l'espérance, sa parole uffisait, ne l'eût-il donnée qu'une fois. Combien de fois a-t-il donnée, et en quels termes, et sous quelles formes ? Il y a joint le serment [2]. « Le ciel et la terre passeront,
« mais la parole » du Verbe, la parole « de Dieu » qui est le Verbe « ne passera jamais [3] ». Il tient tout, ce Verbe de Dieu [4] ; comment voudriez-vous qu'il ne se tînt pas lui-même ? Oh ! oui, on désire, on soupire, on appelle ; mais outre que cela même est doux, convenez qu'il n'est ni dur, ni difficile d'attendre quelques années des biens si garantis.

D'autant que, grâce à Jésus, par Jésus, en Jésus, nous avons plus encore et mieux que des promesses. « Jérusa-
« lem », Église d'en haut, vivant cependant sur la terre, dit prophétiquement le Psalmiste, « loue le Seigneur ton
« Dieu, jubile, applaudis et éclate en transports. Le Dieu
« qui t'a fondée a mis tous tes confins en paix [5] ». Oh !

1. Rom. xv. 4.
2. Hebr. vi, 17.
3. Matth. xxiv, 36.
4. Hebr. i, 3.
5. Psaum. cxlvii. 14.

que tes horizons sont purs! Oh! que tes limites sont radieuses! Tu touches à Dieu de tous côtés, et il n'y a vraiment que lui qui te borne. Est-ce que le temps te borne? Est-ce que tu es resserrée dans un lieu? Tes confins, c'est l'immensité, c'est l'éternité, c'est Dieu même. Il te contient et te porte en ses bras, ou plutôt dans son sein, toi, création adoptée, comme il y porte ce Fils qu'éternellement il engendre, et dont il a fait ton chef et ton roi. Tes confins sont en paix; tes confins sont la paix. Tu as la paix dès ce monde, parce que tu es le séjour de Dieu, et que « Dieu n'habite que la paix [1] ». Tu as la paix de Jésus; c'est à toi qu'il la donne [2]. Tu as la paix qui est Jésus; c'est à toi qu'il se donne. Mais pourquoi, mais comment Dieu t'a-t-il ainsi tout entière assise et enveloppée dans la paix? Ah! le prophète l'a vu dans une lumière céleste : la raison de cette paix, ô cité fortunée et sainte, c'est que Dieu « te nourrit de la graisse du froment [3] ». L'Eucharistie, voilà ta paix : l'Eucharistie qui est ton pain, l'Eucharistie qui est ta victime, l'Eucharistie que tu manges, l'Eucharistie que tu immoles, l'Eucharistie qui est toute ta vie, l'Eucharistie qui est tout ton culte. L'Eucharistie, voilà la paix. Quand vous l'avez reçue en communion, âmes chrétiennes, dites ce qui vous manque. Le ciel même n'est-il pas à vous? L'épanouissement du ciel, vous ne l'avez point encore, il est vrai; mais n'en avez-vous pas la substance? Oui certes; et même, la permanence, si vous voulez, puisque Jésus a dit : « Celui qui mange ma « chair et boit mon sang demeure en moi et je demeure en « lui [4] ». Vous l'entendez : il ne passe pas; il ne s'en va pas; il demeure.

Mais le comble, le voici. La peine des peines en cette

1. Psaum. LXXV, 3.
2. Joann. XIV, 27.
3. Psaum. CXLVII, 14.
4. Jean VI, 57.

vallée de larmes, le chagrin suprême, le trouble intolérable, je vous l'insinuais tout à l'heure, c'est le péché, c'est l'offense de Dieu, c'est la liberté laissée, l'impunité accordée au mal ; c'est l'apparent succès, le triomphe temporaire et partiel des méchants. Voilà ce qui rend fou du ciel et fait que, comme disait la grande sainte Thérèse, « on se meurt de ne pouvoir mourir ». Eh bien! cette peine profonde, fiévreuse, consumante et qui semble irremédiable ici-bas, Jésus, « le prince de la paix », l'adoucit : l'Eucharistie l'embaume et l'endort. L'Eucharistie, c'est beaucoup plus encore que Jésus qui se donne; c'est surtout, c'est d'abord Jésus qui se livre en holocauste à Dieu. Or, cette immolation répare tout, cette religion supplée à tout, cette dilection couvre tout, cette adoration surpasse tout. Péché des anges, péché des hommes, tout est noyé, englouti, disparu dans ce sang que l'amour infini verse à flots. Dieu ne voit plus, n'entend plus, ne sent plus que ce sacrifice. L'Eucharistie est le complet, le perpétuel apaisement de Dieu; c'est sa paix sur la terre : c'est son nom sanctifié, sa volonté accomplie; ce sont ses droits confessés, c'est sa gloire procurée, c'est sa joie consommée. Dès que cela est fait, tout est fait. Le ciel ne consiste pas à ce que, du côté de Dieu, cela soit fait davantage, à ce que cela soit plus vrai, plus vivant, plus entier : le ciel, pour nous, c'est que nous voyions à quel point cela est fait, et que toutes les conséquences en découlent sur les créatures. Mais si, grâce à l'Eucharistie, tout est déjà bien pour Dieu, le croyant, le sachant, ne pouvons-nous pas, ne devons-nous pas être en paix? Oui, certes; et nous le sommes.

« Un petit enfant nous est né; un fils nous a été donné ; « et il sera appelé le prince de la paix. » La prophétie est accomplie; Jésus nous a montré la vérité et la vertu de son nom; Jésus a fait son œuvre.

TRENTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE LA PURIFICATION DE LA S. VIERGE

I.

DE TROIS VERTUS CAPITALES DONT NOUS TROUVONS L'EXEMPLE DANS CE MYSTÈRE.

Et postquam impleti sunt dies purgationis ejus, secundum legem Moïsi, tulerunt illum in Jerusalem ut sisterent eum Domino.

Et quand furent accomplis les jours de sa purification, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.

Luc. II, 22.

Les mystères du saint Evangile sont tout ensemble des parfums, des concerts, des festins : parfums pour Dieu; concerts pour les saints anges; festins pour nous. Les essences de ces parfums qui montent vers Dieu pour l'honorer, ce sont des hommages ; les harmonies de ces concerts qui réjouissent les esprits célestes, ce sont des vertus ; les mets de ces festins qui nous nourrissent, ce sont des exemples.

Cela est vrai du mystère total de la vie de Jésus, depuis

son incarnation bénie dans le sein de sa mère, jusqu'à sa rentrée triomphante dans le sein de son Père. Mais ce triple aspect se retrouve dans chacun des mystères particuliers dont cette vie se compose : mystères qui sont comme les stations d'un même voyage, les degrés d'une même ascension, les phases d'un sacrifice unique. Dans ce parcours divin, Marie n'est nulle part séparée de Jésus. Elle est à Nazareth où tout commence; elle est au Calvaire où tout s'achève ; et là même où, dans l'intervalle, elle ne se trouve point corporellement, on ne peut dire qu'elle soit absente. Elle est partout dans cette sainte vie du Christ, et comme participant à tout ce qui s'y passe. Elle n'y est pas seulement d'esprit et de cœur, par sa foi, sa piété,son fidèle et ardent amour; elle y est d'office et par état ; en vertu d'un ordre divinement établi qui domine et règle sa vie tout entière, l'associant indissolublement à celle de son Fils. Elle a partout un rôle à remplir,un ministère à exercer, une œuvre à faire. Elle est partout mère, sœur, épouse et aide. Jésus, en tout ce qu'il fait, agit comme Fils de Dieu, mais aussi comme fils de l'homme,c'est-à-dire comme fils de la Vierge ; il agit comme nouvel Adam, et n'opère point sans son Ève : de sorte qu'ils marchent et vivent tous deux de compagnie ; et si parfaite est leur union, qu'elle ne peut être surpassée que par celle des trois personnes divines entre elles, et celle du Verbe avec sa propre humanité.

Dans le mystère dont l'Église fête aujourd'hui l'anniversaire,cette union de Marie et de Jésus n'est pas simplement, comme dans d'autres, intérieure et mystique ; elle est historique et visible. Marie apporte son Fils au Temple pour le racheter comme premier-né, en même temps qu'elle y vient elle-même pour accomplir la cérémonie de sa purification légale. « Et quand furent accomplis les jours de sa « purification, selon qu'il est prescrit par la loi de Moïse,

« ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au « Seigneur ».

Or, ici, comme dans tout le reste des événements évangéliques, il y a des hommages, des vertus, des exemples ; et ce sont les mêmes actes qui, donnant de la gloire à Dieu et de la joie aux anges, donnent aussi à nos âmes l'aliment dont elles ont besoin. Quelles richesses ! Et que David avait raison de s'écrier : « Seigneur, je me suis réjoui dans la « possession de vos témoignages, comme un homme à qui « viennent d'échoir de magnifiques dépouilles [1]. » Non, ce n'est pas seulement la manne qui « a mille goûts diffé- « rents et contient toutes sortes de délices » [2] ; ou plutôt je me trompe, c'est bien la manne toute seule, mais la manne qui est Jésus, « pain vivant descendu du ciel [3] » ; c'est de lui et de ses enseignements, de lui et de ses dons, que le Sage a surtout parlé en écrivant cette louange.

Entre toutes les vertus qui brillent dans le mystère de la Purification de Marie et nous sont proposées à tous en exemple, il y en a trois qui semblent plus considérables : l'une qui fonde tout ; l'autre qui accomplit tout ; la troisième qui consomme tout. La première, c'est l'humilité ; la seconde, c'est l'obéissance ; et la dernière, c'est la patience.

I. Nous disons : l'humilité. Elle éclate vraiment ici, et de toutes parts, pour ainsi parler. Il suffit de lire le texte des lois portées par Dieu et consignées dans l'Écriture touchant la purification des jeunes mères [4] et le rachat des premiers-nés [5], pour voir que ces lois n'obligent ni Marie ni Jésus. Elles semblent même avoir été tout exprès rédigées de manière à les excepter. Que pouvait, en effet, avoir

1. Psaum. CXVIII, 162.
2. Sagess. XV. 20.
3. Jean. VI, 51.
4. Levit. XII, 2.
5. Exod. XIII, 12.

à purifier cette Vierge immaculée et plus sainte que tous les anges ensemble, surtout après cet enfantement divin qui avait tout confirmé, tout consacré, tout déifié en elle; la laissant ou plutôt la rendant, et selon l'âme et selon le corps, incomparablement plus vierge qu'elle n'avait été jusque-là? Et comment et de quoi avait-il à se racheter, celui qui venait précisément racheter tous les autres, étant d'ailleurs le seul qui pût payer le prix fixé pour leur rançon? Mais il plaît à Jésus et à Marie de se perdre dans la foule des hommes et des pécheurs, et de ne s'exempter en rien ni des obligations qui les lient, ni des fardeaux que la vie présente et l'adorable justice de Dieu leur imposent.

Je parle ici de Jésus comme agissant de lui-même, encore bien qu'il demeure un enfant nouveau-né, sans parole, et qui n'irait nulle part s'il n'y était porté. C'est que, subsistant dans le Verbe et déjà mûr et parfait, en tant qu'il lui est si divinement uni, cet enfant est maître de ses actes. Et non-seulement, dès qu'il existe, il agit en ayant conscience de ce qu'il fait, et avec la volonté décidée de la faire, mais il ordonne, gouverne et inspire toutes choses autour de lui, et d'abord ce que fait sa bienheureuse mère. Mille motifs plus élevés, plus admirables, plus saints les uns que les autres les poussent tous deux en leurs actions : chaque acte qui éclôt librement dans leur âme est comme une symphonie de sagesse, de justice, de religion, de perfection morale : ils n'exercent point une vertu sans les exercer toutes : cependant il est manifeste que, dans le mystère qui nous occupe, l'humilité tient un rang principal et marque tout de son caractère.

Contemplez, je vous prie, cette jeune femme voilée qu'un homme grave accompagne et qui porte un enfant enveloppé dans des langes. Elle va droit, d'un pas calme, égal, simple et pourtant majestueux. On devine, rien qu'à la voir, qu'elle a coutume de vivre dans la solitude et qu'elle

aime le silence. Cependant elle ne choisit point les rues écartées : elle passe où tout le monde passe, ne recherchant, mais n'évitant personne. Mon Dieu ! qu'elle est modeste et que son attitude inspire de recueillement, de sympathie et de respect ! Sa vue fait instinctivement penser à la lumière du jour s'avançant dans le ciel à la première heure du matin. Toutefois l'impression qu'elle produit n'est pas la même chez tous. Les uns la voient passer sans la moindre émotion ; d'autres ne prennent seulement pas garde à elle : quelques-uns, des pharisiens probablement, semblent jeter sur elle un regard dédaigneux. Aux yeux de Dieu et de ses anges cette femme est la reine de la terre et du ciel ; la plus belle, la plus puissante, la plus sainte, la plus divinement aimée des créatures, enfin ce qu'il y a de plus grand et de meilleur après Dieu, qui la nomme sa mère. Et cet enfant qu'elle porte, et qui est le sien, c'est l'éternelle splendeur du Père, la vérité, la vie, la gloire ; le Verbe qui a créé le monde et commence de le racheter. En compagnie de Joseph, ils vont au Temple à l'heure accoutumée où les mères juives viennent purger leurs souillures légales, et payer à Dieu le droit de garder leur enfant. Plusieurs sont déjà arrivées ou arrivent en même temps que la famille de Bethléem. Marie prend son rang et attend paisiblement son tour ; elle n'a averti personne, n'a rien fait préparer, et n'a rien réclamé. Elle n'a demandé, pour cette cérémonie, ni le grand-prêtre, ni aucun prêtre de marque. Elle s'adresse, comme les autres, au prêtre de semaine. Tout lui est bon, surtout de disparaître. A vrai dire, elle s'oublie plus encore qu'elle ne se cache. Je ne dis pas qu'une distinction quelconque lui fît peur ou horreur ; elle n'en a même pas la pensée. Sa pensée est tout entière et exclusivement à l'intérieur des choses, c'est-à-dire à Dieu, à sa volonté, à ses intérêts, à ses œuvres : c'est ce qui la rend et la maintient si humble.

Autre forme de son humilité, qui, étant d'abord celle de Jésus, emplit aussi l'âme de Joseph : ils se présentent comme pauvres, avec l'offrande des pauvres. Que sont donc devenus les riches et tout récents présents des mages, l'encens, la myrrhe, l'or surtout ? Qu'incontinent après le départ des saints rois, Marie ait tout donné aux indigents de la contrée par les mains de Joseph, cela était simple et digne de son grand cœur ; mais ne fût-ce que pour faire honneur à Dieu et à son Fils, ne devait-elle pas du moins réserver la somme, assurément modique, qui était le prix ordinaire de la victime qu'offraient les riches, c'est-à-dire d'un agneau d'un an ? En outre, et sans parler d'autre chose, toutes sortes de sentiments pieux ne la devaient-ils pas incliner à cette réserve ? Certes, elle n'ignorait point de qui et de quoi tout agneau offert dans le Temple était le symbole consacré. N'était-il pas touchant, convenable, régulier même, de rapprocher cette fois la figure de la réalité que, depuis tant de siècles, elle signifiait et annonçait ? Mais Marie prend dans des sphères plus hautes le principe de ses décisions. Elle vit de foi, non de sentiment et de poésie, même religieuse. Elle ne juge point en mère seulement, mais en mère de Dieu. Elle est pleine de cet esprit qui « scrute les pro- « fondeurs divines [1] ». L'abîme de son humilité attire en elle, et par torrents, les lumières qui jaillissent éternellement de cet abîme qui est le sein du Père, et elle s'en sert pour éclairer ses voies : ce qui rend ses voies absolument incomparables. Le Verbe qu'elle tient entre ses bras et dont le cœur bat sur son cœur, lui est comme un livre ouvert. Elle y lit : Bienheureux les pauvres [2] ; l'Évangile est le bien des pauvres [3] ; le royaume des cieux est aux pauvres [4].

1. I Cor. II, 10.
2. Matth. V, 3.
3. Luc. IV, 18.
4. Id. VI, 20.

Elle entend donc demeurer pauvre, se mettre et se tenir au rang des pauvres, prendre leurs mœurs et s'assortir à leur condition. O chère humilité, qui se traduit par la pauvreté, qui s'en revêt, qui s'en couronne! Qu'elle est sûre, celle-là! Qu'elle est vraie et sincère! Elle fut, et dans cette forme, la compagne assidue de Jésus, qui, possédant toutes choses, venait, en se dépouillant de tout [1], nous mériter d'entrer en partage de sa fortune et de sa gloire, mais d'abord le mériter à sa mère qui l'imitait de plus près dans son humilité.

Je vous l'ai dit dès le début, elle fonde tout, cette humilité: tout dans la vie de Jésus, tout dans son œuvre, tout dans sa religion, tout dans son enseignement ; et par suite elle fonde tout dans notre vie à nous, qui n'est définitivement une vie qu'autant que, se formant d'après cet enseignement, elle participe à cette religion, et emprunte sa séve à cette vie souveraine pour devenir avec elle une seule et même vie.

L'humilité fonde tout dans la vie de Jésus. Cette vie, vous le savez, date de l'incarnation : elle y a son principe et y reçoit sa substance. Or, qu'en dit l'Esprit-Saint, et comment nous la dépeint-il? « Dieu s'est anéanti : il a pris « la forme et l'état d'un esclave [2] ». Et que dit-il de la rédemption, qui est le grand ouvrage de Jésus, et qui, ne s'accomplissant que par le moyen du sacrifice, contient sa religion tout entière? « Il s'est humilié » et ravalé « lui-même [3] ». Mais jusqu'où ? Jusqu'à être traité comme le dernier des hommes ; jusqu'à perdre tout éclat, toute beauté, toute figure et même l'apparence humaine; jusqu'à se rendre volontairement semblable à un lépreux, à un être que Dieu maudit, à un scélérat digne de tous les mépris et méritant

1. II Cor. VIII, 9.
2. Philipp. II, 7.
3. Ibid.

tous les supplices [1], à un ver enfin, un ver immonde et que chacun foule aux pieds. Oui, écrit saint Léon, « cette grande victoire que le Sauveur a remportée ici-bas et sur le diable et sur le monde, c'est une conception d'humilité, un ouvrage d'humilité, c'est d'humilité qu'elle est faite [3] ». Et si, avant de souffrir et de mourir, Jésus parle pour nous instruire, que dit-il? Il gravit une montagne, raconte l'Évangéliste ; et, « voyant la foule assemblée, il ouvre la « bouche et dit : Bienheureux les humbles, les pauvres, « les petits et les simples [4] ». C'est ce qu'il veut qu'on sache avant tout, et il semble que cela résume tout ce qu'il vient nous apprendre : « Apprenez de moi que je suis doux « et humble de cœur [5] ». Si nous entendons cette leçon, si nous imitons cet exemple, le fondement du salut est établi en nous. Dieu peut venir, et il viendra; Dieu peut agir, et il agira; Dieu peut bâtir, et il édifiera. Le principe de tout mal moral et la tête du péché, c'est l'orgueil ; le principe de tout bien moral et la condition, la place, la capacité de la grâce, c'est l'humilité. « Dieu résiste aux superbes, et « donne sa grâce aux humbles [6]. »

O femmes, ô mères chrétiennes, demandez souvent à Dieu, demandez-lui instamment cette vertu ; et parce que elle est infuse en nous avec toutes celles qui accompagnent la grâce sanctifiante, conservez-la, défendez-la, cultivez-la. Il n'y en a ni de plus nécessaire, ni de plus attaquée, ni peut-être de plus fragile. Saint Paul nous crie : « Ne pre- « nez point votre forme dans ce siècle [7] » : c'est en ceci surtout que vous devez ne vous y conformer point, car la

1. Isaï. LIII, 2, 8.
2. Psaum. XXI, 7.
3. Serm. VII de Epiphan.
4. Matth. V, 2, 3.
5. Id. XI, 29.
6. I Pierr. V, 5.
7. Rom. XII, 2.

forme de ce siècle, et du nôtre en particulier, c'est l'orgueil et la suffisance. Tenez à vos origines, et retrempez-vous-y par une pensée fréquente. Surnaturellement vous êtes nées au baptême. Le baptême, c'est la communion réelle de notre âme pécheresse à la sainte rédemption de Jésus, c'est-à-dire aux abaissements, aux opprobres et aux douleurs de sa Passion et de sa mort ». Ignorez-vous, écrit saint Paul, que « vous tous qui avez été baptisés dans le Christ, vous l'avez « été dans sa mort ? [1] » Le baptême fait de nous une fleur de paradis, droite, haute, brillante, odorante : la racine qui pousse cette fleur, c'est Jésus couché dans le tombeau, après s'être laissé fouler et vaincre par l'enfer. D'être les filles d'Adam pécheur, cela peut et doit vous tenir basses ; mais vous ne serez tout à fait humbles que si vous êtes et demeurez les vraies filles du Christ rédempteur. « Ceux-là « sont les enfants de Dieu qu'anime et pousse l'Esprit de « Dieu », c'est-à-dire du Christ, dit l'Apôtre [2]; et ailleurs : « Quiconque n'a pas l'esprit du Christ n'appartient point « au Christ ». Or, l'esprit du Christ, avant tout, c'est d'être humble. Soyez-le devant Dieu : on ne saurait admettre que ce soit bien difficile. Soyez-le à vos propres yeux : il ne semble pas non plus que ce soit une tâche bien ardue. Soyez-le au regard du prochain : c'est moins aisé, mais exigé, et tout à fait indispensable. Soyez humbles au dedans, soyez-le au dehors ; soyez-le de toute manière, et soyez-le toujours. En vérité, ne fût-ce que par haine pour ce monstre absurde et affreux qui est l'orgueil, et par dépit, par colère contre ce serpent charmeur, mais menteur, mais voleur, mais venimeux, mais mortel, qui est la vanité, nous devrions tous avoir le besoin et la passion d'être humbles. Être humble, c'est être vrai ; être humble, c'est être simple. Aimez-vous la duplicité? Aimez-vous le mensonge ? Pou-

1. Rom. VI, 3.
2. Ibid. VIII, 14.

vez-vous n'aimer point ce qui est simple et vrai ? Demeurez donc dans l'humilité : c'est l'atmosphère de la vie chrétienne ; c'est la maison natale des vertus, c'est la tente où Dieu habite et converse avec nous ; c'est la citadelle imprenable d'où l'on défie le monde et le démon ; c'est le vestibule de la gloire et l'entrée de la béatitude. « Bienheureux « les humbles de cœur ; car le royaume des cieux est à « eux. »

II. Après l'humilité, j'ai nommé l'obéissance : toutes deux brillent du même éclat dans le mystère de la Purification. Si, en acceptant pour eux, et si complétement, des conditions faites pour des pécheurs, Jésus et Marie y font voir à tous qu'ils sont humbles ; en se soumettant à des lois dont ils sont exempts à mille titres, ils montrent assez jusqu'où va leur obéissance, et qu'ils sont de ceux que Dieu loue d'observer la loi à l'excès [1].

L'obéissance fut, comme l'humilité, le caractère constant et éminent de la vie de Jésus : d'où il suit qu'on la trouve aussi partout dans la vie de sa sainte Mère. La vie de Jésus est un temple : l'humilité en pose le fondement, l'obéissance monte l'édifice, l'ajustant de tout point au dessein préconçu du divin architecte. Cette soumission du Christ commence d'ailleurs avec le Christ. Exister ou obéir, pour lui, c'est tout un. Par cela seul qu'il se fait chair, le Verbe « se fait « obéissant [2] ». A peine éclos sous le souffle de l'Esprit-Saint dans ce « jardin fermé [3] » qui est le sein de la Bienheureuse Vierge : « Me voici, mon Père, s'écrie-t-il, je « viens », je vis, je suis, pour accomplir en tout votre vo- « lonté [4] ». Jamais il ne s'en départira. Il fera, sans doute,

1. Psaum. CXVIII, 4.
2. Philipp. II, 8.
3. Cant. IV, 12.
4. Psaum. XXXIX, 9.

mille et mille œuvres ; au fond, il n'en fera qu'une seule, à savoir d'obéir à son Père et d'agir selon le bon plaisir de celui qui l'a envoyé [1]. Et que fait-il aujourd'hui, dans ce mystère de sa présentation au temple, sinon d'y renouveler solennellement l'engagement qu'il a déjà pris au jour octave de sa naissance, en se livrant lui-même au couteau de la circoncision? Il proteste qu'il observera totalement et toute sa vie cette loi juive que saint Pierre, affranchi par la grâce et jugeant tout du haut de l'Évangile, ne craignait point d'appeler un joug insupportable [3] : loi sainte assurément, loi bonne et salutaire [4], mais loi corrective et médicinale ; loi faite pour des pécheurs que Dieu entendait réduire par elle à l'humiliation, à la crainte, à la pénitence ; loi faite aussi pour un peuple « à tête dure » [5] et naturellement indocile; qu'elle poursuivait, dès lors, avec insistance et jusque dans les menus détails de sa vie : le traquant, pour ainsi parler, de manière à ne le laisser point du tout à lui-même, mais au contraire à le tenir en haleine et à l'exercer continuellement ; se réservant enfin de le châtier sans rémission, et parfois d'une manière terrible, dès que, cédant à ses mauvais penchants, il devenait prévaricateur.

Telle est la loi sous laquelle Jésus-Christ a vécu. Et prenez garde ! Il ne la subit pas seulement à titre d'enfant d'Héber et d'Abraham, c'est-à-dire en tant qu'elle exerce ; il la subit de plus à titre de pécheur, c'est-à-dire en tant qu'elle punit. Ah ! si rude que pût être en lui-même l'exercice donné par cette loi, tel était l'amour de Jésus pour celui qui l'avait portée, telle était aussi la douceur, la docilité, la souplesse de son caractère, et la divine onction dont la

1. Jean, VIII, 29.
2. Gal. V, 3.
3. Act. XV, 3.
4. Rom. VII, 12.
5. Act. VII, 51.

grâce inondait son cœur, qu'entre lui et une obligation quelconque il ne pouvait jamais y avoir ni choc, ni difficulté, ni tirage[1] ! Mais quand d'exerçante, ce que Dieu voulait qu'elle fût toujours, la loi devenait ce que Dieu aurait voulu qu'elle ne fût jamais pour personne, je veux dire hostile et affligeante ; quand elle portait en elle, non plus seulement la sagesse, le pouvoir et la sainteté de Dieu, mais sa colère et ses vengeances comme certaines nuées portent la foudre ; quand chacune de ses prescriptions se transformait en anathème contre celui qui l'avait violée, ainsi qu'il était annoncé dans une page célèbre et redoutable du Deutéronome [2], alors quelle impression pensez-vous que cette loi fît à Jésus, et quels inexprimables effets avait-elle dans sa très-sainte âme ? Car, je le répète, la loi le regardait alors spécialement et sous cette forme : elle l'atteignait, elle l'étreignait, et vraiment comme nul autre, puisque, par substitution, le grand, le vrai prévaricateur, l'unique, l'universel pécheur, c'était lui. Il avait bien la voix, oui, la voix de Jacob ; mais il avait les mains, les mains velues, animales et impures d'Esaü [3]. Il avait pris sur lui tous nos crimes [4] ; il s'était fait péché [5], et par là même, saint Paul le dit, « malédiction pour nous [6] » : pour nous, non pas pour les seuls juifs, mais même pour les gentils et véritablement pour tous les hommes, et ceux qui l'avaient précédé dans le temps, et ceux qui l'y devaient suivre. C'est de quoi le Prophète avait dit : L'anathème

1. Saint Léon dit admirablement : « Rien n'est difficile pour les humbles ; rien n'est âpre pour ceux qui sont doux. Bien aisément on en vient à aimer tous les préceptes, lorsque la grâce prêtant son secours à celui qui se soumet, l'obéissance adoucit le pouvoir de celui qui commande. » Serm. v, de Epiphan.
2. Deut. xxviii.
3. Gen. xxvii, 22.
4. Isaï. liii, 6.
5. II Cor. v, 21.
6. Gal. iii, 13.

tombera sur lui d'en haut comme une grêle : « nous le verrons « frappé et lapidé par la main même de Dieu [1]. » Sans doute, Jésus restait encore ici, comme partout, un agneau : un agneau plein de mansuétude et se livrant à tout sans défense : mais, mon Dieu, quelle rude, quelle amère, quelle douloureuse obéissance ! Ce fut celle du Sauveur. « Il a été fait « obéissant jusqu'à la mort, dit saint Paul, et jusqu'à la « mort de la croix [2] » ; obéissant, non pas même à Dieu seul, mais à tous ceux à qui il plaisait à Dieu qu'il fût assujetti, à Marie et à Joseph, durant toute son enfance et au delà [3] ; puis plus tard à César, à Caïphe, à Pilate, aux soldats, aux bourreaux.

Où sont les indociles, les rebelles, les contradicteurs de la loi, les contempteurs du pouvoir, les blasphémateurs de la Majesté ? Peut-on être chrétien et dire : « Je ne servirai « point [4] » ? De qui, dès qu'on le dit ou qu'on le pense ou qu'on agit dans l'esprit qui le fait dire et penser, de qui est-on l'imitateur, le disciple, le fils, le membre ? De qui mérite-t-on, de qui se prépare-t-on le sort ? Insoumission, réprobation, ce sont deux actes d'un même drame, deux anneaux d'une même chaîne, deux faces d'un même état. « Les fils de la Sagesse » (entendez les fils de Jésus) « for- « ment l'église des justes, écrit le Sage (c'est en principe l'Église des Bienheureux). « Or, leur marque essentielle « et ce qu'il y a en eux de plus intime et de plus radical, « c'est l'obéissance et l'amour [5] ».

Vous êtes de cette race : suivez donc cette voie, et ne souffrez pas qu'en vous ce signe sacré, ce signe sauveur s'efface ou même s'altère. Imitez ces grands obéissants qui

1. Isaï, LIII, 4.
2. Philipp. II, 8.
3. Luc. II, 51.
4. Jérém. II, 20.
5. Eccli. I, 3.

sont Jésus et Marie. Soumettez-vous aux lois : à celles de Dieu, à celles de la sainte Mère Église, à toutes celles du pouvoir politique ou civil qui ne sont contraires ni aux lois supérieures de l'Église, ni aux lois souveraines de Dieu. Obéissez à toutes les puissances légitimes, sachant qu'elles sont de Dieu, lequel les a établies pour faire son œuvre et procurer votre bien [1].

Et puisque vous à qui je m'adresse spécialement ici, avez toutes l'honneur et la grâce d'être engagées dans les liens du mariage, laissez-moi, l'occasion y étant, vous dire qu'une des meilleures sûretés, comme aussi l'un des plus beaux profits de votre saint état, c'est la subordination où il vous place, et l'habitude d'obéissance où, par suite, vous devez vous y tenir. Toutes les lois vous l'imposent, cette obéissance à l'époux, à commencer par la loi naturelle. Mais Dieu n'a pas jugé que la nature fût suffisante ici, il a cent et cent fois intimé aux femmes ce précepte ; il a voulu qu'il fût écrit dans les deux Testaments, et vous n'avez pas reçu le sacrement du mariage, sans que l'Église vous fît entendre quelques-uns des textes bibliques où ce devoir est rappelé [2]. Il ne faut donc pas se faire illusion sur ce point, ni se laisser surprendre par les détestables sophismes qui, au sujet de ces graves et saintes questions, circulent présentement dans l'atmosphère des âmes : une femme renonce implicitement l'Évangile si, d'une manière coupable et arbitraire, elle rompt ce lien d'obéissance qui l'oblige envers son époux ; elle pèche si, sans le rompre, elle s'y soustrait hors des cas légitimes ; et elle cesse d'être en sûreté de conscience si, voulant dominer son mari, ce que l'Esprit-Saint défend expressément [3], elle prétend gouverner elle-même et sa vie et sa maison et ses enfants, abstraction

1. I Rom. XIII, 1.
2. I Cor. XIV, 35. Ephes. V, 22. — Coloss. III, 18. I Pierr. III, 1.
3. I Tim. II, 12.

faite du chef de la famille, qui est avant tout son chef à elle [1], et agir en pleine indépendance. Que si, dans cet ordre du gouvernement domestique et de la direction des enfants, elle pense avoir sa part de lumière et de sagesse, ou même une part plus grande que son mari, cela peut bien être, surtout si elle lui est supérieure par la vivacité de sa foi, la solidité et l'étendue de son instruction religieuse, la sûreté enfin et la vigueur de son sens chrétien. Qu'elle n'en prenne pas néanmoins sujet de troubler un ordre établi par Dieu même ; mais que, s'ouvrant d'abord à son époux et de ses pensées et de ses désirs, elle lui expose discrètement, humblement et avec affection, les raisons qui la portent à juger comme elle fait ; qu'ayant d'abord recommandé la chose à Dieu dans la prière, elle use de tant de ressources que la grâce et la nature lui donnent pour persuader ; qu'elle ne brusque rien et sache attendre: il est comme impossible que tôt ou tard elle n'en vienne point à ses fins, au moins pour ce qui est indispensable; et alors, de concert avec son époux, ou autorisée par lui, elle agira selon Dieu, et verra tout réussir. Voilà l'ordre, je le répète ; et il est si sacré, que mieux vaudrait subir bien des inconvénients que de s'en écarter et surtout de s'en affranchir. Voyez au reste s'il fut religieusement gardé dans cette famille exemplaire de Jésus, où des trois qui la composaient, l'époux, Joseph, se trouvant, sans contestation ni comparaison, le dernier quant à la valeur personnelle, y a pourtant et toujours été maintenu le premier quant à l'autorité et au gouvernement, parce que Dieu l'avait établi dans cette dignité et chargé de cet office.

III. Le troisième hommage dont l'encens monte à Dieu dans ce béni mystère que nous fêtons ensemble, la troisième

1. Ephes. v, 22.

vertu dont la beauté ravit les anges, le troisième exemple qui nous est proposé à tous, c'est la patience, dont je vous ai dit qu'elle couronne tout. Il est de foi qu'elle couronne tout. « Elle a », elle fait, elle est « l'œuvre parfaite », dit le Saint-Esprit par saint Jacques [1]. Voyez-le en Jésus. Il vient sauver le monde, et sa vie tout entière s'y dépense. S'il vous sauve en effet, cependant ce n'est pas pour être né à Bethléem, pour avoir vécu à Nazareth, pour s'être retiré quarante jours au désert, après avoir été baptisé par saint Jean dans les eaux de Jourdain ; ce n'est même pas pour avoir parcouru la Judée en tous sens, rendant partout témoignage à son Père, disant la vérité aux hommes, leur montrant le bien, leur signalant le mal, les convainquant par des miracles et les gagnant par des bienfaits. Jésus nous sauve par sa Passion, c'est-à-dire au fond, par sa patience. Son mandat ne finit qu'au Calvaire. C'est seulement du haut de la croix, et un instant avant d'y rendre l'âme, qu'il peut dire : « Tout est consommé » [2]. Il verra sa race s'étendre dans tous les lieux et se perpétuer jusqu'à la fin des siècles» : c'est ce qu'avait formellement annoncé le Prophète ; « mais « seulement, ajoutait-il, s'il sacrifie spontanément sa vie [3] ». Et Jésus enseignant les siens : « Si le grain de froment qui « est jeté en terre n'y meurt pas, disait-il, il demeure seul « et ne produit point d'épi » [4]. « Il fallait que le Christ souf- « frît, et ce n'est qu'à cette condition qu'il pouvait entrer dans « sa gloire [5] », et nous y faire entrer. Toute la vie du Sauveur allait donc à ce terme, et son cœur s'y précipitait. Cette heure de sa Passion, il l'appelait « son heure » [6] ; et jusqu'à ce qu'elle sonnât, lui apportant son baptême de sang, il était tout

1. Jacques, I, 4.
2. Jean. XIIX, 30.
3. Isaï, LIII, 10.
4. Jean XII, 24.
5. Luc. XXIV, 26.
6. Jean II, 4.

haletant de désir, et son âme était dans l'angoisse [1]. Aussi cette pensée ne le quittait jamais : une prophétie des Psaumes le donne clairement à entendre [2]. Et parce qu'il y pensait toujours, il en parlait souvent. Certes, si, dans le cours de sa sainte existence, il y a un mystère où il semblait à propos que ce souvenir s'éclipsât, c'est bien celui du Thabor. Ce mystère, c'était le ciel éclatant tout d'un coup sur la terre : je dis ce ciel, ordinairement caché, qui était l'intérieur de Jésus. Dans cette transfiguration du Christ, tout est lumière, triomphe et joie. Rien que pour s'être senti enveloppé quelques instants dans cette sphère de bonheur céleste, dont son Maître est alors le centre, saint Pierre est comme ivre, et ne sait plus ce qu'il dit. Cependant de quoi parlait Jésus au sein de cette gloire ? De quoi entretenait-il ces témoins soudainement apparus, venant l'un d'outre-tombe, et l'autre de régions inconnues au monde : Moïse médiateur de la loi, Élie tenant ici la place des prophètes ? « Ils disaient « entre eux, raconte l'Évangéliste, ils disaient cet excès « que Jésus devait subir à Jérusalem » : c'est-à-dire cette Passion où toute mesure est en effet comblée et dépassée : la mesure de l'audace, de l'injustice et de l'impiété du côté de l'enfer et de la terre ; la mesure de la bonté, de la patience, de l'amour du côté de Dieu et du Sauveur, selon ce qu'en écrit saint Jean au début même du récit qu'il en fait : « Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les « aima jusqu'à la fin » [3]. Au Thabor donc, il était question du Calvaire, et tout concourt à persuader qu'il ne fut question que de cela.

Vous pouvez en conclure que l'ombre de la croix s'est aussi projetée sur ce doux mystère de la Purification de Marie et de la Présentation de Notre-Seigneur au temple. D'abord qu'était le temple sinon le lieu des sacrifices; et que

1. Luc. XII, 50.
2. Psaum. XXXVII, 18.
3. Joan. XIII, 1.

signifiaient, qu'annonçaient ces sacrifices qu'on y offrait ? De ces deux « petits de colombe » que, selon le rit prescrit, Marie fit offrir par le prêtre, l'un fut immolé comme hostie pour le péché, l'autre le fut comme holocauste. Dieu sait ce que la foi de cette sainte Vierge voyait sous ses figures. Quant à Jésus, il est clair qu'en même temps que ces deux victimes, il se sacrifia en esprit à son Père, et avec un religieux et très-ardent amour. Mais vous savez la suite : un vieillard vint au temple, poussé par l'Esprit-Saint. Il prit l'enfant entre ses bras, le mouilla de ses larmes, bénit Dieu qui tout d'un coup lui éclairait l'avenir ; et, se tournant vers Marie : « Voici, dit-il, que cet enfant est établi pour « la ruine et la résurrection d'un grand nombre en Israël, « et comme le signe auquel il sera contredit ». Toute la Passion du Christ est là. Elle est dans cette contradiction haineuse, acharnée et violente qui la causera au dehors ; elle est dans cette « ruine » dont pour tant d'âmes hélas ! elle sera l'occasion, et qui, prévue par le Sauveur, deviendra la plus poignante de ses douleurs intimes ; elle est enfin dans cette « résurrection » spirituelle et éternelle qui ne sera la part des élus que pour avoir été payée par les abaissements inouïs de celui qui s'est fait leur chef, et par sa mort plus infamante encore que douloureuse.

Mais, je vous l'ai dit, Marie et Jésus vont constamment de pair, et s'ils se pouvaient séparer, ce serait partout hormis dans la douleur ; il n'était donc pas possible que, dans cette première annonce solennelle de la Passion du Sauveur, la compassion de la Vierge ne fût pas aussi prédite et déclarée. C'est pourquoi Siméon ajoute : « Et « quant à toi, ô Mère, un glaive de douleur te trans- « percera l'âme » [1]. Quel glaive ? Rien n'est spécifié, ce qui fait qu'elle peut redouter toutes choses. « C'est ainsi qu'on la traite, s'écrie ici Bossuet (laissez-moi

1. Luc. II, 35.

vous citer cette page admirable) : ô Dieu, qu'on ménage peu sa douleur ! Pourquoi la frappez-vous de tant d'endroits ? Ou ne lui dites rien de son mal, pour ne la tourmenter point par la prévoyance ; ou dites-lui tout son mal pour lui en ôter du moins la surprise. Chrétiens, il n'en sera pas de la sorte. On lui annoncera son mal de bonne heure afin qu'elle le sente longtemps ; on ne lui dira pas ce que c'est, de peur d'ôter à sa douleur la secousse violente que la surprise y ajoute. Ce qu'elle a ouï confusément du bon Siméon, ce qui a déjà déchiré le cœur et ému toutes les entrailles de cette mère, elle le verra sur la croix plus horrible, plus épouvantable qu'elle n'avait pu se l'imaginer. O prévoyance ! ô surprise ! ô ciel ! ô terre ! ô nature ! Étonnez-vous de cette constance. Ce qu'on lui prédit lui fait tout craindre ; ce qu'on exécute lui fait tout sentir. Voyez cependant sa tranquillité par le miracle de son silence. Là, elle ne demande point : qu'arrivera-t-il ? Ici, elle ne se plaint pas de ce qu'elle voit. Sa crainte n'est point curieuse ; sa douleur n'est pas impatiente ; ni elle ne s'informe de l'avenir, ni elle ne se plaint du mal présent ; et elle nous apprend par cet exemple les deux actes de résignation par lesquels nous nous devons immoler à Dieu : se préparer de loin à tout ce qu'il veut ; se soumettre humblement à tout ce qu'il fait [1] ».

Voilà les voies de Dieu et la patience des Saints. Où que Dieu vous conduise, mères chrétiennes, regardez votre mère : et comme elle a suivi Jésus, suivez-la. Il y a du plus ou du moins dans les douleurs humaines ; mais nul ne vit ici-bas sans souffrir ; et depuis le péché, la douleur est une loi sans dispense. C'est donc à tous, sans exception, que « la patience est nécessaire » [2]. Sachez-le ; et l'heure venue de « compléter », soit dans votre chair, soit dans votre cœur, « ce qui manque encore pour vous aux souffrances rédemp-

1. Sermon I. Pour la Purification de la Sainte Vierge.
2. Hebr. x, 36.

trices du Christ [1] », courbez la tête et taisez-vous. Communiez alors mentalement à la bénie Passion du Sauveur ; unissez-vous de cœur à la compassion de Marie ; adorez : tous deux, vos devanciers et vos modèles, l'ont fait incomparablement quand ils étaient noyés dans la peine. L'adoration est ici la grande lumière, la grande force et l'apaisement souverain.

Croyez que la confession humble et l'amour sincère, confiant, persévérant des droits de Dieu sont, dans une âme qui souffre, le triomphe de la grâce, le comble de la perfection et le trait final de cette conformité avec le Christ qui est la condition du salut et la forme même de la sainteté [2]. Quiconque donne ce fruit à Dieu n'a plus qu'à voir toute sa moisson serrée dans l'inviolable paix des greniers éternels. Il a fini sa tâche ; ses jours sont pleins ; son âme est faite ; et, selon cette loi à laquelle l'amour infini nous a miséricordieusement soumis, après l'avoir gratuitement portée, la joie du ciel, la joie en Dieu, la joie de Dieu, la joie qui est Dieu, lui est due en justice.

1. Coloss. I, 24.
2. Rom. VIII, 29.

TRENTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE LA PURIFICATION

DE LA SAINTE VIERGE ET DE LA PRÉSENTATION DE NOTRE-SEIGNEUR AU TEMPLE.

II.

DES PENSÉES ET DES SENTIMENTS DE LA SAINTE VIERGE QUAND ELLE PORTA ET PRÉSENTA SON DIVIN FILS AU TEMPLE.

Et postquam impleti sunt dies purgationis ejus, secundum legem Moysi, tulerunt illum in Jerusalem ut sisterent eum Domino.

Et quand furent accomplis les jours de sa purification, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant à Jérusalem pour le présenter au Seigneur.

LUC. II, 22.

Il n'est pas au pouvoir de l'homme de comprendre, dans leur intégrité, les pensées et les sentiments qui remplirent l'âme de la très-sainte Vierge durant le voyage qu'elle fit de Bethléem à Jérusalem après que fut accompli le temps marqué dans la loi pour la purification des jeunes mères. Nul n'est capable d'en mesurer la sublimité, d'en sonder

[illegible]

I. Marie ne demeura pas longtemps avec elle-même pour savoir si elle accomplirait ou non cette loi de la purification, comme aussi si elle porterait son Fils au Temple pour le racheter à titre de premier-né. Elle était la Vierge docteure et prudente entre toutes.[1] Elle avait reçu de Dieu, dans une abondance admirable, cet « Esprit de conseil », qui est l'un des noms personnels que l'Écriture donne au Saint-Esprit pour signifier les divers rôles que sa présence produit dans les âmes.[2] La naissance de son fils, pour passer dans ses bras, cette Sagesse éternelle, qu'elle avait enfantée, avait pour désirer son cœur. Marie en demeurait toute pleine, et plus encore après qu'avaient eu lieu ces événements. Elle se pensait, se jugeait et se décidait non qu'à la clarté et par le mouvement de cette Sagesse sublime qui est la raison, le jugement et, pour ainsi parler, le discernement de Dieu. Rien ne se pouvait d'ailleurs comparer à la promptitude et à la sûreté du coup d'œil de cette Vierge, si ce n'est la pureté et la limpidité de son regard, telle elle-même de la candeur et innocence parfait de son cœur. Elle vit donc en évidence que la prescription du Lévitique ne la regardait point personnellement, non plus que celle de l'Exode en ce concernait

1. Matth. xxv. 2.
2. Isaïe. xi. 2.

son Fils; mais elle vit en même temps que, selon un ordre plus relevé, et pour répondre aux éternels desseins du Père céleste, il fallait qu'elle agît ici et fît agir Jésus comme si ce double précepte les obligeait tous deux.

Après le besoin d'adorer Dieu, il n'y en avait ni de plus spontané, ni de plus urgent dans l'âme de cette créature à tout jamais bénie que celui de s'humilier : ou, pour mieux dire, c'était un seul et même sentiment, né d'une même lumière, qui la jetant aux pieds de son Créateur et souverain Seigneur, la faisait s'abîmer dans son propre néant. Dieu lui étant absolument tout, elle n'était plus rien pour elle même; et parce que, dans un être si harmonique, si vrai, si parfait qu'était Marie, tout ce qui existe se manifeste, il fallait qu'elle traduisît par des abaissements continuels ce continuel hommage qu'elle rendait intérieurement à Dieu. C'est pourquoi, comme elle avait caché aux hommes, sous l'ombre d'un vrai mariage, la gloire inaltérée de sa virginité; comme elle avait caché à Joseph, en gardant un silence héroïque, l'honneur inouï de la descente en elle du Saint-Esprit et de l'Incarnation du Verbe, elle voulait maintenant cacher à tout le peuple la grâce, glorieuse entre toutes, de ce prodigieux enfantement par lequel elle avait donné Dieu au monde.

Elle ne pouvait non plus ignorer la volonté où était le Père céleste d'abriter et de maintenir dans un secret presque absolu l'enfance, l'adolescence et la jeunesse même de son Fils. Si quelque rayon devait ici et là éclairer alors le Sauveur et le signaler passagèrement à l'attention des hommes (comme il arriva précisément dans le mystère qui nous occupe par le fait de la prophétie du vieillard Siméon, et comme il arriva plus tard quand Jésus, âgé de douze ans, vint s'asseoir dans le Temple au milieu des docteurs), ce n'est pas de Marie que cette lumière révélatrice devait sortir. La Vierge Mère n'avait qu'à garder son dépôt, « con-

« férant dans son cœur de tout ce qu'elle voyait et entendait[1] ». Oh ! qu'elle aimait cette part qui lui était faite ! qu'elle en était heureuse ! Le silence, le secret où il n'y a que l'œil de Dieu qui pénètre[2], c'était l'atmosphère de sa vie, le séjour naturel et préféré, et comme le centre de son âme.

De plus, en cette rencontre, il y avait autre chose à faire encore qu'à s'humilier, il y avait à obéir. Obéir, c'était toute la vie, tout le ministère, toute l'œuvre de Jésus ; c'était sa passion principale et son premier bonheur. Or, en ceci comme en tout, Marie n'était qu'un avec lui, un dans un même esprit, un dans un même amour. Sans doute, je le répète, ces lois ne les obligeaient point ; mais ce qui n'était pas requis demeurait certainement permis, et cela suffisait pour que l'hésitation cessât d'être possible. Elle irait donc au Temple et pour elle et pour son saint Fils ; elle irait comme pour se purifier, elle irait comme pour le racheter ; elle irait s'offrir et l'offrir. « Et quand furent accomplis « les jours de sa purification, selon qu'il est écrit dans la « loi de Moïse, ils prirent l'Enfant et le portèrent à Jéru- « salem pour le présenter au Seigneur. »

Je ne crois pas que, même en paradis, un seul élu puisse se croire digne de connaître toutes les pensées qui occupèrent Marie dans ce trajet de deux lieues qu'elle fit à pieds, portant l'enfant, en compagnie de Joseph. Après ce concert substantiel que, de toute éternité, le Fils est au Père qui l'engendre et qui, depuis l'incarnation, monte au ciel du sein de notre pauvre terre, jamais plus ravissante harmonie n'avait réjoui cette oreille que Dieu daigne prêter, par amour, à ce qui lui vient de sa chère création. Il l'entendait de près, cette harmonie ; car, comme l'écrit saint Paul, « il était dans cet enfant[3] » que portait cette femme et

1. Luc. II, 19.
2. Matth. VI, 4.
3. II Cor V, 19.

qu'elle réchauffait sur son sein. Quels colloques ! Quels échanges ! C'était comme une ombre radieuse de ces communications ineffables qui, dans la Trinité divine, vont incessamment de chacune des personnes aux deux autres, et constituent leur vie, leur état, leur félicité ! Et du foyer de cette contemplation active où Marie avait toute son âme, de grands et beaux regards s'échappaient comme autant de rayons, et se projetaient sur le monde : regards pleins de désir, d'espérance, d'amour ardent, regards qui ressemblaient à des caresses immenses embrassant l'univers entier pour le bénir, le guérir, le sanctifier et le sauver.

Y a-t-il quelque témérité à croire qu'en approchant de Jérusalem, et en apercevant le Temple, Marie, sans se distraire du principal courant de ses pensées, ne put ni ne voulut détourner de son âme le souvenir de tant d'années qu'elle y avait passées ? Car nulle d'entre vous n'ignore qu'elle vint là à l'âge de trois ans, pour s'y joindre à ce collége de vierges que des femmes vénérables et d'une vertu éprouvée y élevaient sous l'œil de Dieu. Elle y demeura, croissant en âge, en grâce et en sagesse, jusqu'aux approches de sa quinzième année, qui fut celle où, Dieu le disposant ainsi, elle épousa Joseph. Je vous prie de considérer que Marie n'oubliait rien. Telle était la perfection naturelle de son âme, que ce qui entrait dans sa mémoire y demeurait à jamais, comme en un trésor inviolable, pour servir, selon le besoin, ses autres puissances et concourir à ses actions. Idées, notions, images, souvenirs, rien ne s'altérait en elle, rien ne s'y confondait. Elle était douée d'une force d'esprit merveilleuse pour embrasser d'un même coup d'œil et contempler simultanément toutes les parties d'un même objet, tous les détails d'un même ensemble. Elle pouvait donc, dès que tel était son bon plaisir, se représenter, comme en un tableau, toute l'histoire de ces douze années, où, sous la garde et la conduite de l'Esprit-Saint, elle avait fait le

noviciat de son incomparable vie. Ce qu'elle reçut là de grâces, ce qu'elle y pratiqua de vertus, les effusions de Dieu en elle, ses ascensions en Dieu, les secrets qu'elle apprit, les prières qu'elle fit, l'amour qu'elle rendit à l'amour, Dieu, dont la science est infinie, est le seul qui le puisse savoir. Comme chacun des six jours dont il est parlé dans la Genèse, chacun des jours de cette enfant était le temps, le lieu et comme le cadre d'une nouvelle création. Ici comme là, dans cette âme comme dans l'univers, Dieu agissait en liberté; sûr d'être invariablement et totalement obéi. Dieu disait : « Que la lumière soit, et la lumière était. » Il disait : « Qu'il « se fasse un grand firmament »... Qu'un immense océan se creuse... Que des astres peuplent le ciel... Que la terre et les eaux soient fécondes... « Et tout se faisait ainsi [1]. » Seulement, tandis que, dans la création du monde, le néant seul répondait à l'injonction divine, dans la formation de Marie c'était l'amour qui répondait. On ne peut pas douter, au reste, que, dans la formation de cette créature unique qui devait être sa mère, Dieu, selon notre manière de parler et de concevoir, n'ait dépensé beaucoup plus d'intelligence, de puissance et de bonté que dans la création et l'ordonnance de l'univers entier.

A l'époque où la céleste enfant reçut ces premiers dons, elle n'avait certainement pas la pleine conscience, sinon de leur valeur, du moins de leur portée, non plus que des conséquences comme infinies qu'ils devaient avoir, en elle d'abord, puis dans le monde : conséquences temporelles et éternelles, conséquences humaines et divines. Mais maintenant qu'ayant grandi peu à peu, cette illumination matinale atteignait son midi, maintenant que les destinées de cette Vierge finissaient de se déclarer, maintenant qu'elle était mère du Verbe, elle voyait, dans une inexprimable et

1. Gen. 1

ravissante clarté, où tendaient toutes ces grâces dont Dieu l'avait prévenue, et la nécessité, la convenance, la beauté, la vertu, en même temps que la gratuité radicale de tant de préparations qu'elle avait subies dans son âme. En portant dans ses bras son Jésus, comme le moissonneur porte sa gerbe, elle comprenait, elle appréciait, elle savourait comme jamais tout ce que Dieu avait mis d'amour, et vraiment mis de lui-même, soit dans ces prodigieuses semences dont il l'avait de bonne heure enrichie, soit dans cette culture, plus étonnante encore, par laquelle il les avait fait toutes grandir et mûrir. On ne saurait donc dire dans quels transports paisibles, dans quels saints enthousiasmes, dans quelles extases d'admiration, de religion, de gratitude et de sainte tendresse la jetait ce spectacle. Ce que les élus découvrent des « voies de Dieu » ou sur eux-mêmes, ou sur le monde, dans la lumière de gloire, leur cause des joies accidentelles dont la moindre nous ferait mourir. Tout ce qu'ils en découvrent n'est rien si on le compare à ce qu'en concevait Marie par le seul fait de ce rapprochement, dans sa mémoire et dans son cœur, de son état présent avec son doux passé, et de ce mystère de Nazareth que Bethléem avait consommé, avec le mystère des douze années où elle avait vécu dans le Temple.

II. Quoique ces souvenirs la fissent, pour ainsi dire, toute écouler en Dieu, ils n'étaient pas pourtant, dans ce béni parcours, la principale occupation de son intelligence, ni la source la plus abondante de ses affections et de son culte. Ce qui la charmait surtout dans ce passé, c'est ce qui le rattachait à l'heure présente et à l'œuvre sublime qui s'y accomplissait. En venant présenter à Dieu dans son Temple cet enfant qui, ne comptant encore que quarante jours dans la vie qu'elle lui avait donnée, vivait de toute éternité dans le sein de son divin Père, elle faisait quelque chose de plus

considérable que tout ce qu'avaient pu faire les hommes depuis l'origine des temps. Vous allez le comprendre.

Encore que, depuis le premier instant de son existence humaine, Jésus fût le domaine de Dieu, son serviteur, son adorateur parfait, sa victime consacrée et dévouée ; encore qu'il eût incontinent déclaré cet état en disant, dès son entrée au monde, comme saint Paul l'enseigne après David : « Père, les hosties qu'on vous a offertes ne vous ont point « suffi, et aucun holocauste n'a pu vous satisfaire; alors j'ai « dit : Me voici ; je viens pour accomplir vos volontés » [1]. Tout cela, néanmoins, demeurait intérieur ; et ce n'était point pour rester au dedans que le Verbe se faisait chair et habitait parmi nous. Il fallait que, brillant déjà devant Dieu, ce grand luminaire de sa vie fût posé sur un candélabre, afin que sa vivifiante clarté se répandît dans toute cette maison qui est l'Église [2]. Il fallait que, comme sa personne invisible avait pris corps en revêtant notre nature, les actes de sa très-sainte âme se complétassent, pour ainsi dire, dans l'ordre humain, et passassent à l'état sensible et historique en revêtant les formes usitées chez nous. De sorte que, dans cet ordre terrestre et extérieur où Notre-Seigneur s'était placé parce que nous y sommes tous, être présenté au Temple, selon les rites légaux, c'était réellement, pour lui, s'offrir, se consacrer, se livrer, et déjà s'immoler à son Père.

Par cela seul qu'il était né dans le temps, Notre-Seigneur y était voyageur. Il avait donc, devant lui un terme, où il devait parvenir : un terme qui était la fin de sa vie passible et mortelle, et il s'y acheminait par la succession naturelle de ses jours ; un terme qui était l'accomplissement de son mandat et l'achèvement de son œuvre : il y tendait par la magnifique et libre évolution de ses actes ; un terme enfin

1. Psaum. xxxix, 4. — Hebr. x, 5.
2. Matth. v, 15.

qui était la fin dernière et absolue, non-seulement de son œuvre et de sa vie, mais encore de son être, à savoir son Père céleste vers qui il allait [1], à qui il retournait, rejoignant ainsi son principe, et fermant à jamais le cycle de son existence et de son mouvement au dehors ; et le chemin qui le menait là (l'Esprit-Saint l'avait dit en termes exprès), c'était « le sacrifice [2] ». Or, l'oblation faite aujourd'hui au Temple, déclarant d'une manière officielle et irrévocable que Jésus tout entier est le bien de Dieu et sa victime, posait déjà au pied du trône et sur l'autel de la divinité, la substance intégrale de l'immolation du Calvaire. Le même sacrificateur y offrait au même Dieu la même hostie, et pour les mêmes fins.

Cet enfant se présentait là d'abord en son nom propre, comme premier-né de Dieu et objet de toutes les complaisances du Père : lequel n'avait tiré du néant, ordonné, conservé, béni, prédestiné le reste des créatures que par amour pour lui, les rapportant à lui et les lui donnant toutes en apanage, après les avoir, sans exception, formées sur lui comme sur leur type. Il se présentait là, en outre, au nom de cette immense et innombrable création dont il est institué le chef : ce qui veut dire aussi l'organe, le médiateur et le pontife. Et prenez garde qu'ici, comme dans son sacrifice sanglant, il ne rendait pas seulement à Dieu cet hommage essentiel et direct qui lui est dû comme à l'auteur, au Seigneur et à la fin suprême de toutes choses ; il y joignait cet autre hommage indirect et accidentel, mais maintenant indispensable, de la réparation, que réclamaient les perfections de Dieu outragées et tous ses droits violés par l'incommensurable péché des créatures.

Voilà ce que signifie, contient et donne réellement à Dieu l'offrande de cet enfant dont les gestes même et les soupirs

1. Jean XIV, 12. — 2. Psaum. XLIX, 23. — Hebr. IX, 12.

ont un prix infini. Il s'en suit, ce que je vous disais, que ce mystère de la Présentation au Temple est d'une grandeur étourdissante, et que la terre n'avait rien vu jusque-là de si considérable.

C'était là par-dessus tout ce que Marie contemplait durant son saint voyage. Mais elle ne le contemplait point par le dehors, comme un spectacle simplement exposé aux yeux éclairés de son cœur ; elle le regardait du dedans, comme y étant comprise, comme y ayant une part très-principale et nécessaire ; elle le regardait comme y étant elle-même placée au centre. Il y a en effet cette différence entre l'oblation du Calvaire et celle-ci que, dans la première, Jésus, homme parfait, s'offre pleinement et immédiatement lui-même, tandis que, ici, bien qu'il s'offre en réalité et avec une liberté entière, cependant, selon l'homme, il reste un vrai enfant, et n'a d'action que par sa mère. Il s'offre parce qu'elle l'offre. Elle a sur lui le double empire, et de sa force physique qui permet qu'elle le porte où elle veut, et de son autorité de mère qui fait qu'elle l'offre comme son bien propre : de sorte que, en définitive, la source humaine de ce sacrifice, c'est le cœur de cette Vierge, c'est la religion qui remplit ce cœur et l'amour qui en déborde. Quel acte, encore un coup ! Quelle fonction et quelle œuvre ! Imaginez l'ardeur qu'ont tous les bienheureux à rendre justice à Dieu, à le saluer des noms qui lui appartiennent, à exalter ses attributs, à confesser ses droits, à le glorifier enfin dans l'adorable majesté de son être : vous n'avez pas encore la mesure de la ferveur de charité, de la perfection de piété avec lesquelles Marie offrit à Dieu ce témoignage, cette louange vivante, cette gloire plénière, cette parfaite hostie de religion qui est leur commun enfant, l'enfant Jésus.

Elle ne pouvait non plus penser qu'avec une joie inexprimable à la paix que cette gloire rendue par elle à Dieu commençait d'assurer à sa famille humaine. Tant de pro-

phéties dont le monde avait surnaturellement vécu depuis le commencement des siècles, recevaient leur accomplissement! Le Dominateur attendu, l'Ange de la suprême et indissoluble alliance, venait enfin dans son Temple [1]. Les magnifiques promesses de Dieu devenaient des réalités ; la loi allait s'épanouir dans la grâce, et la crainte faire place à l'amour ; les Juifs, gardiens jaloux de tous les dépôts sacrés, en feraient bientôt part aux Gentils ; la synagogue, forcément si restreinte, deviendrait cette grande et universelle Église que ne bornent ni les lieux, ni les temps. Quelles vues! quelles certitudes! quels sujets d'action de grâces! quelles sources de jubilation! Comme Marie, dans ce mystère, donnait Jésus à Dieu, elle le donnait au monde avec le même amour et le même désintéressement.

Je parle de désintéressement ; mais ce n'est pas encore assez dire; car, sachez-le, pour admirer cette Vierge autant qu'elle le mérite et la bénir comme il convient, ce qu'elle donne ici, ce qu'elle donne à Dieu pour vous, ce que, par suite, elle vous donne pour Dieu, intérieurement, volontairement, réellement, elle s'en dépouille. Et qui dira jamais la nature, l'étendue, la profondeur de ce dépouillement et les incompréhensibles vertus qui y éclatent? Jésus est véritablement le bien de sa sainte mère, son bien comme celui de personne. En un sens, il n'est pas plus à Dieu qu'à elle, car il n'est pas plus né de Dieu qu'il n'est né d'elle. S'il reçoit de Dieu sa substance divine, il reçoit sa substance humaine de Marie. S'il n'est le Verbe que parce que le Père l'engendre par nature, il n'est le Christ, c'est-à-dire le Verbe incarné, que parce qu'il a plu à Marie qu'il le fût, et qu'elle lui a librement prêté, dévoué, livré pour cela son âme, son cœur, son sang immaculé et sa chair virginale. Assurément tout enfant appartient à sa mère, mais nul autant que Jésus à la sienne, puisque, unique en

1. Malach. III, 1.

ceci, elle a toute seule, et sans concours humain d'aucune sorte, conçu, formé et enfanté son Fils. « Ce qui naîtra de « toi est saint, lui avait dit l'Archange, et on l'appellera le « Fils de Dieu [1]. » Eh bien! vous étonnerai-je si je vous affirme qu'en ce moment où elle présente Jésus au Temple, où, selon les termes de la loi, elle vient « sanctifier [2] », c'est-à-dire consacrer et sacrifier à Dieu le « Saint de « Dieu [3] », ce qu'elle apprécie le plus dans sa maternité divine, c'est la puissance qui lui est faite et le congé qui lui est accordé de renoncer à tous les droits qui en découlent et de les aliéner tous radicalement et à jamais entre les mains du Père céleste, Dieu et Seigneur de Jésus, comme il est son Dieu et son Seigneur à elle. En entrant dans le Temple, et par suite des contemplations qui ont rempli les heures précédentes, elle est toute transportée de zèle, tout enflammée d'amour divin et, pour ainsi parler, ivre de religion : ivresse chaste, paisible et toute sainte, comme tout ce qui existe ou se passe en son cœur. Ah ! qu'était-ce pour Marie que de se donner elle-même? Est-ce que, depuis qu'elle existait, elle s'était réservé, gardé même un instant? est-ce qu'elle s'était appartenue? Se donner, pour elle, c'était vivre; elle se donnait comme elle respirait. Mais ici elle faisait infiniment plus : elle donnait Jésus, son Jésus, le fruit de ses entrailles et la vie de sa vie, et elle le donnait absolument à des droits absolus. Elle savait, à n'en douter point, jusqu'où Dieu agréait et prenait son offrande ; elle savait l'usage qu'il en ferait, et quels devaient être l'histoire, l'emploi, la fin de ce divin agneau qui sortait d'elle. Au besoin la prophétie de Siméon, si épouvantablement claire, le lui aurait montré. Elle voyait donc, dès cette oblation, sinon tous les détails que, pour de très-hautes raisons, Dieu

1. Luc. I, 35.
2. Ibid. II, 23.
3. Marc. I, 24.

jugeait peut-être à propos de lui cacher encore, du moins tout le fond des conditions et des états où Dieu placerait et maintiendrait son Fils. Elle le céda néanmoins; elle le livra à tout sans question, sans examen, sans délai, sans restriction, sans mesure, sans retour. Certainement, Dieu le voulant ainsi, elle reprit son enfant des mains du saint vieillard, et le remporta du Temple comme elle l'y avait apporté; elle le garda trente ans, en continuant, selon que l'âge de Jésus l'exigeait ou le permettait, de remplir à son égard toutes les fonctions d'une mère. Elle l'entoura de tendresse, elle lui prodigua des soins, elle le dirigea même et lui intima des ordres; mais elle fit tout cela sans oublier jamais qu'elle s'était dépouillée de lui dans le Temple; et que, par le fait de sa présentation, Jésus était devenu le pur bien de Dieu et sa chose exclusive. En toute rencontre elle le traita comme tel, sans l'ombre, je ne dis pas d'égoïsme (à Dieu ne plaise!), mais d'une propriété quelconque, d'un égard personnel, d'un retour aperçu, enfin du moindre sentiment s'arrêtant à elle-même. O la Vierge! ô l'unique! ô la femme bénie entre toutes! ô la plus pure, la plus belle, la plus divine des créatures; et, parce qu'elle est de toute la plus semblable à Dieu, la moins indigne d'être sa mère!

III. Que vous dirai-je maintenant, mères chrétiennes? Puis-je d'abord vous dire quelque chose, et le dois-je si je le puis? Il y aurait mille raisons de vous laisser méditer en silence ces doux et saints mystères, chacune les regardant sous l'aspect qui la frappe le plus, et en tirant le fruit spécial de grâce dont elle se sent avoir besoin. Mon Dieu! qu'ils sont donc riches, ces festins que l'Église nous sert! Chaque page évangélique en est un, et souvent il y en a tant dans une page! Seigneur, éclairez nos esprits; et purifiant nos cœurs, donnez-nous, conservez-nous le goût

de ces mets ineffables ! Ceux de nous qui s'assiéent à la table du monde perdent ce goût précieux et n'ont plus faim des choses célestes. Ah ! que nous sommes donc insensés, et qu'il est vrai que mal aimer son âme, c'est la haïr ! Dieu vivant ! Dieu vivifiant ! Dieu qui voulez que toutes vos créatures vivent, et de cette vie qui est vous, laissez votre bonté triompher de notre malice, et guérissez des maux qui, si vous ne nous en délivrez, finiront par nous faire mourir. Je dis cela ; l'Esprit m'y pousse. Tout à l'heure nous étions au Temple ; nous suivions Jésus et Marie dans le Temple : peut-on être en un temple, y être surtout en cette compagnie, et se retenir de prier ? Cependant je voudrais, en terminant, vous exhorter encore.

Vous aussi, vous venez au Temple : un temple, sachez-le, incomparablement plus grand, plus beau, plus saint que celui de Jérusalem, où, jusqu'au jour de la Présentation, Dieu n'avait habité qu'en figure. David éperdu s'écriait : « Vos autels, mon Dieu, vos autels [1] ! » Que dirons-nous des nôtres et des églises où ils sont dressés ? Nos églises, en vérité, c'est le ciel sur la terre ; c'est Jésus continuant d'habiter parmi nous ; et non-seulement d'habiter, mais d'enseigner, mais de bénir, mais de pardonner, mais de sanctifier, mais de ressusciter les morts, mais de nourrir les pauvres, mais de s'immoler pour tous, mais de se livrer incessamment à tous. Nos églises, c'est le foyer d'où part la vraie lumière, la source d'où coule cette grâce sans laquelle la terre ne serait qu'un désert stérile et maudit ; c'est l'atelier de Dieu qui y fait les dieux créés, ses fils, ses héritiers, les associés de sa gloire. C'est la maison natale des saints, le vestiaire des élus qui y prennent tous leur robe nuptiale, le berceau des familles, le diadème des cités, le rempart des patries, l'honneur et le salut du monde. O

1. Psaum. LXXXIII, 4.

femmes chrétiennes! quand votre pied touche le seuil de votre église, quand vous en foulez le pavé, quel monde de souvenirs s'éveille en votre cœur! Qu'y avez-vous reçu dans cette église? Qu'y avez-vous appris? Qu'y avez-vous promis? Les fonts de votre baptême, la chaire de la doctrine où se fonde votre foi, le tribunal de la pénitence qui, vous le savez, est celui du pardon; le tabernacle si plein, si rayonnant malgré ses ombres, si éloquent dans son silence imperturbable; la table sainte où les anges ne voient s'agenouiller aucun enfant d'Adam sans envoyer une louange à Jésus-Christ et être ravis dans son amour; la pierre du sacrifice, l'autel à la face duquel vous, femmes mariées, vous avez conclu votre alliance et échangé vos serments; votre église enfin, l'église des fêtes, l'église des deuils, l'église des saintes larmes et des divines consolations; l'église où ont prié votre père et votre mère après tous vos ancêtres; l'église où prient et continueront à prier vos enfants! N'est-ce pas qu'elles parlent, n'est-ce pas qu'elles crient, les pierres de nos églises; que toutes rendent témoignage à Dieu, vous redisant surtout son amour et ce don de Jésus qui en est le fruit inénarrable? Ah! quand vous avez le bonheur d'entrer dans une église, souvenez-vous, souvenez-vous. Ne venez jamais là sans respect, sans recueillement, sans humilité, sans piété, sans esprit de prière, sans confiance, sans amour [1].

1. Le psaume cent-deuxième exprime admirablement ce que doit penser, se rappeler et dire quiconque entre dans une église : « O « mon âme, y lisons-nous, bénis le Seigneur, et que tout ce qui « est en moi bénisse son saint nom. Oui, mon âme, bénis le Sei- « gneur, et garde de tous ses bienfaits un souvenir fidèle. C'est lui « qui te pardonne toutes tes iniquités; lui qui guérit toutes tes lan- « gueurs; lui qui rachète ta vie déjà presque vendue à la mort; lui « qui te fait une couronne de sa miséricorde et des œuvres de sa « compassion; lui qui comble les désirs de ton cœur; lui qui, en « attendant la rénovation suprême de la gloire, te fait chaque jour « par sa grâce une jeunesse nouvelle et vigoureuse comme celle de « l'aigle. »

Que si, pour apporter au temple une conscience pesante ou souillée, vous y ressentez de la confusion, ou même quelque terreur, ne fuyez point pour cela ; demeurez au contraire et priez d'un cœur plus fervent. Et enfin, en quelque état que vous y soyez entrées, ne quittez jamais ce lieu béni sans vous être renouvelées dans la foi, dans l'espérance, dans la volonté d'être à Dieu, dans la joie de lui appartenir.

Que vous dirai-je encore ? Venez au temple comme Marie, pour y offrir Jésus. C'est lui qui est votre hostie; c'est lui qui est votre prière. Nous n'avons pas d'autre voie que lui pour aborder le Père [4] ; mais nous avons cette voie, et elle est si sûre, si droite, si abondamment pourvue de ce dont l'âme qui y chemine a besoin ; elle est si proche du terme aussi, qu'en vérité, y être décidément entré et y marcher d'un cœur sincère, c'est être déjà presque arrivé. Jésus est notre titre aux complaisances de Dieu. Son sang, toujours versé, ne laisse plus Dieu libre de n'écouter point ceux qui lui parlent, de ne répondre point à qui l'appelle, de n'exaucer point qui l'implore, et de ne recevoir point dans ses bras l'âme qui s'y jette avec amour. Offrez Jésus. La messe est cette offrande. Le prêtre la fait pour vous. Vous la faites par les mains du prêtre. Le prêtre est ici le ministre de Dieu ; il est aussi le vôtre. Offrez Jésus ; assistez à la messe. C'est l'œuvre royale de la piété, l'acte suprême de la religion. Et lorsque vous y êtes, pensez-y parfois à Marie portant son Fils et le présentant au Seigneur. Ah ! quel refuge dans toutes vos peines, quelle décharge pour tous vos fardeaux, quel appui pour toutes vos faiblesses, quel trésor pour votre indigence, quelle ressource pour votre maternité ! Une mère offrant pour les enfants sortis de ses entrailles le Fils immolé que le Père porte éternellement dans son sein !

Offrez Jésus ; mais aussi offrez-vous vous-mêmes ainsi

qu'a fait la très-sainte Vierge; et, comme elle, offrez vos enfants. Ils appartiennent à Dieu : c'est leur gloire et la vôtre ; mais faites qu'ils le comprennent ; faites qu'ils s'en souviennent, et commencez vous-mêmes par ne l'oublier point. Chaque jour, mais surtout dans le temple, et quand vous y entendez la sainte messe, donnez leur âme à Dieu, le suppliant de la défendre, de la garder, d'y établir son règne, de l'y étendre incessamment, en chassant d'eux de plus en plus le mal et les ténèbres, et en y faisant abonder les vertus. Offrez vos fils à Dieu; et parce que, tout en les prenant, il vous les laisse, au moins comme il a laissé Jésus à Marie, durant le temps de leur enfance et même de leur jeunesse, en les recevant une fois de plus de ses mains, regardez-les comme de saints dépôts, traitez-les avec révérence. Ne cherchez en eux principalement ni votre honneur, ni votre joie; mais, rapportant fidèlement à Dieu, qui en est la source, l'honneur qu'ils vous font et la joie qu'ils vous causent, cherchez toujours par-dessus tout, et dans leur cœur et dans leur vie, l'honneur et la joie de Dieu.

TRENTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE LA PURIFICATION

DE LA SAINTE VIERGE ET DE LA PRÉSENTATION DE NOTRE-SEIGNEUR AU TEMPLE.

III.

DU SAINT VIEILLARD SIMÉON.

Et ecce homo erat in Jerusalem, cui nomen Siméon ; et ille homo justus et timoratus, exspectans consolationem Israël : et Spiritus Sanctus erat in eo : et responsum acceperat a Spiritu Sancto non visurum se mortem nisi prius videret Christum Domini.

Or, il y avait à Jérusalem un homme du nom de Siméon ; et cet homme était juste, timoré, attendant la consolation d'Israël ; et l'Esprit-Saint était en lui ; et il avait reçu cette réponse du Saint-Esprit qu'il ne verrait point la mort sans avoir vu auparavant le Christ, l'oint du Seigneur.

Luc, II, 25, 26.

Notre-Seigneur Jésus-Christ est le témoin de son Père. « Je suis né, dit-il à Pilate, afin de rendre témoignage à la « vérité [1] ». Dieu, depuis l'origine, « ne s'était pas laissé

1. Jean. XVIII, 37.

« sans témoignage [1]. » Et de quoi, sans cela, le monde aurait-il vécu ? La vie, c'est de connaître Dieu, dit Jésus [2]. Si Dieu ne se déclare point à l'homme, comment l'homme le connaîtra-t-il, et dès lors comment vivra-t-il ? La création tout entière était à Dieu un témoin. L'ouvrage révélait l'ouvrier [3] : il disait son existence, sa toute-puissante sagesse, sa souveraineté infinie, sa bonté magnifique [4]. Mais ce n'était assez ni pour Dieu ni pour nous. Dieu nous voulant admettre au partage de sa vie essentielle, devait, par suite, nous révéler, non plus seulement ce qu'il fait, mais encore tout ce qu'il est ; non plus la vie qu'il donne ou peut donner hors de lui, mais la vie qu'il possède en lui-même. C'est pourquoi, dès le principe, et sans étouffer ni infirmer cette grande voix de l'univers qui l'atteste de toutes parts, il a parlé à l'homme directement, lui ouvrant son cœur pour ainsi dire, et lui confiant le mot de sa vie intérieure; le mot qui est sa parole à lui, la parole qu'il se dit, la parole qui le dit, le terme de sa connaissance et de sa fécondité intellectuelle, la splendeur de son être, enfin son Verbe infini, éternel et consubstantiel.

Adam entendit cette parole auguste; et, quoique déchu par son péché de l'honneur de ces colloques divins, la miséricorde de Dieu le poursuivant jusque dans sa chute, il en conserva la substance et la transmit à ses descendants. Bien des fois et sous mille formes, ce témoignage surnaturel fut renouvelé le long des siècles. Les patriarches d'abord, puis les prophètes le reçurent officiellement et furent chargés de le redire aux hommes [5]. Mais enfin, selon la promesse faite au commencement, Dieu envoya son propre Fils, c'est-à-dire sa parole personnelle, et c'est ce Verbe fait chair qui

1. Act. XIV, 19.
2. Jean. XVII, 3.
3. Sagess. XIII, 15.
4. Rom. I, 20.
5. Hebr. I, 1.

définitivement fut pour nous le témoin de Dieu. Témoin d'abord en ce sens qu'il assiste à la vie divine, qu'il la voit telle qu'elle est, tout entière, infiniment, toujours ; témoin ensuite en ce que ce qu'il voit dans cette évidence absolue, il le dit à qui il doit le dire, avec une exactitude et une sincérité infaillibles [1]. « Il fut témoin fidèle », écrit saint Jean dans l'Apocalypse [2] ; et, prenant la tête de cette armée qu'il devait susciter d'âge en âge jusqu'à la fin des siècles, il mourut pour avoir invinciblement maintenu son témoignage, et fut ainsi le modèle et le roi des martyrs.

Son témoignage était plus que suffisant en lui-même : d'autant que son Père divin demeurant avec lui et en lui, confirmait les dires de son Fils par des œuvres qu'un Dieu seul peut faire. Jésus l'allègue aux Juifs pour les confondre sinon les convaincre [3]. Mais de plus, étant homme, il voulut se ranger en tout à la commune condition des hommes ; et comme pour achever de se mettre en règle avec nous, il tint à se faire humainement accréditer pour nous : c'est pourquoi il daigne se choisir ici-bas des témoins. Le plus grand de tous fut Jean-Baptiste. « Il y eut un homme « envoyé de Dieu qui portait le nom de Jean, écrit l'Évan- « géliste : cet homme vint comme témoin pour rendre « témoignage à la lumière ; il n'était pas la lumière, « mais il venait rendre témoignage à la lumière. [4] »

Ce témoignage de Jean précède immédiatement la vie publique du Christ ; et c'était l'ordre, parce que le temps était venu où la foi explicite à Jésus allait être commandée à tous. Toutefois il plut à Dieu qu'aucun des âges du Rédempteur ne fût entièrement privé de cette gloire du témoignage humain. Outre que cela servit à plusieurs qui eurent

1. « Ce que nous disons, nous le savons, disait-il, et ce que nous avons vu, c'est ce dont nous rendons témoignage. » Jean III, 11.
2. Apoc. I, 5.
3. Jean V, 31 et suiv.
4. Ibid I, 7.

la grâce de croire en lui avant tous les autres, il semblait bien convenable que la terre ne se tût point longtemps autour de Celui qui lui apportait la parole même du ciel. C'est pourquoi, dès la naissance et la première enfance du Sauveur, des témoins divinement préparés se levèrent pour le signaler. « Ce ne fut point des anges seulement, ni des prophètes comme Zacharie, écrit le docte saint Ambroise, mais encore des vieillards et des justes que Jésus nouveau-né reçut le témoignage. Tous les âges, et les deux sexes, et les miracles qui se succèdent concourent ici à fonder notre foi. Une Vierge engendre, une femme stérile enfante, un muet parle, Elisabeth prophétise, les mages adorent, un enfant tressaille et bondit dans le sein de sa mère, un juste est dans l'attente [1] »:

Ce juste dont on signale ici l'attente, c'est le vieillard Siméon. Parmi les témoins du saint enfant Jésus il occupe un rang principal, et c'est de lui que nous voudrions vous parler aujourd'hui. Non que j'aie l'intention de rechercher, après nos saints docteurs, ce que sa personne, sa mission et sa rencontre au Temple avec Jésus renferment de mystérieux au point de vue de la vraie doctrine et de l'histoire de la religion : résistant à l'attrait de ces contemplations, nous nous attacherons de préférence au côté moral et pratique du simple et magnifique récit que nous fait l'Évangile. « Or, il y avait à Jérusalem un « homme du nom de Siméon ; et cet homme était juste, « timoré, attendant la consolation d'Israël ; et l'Esprit-« Saint était en lui ; et il avait reçu cette réponse du Saint-« Esprit qu'il ne verrait point la mort sans avoir vu aupa-« ravant le Christ, l'oint du Seigneur. »

I. Cet homme à qui l'Évangéliste donne manifestement une si haute importance, cet homme si grand et tout à

1. Saint Ambroise, sur saint Luc, ch. II.

l'heure si divinement heureux, il demeurait à Jérusalem. C'était déjà une grâce insigne. Pourquoi ? Ah ! c'est que Jérusalem était la capitale de cette Judée dont il était écrit : « Dieu est connu dans la Judée, et son nom est grand dans « Israël [1] ». Les Juifs seuls, à qui il s'était de nouveau révélé par Moïse, avaient gardé intacte cette « science de « Dieu » sans laquelle l'Esprit-Saint nous dit que l'homme n'est qu'une ombre vaine [2]. Là se trouvaient tous les dépôts divins, la religion instituée, le sacerdoce légitime, le temple avec son saint des saints et l'arche de l'alliance, le culte approuvé, les sacrifices agréés, l'Écriture, la Loi, les promesses, les fondements de la foi, de l'espérance et de toutes les vraies vertus, toutes les sources enfin de la vie surnaturelle et la substance des grâces sans lesquelles nul ne peut être sauvé. Sur aucun lieu du monde Dieu n'abaissait alors un regard si lumineux, si bienfaisant, si complaisant, si paternel. Il y voyait la figure, la préparation, la semence de cette sainte Église catholique qui, achetée du sang de Jésus, devait être son épouse céleste et éternelle. C'est à raison de ce regard divin, dans la splendeur et la douceur duquel vivaient les vrais Israélites, comme aussi sans doute à raison de ce que l'œil de leur cœur y découvrait déjà, que cette ville unique portait ce nom si beau de Jérusalem, qui, vous le savez, signifie *vision de paix*.

Grande grâce, précieuse avance, secours inappréciable que de naître et d'habiter en des lieux bénis de Dieu et de vivre en des compagnies saintes. Filles de l'Église, Dieu vous a fait ce don, et vous ne lui en rendrez jamais assez d'actions de grâces. Mais, ce n'est là, en somme, qu'une condition très-favorable, et il en faut venir à profiter du don de Dieu en s'assortissant soi-même, et à ce lieu où l'on demeure, et à cette compagnie dont on est entouré. Vainement beaucoup

1. Psaum. LXXV, 1.
2. Sagess. XIII, 1.

de Juifs disaient : « Le temple du Seigneur ! Le temple du « Seigneur [1] ! » Nous le possédons, c'est assez ; il nous garde, nous n'avons aucun sujet de craindre. — Pour ceux qui, par l'esprit, n'étaient pas eux-mêmes à Dieu de vrais temples, ce temple extérieur ne servait de rien, ou plutôt devenait la raison d'une condamnation plus sévère. Ainsi en va-t-il hélas ! de beaucoup de catholiques : ils sont, à la vérité, dans l'Église de Jésus ; mais pour utile que ce soit et même nécessaire, si c'est tout, que leur en revient-il, sinon d'être incomparablement plus coupables et menacés, par suite, d'un plus terrible jugement ? On ne se sauve point hors de l'Église, c'est vrai ; mais même dans l'Église, on ne se sauve que si observant la loi qui y règne, et recevant les sacrements que Dieu y a déposés, on professe la foi qu'on y prêche, on opère dans la charité qui en est l'âme [2], et l'on s'inspire de cet Esprit du Christ qui y donne à tout la vie et l'efficacité. Que Dieu concède des priviléges, c'est tout simple : il est libre ; mais il est saint aussi, et ne dispense personne de la vertu. Siméon le savait. « Selon le corps, écrit saint Athanase, il habitait la Jérusalem de la terre ; mais en même temps, selon l'esprit, il avait sa demeure dans cette Jérusalem d'en haut dont « Dieu lui-même est « le fondateur et l'architecte » (Hebr. xi, 10) [3]. C'est ce que l'évangéliste entend nous révéler quand il dit que « cet « homme était juste, timoré, et vivait dans l'attente de la « consolation d'Israël ».

Et d'abord Siméon était « juste ». Nous avons eu déjà l'occasion de vous le dire : ce mot, si usité dans l'Écriture, y exprime ordinairement une sorte de perfection morale et une vertu accomplie. Noë, si agréable à Dieu et figure du Sauveur, y est appelé de ce nom de juste [4]. Ce nom est pa-

1. Jérém. vii, 4.
2. Galat. v, 6.
3. Discours sur la rencontre de Notre-Seigneur et Sauveur.
4. Gen. vi, 9.

reillement donné au simple et doux Abel, première figure de l'agneau divin immolé [1] ; à Abraham père des croyants [2], à Moïse l'ami de Dieu, conversant avec lui face à face [3]. Enfin, c'est l'un des noms que les écrivains sacrés ajoutent très-volontiers au nom trois fois saint de Jésus. « Vous « avez renié le juste et le saint », dit saint Etienne aux Juifs déicides [4]. Et saint Jean, dans sa divine Épître : « Si nous « avons péché, ô mes frères bien-aimés, nous avons pour « avocat auprès du Père céleste Jésus-Christ le juste [5] ». Aucune de vous n'ignore qu'avec celui de saints, d'élus, de bienheureux, c'est, au ciel et sur la terre, le nom commun des vrais enfants de Dieu. « Les âmes des justes sont dans « sa main [6] ». « Les justes seront resplendissants et de- « viendront rapides comme des étincelles courant sur les « roseaux qu'elles brûlent [7] ». Ce sont les « justes » que le juge met à droite, leur disant : « Venez, les bénis de mon « Père, possédez le royaume qui vous a été éternellement « préparé [8] ».

L'idée la plus exacte que, au sens chrétien, on se puisse faire d'un juste, c'est de le concevoir comme un homme qui, se conformant toujours et de toute manière aux volontés divines, se trouve ajusté par là aux desseins de Dieu sur sa vie. Ce que le moule est à la matière en fusion qu'on y coule, les pensées et les vouloirs de Dieu le sont aux créatures. Seulement la conformité de la matière au moule étant naturelle et fatale ne produit qu'*un ajustement ;* celle des créatures aux desseins de leur créateur étant libre et

1. Matth. XXIII, 35.
2. Rom. IV, 3.
3. Exod. XXXIII, 11.
4. Act. III, 14.
5. I Jean. II, 1.
6. Sagess. III, 1.
7. Ibid., 7.
8. Matth. XXV, 37.

morale constitue *une justice*. Plein de respect pour la souveraineté de Dieu et de confiance en sa sagesse, le juste ne voit dans les significations, quelles qu'elles soient, de la volonté divine, et par exemple dans les lois qu'elle intime et les événements qu'elle ordonne ou permet, que des formes particulières de cette raison suprême, de cet art infini qui est l'intelligence même de Dieu : formes actives et efficaces qui vont à transformer en idée divine réalisée au dehors toute âme qui, s'y donnant pour les subir, s'y livre assez pour s'y adapter. Celui qui, sincèrement convaincu de ceci, fait de sa conviction la règle de sa conduite, et demeure ainsi toujours docile à l'action multiple et incessante de Dieu, celui-là est un juste. Ainsi Dieu parle, le juste écoute ; Dieu affirme, le juste croit ; Dieu l'invite, il accourt ; Dieu le mène, il se laisse conduire ; Dieu le veut dans telle condition, il n'a garde d'en vouloir une autre ; Dieu lui confie telle œuvre, il s'y emploie de tout cœur ; Dieu l'afflige, il se résigne et bénit cette main qui éprouve plus qu'elle ne châtie, et ne châtie que par amour [1]. Cet homme fait donc toujours le bien et tâche de le bien faire ; comme Jésus, il regarde en haut et y prend ses modèles [2]. Son âme est un miroir vivant des conceptions divines, et sa vie un reflet du ciel. Il vit sous l'influence et dans la dépendance de Dieu, qui le régit par ses préceptes, par les pouvoirs régulièrement institués, spécialement par cette loi et cette autorité intime qui se nomme chez nous la conscience, et enfin par les diverses circonstances où il le fait successivement passer. Cet homme est dès lors ce qu'il doit être envers tous. Il n'y a ni dette qu'il n'acquitte, ni obligation qu'il décline, ni sacrifice imposé qu'il récuse. Il rend à chacun son dû : à Dieu, au prochain, à lui-même. Il met chaque chose à sa

1. Apoc. III. 19.
2. Jean, V, 19.

vraie place, et traite chaque personne suivant ses droits. Il déteste le mal autant qu'il aime le bien ; ne se contentant pas d'ailleurs de s'en indigner et d'en gémir, mais le combattant comme il le peut par les moyens permis. En somme, il tient les yeux de son cœur toujours fixés sur le grand idéal de Dieu qui est l'exemplaire de toutes les créatures, Jésus, le Verbe fait chair, l'idée divine faite homme, forme suprême de la perfection, et par là-même (saint Paul le dit), de toute prédestination [1]. C'est là son moule, et c'est en s'y ajustant qu'il est juste. La foi l'y fait entrer ; l'amour fait qu'il s'y écoule et en prend exactement la forme ; la sainte persévérance fait qu'il la garde; et la gloire, qu'il mérite par là, l'y fixe à tout jamais. C'est ainsi que Dieu est tout en lui et que lui-même est tout en Dieu : c'est ainsi que tout son être est établi, puis à la fin consommé dans la vérité, et c'est là la justice parfaite, comme aussi la sainteté et la béatitude.

Siméon était juste; vous le devez être comme lui ; mais de plus il était « timoré ». Qui ne le serait point manquerait assurément de justice envers soi-même : il se méconnaîtrait, ou se ferait illusion sur la vie de la terre. Le monde est mauvais : l'Esprit-Saint dit « méchant » [2]; et l'homme, même justifié, reste déplorablement faible. Il s'ensuit que la vie est périlleuse, Dieu la nomme une épreuve, une tentation, un combat [3]; qui dira le contraire? Oui, craindre, craindre le monde, se redouter soi-même, et mêler à cette confiance filiale en Dieu, qui doit tout dominer dans une âme chrétienne, cette défiance de soi et des choses dont l'absence ne peut venir que de l'aveuglement et produit toujours l'imprudence, c'est un devoir, et un devoir pour tous. « Bienheureux, dit le Sage, l'homme

1. Rom. VIII, 29.
2. I Jean. V, 19.
3. Job. VII, 1.

« qui est toujours craintif [1] ». Prenez-le dans le bon sens, et ne vous laissez point effrayer. Il ne s'agit point, Dieu merci, de vivre dans l'épouvante, non pas même dans l'inquiétude. La crainte que Dieu loue ici n'est pas triste ; elle n'est même pas gênante. Il s'en faut de tout qu'elle rétrécisse les âmes, et les rende pusillanimes. Trop de chrétiens le sont : ce n'est pas parce qu'ils sont chrétiens, mais parce qu'ils ne le sont point assez, et qu'au fond telle est leur nature. La grâce tend à tout corriger ; toute vraie vertu élargit, élève et donne des forces. A vrai dire, cette sainte crainte est aux âmes ce qu'une chaussure est au pied, ce que le vêtement est au corps. Qu'est-ce qu'une chaussure ? Un moyen d'affermir la marche et un préservatif contre les aspérités du chemin. Et qu'est-ce qu'un vêtement ? Une défense contre l'intempérie de l'atmosphère et une sauvegarde pour la santé. Tel est précisément le caractère moral de la crainte, et tel est son emploi. Elle délivre loin d'assujettir ; elle rassure au lieu d'effrayer. Prendre d'avance et à temps les précautions requises, c'est s'épargner ces mille soins minutieux et pénibles qu'entraîne la maladie quand on l'a contractée.

Par un côté de notre être, et même après cette sanation de nos racines morales qui se fait par l'infusion en nous de la grâce sanctifiante, nous restons des convalescents. Nul ne fera que l'hygiène ne soit pas nécessaire à un convalescent, surtout quand le climat où il est forcé de vivre est malsain ; et vous savez si, pour les âmes, ce monde est un climat salubre. Siméon était timoré. Cette crainte était l'arome de sa justice, l'enveloppe précieuse de sa grâce, le rempart de sa fidélité. Je ne doute pas qu'elle ne fût l'un des secrets de cette longévité, de cette promptitude d'opération, de cette jeunesse d'esprit, de cette

1. Prov. xxviii, 14.

fraîcheur de sentiment, de cette ardeur de cœur, de cette puissance d'enthousiasme, et enfin de cette abondance de vie intérieure dont l'Évangile nous montre fort clairement qu'il jouissait dans ses années extrêmes. Gardez donc cette vertu, certaines qu'elle gardera en vous toutes les autres.

Enfin, c'est un troisième trait, Siméon vivait « dans « l'attente de la consolation d'Israël ». Bon vieillard ! âme rare et héroïque, qui, dans cet âge où naturellement l'homme s'affaisse et se replie sur soi, pense surtout aux autres et vit d'attendre, non sa propre consolation, mais celle de son peuple ; une consolation d'ailleurs toute divine et qui se devait étendre à tout le genre humain ! « Il vivait dans « l'attente. »

Sans doute il n'y a pas d'homme au monde qui n'attende quelque chose. La foule est grande hélas ! de ceux qui ne croient point aux promesses de Dieu. Mais en fût-on venu à ce degré d'incrédulité qui détruit l'espérance au delà de la tombe, comme on ne peut pas trouver sa paix dans le moment présent, on regarde l'avenir, fût-ce l'avenir qui est l'heure prochaine; et on lui demande, ou la fin de la peine dont l'heure précédente était remplie, ou du moins la continuation de la joie que, par hasard, on y a goûtée. Ici-bas, vivre, c'est attendre, et le suicide n'est que l'acte coupable, mais explicable, de l'homme qui n'espère et n'attend plus rien. Mais quoi attendre ? La répétition pour demain de la pauvre vie d'aujourd'hui ? Ou bien quelque changement qui, dans le même ordre de biens et de jouissances, amènera quelque chance meilleure ? Chance de quoi par conséquent ? D'un gain, d'un plaisir, d'un applaudissement, d'un succès ? Et quand chaque jour qui point à l'horizon nous apporterait fidèlement une prospérité de ce genre, notre cœur serait-il comblé ? On ne le dirait point sans se mentir à soi même. L'âme qui ne passe point ne

saurait être remplie par ce qui passe : ses destins sont ailleurs qu'ici ; et, qu'elle le veuille ou non, ce qu'elle attend, ce qu'elle appelle, ce qu'elle demande à tout prix, c'est cette fin ultérieure et suprême pour laquelle elle est faite.

Mais voyez ce mystère et l'adorable condescendance de Dieu ! Le péché avait obscurci la notion de cette fin dernière, si bien que l'attente en était de beaucoup diminuée dans les âmes. Que fit Dieu ? Cette fin, qui est lui-même, vint personnellement dans la voie ; et, après s'y être fait indiscutablement reconnaître, elle se mit à marcher à la tête de ceux qui y cheminaient, commençant par remplir leur cœur de gages et de pressentiments célestes. Cette descente de Dieu parmi nous était le grand espoir du monde, et surtout de ce peuple juif, qui avait été tout exprès choisi, mis à part et gardé pour conserver sûrement au genre humain cette divine et indispensable espérance. Siméon savait toutes ces choses, et cet espoir était tout pour lui. « Vivre pour moi, c'est le Christ », c'est-à-dire, posséder le Christ, disait le grand apôtre [1]. Vivre pour Siméon, c'était croire au Christ et l'attendre. Tout l'esprit de l'ancien Testament était, pour ainsi dire, ramassé et condensé dans cet admirable vieillard. Comme les ondes des fleuves vont se jeter dans la mer, les désirs, les appels, les soupirs, les gémissements des patriarches, des prophètes et de tant de justes qui, depuis plus de quatre mille ans, s'étaient succédé sur la terre, attendant tous celui qui devait y venir, et ambitieux de voir son jour, comme Jésus le dit d'Abraham [2], tout cela affluait dans cette âme simple, vaste, profonde et divinement préparée pour le recevoir et le contenir. Quel état ! quelle grandeur ! quelle dignité ! quel ministère ! Il était « attendant la « consolation d'Israël, et le Saint-Esprit était en lui », dit

1. Philipp. I, 21.
2. Jean VIII, 56.

saint Luc [1] : l'Esprit qui avait rempli Adam, Abraham, Moïse, David; l'Esprit qui, caché dans la loi, allait tout à l'heure éclater dans la grâce.

Et cet Esprit, qui habitait en lui, Siméon lui parlait, le priait, l'interrogeait. Loin d'entraver en rien sa confiance, cette crainte qu'on loue en lui lui donnait plus de liberté. O souvenirs qui sont des préludes! souvenirs de cet état originel où l'homme parlait à Dieu avec une simplicité si étonnante : préludes de cet état nouveau d'enfance et de familiarité où nous replace avec avantage la grâce réparatrice de Jésus crucifié! Justement parce que le Saint-Esprit est en lui, Siméon a déjà la substance de cette grâce qui relie entre eux tous les temps, et forme l'unité foncière des deux alliances. Il interrogeait donc l'Esprit, conversant librement et sans doute journellement avec lui. Qui nous l'apprend? l'Évangile même, où nous lisons que l'Esprit-Saint *lui répondait*. « Il avait reçu de l'Esprit « *cette réponse* qu'il ne verrait pas la mort sans voir « d'abord » et contempler de ses yeux « le Christ, l'oint « du Seigneur », le Messie attendu : car c'était ce Messie, et lui seul, qui était « consolation d'Israël ».

Quand Siméon reçut-il cette assurance? De bonne heure très-probablement, afin qu'ayant été plus longtemps exercée, sa foi le rendit plus digne du spectacle divin qui lui était réservé, et plus apte à s'en approprier la grâce. En tous cas, il avait cette réponse : elle brillait comme un soleil au milieu de son cœur. Elle était le centre de sa vie, et la revêtait tout entière d'un caractère d'élévation, de pureté, de sérénité ineffables. Quelle impression devait faire sur une telle âme, en possession d'une promesse pareille, et chaque aurore nouvelle et chaque nouveau couchant? Les heures, pour Siméon, n'étaient plus des heures;

1. Luc. II, 26.

c'étaient les pas de plus en plus rapprochés de celui qui arrivait. Le temps qui emporte notre vie lui apportait la sienne. Les années qui, pour nous, viennent chargées de fardeaux, lui enlevaient peu à peu les siens. Il vivait « attendant la consolation d'Israël ». Qui pouvait dire comme lui que, tandis que son homme extérieur allait vieillissant, l'intérieur au contraire se renouvelait sans cesse et devenait plus jeune [1] ? « Il avait reçu de Dieu cette « réponse qu'il ne verrait pas la mort sans avoir vu le « le Christ. »

Enfin le jour arriva. L'Esprit qui le possédait le poussa vers le Temple à l'heure même où la sainte famille y entrait. Il alla droit au saint enfant ; si bien que tous deux *se rencontrèrent* : l'enfant et le vieillard, Israël et le Messie, la Loi et l'Évangile, l'humanité et son Sauveur, la créature et son créateur. Enfin donc, après plus de quarante siècles, après ce divorce du péché, après ces pourparlers, ces préliminaires, ces préparations, ces épreuves, ces souffrances, après ces brouilles sans cesse renaissantes et venant invariablement du même côté, après ces pardons innombrables toujours offerts par l'offensé, et si malaisément, si disgracieusement subis par l'offenseur, la *rencontre* se fait : on s'aborde, on se reconnaît, on s'embrasse. Quel instant ! Et voyez comment les choses se passent et ce que fait l'amour ! Mon Dieu ! qui vous ressemble ? Qui donc est le maître ici ? Qui est le grand ? qui est le fort ? Est-ce Dieu ? est-ce la créature ? En vérité, c'est la créature. Dieu n'est qu'un petit enfant dont on fait ce qu'on veut ; Dieu est livré à tout et à tous sans défense et sans résistance ; la créature garde sa taille et son attitude naturelle. Qui l'eût imaginé ? Siméon ne s'agenouille même pas ; il reçoit l'enfant dans ses bras, le couvant du regard et l'arrosant sans

1. II Cor. IV, 6.

doute de larmes ; mais il le prend, le garde, le baise, le serre sur sa poitrine autant que bon lui semble ; et cet enfant, c'est Dieu !

Vous devinez si cet homme est comblé ; si, ayant vécu jusque-là, et tant vécu dans ce dernier jour où il a vu la vie face à face et l'a tenue embrassée, il peut mourir en paix et partir joyeusement de ce monde, pour aller porter à ses pères, réunis dans les limbes, l'évangile du Christ nouveau-né et l'aurore de leur délivrance ! C'est pourquoi il s'écrie : « Maintenant, Seigneur, maintenant vous congédiez votre « serviteur, vous le déliez [1] et le laissez aller en paix, selon « votre parole ; car mes yeux ont vu ce salut que vous avez « vous-même préparé devant la face de toutes les nations : « lumière qui éclairera les gentils et consommera la gloire « d'Israël, votre peuple » [2].

Vous aussi, filles du Christ, vous vivez dans l'attente : vous le devez du moins ; sans cela vous vous flatteriez vainement d'être chrétiennes. Ceux-là seuls ont à espérer la couronne de justice qui, comme l'écrit saint Paul, « chéris- « sent l'avénement du Christ » [3] et par conséquent l'appellent et l'attendent. Car, vous le savez, celui qui est venu déjà doit revenir encore : une seule fois, mais une fois, et pour juger le monde par qui il a daigné d'abord vouloir être jugé. Est-ce que le Saint-Esprit n'est pas en vous ? Est-ce que vous n'avez point la grâce ? Et ce Saint-Esprit qui est en vous par la grâce, est-ce que vous ne le priez pas ? Est-ce que vous ne l'interrogez pas ? Est-ce que sa voix ne répond jamais à la vôtre ? Il y répond du moins par l'Écriture ; il y répond par la sainte Église. Là est la voix du Saint-Esprit et sa parole formelle. Vous y croyez, donc vous attendez le Christ. Ne dites-vous pas chaque jour :

1. C'est la traduction littérale du mot grec.
2. Luc. II, 29.
3. II Tim. IV, 8.

« Que votre règne arrive » [1] ? Le règne de Dieu, c'est celui du Christ. Il viendra donc. Quand cela? Nul ne le sait ici-bas ; mais il viendra. Les impies crient sans cesse : « Nous « ne voulons pas que celui-ci règne sur nous » [2] ; cette folle clameur ne s'interrompt plus sur la terre. Qu'empêche-t-elle, hormis le salut de ceux qui la profèrent ? Jamais on ne l'a si furieusement poussée qu'à l'heure où le règne du Christ allait se fonder par la croix ; et maintenant elle s'élèvera d'autant plus forte que le dernier avénement de Jésus sera moins éloigné, et l'inauguration de son règne éternel plus prochain. La haine a ses pressentiments comme elle a ses fureurs, et des cris de rage sont souvent l'expression déguisée d'une terreur secrète et invincible. Ne vous fiez pas aux dires des impies ; facilement, forcément quelquefois, ils mentent. Ceux qui cherchent à vous faire trembler tremblent peut-être déjà aujourd'hui ; à coup sûr, ils trembleront demain. Le règne du Christ viendra. « Ils « verront celui qu'ils ont crucifié » [3], qu'ils crucifient toujours. Leur blasphème finira, expirant sur leurs lèvres, ou plutôt, comme il est écrit, leur rentrant dans la bouche [4] ; leurs genoux ploieront malgré eux ; et leur langue, comme toute langue, confessera que « le Christ est dans la gloire « du Père » et un seul Dieu avec le Père [5]. C'est ce que saint Paul nomme « la fin » [6] ; c'est le règne divin et souverain de Jésus et la suprême « consolation d'Israël ».

Mais d'abord et pour chacun, l'avénement du Christ, c'est la mort. Or, écoutez « la réponse » que l'Esprit-Saint vous donne. Vous ne devez pas « voir la mort avant que vos « yeux n'aient vu le salut du Seigneur ». Pour Siméon

1. Matth. VI, 10.
2. Luc. XIX, 14.
3. Apoc. I, 7.
4. Psaume CVI, 42.
5. Philipp. II, 11.
6. I Cor. XV, 24.

cette réponse était une promesse ; pour vous elle est une loi. Qu'est-ce à dire ? Est-ce que vos yeux mortels peuvent voir le Christ ? En sa forme glorieuse, non très-certainement ; mais sous les voiles où il s'est caché, dans les sacrements où il s'est mis, oui, vous le pouvez voir, et dès lors vous le devez. La grâce du Christ est dans l'onction dont on oint les malades ; il est lui-même substantiellement dans la divine Eucharistie. Vous ne devez pas « voir la mort » sans que vos yeux contemplent là votre Sauveur. Vous ne le contemplerez pas seulement alors, vous le recevrez. Siméon l'a reçu et tenu dans ses bras ; vous, vous le recevrez et le garderez dans votre cœur. Mais ne mourez pas sans cela ; de grâce, au nom du ciel et de votre propre salut, ne mourez pas, ne laissez mourir personne autour de vous sans cette onction sacrée, sans ce divin viatique.

Regardez Jésus médecin avant d'avoir à le regarder comme juge ; contemplez-le dérobé sous ses ombres avant de soutenir le redoutable éclat de sa face. Laissez-le venir vous préparer lui-même à cette rencontre inévitable, émouvante, décisive, qui se fait de l'âme avec lui de l'autre côté du temps. Lui, l'ami tout-puissant, le sauveur et le Dieu, n'est pas de trop pour une telle œuvre. Au Temple, je vous le disais, l'enfant, le petit, le faible, c'était lui ; à la mort, l'enfant, le désarmé, l'infirme, ce sera vous. Siméon prit Jésus dans ses bras ; vous aurez, vous, à passer par ses mains, ces mains dont saint Paul a écrit : « C'est une « chose à faire frissonner que de tomber dans les mains « du Dieu vivant[1] ». Il ne dit pas de s'y jeter, de s'y abandonner comme font les fidèles ; il dit d'y « tomber », ce qui est le sort des révoltés. Pour une phase si divine munissez-vous divinement. Qui méprisera, qui négligera, et dans un tel moment, des moyens que Dieu même fournit,

1. Hebr. x, 31.

déclarant qu'ils sont nécessaires, et les ayant payés et formés de son sang ? Est-ce pour nous faire peur ? Et peur de quoi, grand Dieu ? Peur de la force, quand toute vigueur nous abandonne, et qu'on est de tout point défaillant ! Peur de la paix, quand l'ennemi nous assiége et fait tout pour nous perdre ou du moins nous troubler ! Peur de la lumière qui ne s'éteint jamais, quand nos yeux vont se fermer aux clartés passagères ! Peur de la vie, quand on va mourir ! Peur de celui qui est tout, quand tout ce qui n'est pas lui nous délaisse et nous quitte ! Peur de Dieu, quand on va à Dieu ! Oh ! non, n'ayez pas peur. Jésus disait aux siens : « Ne craignez pas, c'est moi [1] ». Méditez ces deux mots : « *c'est moi.* » Le ciel y est en substance ; et aucun cœur, s'il les a compris, n'y saurait résister. Ils sont, non pour bannir toute crainte seulement, mais pour enflammer tous les désirs et faire qu'on se précipite dans le sein de celui qui les dit.

N'éloignez donc pas de vous ces grâces inestimables et de l'extrême-onction et du divin viatique, que, s'il les fallait acheter, tout l'or du monde ne paierait point. Ne les retardez pas : l'extrême-onction n'est pas le sacrement des moribonds, mais des malades ; n'attendez pas, pour la demander, que vous sachiez à peine ce que vous faites en la recevant. Défendez-vous de toutes ces absurdes illusions et de ces odieuses timidités du monde qui, sous le voile de la compassion, cachent de vraies barbaries, et où la malice et la ruse de l'enfer ont beaucoup plus de place que la faiblesse de la chair et du sang. Défiez-vous en ceci des médecins, des parents, des amis, des serviteurs, de vous-mêmes. N'écoutez que l'Église et votre foi, et l'Esprit qui, j'espère, est en vous, et s'y trouvera encore à ces heures suprêmes. La prudence suffirait ici à défaut de l'amour.

1. Luc. XXIV, 36.

Mais vous aimez votre Sauveur; vous l'aimerez de plus en plus ; et votre premier besoin, votre plus ardent désir, dès que le Saint-Esprit vous dira qu'il approche, ce sera de vous « rencontrer » avec lui, et de « ne pas mourir sans « le voir ». Tant de fois, durant votre vie, l'Église, votre Mère, a demandé pour vous cette grâce, et vous l'avez sans nul doute demandée avec l'Église ! Vous vous en souvenez : quand Jésus sort de son tabernacle pour bénir les foules assemblées, on lui chante cette douce prière : « Quand « viendra le passage, le combat, la crise de la mort, pieux « Jésus, doux Jésus, Jésus fils de Marie, soyez mon festin, « ma force et mes délices [1] ! » Vous l'appellerez donc, et il viendra. Comme les vierges sages de l'Évangile, « vous « irez au-devant de lui [2] » ; vous le rencontrerez ; et alors, l'heure venue, l'heure du soir, l'heure des complies de votre journée terrestre, ayant Jésus en vous, nourries de lui, remplies de lui, vous sourirez à votre Père céleste et le bénirez en disant : « Maintenant, ô mon Seigneur, laissez « aller en paix votre servante, car ses yeux ont vu votre « salut. »

1. Antienne *Ave verum* : pour la bénédiction du Saint-Sacrement.
2. Matth. xxv, 6.

TRENTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE SAINT JOSEPH.

I.

D'UN DES CARACTÈRES PRINCIPAUX DE LA PHYSIONOMIE MORALE DE SAINT JOSEPH.

> *Ascendit autem et Joseph à Galilæâ de civitate Nazareth in Judæam, in civitatem David quæ vocatur Bethleem, eò quod esset de domo et familiâ David, ut profiteretur cum Mariâ desponsatâ sibi uxore prægnante.*
>
> Joseph partit, lui aussi, de la ville de Nazareth qui est en Galilée, et vint en Judée à la ville de David, qui est appelée Bethléem; parce qu'il était de la maison et de la famille de David; afin de se faire enregistrer avec Marie son épouse en voie d'être mère.
>
> Luc, II, 4, 5.

C'est assurément une question de savoir lequel est le plus éloquent du jour ou de la nuit. L'éloquence de la nature, c'est d'agir divinement sur l'âme en lui parlant de Dieu. Le jour est magnifique; mais la nuit est si solennelle! Le jour fait que tout s'épanouit; mais la nuit fait que tout se recueille. Le jour nous éveille; mais la nuit nous repose. Le jour nous appelle à la vie d'à-présent; mais la nuit nous fait songer à la vie éternelle. Le jour, c'est ce qu'on possède; mais la nuit, c'est ce que l'on espère. Que dire de plus? Le

jour éclaire pour nous la terre ; la nuit nous découvre les cieux. Si le soleil ne se couchait jamais, qui donc eût soupçonné l'existence, l'éclat, l'ordre merveilleux de ces millions d'autres soleils que la splendeur du nôtre voile à nos yeux infirmes, et qui, semés dans l'immensité comme une poussière radieuse, y sont rangés comme une armée et s'y meuvent comme un chœur de danse ? On l'a dit, et c'est vrai, le jour est le symbole de la raison naturelle qui nous donne ici-bas la connaissance de vérités certaines, belles, précieuses, mais relativement inférieures et ne pouvant éclairer que nos voies et notre vie terrestres. La nuit est l'image de la foi qui jetant, il est vrai, des ombres sur ce monde, et y diminuant peut-être l'activité que nous y dépenserions si nous y voyions autre chose qu'un lieu de préparation, d'épreuve et de passage [1], nous ouvre en revanche les horizons infinis de ce monde surnaturel où sont nos destinées, et les incommensurables profondeurs de l'amour qui, nous ayant gratuitement créés, nous assigne plus gratuitement encore une fin si sublime.

Ces pensées me viennent à l'esprit à propos de saint Joseph dont la douce fête nous rassemble aujourd'hui. On ne peut guère réfléchir sur cet incomparable Saint sans être frappé des ombres épaisses qui l'enveloppent. Nous avons le souvenir d'hommes nombreux que le monde appelle grands et qui le sont à divers titres. Leur histoire est écrite avec la plus grande précision ; on sait leurs actes ; on a soigneusement recueilli leurs paroles ; le lieu et la date de leur naissance ne sont pas même discutés ; on connaît parfaitement l'année et les circonstances de leur mort ; enfin ils sont pour nous en plein jour historique. De saint Joseph au contraire, l'histoire ne dit à peu près rien : dix ou douze

1. « Que la terre m'est à dégoût, lorsque je regarde le ciel », s'écriait le saint fondateur de la Compagnie de Jésus ; et quel saint n'a poussé ce cri ?

lignes dans l'Évangile, où pas un mot de lui n'est rapporté, c'est tout. Vous le voyez donc, cet homme est dans la nuit : sa vie est pour le monde une nuit véritable : obscure comme la nuit l'est toujours ; mais, comme toute nuit l'est aussi, profonde, majestueuse et religieusement émouvante : à tel point qu'on finit par trouver cette existence si dérobée plus belle, sans comparaison, plus grande, plus attachante, que celles qui sont pour nous complétement éclairées. Quand on a tant soit peu étudié ou en eux-mêmes ou dans leurs œuvres ces personnages célèbres dont nous parlons, on a tout vu. Ce que l'on voit est intéressant si l'on veut ; cela peut avoir un certain charme et ne pas manquer non plus d'utilité ; mais c'est toujours le même spectacle, fort limité dans tous les sens ; tout est à la surface, et l'on ne gagne rien à creuser. Il n'en va pas du tout ainsi de saint Joseph. Lorsqu'on commence de le considérer, on n'a d'abord devant les yeux qu'une sorte d'apparition grave, douce, tranquille, plus recueillante encore qu'attrayante ; mais assez vague, dépourvue de saillie et n'ayant pas le moindre lustre. Que si pourtant on persévère en sa contemplation, on s'aperçoit bientôt que plus on regarde, plus on découvre, et plus ce qu'on découvre est beau. La teinte à peine éclairée de la superficie cache un fond tout resplendissant ; et telle est la profondeur de ce fond, qu'elle semble croître à mesure qu'on la sonde, et qu'en somme l'âme se sent en présence d'un abîme. Elle est alors comme insensiblement soulevée au-dessus du monde ordinaire de ses préoccupations et de ses pensées ; elle respire un air plus pur et comme embaumé ; on dirait qu'une brise lui arrive de la patrie éternelle. Simplifiée et pacifiée en elle-même, elle est tout entourée d'une influence céleste, et ressent l'impression d'une sorte de voisinage de Dieu.

Joseph est en effet un homme à part et sans pareil. Les saints, qui se ressemblent si peu, diffèrent bien moins les

uns des autres qu'ils ne diffèrent de saint Joseph. Il forme un monde à lui tout seul, dans cet immense système de mondes qui est la société des élus. L'océan dont on ne voit plus les rivages, le firmament surtout qui n'en a pas [1], telles sont les figures qui se présentent ou plutôt s'imposent à l'esprit comme d'elles-mêmes quand nous cherchons à formuler ce que nous concevons de la physionomie morale de Joseph et du caractère de sa vie. On ne commettrait aucune inconvenance et l'on ne serait pas coupable de la moindre exagération en disant qu'il est comme une image créée de la nature divine. Fallait-il moins d'ailleurs pour qu'il fût assorti à ces deux autres images de Dieu qui sont Marie et Jésus : Marie qui le nomme son époux, et Jésus qui l'appelle son père ? Jésus, Marie, Joseph ! quelle société ! Quelle trinité ! Quelle famille ! Car c'est une vraie famille et l'exemplaire des vôtres, ô mères chrétiennes.

Parmi tant de traits qu'il serait profitable et ravissant pour nous d'étudier dans cette figure unique de saint Joseph, je remarque celui-ci qui est général et presque dominant, et qu'à raison des enseignements pratiques qu'en peuvent tirer vos âmes, nous nous appliquerons à méditer quelques instants : Joseph est un être effacé et qui se plaît à l'être ; d'où vient que cet effacement, qui est l'œuvre très-volontaire de Dieu avant d'être celle de son serviteur, suppose et produit dans ce saint des trésors d'humilité, d'abnégation, de sacrifices : ce qui revient à dire des trésors de dévouement, d'amour et de sainteté ?

1. Dans l'Écriture Jésus est très-souvent comparé au soleil ; il est même personnellement désigné sous ce nom. La lune y est l'emblême consacré de Marie. Il semble donc très naturel que le firmament soit le symbole spécial de saint Joseph : car de même que le soleil et la lune se tiennent et se meuvent dans cette immense région d'azur que nous nommons le ciel ; de même ici-bas et durant de longues années, Jésus et Marie ne vivent et ne se meuvent que dans l'espace libre et tranquille que leur assurent la présence, la providence et l'amour tout dévoué de Joseph.

I. Par sa naissance, vous le savez, Joseph était de race royale. Supposé même cette race déchue, il aurait été fort possible que les descendants d'ancêtres si illustres eussent conservé dans leur pays, sinon quelque autorité, du moins quelque influence, quelque prestige, quelque renom, quelque fortune. Tel n'est point le sort de Joseph. Ce prince issu du plus célèbre, du plus populaire, du plus saint peut-être des rois de Juda, ce prince fils de David, est complétement oublié et perdu dans la foule; et d'épouser une fille de cette même maison royale ne servira point à le tirer de son obscurité. Ce n'est pas dans la capitale qu'il a son domicile. Ce n'est même pas à Bethléem, moins considérable que Jérusalem, mais ayant sa mesure d'importance et de célébrité, et qui est le berceau de sa famille. Il habite une province éloignée; et dans cette province une pauvre cité, non-seulement petite, mais décriée : Nazareth, dont on disait par manière de proverbe : « Est-ce « que rien de bon en peut jamais venir [1] ? »

Et qu'était-il dans cette humble ville? Un humble et pauvre ouvrier charpentier; trop manifestement honnête pour n'y jouir point d'une certaine considération parmi les braves gens de l'endroit; trop inoffensif, trop doux, trop serviable pour n'y compter pas quelques amis ; mais aussi trop fidèle serviteur de Dieu, trop éloigné de l'esprit du monde, trop pieux, trop saint enfin, pour n'y être pas blâmé, raillé, haï, persécuté par les méchants qui sont partout les mêmes et ne manquent nulle part [2]. Il travaillait beaucoup et gagnait peu. Il est absolument impossible de se le représenter comme un homme habile en affaires, ou comme se faisant valoir et surfaisant le prix de ses ouvrages ; encore moins comme un créancier rigoureux pressant ses débiteurs, les menaçant, les poursuivant, quand, insolvables ou non, ils

1. Jean I, 46.
2. II Tim. III, 12.

ne s'acquittaient point envers lui. Que de fois il dut être victime et de sa conscience et de sa confiance et de sa compatissante bénignité ! Que de rabais exorbitants et injustes il dut subir sans se plaindre, et que souvent il abandonna tout à fait ses créances !

Au reste, quand il gagnait, ce n'était point pour amasser. Nul ne fut moins que lui ambitieux de fortune. Trop prudent pour ne jamais faire d'épargne, surtout après qu'il dut pourvoir au nécessaire de Jésus et de Marie, il était trop pauvre d'esprit, trop généreux, trop miséricordieux, pour ne pas donner aux autres pauvres ce qui, par hasard, se rencontrait chez lui de superflu. Au demeurant, il n'était rien à Nazareth qui elle-même était si peu de chose. Il n'y avait aucun emploi ; et hormis qu'il y édifiait constamment tout son voisinage, il n'y exerçait aucune action. Il ne passait point pour lettré, encore moins pour savant, et très-probablement, selon l'homme, il n'était ni l'un ni l'autre. Tout au plus, parce qu'il était sage, discret et bon, venait-on parfois lui confier des chagrins ou lui demander des conseils. En somme, vous le voyez, c'était, dans toute la force du terme, un plébéien obscur, et, comme nous le disions, un homme effacé. Mais que cet effacement lui plaisait ! Que son âme y trouvait de repos et son cœur de délices ! quand il y pensait du moins ; car souvent, le plus souvent, il n'y pensait même pas.

II. Toutefois d'appartenir à la race de David, ce n'était encore, à tout prendre, qu'une gloire secondaire et médiocre ; et le sacrifice des conséquences terrestres de cette noble parenté devait coûter fort peu à une âme pure, élevée, magnanime, telle qu'était celle de saint Joseph. Dieu l'avait lui-même investi d'une gloire incomparablement plus haute.

J'ai eu, et plusieurs fois déjà, la grâce de vous le dire, il

existe une créature accomplie et bénie entre toutes. Tout ce que Dieu sait, tout ce qu'il peut, tout ce qu'il aime, il semble qu'il l'ait mis en elle. Hormis de donner à un être créé la plénitude de la divinité, comme il le fait à l'humanité du Sauveur, Dieu ne saurait rien former de plus beau, de plus grand, de meilleur. Cette créature est son chef-d'œuvre, et un chef-d'œuvre où il lui a plu d'amasser toutes les merveilles éparses dans le reste de sa création. Les anges la saluent comme leur reine ; et, en attendant de les voir tous prosternés à ses pieds dans le ciel, elle en a mille à sa gauche et dix mille à sa droite. Elle est le tabernacle de Dieu vivant parmi les hommes [1], le sanctuaire immaculé où la sainte Trinité réside, le propitiatoire du monde, le lieu de l'éternelle alliance, l'océan limpide et tranquille d'où s'échappera ce fleuve qui doit porter la joie dans toute la cité de Dieu [2]. Elle est l'horizon lumineux où le ciel et la terre se joignent, s'embrassent et se pénètrent; l'aurore d'où le soleil, qui naît sans commencer, s'élancera comme un géant pour fournir sa course et inonder l'univers de ses divines clartés [3]. Cette créature unique, c'est Marie, la fille des complaisances du Père, le paradis du Saint-Esprit, la mère vierge du Verbe fait chair.

Or, par la volonté de Dieu, Joseph est l'époux de Marie. C'est beaucoup plus qu'être un archange. Saint Michel, qui est l'ange gardien de l'Église, garde quelque chose de moins précieux que ce qui est confié à Joseph. Si, comme plusieurs le croient, saint Gabriel est l'ange gardien de Marie, c'est-à-dire le premier de ceux qui l'escortent et la protégent, cependant il n'est pas son époux. Joseph garde Marie, protége Marie et l'assiste de mille manières ; mais c'est à titre d'époux qu'il le fait, époux tout virginal, époux vierge comme elle, et le plus pur qui fut

1. Apoc. XXI, 3.
2. Psaum. XLV, 5.
3. Ibid. XVIII, 6.

jamais ; mais enfin époux véritable, ayant droit, par conséquent, à l'amour très-spécial et éminent de son épouse ; vivant avec elle dans une intimité où nul autre que lui ne peut prétendre, et recevant d'elle, en fait de confiance, de soumission, de respect, de dévouement et de sainte tendresse, non pas la stricte mesure, qui en rien ni pour rien ne fut celle de cette sainte Vierge, mais la mesure pleine et plus que pleine de tout ce qu'elle lui devait. C'est une félicité céleste, mais en même temps une gloire éblouissante.

Regardez-y de près néanmoins : même en étant revêtu de cette dignité plus qu'angélique, ou plutôt à cause même de cette dignité, Joseph est et reste un être effacé ; et le premier effet de son union d'état avec une lumière si brillante, c'est d'accuser plus fortement ces ombres dont sa vocation ici-bas est de ne jamais sortir. Candide, docile, oublieux de lui-même, il ne se fait point faute de commander à son épouse, ne fût-ce que pour satisfaire au besoin saintement passionné qu'elle a d'obéir, et pour honorer, en l'exerçant, le mandat qu'il tient de Dieu. Malgré cela, qui ne comprend que Joseph ne pouvait pas faire une seule fois ce que, faute de savoir mieux dire, je nommerai son personnage officiel à l'égard de Marie, sans avoir, au fond de l'âme, un sentiment plus vif encore que de coutume de son infériorité personnelle ; sans passer dès lors vaillamment par-dessus l'impression qu'il en recevait, et triompher du mouvement qui le portait à s'abstenir : deux fois humble de reconnaître si sincèrement que, devant Dieu et à tous égards, cette vierge était sa supérieure, et de traiter pourtant avec elle comme étant son seigneur et son chef. Croyez donc qu'au dedans et toujours il vécut abaissé et effacé devant sa royale épouse, rendant ainsi de tout cœur hommage à la vérité, tout en accomplissant la justice.

Au fond et en définitive, qu'était-il comme époux de Marie, sinon le voile discret, dévoué, désintéressé de cet

Époux invisible et divin de qui elle devait concevoir ? Vous vous rappelez ce qu'avait dit l'Archange : Ne crains pas, ô pleine de grâces, qui me demandes comment se peut accomplir le mystère que je suis venu t'annoncer ; « l'Esprit-« Saint surviendra en toi, et la vertu du Très-Haut t'enve-« loppera de son ombre » [1]. Or, Joseph était pour couvrir cette survenance de l'Esprit-Saint et son opération merveilleuse. Il dérobait le mystère aux yeux profanes : comme les murailles d'un temple dérobent le Saint des Saints qui en occupe le centre, réservant à Dieu et à ses anges le spectacle de ce qui s'y passe. Il le consacrait même en un sens, y rendant toutes choses régulières dans l'ordre de la vie humaine et sociale. Il sauvait l'honneur inexprimablement sacré, inviolable, nécessaire et de la Mère et du Fils ; il était leur témoin ; il était leur garant. En somme, vous le voyez, il était ce que je vous ai dit : un rempart, un voile, une enveloppe, et pas autre chose. Mais qu'il aimait sa part, et avec quelle fidélité exacte il se tenait dans les limites du ministère dont Dieu l'avait chargé ! Quelle réserve ! Quelle humilité ! Quelle abnégation ! Marie était un lys dont l'univers entier viendrait respirer le parfum ; Joseph était le sol où ce lys avait sa racine ; il était l'atmosphère incolore où brillait son éclat. Que le sol fût foulé aux pieds, que nul ne songeât même à regarder l'atmosphère, si le lys était admiré, aimé, béni, c'était assez : tout était bien : le cœur de Joseph était comblé : il ne voulait que s'effacer et ne trouvait son compte qu'à disparaître.

III. Ce n'était là pourtant ni sa suprême gloire, ni son dernier effacement : car, pour lui, ce semble un ordre invariable qu'un effacement plus complet soit la conséquence et comme l'envers d'une gloire plus sublime. Joseph n'est pas seulement l'époux de la Sainte Vierge ; il est le père appa-

1. Luc. I, 35.

rent, le père légal de Jésus, vrai Fils de Dieu et vrai fils de cette femme qui est son épouse à lui. Comme époux de Marie, il est le voile du Saint-Esprit qui la féconde ; comme père adoptif et légal de Jésus, il est l'ombre du Père qui, l'engendrant dans l'éternité, est le principe de sa mission dans le temps et de son incarnation parmi les hommes. Je dis l'ombre ; je pourrais dire l'image, le sacrement, le lieutenant, le vicaire ; néanmoins je dis l'ombre. Ce mot sied particulièrement au caractère de saint Joseph : outre qu'il est déjà consacré par l'emploi qu'en ont fait des écrivains mystiques dignes de tout respect, il exprime mieux qu'aucun autre et la forme du mandat de notre admirable Saint, et cette relation prochaine, intime, immédiate avec le Père où ce mandat prend son origine. Quoi de plus proche de moi en effet, et de plus dépendant de moi que l'ombre que je projette en marchant au soleil ? On députe un vicaire ; on envoie, et parfois bien loin de soi, un ministre ou un représentant ; on ne se sépare pas de son ombre, et l'ombre non plus ne se sépare point de celui qui la produit.

Joseph est l'ombre du Père céleste. Est-ce une dignité assez haute ? Après celles de Jésus et de Marie en concevez-vous une qui soit plus relevée ? A quelque titre ou pour quelque fin qu'on représente Dieu ici-bas, on occupe un rang supérieur, et l'on jouit d'un honneur insigne. Mais qui a jamais tenu la place et fait le personnage de Dieu dans des conditions pareilles à celles où se trouvait Joseph ? Il y a sur la terre depuis tout à l'heure dix-neuf siècles un mandataire de Dieu qui, à tous égards, prime les autres : c'est le vicaire du Christ, le chef de l'Église universelle, le Pontife souverain, le père commun de la chrétienté, le docteur et le pasteur du monde. Dieu est là comme nulle part ailleurs : il y est dans sa souveraine autorité, il y est dans son infaillibilité, il y est dans sa puissance, il y est dans son amour. La gloire de cet homme tout divin est

immense, et l'on comprend que, portant un tel poids, il se soulage et, pour ainsi parler, s'excuse et à ses propres yeux et aux yeux de tous ses frères, en se nommant toujours « le « serviteur des serviteurs de Dieu ». Cependant sur qui s'exerce ce mandat du vicaire du Christ, et quels sont les sujets d'un si étrange pouvoir ? Le Pape commande au nom de Dieu, oui ; mais à des hommes, et encore à des hommes mortels. Il n'a juridiction ni sur les anges, ni sur les bienheureux du ciel, ni sur les âmes du purgatoire. Or, ce n'est ni sur un homme seulement, ni sur l'humanité entière, ni sur la société des anges, ni même sur une créature quelle qu'elle soit que Joseph doit exercer son autorité. Chose inouïe et presque incroyable ! c'est sur un Dieu, le vrai Dieu, l'unique Dieu véritable.

Sans doute, ce Dieu s'est fait homme, et c'est ainsi qu'il s'est rangé lui-même sous un pouvoir humain. Mais, de même qu'à raison de l'unité et de la divinité de la personne du Christ, Marie, en enfantant le Christ, a été vraiment la mère de Dieu ; de même, en commandant au Christ, c'est véritablement à Dieu que saint Joseph commande. Oui, le Verbe éternel, le Fils consubstantiel du Père, celui-là même qui, comme tel, loin d'être subordonné en rien à celui qui l'engendre, est de toute manière et absolument son égal, il est réellement subordonné à Joseph. Joseph lui doit parler de haut, avec empire, et le régir comme son inférieur. A cause de la grande et triomphante puissance dont Dieu investit Moïse pour arracher son peuple à la tyrannie du roi d'Égypte, il lui dit : « Je t'institue le dieu de Pharaon [1] » ; et du reste, dans l'Écriture, ce grand nom de dieu est régulièrement donné aux princes, aux juges, aux magistrats, aux pères [2]. Dieu dit donc à Joseph : Je t'établis le dieu de mon Fils, son dieu créé, son dieu visible, humain et domestique, son

1. Exod. VII, 1.
2. Ibid. XXII, 28. — Psaum. LXXXI, 1. — Jean X, 25.

chef enfin et son père sur la terre ; et moi, son Père divin, je me mets en toi pour cela. Mieux que personne, hormis Marie, Joseph sait qui est cet enfant béni. Sa foi à la divinité de Jésus est pleine, parfaite, illuminée, constante, imperturbable : il se tient, il demeure, il vit dans cette certitude, qui est pour lui comme une évidence ; il ne s'en oublie pas, il ne s'en distrait pas un instant ; et il faut que, sans avoir égard à quoi que ce soit, si ce n'est à la volonté divine qui l'ordonne, il se prête simplement et se dévoue continuellement à cet incompréhensible ministère ; et que ce rapport intérieur et extérieur, ce rapport pratique de père avec Jésus, son créateur et son seigneur, entre dans ses habitudes comme de manger, de boire et de dormir.

Croyez-vous que cela soit fait pour écraser une âme, et la tenir abaissée, muette et comme anéantie ! Si là où Dieu entend former une mer plus vaste et plus profonde, il faut qu'au lieu marqué par lui pour recevoir ces grandes masses d'eaux, la terre s'ouvre, se creuse et, pour ainsi parler, disparaisse, afin que l'abîme qui se produit ainsi soit capable de tout contenir ; devinez dans quelles profondeurs de démission, de renoncement, d'effacement, vécut saint Joseph, pour recevoir et garder dans son âme cet océan infini de la paternité de Dieu ! A tout moment, mais surtout quand il traite d'office avec Jésus, le portant, le conduisant, lui parlant, le gouvernant, il se fond intérieurement et s'éclipse tout entier dans le Père, pour n'agir et ne parler que comme le Père, par le Père, pour le Père, et être purement et exclusivement le Père, autant que cela est possible. Dans cet ordre, il n'a ni vie propre, ni volonté propre, ni aucune sorte de propriété ; il est uniquement une ombre, l'ombre du Père. Après Marie qui, en ceci comme en tout, le précède, nul n'imite et ne reproduit moralement d'une manière plus parfaite que lui cette impersonnalité créée du

Christ qui fait que, vrai homme comme nous, il n'est pas comme nous une personne humaine, subsistant en elle-même et se terminant à elle-même, mais une personne divine en laquelle son humanité tout entière a son terme et sa subsistance.

Saint Paul dit que, selon notre homme intérieur, « notre « vie est cachée en Dieu [1] » : cela n'est vrai d'aucun homme comme de saint Joseph. Il est non-seulement caché, mais disparu, passé et comme perdu dans le Père. Par les cimes de son âme, il habite « cette lumière inaccessible [2] » où, selon les saints Livres, le Père a son séjour : ce qui fait que, comme dit Notre-Seigneur, « nul ne l'a jamais vu [3] ». Pour la foi, et davantage encore au jour céleste de la vision, c'est le comble de la gloire ; ici-bas c'est le dernier possible de l'effacement, De là vient que Joseph ressemble tant pour nous à la nuit. Il est sur la terre, mais il n'est pas de la terre. Le Père Faber, si perspicace et si éclairé, l'appelle « le plus caché des saints, celui dont la sainteté est la plus profonde et la plus difficile à voir distinctement ». Il ajoute « qu'il est enveloppé des nuages mêmes et des ombres qui entourent la source incréée de la divinité ». Il dit encore que la « place que Joseph occupait dans le monde n'était que l'apparence d'une place », et qu'en somme lui-même a été parmi nous « une apparition du Père non engendré et éternel », mais une apparition [4]. Tout cela est vrai, et revient précisément à ce que nous vous disions en commençant, que ce qui frappe surtout dans la physionomie morale de saint Joseph, c'est qu'il est un être effacé.

IV. Et nous, misérables et insensés que nous sommes, nous voulons sans cesse et partout nous montrer, et qu'on

1. Coloss. III, 3.
2. I Tim. VI, 16.
3. Jean I, 18.
4. P. Faber. Bethléem, ch. II, et IV.

nous voie et qu'on nous remarque, et qu'on nous admire. Paraître, briller, jeter de l'éclat, faire du bruit, attirer enfin et forcer l'attention, c'est notre ambition continuelle et la plus habituelle de nos préoccupations. Ce serait déjà beaucoup trop de prétendre ainsi montrer ce que nous sommes; mais c'est même de ce que nous ne sommes pas que nous voulons avoir l'apparence, afin de nous en faire honneur. Il faut que l'on nous croie et plus d'esprit que nous n'en avons reçu, et plus de science que nous n'en avons acquis, et plus de vertu que nous n'en pratiquons. Nous nous refaisons, par artifice, les beautés que nous avons perdues; et celles-là même que nous n'eûmes jamais, nous essayons de les simuler et d'en faire parade. On vit de mensonge, on se repaît de vent, on en repaît les autres. On fraude à chaque instant dans son commerce avec les hommes, achetant avec de la fausse monnaie leur estime, leur affection, leurs applaudissements. On se met en avant pour toutes choses ; on parle de tout témérairement; on tranche, on juge, on prend des airs d'oracle. On donne son avis quand nul ne le demande, et lorsqu'il est indiscret, inconvenant, ridicule même de le donner. On ne le propose pas seulement, on l'impose, on le défend avec âpreté ; on en veut à ceux qui le combattent, et l'on ne souffre pas d'être contredit. N'est-ce pas là la coutume, l'esprit, la vie du monde? Et qui n'est pas du monde, au moins par cet endroit?

Et que dire de ces substitutions qu'on fait si souvent de soi-même à l'auguste Majesté de Dieu, qu'on représente, dès que, à tel ou tel titre, on est investi d'un pouvoir et qu'on agit sur des inférieurs? On se substitue ainsi à Dieu toutes les fois qu'au lieu d'être purement l'organe de cette paternité divine, où toute autorité humaine a son principe et son modèle (paternité si sage, si raisonnable, si calme, si douce, si miséricordieuse, si patiente, si indulgente), on

ne s'inspire que de ses pensées propres et de ses volontés arbitraires; de ses vues personnelles souvent si basses et si étroites quand elles ne sont pas tout à fait fausses ; de ses passions si déréglées et par suite si injustes dans leurs exigences ; de ses caprices même et parfois les plus injustifiables et les plus insensés. Et s'il arrive que, pour ne reconnaître et ne sentir surtout rien de divin dans l'autorité qui s'exerce, l'inférieur, le serviteur, le disciple, l'enfant n'est ni persuadé, ni touché, ni soumis; s'il arrive que, provoqué par un acte purement humain, à se souvenir qu'il est homme, lui aussi, et l'égal, par nature, de celui qui le devait régir au nom et dans l'esprit de Dieu, il résiste, se cabre et refuse enfin d'obéir, on s'en irrite : non point comme d'un péché, ce qui serait juste et louable, mais comme d'une injure qu'on a personnellement reçue : d'où vient que le châtiment dont on la punit n'est plus qu'une vengeance: tant on perd Dieu de vue, tant on s'oublie de ses droits, de ses volontés, de ses préceptes, de ses intérêts, de sa présence; tant, au lieu de l'affirmer, on s'affirme; tant enfin on l'efface, quand, pour le faire paraître et le laisser agir, on se devrait soi-même effacer !

Oh ! l'humilité des saints ! l'abnégation fidèle et courageuse des vrais disciples de l'Évangile! le sentiment toujours vivant, toujours entretenu dans l'âme, de ce que c'est qu'une créature et de ce qu'est le créateur; de la révérence, de l'attention, de la modestie, de la réserve, de la sainte et toute divine crainte dans lesquelles une créature doit vivre, et des ombres protectrices où il convient qu'elle tienne abritées et ses misères si nombreuses et si persistantes et ses fragiles vertus. Femmes et mères chrétiennes, quel sujet d'examen, de confusion peut-être ! Mais aussi quel encouragement que cet exemple de saint Joseph et cette assurance que si vous le priez, lui, l'époux de Marie et assis à sa droite ; lui, si proche de Jésus et toujours si puissant sur son cœur ; lui,

le voile aimant de l'Esprit-Saint; lui, l'ombre radieuse du Père éternel, il vous exaucera, il vous assistera, il vous protégera, vous et votre chère famille, et surtout dans cette œuvre des œuvres qui est celle de votre sanctification et de votre salut!

TRENTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE SAINT JOSEPH.

II.

DE LA FIDÉLITÉ DE SAINT JOSEPH.

Vir fidelis multùm laudabitur et qui custos est domini sui glorificabitur.

L'homme fidèle sera comblé de louanges, et celui qui garde son Seigneur sera glorifié.

PROV. XXVIII, 27.

L'impression que ressent l'âme chrétienne lorsque, éclairée de la lumière évangélique, elle aborde intérieurement saint Joseph, c'est celle dont on a coutume d'être saisi à l'entrée d'un sanctuaire. Un sanctuaire, c'est la paix, c'est le silence; c'est une certaine obscurité qui, en forçant l'esprit à rentrer en lui-même, fait qu'il se ressouvient des clartés que ne voient point les yeux; c'est un lieu grave, profond et doux, qui commande et inspire le

respect, qui incline à l'humilité, qui pacifie, qui fait presque oublier le monde et donne un avant-goût du ciel. Au fait, un sanctuaire, quel qu'il soit, est un lieu où Dieu réside. Je doute que vous puissiez considérer attentivement Joseph sans éprouver quelques-uns des sentiments dont je vous parle. Joseph est, par état, le séjour et l'enveloppe du plus grand des mystères de Dieu, le mystère du Dieu fait homme dans le sein d'une Vierge, le mystère de Jésus et de Marie.

Les saintes règles de la liturgie prescrivent que l'Eucharistie, conservée dans nos tabernacles, réside dans un ciboire d'or ou d'argent, et que ce ciboire lui-même soit recouvert d'un voile d'or, d'argent ou de soie. Dans le mystère du Verbe incarné l'hostie consacrée, c'est Jésus; le ciboire, c'est Marie; le voile, c'est saint Joseph. Comme le ciboire n'est que pour l'hostie, le voile non plus n'est que pour l'hostie et le ciboire ; de même Marie n'existe et vit que pour Jésus; Joseph n'existe et ne vit que pour Jésus et pour elle. C'est un être tout *relatif*. Dieu, dans l'éternité, ne l'a pensé qu'en pensant Jésus et Marie ; c'est parce qu'il a voulu Jésus et Marie qu'il a voulu Joseph : car, quoique secondaire à certains égards, la présence et la coopération de Joseph importent essentiellement à l'intégrité, à l'exécution, au succès du mystère de Jésus. Saint Paul dit aux chrétiens : « Vous n'êtes point à « vous, mais à celui qui est mort et ressuscité pour vous, « Jésus-Christ ». Mis à part la sainte Vierge, qui est toujours la première et hors ligne, cela n'est vrai d'aucun chrétien, d'aucun saint comme de saint Joseph. Il ne s'appartient point ; il ne lui vient même pas en pensée qu'il puisse s'appartenir. Jésus et Marie lui sont tout. Dieu les lui a confiés comme un dépôt sacré : la garde de ce dépôt devient toute sa charge et l'unique emploi de sa vie. C'est en gardant ce dépôt qu'il obéit à Dieu, qu'il fait son

œuvre, accomplit toute justice, et monte aux cimes de la sainteté. Et c'est parce qu'il l'a gardé avec une fidélité incomparable que l'Église du ciel et de la terre le louent unanimement, et lui décernent une gloire qui va croissant toujours. Le Sage l'avait dès longtemps et prophétiquement annoncé : *Vir fidelis multùm laudabitur, et qui custos est domini sui glorificabitur* : « L'homme fidèle sera « comblé de louanges, et celui qui est le gardien de son « Seigneur sera glorifié ».

Je voudrais vous faire contempler quelques instants cette fidélité de saint Joseph dans laquelle on peut dire que se résument toutes ses vertus.

Un dépôt est une chose sacrée : on le regarde comme tel même dans la société civile ; et plus le dépôt a de prix et d'importance, plus il est cher à celui qui le confie, plus aussi devient grande la responsabilité, plus est étroite l'obligation de celui qui le garde. Je n'ai pas à insister pour vous faire voir que, ni sur la terre, ni dans le ciel, rien de si précieux, de si important et de si saint, rien de si cher à Dieu et aux hommes, n'a été confié aux créatures que ce que Dieu confie à Joseph, en déposant entre ses mains, en livrant à son cœur et à sa liberté Jésus et Marie, le Verbe incarné et sa mère.

Or, pour garder fidèlement un dépôt, que doit faire le dépositaire ? Quatre devoirs l'obligent. Il doit protéger ce dépôt et au besoin le défendre, de telle sorte que personne n'y touche. Il doit le mettre en un tel lieu, et en prendre un tel soin qu'il ne se puisse pas altérer. Il doit encore n'y point toucher lui-même pour en tirer profit. Enfin il doit le rendre intégralement et aussitôt que celui qui le lui a confié le réclame. Tout homme qui agit ainsi est un dépositaire fidèle. Or, voyez si c'est avec raison que l'Église attribue à Joseph, et dans un degré souverain, ce

mérite de la fidélité : « L'homme fidèle sera comblé de « louanges, et l'on glorifiera celui qui est le gardien de son « Seigneur ».

I. Le dépositaire fidèle doit d'abord protéger et au besoin défendre son dépôt, de telle sorte que personne n'y touche.

Il y a un fait évangélique qui revient tout de suite à la mémoire quand on recherche si Joseph a rempli ce premier devoir : c'est la fuite en Égypte. L'ange du Seigneur lui apparaît durant son sommeil et lui dit : « Lève-toi, « prends la mère et l'enfant, et fuis en Égypte jusqu'à ce « que je te dise d'en repartir; car bientôt Hérode va se « mettre en quête de l'enfant pour le faire périr [1]. » Joseph ne fait ni représentation, ni question. Il n'objecte ni les difficultés d'un si long et si laborieux voyage où il s'agit de traverser tout d'abord un immense désert; ni les dangers de toute sorte qu'y peuvent naturellement courir une femme si jeune et un enfant nouveau-né; ni l'inconvénient, si grave pour lui et sa famille, de quitter un pays où il est connu, où il a ses relations de parenté et d'affaires; où, par suite, il peut aisément trouver ce travail sans lequel, vu sa pauvreté, il ne saurait fournir le nécessaire à Jésus et à Marie : et encore pour se rendre, non dans une autre partie de la Judée, mais en Égypte, chez des étrangers, chez des infidèles, où il ne trouvera que des indifférents, sinon des ennemis; où la vie morale étant inévitablement pénible, la vie matérielle pourra devenir parfois comme impossible. Il ne demande non plus ni une preuve, ni une explication, ni un conseil pratique, ni aucun secours particulier. L'ange lui parle au nom de Dieu; il lui dit qu'on en veut à son précieux dépôt, et qu'on va

1. Matth. II, 13.

tenter de le lui prendre ; qu'à cause de cela il faut s'enfuir ; Joseph ne dit pas un seul mot; il se lève, éveille Marie, dispose tout à la hâte ; et sans même attendre que le jour ait paru, il prend l'enfant avec sa mère, et s'en va.

Mais, si admirable que soit cet acte de Joseph, ce n'est qu'un fait particulier. Il y a une protection habituelle dont il couvre son cher dépôt, et une très-sûre défense derrière laquelle il le tient abrité, c'est son silence. Joseph se tait. C'est là un des traits principaux de sa physionomie morale. Lui, le confident du Père céleste et son vicaire en terre à l'égard de Jésus ; lui, le témoin du Verbe, et, après Marie, son premier disciple ; lui, plus rempli du Saint-Esprit que ne l'avaient été tous les patriarches et tous les justes de l'Ancien Testament ; lui, si pur, que toute lumière divine qui luisait dans son âme y avait toujours son libre et plein rayonnement ; lui, qui eût pu inonder de clartés surnaturelles et la synagogue et la gentilité entière, il ne dit rien. Tout le monde parle autour de lui, et de ce que, sauf Marie, nul ne sait comme lui : Zacharie, Élisabeth, les bergers, Siméon, Anne la prophétesse : Joseph se tait toujours. Vous ne trouverez pas une seule parole de lui dans l'Évangile, pas une seule.

Or, sans alléguer d'autre raison, c'était un merveilleux moyen pour que son saint dépôt fût protégé et gardé. Outre qu'il y avait à ce silence une convenance divine, il est aisé d'y voir une sorte de nécessité humaine. Je dis qu'il y avait une convenance divine. L'admirable saint Ignace d'Antioche appelle quelque part le Christianisme un « mystère de clameur [1] ». En effet, il était écrit que le

1. Voici le passage du saint martyr : « Le prince de ce monde n'a rien compris ni à la virginité de Marie, ni à son divin enfantement, ni à la mort du Seigneur ; trois mystères de clameur qui ont été opérés dans un divin silence. » Epît. aux Éphés.

Verbe évangélique retentirait partout ; qu'il serait porté par les apôtres jusqu'aux extrémités du monde [1]. C'était là cette grande « voix de Dieu » que le prophète avait chantée : « la voix du Seigneur dans la force; la voix « du Seigneur sur les eaux ; la voix du Seigneur brisant « les cèdres [2] » ; et cette voix devait dominer ici-bas, sinon y étouffer, toutes les autres : à la condition toutefois que ce Verbe serait d'abord secret, et que ce « mystère de clameur » aurait pour préambule un mystère de silence. Salomon, annonçant et décrivant, dix siècles à l'avance, l'incarnation de ce Verbe, écrivait : « Tandis « que toutes choses reposaient ici-bas dans un silence tran- « quille, et que la nuit avait atteint la moitié de son « cours, votre Verbe tout-puissant, ô Seigneur, est des- « cendu de son trône royal [3]. » Il vient quand tout est en silence, et lui-même fait silence. Le soleil, en lançant dans l'atmosphère les premiers rayons du matin, n'est pas plus silencieux que le Verbe en s'incarnant dans le sein de Marie. Et quand Marie l'a reçu et conçu, c'est avant tout par le silence qu'elle l'adore et le loue : selon qu'il est écrit : *Silentium tibi laus :* « Votre vraie louange, ô Dieu, « c'est le silence [4]. » Aussi tant que le temps marqué ne sera point venu, elle ne dira pas une parole de ce qui s'est passé en elle; non pas même à Joseph. Elle peut bien prévoir et à la fin elle voit le doute et l'angoisse de son époux à propos d'une grossesse pour lui inexplicable. Joseph lui est plus cher que la vie ; elle donnerait tout au monde pour lui épargner la moindre peine ; tant l'oblige cependant cette loi du silence dont Dieu a commandé que son mystère fût entouré, qu'abandonnant à ce Dieu sage et

1. Psaum. XVIII, 5.
2. Ibid. XVIII, 5.
3. Sagess. XVIII, 14.
4. Psaum. LXIV, selon les Sept.

bon le soin d'éclairer et de consoler lui-même son serviteur, elle se tait.

Joseph entre dans cet esprit, et d'autant plus qu'il entre plus avant dans la connaissance du mystère. Son silence, c'est sa religion et comme la forme de son respect. C'est sa prudence aussi. Il était nécessaire que ce mystère du Christ demeurât encore caché à satan qui l'épiait, et qui, au témoignage de saint Paul, n'aurait jamais poussé les hommes à crucifier Jésus, s'il avait été sûr que ce fils de Marie fût vraiment le Seigneur de la gloire [1]. Or, satan, à qui les pensées secrètes des hommes sont naturellement dérobées, peut entendre leurs paroles, hormis que Dieu l'en empêche par une action spéciale de sa sainte providence ; et Dieu n'opère jamais ainsi pour l'empêcher d'entendre ce que nous proférons contre la volonté divine et en dehors de l'esprit de grâce. En outre, ce mystère devait provisoirement être caché aux hommes ; et cela, dans leur intérêt : car, si plus tard, lorsque Jésus se révéla lui-même, entourant sa révélation de tant de miracles et de bienfaits, il inspira pourtant si peu de créance et trouva de si rares disciples, qui eût jamais cru à sa divinité, s'il avait fallu la reconnaître dans l'impuissance et l'insignifiance de son enfance humaine ? Toute son œuvre eût été compromise par une révélation prématurée ; et c'est pourquoi je vous ai dit que, pour être un bon et fidèle dépositaire, Joseph devait avant tout garder un silence inviolable. Vous pouvez toutes juger s'il s'est bien acquitté de ce premier devoir.

II. Il en avait un autre : il devait prendre un tel soin de son dépôt qu'il ne se pût point altérer. Mais comment et en quel sens le dépôt confié à Joseph se pouvait-il

1. I Corinth. II, 8.

altérer? N'était-il pas tout céleste, et par là même à l'abri des influences corruptrices de la terre? De ses influences corruptrices, oui, très-assurément; mais non de ses influences douloureuses, ni de ses servitudes.

Vous le savez: en prenant notre nature, Dieu n'avait pas dédaigné de prendre aussi notre état. Au contraire il était venu pour le prendre, et tel que le péché l'a fait: afin que, revêtu, comme dit saint Paul, de la ressemblance de ce péché, et en subissant personnellement toutes les rigoureuses conséquences, il détruisît l'iniquité désormais expiée, et nous délivrât de ses suites[1]. Jésus était donc soumis à la commune condition de la famille d'Adam. Comme nous il devait se nourrir; comme nous il pouvait manquer et pâtir et mourir. Et si la grâce de l'union hypostatique ne l'exemptait d'aucune de ces nécessités, il est clair que la grâce de l'Immaculée Conception n'en dispensait pas non plus sa sainte mère. Or, Joseph était chargé d'eux, et devait être en tout leur providence visible.

Quoique son excellent cœur lui fît assurément et très-passionnément souhaiter de leur épargner toute privation et d'éloigner d'eux toute peine, cela ne lui était pas possible. Dieu ne le voulait point. Il est certain, du moins, que, dans les circonstances nombreuses où il lui fallut voir Jésus et Marie sous le coup de la loi sévère qui obligeait leur vie, et par exemple endurant la faim ou la soif, le froid ou la chaleur, ou les rigueurs de la pauvreté, ou bien encore l'ingratitude et la méchanceté des hommes, il tira de son âme aimante des baumes exquis de compassion et de tendresse où ces saints affligés trouvaient les adoucissements les plus précieux qui leur pussent venir de ce monde. Mais pour ce qui était de leur procurer tout le possible en fait d'entretien, de soins et d'assistance, nulle bouche humaine ne saurait dire à quel

1. Rom. VIII, 3.

point Joseph s'y employa, s'y dévoua et s'y dépensa. Devinez s'il recula jamais devant une peine ou un travail, dont le fruit direct devait être le pain, le vêtement, le bien-être, la vie enfin de Jésus et de Marie ; de ce Dieu qu'il nommait son fils, et de cette créature plus qu'angélique qui était son épouse. Devinez aussi et surtout avec quelle sainte ferveur il se livrait à ces travaux et prenait toutes les peines requises ! Saint Paul, écrivant à ses chers mais ingrats Corinthiens, les fils de sa parole, leur disait : « Bien volontiers « je ferai pour vous toute sorte de sacrifices et je me livre- « rai moi-même en sacrifice [1] ». C'était là plus que la disposition habituelle du cœur de saint Joseph ; c'était l'acte constant de son âme et la grande occupation de sa vie. Il vivait et se sacrifiait pour garder son dépôt intact.

III. J'ai dit, et il est manifeste, que pour rester parfaitement fidèle, un dépositaire ne doit tirer personnellement aucun profit du dépôt qu'on lui a confié. Il doit empêcher les autres d'y toucher ; mais aussi il n'y doit pas toucher lui-même. Qu'est-ce à dire ? Etait-il possible que ce Dieu juste et magnifique, qui paie de l'entrée du ciel un verre d'eau donné en son nom, laissât sans un salaire proportionné les mérites comme infinis de son fidèle et dévoué serviteur ? Non, cela n'était pas possible. Et ce qui ne l'était pas non plus, c'est que le saint patriarche ne retirât pas journellement, ou, pour mieux dire, incessamment, d'immenses avantages spirituels de cette intimité en laquelle il lui était donné de vivre avec des êtres si saints et si bienfaisants que l'étaient Jésus et Marie. Certes, si l'Epouse des Cantiques est comparée à une fumée d'encens qui, partant de l'autel où l'encens brûle, monte doucement vers le ciel [2], croyez que, sous l'influence irrésistible de Jésus et de Marie, de leur présence, de leur exemple, de leurs entre-

1. II Cor. XII.
2. Cant. III, 6.

tiens, de leur prière, l'âme de Joseph ne cessa pas un seul instant de s'élever vers Dieu, plus éclairée, plus belle, plus pure, plus semblable à son créateur et plus digne de lui être unie. Ce mouvement, ce progrès, cette ascension intérieure de Joseph, c'était quelque chose d'inévitable comme la justice, et de fort comme l'amour. Nous ne parlons donc point de tels profits attachés par eux-mêmes à sa charge. Mais nous parlons d'un gain humain et personnel, d'un profit égoïste qu'à tout prendre il eût pu tirer de son rapport d'état avec Dieu et avec sa sainte Mère.

Pour saint qu'il fût, Joseph n'était point impeccable ; et même, sans parler de péché (ce qui fait plus que répugner quand il est question d'une telle âme), ne pouvait-il pas chercher et trouver dans sa position de grâce quelque bénéfice naturel légitime, et partant consenti par Dieu, comme eût été celui d'une certaine considération extérieure, ou d'un allégement quelconque aux difficultés de sa vie, ou d'une amélioration de sa condition sociale; ou même, si vous voulez, l'avantage, assurément désirable et permis, d'une vacance plus ample pour se livrer en liberté à la contemplation de vérités qui, lui étant si bien dévoilées, avaient pour lui des charmes qu'elles ne pouvaient avoir ici-bas pour personne? Que sais-je? Il y avait évidemment tout un petit monde naturel de priviléges, d'honneur et de satisfaction, dans lequel, sans offenser Dieu, saint Joseph, étant ce qu'il était, pouvait vivre d'une certaine manière, et qui avait tout son fondement dans le dépôt qui lui était confié.

Or, non-seulement Joseph ne s'est point établi dans ce monde inférieur, mais il n'y est même jamais entré. Jamais, croyez-le bien, ni devant les hommes, ni devant sa propre conscience, il n'a tiré de Jésus et de Marie, sur qui il avait tant de droits, un bien quelconque qui s'arrêtât à lui, ou dont il dût avoir personnellement le profit principal. Il ne l'a fait ni dans l'ordre de l'honneur, ni

dans celui du contentement. Ce qu'il a tiré de son dépôt, c'est ce qui en sortait naturellement pour la gloire de Dieu dans son âme ; mais tout ce qui n'allait pas purement à cette gloire, il n'en prenait aucun souci, il n'y avait pas le moindre goût, il n'y donnait pas un regard. Je ne crois même pas qu'il eût à en repousser la tentation, ou à en éloigner la pensée, tant son âme était simple et possédée par Dieu. Il ignorait tout cela et l'omettait ; ce n'était point du mal pour lui, mais du néant.

IV. Enfin il faut vous dire comment, restituant son dépôt dans son intégrité, il l'a rendu à Dieu dès la première demande. Ce fut à sa mort qu'il le rendit ; et cette remise, ce fut sa mort même.

Remettre à Dieu Jésus et Marie, pour Joseph, c'était les quitter. Je ne sais si vous comprenez le sacrifice contenu dans ces deux paroles : quitter Jésus ! quitter Marie ! Vous auriez la mesure du sacrifice que cet adieu impliquerait pour vous, vous seriez loin de savoir à quel point il immolait Joseph qui avait passé avec eux trente années ; et dans quel commerce, grand Dieu ! Il n'y avait plus sans doute de secrets entre eux trois ; ils étaient, si on peut le dire, transparents l'un pour l'autre : image ici-bas de cette Trinité adorable qui est Dieu même, et où tout est commun entre les trois qui y subsistent. Puis, il fallait quitter Jésus au moment même où il allait commencer sa vie publique, se révéler, se donner, glorifier son Père céleste, et se glorifier dès lors lui-même aux yeux des hommes. Quel spectacle et quelle joie c'eût été pour Joseph ! Il y devait renoncer. Il fallait en outre quitter Marie alors qu'elle allait être seule, Jésus ne vivant plus près d'elle, la voyant rarement, l'entretenant brièvement. Quel regret donc pour Joseph de ne pouvoir, non pas assurément combler le vide causé par cette absence, mais au moins en adoucir la peine, en res-

tant le compagnon assidu de celle qui l'aimait tant !

Cette époque qui s'ouvrait, c'était aussi, et pour Jésus et pour Marie, le temps des souffrances. Plus que probablement Joseph n'ignorait rien du sort qui attendait son fils : ni ses luttes, ni son agonie, ni sa passion, ni sa mort sur la croix. Il n'ignorait pas davantage la compassion et les inénarrables angoisses que Marie subirait au Calvaire. Quelle douleur, je vous le demande, de ne partager point de telles douleurs, et de ne pas même tremper ses lèvres à ce calice que deux êtres si inexprimablement aimés boiraient ensemble jusqu'à la lie ! Mourir avant eux et sans eux, mourir quand ils allaient souffrir, pour saint Joseph, c'était mourir trois fois.

Encore si, en les quittant, il avait dû voir tout de suite la face du Père céleste ! Nous savons bien que la vue de la divine essence, comblant d'un seul coup tous les désirs dont la créature est capable, ne laisse plus de place en elle à l'ombre d'un regret. Mais Joseph, en mourant, ne devait pas jouir encore de la vision béatifique. Comme tous ses devanciers, morts depuis quatre mille ans dans la paix du Seigneur, il ne devait, il ne pouvait entrer au ciel qu'à la suite de Jésus, le premier des prédestinés ; et Jésus ne devait y faire son entrée solennelle qu'au jour de sa sainte ascension. C'était donc plus de trois ans que Joseph attendrait, dans les limbes, l'heure de revoir Jésus dans la chair, et de contempler la face de son Dieu. Mourir, pour lui, dans de telles conditions ; mourir en quittant Jésus et Marie, et pour ne pas voir Dieu en lui-même, ce n'était point aller en paradis, comme il arrive à ceux de nous qui, purs de toute faute et libres de toute dette, ont la grâce de faire une sainte mort ; c'était bien plutôt en sortir, et mourir à la vie du ciel en disant adieu à cette terre où le ciel était descendu.

Mais l'heure avait sonné ; Dieu redemandait son dépôt ; Joseph était tout prêt. Il s'était tenu prêt toute sa vie ; il le

rendit sans résistance ; il mourut doux, paisible et silencieux comme il avait vécu ; descendant dans la mort comme, après un beau soir d'automne, le soleil qui se couche descend sous l'horizon.

C'est ainsi, c'est jusque-là que Joseph fut fidèle ; c'est par là qu'il a mérité les louanges de toute l'Église, et avant tout les louanges de Dieu, et dans des proportions que, même en paradis, nous ne serons jamais capables de comprendre.

Que me reste-t-il donc à vous dire, et vraiment que pourrais-je vous dire, sinon de méditer ces saints enseignements, et d'imiter en tout la fidélité du saint Patriarche, afin de mériter sa protection puissante, et d'avoir part dans l'éternité aux bénédictions qui l'inondent.

TRENTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE LA COMPASSION DE LA STE-VIERGE.

I.

DE LA PART QUI DOIT ÊTRE ATTRIBUÉE AUX MÈRES DANS LES SAINTES DOULEURS DE MARIE.

Posuit me desolatam, totâ die mœrore confectam.
Il m'a établie dans la désolation et dans l'accablement d'un chagrin qui dure tout le jour.
JÉRÉM. Lament. I, 13.

Ces paroles que le saint prophète Jérémie met sur les lèvres de Jérusalem dans le célèbre livre de ses Lamentations, la sainte Église les prête à Marie dans le mystère de sa compassion. L'Église a ce droit, sachant de science certaine que ces mots expriment au vif les sentiments et l'état intérieur de cette Vierge dans les heures où se consomma la Passion de son divin Fils ; et qu'au fond, si l'Esprit de Dieu les a inspirées au prophète, c'était moins encore pour traduire les malheurs de la cité juive, ruinée et dévastée,

que pour nous révéler, comme il se peut, les douleurs inouïes de cette femme, de cette cité vivante de Dieu dont Jérusalem était la figure.

Marie vient d'inviter l'humanité à la considérer et d'invoquer son témoignage. « O vous tous, s'écrie-t-elle, qui « passez par le chemin », vous tous qui marchez dans la vie de ce monde, « regardez et voyez s'il y a une douleur « semblable à ma douleur » [1]. Et expliquant aussitôt comment sa peine surpasse incomparablement celle des autres, elle déclare que cette peine est l'œuvre positive de Dieu, une œuvre telle, en vérité, qu'il n'y a que Dieu qui la pût faire. « Il m'a posée, assise et comme établie dans la désolation et « dans l'accablement d'un chagrin incessant et irrémissible. »

Volontiers nous employons, dans nos discours, ce grand mot de désolation ; rarement il est justifié par ce que nous portons de souffrance. Où est la douleur humaine, en effet, que rien ne tempère d'aucun côté ; sinon du côté de la terre, où nous avons pourtant, où nous savons surtout trouver tant de refuges, d'appuis, de distractions ; soit du côté du ciel, si puissant pour nous consoler, et toujours si enclin à le faire ? Mais quand Marie dit qu'elle est « désolée », c'est absolument et épouvantablement vrai. « Tous les fleuves entrent dans la mer, écrit le « Sage, et la mer ne regorge point [2]. » Entendez que ces fleuves sont des torrents d'angoisse, et que cette mer, où tout se précipite et que Dieu a fait assez vaste pour tout recevoir et contenir, c'est le cœur de l'immaculée Vierge, vous aurez là une image de sa désolation. Encore un coup, cette peine est l'œuvre positive de Dieu ; l'œuvre se sent de l'ouvrier. Quand Dieu veut consoler une âme, il l'enivre ; quand il se met à en désoler une, il la broie. « Il m'a éta- « blie dans un chagrin profond, et qui dure la journée

1. Lament. I, 12.
2. Eccle. I, 7.

« entière. » De quelle journée s'agit-il là ? De celle du vendredi saint où mourut le Sauveur, après avoir été passé au crible de sa Passion. Mais ce jour avait commencé dès la veille, et, pour Marie du moins, il avait un lendemain. La veille, c'était Gethsémani ; le lendemain, c'était le saint Sépulcre ; ou, pour mieux dire, cette veille, c'était toute la vie terrestre et humiliée de Jésus ; et ce lendemain, c'était toutes les années que Marie devait passer sans lui sur la terre. Le Calvaire était un centre où tout aboutissait ; le passé, l'avenir, le ciel, la terre et même l'enfer : l'enfer avec sa haine, la terre avec ses crimes, le ciel avec ses miséricordieuses mais terribles vengeances ; et le centre de ce centre, c'était le cœur brisé de Jésus et le cœur désolé de sa mère. « Il m'a posé dans la désolation et accablée d'un chagrin « qui remplit toutes les heures du jour. »

Mères chrétiennes, il serait doux de rechercher et plus doux encore de vous dire comment vous pouvez toutes entrer dans ce béni mystère de la Compassion de Marie, en le méditant d'abord, puis en y communiant de cœur par une sympathie personnelle. Certes, ce mystère est un sanctuaire, mais non point un sanctuaire fermé. Il l'est à la curiosité ; il ne l'est point à la foi, et encore moins à l'amour. Il fait même bien plus que s'ouvrir ; il attire, il invite. Une voix en sort qui dit : « Venez tous, et voyez ! Venez, vous « qui souffrez et portez des fardeaux [2] » ! Je cherche des âmes qui aient des larmes et consentent à les mêler à celles dont je suis inondé [3]. Une autre fois nous essaierons peut-être de vous introduire dans ce lieu saint ; et après avoir admiré le jour divin qui l'éclaire, nous pourrons nous reposer dans la pieuse communion qui nous y est proposée. Aujourd'hui, je me sens poussé à un autre ordre de considérations Qui

1. Lament. I, 12.
2. Matth. XI, 28.
3. Psaum. LXVIII, 21.

sait si, plus encore que celles que je réserve, ces considérations ne vous feront point pleurer ? Mais ce sera pour d'autres motifs : la source de ces pleurs sera moins l'amour que la justice ; quoique, si l'amour s'y vient joindre, il n'en résultera que plus d'honneur pour Dieu, et un plus grand profit pour vos âmes.

Vous toutes à qui je parle, vous entrez pour une part, peut-être pour une large part, dans ces angoisses du cœur de la sainte Vierge, et vous êtes cause que des flots de larmes s'échappent de ses yeux. O Dieu ! vos droits sont infinis ; votre souveraineté n'a pas de bornes ; vos actes, quels qu'ils soient, portent leur justification en eux-mêmes ; dès que vous faites une chose ou la décidez, par cela seul elle est sage, juste, bonne, sainte, adorable. Cependant, ô Dieu mille fois miséricordieux et clément, auriez-vous jamais déposé cette couronne, ce fardeau, cette montagne, ce monde d'affliction sur la tête de Marie, votre immaculée et l'unique de votre cœur, si elle-même, en voyant Jésus chargé par vous de nos iniquités, ne vous avait instamment prié de la laisser partager cette charge ? Elle dit en parlant de vous : « Il m'a posée dans la désolation » ; mais parceque, parlant de vous aussi, et dans votre lumière, le prophète avait dit du Sauveur : « Dieu a posé sur lui notre iniquité « à nous tous » [1]. C'est pourquoi, dès qu'elle a déclaré l'immensité de son chagrin, elle en révèle la cause en disant : *Vigilavit super me jugum iniquitatum mearum :* « le joug de mes iniquités », de ces iniquités que l'amour a fait miennes, « il se dresse » au-dessus de moi, comme un maître dur et sans pitié qui veillerait sur son esclave : *convolutæ sunt in manu ejus et imposuit collo meo* : « Dieu « les a comme roulées dans sa main », les serrant les unes contre les autres, pour en former une masse « et me la

1. Isaï. LIII, 6.

« poser sur le cou » [1]. Il est donc vrai, tous les péchés sont là : les miens, les vôtres et ceux du genre humain. Mais ici je dois surtout vous faire penser aux vôtres et vous montrer par là, ainsi que je l'ai promis, la part spéciale qui vous revient dans cette agonie du cœur de votre Mère.

I. Plus on sonde ce mystère de la maternité humaine, plus on est ébloui de ce qu'il contient de divin. La maternité, c'est l'être étendu, la vie transmise et la création continuée. C'est le temps faisant écho aux libres conceptions de l'intelligence éternelle ; c'est le néant s'éveillant sur l'appel gratuit de l'amour ; c'est une pauvre créature entrant d'office dans les opérations de Dieu les plus saintes, les plus hautes, les plus étonnantes et, ce semble, les plus réservées. C'est le mariage de cette créature avec la toute-puissance, un libre concours qu'elle lui prête et un service qu'elle rend à l'infinie bonté. C'est la Providence même se faisant chair et sang, après s'être fait dilection humaine et tendresse. Et quand la grâce vient sacrer ici la nature, comme il arrive chez les chrétiens, Dieu devient l'oméga de cette œuvre dont il était l'alpha ; il l'enserre de toutes parts, y couronnant tout ce qu'il y a fondé, pour ensuite s'y mirer, s'y glorifier et y prendre à jamais ses délices. Montant alors plus haut, pour ainsi dire, que l'acte du créateur, auquel elle est d'abord naturellement associée, la mère chrétienne, celle qui enfante et dans la grâce et pour le ciel, participe, au moins en principe et comme il est possible, à l'acte même de la génération éternelle ; car, de moitié avec ce Père céleste, de qui toute paternité dérive [2], elle met au monde un être qui, baptisé dès sa naissance,

1. Lament. I, 14.
2. Ephes. III, 15.

devient, et doit régulièrement demeurer, par delà tous les siècles, un membre vivant du Christ, c'est-à-dire du Verbe incarné, de ce même Verbe par conséquent que le Père « engendre avant l'aurore dans les splendeurs des saints [1] », Dieu comme son Père et un seul Dieu avec lui dans l'unité de leur commun Esprit.

Mais alors, songez, je vous prie, à ce que doit être, en lui-même d'abord, puis dans sa fonction, l'agent libre d'une pareille œuvre ! Vous seriez toutes émues d'indignation, si vous voyiez des mains, je ne dis pas souillées, mais profanes, toucher aux vases sacrés et aux adorables mystères qu'ils renferment. Vous n'entendriez pas sans horreur des lèvres notoirement impures annoncer la parole de Dieu, ou se souiller dans leurs discours mêmes, y substituant le mensonge à la vérité et la prédication du vice à celle de la vertu. Mon Dieu ! que font les femmes qui, élevées à l'honneur insigne d'être mères, et mêlées par là si intimement aux choses les plus divines, pèchent néanmoins, pèchent souvent, pèchent gravement, et, qui pis est, demeurent dans leur péché sans repentir, sans effroi, sans souci, gardant parfois un cœur léger et des lèvres souriantes ? Que font surtout les mères qui ne pèchent pas seulement, quoique étant mères, mais qui offensent Dieu précisément dans le ministère de leur maternité : trahissant ainsi tout ensemble, et Dieu qui les députe, et leurs propres enfants, qui attendent d'elles, comme c'est leur droit, la lumière, la vie, la sainteté, Dieu enfin, leur bien suprême et indispensable ? Est-ce inouï ? Hélas ! non ; et plût au ciel que ce fût rare ! Or, je dis qu'à raison de cela, et des péchés communs des mères, et de leurs péchés spéciaux, Marie, la vierge, la mère, la divine mère, a enduré d'indicibles tortures en son cœur et répandu des pleurs de feu.

1. Psaum. CIX, 4.

Je parle des péchés communs, c'est-à-dire de ceux que tout le monde peut faire en tout état. N'est-il pas évident que s'ils sont commis par une mère, ayant presque toujours des conséquences plus graves, ils prennent eux-mêmes plus de gravité ? Saint Paul a dit : « Si la racine est sainte, « saintes sont aussi les branches » [1]. C'est une loi : sous une forme ou sous une autre elle se retrouve partout. Sous celle où saint Paul la présente, elle gouverne la vie des mères. Ah ! vous ambitionnez la gloire de devenir une source : c'est bien ; Dieu le permet et vous y appelle. Cette gloire est digne d'une fille de Dieu. Dieu est source, lui aussi, et par sa nature même ; il l'est dans sa vie essentielle et de toute éternité. Il est simple et séant qu'une fille imite son père. Mais puis-je assez vous exhorter à réfléchir avant d'agir, et, quand la chose est faite, à mesurer les engagements que vous avez souscrits ? Être vous, c'était beaucoup déjà. Votre âme a tant de prix ! Dieu l'a payée si cher et il l'aime d'un si grand amour ! Votre vie, même isolée, est une affaire sérieuse ; tous vos actes y ont une grande portée ; d'immenses, d'éternels intérêts en dépendent. Mais vous faire source, devenir principe, être mère enfin, c'est n'être plus vous seulement, mais autrui ; c'est être nombre, durée, famille, tribu. Une mère est comme un arbre à âmes : elle a des âmes comme l'arbre à des fruits. Comprenez-vous ce qu'un tel état ajoute à votre être ; comme il le hausse, comme il l'étend, comme il le charge aussi ? Car si, par mille côtés, ces accroissements sont doux jusqu'aux délices, par d'autres ne trouvez-vous pas qu ils peuvent et doivent épouvanter ? Un ruisseau sort de terre et traverse votre jardin. Le ciel se mire en ses eaux limpides ; on y puise chaque jour pour le service de votre maison ; il fournit l'eau dont vos enfants boivent. Or, jetez un peu de

1. Rom. xi, 16.

boue dans la source de ce ruisseau, que devient sa limpidité ? Mêlez-y une substance vénéneuse, que devient sa salubrité ? O les sources, les racines, les principes, les auteurs, les parents, les mères ! les mères surtout ! Il est grand, je le répète, il est noble, il est beau de s'élever jusque-là ; mais voyez-en les conséquences, et la sublimité, la vigueur, la constance de vertu qu'il y faut apporter et garder.

Que Dieu s'est donc montré sage et bon d'établir à l'entrée d'une semblable carrière, non-seulement ce divin sacrement de mariage qui est pour munir, enrichir, sanctifier la vie conjugale tout entière, avec ses mille devoirs semés de tant de piéges, hérissés de tant de difficultés, gros de tant de soucis, escortés de tant de souffrances; mais cet autre sacrement qui précède et prépare régulièrement celui-là, le sacrement de la pénitence, que l'âme n'a qu'à bien recevoir pour recouvrer sa pureté ! Qu'il était donc nécessaire, à cette heure, de se renouveler de fond en comble, de se plonger dans le sang de l'agneau rédempteur, d'y noyer ses péchés et d'entrer ainsi toute neuve et toute sainte dans son nouvel et saint état ! Grave et importante assurément vous a paru cette confession dernière qui, au jour le plus béni de votre adolescence, a fini de vous disposer à votre première communion ; comprenez qu'elle ne l'est pas moins, la confession qui vous donne le droit d'approcher dignement de l'autel où vous vous mariez. Comme, à l'heure où vous l'avez faite, les anges gardiens de vos futurs enfants ont ardemment prié pour vous, sachant tout ce qui, dans l'avenir, dépendait de ce précieux présent ! Avec quelle tendre sollicitude ils ont examiné ce que vos prières, votre contrition, votre humilité, votre amour donnaient de place à la grâce et de liberté à Dieu dans un cœur où allaient, sitôt après, germer ces fleurs vivantes dont le Seigneur du ciel devait, pour une part et de moitié

avec vous, leur confier la culture ! Enfin, tout s'est fait et bien fait, je le veux ; vous avez dit d'un cœur sincère : « Seigneur, daignez ne vous plus ressouvenir des fautes de « ma jeunesse, et pardonnez-moi tant d'ignorances qui ont « causé tant d'écarts, sinon d'égarements [1] ». Et à son tour Dieu vous a dit par la voix de son prêtre : « Tes péchés te « sont remis ; retire-toi en paix [2]. » Don miséricordieux, grande avance, sûreté pacifiante, solide et inappréciable appui ! Vous étiez pures : vous pouviez donc être sources. Dieu vous avait refait une âme vierge ; vous pouviez donc devenir mères, et donner à Dieu des enfants.

Mais si, relevées par ce pardon, vous ne vous êtes pas maintenues droites ; si vous avez, de nouveau, fait le mal, et renoué ainsi la chaîne brisée de vos anciens péchés, n'avez-vous pas perdu dès lors, au point de vue de votre maternité, le fruit de cette première et si précieuse grâce ? Ce fondement, que Dieu avait posé et qui pouvait tout soutenir, n'en avez-vous pas fait une ruine ? Ce principe qu'il avait établi et qui devait tout éclairer, tout gouverner, ne l'avez-vous pas faussé et annulé ? Vous comprenez que je ne parle point ici de tant de fautes légères, où la malice de la vie présente et notre propre fragilité nous entraînent presque journellement. Chacune, sans doute, est évitable ; il ne l'est point hélas ! que nous nous en préservions toujours ni même longtemps. Craignez, détestez jusqu'à ces fautes légères ; gardez-vous-en le plus possible, et dès que vous vous en sentez tachées, regrettez-les, effacez-les, réparez-les. Mais ce que je vous dis ici des rechutes s'entend surtout des péchés graves et de ces fautes qu'on nomme mortelles parce qu'elles rompent entre l'âme et Dieu ce lien d'amitié qui est notre vie. Si donc vous tombez dans ces fautes, si surtout vous demeurez dans

1. Psaum. xxiv, 7.
2. Luc. vii, 48, 50.

l'état où elles vous ont réduites, en vérité, que faites-vous, que pensez-vous de souiller ainsi ce temple, « ce temple « qui est vous-même », dit saint Paul [1], et où va venir, où peut-être est venu déjà, où vit par conséquent un être en qui Dieu, à qui tout est présent, voit un fils et un membre?

Encore si vous n'étiez qu'un temple à ces dieux de grâce et d'adoption ! Mais vos enfants font plus que résider en vous; ils vivent de vous; ils prennent de votre substance; ils vous mangent et vous boivent. Vous êtes leur racine et leur séve. Ils naissent de votre sein ; bien davantage encore naissent-ils de votre cœur. A cause d'eux vous soignez votre santé, je vous en loue et les en félicite ; mais à cause d'eux, par amour ou par pitié pour eux, ne soignerez-vous pas aussi votre âme ? Avez-vous calculé, pouvez-vous calculer le mal que vous leur faites, soit actuellement, soit par avance, en ne soignant point cette âme où, moralement parlant, la leur doit bientôt prendre sa forme, et ce que vous leur enlevez de vous en vous retirant vous-même de Dieu ? Condamnerez-vous donc ces êtres que les bons anges appellent déjà leurs frères, qui tout à l'heure seront les petits frères du Christ, et qui, s'ils mouraient baptisés, verraient immédiatement la face du Père céleste, les condamnerez-vous à être portés sur les bras d'une pécheresse, et allaités aux mamelles d'une ennemie de Dieu ? Que cela soit, même accidentellement, dans la vie d'une mère, certes c'est un bien grave désordre ; mais que cela devienne un état qui dure, et non-seulement pendant les premières années de l'enfant, mais quand il croît en âge, et qu'on l'instruit, qu'on le forme, qu'on l'*élève* enfin, pour dire le mot sacramentel, le mot qui exprime au vif la nature, la sublimité, l'importance de votre fonction, le mot qui vous éclaire la voie et peut bien vous donner du courage, mais

1. I Cor. III, 17.

qui servira de thème aussi au jugement divin qui vous attend, n'est-ce pas pour faire frémir? Et puisque Jésus, ayant la vue d'un tel méfait et en portant la peine, Marie, comme la foi vous l'enseigne, est, à plein cœur et tout entière, entrée dans cette douleur qui nous rachète, voyez, ô mères coupables, ce que vous lui avez coûté! Je parlais de pleurs de feu : jugez si c'est trop dire. Elle en a répandu sur vos fils à cause de vous ; et à cause de vos fils, elle en a répandu sur vous, car elle est, elle était, au Calvaire, et votre mère et la leur.

II. Quelque chose cependant a enfoncé plus avant dans son cœur ce glaive à sept pointes auquel l'avait livrée le plus grand et le plus parfait amour que Dieu ait jamais reçu d'une pure créature. Ç'a été des fautes plus détestables encore que ces péchés communs dont nous venons de parler : ç'a été le mal s'insinuant précisément dans ces devoirs d'état, dans ces devoirs si nobles, si sacrés, il faut dire si divins qui obligent les gens mariés, et qu'il suffit de rappeler ici; puis dans ces autres devoirs, non moins saints, auxquels sont tenus les parents, et spécialement les mères : je dis le mal de l'incurie, le mal de l'infidélité, le mal hélas! de la malice, quoique ici on eût pu le croire impossible.

Je laisse le champ, déjà si vaste, des devoirs naturels : et, par exemple, les précautions à prendre, les besoins à pourvoir, les soins à donner ; soins de tout genre, et dont la simple omission peut avoir des suites si funestes ; soins du corps, puisqu'ils sont les premiers en date et d'une nécessité absolue ; puis, avec le temps, soins de l'intelligence, du cœur, de la volonté, du caractère. Malgré cet aiguillon si fort et ce soutien puissant de l'amour maternel, combien de mères qui, dans cet ordre, ou pèchent grièvement, ou restent du moins très au-dessous de leur tâche! Mais je veux me borner aux devoirs strictement

chrétiens et aux obligations certaines que la foi impose à toute mère : obligations souscrites au baptême, renouvelées au jour du mariage, confirmées et rendues plus étroites par le baptême conféré aux enfants. C'est ici, vous le savez toutes, le grand, Notre-Seigneur dit « l'unique néces-« saire [1] » : il s'agit de faire des chrétiens pour faire des saints et des élus, et c'est à quoi tout se peut réduire. Mais quelle œuvre ! Dieu n'a créé des êtres, assemblé des familles, formé des mères ; Dieu n'est mort pour le monde et n'agit dans le monde qu'en vue de cette fin. D'avoir part à cette œuvre, et quelle part ! d'être de concert avec Dieu les auteurs de cette vie qui surpasse toute vie, et que toute vie humaine doit atteindre sous peine de n'être qu'une horrible mort, c'est le comble glorieux de votre maternité, et, de la part de Dieu, le gage envers vous d'une confiance souveraine. Vous touchez par là au sacerdoce ; et vraiment, dans l'ordre privé, votre maternité en est un. Mais si, de votre fait, le péché monte jusqu'à ces hautes cimes ; si, sacrées pour servir d'organe à la lumière, vous servez d'instrument aux ténèbres ; si devant être un canal, vous devenez une digue, quel crime est-ce là et quel malheur ! crime en vous qui trahissez un tel mandat ; malheur pour vos enfants qui se trouvent être ainsi les victimes de leurs mères.

Je m'explique. On contredit aux devoirs spéciaux de la maternité, et on en viole les lois les plus saintes, quand au lieu de donner à l'enfant des idées sincèrement chrétiennes, et d'établir en son âme les principes de la foi, lumière magistrale de la vie et aurore indispensable des évidences célestes, on lui insinue, ou lui impose ou par paroles ou par exemple, ou de quelque autre façon que ce soit, les fausses idées du monde, ses maximes perverses, ses goûts,

1. Luc. x, 42.

enfin cette sagesse, creuse, menteuse, terrestre, mortelle, que l'Écriture flétrit partout, que Dieu hait et réprouve, qui est juste à l'Évangile ce que l'Antéchrist est à Jésus, et qui (on le verra, tout le monde le verra), n'est que le préambule de cette éternelle sottise où seront plongés les damnés. On manque encore à ces devoirs, quand ces idées chrétiennes, qui sont le tout de l'homme, venant à l'enfant d'ailleurs que de la mère, de qui d'abord il les devait tenir (et, par exemple, d'un frère, d'une sœur, d'un ami, d'un précepteur, d'un prêtre), au lieu d'en bénir Dieu et de favoriser une si heureuse influence, ou même de la laisser s'exercer librement, on s'en effraie, on s'en irrite, on la combat et l'on s'efforce de la détruire. On manque à ces devoirs, quand la piété grandissant malgré tout dans l'enfant, et le sens chrétien se développant dans son cœur, comme on voit certaines plantes pousser entre les fissures des rochers, on s'obstine follement contre cette obstination de la bonté divine, et luttant contre la grâce, on condamne, on contraint à faire l'expérience des plaisirs vains, des joies terrestres et de la vie mondaine celui-là même en qui l'Esprit-Saint crée manifestement le goût, le désir, le besoin principal des joies spirituelles et célestes. On manque enfin à ces devoirs, et de la manière la plus grave, quand Dieu exerçant le plus incontestable et le plus essentiel de ses droits, qui est celui de disposer de créatures que lui-même a faites, de leur assigner leur fin, de leur tracer leur voie, de les appeler à tel ou tel état, comme à la forme de vie qui les doit mettre à même de réaliser leur destinée, de donner à leur créateur la gloire qu'il attend d'elles, de contribuer en la façon et au degré qu'il veut à l'œuvre générale de sa création, et d'acquérir ainsi la félicité qu'il leur réserve, on décide, on agit, comme si Dieu n'avait rien à voir ni à faire en ces choses; sans le prier,

sans le consulter, sans même songer qu'il puisse avoir ici une pensée et une volonté ; par caprice, par passion, par ambition humaine, par cupidité ; ou bien encore quand de parti pris et formellement (ce qui arrive), on va contre les desseins de Dieu connus et avérés, les méprisant, les détestant, s'opposant par tous les moyens à leur exécution, détournant les enfants d'obéir à celui à qui soi-même, et pour soi et pour eux, on doit l'obéissance, les violentant, au moins par menace, et changeant ainsi en la plus odieuse et la plus sacrilége de toutes les tyrannies, l'autorité la plus sainte et la plus bienfaisante. Qu'il s'agisse du mariage ou du sacerdoce, de l'entrée en religion, ou seulement de la virginité vouée à Dieu dans le monde, la question est la même, le devoir des parents, le devoir des mères est le même. La liberté des enfants de Dieu est complète en ceci ; Dieu seul et eux sont maîtres.

Or, parce que, tout le long des siècles et dans tous les pays que le soleil éclaire, il s'est trouvé des mères aveugles, coupables, indignes, qui ont commis ces péchés spéciaux, ces péchés d'état, ces péchés dans l'exercice même de leur divin ministère, tournant le bien en mal, la nourriture en poison, le don sanctifiant et vivifiant de Dieu en communication méchante et malsaine, je le répète, Marie, la mère commune, la mère parfaite, partageant, accueillant, concentrant dans son cœur les douleurs infinies que de telles iniquités ont causées à Jésus, s'est écriée à cause de vous : *Posuit me desolatam :* « Dieu m'a posée dans la « désolation » : une désolation sans trêve, sans merci, sans mesure. Dieu l'a fait, mais parce que, en prévariquant, vous l'avez forcé de le faire. Il a mis sur moi ce fardeau ; mais ce fardeau, ce sont vos fautes, et ma peine vient d'abord de vous. « Vous toutes donc qui passez par le « chemin, regardez, voyez », comparez, et dites « s'il y a « quelque part une douleur semblable à ma douleur ! »

Mères chrétiennes, je vous afflige. Est-ce moi qui vous afflige ou bien la vérité ? Vous dis-je la vérité? Puis-je ne pas vous la dire ? Ah ! si vos prêtres vous taisent la vérité, ou vous la voilent seulement, qui donc vous la dira ? Qui vous la montrera ? Et sans elle, qu'espérez-vous, que pouvez-vous devenir ? N'est-ce pas elle qui vous jugera ? Est-ce d'autres mains que des siennes que vous et vos enfants devez un jour recevoir la couronne ? La vérité, n'est-ce pas le fondement même et comme l'essence de la justice ? Je vous disais que votre maternité est presque un sacerdoce ; notre sacerdoce à nous est aussi une maternité. Nous sommes l'Église pour vous, et l'Église est une mère. Nous nous devons à vous comme vous vous devez à vos fils. Si Marie a pleuré sur les mères infidèles, combien plus sur les prêtres qui trahissent leur mission ! Nous ne voulons point que Marie pleure à cause de nous ; nous aimons mieux souffrir et même vous faire souffrir. Au reste, si je vous ai affligées, cette affliction est salutaire, comme toutes celles que Dieu envoie. Vous savez bien que celles-là, qui toutes viennent de l'amour, vont toutes à la sainteté.

Mais vous ai-je vraiment affligées ? S'il y a même une seule âme ici, qui, en nous écoutant, ait reconnu sa propre histoire, en vérité, je l'ignore. Quoi qu'il en soit, le nombre est assurément petit de celles qui, parmi leurs innombrables et si laborieux devoirs, sont restées pures de tout péché, et n'ont à se reprocher ni omission, ni faiblesse. Or, laissez-moi, en finissant, vous le dire hardiment à toutes, en m'appuyant sur les certitudes absolues de la foi : que vos fautes, en tant que mères, aient été légères ou grièves, en Jésus à qui vous croyez, par Jésus à qui vous recourez, tout ce mal est réparable. Je ne dis pas seulement qu'il l'est en vous et pour vous qui en êtes la cause première et responsable ; cela, vous le savez, puisque la vertu de la pénitence chrétienne n'a pas plus de bornes que la vertu du

sang versé par le Sauveur. Mais cette assurance, loin de suffire à votre cœur, n'est peut-être pas celle dont il sent plus vivement le besoin. J'ajoute donc que le mal causé par vous est réparable aussi dans ces enfants, qui en ont été les innocentes et inconscientes victimes. Priez pour eux, persévérez dans la prière ; multipliez, à leur intention, vos bonnes œuvres ; offrez à Dieu vos peines; portez humblement et doucement vos croix de chaque jour ; usez d'ailleurs de toutes les ressources que l'autorité, l'affection, la persuasion, l'exemple et la miséricorde divine, et la puissante, l'opulente, la compatissante Église de Jésus mettent dans le cœur et dans la main des mères pour éclairer, diriger, corriger et sanctifier leurs fils: tôt ou tard vous verrez les lacunes comblées, les écarts redressés, les ruines relevées, le mal enfin, qui est votre œuvre, entièrement réparé.

Je vous dis d'offrir vos larmes ; offrez en outre celles de Marie. Si c'est par vous qu'elles ont coulé, elles ont aussi coulé pour vous, pour vous et pour toute créature. Elles font partie du don de Dieu, et entrent dans l'héritage du Christ. Offrez-les. Ce sont des larmes qui expient, ce sont des larmes qui intercèdent, ce sont des larmes qui enfantent. Toute ame qu'elles baignent et qui s'en laisse baigner, devient une terre fertile, une terre bénie, un jardin que Dieu aime et dont il finit toujours par faire un paradis.

QUARANTIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE LA COMPASSION DE LA Ste-VIERGE

II.

DU DON QUE JÉSUS FAIT A MARIE DE SES DOULEURS.

Mea omnia tua sunt.
Tout ce qui est à moi est à toi.
Jean XVII, 10.

Si nous comprenions tout à fait la vérité exprimée par ces mots de saint Jean : « Dieu est amour »[1], il n'y aurait plus pour nous de mystères. Nous connaîtrions Dieu ; nous saurions son état intime, nous concevrions sa sainte vie, notre esprit verrait sa nature. Et comme cette adorable nature de Dieu est l'exemplaire suprême, la raison primordiale, la loi essentielle et la dernière explication de toutes ses œuvres, cette science parfaite du créateur nous révélerait du même coup, et jusque dans leur fond, toutes les créa-

1. I Jean IV, 16.

tures. Rien de ce qui existe ne nous serait plus dérobé : rien ne demeurerait pour nous incertain ni obscur.

I. Dieu est amour. Le spectacle de l'univers en dit bien quelque chose ; mais ce peu que le monde dit reste mêlé de tant d'ombres, qu'il peut passer pour équivoque, et laissant place au doute, donne prise, par suite, à la contestation. Cela tient en partie au péché et à tant d'étranges complications qui en résultent, sinon dans le système des choses, du moins dans leurs apparences et leurs effets sur nous. Cela tient encore aux changements que ce péché apporte dans tous nos rapports avec Dieu ; puis à l'infirmité où il réduit nos âmes, et aux ténèbres épaisses qu'il répand dans nos entendements. La vérité est que si l'on sonde exactement le cœur des hommes, ce n'est pas dans le grand nombre qu'on y trouve établie cette conviction que Dieu est amour. En dehors de la révélation et des institutions qui l'ont officiellement gardée, le genre humain n'a cessé d'osciller entre ces deux extrêmes également faux et pernicieux : ou d'avoir peur de Dieu, comme de l'être le plus terrible, pour ne pas dire comme d'un ennemi ; ou de ne faire de lui nul état, comme d'un être trop grand et trop heureux pour se soucier de nous et y avoir le moindre égard : négation différente pour la forme, équivalente au fond, du dogme énoncé par l'Apôtre.

Ce qui manque, et de plusieurs manières, à ce témoignage que le monde sensible rend à Dieu, le témoignage que Dieu se rend à lui-même par Jésus-Christ fait plus qu'y suppléer. Dès que Dieu parle par son saint Fils, tout nuage se dissipe, toute objection tombe, toute question légitime est radicalement résolue et toute curiosité raisonnable satisfaite. Les choses étant éclaircies et fixées, le doute cesse d'être possible ; et la foi, que la grâce crée en nous, relevant nos cœurs défaillants jusqu'au niveau de la parole divine, fait que notre âme

y adhère, la reçoit, se l'approprie, et entre ainsi dans une possession pleine, paisible, et en elle-même éternelle, de la lumière et de la vie dont cette parole auguste est l'expression. Nous devons donc, en somme, à ce témoignage surnaturel, c'est-à-dire à la révélation, l'apparition et le maintien, au firmament des âmes, de ce dogme souverain qui, en nous disant le vrai mot sur la nature divine, change en un jour radieux la nuit sombre, triste, glacée, périlleuse, où, en dehors des clartés qu'il répand, l'humanité a marché et continuera de marcher sur la terre.

Ainsi, nous le savons et la chose est indubitable : Dieu est amour. Cela revient à dire que la vie intérieure et naturelle de Dieu est la donation de soi-même, l'expansion, la communication, l'union. Être Dieu, c'est se donner, se donner sans fin, sans cesse, sans mesure, absolument, infiniment, éternellement. Être Dieu, c'est vivre de se donner ainsi, tout en possédant ce qu'on donne, et jouir de le donner comme de le posséder. Être Dieu, c'est n'être pas solitaire, encore que l'on soit un. Enfin, comme la foi le certifie et comme la lumière de gloire nous le fera voir en évidence, c'est être un être unique en trois personnes distinctes : Père, Fils et Saint-Esprit. Dire cela ou dire : Dieu est amour, c'est une seule et même chose.

Or, sans que, au dedans, rien l'y obligeât, sans que rien l'y pût attirer au dehors ; sans y prétendre le moindre gain, ni pouvoir en tirer l'ombre d'une gloire ou d'une joie essentielles ; uniquement parce qu'il est bon et qu'il lui a plu ainsi, Dieu, qui est amour, a décidé, non-seulement de créer, ce qui est faire de rien tout ce qui existe, mais d'agir dans sa création comme il agit dans le sanctuaire vivant de son essence. Il a formé ce dessein inouï de se donner lui-même à cette création, réellement, substantiellement, irrévocablement : de telle sorte que Dieu fût personnellement une créature et que, personnellement aussi, une créature fût Dieu.

Vous le savez, (et que cette science-là vous rend riches!), ce même Dieu qui est amour « a tant aimé le monde » qu'il s'est donné au monde en « lui donnant son Fils unique » [1]. Par la volonté et la mission du Père, le Fils de Dieu, Dieu comme le Père, s'est fait homme comme nous. Sur la terre comme dans son propre sein, dans le temps comme au delà du temps, Dieu lui a dit : *mea omnia tua sunt :* « tout ce « qui est à moi est à toi » ; toi et moi « nous sommes un »[2]. Ce grand, ce doux, ce ravissant mystère du Dieu amour, qui là-haut se nomme le Père, le Fils et l'Esprit-Saint, ici-bas il s'appelle Jésus, Jésus-Christ, l'oint de Dieu, Notre-Seigneur et Rédempteur. Entre Dieu et ce fils d'Adam qui naît de Marie à Bethléem, il y a le même rapport, la même donation, la même communication, la même union, qu'entre le Père qui est sans principe et le Verbe qui naît de lui, et, recevant de lui tout ce qu'il est, est la forme même de sa substance, et la splendeur infinie de son être. Dieu est amour.

Pour être ainsi humanisé, Dieu ne changeait point de nature. Comme on disait : Dieu est amour, on pouvait, on devait dire aussi : Jésus-Christ est amour. L'essence de Jésus-Christ, le fond de son être et de son mystère, c'est encore une donation, une expansion, une communication, ayant l'union et l'unité pour terme. Certes, à considérer les choses en rigueur, Jésus pouvait rester tout seul ; non sans son Père évidemment, de qui il emprunte tout, mais sans nous et isolé de toute créature. Ce que son Père lui était, ce qu'il était à son Père faisait plus que suffire et à la gloire de Dieu et à la sienne, comme aussi à leur mutuelle joie. Tout ce que, dans son infinie puissance, Dieu peut donner à une créature quelconque, il le donne à Jésus ; et tout ce qu'une créature quelconque, et des millions de créatures, et toutes

1. Jean III.

les créations imaginables, peuvent rendre à Dieu leur auteur, leur maître et leur père, Jésus le lui rend : je le dis de la reconnaissance, je le dis du respect, je le dis de l'humble sujétion, du culte, de l'adoration, je le dis de l'amour. Mais comme, très-librement, Dieu s'était donné à Jésus, Jésus, de concert avec son Père, résolut de se donner à d'autres : de sorte que, en principe, dans les pensées, les vouloirs et les décrets de Dieu, le Christ, Verbe incarné, fut toujours une Église, ou plutôt l'Église ; car il n'y en a qu'une qui est son temple et son corps [1]. Ici, comme là, partout, toujours, vous le voyez, dans le mystère de la sainte Église, dans le mystère de Jésus-Christ, dans celui de la Trinité des adorables personnes divines, le même fond se retrouve et subsiste invariablement : à savoir la donation, l'expansion, la lumière qui rayonne, la vie qui s'épanche, l'amour enfin et l'acte de l'amour. *Deus charitas est* : « Dieu est amour ».

Dieu, voulant déifier la création entière, commence donc par verser en un seul qui la domine et la résume, la plénitude de cette divinité qui découlera ensuite sur les autres [2]. De même, voulant s'unir l'Église universelle et lui communiquer ses dons, Jésus commence par s'associer une créature unique, capitale, royale, où tout le reste aura sa fleur, sa perfection et sa couronne. Cette « unique » du Christ, c'est Marie [3]. Ainsi, ce que Dieu dit d'abord à Jésus : « Tout ce qui est à moi est à toi », Jésus le dit ensuite à Marie, et avant de le dire à personne. Jésus reçoit Dieu tout entier ; et Marie, Jésus tout entier : Dieu est le tout de Jésus, et Jésus le tout de Marie. Dieu est amour : c'est ce qui fait que le Christ existe ; le Christ est amour aussi : c'est ce qui donne naissance à Marie.

1. Coloss. I, 24.
2. Jean I, 16.
3. Cant. VI, 8.

II. Toutefois, entre Jésus et Marie, une question se dressait qui ne pouvait surgir entre Jésus et son Père ; question énorme, question terrible. En donnant la divinité à son Fils incarné, Dieu ne lui communiquait que de la joie ; car puisque la vie, la nature, l'essence même de Dieu, c'est l'amour, l'amour pur, l'amour absolu, que peut-il y avoir en Dieu que de la joie? Oh! comme il est aisé de comprendre que l'amour veuille et puisse communiquer la joie! « Dieu, ton Dieu à toi », ce Dieu qui est à toi comme à nul autre, s'écrie prophétiquement le psalmiste, en parlant du Messie ; « il t'a oint », il t'a inondé « d'une huile de joie « incomparable[1] ». Mais ce bénienfant de Dieu, ce *bienheureux* par excellence, ce Verbe fait chair, dès qu'il entrait dans le temps et touchait le seuil de ce monde, il y trouvait quelque chose de tout nouveau pour lui ; quelque chose d'étrange, d'inouï, et qui, dans la sphère d'où il descend sans la quitter, est introuvable et impossible. Il y trouvait le péché, et, avec le péché, la douleur qui en est la juste suite et l'ombre inévitable. Et non-seulement il y trouvait le péché et la douleur, mais il allait au-devant d'eux avec le dessein arrêté, l'ambition réfléchie et le désir très-ardent de les rencontrer, de les saisir, de les étreindre, de se les approprier comme son lot spécial et son dû, de se les unir enfin comme l'affamé s'unit le pain qu'il mange. C'était là même une des raisons majeures de son incarnation. Il prenait chair et venait ici-bas pour y tenir la place des pécheurs, prendre sur lui leur iniquité, et l'expier en en subissant toute la peine. Un torrent fangeux et amer se mêlait donc nécessairement aux eaux, d'ailleurs si douces et si limpides, de ce fleuve qui est la vie humaine de Jésus. L'essence que le parfumeur a versée dans la matière qu'il pile et triture pour en faire un parfum, n'en est pas plus

1. Psaum. XLIV, 8.

inséparable, que la douleur ne l'était de cette vie du Sauveur. Que ferait-il donc de cette douleur en se communiquant lui-même à sa mère? Ah! la grâce dont il est rempli, sa beauté, ses lumières, ses vertus, toutes ses perfections, toutes ses joies, toute sa gloire, il n'y avait que de la douceur à donner tout cela, et le don coulait comme de source. Mais cet état et cette fonction de victime, mais ces hontes, ces opprobres, cette inénarrable abjection, ces contradictions et ces luttes au dehors, ces agonies au dedans, ces ennuis, ces terreurs, ces abandonnements, ces tortures, enfin ce total et incomparable martyre qui s'appelle la Passion, est-ce un don que l'amour puisse faire? Et s'il advient que l'amour ait ces choses dans la main, ouvrira-t-il la main pour les répandre ou les laisser prendre? Son besoin, sa coutume, n'est-ce pas, au contraire, d'attirer à soi toute la peine, et de se la garder jalousement afin de l'épargner à ceux qu'il aime?

Sans doute et bien souvent chez nous, cette volonté naturelle de l'amour est enchaînée par l'impuissance. On jouirait de souffrir tout seul; l'ordre est qu'un autre souffre avec nous et devant nous: de sorte que là où nous aurions tant voulu nous substituer, nous sommes réduits à compatir. Mais c'est l'histoire de notre amour à nous et sa condition sur la terre. Telle n'était pas la condition de l'amour de Jésus pour Marie. Cet amour était libre et souverain; et tout ce qu'il souhaitait, il lui était toujours facile de l'accomplir.

Il arrive bien aussi que l'amour accepte de voir une peine endurée par ceux qu'il chérit: c'est quand cette peine est méritée. L'amour, je dis l'amour vrai, aime tant la justice! Puis la justice rend beaux ceux qui s'y livrent; elle les rend libres, saints, heureux. Tout cela est du goût de l'amour, et le moyen lui devient cher qui conduit à une fin si passionnément désirée. Mais ici, en Marie, il n'y avait pas l'ombre de péché. Le mal ne l'avait pas même

effleurée ; elle était absolument pure ; ce n'est point assez dire : elle était pleine de grâces, de vertus, de mérites, de titres aux complaisances divines et aux meilleures bénédictions. Que de raisons avait donc Jésus de vouloir qu'elle ne souffrît point ; de réserver par suite, quant à elle, cette portion de son héritage humain qui est la douleur, et d'arrêter, par ce côté du moins, l'effusion de sa vie ? « Tout « ce qui est à moi est à toi » : oui, mais tout ce qu'il sied que je te donne : tout ce qui, en confirmant la paix de ton cœur et en augmentant sa joie, sera la joie du mien et me consolera, au besoin, de tout ce que j'endure.

Pensez-vous que la très-sainte âme de Notre-Seigneur n'ait pas pu se poser cette question ? Certes, il faut bien se garder de rabaisser la majesté de l'esprit de Jésus à cet état bas, infirme, humiliant, qui est si souvent le nôtre, et qui s'appelle l'hésitation ou le doute. Son œil limpide et pénétrant, son œil tout grand ouvert, plongeait paisiblement dans ce monde infini de lumières que nous nommons « les « conseils de Dieu ». « Le Fils ne fait rien de lui-même, « dit-il, hormis qu'il ne l'ait vu faire au Père ; mais tout « ce qu'il voit faire au Père, il le fait comme lui et avec « lui [1]. » La théorie de sa sainte vie lui était donc toujours présente et évidente ; et ses actes y répondaient comme les touches d'un clavier fidèle répondent à la pensée de l'artiste qui le manie. Cependant, tout inviolablement que, selon son humanité, il fût soumis à Dieu son Père, il restait parfaitement libre. Incapable de pécher, c'est-à-dire de choisir le mal, en tout ce qui est bon et licite il pouvait néanmoins choisir. Rien ne prouve que son Père lui ait fait un commandement exprès de partager avec Marie les douleurs de sa sainte Passion. Supposé même que Dieu lui en eût intimé l'ordre, qui niera que, s'il l'eût voulu et demandé,

1. Jean v, 19.

lui que « le Père exauce toujours [1], » il n'eût pu en obtenir ou la révocation ou la dispense ? On peut donc dire que, sur ce point, Jésus avait un vrai parti à prendre.

Quel parti croyez-vous qu'il prit ? Je pense, et instinctivement vous pensez toutes comme moi, que s'il avait pu suspendre même un instant sa décision intérieure et que Marie l'eût su, elle l'aurait tout de suite si humblement, si ardemment prié, qu'il aurait, sans délai, fait droit à son désir : et ce désir, dans lequel l'âme tout entière de cette Vierge eût passé, c'eût été que, dans ce partage que Jésus daignait faire avec elle, rien, absolument rien ne fût exclu. Que si pourtant son impénétrable sagesse, qu'elle eût alors adorée sans la comprendre, le portait à réserver quoi que ce soit dans cette communication de sa vie, ce fût tout plutôt que la douleur. Oh ! oui, s'il y avait quelque chose à retenir ici sur la terre, à la bonne heure que ce fut la joie. L'amour seul, quand il est vrai et pur, en est une si vive et si pleine qu'il rend aisément généreux à sacrifier les autres. Mais lorsque la douleur atteint celui qu'on aime, qu'on aime infiniment plus que soi, lorsqu'elle ne l'atteint pas seulement, mais qu'elle l'enserre, le presse, le pénètre, l'inonde, le brûle, le dévaste, le désole et finit par le tuer, défendre à l'amour de souffrir, supposé que ce fût possible, ce serait le pousser à un état si violent et lui infliger un tel supplice, que les souffrances les plus atroces empruntées à l'objet aimé sembleraient à côté un rafraîchissement et une délivrance.

Vous n'êtes point Marie, vous toutes à qui je parle : vos enfants ne sont point Jésus. Malgré cela n'est-il pas vra que si vos enfants sont plongés dans la peine, demeure dans la joie vous devient comme intolérable ?

Tel est l'amour, ou il n'est pas.

1. Jean XI, 42.

Jésus le savait et le sentait, et mieux encore que sa sainte Mère; car son amour à lui dépassait en tout sens celui qu'elle lui portait. C'est pourquoi, encore que dans ces secrets et inénarrables entretiens qu'elle eut avec son Fils durant les trente années de leur vie cachée et intime, elle lui ait très-probablement adressé de pieuses et tendres supplications touchant la part qu'elle pourrait prendre à cette phase capitale de sa vie et de son œuvre qui est son sacrifice, Jésus n'avait pas attendu l'expression de ce désir, et il demeurait réglé entre lui et son Père céleste que Marie, son unique à lui, comme il est l'unique de Dieu; cette créature en qui, toute proportion gardée, il vivait comme Dieu vit en lui; cette épouse si aimante, cette associée si fidèle, cette aide si laborieuse et si dévouée, partagerait même ses douleurs; qu'en lui disant : « Tout ce « qui est à moi est à toi », il n'excepterait rien; qu'elle le suivrait partout, mais surtout au Calvaire, et qu'enfin, de même qu'il aurait sa passion, elle aurait sa compassion.

Une mère sans larmes à côté de ce Fils tout en sang n'était, ni pour Dieu, ni pour nous, une conception recevable. Quelque chose eût éternellement manqué à la gloire, à la dignité, à la beauté morale de Marie, si Jésus l'avait complétement soustraite à cette immolation par laquelle il rachète le monde. Il eût paru que, l'aimant tant, et à tant de titres, il ne l'aurait alors ni assez estimée, ni assez honorée, et ne l'aurait même point aimée jusqu'au dernier possible de l'amour. Ce qui est dit de lui au regard de sa chère Église, que « ayant aimé les siens qui étaient dans le « monde, il les aima jusqu'à la fin » [1], ne se trouverait pas clairement vérifié dans sa mère, reine de cette Église. Il semble qu'elle aurait eu, dans ce cas, quelque droit de se plaindre, et nous aussi peut-être après elle.

1. Jean XIII, 1.

Enfin, vous le savez, vous le comprenez, la Passion était incontestablement ce que j'oserai nommer le meilleur de Jésus. C'est là qu'il achevait de déclarer son amour pour son Père en achevant de se dépenser pour lui ; c'est là qu'il finissait de détruire le péché, de ruiner l'empire de satan, de triompher de la mort, de révéler sa divinité, de prêcher l'Évangile, de fonder la nouvelle alliance et de sauver le genre humain. C'est là qu'il méritait l'exaltation de son humanité personnelle et les gloires de son corps mystique. C'était le terme de sa course, le comble de ses désirs, la paix terrestre de son cœur, le suprême et éternel honneur de sa vie. Quelle apparence donc que, résolu de tout donner à Marie, il voulût précisément en exclure ce qui avait plus de prix que tout le reste! Il n'était pas possible ; et telle est la raison pour laquelle le Père et le Fils, dans l'unité de leur commun Esprit, convinrent, de toute éternité, que Marie souffrirait sur la terre ; qu'elle souffrirait avec Jésus, comme Jésus et de toutes les douleurs de Jésus. La Passion fut ainsi un festin où le Fils et la mère s'assirent de compagnie, mangeant ensemble jusqu'à la satiété, buvant ensemble jusqu'à l'ivresse.

III. Est-il utile et à propos de vous en parler davantage ? Nous pourrons tenter une autre fois de sonder ce mystère. Je vous dirai seulement aujourd'hui : mesurez, si vous le pouvez, la Passion du Sauveur, vous aurez la mesure de la compassion de Marie. Jérémie, en parlant de cette ineffable désolation, écrit qu'elle est « grande comme « la mer » [1] : c'est pour dire quelque chose, car vous entendez toutes que parmi ces mots, quels qu'ils soient, qui, dans la langue humaine, signifient des objets matériels,

1. Lament. II, 13.

toujours si petits, même quand ils ont une apparente grandeur, on n'en saurait trouver qui corresponde à l'immensité de douleur qu'il s'agit d'exprimer ici. Rien n'y peut-être comparé ; et quand du haut de leur trône, qui est un autel, ces deux patients sacrés, ces deux victimes, nous crient : « Vous tous qui passez par le chemin » de ce monde, « voyez si quelque part », dans vos histoires, dans vos souvenirs, ou dans vos imaginations « il y a une dou- « leur qui ressemble à la nôtre [1] », les hommes de tous les siècles peuvent successivement passer et regarder, les hommes les plus savants dans cette science de la douleur, si vulgaire ici-bas, tous seront forcés de répondre : non, rien n'est comparable à ce que vous souffrez : par quelque endroit que l'on vous considère vous êtes des êtres absolument uniques, uniques dans votre beauté, uniques dans votre bonté, uniques dans votre sainteté, mais, assurément aussi, uniques dans vos douleurs.

Qu'ajouterai-je, ô mères chrétiennes ? Jésus, montant le Calvaire, disait aux filles de Sion : « Ne pleurez pas sur « moi, mais pleurez sur vous-mêmes [2]. » Que voulez-vous? L'amour ne se guérira jamais de s'oublier pour ceux qu'il aime. Jésus et Marie veulent bien que la dernière pensée de cette méditation soit un retour sur vous, et que, les ayant regardés quelques instants, eux qu'on serait si heureux de regarder toujours, vous jetiez ensuite les yeux et sur votre cœur et sur votre vie. Si donc il plaît à Dieu de pencher quelquefois vers vous ce calice de la souffrance, où il boit le premier et qu'il boit seul jusqu'à la lie, je vous en prie, ne murmurez plus, ne vous scandalisez plus, ne détournez même plus vos lèvres. Ce n'est pas souvent, sans doute, que Dieu vous le présente au même titre qu'à sa

1. Lament. I, 12.
2. Luc. XXIII, 28.

sainte Mère : je veux dire à titre d'associée aux labeurs de sa rédemption et aux enfantements de sa grâce. Ces fonctions-là sont trop sublimes pour n'être pas un peu réservées. Heureuses, cent fois heureuses ; bénies, mille fois bénies celles qui, ayant reçu cette vocation, s'y rendent fidèles et s'y dévouent. Je ne sais pas si de telles âmes ont besoin d'encouragement, car l'amour est le jour qui les a éveillées du sommeil de la vie ordinaire ; elles marchent à sa clarté, par son mouvement, sous son influence, et l'amour est la force des forces. Mais la plupart du temps, quoique venant toujours d'un grand amour et contenant d'immenses miséricordes, la douleur est pour vous un effet de la justice. Alors, de grâce, courbez la tête ; et tant que le nuage n'est point passé, ne la relevez pas, hormis pour regarder le crucifix, votre ancêtre et votre modèle dans la religion patiente envers la sainte justice de Dieu.

D'autres fois la douleur est principalement une épreuve, un moyen de formation morale, un procédé d'éducation céleste qu'emploie le divin précepteur de votre âme. Épreuve ou châtiment, au fond c'est toujours Dieu préparant sa pauvre créature à la béatitude. Quoi qu'il fasse ou que nous le forcions à faire (car ici nous le contraignons souvent à agir comme lui-même voudrait n'agir jamais), il est toujours Dieu, le bon Dieu ; ce Dieu dont je vous disais que toute l'histoire, toute la législation, toute la providence, toute la vie, tout le caractère, toute la nature est traduite par ces mots inspirés : « Dieu est amour. »

Nous touchons à une semaine dont telle est l'étonnante vertu, que, supposé les âmes entièrement livrées à son action, elle les convertirait à la douleur. Elle est si belle, si grande, si divine, cette douleur de Jésus et de Marie ! Oui, c'est à s'éprendre de souffrir : tant il est clair que la souffrance étant, du côté des choses où nous sommes, le caractère principal de la vie du Sauveur et de sa bénie Mère,

souffrir pour eux, et près d'eux, et comme eux, est le moyen le plus assuré de leur être tout à fait conforme : en quoi consiste indubitablement la perfection et le bonheur des créatures. Mais au moins, je le répète, sortez du pied de cet autel, sortez de cette douce fête, sortez de cette grande et émouvante semaine, décidées au respect docile des volontés de Dieu, et à cette résignation chrétienne qui, si elle permet de crier : « Père ! s'il est possible, que ce calice « s'éloigne de moi », fait qu'on ajoute toujours : « cepen- « dant que votre volonté se fasse, et non la mienne [1]. »

1. Matth. xxvi, 39.

QUARANTE-UNIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE LA COMPASSION DE LA Ste VIERGE

III.

DE LA COMPASSION DE MARIE.

Cui comparabo te, vel cui assimilabo te, filia Jerusalem?... Magna velut mare contritio tua. Quis medebitur tuî ?

A qui te comparerai-je, à qui t'assimilerai-je, fille de Jérusalem ? Ton brisement est grand comme la mer. Qui trouvera un remède à tes maux ?

JÉRÉM. Lament. II, 13.

Si, en cherchant à se rendre compte du mystère de ce jour on entendait le mot de compassion dans le sens où nous l'employons d'ordinaire, on aurait de ce qui occupe l'Église et qu'elle honore avec tant de piété, une idée si basse et de tout point si imparfaite, qu'il faudrait presque la tenir pour fausse. N'insistons pas sur la nature et les limites toujours restreintes de ces douleurs humaines qui ont coutume de nous émouvoir et d'exciter nos compassions. Ne regardons pas non plus de trop près, ne sondons pas surtout bien

avant le cœur où ces compassions naissent, cœur souvent si grossier, si égoïste, si froid, si léger, si incapable enfin d'un sentiment profond. Il reste que ce qu'un cœur, même bon, sensible et chaleureux accorde de sympathie ou de pitié à un être qui souffre de grandes douleurs, n'est, la plupart du temps, qu'une affection assez superficielle, peu active, peu efficace et de peu de durée. L'âme est sincère ici, je le veux ; mais elle est courte et faible. Le mal d'autrui la touche, mais sans la pénétrer beaucoup. A l'affligé qu'elle voit elle donne de ce qu'elle sent, à peu près comme elle donne de ce qu'elle a au pauvre qu'elle rencontre : avec élan peut-être, mais en passant, et ne s'engage point par le fond dans ce mal qu'elle déplore. Il y a à ceci des exceptions : on se ferait illusion si on pensait qu'elles ne sont pas rares.

Prenez pourtant ces exceptions ; élevez ce qu'elles vous offrent de bon à ce que votre esprit peut imaginer de meilleur, je veux dire de plus vrai, de plus délicat, de plus ardent et de plus ferme : vous n'aurez point encore l'idée de la Compassion de Marie. Marie fait toute autre chose ici que d'être émue de pitié pour ce que Jésus souffre. Elle fait plus, infiniment plus que de ressentir par sympathie les douleurs de son divin Fils. Son cœur, son âme avec toutes ses puissances, son être tout entier entrent réellement dans la Passion du Rédempteur. Elle y entre toute vive, pleine de l'amour le plus fervent, et tout ensemble avec une possession d'elle-même et une tranquillité imperturbables ; sachant ce qu'elle fait, voulant le faire et le faisant de toutes ses forces. Dieu seul, qui les lui a départies, en connaît la vigueur et l'étendue. Elle entre là d'ailleurs comme en un lieu ouvert, où il n'y a pour elle ni portes, ni murailles, ni retraites, ni ombres, ni secrets d'aucune sorte ; un lieu qui lui appartient, où elle est chez elle, où elle peut dès lors aller partout, où elle va en effet partout, appuyée sur un droit plénier et manifeste, et

munie d'un tel pouvoir que l'exercice n'en peut être entravé un instant : si bien qu'étant ainsi libre de tout obstacle, ce pouvoir paraît n'avoir point de bornes. Il y a plus : tout ce que Marie trouve en ce lieu sacré qu'elle parcourt en tout sens, elle s'en empare, se l'approprie et, pour ainsi parler, se l'identifie. Elle fait sienne, absolument sienne, la Passion de Jésus. Elle s'en couronne comme d'un diadème, elle s'en enveloppe comme d'un vêtement, elle s'en inonde comme d'un parfum, elle s'en nourrit comme d'un festin, elle le boit comme le vin d'un calice. Elle ne prend pas la moitié des douleurs du Sauveur, partageant le fardeau qu'il porte. Assurément elle le partage, mais sans qu'il soit du tout divisé. Tous deux sont sous la charge ; chacun la porte tout entière ; et de la porter ainsi à deux, loin de la leur rendre plus légère, fait qu'elle en est incroyablement aggravée. La douleur de l'un double ici celle de l'autre, et le comble du tourment de l'un comme de l'autre est de n'être pas tout seul à l'endurer. « Il est de ce Fils et de cette Mère, dit quelque part Bossuet, comme de deux miroirs opposés qui, se renvoyant réciproquement tout ce qu'ils reçoivent, par une espèce d'émulation, multiplient les objets jusqu'à l'infini [1]. »

L'objet renvoyé ici et indéfiniment multiplié, c'est la douleur. En somme, il n'y a au Calvaire qu'une même Passion subie par deux personnes. En Jésus elle se nomme simplement Passion, parce qu'elle a en lui son fondement et son origine ; en Marie on la nomme plutôt Compassion, parce qu'elle ne l'atteint qu'ensuite et par dérivation ; mais,

1. Il dit ailleurs : « O Marie ! divine Marie ! O de toutes les mères la plus désolée !... bien loin de diminuer les afflictions de Jésus, vous les redoublez en les partageant, et vos douleurs mutuelles s'accroissaient ainsi sans mesure et se multipliaient jusqu'à l'infini, pendant que les flots qu'elles élevaient se repoussaient les uns sur les autres par un flux et un reflux continuel. » I Serm. pour le Vendredi saint. Sur la Passion de N.-S. J.-C.

je le répète, c'est une Passion unique, et la différence qui s'y trouve n'est guère que dans la forme. Jésus et Marie sont plus qu'unis dans ce mystère, ils y sont un [1]. Cette Vierge n'a pas plus parfaitement donné sa chair et son sang au Verbe quand il est descendu en elle pour y revêtir notre nature, qu'elle ne lui donne et livre tout son être pour subir, avec lui et en lui, ce martyre sans mesure par lequel il rachète le monde.

En dehors de l'union élémentaire et nécessaire, qui est le fruit de l'état de grâce, ou plutôt en constitue le fond, il y a trois unions successives de Marie et de Jésus, et d'une perfection qui va croissant toujours. La première est celle qui se forme par ce fait qu'elle conçoit du Saint-Esprit ce Fils de Dieu qui devient son Fils à elle. La troisième est celle qui, dans le ciel, achève de les consommer tous deux « en un » comme, dit Jésus[2] : union finale, immuable, éternelle, dont la gloire et la félicité dépassent tout ce qui n'appartient pas aux états essentiels de Dieu. Mais la seconde de ces unions, celle qui suit la première et la surpasse en sainteté, car elle est le comble terrestre et de la grâce et de l'amour ; et qui en même temps précède la troisième, dont elle est le titre et la préparation, c'est l'union, dans une même douleur, et de cette victime qui pâtit et de cette autre victime qui compatit. Or, cette seconde union est le mystère même de la Compassion de Marie et l'objet de notre culte.

Dans un livre admirable intitulé *le Pied de la Croix*, le Père Faber a sondé jusqu'au fond les douleurs de la très-sainte Vierge. Il a écrit sur les caractères de ces douleurs sacrées, notamment sur leur réalité et leur immensité, plu-

1. Après avoir expliqué à sainte Brigitte comment, lorsque son divin Fils naquit d'elle, elle sentit comme la moitié de son cœur devenir son propre fruit, Marie ajoute : « Je ne crains pas de dire que, dans la Passion, sa douleur était ma douleur, parce que son cœur était mon cœur. » Révél. liv. I, chap. 35.

2. Jean XVII. 23.

sieurs pages qui sont des chefs-d'œuvre [1]. Nul n'avait si bien dit ; nous doutons que l'on puisse mieux dire. Nous renvoyons donc à ce livre celles de vous qui voudront connaître ce qui se peut savoir ici-bas de la Compassion de Marie ; et, croyez-moi, veuillez-le toutes, car cette science est un vrai trésor de lumière, de grâce et de piété. Plus que partout ailleurs peut-être, le cœur, l'amour, la sainteté et l'incomparable grandeur de notre mère bénie s'y révèlent ; et Marie plus clairement révélée, c'est Jésus mieux manifesté, et, par là même aussi, Dieu mieux connu : en quoi consiste « la vie éternelle » [2].

Mais puisque cette fête nous réunit, et que notre devoir est d'édifier vos âmes, nous voudrions tenter d'étudier aujourd'hui les douleurs de Marie dans les principales causes qui les produisent. Peut-être est-ce le meilleur moyen de vous donner à entendre à quel point ces douleurs sont saintes, sublimes, énormes, épouvantables, et quel droit nous avons, par suite, de dire avec le prophète à celle qui les subit : « A qui te comparerai-je, à qui t'assimilerai-je, « ô Vierge, fille de Jérusalem ?... Ton broiement est grand « comme la mer ; et qui trouvera jamais un remède à tes « maux ? »

Je parle des causes de la douleur de Marie : on peut dire qu'il y en a plusieurs ; on peut et l'on doit dire aussi qu'il n'y en a qu'une. La cause des douleurs de Marie, c'est Jésus. Tout ce qu'elle souffre vient de Jésus, se réfère à Jésus, a sa raison d'être et sa subsistance en Jésus. Ici, dans sa Passion, Jésus, la joie du ciel et de la terre, Jésus, la joie de Dieu, tourne tout entier en douleur à sa mère ; et non-seulement par ce qu'il souffre ou ce qu'il dit ou ce qu'il fait, quoique tout cela aussi mette cette Vierge au supplice ; mais c'est d'abord et surtout par ce qu'il est que Jésus lui

1. *Le Pied de la Croix*, chap. I. Le martyre de Marie, n° 1 et 4.
2. Jean XVII, 3.

devient douloureux : d'où il suit que la douleur de Marie touche presque à l'infini et en revêt les caractères. Qu'est Jésus ? Le Verbe incarné, son Fils à elle. Qu'est-il encore ? Le Fils de Dieu, vrai et unique Dieu comme le Père qui l'engendre. Qu'est-il enfin ? L'aîné de la famille humaine et le chef de la création : trois gloires incontestablement et trois sources vives de délices ; il y a des heures où Marie l'a senti ; mais présentement ces sources ne lui versent que des torrents d'amertume et d'indicible angoisse.

I. Et d'abord Jésus est son fils. S'il y a sur la terre une union intime et profonde, je n'ai point à vous l'apprendre, c'est celle de la mère et de l'enfant. La communauté, on pourrait dire l'identité de vie physique, qui est le principe de leurs rapports, se termine à une union morale telle, que la nature ne la dépasse point. Tout resserre ensuite cette union, tout la perfectionne : la ressemblance, la sympathie, les soins donnés et reçus, les caresses échangées, les peines partagées, et enfin tout ce long et libre et affectueux enfantement qu'on nomme l'éducation, et qui n'est que le temps où l'âme de l'enfant semble plus immédiatement et sans interruption couvée par l'âme de la mère. Hélas ! triste mais inévitable condition de la vie d'à présent : il arrive qu'avant d'être consommée dans le ciel, où Dieu veut qu'elle le soit, cette union se relâche ou même se brise. Je ne parle pas de la mort : d'elle-même la mort ne rompt que les liens extérieurs et pour peu de temps ; on peut s'en consoler. Je parle du péché, un brisement qui, si, en ce monde, il ne sépare pas toujours les cœurs (et il en faut bénir Dieu), commence du moins en droit le divorce éternel des âmes, dont les cœurs, hors du temps, ne se distinguent plus : l'affection suivant alors inévitablement le jugement de l'esprit, comme ce jugement lui-même suit nécessairement les immuables pensées de Dieu et ses sentences définitives.

Et jusqu'où, même ici, le péché opère-t-il en fait ce divorce des âmes, lorsque l'un des deux qu'il sépare s'obstine dans le mal et s'y fixe ? Laissons les mères et leurs écarts possibles ; il y a des fils prodigues, des fils ingrats, des fils dénaturés, et tels que, si on ne les maudit point, on serait tenté de le faire et on en aurait le droit.

Mais si l'enfant reste pur et bon ; si, cessant d'être enfant, il ne cesse point d'être fils ; si surtout, grandissant en âge, en intelligence, en vertu, il grandit pareillement en piété filiale, et abonde en reconnaissance, en égards, en tendresse, l'union entre sa mère et lui augmente en proportion. Rarement, il est vrai, la réciprocité y est parfaite. L'inaliénable honneur de la mère est de demeurer la plus fidèle des deux, la plus sensible, la plus aimante, et d'être encore empressée à donner quand on a moins besoin de recevoir. Mais enfin là où l'ordre est maintenu par la religion des deux envers la loi divine, et l'influence de Dieu, si puissante partout où il règne, la mère et le fils sont unis comme peu d'autres créatures ont le bonheur de l'être ici-bas.

O vous à qui je dis ces choses et qui les sentez trop pour ne les point comprendre, interrogez votre cœur, interrogez votre foi et pensez quelle mère Marie fut à Jésus, quel fils Jésus fut à sa mère, et quelle était dès lors l'union d'une telle mère avec un tel fils ! C'est purement ineffable. Deux sources coulant dans un même lit et ne formant qu'un seul ruisseau, deux métaux fondus ensemble dans un unique brasier, ne seraient point unis comme l'étaient ces deux êtres. Et cette union croissait toujours parce que, dans les deux cœurs où elle avait son siége, l'amour allait toujours croissant. Il est vrai, de Jésus à Marie ce n'était qu'une croissance de démonstration et d'effet ; dès qu'ils avaient commencé d'exister, c'est-à-dire dès son origine à lui-même, tous les amours du Christ avaient atteint leur perfection. Mais de Marie à Jésus, le fond même des choses pouvait

grandir, et réellement il grandissait. A chaque instant, pour ainsi dire, de ces trente-trois années qu'il avait passées avec elle, Jésus s'était montré à sa sainte mère et plus aimant et plus aimable ; et en retour, chaque fois que le cœur de cette vierge avait battu, ç'avait été pour envoyer plus d'amour à Jésus. Elle ne l'aimait pas seulement, ce fils, et de tous les amours possibles, les lui donnant tous à la fois, elle l'adorait ; elle pouvait, elle devait l'adorer. O ambition secrète, ô irrésistible besoin, ô soulagement suprême, ô vrai paradis de l'amour ! adorer ce qu'on aime ! Hors qu'il s'adresse à Dieu, l'amour créé qui se pousse là devient idolâtrique. Adorer celui qu'elle aimait, pour Marie, loin d'être une idolâtrie, c'était une religion, la vraie religion, et le culte le plus légitime. Si elle n'avait point aimé Jésus jusqu'à l'adoration, elle eût été aveugle, infidèle, impie même. Elle adorait son Fils : ce qui revient à dire que la sphère de l'absolu était ouverte à son amour, que l'immense en était la mesure, et qu'il nageait dans l'infini.

Joignez que si ce Dieu, qui était son fils, était venu du ciel en terre, c'était pour elle plus que pour tous les autres, encore que ce fût si réellement pour tous les autres ; mais d'abord, je le répète, il était venu pour elle, pour se donner à elle, la sanctifier, la déifier. Tout ce qu'il avait fait et donné sur la terre, c'était son bien à elle avant d'être celui de personne. Les mystères, les enseignements, les travaux, les prières, les souffrances du Sauveur, c'était le prix du salut du monde, mais d'abord du salut de Marie ; le prix de son immaculée conception, de sa virginité plus qu'angélique, de sa maternité divine, de son incomparable sainteté, de son incompréhensible béatitude. Calculez donc, s'il est possible, ce que ces certitudes, ces évidences, ces spectacles qui ne se voilaient jamais, mais allaient au contraire s'illuminant toujours, devaient produire dans la créature la plus fidèle, la plus capable d'aimer, la plus aimante que Dieu eût

faite, une créature dont l'amour incréé, l'Esprit-Saint, était pour ainsi dire l'âme principale, remplissant, possédant et gouvernant son âme propre et vraiment tout son être ! C'est le comble de la vérité qu'à raison de cet amour sans nom Marie vivait en Jésus plutôt qu'en elle-même, se fondant, se perdant incessamment en lui par une donation actuelle et totale, par un sacrifice toujours renouvelé et toujours consommé.

Eh bien ! au jour où Jésus tout entier ne fut plus qu'une douleur, au jour où l'enfer et la terre et le ciel même, conjurés contre lui, se ruèrent sur lui ensemble, le cernant de toutes parts, le flagellant à l'envi, le perçant de traits, l'accablant de coups, le chargeant d'anathèmes, l'enveloppant d'infamie, le saturant d'opprobres, broyant son corps, désolant son âme et presque la damnant, en ce jour, que croyez-vous que sentit et souffrit sa sainte Mère, sa mère qui voyait tout, qui pénétrait partout, qui embrassait tout sans exception, sans distraction, sans division, sans défaillance? Que dire? Mieux vaut se taire et prier que parler. Le discours qui, d'ordinaire, aide et dirige l'intelligence, ne sert ici qu'à l'offusquer et à gêner son mouvement. En somme, Jésus, victime universelle, accomplit au Calvaire un sacrifice universel : il porte toute l'iniquité, il expie tous les crimes, il solde toutes les dettes, absorbant pour cela tout ce qu'une créature substantiellement unie à une personne divine et plongeant par toutes ses racines dans la divinité, peut attirer à elle, contenir en elle et subir de douleur. Marie a ce sacrifice sous les yeux, les yeux divinement ouverts et divinement clairvoyants de son corps et de son cœur; et Marie est la mère de Jésus!

II. Mais, je vous l'ai dit, Jésus, qui est le fils de cette femme, est en même temps son Dieu, le Dieu de toute

créature, l'unique Dieu véritable, « béni par-dessus toutes « choses, écrit saint Paul, et aux siècles des siècles [1] ». Il en résulte que cette Passion qui, parce qu'il l'offre et la subit, satisfait pour tous les péchés, est elle-même, parce qu'on la lui inflige, le plus grand de tous les péchés. Ah! de condamner et de traiter un homme innocent comme on fait ici le Sauveur, et davantage le plus saint, le meilleur et le plus bienfaisant des hommes, tel qu'était incontestablement Jésus-Christ, c'était un crime abominable. Tous les droits étaient violés là d'un seul coup, toutes les lois transgressées : d'autant que ce mal, déjà si énorme en lui-même, était absolument gratuit, sans ombre de raison, sans apparence de prétexte ou d'excuse. Mais, de plus, cet homme qu'on traitait ainsi était Dieu. « Dieu était dans « cet homme », y vivant comme il vit en lui-même et y vivant précisément pour sauver le monde et « se le récon- « cilier [2]. »

Que ceux qui le tuaient, après l'avoir si indignement tourmenté, ne crussent pas qu'il fût Dieu, il l'était néanmoins; et leur aveuglement à l'endroit d'une vérité tant de fois et si prodigieusement déclarée et prouvée, n'était qu'une iniquité de plus ajoutée à tant d'autres. Mais alors que font-ils? Sans doute, tout péché atteint Dieu, mais seulement d'une certaine manière. Le pécheur viole le droit de Dieu, il méprise sa volonté, il oublie ses bienfaits, il dédaigne ses promesses, il blesse ses perfections, brave sa justice, contredit sa sagesse, offense sa souveraineté, contriste et trahit son amour; c'est beaucoup, beaucoup trop, mais enfin c'est tout. D'ordinaire, ce n'est pas à la personne même de Dieu qu'on en veut, ce n'est pas directement Dieu qu'on attaque; et si l'on en vient à cette fureur, vaine et impuissante qu'elle est, elle ne nuit qu'au

1. Rom. IX, 5.
2. II Cor. V, 19.

malheureux qui s'y laisse emporter. Ici, Dieu est personnellement en cause; c'est lui, lui-même, qu'on hait et qu'on outrage ; et parce qu'il s'est rendu présent et accessible, parce qu'il s'est volontairement livré en proie, on l'atteint réellement. « Les pécheurs ont fait de moi tout « ce qu'ils ont voulu », dit Jésus dans les Psaumes. Depuis les liens dont on le garrotte au jardin de Gethsémani, jusqu'à ces clous cruels qui l'attachent au bois de son supplice, tout va directement à Dieu, tout l'affecte. Il est là celui dont parlait le père de famille quand, lassé de députer à ses serviteurs infidèles des mandataires qu'ils maltraitaient et des prophètes qu'ils égorgeaient, il disait : « Je leur en- « verrai mon fils; lui, du moins, ils le respecteront ». Tant s'en fallut, que dès qu'ils le virent, ils s'écrièrent : « Voici l'héritier : tuons-le et nous mettrons la main sur « l'héritage [1]. » Le blasphème et le sacrilège sont donc ici de beaucoup dépassés. L'impiété la plus audacieuse n'avait pas trouvé le secret de monter à une telle hauteur; jamais l'enfer n'avait eu ni l'occasion ni le congé de faire un coup de cette force et de remporter apparemment un si étonnant triomphe. Enfin, un mot dit tout parce qu'il dit un mal inénarrable : cette Passion est un déicide.

Or, Marie le sait; elle le voit, le comprend, et, autant que le peut un esprit créé, le mesure. Ne croyez pas que, pour comprendre et sentir le péché, il faille l'avoir commis ou que la science ici se proportionne à l'expérience. C'est juste le contraire. Pour avoir du péché une idée vraie et claire, il n'y a que les saints; et si la grâce donne parfois cette lumière aux pécheurs, par cela seul elle les fait saints. Voir le mal, en définitive, c'est voir l'offense de Dieu ; mais pour bien concevoir l'offense de Dieu, il faut voir Dieu : et qui voit Dieu? « Ceux qui ont le cœur pur », dit l'Évangile [2].

1. Matth. xxi, 37. — 2. Id. V, 8.

Devinez, dès lors, la claire vue qu'eut de ce mal inouï du déicide cette créature immaculée, toute vierge, et à cette heure surtout de la Passion, inondée de la lumière de Dieu! Et si son esprit voyait ce mal, qu'en ressentait son cœur?

« Dieu a mis mes amours en ordre », dit-elle dans le Cantique [1]. Il s'en suit que l'amour de Marie pour Dieu surpassait comme infiniment celui qu'elle portait à l'humanité sainte : de sorte que, par delà ce premier océan de peine, déjà si vaste, où nous la voyions tout à l'heure abîmée, voici qu'un autre nous apparaît, plus vaste encore, plus profond, plus épouvantable, où la Passion de Jésus la plonge et la noie. Tout ce que l'Esprit-Saint a créé d'horreur et de douleur dans l'âme des pénitents dont furent remplis les siècles, n'approche pas de l'horreur et de la douleur que produisit dans l'âme de la sainte Vierge le seul attentat du Calvaire. Le Père Faber dit avec raison que « pour expier la première Passion, il en aurait fallu une seconde [2] ». Marie, à proprement parler, n'expia point la Passion; mais elle en souffrit tant, et d'une manière si sainte, comme aussi de ce monde presque infini d'iniquité dont le martyre du Christ était le fruit et la solde, qu'autant qu'il se pouvait, elle répara ce mal et dédommagea Dieu. Au cours des âges, depuis l'ère chrétienne, l'Église n'a pas cessé un jour de suivre en pleurant le Sauveur sur la voie douloureuse : elle y a versé plus que des larmes ; elle y a répandu du sang. Toutes ces douleurs, toutes ces compassions, toutes ces réparations, tous ces martyrs intérieurs ou extérieurs des saints épris du Crucifié et jaloux de « consoler sa peine [3] », ne sont à la Compassion de Marie

1. Cant. I, 4.
2. Le *Pied de la Croix*. T. II. La Compassion de Marie, § 2.
3. Psaum. LXVIII, 21.

que ce que le premier crépuscule du matin est au plein jour, quand le soleil brille sans nuage au haut du firmament. Enfin, ce que le déicide produisit en Marie, ce fut la douleur à sa plus haute puissance, la douleur humaine prenant sa mesure en Dieu même, une douleur sans égale, sans limites, sans merci, sans mitigation, sans ressources.

Le mal moral nous attriste, et parfois jusqu'à nous navrer : je parle surtout des chrétiens, dont ces saintes douleurs sont la gloire ; mais il nous outre aussi, et notre âme en est indignée. Ne croyez point que ce soit là une surcharge à notre chagrin ; c'est une décharge, parce que c'est une issue. Si même, chose rare, nous ne nous échappons pas alors au dehors, et par exemple, en cris, en plaintes, en reproches, en accusations, en imprécations, nous nous échappons du moins au dedans. Supposé que la charité nous empêche d'en vouloir au pécheur, ou de lui parler avec amertume, nous en appelons à Dieu, nous invoquons sa justice ; ou même, sans l'invoquer, nous y pensons, nous espérons qu'elle aura son jour, qu'elle dira son mot, que le mal sera confondu, l'ordre vainqueur et enfin Dieu vengé. Quelle échappée et, comme je vous le disais, quelle ressource ! Il n'y eut rien de pareil en Marie. Dans son âme, plus que crucifiée, impossible de découvrir la moindre trace d'indignation, la plus petite ombre d'irritation ! Elle ne fait point appel à la justice de Dieu, et ne souhaite point qu'il se venge. Si elle invoquait ici la justice, ce serait sur elle-même. Elle voit tout, mais ne regarde qu'une chose, à savoir que Jésus, son amour, se livre présentement à cette justice bénie, qu'il s'y livre avec la douceur d'un agneau ; et elle s'y livre tout entière avec lui et comme lui. Quant à désirer un châtiment quelconque pour les auteurs, quels qu'ils soient, des forfaits qui sont la cause, l'occasion et l'enveloppe de ce grand sacrifice, elle n'en a ni le besoin,

ni la pensée, ni même la tentation. Cela n'appartient ni à sa fonction, ni à son caractère. Partout, toujours, mais au Calvaire surtout, elle est « la femme », la mère, la vierge clémente, l'avocate des pécheurs, la mère de la miséricorde.

C'est sublime, mais effroyable : car il s'en suit que pas une seule onde, pas une seule goutte de cette mer incommensurable, qui est sa douleur, ne sort du cœur où elle est renfermée; pas une goutte n'en jaillit, pas une ne s'en évapore, pas une ne s'en écoule, pas une n'y est absorbée : tout demeure fixe, stagnant, immobile ; et les tempêtes elles-mêmes (car au fond il y en a) se meuvent et tourbillonnent dans une sphère de paix souveraine, imperturbable et absolument inaltérée. Que fait-elle donc ici, cette Vierge ? Je vous l'ai dit, elle aime et elle souffre : elle souffre parce qu'elle aime, elle souffre autant qu'elle aime, elle souffre d'aimer et elle aime à souffrir. Regardez-la, étudiez-la, pénétrez-la : vous ne trouverez en elle, non plus que les anges et Dieu qui la contemplent, que de l'amour et de la douleur, l'amour pur et la douleur pure.

III. Elle aime l'offensé, mais elle aime aussi l'offenseur; et qui dira combien ? Elle est la mère de celui-ci aussi bien que de celui-là ; mère de ce Dieu qu'on crucifie, mère de ces hommes qui crucifient Dieu ; et c'est là, pour elle, une Passion qui s'ajoute aux deux autres. « A qui donc te « comparerai-je, à qui t'assimilerai-je, ô Vierge, fille de « Sion ? Qui te ressemble? Qui t'approche ? »

Le Christ, dit saint Paul, « est prédestiné de Dieu pour être « l'aîné d'une multitude de frères [1] ». Il est la tête du genre humain, le chef d'Adam lui-même, encore que, selon la nature et dans le temps, Adam soit vraiment son ancêtre.

1. Rom. VIII, 29.

Or, ce Christ, dont tous les hommes sont la famille, les membres, le corps, Marie l'enfante tel que Dieu l'a conçu et voulu. Selon la chair, elle n'enfante que lui ; mais selon l'esprit, par la grâce, dans son cœur, elle enfante avec lui tout son corps ; sans doute et avant tout, ce corps sacré et prochain qui est l'Église, mais aussi ce corps plus éloigné, ce corps premier et élémentaire d'où l'Église est tirée, et qui est l'humanité entière. C'est un point de doctrine établi par tous les saints Pères. L'honneur, la grâce, la charge de la maternité de Marie a cette extension universelle, qui correspond, comme il se peut, à cette sublimité où la hausse l'enfantement du Fils de Dieu. La Vierge en a pleinement conscience : Dieu lui a fait, pour cet emploi, l'âme et le cœur qu'il fallait. Et si, dans le mystère de l'heure présente, elle avait, par impossible, laissé voiler, dans sa mémoire, cette portion de sa destinée et de son ministère, en lui disant de Jean : « Femme, voilà ton Fils [1] », Jésus lui en eût représenté l'idée tout entière et toute vive ; mais, à vrai dire, Marie n'oubliait rien, et cette parole si solennelle et si efficace du divin Crucifié ne fut qu'une nouvelle lumière jetée pour elle sur un spectacle auquel ses yeux ne se fermaient jamais, comme aussi la consécration suprême d'une œuvre déjà faite et parfaite.

Mais s'il en est ainsi, comprenez-vous, comprenez-vous ? Voici la nouvelle Ève et qui tient serrés et embrassés, non dans ses bras, mais dans son cœur, au delà et au-dessus de son sein, dans l'intime et au centre de son être, qui donc ? Abel et Caïn, ses deux fils ; et aucun d'eux ne peut sortir de ce cœur où elle les rassemble ; elle ne veut point que l'un ou l'autre en sorte : son amour ne souffre même pas qu'ils y soient un instant séparés ; et Caïn hait et tue

1. Jean XI, 26.

Abel, Abel est haï et tué par Caïn ; et Abel, c'est Jésus ; et Caïn c'est la foule humaine : la foule qui remplit et la terre et le temps, la foule où sont tous les pécheurs, tous les impies, tous les infâmes, les scélérats. les déhontés, les cyniques, les abominables, les gens de Sodome et de Gomorrhe, les Antiochus, les Hérode, les Judas, les Néron ; la foule d'où surgira un jour l'*homme de péché*, le grand maudit, l'Antéchrist. Cette foule est là sur cette montagne et autour de cette croix dressée par elle, dressée pour elle : elle y parle, elle y vocifère, elle y agit : Marie la voit, Marie voit ce qu'elle fait, et Marie est sa mère, Marie garde pour elle un vrai amour de mère.

O mères, mères chrétiennes, qui aimez si peu, même en aimant beaucoup, souvenez-vous du glaive affreux qui perça votre âme d'outre en outre au jour où, pour la première fois, vous avez dû vous dire : mon fils vient de commettre un péché mortel. Blanche de Castille disait qu'elle eût bien mieux aimé voir mourir son royal enfant, et mieux encore assurément mourir elle-même, que de le savoir souillé d'une faute pareille. Vous n'êtes pas, j'en suis sûr, affectées autrement. Ce fut donc, pour votre cœur, une douleur effroyable. Qu'eût été celle qui vous aurait broyée si vous aviez vu de vos yeux ce même enfant coupable et aimé crucifier de ses mains le Sauveur ? Ah! que Jésus soit mis en croix, c'est pour me tuer ; mais que ce soit toi qui l'y mettes, c'est mille morts en une seule.

Que dire donc encore ici, en les envisageant sous cet aspect, des douleurs de la très-sainte Vierge, mère de Jésus, mère de Dieu, mère des hommes ; aimant sans mesure, aimant toujours, aimant sans rémission, et Jésus, et Dieu, et les hommes ? Je ne puis que le répéter, c'est simplement et absolument ineffable, et l'on arrive à comprendre cette assertion de saint Bernardin de Sienne, qui étonne au premier abord et semble un vrai excès, à savoir que si Dieu

partageait entre l'universalité des fils d'Adam les douleurs amassées dans le seul cœur de Marie au jour de la Passion de Jésus, il y en aurait pour nous faire tous soudainement mourir [1].

Et Marie ne mourut point ; Dieu ne voulut point qu'elle mourût ; elle-même ne demanda pas la mort. Du trésor de la toute-puissance Dieu tira tous les miracles nécessaires pour l'empêcher de mourir. Elle vécut en souffrant jusque-là ; elle vécut pour souffrir tout cela, et donner à Dieu cette gloire, à Jésus cet amour, à nous tous ce gage de sa maternité, de sa miséricordieuse tendresse et de son dévouement invincible.

« A qui te comparerai-je? à qui t'assimilerai-je, ô vierge, « fille de Jérusalem ? Ton brisement est grand comme la « mer », et tes maux sont de ceux dont Dieu seul, qui les fait, peut trouver le remède.

1. Cité par Seldmayr. Theolog. Marian Pars II. Quæst. VIII, art. 4.

QUARANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE LA COMPASSION DE LA Ste VIERGE.

IV.

MARIE AU PIED DE LA CROIX.

Stabat autem juxta crucem Jesu Maria mater ejus.

Or, debout près de la Croix de Jésus se tenait Marie sa mère.

JEAN, XIX, 25.

« Il n'y a contre le Seigneur ni sagesse, ni conseil, ni « prudence », dit le Sage [1]. Très-assurément l'homme est libre. Le champ où notre liberté s'exerce est ouvert et immense. A voir comme elle y court, on dirait bien souvent que Dieu lui lâche la bride. Elle peut aller, elle va jusqu'à s'insurger contre lui. Elle ne la contredit pas seulement ; elle ne se borne point à contrecarrer ses desseins, elle l'attaque jusqu'en sa personne et entreprend de lutter

1. Prov. XXI. 30

contre lui, comme si elle avait l'espoir de le réduire un jour et de le vaincre. Certes, c'est là un usage de la liberté aussi extrême qu'il est insensé ; Dieu souffre néanmoins qu'elle s'y pousse : tant il tient à faire voir que lui qui l'a faite et nous en a doté, il la respecte même en ses folies. Mais c'est tout. Qu'elle appelle ensuite l'habileté à son aide, et qu'elle demande secours à la force, dès qu'elle s'égare, elle est impuissante ; et tout ce qu'elle « médite » ou tente contre l'ordre est, l'Esprit-Saint l'affirme, « une pure inanité » [1]. Tout butte, tout échoue, tout avorte ; rien ne tient devant Dieu ; rien ne demeure que « son conseil » [2] ; et enfin, quelle qu'elle soit et si traversée qu'elle paraisse, sa volonté s'accomplit toujours [3].

Dieu fait plus et mieux cependant qu'arrêter ces folles entreprises ; il les plie à ses intérêts et les fait tourner à sa gloire, transformant en moyen l'obstacle même qu'on lui oppose. Le monde, tant que le temps s'écoule, est partagé en deux camps : ici, dans la lumière, il y a ceux que l'amour inspire et qui servent Dieu librement ; là-bas, dans les ténèbres, il y a ceux que la justice enchaîne et qui servent Dieu malgré eux ; mais, dociles ou rebelles, enfants ou esclaves, travailleurs volontaires ou travailleurs forcés, tous en somme ont un même emploi ; nul n'échappe à l'obligation de servir le souverain Maître, de coopérer à son œuvre et par là de le glorifier. La création entière est pour la gloire du Créateur ; que les créatures s'y prêtent ou s'y refusent, tout va droit et nécessairement à cette fin.

Si jamais la liberté créée a reçu de Dieu le congé d'aller aux excès, évidemment c'est dans la Passion du Sauveur. Dieu s'y livre tout à fait en proie, et à la haine la plus furieuse. « Il prétend posséder toute science, s'écrient ces

1. Psaum. II, 1.
2. Ibid. XXXII, 11.
3. Isaï, XLVI, 10.

« égarés; il se nomme le fils de Dieu et se vante d'avoir « Dieu pour père : voyons donc, faisons l'essai et mettons- « le à même de prouver de si beaux discours. L'injure et « les tourments sont nos moyens d'enquête; au besoin « nous avons la ressource de le flétrir, et, si ce n'est point « encore assez, nous pouvons lui ôter la vie. » La preuve pourra donc être décisive et complète : encore un coup, voyons [1].

Ils *virent* en effet et firent ce qu'ils voulurent, portant les choses au dernier bout sans que le ciel y mît la moindre entrave. C'était « leur heure », et la puissance y était concédée « aux ténèbres [2] ». Ils purent en conséquence faire des épaules de Dieu une enclume [3], de sa face adorable un but aux soufflets, aux coups et aux crachats, de sa personne sacrée une risée publique. L'enfer avait là sa revanche; l'orgueil se ceignait le front d'un diadème, l'impiété savourait des joies de paradis. Cette souveraineté de la raison, acclamée depuis l'origine, ce droit, si prôné, de la nature et des passions, qui les pourrait contester désormais? N'était-ce pas chose établie et patente? Ne lisait-on pas la charte de la révolution écrite en lettres ineffaçables sur cette croix où Dieu agonisait? Cette charte, enfin conquise, n'allait-elle pas devenir la loi du monde? Le mal, ce qu'on appelle le mal, n'était-il pas émancipé? Dieu avait tort; il était juridiquement condamné, légalement crucifié; battu, déshonoré, vaincu, muet, il rendait l'âme.

Apparence et inanité. Les ennemis du Christ ont dit ce qui leur a plu; ils ont manœuvré à leur guise : qu'ont-ils fait en fin de compte? L'Écrivain sacré nous le dit, une œuvre d'*insensés* et d'aveugles; « car ils n'ont rien connu « des saints mystères de Dieu », ni rien deviné de ses voies,

1. Sagess. II, 13, 17, 19, 20.
2. Luc. XXII, 53.
3. Psaum. CXXVIII, 3,

restées pour eux impénétrables [1]. Dieu les a joués ; ils sont victimes de leur victime, et les vaincus ici, c'est eux, eux seuls. Comme Dieu conduit dans le ciel les astres qui ne résistent point, il conduit sur la terre les hommes qui lui résistent, et les mène à ses fins en les laissant poursuivre les leurs.

La Passion nous offre à chaque instant la joie glorieuse de ce spectacle. Tout ce qu'on y sème est exécrable ; tout ce qu'on y moissonne est divin. Manifestement Dieu est ici l'unique maître, et sa souveraineté y éclate partout en traits de feu. Le mensonge même y dit la vérité ; les accusateurs les plus forcenés y deviennent des témoins à décharge ; il n'y a pas jusqu'au blasphème qui ne s'y tourne en prophétie. Blasphème et prophétie que ce cri des colons divins : « Voici l'héritier, tuons-le et nous posséderons l'héritage [2] ». Blasphème et prophétie que le mot de l'infâme Caïphe : « Il est bon qu'un seul meure pour tous, afin que la nation « entière ne périsse point [3] ». Blasphème et prophétie que cette horrible clameur du peuple : « Nous n'avons pas « d'autre roi que César : sur nous le sang de celui-ci, sur « nous et sur nos fils [4]. » Judas, le traître, ne se tient pas de déclarer que celui qu'il vient de vendre est un juste [5] ; Pilate, le lâche, se voit pourtant contraint de proclamer que celui qu'il condamne est pur de tout reproche, et que ce condamné qu'il livre aux juifs est leur vrai roi [6]. Quoi de plus ? Cette Passion où ils s'acharnent, s'assurant qu'elle est la ruine, l'ensevelissement, l'anéantissement, et de cet ouvrier prétendu divin qu'ils détestent, et de son œuvre dont ils ont peur, elle est le fondement même de l'œuvre et

1. Sagess. II, 21.
2. Matth. XXI, 38.
3. Jean XI, 50.
4. Ibid. XIX, 15. Matth. XXVII, 25.
5. Matth. XXVII, 4.
6. Jean XIX, 4, 14.

le suprême succès de l'ouvrier. Elle finit d'éclairer aux yeux du monde entier ce Messie, ce Christ, ce Sauveur, tel que l'ont, depuis tant de siècles, décrit les saints oracles: de telle sorte, tant l'image est désormais conforme et achevée, qu'on ne peut plus du tout s'y méprendre. Elle est, cette cruelle Passion, le dernier mot du divin mandat de Jésus et la consommation de tout son ministère. Elle est la condition et comme la source de sa fécondité, « le grain « de froment, jeté en terre, n'y pouvant devenir épi, que « s'il commence par y mourir [1] ». Elle est le titre du fils de l'homme à la foi, à l'amour et à l'adoration du genre humain ; son titre même à la gloire céleste, et la raison pour laquelle le Père lui donne un nom au-dessus de tout nom et le fait asseoir à sa droite [2]. Cette croix où on le cloue, c'est sa grande chaire qu'on lui élève, sa chaire universelle, sa chaire indestructible; c'est son trône qu'on lui dresse [3], son sceptre qu'on lui fournit, son instrument de règne qu'on lui met dans la main, son immortel, son triomphant, son invincible étendard qu'on lui fabrique et qu'on lui livre. Cette croix, c'est le sceau de son Évangile; la pierre angulaire de son Église ; l'architrave du temple vivant qu'il va former avec ses saints; l'arbre de vie planté au centre même du paradis, et dont les feuilles guérissent tous ceux qui sont prédestinés à trouver dans ses fruits l'apaisement de tous leurs désirs et la vie éternelle [4].

Ainsi, vous le voyez, et c'est l'évidence même, ces malheureux sont tous pris dans leurs piéges ; ils ont travaillé en pure perte et tourné le dos à leur but. Ils ont justement mis debout ce qu'il voulaient abattre; et ce qu'ils avaient l'ambition d'élever, ils l'ont jeté par terre;

1. Jean XII, 24.
2. Philipp. II, 9.
3. Regnavit a ligno Deus.
4. Apoc. XXII, 2.

enfin, tout a été pour eux au rebours, et ce chef-d'œuvre de leur malice est et demeure le chef-d'œuvre de la toute sage et toute-puissante miséricorde de Dieu.

Comment cela, et quel est le secret de ce tour étrange et divin que prennent ici les choses ? Je touche par là le point où je voulais venir, et qui nous donne entrée aux pensées propres de ce jour. Le secret de ce grand bien sortant d'un si grand mal, c'est le sacerdoce de Jésus.

Ce Jésus, que les juifs mettent à mort, est un prêtre, le prêtre par excellence, ordonné par Dieu même, sacré par l'Esprit-Saint, qui, personnellement, est l'onction de ce sacre, et investi d'un sacerdoce qui, s'il s'exerce dans le temps, n'y a cependant ni sa fin, ni son origine, car par sa nature il est éternel [1]. Il résulte ceci, en effet, du sacerdoce de Jésus-Christ, que ces douleurs de sa Passion, si parfaitement méchantes, en tant qu'elles lui sont infligées, deviennent, en tant qu'il les subit, parfaitement bonnes. Dès qu'elles le touchent, il les épure, les élève, les transforme; et le plus détestable des forfaits devient le plus saint des sacrifices. On a saisi Jésus, on l'a lié, entraîné, frappé, outragé, crucifié; oui, mais parce qu'il a jugé à propos de le laisser faire. Il n'est là, en définitive, que « pour « l'avoir voulu [2] » : nul n'a de puissance sur lui que celle qu'il lui concède [3] ; on ne lui enlève de force ni sa liberté, ni sa vie [4]. A Gethsémani, comme à Nazareth, quand on le voulut précipiter du haut d'une roche, il pouvait passer tranquillement au milieu de la foule et s'en aller [5]. Il le fit assez voir en commençant par renverser d'un mot la troupe envoyée pour le prendre [6]. Mais *son heure* était

1. Psaum. CIX, 4. Hebr. V, 5.
2. Isaï. LIII, 7.
3. Jean XIX, 11.
4. Ibid. X, 18.
5. Luc. IV, 30.
6. Jean XVIII, 6.

venue [1] : il se livra spontanément aux hommes [2], parce que, spontanément aussi, il s'offrait pour eux à son Père. Tel est donc, vous le voyez, le caractère suprême de Jésus dans la Passion, et, par suite, le caractère suprême de cette Passion : elle est un sacrifice, et, dans ce sacrifice, Jésus est à la fois la victime et le prêtre.

Vous devinez, dès lors, ce que je prétends vous dire aujourd'hui de Marie; et sachant que sa Compassion n'est que sa communion totale à la Passion de Jésus, vous n'attendez de moi que de mettre en lumière, pour la consolation et l'édification de vos âmes, ce double et nouvel aspect du mystère dont nos cœurs sont tout occupés, et de vous montrer notre Mère subissant d'abord comme victime ce sacrifice du Rédempteur, puis l'offrant en union avec lui qui en est le pontife. Le Saint-Esprit a caché ces merveilles dans ce mot simple et profond qu'il inspira à saint Jean : « Or, debout près de la croix de Jésus, se tenait Marie, sa mère. »

I. Je vous l'ai dit, ce n'est pas par simple fidélité de cœur, ce n'est pas non plus seulement à titre de disciple, de fille, de sœur, d'épouse, de mère que Marie suit Jésus au Calvaire et partage ses douleurs. Sans nul doute, elle y vient aussi à tous ces titres, et son cœur est rempli de tous les nobles et vifs sentiments qu'ils supposent; mais elle y vient d'abord à un titre et dans un but infiniment plus relevés. Elle y est comme appelée de Dieu à l'acte le plus sublime et le plus parfait de la religion; appelée, non pas même comme témoin, mais comme partie active et nécessaire, quoique d'une nécessité relative et secondaire, puisque tout, dans la Rédemption, a sa substance et sa

1. Ibid. XIII, 1.
2. I Pierr. II, 23.

plénitude en Jésus. Mais Jésus, qui pourrait être seul, ici comme partout, entend ne l'être ni ici, ni nulle part. Il ne l'a point été dans sa naissance, il veut ne l'être pas non plus dans sa mort. Marie est donc là comme victime divinement associée à la grande victime du salut qui réconcilie dans son sang Dieu et l'humanité pécheresse.

Considérez en effet cette sainte Vierge debout sous la croix du Sauveur. Vous verrez reluire en elle tous les caractères propres d'une victime. Ce que devait être une victime pour être régulièrement offerte et agréée de Dieu, nous le lisons en vingt endroits des Écritures. Avant tout il fallait qu'elle fût pure : « Tu prendras un agneau sans tache », dit le Seigneur à Moïse en instituant la Pâque [1] ; et il répète cette prescription à propos de l'agneau que chaque jour, soir et matin, on lui devait immoler dans le Temple [2]. Un pécheur qui pâtit peut satisfaire à la justice ; il ne fait point œuvre de religion. La douleur toute seule, et si extrême qu'elle soit, n'a jamais constitué un sacrifice. Les incalculables tourments des damnés n'en sont pas un. Un sacrifice peut prendre et prend ordinairement quelque chose à la terre : depuis le péché il y prend le sang : celui du cœur, sinon celui des veines ; avant le péché il y prenait des fleurs, des fruits, des présents ; mais le ciel a ici sa part indispensable. Il faut que le sacrifice en vienne, en ce sens que Dieu l'ordonne, le règle et s'engage à le bénir ; il faut de plus et surtout qu'il y remonte, puisque le ciel est justement le terme où il est destiné, et que là seulement il atteint sa principale fin et produit ses effets décisifs. Or, ce qui donne au sacrifice cette vertu d'ascension et assure par là son succès, c'est, d'une part, l'institution divine avec toutes les grâces qui en découlent ; et, de l'autre, ce sont les disposi-

1. Erit autem agnus absque maculâ, masculus, anniculus : juxta quem ritum tolletis et hœdum. — 2. Exod. XII, 5.

tions, les actes et l'état moral de l'hostie. Voilà pourquoi Dieu requiert avant tout que l'hostie présentée soit pure. Or, vous savez ce qui en est de la pureté de Marie. Cette vierge est, après Jésus, la victime la plus excellente, justement parce qu'elle est, après lui, la plus innocente et la plus sainte. Il y a un lien étroit entre l'immaculée Conception de Marie et sa douloureuse Compassion. Dans l'économie des mystères, l'une est une aptitude et une préparation à l'autre. Songez ! la douleur du péché portée à son comble, sans que l'être qui la ressent puisse avoir l'ombre d'un remords ! N'ayant aucune raison de s'appliquer sa douleur à elle-même, la créature alors n'en retient rien, ni à son usage, ni à son profit. Tout ce qu'elle souffre monte et s'exhale ; tout compte, tout vaut aux yeux de Dieu ; tout va à lui, tout est pour lui, tout lui appartient et demeure son bien exclusif.

Cet agneau du sacrifice qui devait être « sans tache », Dieu exigeait en outre qu'il n'eût « qu'un an » [1]. Peut-être, par cet âge si tendre, l'Esprit-Saint marque-t-il une fois de plus et d'une manière plus vive à quel point il importe que les hosties de Dieu soient innocentes ; mais comment n'y pas voir aussi un signe de cette sensibilité qui sied à une victime ? Car enfin toute victime est évidemment pour souffrir ; et souffrir, avant tout, c'est sentir. Ai-je besoin d'insister pour prouver que, à ce titre, Marie est non-seulement une victime apte au sacrifice, mais une victime de choix et véritablement incomparable ? Dieu aurait fait aux anges une sensibilité proportionnée à toutes leurs autres perfections, à leur intelligence si éclairée, si étendue, si pénétrante ; à leur volonté si droite et si ferme ; à leur cœur si ardent, ils ne seraient point, tant s'en faut, sensibles comme la sainte Vierge. Jamais la terre ne vit une

1. Exod. XII, 5.

complexion humaine si parfaite ; non pas même celle d'Adam et d'Ève au paradis terrestre. Jamais il n'y eut d'organes plus sains, mieux établis et plus merveilleusement coordonnés les uns aux autres ; jamais nerfs plus délicats pour s'émouvoir et pour sentir ne furent en même temps plus fidèles à transmettre au cerveau toutes leurs sensations. Et la sensibilité intérieure de Marie, comment la dire ou même la concevoir ? Vous en avez beaucoup, d'ordinaire, ô filles d'Adam : c'est quelquefois votre péril ; c'est toujours votre charme, et une admirable compensation à cette force physique que la nature ne vous donne point. Dieu vous a faites ainsi ; et beaucoup moins, croyez-le bien, pour vous orner (quoique ce soit en vous une beauté et une gloire), que pour vous mettre en mesure de remplir ici-bas votre fonction, et d'apporter par là votre concours, un concours efficace, un concours nécessaire, à l'œuvre divine du genre humain. « Là où la femme n'est plus, dit « l'Esprit-Saint, le malheureux commence de soupirer et « de gémir [1] ». Et qui n'est malheureux ici-bas, du moins à certaines heures et d'une certaine manière ? Qui ne se sent indigent ? Qui se peut toujours passer de pitié, d'affection, d'encouragement, d'assistance ? Tout cela, Dieu l'a mis spécialement en vous. L'antiquité a donné Antigone à Œdipe ; la grâce fait mieux que la nature, et, depuis l'Évangile, Antigone est partout. Mais quelle femme, quelle fille, quelle sœur, quelle épouse, quelle mère eut le cœur de Marie ? Cœur pour aimer, mais aussi pour sentir ; tout sentir, la joie et la peine. Voyez donc si elle était capable et digne d'être avec Jésus-Christ la victime du Calvaire !

Mais justement parce qu'une victime est pour souffrir, la tendresse ne lui suffit point. Dieu veut qu'étant sensible à la douleur, elle soit forte pour l'endurer : autrement cette

1. Eccli. XXXVI, 27.

douleur, la surmontant tout de suite, passerait pour elle comme l'éclair et deviendrait presque un jeu. Cette nécessité de la force dans l'hostie présentée paraît assez, ce semble, dans ce précepte du rituel juif d'offrir à Dieu en holocauste des « animaux mâles » [1]. Or, je vous l'ai dit, et aucune de vous n'en a certainement perdu le souvenir, Marie est « la « femme forte », la femme mâle et virile, toute revêtue du Christ, et toute remplie de sa vertu. Vous comprenez, dès lors, jusqu'où elle répond sur ce point aux exigences de Dieu. La prodigieuse délicatesse de sa complexion physique n'en diminuait nullement la solidité, et l'ineffable tendresse de son âme n'en amollissait point la vigueur. Elle sentait tout et jusqu'à l'extrême ; mais elle supportait tout, et sans jamais en être écrasée. Les flots pouvaient inonder sur elle les uns après les autres ; des océans se former et s'amasser en elle ; son cœur restait dessous comme un lit de rocher impénétrable, gardant immuablement son assiette, son intégrité, son niveau. Les images où des peintres l'ont représentée évanouie, ou même défaillante, ne sont nullement recevables [2]. L'Évangile est formel ; elle « se tint debout « sous la croix ». Si, dans le cours de la Passion, et pour honorer, en les imitant, les adorables chutes du Sauveur, elle s'est extérieurement affaissée ici ou là, et par exemple en quelque endroit de la montée du Calvaire, outre que cela ne fût qu'un pur accident sans durée, on se tromperait beaucoup en y voyant une défaillance complète et l'un de ces évanouissements qui sont la perte momentanée, mais totale, des sens et de la connaissance. Même si son corps s'est affaissé, ce qui est possible sans être certain, croyez que son âme resta toujours toute droite, éveillée, ayant pleinement conscience d'elle-même et de toutes choses ; maîtresse enfin de ses pensées, de ses sentiments et de ses

1. Au passage déjà cité de l'Exode et du Lévitique. — 2. Voir le Traité *de Festis* de Benoît XIV, Cap. IV. De Festo dolorum B. Mariæ Virginis. On peut consulter aussi le beau et savant ouvrage intitulé : *Guide de l'art chrétien*, par M. le comte Grimoüard de Saint-aurent.

actes. Marie porta son calice sans qu'il fût renversé, ou même assez penché pour qu'il s'en échappât une goutte ; et, le tenant ainsi, elle ne cessa pas un instant d'y tremper vaillamment ses lèvres et d'y boire à longs traits. Sans doute, si forte qu'elle fût par nature et par grâce, il n'y a guère d'apparence qu'elle ait pu se tenir ainsi debout sans miracle. Mille fois, en suivant Jésus, elle aurait dû, non-seulement s'évanouir, mais mourir. Toujours est-il que, par miracle ou autrement, elle se tint ; et sous cet aspect encore elle est une victime.

Être sans tâche, sensible et assez fort pour endurer, Dieu n'en demandait pas davantage à des hosties figuratives et sans raison, telles qu'étaient celles des Juifs ; pour des hosties pensantes, il fallait beaucoup plus. Il fallait ce qui donne tellement le prix à tout le reste, que, sans cela, le reste n'est rien : je veux dire cette volonté d'amour qui est la marque la plus excellente de notre liberté parce qu'elle en est le déploiement suprême et le plus beau produit. Oui, dit le grand Apôtre, « quand bien même je livrerais mon corps « aux flammes jusqu'à y être consumé, si je n'ai point la « charité », c'est-à-dire la foi, l'espérance, l'amour de Dieu et du prochain, et cette grâce sanctifiante qui est la racine et la séve de cette triple vertu, « ce que je fais, ce que « j'endure n'est rien et ne me sert de rien [1] ». C'était pour figurer ceci que les victimes de l'ancienne loi, incapables de s'offrir elles-mêmes et n'ayant de feu intérieur que celui de leur sang, étaient prises d'office par le prêtre qui les immolait, et jetées dans le feu allumé sur l'autel [2]. Lorsque c'est l'homme qui est la victime, le feu qui le brûle, c'est son amour ; et son cœur est l'autel où il est lui-même consumé. C'est donc aussi parce que, de toutes les créatures, Marie était la plus aimante, que Dieu la jugea propre à

1. I Cor. XIII, 3.
2. Levit. 1, 8, 9 et ailleurs.

entrer si avant dans le sacrifice de Jésus et à y communier tout entière. Appelée à la croix à cause de son amour, elle y fut portée par amour : si bien que cet amour fut l'âme de toute sa Compassion. Il y fut le fond de sa sainteté, le fond de sa sensibilité, le fond de sa force invincible ; il y fut le fond, la séve et comme la vie de sa douleur.

Souffrir ainsi pour confesser les droits de Dieu et rendre hommage à ses perfections ; s'immoler totalement à la plénitude de son être, avec une religion que son union avec le Christ rendait absolument parfaite, c'était pour la sainte Vierge plus qu'un attrait irrésistible ; elle était dévorée de ce besoin comme d'un feu : à ce point que son âme, intimement brûlée par cette dilection toute divine, trouvait, dans le déluge, pourtant si ardent, de ses douleurs, une sorte de rafraîchissement. Elle s'y livrait avec une passion d'autant plus forte, qu'elle-même demeurait plus paisible, et n'agissait jamais que dans la lumière, sous l'impulsion du Saint-Esprit, par raison, selon l'ordre, avec une pleine et souveraine liberté. Le souvenir du péché et le sentiment des surcroîts qu'il ajoutait ici aux revendications divines, et par suite à la tâche de la victime élue, venaient encore augmenter cette passion, comme l'ouragan, qui vient du nord, attise un vaste et ardent incendie.

A tous ces titres la Compassion de la sainte Vierge fut une œuvre éminente d'amour. Joignez-y que la dilection sans nom qu'elle avait pour Jésus trouvait, dans ce mystère, un moyen de se déclarer, tel que les trente-trois années précédentes ne lui en avaient point fourni encore. Ah ! qu'elle l'avait toujours aimé, Jésus ! Qu'elle l'aimait tout le temps qu'elle le porta dans ses entrailles ! Qu'elle l'aimait, quand, pour la première fois, elle contempla cette face de Dieu devenue le visage de son enfant à elle! Qu'elle l'aimait quand elle lui donnait le sein, et l'abreuvait du

lait de ses mamelles ! Qu'elle l'aimait en Égypte, dans les tristesses, l'isolement et les privations de l'exil ! Qu'elle l'aimait à Nazareth, croissant chaque jour en âge et en beauté ! Qu'elle l'aimait dans sa vie publique, parcourant la Judée, guérissant les malades, enseignant le peuple, nourrissant les foules et se reposant la nuit en priant au haut des montagnes ! Jamais cependant elle ne l'avait aimé comme depuis l'heure où il était entré dans sa divine Passion ; l'heure de l'Eucharistie et des inénarrables épanchements qui la suivirent ; l'heure de Gethsémani et de la sueur de sang. Si beau, si grand, si adorablement aimable, si divin se montrait-il alors, que chaque nouveau regard qu'elle lui donnait produisait soudainement en elle des mondes de dilection. Qui ne le sait d'ailleurs ? L'épreuve de l'objet aimé est le triomphe du cœur qui aime. On peut alors non-seulement donner davantage, mais on donne à qui a plus besoin de recevoir ; on donne aussi, ce semble, plus purement, plus gratuitement, sans égard personnel et sans retour sur soi ; la coutume étant que l'éprouvé, l'affligé, le dépouillé ne soit plus en état de rendre. L'amour de Marie pour Jésus crucifié s'enivrait donc des douleurs qu'elle ressentait pour lui : d'autant que, comme il arrive toujours entre amis qui souffrent ensemble, son union avec lui devenait par là plus parfaite.

Et quel trésor pour sa reconnaissance que tant de tourments qu'elle endurait ! Elle n'avait point payé les incommensurables grâces de sa vie. Jésus les avait payées, lui ; il les payait surtout à l'heure présente ; mais, quant à elle, le prix ne lui en avait jamais été réclamé. De Jésus à Marie, tout avait coulé comme de source. Il n'en avait rien coûté à cette Vierge d'être conçue sans péché, d'être saluée par un archange, d'ouvrir son sein au Saint-Esprit, de devenir la mère du Verbe, et d'enfanter au monde la lumière éternelle ; sans parler de tant d'autres grâces qui suivirent celles-là.

Ne lui serait-il donc jamais donné de s'acquitter, même un peu, envers cette charité de Dieu absolument prévenante et cette munificence qui était à elle-même tout son principe et son unique raison ? Qui ne voit comme la Compassion venait heureusement pour alléger à cette sainte créature le poids, vraiment écrasant, d'une gratitude qu'elle ne s'était pas sentie jusque-là en mesure de témoigner, au gré du moins de son généreux cœur ? En payant, après coup, autant qu'elle le pouvait par ses atroces mais bien-aimées souffrances, ces dons inouïs dont Dieu l'avait spontanément comblée, elle montrait au ciel et à la terre que, de toute son âme et avec bonheur, si Dieu l'avait permis, elle eût d'avance payé le moindre à prix de sang. Et ne lui était-ce pas aussi une sorte de délivrance et d'apaisement que de sortir, par ses douleurs, aux yeux du genre humain, si ombrageux et si jaloux, de cet ordre d'exceptions, d'exemptions et de priviléges, où, depuis son origine, elle n'avait point, pour ainsi dire, cessé de vivre un instant ?

Une chose pourtant avivait davantage encore et son amour et sa soif de souffrir : c'était l'immense profit que ces souffrances apporteraient aux hommes. Je vous l'ai dit : sa charité pour nous n'était ni séparée, ni séparable de celle qu'elle avait pour Jésus. Deux rayons sortaient de son cœur : l'un montait jusqu'à Dieu ; l'autre éclairait et enveloppait l'humanité entière ; tous deux venaient du même foyer. Mais vous voyez si, pour lui avoir fait un tel cœur, Dieu s'était préparé en elle une vraie et digne victime !

Enfin, et par-dessus tout, elle était là par vocation. Saint Paul dit des pontifes qu'ils ne doivent point s'ingérer eux-mêmes dans un si redoutable et si saint ministère, mais qu'il faut que Dieu les y appelle, ainsi qu'il a fait pour Aaron [1]. Cela est vrai aussi des victimes : il faut que, par

1. Hebr. v, 4.

lui-même ou par ses mandataires, Dieu les choisisse et les sépare, et la fin terrestre du sacrifice est que l'hostie, ainsi élue, soit immolée par un vrai prêtre, selon le rit prescrit. Dieu rejeta, vous le savez, l'holocauste offert par Saül [1], et tout profane mettant la main à l'encensoir était puni de mort [2]. Or, de toute éternité, Marie est désignée pour être, en union avec Jésus, immolée au Calvaire. Elle y est immolée par Dieu avec Jésus; elle y est, du même coup, immolée à Dieu par Jésus, souverain prêtre de la nouvelle alliance, et dont elle est la première oblation, après celle, qu'il fait sur la croix, de son humanité personnelle. Suivante fidèle, associée inséparable, émule fervente de son saint Fils, elle s'offre avec lui, comme lui, en lui ; dans un sentiment et un respect inexprimables des droits de Dieu, de ses décrets, de ses voies ; de sa justice et de ce qu'elle réclame; de sa colère et de ce qui la traduit; de ses vengeances et de ce qu'elles opèrent. Elle dit : oui ; elle est elle-même un oui tout pur, un oui vivant, plénier, doux, humble, patient, aimant, à tous les anathèmes portés d'en haut contre le genre humain pécheur, ramassé tout entier à cette heure en Jésus et en elle. Vous vous rappelez cette hostie à qui le Pontife de l'ancienne loi imposait les deux mains pour la charger de toute l'iniquité du peuple [3]. Cette hostie coupable et maudite, dans une réalité pratique effroyable, c'est Jésus; et Marie est liée, totalement liée d'office et par amour à Jésus : à son sort, à son œuvre, à son sacrifice. Cela fait que, sans réserve aucune, elle s'abandonne aux mains hostiles et irritées du créancier divin qui, présentement inexorable, exige de son débiteur jusqu'au dernier denier, et que la seule et complète effusion du sang peut satisfaire.

1. I Rois XIII, 13.
2. Levit. X, 1, 2.
3. Ibid. XVI, 21.

De plus, et en même temps, avec une tendresse, une onction, une piété et tout un ensemble de sentiments exquis dont les caractères et les nuances défient toute expression et échappent même à l'analyse, Marie se livre à Jésus, son prêtre aimé et adoré, pour être, par lui, offerte et sacrifiée à la Trinité tout entière. Sous cet aspect elle devient la victime de son Fils et l'Isaac très-volontaire d'un Abraham céleste. C'est là, dans le mystère de la Compassion, quelque chose de si profondément touchant, qu'on ne peut guère s'empêcher d'y voir une apparence de baume et de consolation pour l'âme transpercée de Marie.

Qu'une de vous, pleine d'amour pour Dieu et ayant la grâce d'avoir un fils prêtre, obtienne de devenir, par je ne sais quel miracle, la matière même du sacrifice offert par son enfant, de passer, par conséquent, toute vive dans ces mains formées de sa chair, mais consacrées par l'Esprit-Saint au point que Dieu est comme forcé de les regarder et d'agréer ce qu'elles lui présentent, qui dira l'émotion et l'état du cœur de cette femme? Élevez, et de toute manière, l'état intime de cette mère jusqu'à la transcendance la plus sublime, cela vous pourra donner quelque ouverture sur l'état du cœur de Marie au moment où, corps et âme, elle devint l'hostie de son Fils. Par un côté pourtant, cette oblation reste terrible : car Jésus offrait là sa mère, comme les prémices de son Église, et, dès lors, comme la fleur, j'oserai dire la somme de ces « suppléments » douloureux dont saint Paul a écrit : « Je finis d'accomplir dans ma « chair ce qui manque encore aux souffrances du Christ[1] », et qui, sans rien ajouter à leur valeur, qui est infinie, est cependant indispensable pour qu'elles produisent tous leurs effets en ceux à qui elles sont appliquées et qui, y communiant de cœur par la foi et la charité, doivent, en outre, se les assimiler par une imitation et une participation

1. Coloss. I, 24.

effectives. Tous les martyres de toute espèce sont compris dans ces « suppléments », comme aussi tout ce qui entre dans ce trésor inépuisable d'où l'Église tire les indulgences, et dont, après les souffrances de Jésus, celles de la très-sainte Vierge forment le fond principal. Marie achève là de devenir « la reine des martyrs ».

Elle y achève en même temps d'être la mère des mères; car, pour elle, ce sacrifice est aussi un enfantement; et c'est ce qui met le comble à sa torture. Elle avait enfanté le chef innocent dans d'inénarrables délices : elle devait enfanter les membres pécheurs dans des douleurs inénarrables. Loin que cet enfantement du monde à la grâce par la nouvelle « mère des vivants » soit soustrait à la loi qui, depuis le péché, oblige aux gémissements et à l'angoisse toute femme qui met un fils au jour, elle y est appliquée selon la proportion même du fruit qui en est le terme, c'est-à-dire dans une extension universelle et avec une rigueur absolue.

C'est jusque-là que Marie est livrée, jusque-là qu'elle est immolée, jusque-là qu'elle est une victime.

II. Marie entre comme victime dans le sacrifice du Rédempteur; mais, en même temps, je vous l'ai dit, elle offre ce sacrifice avec lui, et participe par là à l'acte de son sacerdoce. Cet aspect très-réel et tout à fait sublime de la Compassion de la sainte Vierge se dégage aussi très-clairement de ces mystérieuses paroles de saint Jean : « Or, « debout près de la croix de Jésus, se tenait Marie sa mère. »

Parlant de sa Passion par la bouche du Psalmiste, Jésus, l'Agneau de Dieu, dit qu'il y est comme « englouti « dans un abîme d'ignominie et de peine [1] ». Cela est vrai de Marie comme de lui, puisque, partout où il va, elle y

1. Psaum. LXVIII, 3.

va, et que, de tout point, leurs états, comme leurs sentiments, sont conformes. Pénétrez cependant au plus intime de cette âme immolée, considérez son attitude : vous verrez que, comme je vous l'ai déjà insinué en parlant de sa force pour tout endurer, *elle est debout : Stabat.*

Il est écrit que « Dieu a fait l'homme droit [1] ». L'Esprit-Saint définit par ce mot l'état d'innocence et de justice parfaite où notre premier père fut créé. En effet tout était debout en Adam. Il avait les pieds sur la terre ; par sa cime il touchait le ciel. Tout en lui se tenait ferme ; tout y était ordonné et stable ; tout y montait vers Dieu. La grâce est pour refaire cette rectitude originelle détruite par le péché. Les chrétiens sont des êtres droits, et c'est d'eux que parle l'Esprit, quand, dans les Livres Saints, il dit : « Ceux qui sont droits aiment Dieu [2] ; ils adhèrent à Dieu [3], « et demeurent avec son visage [4]. Ils sont bénis de lui [5], « et il leur convient, il leur revient de célébrer ses louan- « ges [6]. » Telle fut Marie, mais d'une manière tout à fait éminente ; car, au contraire de nous, elle n'eut pas à être redressée. Jouissant, dès sa bienheureuse conception, de toute sa rectitude, elle y demeura constamment. Jamais Dieu ne la vit fléchir ni à droite ni à gauche ; jamais elle ne s'affaissa, ni ne se replia sur elle-même ; jamais puissance créée, jamais violence, fût-elle extrême, jamais attrait humain, parût-il invincible, ne la fit s'incliner ou céder. Elle garda son cœur haut et libre, et comme infiniment au-dessus de tout ce qui n'est pas Dieu ; enfin elle se tint droite, et toute sa vie, et comme nul

1. Eccli. VII, 30.
2. Cant. I, 3.
3. Psaum. CXXIV, 1.
4. Ibid. CXXXIX, 1.
5. Ibid. CXXIV, 4.
6. Ibid. XXXII, 1.

autre. « Qui gravira la montagne du Seigneur, avait dit « le saint roi David, et qui se tiendra debout sur ses som- « mets? Celui dont les mains sont innocentes et dont « le cœur est pur [1]. » C'est l'histoire de la très-sainte Vierge.

Nulle part cependant elle ne se tint debout comme à la croix. Le propre des âmes courageuses est de se lever en face de la douleur, et c'est l'une des raisons pour lesquelles Dieu la leur envoie. La douleur les excite, les exerce, les développe. Souffrir est pour tous maintenant la grande tâche de la vie : de telles âmes veulent être au niveau de leur tâche. Elles se dressent donc dès que la douleur vient : elles prennent pied plus solidement; elles s'arment et se préparent ; car la douleur est aussi un combat : qui ne le sait, qui ne le sent? Les Pères disent qu'aussitôt qu'il voit l'un des siens engagé dans cette lutte, Dieu le regarde; non pour l'assister seulement, mais pour l'admirer et prendre en lui ses complaisances. Or, pour combattre, il faut être debout : qui a jamais combattu assis ou couché? Perdre de sa hauteur ici, c'est perdre de sa force; et tout combattant, s'il le pouvait, ajouterait à sa taille une coudée. Il était donc inévitable que Marie, la plus vaillante des créatures, se tînt debout dans toute cette inénarrable agonie qui est la Passion de Jésus ; d'autant que si l'on combattit jamais « les combats du Seigneur [2] », sans contestation c'est ici. Pas une seule fois, depuis l'origine des choses, la trois fois sainte gloire de Dieu n'avait été aussi engagée qu'elle l'était dans cette gigantesque bataille du Calvaire, dont, avec le salut du monde, elle était justement l'enjeu. En somme, vous le voyez, tout ce qui, dans une âme noble et généreuse, peut éveiller le courage, enflammer le zèle et faire grandir les forces, se trouvait réuni dans cette bénie

1. Psaum. XXIII, 3.
2. I Rois XXV, 28.

Passion. Jahel était debout quand elle enfonça le clou dans la tempe de Sisara, l'ennemi d'Israël [1]. Judith était debout quand, d'un coup vigoureux, elle trancha la tête d'Holopherne [2]. En achevant d'écraser, au pied de la croix du Sauveur, la tête de l'ancien serpent [3], Marie, « terrible comme « une armée rangée en bataille [4] », Marie, la vraie libératrice, Marie, la victorieuse et l'invincible, ne pouvait manquer d'être droite : *Stabat;* elle se tenait.

Elle est debout encore par une autre raison et sous un autre aspect. Vous vous rappelez ce qui est écrit au commencement de la Genèse de cet esprit souverain et paisible qui, « porté sur les eaux [5] », les dominait, et, pour ainsi parler, les couvait. Quelque chose d'analogue se passait en Marie à l'heure où les eaux débordées de la colère divine, comme écrit le Psalmiste, pénétraient son âme de toutes parts et l'inondaient, en même temps que l'âme de Jésus [6]. Ce déluge de souffrance, qui est la Passion du Fils et de la mère, au fond, c'était la volonté de Dieu. Jésus ne l'avait jamais regardé autrement. « Le calice que mon Père me « donne, disait-il aux apôtres, ne le boirai-je pas [7]? » Et parlant à Dieu même : « Père, s'écriait-il, si cela est « possible, que ce calice s'éloigne de moi; cependant que « votre volonté se fasse et non la mienne [8]. » Et si, dans cette volonté de Dieu toujours infiniment sainte et adorable, il y avait du plus ou du moins, où et quand avait-elle plus commandé l'adoration et mérité l'amour, que dans le mystère où elle livrait Jésus pour nous sauver? Que pensez-vous que fût pour la très-sainte Vierge une volonté

1. Juges IV, 21.
2. Judith. XIII, 10.
3. Gen. III, 15.
4. Cant. VI, 9.
5. Gen. I, 2.
6. Psaum. LXVIII, 2.
7. Jean XVIII, 11.
8. Matth. XXVI, 39.

quelconque de Dieu ? Celle-ci, qu'était-elle donc ? Saint Paul a dit : « Quiconque adhère à Dieu devient un même « esprit avec lui [1]. » C'est donc là, à cette hauteur où vit l'Esprit de Dieu, que se tenait Marie. Elle était tout unie à lui, tout écoulée en lui, et comme identifiée avec lui, par une adhérence pleine de la religion la plus passionnée, de l'obéissance la plus jalouse, du dévouement le plus absolu, de la dilection la plus ardente et la plus pure. Elle dominait de là cette douleur où, par ailleurs, son âme était noyée. Elle ne la subissait point seulement ; elle s'y condamnait, elle se l'imposait en union avec Dieu, premier auteur et dispensateur souverain de ce mystère.

A beaucoup d'égards Marie faisait déjà là un acte sacerdotal. Expliquant ce que saint Pierre enseigne dans le passage de ses Épîtres où il déclare que tous les chrétiens sont « rois et prêtres [2] », les Pères et les Docteurs nous disent d'entendre ce sacerdoce commun du pouvoir qui, dans le baptême, nous est donné par Jésus-Christ Pontife, d'offrir à Dieu, en son nom, notre culte privé, et non-seulement nos prières, nos louanges, nos actions de grâces et nos sacrifices de tout genre, mais encore toutes nos œuvres et spécialement nos douleurs. L'âme est ainsi son propre prêtre : le prêtre de ses actes, de ses puissances et aussi de son corps. Marie eut excellemment ce sacerdoce élémentaire ; et, d'une manière excellente aussi, elle en exerça les fonctions : de sorte qu'ici, avec une charité inouïe et une perfection inconcevable, elle s'immola elle-même, offrant aux trois personnes divines, en union avec l'humanité crucifiée de Jésus, son cœur à elle, son cœur broyé, son âme désolée, son corps consumé et sa vie plus que sacrifiée : *Stabat* : « elle se tenait debout ».

Mais elle exerce, dans la Passion, un sacerdoce très-

1. I Cor. VI, 17.
2. I Pierr. II, 9.

supérieur à celui dont Dieu nous honore tous. D'abord, nous l'avons bien des fois répété, elle suit Jésus partout, et lui est associée en toutes choses. Ils mènent à eux deux une même vie et font ensemble une œuvre unique. Tout, pour eux et en eux, est lié de main divine, et lié indissolublement. Jésus est victime au Calvaire : Marie y est victime avec lui et comme lui. Mais Jésus y est prêtre aussi ; Marie y est donc prêtre avec lui et comme lui, quoique toujours à son rang d'aide, d'épouse et de simple corédemptrice. Il s'en suit que parce qu'il s'offre et quand il s'offre, elle l'offre. Elle ne communie pas seulement à l'hostie immolée de cette messe sanglante, elle est unie au prêtre, et comme passée dans le prêtre qui la dit, et elle la dit avec lui [1]. Comme sacrificateur, Jésus est nécessairement droit : on ne dit la messe que debout : Marie est donc debout aussi et se tient droite.

Il y a plus encore cependant, et nous touchons ici à des sommets tellement divins, que l'âme, en les abordant, est comme saisie de vertige. Marie est l'auteur humain, la source créée et volontaire, la mère enfin de Jésus-Christ. Elle n'a pas, il est vrai, et elle n'aura jamais ce caractère et ce pouvoir sacrés qui font que les prêtres de la nouvelle alliance consacrent l'Eucharistie, c'est-à-dire offrent à Dieu sur l'autel la divine hostie du Calvaire rendue présente par leur parole sous les espèces du pain et du vin. Il n'entrait pas dans le conseil de Dieu que Marie fût investie de ce sacerdoce eucharistique. Mais si elle ne devait point donner comme nous au Christ son être sacramentel, ne lui a-t-elle pas donné, et donné toute seule, cet être naturel,

1. « L'intention de Marie était unie à celle du Rédempteur : sa volonté ne faisait qu'un avec la sienne. Tandis que l'Agneau sans tache s'immolait de plein gré pour le salut du monde, Marie le sacrifiait à la même fin. Elle exerçait avec lui le sacerdoce suprême : elle rachetait avec lui les péchés ». Malou, évêque de Bruges, *L'immaculée Conception*, ch. XI,

sans lequel l'être sacramentel ne serait ni réel ni possible? Ne lui a-t-elle pas fourni, et de sa propre chair et de son propre sang, cette chair, ce sang, cette vie qu'il immole à présent sur la croix ; et par là n'a-t-elle pas posé le fondement et produit la substance, soit de ce sacrifice sanglant qu'il offre personnellement une fois pour toutes, soit de ce sacrifice mystique qu'il offre, par la main de ses prêtres, dans tous les lieux et dans tous les temps? Ne s'ensuit-il pas qu'elle est la source même du sacerdoce chrétien, et en tient vraiment la tête?

Jésus hostie, l'hostie de Dieu et la nôtre, l'hostie une et universelle, Jésus est le fruit de cette Vierge : le fruit de ses lèvres, puisqu'elle ne l'a conçu que parce qu'elle a dit : *fiat ;* le fruit de son cœur, puisqu'elle a dit ce *fiat* très-librement ; le fruit de ses entrailles, puisque c'est dans ces entrailles mêmes qu'il a été formé par l'opération de l'Esprit-Saint. Or, non-seulement Marie a donné au Verbe et sa chair et son sang, pour qu'il pût accomplir par là, et dans cette nature qu'il lui doit, les conseils éternels de son Père, dont le mystère de la croix est le centre; mais ce qu'elle lui a donné une fois, elle le lui donne toujours et pour les mêmes fins ; et le moment venu où tout se doit consommer, loin de rien rétracter ni reprendre, elle confirme et renouvelle avec une plénitude et une vigueur d'amour inexprimables toutes ses donations précédentes.

Elle immola donc volontairement à Dieu, pour Dieu et avec Dieu cette vie dont, de moitié avec lui, elle était le principe [1]. Elle l'immola comme venant d'elle, et ayant gardé, par suite, Dieu le voulant ainsi, tous les droits qui se

1. « Il faut qu'elle se joigne au Père éternel, et qu'ils livrent leur commun Fils d'un commun accord au supplice, c'est pour cela que la Providence l'a appelée au pied de la Croix. » Bossuet, Serm. 1, sur *la Compassion de la sainte Vierge.*

fondent sur cette maternité [1]. J'ignore s'il est vrai, comme l'ont écrit certains mystiques [2], que, sans y être aucunement tenu, mais par humilité, par obéissance, par piété et tendresse filiales, Jésus, avant d'entrer dans cette carrière de sa Passion dont le terme était sa sainte mort, a demandé à sa mère une sorte de congé. Cela était digne de lui et d'elle. Mais qu'il l'ait fait ou non, soyez sûres qu'à la croix Marie a exercé sur lui son autorité de mère; et cet exercice allant à sacrifier Jésus, constituait l'acte d'un véritable et très-éminent sacerdoce.

Abraham est bien dépassé. Une mère en deuil, à qui l'on rappelait le sacrifice du saint patriarche, s'écria : « Ah ! Dieu ne l'eût jamais exigé d'une mère [3] ! » On comprend ce cri : il est touchant; et, honorant le cœur d'où il est sorti, il rend un certain hommage au caractère de Dieu. Cependant, là où la sensibilité même chrétienne n'atteint pas, la foi voit, l'espérance monte, la charité arrive; et la vérité est que Dieu a demandé à une mère un sacrifice infiniment plus grand et douloureux que celui d'Abraham; et qu'une mère s'est trouvée qui, tout de suite et de tout cœur, a fait le sacrifice que Dieu lui demandait.

1. « La Vierge se tenait devant l'autel de la Croix. Elle s'associait à la volonté du Père parce qu'il fallait que Jésus fût crucifié du consentement unanime de son Père selon la divinité, et de sa Mère selon l'humanité. Elle s'associait aussi à la volonté du Fils, parce qu'il fallait qu'elle coopérât elle-même au sacrifice dans une juste proportion. Car ayant fourni cette hostie sainte de sa propre substance, elle conservait sur elle un droit naturel et sacré, que Dieu, l'auteur et le gardien de tous les droits, ne lui déniait point. » *Marie et le sacerdoce*, par Mgr van den Berghe, chap. XI. — L'éminent auteur a réuni dans ce livre, à la fois très-docte et très-pieux, tout ce que la tradition nous révèle ou nous donne à comprendre du sacerdoce suréminent de la très-sainte Vierge. Le livre, et spécialement l'idée du livre, sont très-explicitement approuvés par un Bref de Pie IX, placé en tête du volume.

2. Voir, entre autres, *La Cité mystique* par Marie d'Agréda 2de partie. Liv. VI, chap. 9.

3. A. Nicolas, *La Vierge dans le plan divin*, seconde partie, ch. 19.

Enfin, et c'est par où je termine, au pied de la croix Marie offre Jésus au nom de la sainte Église dont elle est, dans ce mystère, la représentation vivante et active. Avant Pierre, avant Jean, et les apôtres et les pontifes et tous ceux qui leur succéderont pour être nés de leur sacerdoce, elle prend officiellement possession de cette victime auguste, et la présente à Dieu au nom et pour le salut de toute l'humanité. Dieu et Jésus ont amassé en elle, comme en une source mère d'où des millions de ruisseaux allaient commencer de couler, cette grâce sacerdotale par laquelle, jusqu'à la dernière heure du monde, on offrira Jésus à Dieu, et on le donnera ensuite en communion aux hommes.

C'est le comble de la dignité et le degré suprême de la grandeur. Marie semble vraiment ici perdre toute proportion. Elle entre si profondément dans le centre divin des choses, qu'elle n'apparaît plus que, comme l'a vue saint Jean, « dans la hauteur du firmament et toute revêtue du « soleil », c'est-à-dire de la divinité elle-même se déclarant par Jésus-Christ. Elle n'est plus seulement debout sur la terre ; elle domine toute la création dont elle est manifestement la reine et la mère, toute passée et comme perdue en celui qui en est le Père, le Seigneur et le Dieu.

QUARANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE SAINTE MONIQUE

I.

SUR SAINTE MONIQUE.

Monica, sancti Augustini dupliciter mater.

Monique, deux fois mère de saint Augustin.

Brev. Rom. Office de sainte Monique. Première leçon du second Nocturne.

Saint Paul, parlant des Écritures, dit que tout ce qu'elles contiennent est « pour notre instruction » : de manière à ce que « par la patience » qu'elles nous inspirent et « les « consolations » qui en découlent, « nous puissions nous « maintenir dans une invincible espérance [1] ». Toute proportion gardée, cela est vrai de l'histoire de nos saints, laquelle, à proprement parler, n'est que le commentaire vivant de nos saints Livres. Oh ! que ce même apôtre a

1. Rom. xv, 4.

raison quand il dit que le Dieu des chrétiens est « riche « en miséricordes [1] » ! Et, posée notre vie telle qu'elle est depuis le péché, que notre pauvreté rend cette richesse-là nécessaire ! Toutefois, parmi tant de biens dont nous ne saurions nous passer, y en a-t-il dont notre âme ait un besoin plus impérieux que ces trois biens signalés par saint Paul, la patience, la consolation, l'espérance ? Supprimez-les de l'existence humaine : que s'en manquerait-il pour que la terre fût un enfer ? Aussi notre bon Père céleste nous les fait-il arriver de partout. Ils affluent dans la grâce ; mais la nature elle-même en est pleine. Oh ! si nous savions écouter ! Si nous avions toujours ce cœur simple qui ouvre à Dieu notre oreille et notre intelligence ! Si nous nous décidions enfin à nous tenir dans la vérité, à confesser ce que nous sommes, sans nous fausser ni nous surfaire, c'est-à-dire à vivre en enfants, quels sentiments nous garderions et quelles expériences nous ferions de la paternité de ce doux Créateur dont l'œil ne nous quitte point, et qui nous aime comme nul ne nous a aimés et ne nous aimera jamais !

Ces trois grâces dont je vous parle, je veux dire l'espérance, la patience et la consolation, coulent pour ainsi dire à flots de la vie de la chère sainte dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire : sainte Monique, qu'on a presque assez louée quand on l'a nommée la mère d'Augustin, « deux fois sa mère », comme dit l'Église, puisque, l'ayant d'abord enfanté à la vie de ce monde, elle l'enfanta ensuite, et avec tant d'angoisses, à la vie éternelle. Il y a, dans la vie et dans le cœur de cette incomparable mère, tant de douleurs et tant de vertus ; tout ce qui peut meurtrir et désoler une femme s'y trouve si étrangement combiné avec les bénédictions les plus précieuses et cette fécondité que le

1. Éphes. II, 4.

mystère du Christ assure à nos souffrances, qu'en dehors des appuis lumineux qu'on trouve dans les saintes Lettres, une âme fidèle, et plus spécialement encore, une épouse et une mère chrétienne, ne peut guère rencontrer un exemple plus instructif et plus encourageant.

Comme les femmes de l'Ancien Testament, comme Sarah, Rébecca, Rachel, Esther, mais avec les nuances propres et les perfections très-exquises de la nouvelle alliance, Monique est l'un des types de cette sainte Église catholique qui est la plus éprouvée, la plus éplorée et la plus suppliante des mères, mais aussi la plus bénie et la plus divinement consolée. Je ne m'étonne point que le corps de notre sainte qui, selon le cours régulier des choses, devait être rapporté en Afrique, sa patrie, où elle-même s'était fait préparer un tombeau, soit providentiellement resté en Italie; et que, par une conduite secrète, Dieu l'ait fait, quelques siècles après, enlever à Ostie, pour le donner définitivement à Rome, c'est-à-dire à cette Église maîtresse qui, étant la tête de toutes les autres, en est aussi le cœur; et où il est si juste que toutes les grâces affluent, puisque, de toutes les extrémités de la terre, on les y vient chercher, et que toute douleur qui s'y réfugie prétend y trouver, sinon des remèdes qui la guérissent, du moins des baumes qui la tempèrent et des vertus qui la sanctifient.

Après Notre-Dame des Sept Douleurs, sainte Monique est votre première patronne, ô mères chrétiennes. Les sept glaives dont Marie a le cœur transpercé; les larmes qui, sous le regard de Dieu, coulent des yeux de Monique, sont les signes et comme les armes de votre pieuse association. Laissez-moi vous parler ce matin des douleurs de Monique, douleurs navrantes, douleurs accumulées, douleurs qui vont croissant toujours durant plus de vingt ans; mais qui finissent par une joie telle, qu'elle rend la chère sainte

incapable d'en goûter d'autres, et que son corps, n'en pouvant plus supporter le poids, oblige l'âme à s'envoler vers cette région du ciel qui est la seule où la créature reçoive de Dieu la force d'être complétement heureuse.

Un mot des douleurs de l'épouse ; un mot ensuite des douleurs de la mère.

I. Même à l'heure, ordinairement si douce, des accords, des promesses et des premières unions, il fut clair pour Monique qu'elle vivrait attachée à une croix. Chacun sait qu'elle était chrétienne ; peu d'entre vous ignorent que son époux Patrice était païen. Sans doute la conscience qu'elle avait d'obéir, en contractant une telle alliance, à l'expresse volonté de ses parents ; l'espoir qu'elle nourrissait de gagner une âme à Jésus-Christ en amenant Patrice à la vraie foi ; enfin et très-assurément une grâce particulière de Dieu qui, par cette voie humiliée et pénible, conduisait sa servante à l'accomplissement des beaux desseins qu'il avait conçus sur sa vie : tout cela, joint aux vertus déjà grandes de la jeune Africaine, devait alléger le fardeau dont la Providence la chargeait. Quel fardeau néanmoins ! Songez, ô vous qui m'écoutez (et peut-être que, pour vous le figurer, vous n'avez point beaucoup d'efforts à faire ; peut-être même qu'en ceci votre mémoire vous dispense de recourir à l'imagination) ; avoir en soi « ces yeux illuminés du cœur [1] » qui pénètrent jusqu'au fond des choses ; voir ce qu'est Dieu, ce qu'est Jésus-Christ, ce qu'est l'Église, ce qu'est la grâce, ce qu'est la vie, ce qu'est la mort, ce qui couronne la vie et ce qui suit la mort ; voir ce qu'on est soi-même par la vertu du sang de Jésus ; ce qu'on est en réalité, ce qu'on est en puissance, en désir, en espérance ; et voir du même coup d'œil et dans

1. Éphes. I, 18.

la même clarté divine, que celui à qui vous lie un nœud indissoluble, celui à qui l'on appartient, à qui l'on doit l'obéissance, plus que l'obéissance, le dévouement, l'affection, la tendresse, celui-là même est ici-bas sans Dieu, sans Christ, sans grâce, hors de la voie qui mène au ciel, engagé dans le sentier qui aboutit à l'enfer ; et qu'enfin, comme on est soi le temple du Christ, il est, lui, la demeure de Satan ! Monique accepta, Monique supporta presque toute sa vie ce supplice. Sa foi, qui lui montrait l'âme ténébreuse de son mari, lui découvrait par delà, ce Dieu infiniment bon et clément qui aime, sans exception, toutes ses pauvres créatures [1], qui veut que toutes se sauvent [2], et qui est aussi patient à les attendre qu'industrieux à les attirer. Elle fut donc, elle aussi, elle fut, toujours et malgré tout, patiente, confiante, douce, et cordialement dévouée à son mari païen.

Mauvais pour Dieu, Patrice aurait pu du moins être bon pour Monique. Cela se voit quelquefois, sinon souvent ; plus souvent parmi nous que parmi les païens : soit à cause de ce qu'une âme, même incrédule, conserve encore de son baptême ; soit à cause du milieu chrétien où nous vivons tous plus ou moins, et dont il est impossible de ne subir point l'influence. D'ailleurs, même dénuée de la grâce et corrompue par le péché, la nature n'est jamais foncièrement mauvaise. Un homme peut ne point servir Dieu, et garder néanmoins toutes sortes de qualités aimables. Ce n'est certes point assez pour détruire la première douleur, mais chacun conviendra que cela aide à la supporter. Ce secours fit défaut à Monique : non pas que Patrice n'eût certains dons, et même plusieurs éléments de vertu ; mais il manquait essentiellement de ce dont une femme de cette trempe a besoin avant tout, je veux dire d'élévation et de délicatesse.

1. Sagess. XI, 25.
2. Tim. II 4.

De plus, il était d'une violence qui confinait à la brutalité. Enfin, et ceci dépassait de beaucoup tout le reste, peu de temps même après le mariage, il fut évident à Monique que le malheureux avait noué d'autres liens, qu'il dispersait son cœur et déshonorait son ménage. Cela pouvait constituer certains droits à l'épouse offensée ; d'autres qu'elle en avaient usé, et sans mériter par là le moindre blâme. Monique eut d'autres vues : elle aima mieux boire goutte à goutte, dans le secret de sa maison, ce calice de boue amère imposé par Patrice à ses lèvres, que de se séparer du père d'Augustin, et d'abandonner décidément une âme dont elle était peut-être l'unique ressource, et qu'elle jugeait d'autant plus digne de compassion qu'elle la savait plus criminelle. Elle se tut donc, et saint Augustin témoigne, au livre de ses Confessions que « jamais ce désordre ne fut pour elle l'occasion d'un reproche, d'une plainte ou même d'un sentiment haineux ». Elle souffrit, elle pria, elle attendit. « O Dieu ! continue le saint docteur, elle attendait que l'heure de votre miséricorde sonnât pour lui, et que, croyant enfin en vous, il trouvât, dans cette foi, la force d'être chaste » [1].

Etait-ce la fin ? Non ; une douleur plus poignante que celle-là vint offrir à cette noble femme l'occasion d'un plus grand héroïsme. Je ne me trompe point, n'est-il pas vrai ? il y a quelque chose qui tient plus au cœur d'une mère, même que l'honneur et la paix de son foyer : c'est l'âme et le salut de son enfant ; et devinez ce qui se passe dans un cœur maternel, quand l'enfant, dont le salut est en cause, est un Augustin ! Eh bien ! là encore, quand vint l'âge, la pauvre Monique fut non-seulement éprouvée, tribulée, opprimée, mais trahie. Bien qu'Augustin sortît d'une maladie mortelle, et que Monique, ayant mille raisons d'obtenir

1. Confess. Liv. IX, chap. 9.

que l'enfant reçut enfin le baptême, demandât cette grâce à son époux avec les plus touchantes instances, elle ne put fléchir sur ce point la volonté obstinée de Patrice, et dut se résigner, dès lors, à ce que ce fils tant aimé ne franchît point les rangs du catéchuménat.

Ce ne fut pas tout cependant. Très-peu de temps après ce douloureux déni de justice, Patrice exigea qu'Augustin quittât Thagaste, sa ville natale, et par là même aussi qu'il s'éloignât de sa mère, pour se rendre et s'établir, tout seul hélas! dans une ville voisine qui avait nom Madaure : cité lettrée et pleine d'écoles, où l'on commentait savamment les auteurs de l'antiquité, de manière, sans doute, à orner la mémoire des jeunes gens, et à développer même leur esprit naturel, mais sans avoir aucun souci de perfectionner leur âme et de conserver leur cœur pur. Un tel soin était d'ailleurs (saint Augustin le raconte) la dernière des préoccupations de son père. « Il ne s'inquiétait pas de savoir en quel état je grandissais devant vous, ô mon Dieu, ou si même je demeurais chaste ; c'était assez pour lui que je devinsse habile à parler [1]. »

Mais, sans tarder beaucoup, Madaure parut insuffisante. On envoya Augustin à Carthage : capitale bruyante, séduisante, énivrante, peuplée de statues de faux dieux, riche en théâtres, plus riche en scandales, et dont la corruption n'était dépassée que par celle de cette Rome que saint Pierre, parlant dans l'Esprit de Dieu, avait trois siècles auparavant appelée Babylone [2]. Quand Augustin vint là, il avait dix sept-ans. Monique dut le laisser partir, et continuer de vivre sous le toit de Patrice ; elle y demeura paisible, quoique toujours éplorée ; se persuadant que le meilleur moyen, pour elle, de protéger son Augustin, ou plutôt de le sauver, puisqu'il était déjà perdu, c'était de se

1. Confess. Liv, II, chap. 3.
2. I Pierre. v, 13.

soumettre à la volonté de Dieu, et de remplir, avec plus d'abnégation et de dévouement que jamais, ses austères et douloureux devoirs d'épouse. Dieu la récompensa en lui donnant enfin l'âme de son mari, ce qui était lui rendre aussi son cœur. Elle en eut toute la joie dont la laissait capable le déplorable état d'âme où elle savait son fils. Bientôt la mort, en finissant d'assurer le salut de l'époux, couronna heureusement l'ouvrage de l'épouse, et donna à la mère la liberté entière de travailler au sien.

Je ne veux pas penser qu'il y en ait une seule parmi vous dont le ménage ressemble à celui de Patrice. Si cela était par malheur, qu'aurai-je à vous dire aujourd'hui, sinon d'imiter sainte Monique ? Ce peut être difficile, et nul ne refusera d'avouer qu'un tel labeur est dur. Mais quel chrétien n'a le droit de dire avec saint Paul : « Je puis « tout en celui qui me fortifie » [1] ? Le crucifix bien regardé fait découvrir beaucoup de choses ; et l'Eucharistie bien reçue, de quoi ne rend-elle pas capable ? Heureux donc « qui a des oreilles pour entendre, et « entend [2] » !

Quoi qu'il en soit de cette extrémité (je tiens à dire que c'en est une), il y a bien de l'apparence que plusieurs d'entre vous ont à ramener leur mari, sinon à la vraie foi, du moins à la pratique de ces œuvres de religion sans lesquelles la foi reste morte et partant stérile pour le ciel. Presque toutes vous souhaitez que vos maris deviennent plus pieux ; et vous avez en vous une sorte d'évidence que c'est par vous surtout, sinon par vous toute seule, que leur doit arriver ce précieux surcroît de vie. Ici encore je vous renverrai à l'exemple de votre sainte patronne, et je livrerai spécialement à vos méditations l'admirable parole que saint Augustin a écrite à son sujet dans ses immortelles Confes-

1. Philipp. IV, 15.
2. Matth. XI, 15.

sions. S'adressant à Dieu, comme toujours, il dit : « Elle s'efforça de vous conquérir l'âme de son époux, ô mon Seigneur, en vous manifestant à lui par tout l'ensemble de sa vie, de ses habitudes, de sa conduite, où vous-même répandiez tant de grâce et de vertu, qu'il était contraint de l'admirer et ne pouvait lui refuser une affection pleine de respect » [1].

II. Vous voyez quelles ont été les douleurs de l'épouse; j'ose dire qu'elles disparaissent dès qu'on vient à les comparer à celles que la mère endura. Celles-ci sont devenues célèbres dans le monde entier; et l'on ne voit plus une mère verser des larmes sur un enfant prodigue sans penser à Monique pleurant sur Augustin.

Elle dut d'abord pleurer ses mœurs. L'enfant comptait à peine treize ans, ses mœurs commençaient de se perdre : il n'en avait pas quinze qu'elles étaient complétement perdues. Monique fut quelque temps sans deviner ce mal secret; bientôt il fallut se rendre à l'évidence. Ni la mère ne se pouvait plus faire illusion sur son fils, ni le fils ne pouvait plus rien dissimuler à sa mère. Cet enfant, jusque-là si pur, et qu'elle avait veillé, gardé, élevé, formé avec une si sainte et si jalouse tendresse; cet enfant qu'elle avait, pour ainsi dire, tenu baigné dans la foi de Jésus-Christ, même quand elle l'allaitait, même quand elle le portait [2]; cet enfant, son suprême amour après Dieu, sa paix, sa joie et déjà son triomphe ; en qui elle avait toujours pressenti, je ne dis pas sa gloire à elle, qui pouvait lui importer peu, mais celle de Dieu et de la sainte Église, elle le voyait main-

1. Liv. IX.

2. « Tout enfant, écrit le saint docteur, j'avais entendu parler de cette vie éternelle dont l'espérance est fondée pour nous sur l'humilité de Dieu, Notre-Seigneur, s'abaissant vers notre superbe. » Confess. Liv. I, ch. II.

tenant fasciné, entraîné, égaré, et tout entier en proie aux convoitises les plus honteuses. Elle sut bientôt qu'il venait de s'enlacer dans des chaînes coupables : elle pouvait donc contempler de ses yeux ce lamentable état que le grand pénitent racontait plus tard en disant : « J'étais battu de mille flots, et je me répandais de toutes parts, et je ressemblais à une mer que la tempête fait bouillonner. O mon Dieu ! j'allais m'éloignant de vous, semant incessamment ma vie dans la douleur et la stérilité, plein d'un orgueil qui m'abaissait et d'une agitation où je ne trouvais que de la lassitude [1]. » Les larmes de Monique ne devaient plus, durant bien des années, s'arrêter de couler. Elle pleurait le jour, elle pleurait la nuit, et l'on savait toujours sur quelle dalle de l'église elle s'était agenouillée : il n'y avait qu'à remarquer celle qui était mouillée de larmes.

Ces pleurs du reste, Dieu commençait de les bénir. Ils valaient à Augustin ces remords pleins de miséricorde, ces précieuses tristesses, ces dégoûts salutaires, dont il devait plus tard rendre tant d'actions de grâces à Dieu, s'écriant : « Vous étiez là toujours, ô mon Maître, miséricordieusement sévère pour moi, et parsemant de déceptions et de peines très-amères toutes ces affreuses délices dans lesquelles je vivais. » Mais les passions luttaient et conservaient l'empire. « J'allais, continue-t-il, j'allais me précipitant toujours à la manière d'un insensé, et dans un tel aveuglement, que je me fusse cru déshonoré si mes débordements n'avaient point dépassé ceux de mes camarades [2]. » Sa mère l'avertissait, Dieu sait avec quelle bonté tendre, suave et discrète. Or, savez-vous comment elle en était payée ? L'une des suites les plus ordinaires de ces odieuses passions charnelles est d'endurcir le cœur de ceux qui y sont aban-

1. Confess. Liv. II. chap. 2.
2. Ibid.

donnés ; et c'est même pour sa mère qu'un jeune homme ainsi possédé devient dur et impitoyable. Tel était alors Augustin. « Les paroles de ma mère, écrit-il, ne me semblaient plus que de vains avis de femme auxquels je n'aurais pu céder sans manquer à ma dignité; et c'est ainsi, ô mon Dieu, que moi, son fils, moi, le fils de votre servante, je vous méprisais vous-même en elle[1] ! »

C'est beaucoup, et une telle mère ainsi traitée est pour nous faire pitié. Monique eut pourtant à verser des larmes plus amères encore : elle pleurait les mœurs dépravées d'Augustin ; un jour vint où elle eut à pleurer même sa foi.

On s'étonne quand nous disons que l'enfer est un lieu bas, un lieu de ténèbres et de feu qui dévore, sans les consumer, ceux qui y tombent. Mon Dieu ! l'enfer vient du péché ; l'enfer est l'œuvre et le fruit du péché : qui donc n'est à même ici-bas de voir cet horrible fruit dans son germe ? Est-ce que le péché ne ravale pas ? est-ce qu'il n'aveugle pas ? est-ce qu'il n'incendie pas les âmes ? Il avait blessé Augustin, brûlé son cœur, avili son caractère, flétri sa vie ; il allait obscurcir sa magnifique intelligence; et, sans les larmes de Monique, il eût fini de le dévorer tout entier. A force de se laisser asservir par les sens, Augustin, comme on le pouvait prévoir, perdit complétement la foi. Il tomba dans une hérésie fameuse en ce temps-là, et qui, pour être absurde en son fond, n'en était pas moins une formule très-catégorique d'affranchissement pour la passion : il n'en fallait point davantage pour persuader une âme que ses passions tenaient captive. Augustin apostasia donc, et se fit inscrire, comme adepte, dans la secte des manichéens.

1. Confess. Liv. II, chap. 3.

A cette époque, Monique était veuve. Quand elle apprit cette chute, elle fut plus navrée que jamais, et c'est surtout ici que s'appliquent ces mots d'Augustin : « Elle pleurait bien plus sur mon âme que les autres mères n'ont coutume de pleurer sur le corps sans vie de leurs fils [1]. » Mais les larmes ne suffisaient plus. Monique avait appris du Saint-Esprit que « toutes choses ont leur temps » ; que s'il y a, dès lors, un temps pour gémir, il y en a un aussi pour agir : elle jugea ce dernier temps venu. En se retranchant lui-même du nombre des catholiques, Augustin la blessait au plus intime de l'âme, dans son amour le plus profond, dans les racines mêmes de sa grâce ; il soufflетait, pour ainsi dire, la face du Christ en elle. Elle n'y tint plus. Surmontant son propre cœur éperdu et broyé, saisie du zèle de Dieu, s'asseyant avec lui sur ce trône d'où les chrétiens jugent souverainement les choses et les personnes [2], plus haute que la chair, plus forte que le sang, épousant ces colères de l'Agneau qui ne sont que les adorables éclats de la justice divine, elle chassa Augustin de chez elle, lui déclarant que, désormais, il n'y avait plus de place pour lui ni à la table ni au foyer.

Augustin, qui, extérieurement du moins, ne s'était jamais départi d'un profond respect pour sa mère, baissa la tête et sortit sans mot dire. Mais vous devinez l'émotion de Monique après que, pour glorifier Dieu, elle se fut fait une telle violence. Elle tomba raide sur le pavé ; puis, fondant toute en pleurs, elle poussa vers le ciel un de ces cris de détresse suppliante auxquels Dieu ne résiste point. La nuit suivante elle eut un songe, et, dans ce songe, elle vit un ange qui lui dit simplement : « Où tu es, lui aussi sera » [3]. C'était assez : Dieu venait de s'engager, il ne

1. Confess. Liv. III, chap. 4.
2. I Cor. II, 15.
3. Confess. Liv. IX. chap 10.

pouvait désormais rétracter sa parole. Ce voile de l'avenir, soulevé devant elle, suffisait pour lui faire, tant qu'il faudrait, supporter le présent. Elle attendit sans trouble et avec une confiance invincible, priant, agissant, sans se décourager jamais.

Le croirez-vous ? Elle dut encore lutter douze ans entiers contre la faiblesse et l'obstination de son fils. Mais ce fut là sa dernière épreuve et la fin de ce glorieux enfantement qui devait rendre sa vie si sainte et si célèbre. Le ciel vit, le ciel admira ce combat acharné et suprême entre cette grâce vivante qui s'appelait Monique et cette nature rebelle et emportée qui se nommait Augustin. Le malheureux en vint à sentir le besoin de se séparer tout à fait de sa mère. Cette lumière lui brûlait les yeux ; ce remords visible et parlant devenait comme intolérable à son âme. Il décida de fuir l'Afrique et de se dérober à tout prix. Quel prix, grand Dieu ! et jusqu'où nous pouvons descendre ! Lui, naturellement si droit, si loyal, si épris de la vérité, et qui la devait bientôt honorer par tant de sacrifices, en attendant de l'illustrer par tant de merveilleux écrits, il s'abaissa au point de mentir en face à sa mère, et vraiment de la trahir, lui jurant qu'il ne partirait pas, au moment même où, nuitamment, comme un fugitif et un lâche, il allait s'embarquer pour l'Italie.

Monique, oubliant vite l'injure, ne s'occupa que de suivre au plus tôt cet égaré. Elle passa la mer après lui, vint à Rome où il n'était déjà plus, et finit par le joindre à Milan. Démarches, prières, pieuses industries, bonnes œuvres, sacrifices, tendresses, conseils, silence, patience, elle employa, ou plutôt elle épuisa tout alors pour obtenir le retour à Dieu d'Augustin. Enfin elle dompta cette âme indocile : le jour vint où elle reçut dans ses bras et arrosa de ses larmes, désormais joyeuses, ce fils baptisé, relevé, purifié, tout rayonnant d'innocence et de grâce : elle put

deviner quelque chose des services qu'il rendrait à l'Église de Dieu, et concevoir l'espérance d'avoir donné un saint de plus au monde. Cela fait, elle n'avait vraiment plus qu'à mourir. « Que fais-je ici maintenant? disait-elle à son fils, sur ce rivage Italien où la fièvre la prit, comme ils allaient repartir tous deux pour l'Afrique. Je n'ai plus rien à espérer sur la terre. Une seule chose me faisait désirer d'y rester encore quelque temps : c'était de te voir, avant de mourir, chrétien et catholique. Dieu a fait plus que m'exaucer, puisque, depuis ton baptême, je te vois mépriser toutes les joies mondaines, et décidé à te vouer sans réserve à servir Jésus-Christ. Que fais-je donc ici? [1] » Et en effet, (vous avez toutes certainement lu ce récit inimitable), elle mourut à Ostie où, selon sa prière, Augustin et ses frères jugèrent bon de l'ensevelir.

Vous connaissez la suite de la vie d'Augustin, cette science, cette éloquence, cette vigueur, cette douceur, cette sainteté, cette fécondité, et enfin cette gloire; tout cela est sorti du cœur et des pleurs de sa mère.

Mères chrétiennes, vous croyez en Dieu, vous croyez également en Jésus-Christ son Fils : c'est croire en l'amour infini, et tout ensemble en une miséricorde immense et toute-puissante. Là est le premier fondement de toutes nos espérances. Mais croyez en même temps que, par la grâce de Dieu et de son Christ, votre cœur maternel est l'un des plus ardents foyers de cet amour qui a tout créé; et que vos mains, qui peuvent se joindre, vos lèvres, qui peuvent prier, vos yeux surtout qui peuvent pleurer, sont des organes bénis, aimés, sacrés de cette miséricorde divine qui veut tout pardonner parce qu'elle a tout racheté. Ayez donc foi à votre cœur, ayez foi à vos larmes : quand bien même vous auriez Pa-

1. Confess. liv. IX, chap. 10.

trice à convertir, et Augustin à sauver, dans la vertu de votre foi, dans la force de votre amour, dans la triomphante patience de vos larmes, vous convertiriez Patrice et vous sauveriez Augustin.

QUARANTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE SAINTE MONIQUE

II

LA VEUVE DE NAÏM.

Cum autem appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ; et hæc vidua erat, et turba civitatis multa cum illâ.

Or, comme Jésus approchait de la porte de la ville, voici qu'on emportait le corps sans vie d'un jeune homme, qui était l'unique fils de sa mère; et cette mère était veuve, et une grande foule d'habitants de la ville l'entourait et l'accompagnait.

Luc. VII, 11.

Vous venez de lire avec nous cette page de saint Luc que l'Église a insérée dans la messe propre de la fête de sainte Monique, et qui est connue de tous les fidèles sous le nom d'évangile de la veuve de Naïm. Vous n'avez pas été surprises que cette Église, la plus éclairée de toutes les mères et la plus délicate, ait ainsi rapproché le souvenir de ces deux veuves, la Juive et l'Africaine,

toutes deux pleurant leur fils : l'une, un fils enlevé par la mort à la vie de ce monde ; l'autre, un fils arraché par le péché à la vie divine et éternelle ; mais obtenant toutes deux par leurs larmes que Jésus, le plus compatissant des hommes et la toute-puissance en personne, ressuscite ces enfants de leur cœur et les rende à leur pieuse tendresse.

Cette page des Livres saints est touchante entre toutes ; elle est très-lumineuse aussi, et nous ne chercherons pas ailleurs aujourd'hui le thème de nos méditations.

Parmi tant d'enseignements que l'Esprit-Saint nous y donne, deux me semblent surtout importants. L'un nous rappelle l'indispensable nécessité pour tous de la douleur, et nous fait voir l'excès où Dieu permet parfois qu'elle soit poussée ; l'autre est pour nous montrer les justes bornes qu'il assigne toujours à nos peines, comme aussi les conditions tout à fait rassurantes dans lesquelles il a réglé que nous les subirions.

I. On dit un lieu commun quand on parle de la nécessité qui nous oblige tous à souffrir. Ces douleurs de l'humanité, Dieu n'en est point l'auteur ; il avait tout fait au contraire pour que nous ne les connussions jamais. C'est par un ravissant apprentissage de joie qu'il avait d'abord disposé de conduire l'homme aux joies éternelles, et le paradis terrestre était le lieu où l'autre se devait mériter. Le péché a changé tout ce bel ordre et donné l'origine aux malheurs de tout le genre humain. Sans doute Dieu a souscrit aux conséquences prévues de notre chute et dont il avait pris soin de prévenir Adam. Sa justice ne pouvait manquer de vouloir qu'il en fût ainsi ; d'autant mieux que la miséricorde y trouvait en même temps et sa gloire et son compte : sa gloire, en ce que, par le mystère de Jésus rédempteur, Dieu se chargeant lui-même du douloureux fardeau qui nous accable, finit de déclarer jusqu'où va son

amour pour vous ; son compte aussi, parce que, payant premièrement nos dettes à la majesté offensée de son Père, Jésus fait découler ensuite sur nos douleurs la grâce et la vertu des siennes, et transforme par là nos souffrances en moyens infaillibles de sanctification et de salut.

Malgré tout, cette loi de la douleur persiste ; il n'y en a pas une autre au monde dont l'empire soit moins contestable et forcément moins contesté. « Toute créature gémit », dit saint Paul [1], et la terre, en particulier, est « la vallée « des larmes [2] ». La douleur est l'ombre de Dieu nous poursuivant pour nous sauver et nous soignant pour nous guérir. On n'échappe point à cette poursuite, on ne s'arrache point de ces mains; on ne se défend pas contre cette ombre. Rien ne fait ici, rien ne vaut, rien ne sert. Les biens que l'on possède, les appuis dont on vit entouré, les sûretés que l'on a prises, les affections dont on jouit, fût-ce les plus légitimes et les plus saintes, quoi même! l'usage discret, vertueux, chrétien de tous les dons reçus, et le soin continuel de tout faire remonter à Dieu par l'action de grâces et le sacrifice, ce n'est point un rempart dressé entre la douleur et nous. Elle franchit les distances, renverse les abris et pénètre au fond des retraites. Les coups même qui nous ont frappé ne sont point une garantie que nous n'en recevrons pas d'autres; et d'être aujourd'hui submergé par la peine ne prouve aucunement que demain un nouveau et plus vaste déluge ne fondra pas sur nous.

Voyez cela dans l'histoire de la veuve de Naïm. Cette femme avait beaucoup reçu, et pour sobre que soit le récit évangélique qui la concerne, on y voit clairement qu'au début de sa vie elle était très-heureuse.

Elle avait cette joie, inférieure si l'on veut, mais réelle et précieuse, d'habiter un pays charmant : Naïm veut dire

1. Rom. VIII, 22. — 2. Psaum. LXXXIII, 7.

« beauté ». Les Hébreux disaient Naïm comme nous disons de certains lieux : Beaumont, Beauvoir, Bellevue, Beauséjour. Naïm était en effet une ville des plus gracieuses, située en Galilée, c'est-à-dire dans la partie la plus fertile et la plus riante de toute la Palestine ; au pied de la montagne boisée d'Hermon où le Jourdain prend sa source [1] ; non loin de Nazareth, la ville des fleurs ; plus proche encore du Thabor, si célèbre par sa verdure et la splendide étendue de ses horizons. A très peu de distance coulait ce torrent de Cison fameux dans l'histoire juive, et dont le nom seul éveillait dans les âmes, avec le souvenir de la protection de Dieu sur son peuple, celui des gloires les plus anciennes de la patrie hébraïque [2]. En somme, vous le voyez, ce séjour était enchanteur, et je n'ai pas à vous apprendre à quel point le charme extérieur des lieux où Dieu permet que nous plantions notre tente influe sur notre esprit, notre humeur, notre caractère, et concourt puissamment au bonheur de notre vie.

Tout appréciable que soit ce bien, il s'en faut qu'il suffise. La femme de Naïm en avait d'autres, et d'abord celui de la fortune. La pompe des funérailles qu'elle fit à son jeune fils et cette grande foule dont l'Évangile nous l'y montre entourée indiquent assez qu'elle était riche, et vraisemblablement d'assez haute condition. Il est de plus très-probable (et cette nombreuse assistance en paraît être la preuve) que cette femme jouissait dans sa cité d'une considération plus qu'ordinaire, et que, ce qui vaut mieux encore, elle y avait conquis la sympathie de tous. Cela suppose qu'elle la méritait : car si l'on n'obtient pas la sympathie toutes les fois qu'on la mérite, il est

1. « Ceux qui ont vu la montagne où naissent les sources du fleuve biblique et la vallée où commence son cours disent que la Palestine n'a rien de plus pittoresque, de plus romantique et de plus verdoyant. Poujoulat. *Correspond. d'Orient.* Lettre 137e.

2. Juges, IV et V. — III Rois, 40.

presque inouï qu'on l'obtienne sans la mériter. Nous en devons conclure qu'en plus de ses vertus, fondement nécessaire d'une estime si générale, cette femme était naturellement douée d'aimables et précieuses qualités. Mais où vont toutes ces remarques, sinon à constater que de rares éléments de bonheur se trouvaient réunis dans sa vie ?

Ce n'était pas tout cependant. Le cœur de cette femme était comblé. Elle avait un époux; et comme les Juifs ne se mésalliaient point, tout nous donne à penser qu'il était digne d'elle. Un enfant leur naquit bientôt, gage et couronne de leur amour, et qui resserrait encore les liens si chers de leur union. Et cet enfant était un fils. La fécondité dans le mariage, qui chez tous les peuples a passé à bon droit pour une bénédiction d'en haut, revêtait aux yeux des Juifs le caractère d'une faveur insigne, surtout quand un fils en était le fruit. Vous le savez, toute la vie religieuse, sociale et domestique des Hébreux reposait sur la promesse divine, et par suite sur l'attente du Messie rédempteur, c'est-à-dire d'un enfant merveilleux dont la mère devait être une Juive. Quels rêves dès lors, quels tressaillements, quels désirs dans le cœur de toute fille d'Abraham qui allait mettre un enfant au monde! Encore qu'après avoir donné le jour au sien, la femme de Naïm dût sans doute aisément comprendre qu'il n'était pas le Sauveur annoncé, tant de bruits circulaient alors, et avec tant d'insistance, avec tant d'apparence; on disait si hautement que les temps étaient accomplis; les doctes en apportaient des preuves si convaincantes; les âmes saintes témoignaient en avoir de tels pressentiments que, sans témérité aucune, cette mère put se dire : Mon fils verra de ses yeux le Sauveur d'Israël : il vivra dans ces jours de lumière et de paix prédits par nos prophètes; son âme pourra s'ouvrir à cette rosée de vie éternelle que les cieux

doivent alors pleuvoir [1]. Et qui sait ce que ce Dieu apparu lui dira, ce qu'il lui demandera; ce que deviendra enfin, par suite de cette rencontre, cette humble vie qui commence et dont mon cœur et mon sein sont les sources! Le Messie doit être un grand Roi : qui sait s'il ne fera pas de mon fils un grand prince ?... Ce n'étaient là que des rêves, mais des rêves naturels et permis, et il en jaillissait des joies inénarrables. Ces joies grandirent à mesure que l'enfant crut en âge ; et quand il eut passé ces années difficiles où tant d'enfants sont emportés; quand il fut parvenu aux jours de son adolescence, quel fondement solide il parut devenir à tous ces ravissants espoirs! Ajoutez, ce que cette femme savait assurément comme tout le monde, qu'un prophète tel que la terre n'en avait jamais vu venait tout récemment de surgir en Judée. Le nom de Jésus de Nazareth était dans toutes les bouches; on racontait partout ses miracles vraiment prodigieux; la Galilée surtout en était pleine. On vantait son éloquence si étrangement persuasive, disant qu'en vérité « nul n'a-« vait jamais parlé comme cet homme [2] » ; on célébrait sa science étourdissante, sa sagesse qui semblait surhumaine, son inépuisable bonté, sa simplicité, sa douceur. Un homme si apparemment divin n'était-il pas le Messie? Que souvent ces pensées durent occuper l'âme de cette mère, et par quels liens s'y rattachait le fils de sa tendresse!

La vie lui souriait donc, et de tous les côtés à la fois. Tout ce premier versant de la montagne dont elle touchait à peu près le sommet ne lui avait guère offert que des pentes douces et fleuries. Le soleil dorait ses journées, et la joie emplissait son cœur. Qu'est-ce à dire? Était-elle munie par là contre l'épreuve, et une si heureuse fortune

1. Isai. XLV, 8.
2. Jean VII, 47.

allait-elle à l'exempter de la condition commune des humains ? Non certes, et tout au contraire ; car comme, avant de les immoler, on engraissait autrefois les victimes, il semble que de pareilles prospérités soient pour provoquer les revers, et désigner ceux qui en jouissent aux duretés du sort.

De ce bel et tranquille édifice dans lequel la Naïmite a vécu abritée jusqu'ici, voici que soudain tout un pan croule. Son mari meurt, et la laisse jeune et seule avec un orphelin. L'Évangile n'indique point, il est vrai, la date de ce trépas ; mais comme les filles juives étaient nubiles de très-bonne heure, et que la coutume était dès lors de les marier fort jeunes, du moment que cette femme était veuve à l'époque où elle perdit son fils encore « ado- « lescent », il est clair que son veuvage ne fût-il pas alors ancien, elle s'y était vu réduite dans les meilleures années de sa jeunesse. Ce fut pour elle une peine amère, et cette mort changeait toute sa vie. On ne peut point douter qu'elle ne fût une Juive très-fidèle : l'insigne grâce que lui fit Jésus en paraît une preuve suffisante. Elle prit donc son veuvage au sérieux : ce que faisaient d'ailleurs les plus saintes femmes d'Israël, ainsi qu'on le peut voir dans l'histoire de Judith [1]. Suivant de si beaux exemples, la mère affligée de Naïm entra humblement, sincèrement, vaillamment dans cette solitude grave et dans ce deuil d'état, que saint Paul dit convenir aux veuves [2], et qui tient éloignée d'elles cette foule de vaines consolations que le monde s'empresse alors d'offrir aux femmes : consolations toujours messéantes et qui souvent et aisément deviennent si dangereuses.

Ce parti lui fut d'ailleurs singulièrement facilité par la présence de cet enfant que son époux et Dieu lui avaient

1. Judith. VIII, 4 et suiv.
2. I Tim. V, 5.

laissé. Comprimée d'un côté par cette mort précoce et cruelle, sa tendresse se déversait d'autant plus vive et abondante sur ce doux rejeton, lequel, ayant déjà tant de titres à l'amour de sa mère, y ajoutait maintenant celui-ci d'être le meilleur héritage et l'image vivante du mari qu'elle pleurait. « Ton père, en quittant ce monde, m'a laissée de bien bonne heure toute seule avec toi, disait à un jeune homme, qui devait plus tard être saint Jean Chrysostôme, sa mère navrée et suppliante. J'ai soutenu pour toi ces lourds et nombreux fardeaux du veuvage que nul ne connaît bien s'il ne les a portés. J'ai tenu bon pourtant dans cette tempête ; j'ai refusé de fuir cette fournaise où je me sentais parfois dévorée. Ma force et le secret de ma constance, après le secours de Dieu tout-puissant, c'était cette consolation infinie de ne pouvoir contempler ton visage sans y retrouver les traits de ton père tant aimé [1] ». Que voilà bien tout ensemble et l'épouse et la mère! Tels durent être les sentiments, tels furent peut-être les discours de la veuve de Naïm.

Elle vécut donc d'aimer, de veiller, de soigner cet enfant qui, après Dieu, avait désormais tout son cœur. L'ombre de sa viduité, toujours présente en son ciel intérieur, y rendait plus brillante cette étoile qui y luisait encore : d'autant que chaque jour ce fils lui devenait plus cher. Sans cesser d'être son fils, il était de plus en plus son soutien et son confident. Elle ne craignait plus d'épancher en lui toute son âme ; il pouvait tout recevoir, tout sentir, tout comprendre, répondre à tout comme il fallait, rendre tout ce que l'on désirait. Elle s'appliquait d'ailleurs à l'instruire, à le former, à le sanctifier. Ils lisaient l'Écriture ensemble. Quand venait le jour du Sabbat, on les voyait, d'un même pas, cheminer vers la synagogue. Ils

1. S. Jean Chrysost. Du sacerdoce. Liv. 1, cap. ch. 5.

chantaient les mêmes psaumes et adressaient à Dieu les mêmes prières, traduisant au besoin par les mêmes hosties immolées leur religion et leurs vœux. Le soir venu, on parlait du ciel et de la terre ; de la patrie éternelle et de la patrie juive ; des craintes, des espérances, des regrets ; du passé, du présent, de l'avenir surtout. Qui sait ? Peut-être était-il déjà question d'un mariage ? Ce nom si honoré, cette fortune si bien conservée, cette tradition de famille si religieusement gardée, tout cela n'irait point au néant, ni même à des parents plus ou moins chers et éloignés ; tout se réunirait sur la tête de ce fils unique pour le couronner de gloire et de joie ; père et mère revivraient par lui dans une famille nouvelle, et « la génération des justes » serait ainsi continuée sur la terre.

O projets innocents ! ô perspectives charmantes ! ô douces ambitions, trop licites pour n'être pas à l'âme un vrai repos ! mais surtout ô vanité des meilleures conceptions humaines, et fragilité étonnante de tout ce qui dépend du temps ! Encore une fois, la mort entre dans cette demeure ; après le père elle prend l'enfant ; après l'épouse elle frappe la mère ; et ne laissant plus rien, dans le cœur de cette femme, qui ne soit meurtri et saignant, elle ne laisse rien dans sa vie qui ne soit une ruine. « Est-ce donc ainsi qu'elle sépare, la « mort amère et implacable [1] ? » Les riches et les heureux du monde le disent ; mais les mères le crient. Humainement celle-ci perdait tout, et sa douleur était vraiment sans bornes. Lorsque les écrivains sacrés veulent éveiller dans l'esprit l'idée d'une désolation sans mesure, ils parlent du « deuil d'un fils unique » [2]. C'était le cas ici. Et non-seulement ce fils expiré était le seul qui fût resté à sa mère ; c'était le seul qu'elle eût jamais eu. Et il mourait, il était mort ! La mort l'avait enlevé à la fleur de son âge, dans la

1. I Rois, xv, 32.
2. Jérém. vi, 26. Amos. viii, 10.

splendeur de sa première beauté et le premier déploiement de sa force, en un temps où, déjà heureux, il touchait le seuil d'un avenir bien plus heureux encore! Vous le voyez, cette mère demeurait solitaire en ce monde. Tout s'était du même coup desséché et flétri autour d'elle ; sa maison n'était qu'un désert, sa vie un supplice, son cœur un tombeau ; et il semblait qu'elle n'eût plus rien à faire ici-bas qu'à invoquer la mort et à mourir.

Vous comprenez maintenant, n'est-il pas vrai, ce que contient d'atroces souffrances, et de larmes brûlantes, et de chagrin profond, ce simple et tranquille verset de l'Évangile : « Or, comme Jésus approchait de la porte de la ville, « voici qu'on emportait le corps sans vie d'un jeune homme « qui était l'unique fils de sa mère ; et cette mère était « veuve et une foule d'habitants de la ville l'entourait et « l'accompagnait ».

C'est ce que j'appelais un excès de peine, disant que Dieu est toujours en droit d'y pousser les enfants d'Adam, et que souvent il les y pousse en dépit de tant de joies dont il les a comblés d'abord, et malgré tant de douleurs qu'il leur a envoyées déjà.

II. Oui ; mais ici rien, absolument rien n'est livré au hasard. Dieu a dit aux flots de la mer : « Vous n'irez pas « plus loin » [1] ; il le dit, quand bon lui semble, aux flots de nos chagrins. Vous avez lu la suite de l'Évangile ; elle est adorable. « Le Seigneur, ayant vu cette femme, fut tou- « ché de pitié pour elle, et lui dit : Ne pleure plus. Et s'ap- « prochant, il toucha le cercueil ; et ceux qui le portaient « s'arrêtèrent. Alors il dit : Jeune homme, lève-toi ; je te « l'ordonne. Et celui qui était mort se redressa et commença « à parler ; et Jésus le rendit à sa mère ».

Que ressort-il de là pour nos douleurs ? Trois choses

1. Job. xxxviii, 11.

considérables et inexprimablement consolantes. Avant tout, nos douleurs sont ordonnées et réglées par la sagesse de Dieu ; de plus, elles excitent sa pitié et l'inclinent à exercer envers nous sa miséricorde ; enfin elles cèdent sans exception et tout de suite à sa volonté toute-puissante.

D'abord, dis-je, nos douleurs sont ordonnées et souverainement réglées par la sagesse de Dieu. S'il est écrit de cette sagesse que : « Elle a créé et établi toutes choses dans « la mesure, dans le nombre et dans le poids » [1], comment a-t-elle pesé, compté et mesuré nos souffrances ? Qui sait comme Dieu ce qu'elles sont pour nous ? Il n'ignore ni notre faiblesse, ni notre pente au mal. Il voit que si, par un côté, la douleur est aux hommes une occasion de vertu, par l'autre elle leur est une vraie tentation et les expose à mille fautes. Et d'où viennent tant de resserrements de cœur, tant de défiances des voies divines, tant de scandales secrets, tant d'impatiences, de murmures, de révoltes, sinon de ces phases douloureuses que l'Esprit-Saint nomme « des fournaises » [2], et où nous sommes tous si souvent obligés de passer ? Mais si, lorsqu'il parle du vêtement, de la nourriture et de ce qu'exige l'entretien de notre vie corporelle, Notre-Seigneur nous défend d'en prendre trop de souci, par la raison que « notre Père céleste sait que tout « cela nous est nécessaire [3] », avec quelle exactitude empressée pourvoira-t-il à nos besoins intérieurs ! Et quand ces besoins sont-ils plus grands et plus urgents qu'à l'heure de nos souffrances ? « Dieu est fidèle, nous crie saint Paul ; « jamais il ne permettra que nous soyons tentés au delà de « nos forces [4]. » Prions, supportons, attendons, ayons confiance, ayons patience ; encore un peu de temps, et la lumière luira dissipant toutes nos ombres, et le secours

1. Sagess. XI, 21.
2. Ibid. III, 6.
3. Matth. VI. 32.
4. I Cor. X, 13.

viendra abattant tous nos ennemis. — Mais je me sens à bout de forces ; je crie à Dieu comme Job : « O Dieu, ce « que vous me faites souffrir tient du prodige[1] », et je vais n'être plus du tout maître de moi ! — C'est juste le fondement d'une espérance plus ferme et la marque infaillible que votre épreuve touche à sa fin. Oui, s'écrie le Psalmiste : « Si je vois tous mes ennemis se dresser contre moi, ce me « sera une raison de compter sur Dieu davantage[2] ». Il est attentif, il est sage, il est bon.

Au reste, quand j'ai parlé de la sagesse divine au point de vue de nos douleurs, je n'ai pas entendu seulement qu'elle les contient toujours dans des bornes assurées et discrètes ; j'ai voulu dire aussi, comme je vous l'insinuais dès le début, qu'elle les bénit, les sacre, les féconde et en fait des sources vives de sanctification, de grandeur et de félicité.

Voyez cette Naïmite ! Dieu lui a demandé beaucoup ; et demander ici, c'était prendre. Elle donna de bon cœur, je le crois fermement ; mais n'eût-elle pas donné, il lui eût bien fallu céder de force ; la mort était pour elle l'ange des volontés divines, et qui résiste à cet ange-là ? Dieu demanda donc beaucoup à cette femme. Mais où allaient ces sacrifices, et quels devaient être les fruits de si étranges douleurs ?

Laissons l'ivresse de joie où la résurrection de cet enfant jeta son heureuse mère ; ce sont choses que l'on sent plus qu'on ne les peut dire. En vérité, n'eût-elle eu que cette joie, Dieu lui payait ses pleurs au centuple. Mais le reste, mais les conséquences de cette résurrection bénie, conséquences pour l'enfant, pour la mère, pour l'Église, pour Jésus-Christ, pour Dieu, qui les comptera ? — Maître, demandaient un jour les Apôtres à propos de l'aveugle-né, « quel péché a donc fait cet homme, ou quel crime ont « commis ses parents pour qu'il soit né en cet état ? Cet

1. Job. x, 16.
2. Psaum. xxvi, 3.

« homme n'a point péché, répondit le Sauveur, ni ses « parents non plus ; mais s'il est né aveugle, c'est afin que « les œuvres de Dieu éclatassent en lui [1] ». Ainsi, devenir à Dieu un sujet, un théâtre et comme un instrument de gloire ; lui servir à se produire et à se raconter ici-bas ; lui être ce que le socle est à la statue, le candélabre au flambeau qu'il porte, le trône au roi qui s'y assied, c'était le sort de cet homme et le sens de sa vie.

Tel fut aussi le destin de notre veuve, sans parler de tant de gains merveilleux dont son deuil l'enrichit. Pour son fils, rien n'est plus vraisemblable que ce qu'affirme de lui une illustre voyante [2], à savoir qu'il s'attacha plus tard au Sauveur comme disciple, et devint l'un des prédicateurs, sinon l'un des martyrs de l'Évangile ; et par là tous les rêves de sa mère se trouvaient dépassés. Quant à elle, qui ne voit qu'en donnant lieu à l'un des plus signalés miracles du Christ, sa peine est entrée pour une part dans les fondements mêmes de cette foi catholique qui porte l'Église et la société humaine tout entière ? Parce que cette femme a pleuré son fils, Dieu a vu le monde reconnaître, aimer et adorer le sien. En outre, elle est par là devenue immortelle ; son histoire est allée partout où a pénétré l'Évangile ; toute langue l'a racontée ; son souvenir est intimement lié au mystère de Jésus. Cette histoire est comme l'un des rayons de l'auréole divine du Rédempteur. Depuis tantôt dix-neuf siècles, de combien de prédications, de combien de méditations a-t-elle été le thème ! Qu'a-t-elle valu à Jésus-Christ d'admiration, de tendresse, de confiance et de reconnaissance ! Et c'est loin d'être fini. Un quart d'heure avant le jugement il se peut que la page d'Évangile où il est parlé de cette femme émeuve encore divinement une âme et lui ouvre le paradis. Ah ! dites si Dieu est magnifique,

1. Jean IX, 2, 3. — 2. Cather. Emmerich. *La Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Deuxième partie, chap. VII, § 7.

et si c'est être sage que de lui tout abandonner ! Dites si ce n'était point pour cette humble créature la peine de tant souffrir, et s'il est juste de beaucoup déplorer des morts d'où s'échappent de tels fleuves de vie, fleuves si larges, si pleins, si rapides, et où coule une vie si divine !

Enfin, les Pères le disent et il est manifeste, cette femme, cette mère, cette veuve est devenue pour toujours une figure ressemblante, instituée, authentique de cette autre femme, de cette mère, de cette veuve excellente qui est la sainte Église. « Cette veuve de Naïm est plus qu'une femme », écrit le docte saint Ambroise [1]. Comme la Samaritaine, comme Madeleine, comme Jean, comme Pierre, j'ose dire comme la très-sainte Vierge, toute proportion gardée, elle est un type. Elle représente, elle personnifie, non point une conception divine quelconque, mais la conception universelle de la sagesse et de l'amour de Dieu, l'Église : non point, il est vrai, l'Église en tant qu'elle enseigne, baptise ou gouverne ; mais l'Église en tant qu'elle enfante, qu'elle aime, qu'elle pleure et qu'elle prie ; l'Église mère de l'humanité que le péché fait mourir à Dieu, et qui, touchant de pitié le cœur de son divin Époux, obtient que sa toute-puissance la console, fût-ce au prix des plus grands miracles. Car c'est là aussi l'un des biens cachés et semés dans nos douleurs, et dont j'ai promis tout à l'heure de vous dire quelques mots.

Oui, ces douleurs humaines, nos douleurs, elles excitent la pitié de Dieu, et l'obligent, pour ainsi parler, à exercer envers nous sa miséricorde. « Le Seigneur l'ayant vue

1. S. Ambros. Exposit. in Luc. Lib. V. Voici le passage entier du saint docteur : « Cette veuve entourée d'une foule de peuples, paraît être plus qu'une femme, elle qui mérite, par ses larmes, la résurrection de son Fils unique adolescent. On voit en elle la sainte Église qui, en manifestant à Dieu sa douleur et ses larmes, rappelle à la vie la jeune gentilité morte et touchant déjà le seuil du sépulcre : aussi Dieu lui défend-il de pleurer, parce que la résurrection de son fils lui est due et promise ».

« fut ému de compassion pour elle, et lui dit: Ne pleure « plus ». Encore ici quel gain, ô mères chrétiennes! Et prenez garde que Dieu s'étant fait homme, sa pitié est vraiment *sentie*; si bien sentie que, tant qu'il put pleurer, elle se traduisit par des larmes. Vous l'avez bien toutes lu dans l'Évangile que Notre-Seigneur pleura. Il pleura sur Jérusalem, il pleura sur Lazare. Ah! dites-le: est-ce que si les pleurs de Jésus viennent se mêler aux vôtres, les vôtres vous semblent absolument amers? Si, l'heure venue pour vous de souffrir, Dieu vous permet, Dieu vous commande de dire: « Ma peine émeut Jésus; Jésus sent mon mal et le partage comme il est possible », est-ce que vous ne sentez pas votre souffrance allégée, et ne commencez-vous pas de goûter une consolation toute céleste? Répétez-vous donc alors ces paroles qui ne formulent rien de moins qu'un vrai dogme de foi: « Nous n'avons point un Pontife « incapable de compatir à nos infirmités, car lui-même « s'est soumis le premier à toutes sortes d'épreuves [1]. Il a « dû de toute manière ressembler à ses frères, afin de « devenir miséricordieux par expérience et comme à ses « dépens; car s'il est si puissant et si empressé à secourir « tous ceux qui souffrent, c'est qu'il a personnellement, et « bien mieux que nous, connu la douleur [2]. »

Enfin, c'est à un autre titre et sous un autre aspect que Jésus est puissant et vient en aide aux affligés. Il peut, dès que tel est son bon plaisir, non-seulement alléger nos fardeaux, mais nous en décharger; non-seulement adoucir nos peines, mais les faire entièrement disparaître. Qui lui résiste? « Toute puissance, dit-il aux siens, m'a été donnée « au ciel et sur la terre [3]. » Aussi tout ce qu'il veut il le fait [4]. On le vit bien dans les jours de sa vie mortelle. La

1. Hebr. IV, 15.
2. Ibid. II, 17, 18.
3. Matth. XXVIII, 18.
4. Psaum. CXVIII, 3.

nature entière y est son esclave. « Qui est celui-ci, s'é-« criaient les Apôtres, qui est celui-ci à qui la mer et les « vents obéissent? » La tempête, en effet, s'apaise à sa parole [1]; les flots deviennent fermes dès qu'il y veut marcher [2]. Avec cinq pains et deux poissons il nourrit toute une foule [3]. Les démons, il les faire taire, les enchaîne et les chasse [4]. Les anges sont tous ses dociles et joyeux serviteurs [5]. N'est-il pas le maître aussi de la douleur ? Comptez, si vous le pouvez, et les malades qu'il a guéris et les larmes qu'il a séchées. Quoi de plus ? Vous voyez bien qu'il commande même à la mort et lui arrache ses proies : l'enfant de Naïm, la fille de Jaïre, Lazare enseveli depuis quatre jours et dont le corps est déjà putréfié ! Il mène au tombeau et en ramène [6]. Il tient en mains les clefs de la mort et de l'enfer [7]. Il est la résurrection et la vie[8]. Comme le Père a la vie en lui, lui aussi a la vie en lui, et comme le Père, il vivifie qui bon lui semble [9].

Que craindrons-nous donc, et serons-nous jamais découragés ? Quels que soient les maux qui nous accablent, il les dissipera, dès qu'il voudra, plus vite que l'ouragan ne dissipe un nuage dans l'atmosphère. De même que s'il nous veut dans la peine (et je vous ai dit comment et pourquoi il nous y veut), rien ne saurait nous empêcher d'y être; de même, si c'est sa volonté que nous en soyons délivrés, malgré tout et sans délai aucun, nous le sommes. Pleurons donc jusqu'au jour où lui-même tarira la source de nos larmes [10]; pleurons, mais « non point comme ceux « qui sont sans espérance [11] ». Nous n'avons pas sans doute à espérer pour l'ordinaire que Jésus consolera nos deuils en nous rendant nos morts. Mieux leur vaut d'ailleurs

1. Matth. XIV, 26. — 2. Ibid. XIV, 25. — 3. Ibid. XIV, 17. — 4. Ibid. IX, 23. — 6. Ibid. IV, 11. — 5. I Rois II, 6. — 7. Apoc. I, 18. — 8. Jean XI, 18. — 9. Ib. V, 26. — 10. Apoc. XXI, 4. — 11. I Thessal. IV, 12.

être avec Jésus-Christ, et dans la certitude, sinon encore dans la jouissance de leur salut ; et il y a mille raisons de penser qu'il vaut mieux aussi pour nous qu'ils y soient. Mais nous savons bien tous qu'un jour Jésus les ressuscitera, et nous avec eux, et de telle sorte que ni eux ni nous ne puissions plus mourir. Ce sera là *la fin*, dit saint Paul[1], la fin qui n'aura point de fin, et la consommation des choses. Alors achèvera de s'accomplir cette prophétie illustre qui, au jardin du mont Calvaire, a commencé, il y a dix-huit cents ans, de devenir une vraie histoire : « O « mort ! où est ta victoire ? O mort ! où est ton aiguillon ? « La mort est absorbée dans le triomphe du Christ [2]. « Alors, écrit saint Jean, il n'y aura plus de malédiction « d'aucune sorte ; le trône de Dieu et de l'Agneau sera au « centre de la cité sainte ; ses serviteurs le serviront avec « une liberté entière et dans une paix imperturbable ; ils « verront sa face ; et ils porteront son nom gravé sur leurs « fronts. Alors il n'y aura plus de nuit ; ils n'auront plus « besoin de lampe ; non plus même de cette lumière solaire « qui les avait éclairés jusque-là ; car le Seigneur Dieu « sera lui-même leur lumière, et ils régneront avec lui « dans les siècles des siècles [3] ». Amen.

1. I Cor. xv, 24.
2. Osée xiii, 14. I Cor. xv, 54, 5.
3. Apoc. xxii, 3, 5.

QUARANTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

COMMENT MARIE EST UN TRÉSOR OU NUL NE PUISE SANS AVOIR PART A L'AMITIÉ DE DIEU.

Infinitus est thesaurus hominibus, quo qui usi sunt participes facti sunt amicitiæ Dei.

Elle est pour les hommes un trésor infini; et tous ceux qui en ont usé ont part à l'amitié de Dieu.

Sagesse. VII, 14.

Je vous redis là une des louanges que l'auteur inspiré du Livre de la Sagesse donne à cette Sagesse éternelle dont il a entrepris de nous révéler tout ensemble et les grandeurs et les bienfaits. Cette Sagesse, vous le savez, c'est Jésus, le Verbe fait chair. Elle existait avant de s'incarner, puisque de toute éternité elle naît du sein du Père; mais de toute éternité aussi il a été réglé qu'elle s'incarnerait, et désormais elle est et restera toujours le Christ, notre Sauveur.

Que Jésus soit un trésor, un trésor infini, et que nous puisions en lui ce bien sans prix qui est l'amitié de Dieu, c'est le fond même et comme la somme de la foi catholique.

Mais, je vous l'ai dit si souvent que cette doctrine vous doit être à présent familière, « dans le Seigneur », dans ce mystère du Christ en quoi toute la religion consiste, « ni « l'homme n'est sans la femme, ni la femme sans « l'homme [1]; » ni Jésus n'est sans Marie, ni Marie sans Jésus. Jésus est le Fils, Marie est la Mère; Jésus est l'Époux, Marie est l'Épouse; Jésus est le nouvel Adam, Marie est l'Ève nouvelle; Jésus est le premier ouvrier de la glorification de Dieu et du salut du monde, Marie est sa coopératrice prévue, voulue, officielle et son aide « semblable à « lui [2]. » Ils sont indissolublement unis, jusqu'à être un dans un esprit unique : de sorte que ce qui est vrai de l'un, devient, par dérivation et proportion gardée, réellement vrai de l'autre.

C'est sur ce dogme incontestable que l'Église se tient appuyée, quand, dans sa liturgie, elle applique à la très-sainte Vierge tous ces grands textes des Livres sapientiaux qui, dans leur sens direct et principal, se doivent entendre du Christ, Verbe éternel. Organe vierge de la vérité, maîtresse suprême de la piété, l'Église n'hésite point à faire cette appropriation qui semble étrange. Certes, elle n'ignore pas que Jésus-Christ est Dieu et Marie une pure créature; c'est ce qu'elle enseigne au contraire et nous oblige à croire : sans trembler cependant, mais plutôt avec une sécurité parfaite et joyeuse, elle chante et fait chanter partout à la louange de cette créature ce que l'Esprit divin a fait lui-même écrire pour célébrer le Créateur : tant elle sait que Dieu a aimé le monde et honoré l'humanité ; tant elle sait qu'entre tous les êtres apparus dans le monde et posés dans l'humanité, Dieu a aimé et honoré Marie ! Nous devons donc entendre aussi de cette incomparable Vierge ces mots dits avant tout de la Sagesse créatrice qu'elle nous a en-

1. 1 Cor. xi, 11.
2. Gen. ii, 18.

fantée. « Elle est aux hommes un trésor infini, et tous « ceux qui en ont usé ont part à l'amitié de Dieu. »

Puisque nous avons cette fortune de vous voir réunies dans l'un des jours de ce mois que la dévotion de l'Église a depuis si longtemps consacré à Marie, saluant de cœur en passant sainte Monique dont c'est la fête, mais dont nous avons eu la grâce de vous parler déjà, appliquons aujourd'hui nos esprits à la méditation des excellences de votre divine patronne, et cherchons à comprendre ce que l'œil de la foi en découvre dans ce magnifique texte que je vous ai cité.

L'Écrivain sacré dit trois choses : la première, que Marie est un trésor; la seconde, que nous devons user de ce trésor, c'est-à-dire sans doute y puiser; la troisième, qu'en y puisant, nous avons part au plus précieux des biens dont puisse jouir une créature, à savoir, cet amour spécial et éminent de Dieu que l'Écriture nomme son amitié.

I. Et d'abord Marie est un trésor, un trésor inépuisable, un trésor infini. Le monde extérieur est merveilleux. Ce qui paraît de sa grandeur écrase notre imagination; les beautés que l'on y découvre éblouissent notre intelligence. Qui n'admire l'immensité des cieux, l'innombrable armée des étoiles, la paix des nuits, la splendeur du jour, la majesté et la force des eaux, la fécondité de la terre, l'étonnante variété des plantes, des fleurs, des fruits? Et l'homme, roi de ce monde sensible, son pontife, sa voix, sa louange, sa gratitude, sa religion vivante! le corps de l'homme, si savamment organisé; son âme, si vaste, si puissante, capable d'embrasser toutes choses et de connaître Dieu; l'âme avec ses pensées, sa parole, ses amours, ses énergies, ses choix libres; l'âme spirituelle et immortelle! Et les anges, si divinement doués, si vifs, si

pénétrants, si rapides, si beaux, si forts, si nombreux d'ailleurs et si bien ordonnés ! Quel trésor qu'un tel monde !

Il y en a un autre cependant, et si supérieur au premier, que la comparaison entre les deux est à peine possible : je veux parler de la grâce dont la substance, pour ainsi dire, est la participation réelle de la créature à la nature divine[1]. Ce monde, il est vrai, n'est point isolé de l'autre, et ne saurait pas l'être. Il le suppose au contraire et s'y appuie comme sur sa base indispensable. Si la nature y est déifiée, il faut donc qu'avant tout elle existe et subsiste. Malgré cela, la grâce est un monde, un monde spécial et infiniment relevé par-dessus celui qu'il couronne. La sagesse y a ses jeux, comme dans l'autre, mais plus profonds encore et plus saints ; l'amour y a ses inventions, ses dons, ses profusions, mais en des mesures qu'il faut nommer immenses. On y trouve des beautés, des splendeurs, des harmonies, des énergies, des affections, des unions, des opérations, des délices, dont nul de ceux qui vivent exclusivement dans la sphère inférieure n'a l'expérience, ni même l'idée.

Et toutefois, plus haut encore que ce monde de la grâce, il y en a un troisième; le monde des épanouissements, des manifestations et des consommations ; le monde que la langue catholique nomme le ciel ou la gloire. La grâce qui dépasse tant la nature n'est à la gloire que ce que le grain semé en terre est à l'épi mûri par le soleil, le gland au chêne touffu, l'enfant caché dans le sein de sa mère à l'homme ayant sa taille, sa vigueur et toute sa perfection.

Ce sont donc là comme trois trésors où Dieu a versé et comme superposé des richesses dont la valeur et l'abondance vont augmentant chaque fois. Eh bien ! toutes ces

1. II Pierr. I, 4.

richesses ensemble n'égalent point celles qu'il a comme amoncelées dans ce monde suréminent, dans ce trésor unique qui est Marie, sa Vierge et sa Mère. Jusqu'à elle Dieu ne fait, pour ainsi dire, que des préparations; il s'essaie à aimer, à donner, à se donner. Dès qu'il arrive à elle, il aime, il donne et se donne sans mesure. Elle est la cime de ses desseins, la tête de ses ouvrages, le repos de son cœur. « Il fallait, dit saint Jean de Damas, qu'une série de prodiges frayât la voie jusqu'au sommet où Dieu voulait atteindre, et qu'il y eût un progrès régulier des êtres les plus infimes à celui qui les surpasse tous [1] ». Aimant Marie plus que toutes les autres créatures réunies, il était nécessaire que les dons qu'il lui fait répondissent à un tel amour. Aussi est-elle « pleine de grâce », comme l'archange le déclare. « Elle est pleine, dit saint Antonin, en ce qu'elle possède d'une manière excellente toutes les grâces générales et spéciales dont Dieu a doté soit les hommes, soit les anges : elle est pleine en ce qu'elle a des grâces que nul autre qu'elle n'a reçues; pleine encore en ce que tout ce que Dieu lui donne, elle le reçoit dans toute l'étendue et avec toute la perfection dont une simple créature est capable; pleine enfin et surtout parce qu'elle contient en elle et répand sur le monde la grâce incréée tout entière », Jésus-Christ, c'est-à-dire Dieu lui-même, qu'elle enfante et qu'elle donne [2]. Vous voyez si elle est un trésor et quel trésor elle est.

Et ce trésor est public. Marie est dédiée et consacrée à la Sainte Trinité. Elle a été créée à part, rachetée à part, sanctifiée à part. Avec Jésus, comme Jésus, par Jésus, elle est le vrai « royaume de Dieu », et si parfait, qu'il ne s'y peut rien ajouter d'essentiel. Car, sachez-le, ô pieuses chrétiennes, que l'innombrable société des anges et des saints

1. S. Jean Damasc. Serm. 1, sur la Nativ. de la sainte Vierge.
2. S. Anton. Summ. IV, Titr. 15. Ch. 20, § 15.

n'est et ne sera jamais, au regard de Marie et de Jésus, qu'un appendice gratuit et un surcroît : ce que le manteau royal est au roi, ce que la robe sacerdotale est au prêtre. Certes, cette robe sied au prêtre et ce manteau relève la majesté du roi, mais on ne saurait dire qu'ils sont indispensables. Ainsi en va-t-il de l'Église, laquelle n'est que cette « variété » dont David nous montre la reine du ciel enveloppée comme d'un vêtement [1]. Mais justement parce qu'elle est jusque-là le bien propre de Dieu, Marie devient le nôtre à tous. Elle entre dans les états de la divinité et participe à ses modes d'être. Dieu si unique, et si retiré dans son unité qu'il est l'unité même, est cependant un être universel, et pour ce qui est de ses créatures, un bien public et tout à fait commun. Telle est Marie; elle est l'unique de Dieu, elle est le trésor de la création tout entière.

Elle est plus qu'un trésor public; elle est un trésor tout ouvert. Y puise qui veut et aussi largement qu'il l'a pour agréable. Elle est plus qu'un trésor ouvert; elle est un trésor livré et prodigué, jaillissant comme une source et s'écoulant comme un torrent. Elle va elle-même au-devant de toute indigence; elle sollicite les désirs, provoque les saintes cupidités, crie à toute heure et en toute langue et à tous de s'empresser près d'elle et de profiter d'elle. L'Écriture est pleine de ces cris. « Si quelqu'un est petit, dit cette « Vierge, qu'il vienne à moi [2]. Venez, mes bien-aimés; « mangez mon pain; buvez le vin que je vous ai tout exprès « préparé; buvez jusqu'à l'ivresse, et rassasiez-vous de « mes fruits [3]. J'ai à moi la richesse, j'ai la science, j'ai la « gloire, j'ai l'amour, j'ai toutes les opulences [4]; » mais le fruit que je vous exhorte à prendre, ce fruit qui est mon trésor à moi qui à mon tour suis votre trésor, ce fruit dont

1. Psaum. XLIV, 10.
2. Prov. IX, 4.
3. Ibid. 5.
4. Ibid. VIII, 18.

j'ai reçu le germe la première et que j'ai mis au jour de moitié avec Dieu, ce fruit de ma foi et de mon sein, Jésus qui m'emplit toute, Jésus mon abondance et ma surabondance, « il est plus précieux que l'or, l'argent et les pier- « reries [1]. » C'est de lui que je vous veux surtout enrichir, de lui que je vous veux nourrir, parce qu'il est votre vie comme la mienne et vraiment la vie absolue.

Enfin, que vous dirai-je de plus à vous qui comprenez cela mieux que personne? Ce trésor sans pareil est une mère. Qu'est-ce qui, dans une mère, n'appartient point à son enfant? Son sein l'allaite, ses bras le portent, ses mains le caressent, ses yeux le veillent, sa bouche lui parle, ses lèvres le baisent après lui avoir souri; ses forces se dépensent pour lui et sans calcul, son temps lui est dévoué, son amour enfin lui livre tout en la lui livrant elle-même. La mère est le trésor du fils. Or, le fils ici, c'est nous tous. Voyez donc si à bon droit notre mère céleste est appelée « un trésor » : un trésor sans fond ni mesure, « un trésor infini ».

II. Mais il en faut user : « Ceux qui en usent, dit l'Es- « prit-Saint, ont part à l'amitié de Dieu. » Qu'est-ce qu'user d'un trésor et d'un semblable trésor? Y puiser, sans nul doute, mais encore? Nous ne dirons que ceci : Marie est un trésor de grâces, on y puise en la priant; Marie est un trésor de vertus, on y puise en l'imitant.

Prier Marie, cela est facile et doux à tout enfant de Dieu; mais il faut la prier avec foi, d'un cœur confiant et fervent, et dans l'esprit de son divin Fils qui est son esprit à elle aussi.

Souvent nous nous plaignons du peu de fruit de nos prières. Outre que tout fruit n'est pas apparent et que, par une prudence plus miséricordieuse encore que sage, Dieu tient parfois en réserve, pour nous les conférer au temps le

1. Prov. VIII, 19.

plus opportun, des grâces qu'il nous a accordées en principe et peut-être au moment même où nous les lui demandions, plusieurs raisons peuvent atténuer, ou même complétement annuler la vertu de nos prières ; et d'abord celle-ci que nous prions fréquemment dans notre propre esprit, selon nos vues personnelles et pour des intérêts principalement humains. On se rappelle très-volontiers les promesses presque illimitées que Dieu nous fait dans l'Évangile : « De- « mandez et vous recevrez, frappez et il vous sera ouvert[1]. » Mais on oublie trop aisément la condition indispensable que Notre-Seigneur met à ce succès. Que de fois il s'en est formellement expliqué ! Même quand il ne l'énonce pas en termes explicites, il la suppose toujours. « Si vous demeu- « rez en moi, dit-il à ses apôtres, et que mes paroles de- « meurent en vous, tout ce que vous voudrez, vous « le demanderez, et il vous sera accordé[2]. » *Tout ce que vous voudrez*, voilà une latitude immense ; mais Dieu prend soin d'abord de régler cette volonté dont il promet ensuite d'exaucer tous les désirs ; et cette règle, c'est que l'âme qui prie « *demeure en Jésus-Christ* », c'est-à-dire sinon dans sa grâce et dans son amour, ce qui devrait être toujours, du moins dans sa foi, dans sa lumière, dans son esprit ; et qu'on ne demande rien dès lors qui ne soit conforme à l'ordre, à la loi, à la raison chrétienne, aux desseins généraux ou particuliers de Dieu, enfin à sa sainteté et à sa gloire. Priez donc dans l'esprit de Jésus, « en son nom », comme dit l'Évangile ; et alors vous verrez vos prières agréées.

Mais si vous en adressez à Dieu et à son Christ, ne manquez pas d'en adresser aussi et souvent à Marie. Non-seulement chaque prière qu'elle reçoit rejaillit de son cœur, toujours humble et fidèle, jusque dans le sein du Père

1. Matth. VII, 7.
2. Jean XV, 7.

céleste, fin de tout culte et source de tout bien ; non-seulement cette prière y rejaillit épurée, sanctifiée, fécondée par ce cœur si saint où elle passe ; mais Marie elle-même vous exauce et vous met dans la main les grâces implorées. Par la vertu de Jésus et en union avec lui, elle est la souveraine du ciel, l'intendante de la maison de Dieu et la dispensatrice de ses trésors. Priez-la donc, et tous les jours, spécialement le jour de ses fêtes. Priez-la dans vos peines afin qu'elle vous y rende patientes ; priez-la dans vos joies afin qu'elle vous y garde pures ; priez-la dans vos luttes afin qu'y demeurant fermes, vous en sortiez victorieuses. Priez-la pour vous et pour autrui ; pour les justes et pour les pécheurs. Priez-la tantôt vocalement, tantôt mentalement, mais toujours de tout cœur, avec respect, simplicité, tendresse ; enfin comme un enfant, qui se sait très-aimé, prie une mère qu'il sait être parfaitement bonne et aimante. Que vous refusera celle à qui Dieu ne refuse rien ? On vous a répété cent fois ces grandes paroles des saints. Marie prie sans doute et intercède : « Elle aborde avec révérence, comme toute créature le doit faire, cet autel d'or de la réconciliation qui est le Christ Jésus ; mais elle commande ici encore plus qu'elle ne prie, et se présente moins comme une servante qui rend l'obéissance que comme une maîtresse qui réclame la soumission [1]. »

Et parce que la prière est autre chose encore qu'une demande et une supplication, priez donc cette sainte Vierge comme vous priez Dieu, à savoir pour lui rendre hommage, lui faire honneur, la louer et l'exalter. Il y a des siècles que les saints anges la regardent, et leur admiration pour elle est aussi jeune qu'au premier jour. Dieu lui-même la considère, se mirant en elle comme dans un pur miroir ; et

1. Accedis ante illud aureum humanæ reconciliationis altare, non solum rogans sed imperans; domina, non ancilla. S. Petr. Damian. Serm. XLIV. In Nativ. Mariæ. Virg.

quand il la regarde, bien plus que quand il voit tout le reste de ses créatures, il se félicite et se réjouit d'avoir créé.

Puisant ainsi par la prière dans ce trésor infini de grâces, puisez encore par l'imitation dans cet immense trésor de vertus. « Personne ne monte au ciel, dit Notre-Seigneur, « hormis celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme « qui est dans le ciel » [1]. Jésus, pontife suprême, « entre « par son propre sang dans ce saint des saints » qui est la divinité [2]. Nul n'y peut entrer qu'après lui et par lui : y étant entré le premier, il en devient « la porte » [3]. Or, cette porte s'ouvre d'abord à Marie, première élue de Dieu, première conquête du Christ. Il s'en suit qu'on ne pénètre désormais là-haut qu'après elle. « *A sa suite*, chante David, « les Vierges seront conduites au roi et auront accès dans « son temple » [4]. Les traces de cette Vierge forment donc la voie du paradis ; je dis ces traces qui sont ses vertus, ses œuvres, ses exemples. Elle a parcouru nos sentiers, surtout les humbles, les douloureux, les difficiles. A chaque pas qu'elle y a fait elle a donné à Dieu une gloire inénarrable, et aux hommes, qui sont ses enfants, d'admirables leçons. Ce sont là précisément ses traces. On fait mieux que de la poésie en disant que des fleurs ont germé partout où elle a posé le pied ; qu'elle a semé des perles tout le long de la route et embaumé tout le chemin de la perfection. Attachez-vous à elle et vivez de la suivre. Vous amasserez par là des richesses inouies. Certes, suivre la mère, c'est aussi suivre le Fils. Nul ne peut dire comme elle : « Imitez-moi, comme moi-même j'ai imité « Jésus-Christ » [5]. On va donc ainsi à Bethléem, en Égypte, à Nazareth, à Gethsémani, au Calvaire ; on travaille, on

1. Jean III, 13.
2. Hebr. IX, 12.
3. Jean X, 9.
4. Psaum. XLIV, 13.
5. I Cor. IV, 16.

pâtit, on pleure ; il se peut même qu'ayant versé des larmes, on finisse par verser du sang. Mais je ne sais quelle magie cette bénie Vierge exerce et sur les choses et sur les âmes pour que souffrir auprès d'elle et avec elle semble à tous ceux qui l'aiment la plus douce des conditions.

III. Enfin que dit l'Écriture ? « Ceux qui ont usé de ce « trésor », ceux qui ont imploré Marie et imité ses exemples « ont part à l'amitié de Dieu, ils noueront avec Dieu « une amitié étroite » ; car ce sont les mots mêmes du texte original.

Voyez comme elle est vraie cette parole de nos saints Livres : « Lorsque l'homme est au bout, à peine est-il au « commencement » [1]. Convenez qu'avoir à soi un trésor comme la très-sainte Vierge et pouvoir y puiser sans cesse et librement, c'est une fortune à satisfaire les plus audacieuses ambitions. Tout le travail qui s'est fait sur la terre depuis le premier sillon que la main de l'homme y a tracé, jusqu'à la dernière goutte de sueur qu'y laissera tomber le dernier homme, serait plus que payé par ce seul fait que Dieu nous ouvrirait ce trésor un seul jour. Ce n'est point durant un jour qu'il l'ouvre et nous le livre, c'est tous les jours jusqu'à la fin des jours ; et, de plus, y puiser ainsi, cela devient un titre à posséder un bien infiniment meilleur, le bien suprême et absolu, « l'amitié de Dieu ». Qui nous donnera d'entendre ce que signifient ces trois mots ?

Etre aimé d'une créature intelligente, bonne, belle, tendre, fidèle, dévouée, sainte enfin ; entrer dans le secret de sa vie, recevoir les rayonnements de son esprit et les épanchements de son cœur ; jouir de sa fidélité, s'appuyer sur sa force, regarder comme à soi tout ce qu'elle a, être sûr d'être compris si on lui parle, consolé par elle si l'on souffre,

1. Eccli. XXXIV, 8.

assisté si l'on a besoin, relevé si l'on tombe, pardonné si l'on a failli, aimé toujours enfin, aimé quoi qu'il advienne, c'est un bonheur si excellent qu'à peine le rencontre-t-on sur la terre, encore qu'on ne se décourage jamais de l'y chercher. Mais l'amitié de Dieu, qu'est-ce que cela peut être ?

Que la souveraine majesté de ce Dieu devenu l'ami de l'homme ne vous fasse rien retrancher de ce que contient pour nous l'idée de l'amitié. Oh ! sans doute retranchez-en tout ce qui forcément se mêle d'imparfait aux affections humaines, et par exemple l'insuffisance, l'impuissance, l'inégalité, l'inconstance ; tout ce qui fait que l'heure d'après celle où le cœur paraissait comblé, il recommence de soupirer, et que, malgré tous les gages reçus, il ne se défend pas de craindre ; retranchez tout cela, mais laissez tout le reste, tout le fond, tout le bien, tout ce qui dilate, apaise et rend heureux ; laissez la sympathie, l'échange, la confiance, la sécurité, l'intimité, l'union ; élevez toutes ces choses jusqu'à la perfection la plus haute ; sous chacun de ces mots, et au centre, au cœur des ravissantes réalités qu'ils expriment, mettez la vérité, la vie, la vérité essentielle, la vie pleine et immuable, Dieu enfin ; et parce que cette amitié de Dieu pour nous dépasse tous les amours possibles entre les créatures, joignez ensemble l'idée de Dieu et l'idée de l'amour, concevez Dieu aimant d'amour ; dites-vous ensuite que vous, si petites, si viles, si faibles, hélas ! si pécheresses, vous avez pourtant le congé, le droit, le devoir d'entrer, d'avancer, de vous plonger, de vous fixer à jamais dans cet amour de Dieu, dans cet amour qui est Dieu, et de le recevoir même en votre âme, de l'y recevoir comme votre richesse personnelle et votre propriété éternelle ; dites-vous encore que le moyen assuré, régulier, infaillible, de monter à de tels sommets et de jouir de si étonnants bonheurs, c'est de se lier avec Marie, de la prier, de l'imiter, de l'honorer et de l'aimer ; Marie, « de qui est né Jésus, qui est appelé le

« Christ » [1], Marie, bénie entre la foule des hommes et des anges ; Marie, l'idéal, l'amour, la joie du ciel et de la terre ; enfin et pour tout conclure, répétez-vous cette prodigieuse parole qui sert d'appui et de principe à toutes ces réflexions : « Elle est pour les hommes un trésor infini, et quiconque « use de ce trésor se trouve lié d'amitié avec Dieu » ; et dites alors s'il se peut imaginer des voies et plus sublimes et plus touchantes que celles de Dieu sur nous, et par suite un destin plus heureux que le nôtre !

O Dieu ! de quoi nous plaignons-nous et vraiment que désirons-nous ? Nous sommes aimés de vous ! Si même nous ne vous aimons pas encore, vous nous aimez déjà ; et pour peu que nous vous aimions, jusqu'où ressentons-nous les effets de votre amour ? Nous avons noué, nous pouvons toujours nouer avec vous une amitié étroite : nous, qui que nous soyons, pauvres, petits, méprisés du monde, ignorants, nous encore tout meurtris des coups de nos iniquités. Le nœud de cette amitié divine, c'est Jésus ; le fil dont est formé ce nœud, c'est la mère de Jésus. Quel fil ! quel nœud ! quel lien serré !

Ah ! s'écriait saint Paul, un « captif du Seigneur » comme lui-même se nomme [2], « qui me séparera « jamais de l'amour de mon Dieu qui est dans le « Christ Jésus [3] ? » Être lié à Jésus, à Marie par un rapport de grâce, c'était déjà si grand et la source de si pures délices ! Ce n'est pourtant qu'un prélude, une initiation, un moyen. Jésus est médiateur, Marie est médiatrice ; ils n'ont tous deux leur paix suprême, ils n'ont fini leur œuvre que quand ils nous ont menés à Dieu, unis à Dieu, consommés, tout entiers et pour jamais consommés en Dieu. O mon Roi, ô ma Reine ! ô mon Père, ô ma Mère ! ô mon Frère, ô ma Sœur ! ô Jésus, ô Marie, multipliez et resserrez

1. Matth. I, 16.
2. Ephes. III, 1.
3. Rom VIII, 35.

sans cesse les liens qui nous rattachent à vous ! C'est d'eux qu'il est écrit que « ce sont des liens salutaires » [1]. Qu'ils soient nombreux, ces liens, qu'ils soient forts, et que rien ne les rompe : et faites cette grâce à toutes ces mères, faites-la à leur famille, aux époux, aux enfants, aux petits-enfants, aux ancêtres, afin que par vous nous soyons tous reliés, reliés par l'amour et dans l'amour, au Dieu vivant qui est Père, Fils et Saint-Esprit, à qui soit toute gloire dans les siècles des siècles.

1. Eccli. VI, 31.

QUARANTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

SUR LA RÉPONSE DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE A L'ARCHANGE GABRIEL.

Ecce ancilla Domini ; fiat mihi secundum verbum tuum.
Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole.
Luc I, 38.

Le cours de l'année ecclésiastique ramène notre réunion de mai. L'humble mère d'Augustin ne sera point jalouse si, tout en célébrant sa fête et la priant elle-même de toute notre âme pour vos chers intérêts, nous tournons néanmoins nos pensées du côté de la Très-Sainte Vierge. Je ne sais quoi me pousse en effet à chercher aujourd'hui notre commune édification dans cette parole à la fois si simple et si profonde que je vous ai citée, et que Marie, vous le savez toutes, répondit à l'Archange lorsque, l'ayant saluée, il lui proposa le mystère de la divine Incarnation. Oh! que Monique a dû souvent répéter cette parole ! Et comme elle l'a comprise, sentie, goûtée, aimée ! Qu'elle y a puisé de lumière, de patience et de consolation ! Saint Augustin l'a bien des fois redite après sa mère, et avec quelle intelligence et avec quelle piété ! En vérité, parmi tant de paroles

que contient le saint Évangile, y en a-t-il une qui, depuis dix-neuf siècles, soit entrée plus avant dans le cœur et dans l'usage de la famille de Dieu? Grâce à cette dévotion si touchante et si universelle de l'*Angelus*, il n'y a plus guère de chrétien pieux qui ne la dise chaque jour et plusieurs fois le jour. C'est une parole de grâce, c'est une parole de vie. On vivrait de la dire. Elle est ineffaçablement gravée, et en lettres vivantes, au plus intime de l'âme des saints; et cela, non-seulement durant les années où ils militent encore sur la terre, mais jusque dans l'éternité, où leur béatitude n'est que le libre témoignage qu'ils rendent à la vérité et la parfaite justice qu'ils accomplissent.

La théologie catholique enseigne qu'éternellement Dieu s'énonce lui-même en une parole unique qui est la forme même de son être, le caractère de sa substance, la mesure de son immensité, la face de sa beauté, la splendeur de sa gloire [1]. La vie de Dieu est infinie : des millions de paroles prononcées par des millions de créatures discourant savamment de lui durant des millions de siècles ne suffiraient point à la raconter. Or, cette parole unique la dit toute et absolument. Qui entendrait parfaitement ce seul Verbe ferait plus que comprendre toutes choses; il comprendrait l'auteur des choses, et la nature divine n'aurait plus pour lui de secret. Mais Dieu seul entend tout à fait la parole qu'il prononce. Dieu la dit; elle dit Dieu; elle est Dieu.

La créature possède aussi cette merveilleuse puissance de s'énoncer elle-même, et c'est là l'un des plus beaux traits de sa ressemblance naturelle avec son Créateur. Mais, encore que nous soyons si petits, nous sommes plus grands que

1. Hebr. 1, 3.

nos paroles. Aucune de celles que nos lèvres profèrent, après que notre esprit l'a conçue et enfantée, ne traduit tout ce que nous sommes capables de penser. Aucune n'épuise notre cœur et n'équivaut à notre intelligence; aucune surtout ne saurait exprimer tout notre être. Aussi en disons-nous beaucoup. Il nous faut non-seulement des mots, mais des phrases; non-seulement des phrases, mais des discours, et nos discours pourraient ne point finir.

Il advient cependant qu'en certaines rencontres plus émouvantes, sinon plus solennelles, et sous l'empire de sentiments très-vifs, des mots jaillissent de l'âme humaine qui, s'ils ne la traduisent point complétement (ce qui semble impossible), révèlent pourtant son caractère, donnent presque sa mesure et font vraiment connaître celui qui les a dits. Hélas! parfois c'est un jet de ténèbres, ne manifestant que trop la noirceur du cœur d'où il est échappé. D'autres fois au contraire c'est un rayon de lumière, découvrant le dedans d'une âme pure comme l'azur des cieux et toute baignée dans la clarté d'un jour qui n'est point de ce monde. Telles sont certaines paroles des saints. Vous vous rappelez le cri de saint François d'Assise : « Mon Dieu et mon tout! » et celui de saint François Xavier abreuvé de souffrances : « Encore plus, Seigneur, encore plus! » Et cet autre de sainte Thérèse : « Ou souffrir ou mourir »; et enfin cet autre de saint Jean de la Croix : « Souffrir et être méprisé pour vous! » La nomenclature en serait longue. Comme les petites fleurs du bon Dieu émaillent les prés touffus, ces mots émaillent l'histoire de notre Église.

Or, je dis que la réponse de la sainte Vierge à l'archange Gabriel doit être placée au premier rang de ces mots révélateurs. L'Évangile nous rapporte peu de paroles de Marie, et tout concourt à prouver qu'elle a réellement fort peu parlé. Elle vivait trop pour beaucoup dire. Mais elle a dit : « Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait

« selon votre parole ». Et là, comme nulle part peut-être, elle s'est traduite et déclarée, mettant pour ainsi dire à nu sa très-sainte âme, racontant toute sa vie intérieure, donnant le secret de ses vertus, ouvrant jusqu'au fond son trésor, et exhalant dans notre atmosphère son incomparable parfum.

Il nous sera bon et doux de considérer d'abord cette parole telle qu'elle sort du cœur de Marie, dite par elle d'une manière si sainte et ayant pour elle une si haute portée. Nous essaierons ensuite de vous montrer comment cette grande et sainte parole s'applique d'elle-même aux diverses circonstances de notre vie et formule, pour ainsi parler, la disposition la plus habituelle où se doive tenir une âme chrétienne.

I. Il y aurait préalablement une longue et très-intéressante étude à faire sur la beauté intrinsèque de cette réponse de Marie à l'Archange et sur ses prodigieuses conséquences dans l'ordre de nos destinées. En vérité, toutes ces destinées s'y rattachent, et nous devons confesser qu'elles en dépendent. Depuis le *fiat* du Créateur qui a donné l'origine aux choses, rien ne s'était dit de plus grand que le *fiat* de cette humble Vierge, rien de plus important, rien de plus efficace. Vous vous rappelez ce fleuve chanté par le Palmiste, fleuve impétueux comme un torrent, qui partout où il coule répand la vie, la fécondité et la joie, et fait une vraie cité de Dieu de toutes les cités qu'il arrose [1]. Ce fleuve qui prend sa source là même où l'amour a la sienne, au cœur de la divinité; ce fleuve qui contient la grâce, la paix, l'honneur et la félicité du monde, et dont, à cause de cela, Dieu veut que le monde soit inondé, il battait depuis quatre mille ans les murs de la cité humaine:

1. Psaum. XLV, 5.

murs que Dieu n'avait point construits, qu'il avait au contraire défendu de construire, mais que la main de l'homme avait élevés malgré lui, et non-seulement malgré lui, mais contre lui, comme pour lui barrer le passage et se défendre. — Se défendre, de quoi, grand Dieu ? De la lumière de votre visage, des paroles de vos lèvres, des largesses de vos mains, des tendresses de votre cœur : murailles d'orgueil, d'impiété, de ténèbres, murailles de folie et de haine! Or, pour battu qu'il fût par ces flots surhumains, le rempart n'avait point cédé; les pierrres ne s'en étaient ni usées, ni disjointes. Ah ! sans doute « l'œil de Dieu restant bon même quand « le nôtre était si mauvais [1] », quelques infiltrations bienfaisantes s'étaient toujours et malgré tout produites, ici et là, à travers les obstacles; quelques vagues même avaient de temps en temps passé par-dessus la muraille ; par suite chaque habitant de la cité pouvait, rigoureusement parlant, ne pas mourir de soif; mais en somme la ville entière restait un lieu aride et infécond; on y respirait la poussière, l'air y était de feu, toute âme y languissait, et il semblait que la mort y fût reine. Le *fiat* de la jeune épouse de Joseph, s'il ne renversa point complétement cette muraille odieuse et obstinée, y fit néanmoins une large brèche; et le fleuve, se précipitant aussitôt, commença de baigner la cité stupéfaite. Ce fut le plus grand événement de l'histoire et l'exorde de notre salut. A partir de ce *fiat* et grâce à lui, le jour l'emporta décidément sur les ténèbres; la vérité eut raison du mensonge ; la justice, de l'iniquité; la grâce, de la rébellion ; l'amour, de nos résistances : Dieu vit poindre ici-bas l'aurore de sa gloire extérieure, et son cœur put enfin se reposer sur cette humanité qui lui est si chère. Le *fiat* du Créateur avait affirmé le droit de Dieu; le *fiat* de

1. Matth. xv, 15.

la sainte Vierge confessa pleinement ce droit ; et parce que cette confession restaurait l'ordre, la paix se trouva rétablie. Et quelle merveille encore ! Le *fiat* de Dieu avait fait des anges et des hommes ; le *fiat* de cette humble et candide enfant faisait des dieux, en rendant au Dieu souverain cette liberté sans laquelle il ne pouvait en faire d'adoptifs et de secondaires, comme c'était éternellement son dessein.

Mais passons à d'autres pensées. Je vous l'ai dit, en prononçant ces mots sauveurs. Marie s'est révélée elle-même. Prenez-la où vous voudrez, depuis sa naissance jusqu'à celle de Jésus, depuis celle de Jésus jusqu'au sacrifice du Calvaire, puis jusqu'à sa mort à elle et à sa bienheureuse Assomption, vous ne la trouverez pas dans une autre attitude intérieure que celle qu'exprime sa réponse à l'archange : « Voici la servante du Seigneur ». Ces mots sortent de son âme, comme son souffle sort de ses lèvres. Elle ne les dit point, elle les vit; ils sont comme la respiration de son cœur et la forme morale de son être. Au regard de Dieu Marie vit soumise, donnée, livrée, abandonnée, écoulée. Elle s'offre sans cesse; elle s'offre partout, elle s'offre à tout. Dieu la contient et la possède. Comme il est le lieu propre de la vie incréée, qui est sa vie essentielle, il est le lieu unique de cette vie créée qui est la vie de la Vierge. Marie est dans la volonté de Dieu, dans la parole et la pensée de Dieu, en Dieu, par une préférence et une complaisance toujours actuelles, toujours actives, toujours nouvelles, toujours parfaites. Elle y est comme n'y saurait être rien de ce qui est purement passif, comme n'y sont ni les cieux, ni la terre, pourtant si dociles. Elle y est comme n'y sont point les êtres les plus actifs, et par exemple les anges, si divinement ardents et si immuables. Il n'y a que la sainte humanité du Verbe qui soit en Dieu plus qu'elle et lui tienne de plus près. Il ne se passe point une seconde

où cette créature bénie ne dise à Dieu, aux droits de Dieu, aux ordres, aux conseils, aux impulsions, aux suggestions, aux influences, aux moindres bons plaisirs de Dieu : *ecce*, « me voici ». Tout son être le dit, son âme et ses puissances, son corps même par son âme. Elle n'est qu'obéissance et appartenance à celui qui l'a faite et qu'elle aime par-dessus tout. « Me voici », et pour vous servir : « je n'existe que pour cela. Me voici, moi, votre servante » ; je ne suis que cela, et prétends n'être jamais autre chose.

Marie en effet est « servante », la servante par excellence, « la servante du Seigneur » : servante d'un maître qui a tous les titres pour commander, tous les pouvoirs pour gouverner, toutes les forces pour assujettir, tous les charmes pour captiver ; servante d'un maître dont la souveraineté est absolue ; qui, dominant tout par nature, entend réellement tout posséder : le dedans, le dehors, ce qui est libre, ce qui ne l'est point, enfin le tout de chaque être et de tous les êtres; l'âme jusqu'à un regard, le corps jusqu'à un atome, la vie jusqu'à un instant. La Vierge le sait, le veut, l'aime, l'adore : c'est pourquoi, avec une passion toute divine, elle demeure dévouée, dévouée sans réserve et sans mesure, au service de ce maître à qui elle rend par là toute la soumission et tout l'honneur qu'il peut recevoir d'une pure créature : « Voici la servante du Sei- « gneur ». O Marie, trône de Dieu, trône immaculé, trône réservé, où nul, excepté Dieu, ne s'est jamais assis, dont nul pied que celui de Dieu n'a touché même la marche ! Trône où Dieu est comme au large, où il se repose, où il s'expose ; trône de sa gloire et de sa joie parce que c'est le trône de sa grâce et de sa miséricorde, trône où il se rend abordable à son peuple, lui parlant, l'écoutant, recevant ses tributs, agréant ses prières ; trône de sa majesté, mais surtout trône de sa clémence! « *Ecce ancilla Domini* : « Voici la servante du Seigneur. »

Elle ajoute : « Qu'il me soit fait selon votre parole », qui d'abord et par-dessus tout est la parole de Dieu.

En se nommant « la servante du Seigneur », Marie dit son état foncier et habituel; en disant : « qu'il me soit fait « selon votre parole » , elle tire de cette habitude de sujétion absolue un acte spécial de soumission, un consentement libre, une adhésion expresse à un dessein particulier de Dieu sur elle. Or, ce dessein de Dieu sur elle, ce qui était pour elle la vraie « parole de Dieu », ce que Dieu avait dit d'elle en la prédestinant, en la créant, en la faisant naître à ce monde; ce que, après l'avoir merveilleusement, et durant quinze années, préparée à l'entendre, à le croire, à le recevoir, il lui disait maintenant par la voix de son ange, c'est que, bénie entre toutes les créatures, elle était et serait à jamais la fille de toutes ses complaisances et la privilégiée de son cœur, sa bien-aimée, et comme il est écrit, « son unique [1] »; c'est qu'elle était et qu'elle serait de plus en plus remplie de grâces, qu'elle possèderait toutes les vertus, tous les dons, tous les fruits, toutes les béatitudes, tous les travaux, toutes les souffrances, tous les mérites, toutes les joies, toutes les gloires. C'est qu'elle serait le miroir très-pur de la Sagesse de Dieu, l'écho fidèle de son Verbe éternel, le temple vivant de son Saint-Esprit. Ce qui, pour elle, était selon la parole de Dieu, c'est que la Parole incréée elle-même, le Verbe consubstantiel du Père, descendrait dans son sein pour y être humainement conçu à l'ombre du Très-Haut et par l'opération de la troisième personne divine, l'Esprit de sainteté et d'amour; c'est que ce Verbe emprunterait, pour s'y incarner, et sa chair et son sang; qu'il boirait le lait de ses mamelles, qu'il dormirait sur ses genoux; qu'enfin Dieu lui dirait : Ma mère ! et qu'elle lui répondrait : Mon enfant! Tout ce

1. Cant. VI, 8.

qui d'ailleurs découlait de là pour Marie, cette sainteté ineffable, cette grandeur inouïe, cette puissance prodigieuse, cette royauté sur la création tout entière, et ces rapports sacrés, profonds, vivants avec les trois personnes de la Trinité adorable, nulle bouche humaine ne le peut dire, nulle intelligence créée n'est capable de le comprendre. Mais « la parole de Dieu » le signifiait, le contenait et le donnait vraiment en substance aussitôt qu'elle était acceptée : de sorte qu'en disant : « qu'il me soit fait « selon votre parole », cette Vierge s'ouvrait à tout cela ; elle l'accueillait, elle se l'appropriait et commençait de le posséder pour toujours, son acceptation, comme le don même de Dieu, étant, « sans repentance [1] ». Tout cela, encore un coup, passait et s'établissait dans son cœur, dans sa vie, dans son être, et devenait le centre, la lumière, la loi, la séve immortelle et divine de son être, de sa vie et de son cœur. En s'acquittant de son devoir elle faisait ce profit ; en s'humiliant jusqu'à s'anéantir, elle était élevée jusqu'à ces cimes inaccessibles ; en rendant à Dieu cet hommage, elle était investie par lui de cette gloire.

II. C'est le privilége et la fonction des mères d'apprendre à parler aux enfants ; c'est leur bonheur aussi. Dans cet ordre du langage, tout enfant n'est d'abord que l'écho de sa mère. Soyez, ô mères chrétiennes, les échos de Marie ; et cette parole bénie qu'elle a dite la première, apprenez-la, répétez-la, pour ensuite, à votre tour, l'apprendre à vos fils et à vos filles. Que cette parole devienne le mot de votre vie intérieure. Faites-vous un état d'âme dont elle soit l'expression. Elle est sortie du cœur de la sainte Vierge comme le rayon sort du foyer et comme l'eau coule des sources. A cause de son immaculée Conception et de la

1. Rom. xi, 29.

plénitude de sa justice originelle, Marie faisait naturellement, pour ainsi dire, les œuvres de la grâce. Toute effusion divine trouvait en elle le passage libre ; son âme était au Saint-Esprit ce qu'une pente adoucie est au voyageur qui y marche. Il n'en va point ainsi pour nous. Même après le baptême qui nous redresse et nous ajuste surnaturellement à Dieu, ce qui demeure en nous de convoitises mauvaises nous rend le bien difficile; et presque tous nos actes vertueux sont au prix d'un effort. Dites donc avec effort, si vous ne pouvez mieux faire, mais dites sincèrement et habituellement, dites avec humilité, avec confiance, avec amour : « Voici « la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre « parole ».

C'est si vrai que Dieu est votre maître et que, de droit, vous êtes ses servantes ! Que chacune de vous se regarde. Qu'y a-t-il en vous de primitif et d'essentiel ? Est-ce d'être l'enfant de votre père et de votre mère ? Certes, ils sont vos auteurs, et vous leur devez l'existence ; mais vous ont-ils créées ? Pas plus qu'ils ne se sont créés eux-mêmes. Ils n'ont créé ni votre âme, ni même votre corps, encore bien que, sous l'action souveraine et nécessaire de Dieu, ce corps ait été formé de leur substance. Ce qu'il y a donc en vous de plus originel et d'absolument radical, c'est que vous êtes *la créature de Dieu.* Vous ne l'avez pas été seulement, vous l'êtes encore et le serez toujours. Comme ma parole sensible n'existe que par ma volonté qui la met sur mes lèvres, de même notre être n'a d'existence que celle que Dieu lui donne en voulant qu'il subsiste. Cette volonté actuelle de Dieu nous maintient seule hors du néant, et l'on peut dire qu'incessamment elle nous en tire. Oh ! nous ne savons pas jusqu'où est vrai ce mot de Notre-Seigneur à sainte Catherine de Sienne : « Je suis celui qui suis, et tu es celle qui n'est pas ». Donc, soyez une

enfant qui naît ou une mère qui meurt pleine de jours, soyez reine ou mendiante, vierge ou mariée, sainte ou pécheresse : vous êtes toujours et avant tout *la créature de Dieu*. Or, qu'est-ce à dire sinon sa servante ? Qui est maître comme celui qui crée? On exerce ici-bas des pouvoirs légitimes fondés sur des droits très-sacrés. Sacré est le droit du père et de la mère, sacré celui du pontife, sacré celui du prince, du chef d'armée, du magistrat : que sont tous ces droits auprès de ceux du Créateur ? Ne vous faites point illusion sur votre liberté. Elle est en ce monde le pouvoir de vous perdre, elle n'est point celui d'échapper. Nul, que je sache, n'a plus éloquemment dit cela qu'un vieil et docte évêque de Lyon, saint Eucher, dont je veux vous citer le beau texte : « Ceux qui refusent, écrit-il, de se restituer à leur auteur, est-ce qu'ils trouvent par là le secret d'éviter leur Seigneur ? Où fuiront-ils, ces insensés qui entreprennent de se soustraire à Dieu ? Bon gré, mal gré, tandis que leur volonté les retire des mains du maître universel, le droit de ce maître les y retient. Ils sont absents de lui par leur désir; il leur demeure présent par sa puissance : de sorte que, venus au comble de l'imprudence et vraiment de la folie, errants et vagabonds comme des bêtes fauves parquées dans une infranchissable enceinte, ils vivent hors de la considération de Dieu et au cœur même de son empire [1] ».

Si vous êtes, et à de tel titres et jusque-là, les servantes de Dieu, confessez-le donc naïvement, cordialement, joyeusement ; et à la suite de votre Mère céleste, dites : « Voici « la servante du Seigneur ». Vous auriez répété vingt ans la parole du démon : « Je ne servirai point » [2] (et c'est de parler ainsi qui fait de lui un démon), Dieu vous le

1. Epistola parænetica ad Valerianum. *De contemptu mundi.*
2. Jérém. II, 20.

pardonnerait dès qu'il entendrait sortir de votre cœur la bénie parole de la Vierge.

Dites-la donc, ô créatures de Dieu, ô filles du Père céleste, ô mères chrétiennes. Dites : Mon Maître et souverain Seigneur, je suis votre servante. C'est ma gloire et ma paix, la vérité de mon être, la justice de mon âme, l'ordre et la sécurité de ma vie. Mais étant de droit votre servante, je veux l'être aussi en effet : l'être dans mes pensées, dans mes affections, dans mes actes. Je vous le dis pour toujours, et toujours je vous le dirai : « Voici votre servante ». Quand, parlant au néant, vous en avez évoqué les étoiles, elles sont accourues toutes radieuses, s'écriant d'une même voix : « *Adsumus*, nous « voici » [1]. Quand, du sein de notre humanité, vous avez appelé votre Fils incarné, la vraie étoile du matin, le soleil du plein jour et qui ne se couchera jamais, il vous a adoré en disant : « Me voici : *ecce venio* » [2]. Je veux faire comme les étoiles et parler comme Jésus. Je vous crie, toutes mes puissances vous crient : « Me voici », je suis prête, je viens de vous, je vais à vous, je n'appartiens qu'à vous et je ne veux que vous. Je n'ai pas d'autre affaire, d'autre intérêt, d'autre besoin, d'autre goût que de vous obéir et de vous plaire. Parlez, Seigneur, parlez : votre petite servante vous écoute [3]. Je tiendrai désormais mes deux yeux fixés sur vos mains [4], attendant le signe que, par elles, vous trouverez bon de me faire. Je regarderai vos lèvres, vos lèvres sacrées et souveraines. Un mot, un souffle qui s'en échappera, c'est assez. Je me lèverai, je courrai, heureuse et fière de vous servir. Je ne dis pas : je suis à vous pour ceci, je vous obéirai jusque-là. Votre domaine sur moi n'a point de bornes ; hormis d'être injuste, impie et insensée, quelles bornes

1. Baruch. III, 35.
2. Psaum. XXXIX, 8.
3. I Rois III, 20.
4. Psaum. CXXII, 2.

mettrai-je donc à ma sujétion ? Où finit le droit de commander finit le devoir d'obéir ; et vraiment si, par impossible, vous n'aviez pas sur moi un droit absolu, je voudrais vous le donner, je vous supplierais à genoux de le prendre, et je ne quitterais pas vos pieds avant d'avoir la preuve que vous avez daigné m'exaucer.

Donc, ô mon Dieu, toujours et en toutes choses, « qu'il « me soit fait selon votre parole ». Je la sais, cette parole ; vous n'en avez pas mille, vous n'en avez pas cent ; vous n'en avez qu'une seule, votre Verbe éternel et consubstantiel. Cette parole vous dit et nous dit ; expression de votre être, elle l'est de vos pensées, vos pensées qui sont les sources et les fondements divins de notre être. C'est par votre parole que « tout a été fait » [1] ; par elle encore que tout a été refait après qu'elle a pris chair et a demeuré parmi nous [2]. Cette parole, ô Dieu ! c'est Jésus. En lui, je l'ai appris de votre apôtre si divinement savant dans ce mystère du Christ [3], en lui vous nous avez prédestinés, élus, créés, aimés, bénis, justifiés, sanctifiés [4]. Cette parole est donc notre idéal suprême, l'exemplaire de notre vie, le principe qui nous porte, la loi qui nous régit, la lumière qui nous guide, la grâce qui nous protége, nous assiste et nous accompagne. O Dieu ! qu'il me soit fait selon votre parole ! Dites-la-moi, cette parole de vie ; dites-la sur moi, dites-la en moi, et qu'elle y opère dans toute la mesure où vous jugez bon qu'elle le fasse. Qu'elle me pénètre, qu'elle me remplisse, qu'elle me possède, me réforme et me transforme. Je m'y livre comme à un feu qui doit me purifier et me fondre. O Dieu ! dites-moi Jésus ; dites-moi, révélez-moi le Jésus que je dois être, c'est-à-dire le mode spécial selon lequel je dois imiter,

1. Jean I, 3.
2. Id. Ibid., 14.
3. Éphés. III, 4.
4. Ibid. I, 3, 4.

reproduire et propager Jésus ; la place que je dois occuper dans son corps sacré qui est l'Église, le sens qu'y doit avoir ma vie, la fonction que j'y dois remplir, l'œuvre que vous m'y donnez à faire.

Pour bien entendre cette sainte parole, ô Dieu ! tout de suite et avec bonheur je fermerais l'oreille à tout le reste. Mais le faut-il en vérité ? Ah ! *le reste* qui est l'hérésie, l'erreur, le mensonge, le mal, oui, j'y dois tenir et j'y tiendrai l'oreille inexorablement fermée. Mais s'il s'agit de *ce reste* que vous-même avez fait, s'il s'agit de vos œuvres, et de mes sœurs les créatures, et de cette foule d'événements par le moyen desquels vous conduisez tout à sa fin, loin d'y fermer l'oreille, je l'y ouvrirai toute grande ; et j'écouterai si bien, avec tant d'attention, de piété et de foi ces voix qui sortent de partout, que j'en comprendrai le vrai sens. Le poëte antique a dit « qu'il y a » des larmes dans les choses » ; saint Paul écrit « que toute créature gémit [1] ». Il est également vrai que toute créature parle : et ce qu'elle dit au fond, c'est ce que Dieu dit lui-même, c'est le Verbe du Père, c'est Jésus. Ce nom, et tout ce qu'il contient, et tout ce qu'il signifie, et tout ce qu'il donne, et tout ce qu'il demande, ce nom m'arrive de toutes parts, de la terre, des cieux, des eaux, de tout ce qui vit, de tout ce qui existe. La nature tout entière, et cette vie que votre amour m'a faite, ô mon Dieu, ce n'est plus, pour l'œil éclairé de mon cœur, qu'une mère attentive et zélée, qui me crie à toute heure : O mon petit enfant « que je ne cesse point d'enfan- « ter jusqu'à ce que le Christ soit pleinement formé en toi [2] » ! c'est-à-dire jusqu'à ce qu'il t'ait été « fait selon la parole « divine ». Eh bien ! je ne ferai plus maintenant d'autre prière, car je ne saurais plus former un autre souhait. Oui, mon Dieu ! « qu'il me soit fait selon votre parole ». Cette

1. Rom. VIII, 22.
2. Galat. IV, 19.

prière est le baiser que mon âme donne à sa prédestination éternelle ; c'est la formule et le nœud du contrat qui m'unit à vous pour jamais. Je veux vivre de donner ce baiser et de répéter cette formule ; et je demande et je veux qu'en exhalant leur dernier souffle, mes lèvres la balbutient encore pour la faire monter jusqu'à vous.

QUARANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE LA NATIVITÉ DE S. JEAN BAPTISTE [1]

DE L'UNION ENTRE LES ÉPOUX, ET DE LA VRAIE JUSTICE, A PROPOS DE L'ÉLOGE QUE LE SAINT-ESPRIT FAIT DU PÈRE ET DE LA MÈRE DE SAINT JEAN, ZACHARIE ET ÉLISABETH.

> *Erant autem justi ambo ante Deum, incedentes in omnibus mandatis et justificationibus Domini, sine querelâ; et non erat eis filius, eò quod esset Elisabeth sterilis et ambo processissent in diebus suis.*
>
> Or, tous deux étaient justes devant Dieu, marchant dans tous les commandements et toutes les justices du Seigneur d'une manière irrépréhensible; et ils n'avaient point de fils, car Élisabeth était stérile et tous deux étaient avancés en âge.
>
> Luc. 1, 6, 7.

Tel est l'éloge que l'Esprit-Saint fait de Zacharie et d'Élisabeth, le père et la mère de cet incomparable Jean,

N. Des circonstances locales nous ont toujours empêché de réunir les mères chrétiennes pour la fête de saint Louis de Gonzague. La réunion était remise au jour de la Nativité de saint Jean. C'est pourquoi, dans la série de nos conférences, il ne s'en trouve aucune, à notre grand regret, où il soit spécialement parlé de cet angélique patron de la jeunesse chrétienne.

qui fut le précurseur et le baptiste du Christ, et dont l'Église célèbre aujourd'hui la naissance. Heureux saint, que la grâce a si bien prévenu et qu'elle a, du premier coup, élevé à de si hauts sommets, qu'il obtient, dès son origine, cet honneur d'une fête universelle qui, pour les autres Bienheureux, est la récompense déjà grande d'une vie entière passée dans la vertu. Quand on a tant soit peu étudié les procédés des écrivains sacrés et ce qu'on pourrait nommer le style de Dieu dans l'Écriture, style si simple, si sobre et si plein; quand on s'est rendu compte de la portée qu'y ont parfois les moindres mots et des trésors que les plus humbles détails ont accoutumé d'y recéler, on juge que la louange donnée ici, sous forme narrative, à ces deux personnages est pour les inonder de gloire et équivaut à un vrai décret de canonisation [1]. « Tous deux « étaient justes devant Dieu, marchant dans tous les com- « mandements et toutes les justices du Seigneur d'une « manière irrépréhensible. » Chacun des mots de cette courte phrase est comme uu nouveau et magnifique rayon qui, en venant éclairer ce couple vénérable, contribue à nous le montrer dans cette splendeur totale où Dieu le voit, l'en ayant d'abord investi par sa grâce.

Que si l'on considère ensuite cet éloge au point de vue pratique, il est aisé d'y voir la réalisation parfaite de ce programme de vie que Dieu lui-même trace aux époux, spécialement aux époux chrétiens ; et c'est pourquoi nous y voulons donner une attention particulière. Que de fois nous vous l'avons dit, ce que Dieu loue devant nous, il nous le propose en exemple. Le jour est levé, le travail est possible, il est commandé, le temps presse, et vraiment tout

1. De fait les noms de « saint Zacharie, prêtre et prophète, et de sainte Elisabeth, mère du très-saint Précurseur », sont inscrits au Martyrologe Romain, le V^e^ jour de novembre.

importe. Sans jamais s'interrompre, Dieu poursuit son ouvrage [1], faisant tout pour que, sans relâche aussi, nous poursuivions le nôtre. C'est pour cela qu'il nous instruit, nous invite et nous pousse. Il nous veut; on dirait qu'il a soif de nous. Ah! que nous sommes aimés! Que nous sommes assistés! Et quel prodige de pouvoir vivre comme le font la plupart des hommes, je veux dire avec tant d'insouciance et d'étourderie, étant tous, et le jour et la nuit, sous le doux pressoir d'un tel amour, sous l'influence d'une telle invitation, sous l'action d'une pareille puissance, il faut bien ajouter sous le coup d'un jugement dont chaque seconde de notre vie peut marquer pour nous l'ouverture, et qui, sans retour possible et pour l'éternité, décide absolument tout pour chacun.

Employons à méditer ce précieux verset de l'Évangile les quelques instants destinés à notre entretien d'aujourd'hui.

I. D'abord l'Esprit Saint dit : *tous deux, ambo.* Il ne les sépare pas dans sa louange; en les regardant il les embrasse d'un seul coup d'œil. Ils étaient donc unis, et c'est là le premier de leurs titres à l'éloge. Leur union officielle et sacramentelle (je dis sacramentelle, car, dès avant le Christ et même aux jours du paradis terrestre, le mariage fut un rit sacré, un contrat religieux, signifiant des mystères divins, et assurant, quoique d'une autre manière que chez nous, les grâces, divines aussi, qu'un tel état réclame), leur union officielle avait donc été le gage et demeurait la forme d'une union intérieure sincère et affectueuse. Quand les mains s'étaient jointes, les cœurs s'étaient donnés. Comme deux courants sortis de deux sources voisines mêlent parfois leurs eaux pour ne former plus qu'un seul fleuve, l'existence de ces deux époux s'écoulait

1. Jean v, 17.

dans une paix douce et grave. Tout y gardait ce caractère sérieux, cette sérénité haute, cette suavité, cette modération, ce je ne sais quoi enfin de surhumain et de céleste que les sanctuaires communiquent à tout ce qui y naît sous le regard de Dieu.

Zacharie et Élisabeth vivaient en enfants du même Père, destinés à une même fin, éclairés d'une même foi, appuyés sur les mêmes espoirs, animés par un même amour, cheminant du même pas dans une voie unique, et tendant à un même but soit ici, soit là-haut. Toutes les joies étaient partagées, comme aussi toutes les peines. Les défauts (car les saints même en ont) étaient patiemment supportés, les omissions excusées, les fautes (et qui n'en commet sur la terre ?) pardonnées sans effort ni délai. Chacun vaquait à ses devoirs, librement, régulièrement. On s'aidait, loin de s'entraver. La conscience de l'époux doublait celle de l'épouse ; et l'épouse, au besoin, soutenait celle de l'époux. Sans rien perdre de cette bonne simplicité que Dieu aime trop pour ne l'inspirer point à ceux que son Esprit gouverne, et qui, étant une si excellente vertu, met tant de charmes dans les rapports, ils se tenaient mutuellement dans un fort grand respect, se traitant avec déférence, se prévenant avec bonté, se témoignant à l'envi toutes sortes d'égards. La maison privée de ce prêtre était encore un temple ; l'ombre de Dieu planait sur ce foyer ; personnes et choses, tout était là en ordre. On n'y avait que de pieux et utiles entretiens, on n'y faisait que des actions saintes ; les pensées élevées y remplissaient les esprits ; la prière et le travail y remplissaient les heures. Les patriarches enfin, Abraham et Sarah, Isaac et Rébecca, Jacob et Rachel, semblaient revivre dans ce fils et cette fille d'Aaron. Pour les anges, ce spectacle était un concert et une joie ; pour les hommes il était une leçon et une édification divines. « *Tous deux* », *ambo :* ces deux étaient unis.

L'union! épouses et mères chrétiennes, Dieu la veut partout. Il la veut entre tous les hommes, malgré les différences et les distances; il la veut en dépit des antipathies et des haines; il la veut dans tous les états; il la veut de tous et toujours. Comment pensez-vous qu'il la veuille entre époux ? Ignorez-vous sur quel exemplaire est formée l'union conjugale ? L'union de Jésus et de l'Église [1]; l'union par conséquent de Jésus et de Marie, en tant qu'ils sont unis pour enfanter l'Église; l'union de l'humanité sainte avec le Verbe qui est sa personne; l'union souveraine et ineffable des trois personnes divines entre elles, voilà les types, voilà donc la loi, car tout exemplaire est une règle. Telles sont les splendeurs plus que célestes que votre mariage doit refléter, comme l'eau limpide, qui coule entre les terres, reflète les astres du firmament si sublimes et si purs. Dieu entend se mirer en vous et y retrouver l'image, l'image vivante, l'image fidèle et de son être et de son œuvre.

Êtes-vous assez grandes? Pouvez-vous être assez saintes? Je crois bien qu'un sacrement devait servir de base à l'édifice qui vous abrite! Mais jugez de ce que font ceux qui construisent toute leur vie d'époux sur un péché mortel, il faut dire sur un sacrilége, car mal recevoir un sacrement est un sacrilége, et très-grave. Et que souvent cela arrive! Un tel acte ne peut manquer d'être fécond pour le mal; et ses fruits ordinaires, sinon inévitables, c'est, au lieu de la fidélité, le parjure, et au lieu de la paix, la discorde. Jugez aussi de ce que font ceux qui osent parler aux chrétiens de mariage profane ou purement civil, c'est-à-dire d'un mariage nul de soi et contracté dans des conditions où les païens eux-mêmes n'auraient point consenti à s'unir! C'est là un mensonge, doublé d'une effroyable injure à Dieu et à son

1. Ephes. v, 32.

Christ ; c'est un reniement de l'Évangile , et une conjuration mortelle contre la famille et l'humanité.

Le sacrement existe; nous le devons à la munificence du Père céleste et au sacrifice sanglant de son Fils incarné. Quels auteurs ! quels principes ! Le don, si précieux en lui-même, finit par là de devenir inappréciable. Le sacrement existe, et dès lors il oblige en conscience tous ceux qui veulent entrer dans l'état conjugal : douce obligation, en vérité, qui les force moralement à prendre ce qu'ils ne mépriseraient point sans folie et ce dont ils ne sauraient se passer sans malheur. Et ce sacrement divin du mariage, vous l'avez reçu, mères chrétiennes. Là est la source de cette union où Dieu ordonne que vous viviez avec l'époux que vous avez solennellement accepté, après vous l'être librement choisi. Et cette source est inépuisable; car si l'acte de ce contrat sacré n'a duré qu'un moment, la grâce que Dieu y attache coulera pour vous et en vous autant que durera l'alliance indissoluble dont ce contrat lui-même est la base.

Ainsi, je le répète, Dieu veut l'union entre les époux. Je ne parle point de l'extérieure, quoique le sacrement la rende sainte, elle aussi ; je parle de l'intérieure qui est celle des cœurs et surtout celle des âmes.

L'union des cœurs ici, cela ne veut pas dire précisément une union sympathique et sentie. Lorsque cette sympathie se rencontre entre époux, et davantage encore quand, s'étant rencontrée d'abord, comme il a coutume d'arriver, elle persiste, ce qui est moins commun, il en faut bénir Dieu. C'est beaucoup plus qu'une joie : dans cet ordre rien ne dure sans mérite, et il n'y a que Dieu et la vertu qui aient raison du temps. Mais, au demeurant, le sentiment échappe à notre libre arbitre. Ne vous demandez donc point l'impossible, et surtout ne vous imaginez point que Dieu vous le demande jamais. Il ne s'agit nullement de la sensibilité, ni du cœur instinctif, ni d'aucune affection passive;

il s'agit de ce cœur plus élevé qui, s'éclairant à la lumière de la raison et de la foi, obéit à la volonté réfléchie. Ainsi l'entendons-nous, et ainsi le devez-vous entendre. L'union des cœurs existe quand la conscience des deux étant régulièrement formée, ils sont fermement résolus d'accomplir leurs devoirs mutuels, et les accomplissent en effet, autant que l'infirmité humaine le comporte. Que les époux se gardent la fidélité requise et jurée, qu'ils s'honorent l'un l'autre et se témoignent la confiance convenable; que le mari ne commande jamais que selon la justice, et montre sa tendresse jusque dans ses commandements ; que la femme obéisse avec piété et bonne grâce, que tous deux se prêtent secours à l'occasion ; qu'ils évitent avec soin tout ce qui pourrait, entre eux, ou diminuer l'estime, ou altérer l'affection, ou compromettre la bonne entente, ces époux sont unis, et l'œil du Père céleste les regarde avec complaisance. Cela coûte assurément; mais, outre que Dieu le prescrit et vous y aide, le bien que vous achetez par là, sans parler du salaire céleste, est de ceux que rien ne peut payer.

Dieu veut l'union des cœurs, il veut celle des âmes. Et sans celle-ci, de quoi finalement servirait celle-là? La première durât-elle toute la vie des époux, elle ne suffirait point pour qu'ils fussent joints après la mort. Mais qu'elle dure même longtemps, sinon toujours, quand l'autre fait défaut, c'est un phénomène assez rare pour confiner à l'impossible. Il n'y a que les sols divins qui germent des plantes immortelles, et la seule atmosphère chrétienne empêche les fleurs de se flétrir. Séparé de la charité, l'amour humain n'est qu'un feu de paille. Plus il brûle fort, plus vite dévore-t-il la pauvre matière où il a pris. Et la cendre de ce triste feu, c'est l'ennui, le dégoût, parfois la haine. A qui l'apprendre de ceux qui ont aimé ou se sont laissés aimer de la sorte? Il n'y a même point à

excepter ceux qui s'aiment ainsi dans le mariage. Croyez-nous-en donc toutes : dès que l'on a entrepris de faire la route à deux, ce que la foi et l'amour du Christ mettent en nous d'éternité n'est que le viatique suffisant pour gagner le terme du voyage.

Puis, quel cœur est vraiment donné si l'âme reste en dehors? Est-ce que ce que nous nommons l'âme ici n'est point l'intime du cœur et comme son sanctuaire et son centre? N'est-ce pas dans l'âme, ainsi considérée, que sont toutes nos racines, que siégent tous les principes, que se prononcent tous les jugements, que toutes choses enfin se concluent et aboutissent ? N'est-ce pas là qu'est l'homme moral et que Dieu lui-même pose son trône dès que nous l'avons salué roi ? C'est donc là, vous le comprenez, que se nouent toutes les unions vraies ; et celles-là seules qui se nouent là sont solides et stables. Dieu au fond de l'âme, et l'âme au fond de tout, l'union de deux à Dieu fondant l'union des deux en Dieu, voilà le secret des bons mariages.

Mères chrétiennes, Dieu, j'espère, vous a fait cette grâce d'épouser des maris chrétiens, partageant votre foi, s'associant à votre culte, recevant comme vous les sacrements de l'Église, vivant enfin dans l'amitié de Dieu et jaloux de s'y maintenir. Vos âmes, par conséquent, sont unies à leurs âmes. Mais que vous ayez ou non cette fortune, au nom du ciel et par le sang de Jésus, ménagez-la à vos enfants, spécialement à vos filles. S'il n'y va pas toujours de leur salut, certes il y va de leur bonheur. La santé, la beauté, la richesse, le nom, le rang, l'état social, regardez-y, je le veux, et tenez-en le compte convenable. Si je vous disais que tout cela n'est rien, que cela même importe peu, ou vous soupçonneriez ma bonne foi, ou vous m'accuseriez de manquer de sens pratique. La vie conjugale est une barque lancée pour si longtemps sur une mer si aventureuse, qu'aucune provision, qu'aucune munition n'est de

trop pour les passagers. Mais si celles dont je parle là contribuent au bonheur et peuvent jusqu'à un certain point intéresser même la vertu, cependant elles ne font ni l'un ni l'autre. L'un et l'autre dépendent très-principalement de l'union : de l'union avec Dieu, je vous l'ai dit, et de l'union en Dieu ; et cette union se fait d'abord et surtout dans les âmes. Que tout le reste soit assorti et accordé, si le schisme demeure là, le pacte est menteur et funeste.

Je sais les circonstances, comme aussi les motifs, qui justifient parfois les exceptions, et je ne prétends point que toute exception ici soit interdite. Il n'est pas défendu de se dévouer jusqu'au martyre et d'acheter une âme à prix de sang. Ce que Dieu a fait, comment est-ce qu'une créature sera coupable de le faire? On peut donc du lit nuptial faire un autel, et consentir par amour (un noble et saint amour celui-là) à passer sa vie sur une croix. Mais qu'on ne se fasse point illusion et qu'on ne présume pas de soi-même. Ce qu'est une vie ainsi engagée, je viens de vous le dire, et je crois n'avoir rien outré : il n'y faut rien de moins qu'une vertu héroïque. Et c'est pourquoi (je tiens à le rappeler en passant), cela regarde premièrement, sinon exclusivement, la personne qui contracte, et non les parents qui conseillent ou procurent le contrat. Un père et une mère prudents, sous peine de charger grièvement leur conscience, ne céderont jamais en ces rencontres qu'à cette sorte d'évidence où finissent toujours d'arriver, aux yeux des vrais fidèles, les choses que Dieu pense, veut ou permet. En dehors de ces cas, manifestement rares et réservés, la règle subsiste ; enfants et parents la doivent suivre. Abstraction faite de sa fin propre, qui est de peupler la terre et le ciel, le mariage est, par institution divine, un puissant moyen de sainteté, une magnifique école de sainteté, une vaste carrière de sacrifices. Les âmes seules peuvent monter et se tenir à un

pareil niveau, profiter de semblables leçons et mener à bonne fin des tâches si difficiles. C'est pourquoi, je vous le répète et ne saurais trop vous l'inculquer : veillez, autant que cela peut dépendre de vous, à poser avant tout dans le mariage de vos enfants ce fondement qui est l'union des âmes ; et ne poursuivez, n'acceptez pour eux que des alliances chrétiennes.

II. Même avant que le Christ fût né, Zacharie et Élisabeth s'étaient unis dans son esprit et y vivaient d'accord. « Tous deux étaient justes, dit saint Luc, et justes devant « Dieu ; tous deux marchaient de pair dans tous les com- « mandements et toutes les justices du Seigneur ; et cela, « d'une manière irrépréhensible. » Quel tableau ! Et s'il a plu à Dieu de former sur cette vie quelque dessein d'insigne miséricorde, quelles préparations, quelles pierres d'attente ! De telles bases pouvaient porter le poids même de la gloire céleste : quelles grâces ne s'y pourraient donc point appuyer ?

« Tous deux étaient donc justes. » Ils reconnaissaient tous les droits, ils s'acquittaient de toutes leurs dettes. Droits de Dieu, droits des représentants de Dieu qui sont les supérieurs, droits des égaux, droits des inférieurs, tout était confessé, accepté, respecté : non d'un respect théorique seulement, mais d'un respect pratique. « Ils étaient justes. » Leurs actes répondaient fidèlement aux saints vouloirs de Dieu. Cette justice-là, dit saint Thomas, est « la somme de toutes les vertus ». Ailleurs et plusieurs fois nous vous avons parlé de la justice des saints : telle était celle de ces époux. Elle ne paraissait point seulement dans leurs actes, elle avait son siége dans leur cœur. Elle était un état, un état constant et profond. Que sert de paraître si l'on n'est point ? Le monde trompe et se trompe ; c'est ce que Dieu voit qui existe, et c'est ce qui lui plaît qui est bon.

« Ils étaient justes devant Dieu » : justes de cœur et d'âme, c'est-à-dire vrais et droits dans leurs pensées, dans leurs affections, dans leurs intentions, dans leurs vouloirs. Et de cette racine de justice, de nombreuses et magnifiques tiges sortaient au cours du temps, toutes chargées de fleurs dont Dieu respirait le parfum, et de fruits qu'il serrait dans ses greniers célestes. La grâce, comme Rachel, est féconde, ou elle meurt [1] ; la foi agit, ou elle a cessé de vivre [2] ; l'amour jette des flammes, ou s'éteint. Tout ce qui vit se manifeste. Et même ici, remarquez-le, ce qui déclare la vie l'entretient ; les actes bons protégent, et alimentent les habitudes vertueuses qui les produisent. En morale, donner c'est posséder ; dépenser, se dépenser surtout, c'est s'enrichir. Voilà pourquoi l'Évangile dit que tout quitter, c'est tout trouver et « se faire un trésor dans le ciel [3] ».

Et ces vrais justes « marchaient, continue l'Écrivain sacré, « dans tous les commandements et toutes les justices du Sei- « gneur. » — « Ils marchaient. » Les vrais fils de Dieu, dit saint Paul, sont ceux que son Esprit pousse et dirige [4]. Le bien, tant qu'on n'est point au terme, c'est d'aller en avant. Et parce que Dieu, par sa loi, a daigné nous tracer la route, aller en avant, c'est observer la loi : non une partie de la loi, mais, comme les saints parents de Jean-Baptiste, la loi tout entière. Pécher sur un point, dit saint Jacques, c'est en principe et équivalemment pécher sur tous [5]. Pourquoi ? Parce que violer une seule des ordonnances de Dieu, c'est mépriser l'autorité de celui qui les a toutes portées. Au contraire, chante le roi-prophète, « quand j'aurai consi- « déré et accompli tous vos commandements, je n'aurai

1. Gen. xxx, 1.
2. Jacq. v, 26.
3. Matth. xix, 21.
4. Rom. viii, 14.
5. Jacq. ii, 10.

« plus de confusion à craindre [1] », et parce que tout sera plein dans ma vie, tout aboutira dans mes espérances. Préceptes moraux, prescriptions religieuses, règlements s'appliquant à la vie domestique ou civile, règles allant à régir la vie propre de l'âme et tous ses mouvements, com- « mandements enfin et justices du Seigneur », comme il est dit dans l'Évangile, tout pour ces deux époux était également sacré. Ils y obéissaient d'un cœur docile, fidèle, constant, joyeux. On les voit cheminant ainsi sous cette nuée lumineuse de la parole divine, traversant tout ce qui passe, insensibles à ce qui séduit, l'œil en haut, le cœur pur, les pieds libres, ne craignant rien, ne cherchant rien que Dieu, et le cherchant toujours, avec ce calme et cette sûreté que donne une conscience exacte appuyée sur une large et ferme confiance.

Aussi est-il écrit qu'ils vivaient « sans reproche ». Quoi ? vivaient-ils tout à fait exempts de péché ? Non, très-assurément : cette innocence parfaite dépasse la condition commune des hommes ; mais ils vivaient sans péché grave, et leurs faux pas n'étaient jamais des chutes. C'est pourquoi la main de Dieu reposait incessamment sur eux et les bénissait pour toutes choses. L'Évangile fait mieux que nous autoriser à croire que pas une fois dans leur longue existence ils ne sortirent, ni l'un ni l'autre, de l'amitié de Dieu. Le doute de Zacharie, en entendant l'archange [2], n'est, pour sévère qu'en soit la punition, qu'un simple et assez léger péché véniel. Et comme il n'y a guère que les saints et les meilleurs amis de Dieu, ceux dont il est tout à la fois et le plus jaloux et le plus sûr qu'il traite avec une telle rigueur pour leurs moindres méfaits, la grandeur même de la peine témoigne ici, à sa manière, en faveur de celui qu'elle atteint.

1. Psaum. CXVIII, 6.
2. Luc. I, 20.

Heureux sort en vérité, que celui de ce couple ; mais sort qui devrait être celui de tous les hommes, au moins celui de tous les chrétiens ! La route est pour nous si ouverte, elle est si aplanie, étant foulée devant nous par tant de frères, et quels frères, et d'abord foulée par Jésus ! Les anges du ciel y vont et viennent comme sur l'échelle aperçue par Jacob [1]. Et pensez s'ils s'y meuvent ainsi pour autre chose que pour nous y aider ! « Esprits ministres », écrit saint Paul, esprits puissants, aimants, dévoués, « députés » par Dieu même, et dont tout le mandat consiste à opérer pour nous et avec nous cette « œuvre de notre salut » pour laquelle nous sommes sur la terre, et dont le succès final nous fixe pour l'éternité dans la patrie glorieuse où, même en nous assistant, ces chers compagnons demeurent [2]. Les lois qui nous obligent ne sont-elles pas claires ? Au fond, sont-elles bien dures ? Qui dira qu'elles sont dures, excepté au péché et à ce cœur insensé qui l'aime ? Et d'être dures à ce cœur-là, n'est-ce pas être clément à l'autre, au cœur éclairé, au cœur droit, le seul qui vaille, le seul qui compte ? Le judaïsme, soyez-en sûres, semblait doux à ces deux serviteurs de Dieu (tout est doux à l'amour) ; que leur eût semblé la loi chrétienne ? et vous êtes chrétiennes ! Soyez donc justes, vous aussi : justes, non aux yeux des hommes, ni même aux vôtres seulement, mais aux yeux clairvoyants de Dieu, qui voit tout, mais regarde d'abord « au cœur » [3].

La grâce vous est donnée pour rendre plus suaves encore des préceptes qui le sont déjà tant en eux-mêmes, et de plus, pour attirer, gagner et assouplir votre volonté, changeant, autant qu'il est convenable et possible ici-bas, le devoir en plaisir. Le devoir ! tout est là. Vous n'avez point

1. Gen. XXVII, 12.
2. Hebr. I, 14. — Matth. XVIII, 10.
3 I Rois, XVII, 7.

à vivre au hasard : ce serait vivre dans l'illusion et risquer d'aller à la ruine. Le christianisme est le jour de Dieu illuminant la vie humaine. Rien n'y est vague, flottant ni incertain. La vérité y est la grande ou plutôt l'unique règle ; tout y vient de la vérité, tout y revient à elle. Cette œuvre dont parle l'Évangile et à laquelle le Père et le Fils travaillent toujours dans leur commun Esprit [1], elle se réduit à faire de chaque homme une créature purement *vraie*. Or, les formes de la vérité, formes infaillibles par ce qu'elles sont, formes efficaces par ce qu'elles font, ce sont les lois. Embrassez-les. C'est vous nourrir d'un pain qui déifie les âmes ; c'est communier réellement aux pensées éternelles de Dieu, c'est les réaliser en vous. Quel artiste que le Verbe ! Quel art que la vertu ! Quels chefs-d'œuvre que les âmes dociles ! Embrassez donc les lois. Ne les mettez point seulement sur votre tête pour vous y assujettir ; mettez-les, comme faisait David « dans « votre cœur, au milieu de votre cœur [2] », afin de les aimer. Elles inonderont ce cœur de leurs clartés, elles l'échaufferont de leurs ardeurs, elles vivifieront surnaturellement les racines de vos actes, et finiront, avec la grâce, d'opérer en vous cette transformation sans laquelle aucune nature créée ne peut être consommée en Dieu. A l'exemple de sainte Élisabeth, faites ainsi, mères chrétiennes ; et dans la mesure du possible, procurez que votre Zacharie y soit de moitié avec vous. Dieu le veut, vous le voulez ; que faut-il donc de plus pour que ce Zacharie le veuille ?

Mais quelque chose eût manqué à ces admirables époux, si, pour premier salaire de leurs mérites, ils n'avaient poin t connu l'épreuve. Même avant d'être debout sur le Calvaire, la sainte Croix de Jésus projette son ombre sur le monde. Il en résulte, sans doute, que tous les hommes peuvent être

1. Jean v, 17.
2. Psaum. xxxvi, 31 ; xxxix, 9.

sauvés; mais il s'en suit aussi que tous les saints sont dans les larmes. Jésus-Christ est le saint des saints ; être saint, c'est lui être semblable [1]. Comment le principal et le plus beau de ses traits humains ne se retrouvera-t-il point dans ses images ? Donc, poursuit l'Évangile, ces bien-aimés du ciel, ce prêtre fidèle, cette femme exemplaire, ces héritiers des patriarches, dignes de vivre sur ces hauts sommets de l'ancien Testament, où Dieu, en posant la crèche de son Fils, a déposé le contrat de la nouvelle alliance, ils souffraient, ils avaient un chagrin : non l'un de ces chagrins superficiels et passagers qui traversent toute vie humaine, mais un chagrin amer, profond, constant, perpétuel, dont chaque aurore, en paraissant, chargeait de nouveau leur cœur, et dont le sentiment pesait jusque sur leur sommeil. Eux, si proches du Messie, si désireux assurément, sinon de l'enfanter, du moins de lui enfanter un disciple et un serviteur, « ils n'avaient point de fils » et devaient même renoncer à l'espoir humain d'en avoir ; car « Élisabeth « était stérile et tous deux étaient vieux ».

Quelle ombre dans leur vie ! quelle privation ! quel sacrifice ! Ils mourraient tout entiers quand viendrait l'heure de leur trépas. Leur tombe resterait muette ; des larmes filiales n'en mouilleraient jamais la pierre ; leur maison de famille resterait vide et désolée. Dans leurs vieux jours ils n'auraient d'autre appui que leur foi au Dieu invisible et au Sauveur promis. En somme, quelle que fût leur affection mutuelle et leur étroite union, ils étaient, ils se sentaient seuls. Souvent ils s'entre-regardaient avec tristesse, et sans que leurs lèvres eussent prononcé un mot, leurs cœurs se comprenaient et leurs yeux devenaient humides. Que de fois peut-être, malgré la simplicité de leur vie et l'imperturbable paix de leur conscience, ils se demandèrent l'un

1. Rom. VIII, 29.

l'autre si quelque faute secrète ou quelque néfaste héritage des ancêtres n'avait point éloigné d'eux cette bénédiction de la fécondité, si précieuse partout, mais surtout chez les Juifs.

Ce n'était point, tant s'en fallait, une bénédiction qui s'était retirée, mais une bénédiction qui s'approchait d'eux et qu'ils achetaient comme on achète les grâces divines. Dans ce creuset d'une stérilité prolongée et apparemment irremédiable, Dieu, de qui toute paternité dérive [1], Dieu, « puissant pour tirer, du sein même des pierres, des enfants « à Abraham [2] », achevait d'épurer ses deux chers élus, et par la foi, par la patience, les élevait peu à peu à la hauteur des destinées que leur avait assignées sa toute aimante sagesse.

Feuilletez l'histoire depuis Adam, et voyez si rien de divin s'est jamais produit dans le monde autrement que par le sacrifice; s'il y a eu une exaltation que ne précédât une humiliation, une joie que des pleurs n'aient payée, un épi qui ne soit sorti d'un grain de froment semé en terre et brisé [3]. Ce vieillard, cette stérile, plus mûris par l'épreuve que par l'exercice commun des vertus, ils doivent être, ils seront à la fin le père et la mère d'un homme, dont un archange annoncera « qu'il recevra l'Esprit-Saint dès « le sein de sa mère [4] », et dont Jésus lui-même dira que « parmi ceux qui sont nés d'une femme, il n'a point surgi « de prophète plus grand que celui-ci [5] ». Oui, « prophète « et plus que prophète [6] ». Ils donneront le jour à Jean, le grand témoin du Verbe incarné [7], l'être angélique « qui

1. Éphés. III, 15.
2. Matth. III, 9.
3. Jean XII, 24.
4. Luc. I, 15.
5. Matth. XI, 11.
6. Ibid. XI, 9.
7. Jean I, 7.

« doit lui préparer la voie [1] », le désigner du doigt aux foules [2]; et qui, le baptisant dans les eaux du Jourdain, verra le ciel s'ouvrir sur sa tête, et entendra la voix du Père signalant « le Fils de toutes les complaisances », sur qui, en ce moment-là même, l'Esprit-Saint descendra [3]. Ils auront pour fils Jean-Baptiste, un géant de sainteté, un prodige d'humilité, un phare vivant devant éclairer les siècles, un homme vierge et immaculé, un pénitent héroïque, un apôtre puissant, un martyr intrépide. Tel est l'astre qui sortira des ténèbres mêmes de cette nuit qui est la stérilité d'Élisabeth et la vieillesse de Zacharie. Il importe, en effet, qu'ici, dans une œuvre si sainte et si grande, Dieu opère en souverain, et que la grâce paraisse agir toute seule en tirant son fruit d'une nature évidemment ruinée, éteinte et impuissante. Ainsi, c'est un décret de Dieu, avant même que luise pour eux le crépuscule des joies célestes, où ces heureux époux entreront à la suite de ce Jésus, dont ils apprendront bientôt qu'il est né, et dans leur propre famille, [4] ils verront leurs jours éclairés d'une lumière surhumaine; leurs longs regrets seront consolés, leurs vœux comblés, leurs désirs dépassés.

Je ne sais s'il se trouve ici quelque Élisabeth ignorée, quelque femme mariée sans être mère, quelque épouse ayant à pleurer son infécondité. Peut-être entre-t-il dans les desseins de Dieu de sécher un jour les larmes de cette femme et d'en tarir la source en peuplant enfin sa maison qui, pour remplie qu'elle soit, lui semble parfois un désert. Certes, cela est possible; et si, par plusieurs années de confusion et de douleur, elle méritait (ce qui ne se mérite jamais en rigueur) de mettre un saint au monde, on ne

1. Marc. I, 2.
2. Jean I, 36.
3. Matth. III, 13, 17.
4. On se souvient que sainte Élisabeth était cousine de la sainte Vierge.

saurait la plaindre, elle aurait plus que son centuple ; elle ne devrait, elle ne voudrait plus vivre que dans une perpétuelle et ardente action de grâces.

Mais si, au contraire, le bon plaisir de Dieu, et sa gloire par là-même, est que l'épreuve de cette femme persiste jusqu'à la fin, qu'elle sache que, dans le Christ, il n'y a point d'âme stérile ; que la stérilité, c'est de se séparer de lui [1] ; mais que toute vie passée en lui et dans sa grâce est une vie féconde. Et quel gage de passer sa vie dans la grâce que de la passer sur une croix ! La chair n'est pas seule à enfanter, l'esprit engendre aussi, et bien plus que la chair ; et à qui l'époux humain n'a point donné de fils, l'Époux divin donne souvent des fruits : fruits d'autant plus beaux et précieux quelquefois qu'il permet qu'on n'en ait pas d'autres. J'entends, vous le comprenez, ces fruits que Dieu récolte, les jugeant dignes de lui, ces fruits qu'en vérité il savoure et il mange : fruits des bonnes œuvres, fruits des mérites, fruits de vie répandus dans l'Église, fruits de joie donnés à Jésus-Christ, fruits de gloire pour le Père céleste. Non, elle n'est point stérile l'âme qui vit ainsi : et combien l'envieront un jour, qui ayant, il est vrai, donné une nombreuse famille à la terre, n'auront peut-être pas enfanté au ciel un élu, et n'y auront elles-mêmes, si elles y entrent, qu'une moisson médiocre ; supposé qu'un tel mot soit recevable là où la substance même de la moisson est la vue béatifique de Dieu.

1. Jean xv, 6.

QUARANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE SAINTE MADELEINE

DE L'AMOUR RÉDEMPTEUR ET DE SES DEUX CHEFS-D'ŒUVRE QUI SONT MARIE L'IMMACULÉE ET MADELEINE LA PARDONNÉE.

Remittuntur ei peccata multa quoniam dilexit multùm.
Beaucoup de péchés lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé.
Luc. VII, 47.

J'estime une bonne fortune, ou plutôt une vraie grâce, que la raison qui met obstacle pour cette fois à notre réunion accoutumée de la fête de sainte Anne, nous ait amené à vous convoquer, par anticipation, le jour où l'Église célèbre la grande sainte Madeleine. Il va de soi que je vous parlerai d'elle, et vous ne me pardonneriez point de traiter un autre sujet.

Après le mystère de l'Immaculée Conception de la Vierge Marie, rien ne nous révèle mieux le caractère et la puissance de l'amour rédempteur que le mystère de la conversion de Marie Madeleine. Certes, l'amour créateur est bien

grand et bien fort. Lorsque, après avoir tiré du néant toutes les créatures, et les avoir rangées et accordées dans cette merveilleuse harmonie qu'on appelle l'univers, cet amour regarda son œuvre, il fut content, et se rendit le témoignage qu'elle était excellente. « Il contempla tout ce qu'il « avait fait, dit la Genèse, et il vit que tout était très- « bon [1]. » En devenant rédempteur, cet amour avait pourtant résolu de se surpasser lui-même. Je dis *cet amour*, car, en réalité, il n'y en a qu'un, qui après nous avoir créés nous rachète: cet amour premier et infini dont saint Jean a écrit: « Dieu est charité [2] ». Cet amour était dans le Verbe « par qui toutes choses ont été faites et sans qui « rien n'a été fait de ce qui a été fait [3] ». Il était pareillement dans le Verbe « qui s'est fait chair et a pris séjour « parmi nous [4] ». Il y était, dit saint Paul, pour « se ré- « concilier le monde [5] » et rétablir la paix troublée par le péché. Et tandis que, dans son premier ouvrage, qui est la création, il se contentait de faire de rien des choses bonnes, dans le second, qui est la rédemption, d'êtres mauvais il faisait des êtres, non pas bons seulement, mais d'une bonté suréminente. Or, c'est là tout ensemble la marque d'une puissance plus étendue, d'une sagesse plus profonde et d'un amour plus prodigieux : selon cette belle doctrine énoncée par saint Augustin : « Dieu a jugé meilleur de tirer le bien du mal même, que de ne permettre point que le mal existât [6]. » Saint Paul avait longtemps auparavant célébré ce triomphe de l'amour rédempteur, en disant: « Là où le péché avait abondé, la grâce a sur-

1. Genès. I, 31.
2. I Jean IV, 8.
3. Jean I, 3.
4. Ibid. 14.
5. II Cor. V, 19.
6. Melius judicavit de malis bona facere quàm mala nulla esse permittere. Enchiridion c. XXVII.

« abondé »[1]; et ailleurs : « Dieu fait éclater l'amour qu'il « a pour nous en ce que c'est au temps où nous étions pé- « cheurs et vraiment ses ennemis, que le Christ, son Fils, « est mort pour nous[2] », nous rendant par cette mort l'inestimable grâce de l'amitié divine.

Or, cet amour rédempteur, qui daigne lutter contre le mal pour le vaincre et en tirer le bien, il a fait ici-bas deux chefs-d'œuvre : un chef-d'œuvre de préservation et un chef-d'œuvre de réparation; un chef-d'œuvre d'innocence et un chef-d'œuvre de pénitence. Et tel est l'empire souverain de sa force que, pour distants et même contraires que fussent d'abord les êtres en qui il avait résolu d'opérer, il les a finalement rapprochés et unis; il les a rendus aussi semblables que le comportait son dessein; il les a fait marcher, pour ainsi parler, côte à côte, les associant à la même œuvre, pour leur donner ensuite part au même héritage, quoique dans des proportions inégales, comme le savent tous les chrétiens.

L'histoire entière de la grâce rédemptrice se résume en ces deux créatures bénies qui tiennent incontestablement la tête dans le cortége glorieux des femmes de l'Évangile, Marie, la Vierge immaculée, et Marie-Madeleine, la pécheresse pardonnée. Car il a plu à Dieu d'appeler du même nom ces deux privilégiées, d'abord si disparates, comme pour prophétiser que, malgré cette disparité et l'opposition préalable et totale de leurs pensées, de leurs affections et de leurs actes, parties néanmoins du même principe et couvées par le même amour, elles se rejoindraient et s'embrasseraient au terme assigné par lui à leur voyage. Et c'est ainsi que la Sagesse divine, qui est aussi l'amour incarné, « atteint « d'une fin à l'autre fin avec une vigueur indomptable, et

1. Rom. v, 20.
2. Ibid. v, 8.

« dispose tout » dans l'intervalle « avec une suavité « infinie [1] ».

I. La grande œuvre du Christ, son triomphe suprême sur le mal, le meilleur fruit de son sang répandu, c'est la Vierge Marie. Quoiqu'il l'ait rachetée, elle aussi, puisque elle est réellement née de cette race pécheresse pour laquelle il a trouvé bon de souffrir et de mourir [2], cependant il ne l'a point tirée du mal en ce sens qu'il l'ait purifiée, comme nous, après coup, d'une faute personnellement commise ou naturellement contractée. Il a mieux fait que la laver, il l'a préservée de toute tache. De cette loi du péché, qui oblige sans exception tous les enfants d'Adam, et qui vient les saisir dans leur origine même, il a dit comme le roi Assuérus à Esther : « C'est pour les autres et non pour toi « que cette loi a été portée [3]. » Ce fleuve de contagion morale et physique qui, sorti du pied de l'arbre de la science du bien et du mal, n'avait pas cessé de couler le long des générations humaines, il en a suspendu le cours pour livrer passage à Marie, comme il fit de celui du Jourdain pour laisser passer l'Arche sainte [4]. Ce démon qui, armé du titre qu'Adam lui avait lâchement abandonné, tendait la main pour s'emparer, comme il avait coutume, de ce nouveau rejeton d'une race qui lui appartenait, le Sauveur l'a arrêté et enchaîné, lui disant : Non-seulement ta main ne touchera point celle-ci, mais elle te sera si étrangère, si opposée, si hostile, elle sera contre toi et si vaillante et si puissante, que, malgré tes efforts et ta rage, elle brisera ta couronne usurpée et, de son pied, t'écrasera la tête [5].

1. Sagess. VIII, 1.
2. V. la Collecte de la messe de la fête de l'Immaculée-Conception
3. Esth. XV, 13.
4. Josué III, 14, 16
5. Genès. III, 18.

C'est là, vous le savez, mères chrétiennes, c'est là cette insigne grâce de l'Immaculée Conception, si célébrée dans la science catholique, et que notre siècle a eu la gloire et le bonheur de voir élevée par Pie IX à l'ordre des dogmes définis comme de foi, et qu'on ne peut plus nier sans devenir hérétique. J'ai appelé cette grâce le chef-d'œuvre de l'amour rédempteur. Par cette grâce, en effet, une créature humaine est complétement soustraite à Satan ; elle est rendue pure de tout mal, libre de toute servitude, intacte, intègre, en état de dire comme Jésus : « Le prince de ce « monde n'a rien en moi qui lui appartienne » [1]. Par suite, cette créature est totalement vacante, limpide, pénétrable, apte à tous les usages de Dieu, livrée à ses droits, à ses intérêts, à sa gloire, capable enfin d'être possédée par lui autant que le peut être une simple créature. Aussi le Verbe la prit et fit d'elle, sans difficulté, tout ce que son libre et souverain amour avait éternellement décidé d'en faire, sa mère, sa sœur et son épouse : sa mère, parce qu'il lui emprunterait sa chair et qu'elle l'enfanterait à la vie d'ici-bas ; sa sœur, parce qu'ils auraient tous deux la même nature humaine et descendraient des mêmes aïeux ; son épouse enfin, parce que, se l'unissant pour toujours par une dilection sans mesure, il l'instituait « son aide semblable à « lui » [2] et la mère, dans l'ordre de la grâce, de tout ce genre humain qu'il devait lui-même enfanter par sa mort à la vie éternelle.

Tel est, je le répète, le premier chef-d'œuvre de l'amour qui nous sauve, chef-d'œuvre de préservation, chef-d'œuvre d'innocence qui devient du même coup un chef-d'œuvre de sainteté, parce qu'il laisse à la munificence divine toute liberté de se déployer, comme aussi à la puissance toute facilité pour agir.

1. Jean XIV, 30.
2. Genès. II, 18.

Mais voyez l'autre chef-d'œuvre, celui de la réparation et de la pénitence. Sans doute, par mille côtés, il est moins excellent, et en un sens il faut convenir que les deux ne sont point comparables ; toutefois dites-moi si, à certains égards, l'un n'est point aussi touchant et admirable que l'autre. Certes, on ne pourrait guère imaginer une créature qui fût moralement plus éloignée de Marie que Marie-Madeleine. Nous avons déjà remarqué que la sœur de Lazare s'appelait Marie comme la Vierge. Mais à ce premier nom, qu'elle avait providentiellement reçu à sa naissance, on avait ajouté plus tard celui de Madeleine, et c'était un nom d'infamie ; car en disant, sinon sa provenance, du moins sa résidence qui était le château et le domaine de Magdalum, il disait le lieu où elle avait péché et qu'elle avait déshonoré par ses désordres. Tandis que la bienheureuse fille de Joachim et d'Anne avait été la gloire et la joie de sa famille, l'édification et l'admiration de ses compagnes au Temple, puis de tous ceux qui à Nazareth, à Bethléem et à Jérusalem, avaient eu la grâce insigne de la connaître, tandis que, à meilleur titre que Judith, elle était « l'honneur de son peuple » [1], et n'avait pas cessé d'embaumer du parfum de ses vertus la cité de Dieu tout entière, Marie-Madeleine, au contraire, était la honte de toute sa parenté, l'opprobre de la ville où elle avait sa demeure, et peut-être d'autres villes encore, car ce n'est point de Magdalum qu'il est écrit : « cette femme était « pécheresse dans la cité » [2]. De sorte qu'elle n'était point pécheresse seulement, mais pécheresse publique et notoire, faisant le mal à la face des hommes et bravant l'opinion [3].

1. Judith. xv, 10.

2. Les uns pensent que ce festin, raconté par saint Luc et qui est pour lui l'occasion de déclarer la vie coupable de Madeleine, eut lieu à Capharnaüm en Galilée; d'autres estiment qu'il eut lieu à Naïm; d'autres, quoique en petit nombre et avec moins de vraisemblance, à Jérusalem.

3. « Plusieurs modernes, écrit à ce sujet le docte Corneille La

Marie, la Vierge, était « bénie entre toutes les femmes » [1], et une source vive de bénédictions. Marie-Madeleine était comme maudite, et la malédiction sortait d'elle avec le péché comme l'infection sort d'un cadavre Marie, la Vierge, tenait la tête du serpent sous ses pieds [2] ; ce serpent tenait et enlaçait le cœur de Marie-Madeleine. Il faisait plus : il avait pénétré en elle, il y régnait, la possédait, la gouvernait, et semblait devenu comme l'esprit de son âme ; non pas même un serpent, c'est-à-dire un démon, mais plusieurs, « sept démons », nous dit l'Évangile, les démons des sept vices d'où toute iniquité découle [3] : « Marie », écrit saint Marc en parlant d'elle, « Marie de qui Jésus avait expulsé « sept démons » [4].

Or, le même amour rédempteur, qui, de toute éternité, avait regardé la Très-Sainte Vierge pour la préserver de l'ombre même du péché, avait aussi regardé cette pauvre pécheresse pour l'arracher à ses ténèbres, lui pardonner tous ses péchés et faire d'elle la sœur de la Vierge ; sa très-humble et très-petite sœur, mais réellement sa sœur, blan-

Pierre (Comm. sur saint Luc, ch. VII), voulant par là honorer Madeleine, prétendent qu'elle fut seulement une femme coquette, vaine, aimant le luxe et les plaisirs. Mais ce qu'ils ajoutent ainsi au renom de Madeleine, ils l'enlèvent à la grâce du Christ et à la pénitence de cette femme héroïque, d'abord si étrangement coupable et ensuite si merveilleusement sainte. En la nommant, comme il fait, *pécheresse*, l'Évangéliste dit clairement qu'elle commettait des péchés graves et attirait les autres à en commettre. Pécheresse ici est synonyme de courtisane, en ce sens du moins que Madeleine entretenait plusieurs affections et liaisons criminelles. C'est pourquoi saint Augustin, saint Jérôme, saint Ambroise, saint Jean Chrysostome et saint Grégoire le Grand n'ont pas craint de lui donner ce nom de courtisane. »

1. Luc. I, 28.

2. Gen. III, 15.

3. Ces « sept démons » d'après saint Grégoire le Grand et le commun des commentateurs, sont ceux qui *président* à ces sept péchés que l'on nomme *capitaux* parce qu'ils sont le plus opposés aux sept vertus principales.

4. Marc. XVI, 9.

che, pure et toute sainte : si bien que, sur la terre même, elle marchait tout près d'elle. Voyez ce doux rapprochement tout le long de l'histoire évangélique.

II. Un des plus chers honneurs, une des plus précieuses joies de la sainte Vierge Marie, ce fut l'intimité, même extérieure, de ses rapports avec son Fils. Ce qu'en a vu Bethléem, ce qu'en a vu Nazareth, les anges du paradis sont à peine dignes de le contempler. Or, Madeleine est à peine convertie, elle paraît seulement décidée à se convertir, et voici que déjà Jésus l'admet à lui oindre les pieds, à les essuyer de ses cheveux après les avoir baignés de ses larmes, à les tenir embrassés, à les couvrir de ses baisers ; et cela, devant ses Apôtres, devant les Juifs, et à la table d'un pharisien. Le pharisien (on s'y devait attendre) s'en étonne et s'en scandalise. Loin de blâmer Madeleine, Jésus la défend, la loue, l'exalte ; et la seconde fois, du moins, qu'elle lui rend ce devoir, il propose en exemple cette pécheresse d'hier à ceux qui, depuis le début de sa vie publique, ont reçu sa doctrine, confessé sa mission et vécu dans sa compagnie [1].

Ce n'est pas tout. Jésus accorde à la prière de la sainte Vierge ce premier miracle par lequel, étant à Cana, il commence de révéler aux hommes et sa puissance et sa nature divines. Il lui plaît d'accorder à Madeleine le miracle, beaucoup plus éclatant, par lequel il couronne la longue et lumineuse série de ses prodiges, la résurrection de Lazare, depuis quatre jours déjà couché dans le tombeau [2].

Allons outre. L'heure du dernier sacrifice a sonné ; Jésus appelle à la croix sa sainte mère. Elle ne pouvait manquer

1. Matth. xxvi, 10.

2. L'Église, dans la Collecte de la messe qu'on récite le jour de la fête de sainte Madeleine, attribue formellement la résurrection de Lazare aux prières que la chère pénitente adressa à Jésus.

ici, celle qui n'avait manqué nulle part. C'était sa place choisie, convoitée depuis longtemps et vraiment nécessaire. Je vous l'ai dit, elle était là prêtre avec ce pontife et victime avec cette victime. Mais elle n'y était pas seule. « Debout, « près de la Croix de Jésus, dit saint Jean, se tenaient « Marie, sa mère, et Marie Madeleine [1]. » Elles sont donc là toutes deux ; elles y pleurent ensemble ; ensemble elles croient, elles adorent, elles pâtissent, elles sont immolées ; ensemble elles consolent Jésus, autant qu'il se permet d'être consolé à cette heure ; ensemble aussi, hélas ! elles le désolent : car de les voir toutes deux dans l'état où elles sont, Marie avec sa douleur calme et profonde comme le ciel, Madeleine avec son chagrin violent comme la tempête, cela ajoute encore (et dans quelles proportions !) aux angoisses de son cœur. Mais quel assortiment de ces deux créatures en un pareil mystère ! Quel partage en une telle fonction !

Et que dire des devoirs qu'ensemble encore les deux Marie rendent au corps expiré de Jésus, les clous ôtés, la couronne d'épines détachée, les plaies sanglantes essuyées et fermées, les parfums répandus, les bandelettes serrées, la tête couverte du suaire ? Que d'amour ! quel amour ! quels flots d'amour ! et comme, sortant de ces deux sources, ces flots se mêlent pour ne former qu'un fleuve, un torrent, une mer, et inonder celui qui est l'amour en personne !

Le troisième jour, avant l'aube, Jésus crucifié ressuscite. Il apparaît tout d'abord à Marie. C'est une tradition très-certaine et le sentiment commun des Docteurs [1].

1. Suarez, en qui Bossuet dit qu'on entend toute l'école, juge cette opinion si universelle, qu'elle lui paraît presque hors de contestation. C'était très-explicitement celle de saint Grégoire de Nazianze, de saint Grégoire de Nysse et de saint Ambroise. Les révélations de sainte Brigitte témoignent aussi de cette apparition, et sainte Thérèse raconte qu'un jour, après la communion, Notre-Seigneur lui en donna l'assurance.

Le seul doute sur cette apparition soulève le cœur chrétien et semble une injure à Jésus plus encore qu'un dommage inexpliquablement causé à sa mère; quoique, dès qu'il est question des rapports de Jésus et de Marie, on se trouve dans un ordre tellement transcendant, qu'on n'a plus le droit d'y raisonner absolument d'après les vues de notre esprit ou les sentiments de notre cœur. Toujours est-il que de cette apparition à l'Immaculée Vierge l'Évangile ne dit rien. Mais pour la convertie, la pardonnée, la réhabilitée, pour la pauvre Marie-Madeleine, qu'en est-il? Jésus est désormais entré dans une vie toute nouvelle, supérieure de bien des manières à sa vie passible et mortelle. La gloire de sa divinité envahit son humanité et la soustrait aux conditions de son état de victime. Le dedans vient dehors; ce Dieu si profondément caché, même à l'intelligence, commence d'éclater même aux yeux. Sans cesser d'être sur la terre, le Fils de Marie y est tout céleste. Quel changement cela va-t-il apporter à ses relations d'autrefois? Tiendra-t-il à distance ceux à qui, si volontiers, il donnait congé de l'approcher? Conversera-t-il encore avec eux et dans le même langage? Cette sainteté, désormais éblouissante, ne donnera-t-elle pas au souvenir des péchés, pardonnés il est vrai, mais commis, une saillie, une acuité qui forcera de fuir ceux qui en furent coupables? Enfin Madeleine reverra-t-elle Jésus, et quel Jésus reverra-t-elle? Je veux dire comment sera-t-elle regardée, accueillie et traitée par lui?

Vous savez l'Évangile. « Or, Jésus ressuscitant de grand « matin, le premier jour qui suit le Sabbat, dit saint Marc, « apparut *premièrement* à Marie-Madeleine »; et de peur qu'on n'ait point toute la mesure de l'amour rédempteur ou qu'on ne le contemple pas dans toute sa splendeur ineffable, c'est là précisément que l'Évangéliste ajoute : « Marie « Madeleine, de qui il avait chassé sept démons »[1]. *Pre-*

1. Marc. XVI, 9.

mièrement donc il apparut à sa pécheresse : à elle, non-seulement avant toutes les autres saintes femmes, mais avant Pierre, avant Jean, avant les onze, avant tous les disciples. O abîmes de la miséricorde ! O profondeurs du cœur de Dieu ! O trésors de la Croix ! O vertu triomphante et adorable folie de l'amour, plus raisonnable que toute raison, plus sage que toute sagesse ! « Il apparut *premièrement* à « Marie-Madeleine ». Elle le vit, le reconnut, lui cria : « Rabboni ». Et Jésus, la regardant, lui répondit : « Marie [1] ! » Deux mots qui sont l'embrassement de la terre et du ciel, le prélude et déjà la substance de l'entretien éternel de la créature avec Dieu, l'élan de la vie créée vers sa source infinie, et l'ouverture, l'ouverture volontaire et aimante de la vie incréée pour accueillir et consommer cette vie qui a soif et qui s'élance.

Mais ce n'est pas tout. Jésus entend qu'aussitôt qu'elle est accomplie, sa résurrection soit prêchée. A meilleur titre encore que sa bienheureuse naissance, sa sortie glorieuse du tombeau est « la nouvelle » par excellence. Saint Paul la nomme le fondement de la foi et l'appui de toutes nos espérances [2]. Elle est la vie de l'Église, la joie du monde et le principe de son salut. Tout à l'heure Jésus se fera voir, non point à tous, mais à ceux qu'il a prédestinés et préparés pour être ses témoins [3]. Mais avant de se faire voir, même à ceux-là, il lui plaît qu'on le croie. Rien ne l'honore tant que la foi, et « c'est de foi que vit le juste » [4]. Qui donc choisira-t-il ici pour son évangéliste ? A Bethléem, il a choisi des anges : « Ne craignez point, dit l'un d'eux aux « bergers ; voici que je vous évangélise une grande joie qui « sera celle de tout le peuple » [5]. Au Calvaire, glorieux dé-

1. Jean xx, 16.
2. I Cor. xi, 14.
3. Act. x, 41.
4. Rom. i,
5. Luc. ii, 10, 11.

sormais, il choisit Madeleine. Il y a bien des anges à ce tombeau que Jésus vient de quitter; il les laisse pour garder les linceuls qui enveloppaient son corps et le suaire dont sa tête était entourée; mais, se montrant à la pécheresse, qui se précipite à ses pieds, il lui dit : « Ne me « touche point; je ne suis pas encore remonté à mon Père »; l'heure n'a pas sonné pour moi de rentrer dans le ciel; tu me reverras, tu me retrouveras sur la terre et pourras me rendre alors en liberté cet hommage dont il me plaît présentement de n'agréer que le désir. Il s'agit, en ce moment, de travailler à ma gloire, et je t'y veux employer. Mieux vaut que tes lèvres te servent à me rendre aujourd'hui témoignage, qu'à couvrir mes pieds de baisers : si ce n'est pas plus doux, c'est plus saint et plus honorable; c'est surtout plus pressé. En tous cas c'est mon bon plaisir, et. par là même aussi, ton vrai bien. Je pense aux miens, à mes apôtres, à Pierre qui pleure, à Jean qui soupire, à Thomas qui doute, aux autres qui sont troublés, aux disciples qui sont ou dans l'angoisse ou dans l'attente. C'est toi que j'ai choisie pour députer vers eux : j'ai déjà triomphé en toi du péché; je te charge de leur annoncer que j'ai maintenant triomphé de la mort. Va donc « à mes frères » : c'est ce qu'ils sont toujours pour moi; mon nouvel état n'y fait rien; « va à mes frères », et dis-leur que je vis, que tu m'as vu et entendu, et que, ressuscité d'entre les morts, je suis en demeure à présent « de monter vers mon Père qui est votre « Père » à toi, à eux, à tous, « vers mon Dieu qui est votre « Dieu »[1].

Enfin le jour arriva où la terre ne devait plus voir ni garder Jésus-Christ. Il s'élève dans les airs en bénissant ceux qui sont là; et sa gloire, plus encore que son élévation, le dérobe à leurs regards. Or, il trouve bon, en nous quit-

1. Jean xx, 17.

tant, de nous laisser Marie pour un temps. Elle doit, aidée de Jean son nouveau fils, continuer d'enfanter, de nourrir, d'instruire et d'édifier l'Église. Certes, c'est un sacrifice et pour lui et pour elle; mais ce sacrifice honore Dieu, il est utile aux hommes; Jésus se l'impose et le demande à sa mère, qui incontinent l'embrasse à plein cœur. Qui peut douter qu'après le désir qu'avait Marie de mourir pour suivre Jésus, il n'y en eût pas au monde de plus ardent que celui qu'avait Madeleine de s'en aller rejoindre là-haut son Sauveur? Ici encore le sort de la pardonnée sera celui de l'Immaculée. Madeleine a plus que fini sa pénitence; son âme est mille fois lavée et purifiée; mais l'œuvre que l'amour entend faire en elle et par elle, Dieu ne la juge point achevée. Marie, la Vierge, continuera plusieurs années encore de mener ici-bas une vie toute céleste, souvent ravie en Dieu, quoique toute dévouée et appliquée à la chère Église de son Fils. Madeleine, venant avec Lazare et Marthe chercher dans notre Provence un asile que son ingrate et aveugle patrie leur refuse, vivra sur son rocher de la Sainte-Baume dans une contemplation assidue, toute ruisselante de larmes, toute radieuse de beauté intérieure, enlevée sept fois le jour par les anges et mêlant ses chants à leurs chants [1].

III. Enfin elles meurent toutes deux, les deux Marie, la Vierge et la pécheresse, la sainte de l'innocence et la sainte de la pénitence, le lys et la rose de Jésus; elles meurent, et l'une, montant à la droite de son Fils, au-dessus de toute la création, dont elle est instituée la reine, l'autre s'en va prendre place sur le premier degré de ce trône où Marie siége avec Jésus, au-dessus des anges, des archanges, des principautés, des dominations; au-dessus de ces splendeurs

1. V. le bel ouvrage de M. l'abbé Faillon, intitulé : *Monuments inédits sur l'Apostolat de sainte Marie Madeleine en Provence.*

vivantes qui sont les chérubins, au milieu même des séraphins, et peut-être à leur tête, s'il est vrai ce qu'a pensé le pieux cardinal de Bérulle, que cette pécheresse ait été prédestinée à recevoir, et a reçu en effet, ce même degré de grâce, d'amour, de sainteté, et par là même de gloire, que devait posséder Lucifer, le premier de tous les anges, devenu par sa faute le premier des démons [1].

Ce qui est assuré, c'est que l'Église, divinement assistée pour régler la prière chrétienne, l'Église vierge, née de la virginité de Jésus et de Marie, l'Église divinement instruite du prix de la chasteté parfaite, divinement féconde pour l'enfanter toujours, divinement jalouse de la conserver ici-bas, l'Église, dans les Litanies solennelles de ses saints, place et invoque Madeleine avant toutes les vierges, martyres ou non ; avant Agathe, avant Lucie, avant Agnès, avant Cécile et Catherine. Sans doute elle honore là, dans la sainte amante de Jésus, cette gloire vraiment insigne qu'elle eut d'être établie l'Apôtre de la résurrection, et davantage encore cette autre gloire de son intimité avec le divin Maître ; mais qui niera qu'elle ne prétende honorer surtout ce sans quoi même de si grandes faveurs resteraient éternellement vaines, à savoir l'amour inouï que Jésus-Christ lui porte, les effets prodigieux de ce prodigieux amour, et enfin l'amour sans pareil dont elle paie celui de son Seigneur et Rédempteur?

Ai-je besoin, à présent, de discourir sur des faits qui parlent d'eux-mêmes? Est-ce que, mieux que le firmament, cette histoire de Madeleine ne « raconte pas la gloire de « Dieu [2] » ? Est-ce qu'elle n'est pas une des plus touchantes, une des plus éclatantes révélations du mystère de Jésus, et du foyer de ce saint mystère qui est son Cœur adorable?

1. Élévations à Jésus-Christ Notre-Seigneur, sur la conduite de son Esprit et de sa grâce vers sainte Madeleine.
2. Psaum. XVIII, 1.

Est-ce que cette histoire n'est pas la somme de l'Évangile, le commentaire illustré de la croix, la signature de Dieu apposée sur le traité d'alliance que, dans le sang de sa divine hostie, il a conclu avec le monde? O Jésus notre espoir! O Jésus notre miséricorde! O Jésus le seul qui suffise, mais qui seul suffisez à tout! Comment douter? Que craindre? Qui peut vous résister? Qui peut vous fuir? Qui a peur d'aller à vous et, sinon de se jeter tout d'abord dans vos bras, du moins de tomber à vos genoux et de pleurer sur vos pieds comme cette pécheresse publique? O amour « venu pour les pécheurs et non point pour les « justes [1] »! O amour qui avez dit : « Ceux qui se portent « bien n'ont pas besoin du médecin, mais ceux qui sont « malades [2] »! O amour qui avez crié : « Venez à moi, vous « tous qui êtes chargés de travail et de souffrance, et moi, « je vous soulagerai, je vous referai, je vous recréerai de « fond en comble [3] »! O le plus aimable des êtres! O l'amabilité infinie! O le charme de Dieu! Dieu à l'état de charme, de charme humain, d'attrait sensible, de compassion, de condescendance, d'indulgence, de tendresse humble, suave, inépuisable et témoignée! Pourquoi n'êtes-vous point toujours le plus aimé? Ah! il disait bien vrai, votre Augustin, un autre pardonné, un autre trophée de votre amour rédempteur, un autre pécheur de la terre, devenu, je pense, lui aussi, un séraphin du ciel, il disait vrai en écrivant de l'abondance de son souvenir et de sa gratitude: « Qu'y a-t-il, que peut-il y avoir en nous de si mortel que la mort du Christ ne puisse guérir [4]? »

Oui donc, pauvres tentées, pauvres égarées, pauvres séduites, « c'est une parole de foi », un dogme mieux assis que la terre et plus affermi que les cieux, « que le Christ »,

1. Matth. IX, 13.
2. Luc. V, 31.
3. Matth. XI, 28.
4. Quid tam ad mortem quod non morte Christi sanetur?

Fils du Père et de la Vierge, « est venu en ce monde pour « sauver les pécheurs » [1]. C'est une parole de foi et digne de toute créance que « la charité couvre », absorbe, anéantit « la multitude des péchés » [2] : la charité de Jésus d'abord, qui se traduit par le sacrifice, puis celle que la sienne inspire et qui se déclare surtout par la confiance. Au fond, vous le voyez, et ce mot résume tout, « la plénitude « de la loi, c'est l'amour »; et qui aime a « accompli toute « la loi [3] ». « Aimons donc, s'écrie ici un ancien panégyriste de Madeleine, aimons celui dont l'amour constitue notre justice; donnons de pieux baisers à celui dont nous ne saurions baiser même les pieds sans être chastes; unissons-nous à celui qu'on n'épouse qu'en devenant vierge; soumettons-nous à celui sous qui l'on ne plie point sans se tenir entièrement et invinciblement debout; mourons avec celui qui est toute vie et qui donne la vie même aux morts. »

1. I Tim. I, 15.
2. Jacq. V, 20.
3. Rom. XIII, 8, 10.

QUARANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE SAINTE ANNE.

DE LA MATERNITÉ CHRÉTIENNE

Dignum sane quidem et maximè dignum est eam laudare quæ divinâ benignitate, oraculum accepit, ac talem ac tantum nobis fructum edidit, ex quo dulcis Jesus prodiit.

Certes, il est juste et éminemment juste de louer cette femme qui, gratifiée, par la bonté divine, d'un oracle céleste, nous a enfanté ce fruit si précieux et si grand d'où devait naître plus tard Jésus, notre doux Seigneur et Sauveur.

Brév. Rom. Homélie de saint Jean Damascène. IIIe leçon du II Nocturne de l'office de sainte Anne.

Rien n'est plus vrai que ces paroles qu'ont prononcées aujourd'hui même les millions de bouches consacrées qui, pour la gloire de Dieu, l'honneur de ses saints et le profit du monde, récitent l'office divin. Après cet enfantement unique qui nous a donné Jésus-Christ, il n'en est pas de plus merveilleux, de plus important pour la terre, de plus digne enfin de respect, que celui qui nous a valu la sainte

Vierge. De la Nativité de la mère comme de celle du Fils, on peut dire qu'elle est le signal et la cause d'une joie universelle. « O Vierge, Mère de Dieu, chante l'Église, votre naissance ouvre une ère de joie pour l'univers entier [1] » Et comme, entre tant d'excellences qui relèvent cette admirable vierge, il n'y en a point de comparable à celle de sa maternité divine, de même, entre tant de justes louanges qu'on pourrait décerner à sainte Anne, la plus grande, sans contestation, est d'avoir donné le jour à Marie. « O couple bienheureux ! s'écrie saint Jean de Damas, ô Joachim, ô Anne, la création tout entière est devenue votre obligée ; car par vous elle a offert au Créateur son don le plus excellent, à savoir cette chaste créature qui seule fut jugée digne d'être la mère de Dieu. O sein béni, où a été conçu ce ciel vivant, plus vaste que les cieux visibles ! O mamelles sanctifiées, allaitant la nourrice qui ensuite allaitera celui de qui le monde reçoit sa nourriture ! O fils d'Adam, qui, vivant ici-bas à la manière des autres hommes, quoique plus saintement que le grand nombre, produisez une fille supérieure aux saints anges et qui est pour jamais leur maîtresse et leur reine ! Un tel fruit, sorti de vous, révèle assez ce que vous êtes, selon ce que le Seigneur a dit : « Vous les connaîtrez à leurs fruits [2]. »

C'est ce qui a toujours excité la piété des fidèles envers sainte Anne, et, la faisant célébrer partout dans les chaires, a poussé des foules innombrables à l'honorer, à l'invoquer, et des cités, des provinces, des peuples à la choisir pour leur patronne. La nature et la foi, le sentiment chrétien et l'histoire s'accordaient à leur faire comprendre quelle sainte a été sur la terre, et quelle protectrice est maintenant dans le ciel, cette femme inexprimablement bénie, à qui est

1 Brév. Rom. Office de la sainte Vierge. Antienne des vêpres.
2. Serm. 1. sur la Nativité de la sainte Vierge.

départie cette gloire étonnante, d'être la mère de la Vierge et la grand'mère de Dieu.

Telle est, pour nos yeux imparfaits, l'éblouissante splendeur du soleil, qu'elle absorbe à nos regards cette multitude d'étoiles dont la sereine obscurité des nuits nous permet de contempler l'éclat. De même il se peut qu'à côté de Jésus et de Marie, sainte Anne ait à peu près disparu du firmament de nos dévotions. J'estime néanmoins que, depuis votre entrée dans cette douce association des mères chrétiennes, vous avez commencé d'avoir quelque affection pour cette mère de la Mère du Christ, et que cette affection s'est témoignée par la prière et les recours confiants. Votre règle, et sans doute aussi votre usage, est de la nommer chaque jour parmi les saints spéciaux dont vous demandez l'intercession. N'y manquez point. Votre maternité ne peut que s'épurer, s'élever et se sanctifier en se retrempant souvent à cette source.

Au reste, la fête de sainte Anne est si évidemment celle de la maternité chrétienne, elle entoure d'un tel lustre la fonction de la mère et en montre si bien la portée, que, ne pouvant point en ce jour penser, ici, à autre chose, je ne vous parlerai pas non plus d'autre chose. Nous avons, et plus d'une fois, touché ce grand sujet. Ailleurs ce serait trop; au milieu de vous, est-ce même assez, et est-ce vous qui trouverez que cette matière est épuisable? En tous cas, si c'est parler d'une dignité sublime, c'est aussi rappeler un devoir immense et redoutable; et comme on n'a pas coutume de se lasser d'entendre célébrer une gloire dont on est investi, on n'a pas le droit d'être fatigué d'entendre rappeler des devoirs auxquels Dieu nous oblige.

I. La maternité, ô pieuses filles du Christ, c'est la participation réelle, active, profonde, d'une pauvre créature humaine à la fécondité de Dieu. C'est l'imitation expresse

et la reproduction vivante, dans l'ordre créé et extérieur, de cette gloire essentielle qu'a Dieu de communiquer sa nature, de se verser tout entier en quelqu'un, d'engendrer un autre lui-même, enfin de concevoir, d'émettre et d'enfanter un Fils. Il est écrit que « la lumière du visage de « Dieu est imprimée sur nous [1] » ; et l'on s'accorde à dire que, pour ce qui est de notre corps, cette lumière brille surtout sur notre face. Ce n'est pas seulement sur votre face, à vous, que Dieu s'est imprimé ; c'est dans l'intime de vos entrailles et jusque dans votre sein. Cela aussi, en vous, est le miroir de la vie divine. Comme il y a le sein du Père qui est dans le ciel, il y a le sein de la mère qui est ici-bas. La vie s'échappe de l'un, la vie s'échappe aussi de l'autre. L'un et l'autre sont des *principes*, des sources, des foyers. Là-haut, par delà le lieu et le temps, dans l'infini, dans l'absolu, quelqu'un regarde Dieu et dit : Mon Père ! Chez nous, parmi nos ombres et nos vicissitudes, quelqu'un regarde une femme et dit : Ma mère ! Le Fils de Dieu aime son Père, et l'enfant des hommes aime sa mère. L'amour est le retour du Fils de Dieu vers son Père et l'embrassement vivant qu'il lui donne ; l'amour est le retour de l'enfant des hommes vers sa mère et la consommation du lien qui les unit déjà entre eux. Ainsi, vous le voyez, cette maternité de la terre est une image et un écho de ce qui constitue la vie en Dieu ; et croyez que Dieu ne regarde pas cette image et n'entend pas cet écho sans délices. Par cela seul qu'il le glorifie, le monde cause des joies à Dieu, de ces joies que la théologie nomme externes et accidentelles, mais qui néanmoins sont immenses ; or, je ne sais si parmi nous il en recueille de plus exquises que celles dont nous parlons ; et peut-être que quand il disait que toute mère est heureuse et oublie soudain ses angoisses « dès

1. Psaum. IV, 7.

« qu'elle a mis un homme au monde [1] », peut-être, dis-je, qu'il a trahi l'un des secrets de son cœur, et que ce bonheur des mères n'est qu'un rayon du sien.

En Dieu, il est vrai, le Père est l'unique principe du Fils. Il est seul à le concevoir, seul à le penser, seul à l'énoncer, et c'est là l'enfanter; car le Fils de Dieu est une parole, la parole infinie, qui dit tout en disant le Père; parole vivante aussi, ou pour mieux dire parole qui est la vie même; parole substantielle, ayant identiquement la même substance que celui de qui elle émane: d'où vient qu'elle est un seul Dieu avec lui, le Dieu vrai, le Dieu unique, objet légitime et exclusif de toute adoration au ciel et sur la terre. Pour vous, ô mères, vous n'êtes point seules l'auteur de votre enfant. Il a un père en même temps qu'une mère. Cet enfant est la rencontre de deux rayons, la fleur unique d'une double tige, le fruit commun d'un double amour. Il sort de deux cœurs à la fois. Comme il était nécessaire de faire sentir, sinon entendre encore, à cette chère petite créature que l'amour éternel est son premier ancêtre, son premier surveillant, son premier pourvoyeur, et me souvenant que Jésus est venu, « non pour être « servi, mais pour vous servir [1] », j'allais dire son premier serviteur, Dieu a jugé que ni un père sans mère, ni une mère sans père n'étaient de sa paternité à lui un symbole assez expressif Le père seul, ce pouvait n'être point assez tendre; la mère seule, ce n'était ni assez sage, ni surtout assez fort; mais la ferme raison de l'un unie à la bonté compatissante de l'autre, cela pouvait signifier Dieu, et en le faisant entrevoir à l'intelligence naissante de l'enfant, commencer d'incliner son cœur à l'aimer. Vous savez bien qu'en somme, c'est à quoi il prétend, et qu'il n'exige pas de nous autre chose [2].

1. Matth. xx, 28.
2. Prov. xxiii, 26. — Matth. xxii, 37, 38.

Cependant, même unis, le père et la mère ne suffisaient point encore à produire un enfant. Ils pouvaient former un corps, en fournir du moins l'élément ; ils ne pouvaient créer une âme ; et sans l'âme animant le corps, il n'y a point de vrai homme. « Comment vous êtes apparus dans « mon sein, je l'ignore », disait à ses sept fils l'héroïque mère des Machabées. « Je ne vous ai donné ni l'âme ni l'esprit « ni la vie ; ce n'est pas moi qui ai agencé vos membres « et les ai disposés comme ils sont : c'est là l'œuvre de « Celui qui a créé le monde, seul véritable auteur de toute « naissance humaine, qui seul sait l'origine de tout ce qui « existe, et dont la toute-puissante miséricorde vous rendra « de nouveau cet esprit et cette vie que vous sacrifiez si « volontiers pour l'honneur de ses lois [1]. »

Ainsi, non-seulement Dieu vous a unies à un époux pour donner un père à votre fils, mais lui-même a dû s'unir et s'est réellement uni à vous deux, apportant à votre œuvre un concours principal et un indispensable appoint. Il y a là un mystère à donner le vertige, et l'on ne sait ce qu'il y faut le plus admirer, ou de l'incroyable condescendance de Dieu, ou de l'incompréhensible dignité où un tel assortiment vous élève, ou de la sainteté du ministère qui par là vous est dévolu. Vous, pauvre fille d'Ève, posée pour quelques jours dans un coin obscur de la terre, ignorée du monde et des principaux même de votre humble cité, basse par la condition, sans lettres, sans science, sans grande portée d'esprit, médiocre à tous égards, plus faible qu'un roseau, peut-être même, à l'heure dont il s'agit, coupable de péché, peut-être souillée de crimes, cependant, parce qu'il vous a plu et au moment même qu'il vous plaisait, vous avez ému l'immuable, mis la puissance, la sagesse, la bonté et toutes les perfections divines en exercice, et, si

1. II Machab. VII, 22, 3.

l'on peut parler ainsi, attaché Dieu comme un captif, au char de votre liberté ! Vous avez, et comme impérieusement, décidé à agir Celui qui commande en maître à toutes choses ; et l'acte auquel vous l'avez alors obligé, c'est l'acte le plus essentiellement divin qu'il puisse *faire*, puisque, enfantant son Verbe et produisant son Saint-Esprit, il ne *fait* pourtant ni l'un ni l'autre ; vous avez obtenu de lui un acte dont anges et hommes sont à tout jamais incapables, un acte de créateur tirant de rien quelque chose : et quoi, dans cette rencontre ? Non point un corps terrestre, pour parfait qu'il pût être ; non point un corps céleste, comme ceux qui se meuvent dans les espaces et resplendissent au firmament ; mais une créature éminente, une substance excellente, auprès de laquelle l'univers matériel n'a que la valeur d'une poussière ; une âme spirituelle, intelligente, aimante, libre, active, immortelle ; une âme faite à l'image de son Auteur, capable de le connaître, de l'aimer, de le servir ; capable même radicalement de participer à sa nature et de le posséder à la fin et pour toujours, le voyant tel qu'il est et jouissant de sa joie essentielle.

Le jour où vous avez pu et dû vous dire : Je suis mère, est la date de ce grand prodige. Ce jour-là, quel qu'il soit, Dieu a créé une âme à cause de vous, il l'a créée pour vous, il l'a créée en vous. Vous êtes devenue le lieu de cet acte ineffable. Sans votre concours, sans votre volonté, cette âme qui ne vient pas de vous, cette âme fille du souffle de Dieu, fût restée dans le néant d'où ce souffle l'a fait sortir. Aussi, et en toute vérité, l'être que cette âme achève et constitue dans son espèce est votre enfant et vous appelle sa mère. Il tire son origine de vous comme de Dieu, quoique non certes de la même manière, et qu'il soit et doive éternellement être à Dieu plus qu'à vous. Il est né conjointement et de Dieu et de vous, associés, unis, étroitement unis, dans un même acte, où, quand vous opériez humai-

nement, Dieu agissait divinement. Votre fruit, c'est ce fruit-là qui vient de la terre et du ciel, qui est un baiser subsistant échangé simultanément entre la terre et le ciel, entre le temps et l'éternité, entre la créature et Dieu. Comprenez-vous, dès lors, ce que c'est qu'un enfant, et quelle est la valeur, la dignité, la beauté de *ces petits* que la bonté divine, à qui ils appartiennent, confie à votre cœur et livre à votre liberté ?

II. Mais si un tel honneur est pour faire tomber à genoux, il se double d'une responsabilité qui est pour jeter dans l'épouvante ; car enfin, vous le savez, l'homme n'est ni le corps ni l'âme séparés ; l'homme est l'âme et le corps, l'âme dans le corps et le corps dans l'âme : l'âme dans le corps, comme étant le foyer intime de sa vie et le principe de tous ses actes ; le corps dans l'âme comme dans le centre qui en relie toutes les parties, et, en les contenant, le maintient lui-même dans son existence et son intégrité. Ces deux substances, la spirituelle, la corporelle, dont l'union constitue notre unité, notre individualité et, comme nous avons coutume de dire, *notre personne*, elles font bien plus que s'embrasser et s'étreindre ; elles se pénètrent mutuellement, elles influent l'une sur l'autre et, pour une bonne part de leurs opérations, elles dépendent vraiment l'une de l'autre.

C'est là, au reste, disons-le en passant, ce qui jette quelque jour sur la doctrine catholique du péché originel. En effet, à ne regarder les choses que du côté de Dieu, l'âme qu'il crée, quand il lui plaît qu'un nouveau fils d'Adam vienne au monde, est évidemment bonne et pure. Concevez-vous que le produit quelconque d'une volonté de Dieu ne soit pas en soi bon et pur ? Mais parce que cette âme, venue d'un principe si saint et réellement bonne dans son essence, n'est créée ni en dehors de la

race déchue d'Adam, ni en dehors même de ce corps qui, quant à ses éléments du moins, est déjà présent dans le sein maternel et qu'elle a pour premier effet, comme pour première mission, d'animer dès qu'elle s'y unit (ce qui revient à dire dès qu'elle existe), elle contracte cette contagion dont notre nature est infectée par la faute de notre premier père, et qui s'étend dans la mesure où la nature elle-même est propagée. Cette âme n'est plus avec son corps, ni avec Dieu dans ces rapports premiers que Dieu même avait établis, et qu'il entendait voir durer en tous et toujours. Elle n'a plus avec son Seigneur cette parenté intime, cette communauté de nature et de vie que nous nommons *la grâce*, et qui, en fait, et même en droit, une fois la grâce posée, implique entre la créature et son divin auteur la conversation la plus familière, l'union la plus amicale, les plus tendres échanges, et à la fin une telle unité, que, après celle des trois adorables personnes divines et celle qui lie personnellement la sainte humanité au Verbe, on n'en saurait concevoir de plus parfaite. Ainsi divisée d'avec Dieu et soustraite à sa sanctifiante influence, l'âme n'a plus sur son corps, sur ses appétits, l'empire plénier et paisible que lui assurait cet état de justice où Adam avait été primitivement créé, et qu'il nous eût transmis s'il eût été fidèle.

C'est là le *dénuement* où est l'âme de ces enfants, même avant qu'ils n'aient vu le jour; c'est là leur infirmité, leur désordre intérieur, leur souillure et *leur faute* : faute, vous le voyez bien, qui n'atteint *la personne* que parce que, issue de la volonté libre et déréglée de ce chef de tout le genre humain, qui le premier et le seul a transmis *la nature*, elle atteint d'abord cette nature en laquelle toute *personne* humaine a sa subsistance et sa vie. Cette âme se trouve donc être obscurcie, abaissée, asservie ; Dieu n'y reconnaît plus son œuvre ; il y voit, au contraire, une sorte

de trahison de sa conception éternelle, un démenti infligé à son Verbe, un détriment et une injure à son Saint-Esprit, une difformité en somme et une ruine. De là cette répugnance, cette désapprobation, ce détournement inévitable et de ses yeux et de son cœur, qui constituent pour nous sa *disgrâce*, et que saint Paul a nommés « sa « colère » [1].

Or, en fait et quoique ici tout vienne d'abord et principalement du père, la mère est non-seulement le théâtre, mais même l'agent prochain, ou plutôt immédiat, de cet empoisonnement moral et mortel. « Qui nous engendre, nous tue », dit Bossuet ; et ce sont nos mères qui nous engendrent. Certes, ce ne peut être là pour vous, ô mères chrétiennes, le sujet du moindre remords, puisque, enfin, vous n'y pouvez rien, et que, en tant qu'il est libre et vous est imputable, votre acte reste licite et bon. Mais qui de vous, si elle y veut réfléchir, n'y trouvera pas du moins la raison d'une humiliation très-profonde? Quelle prodigieuse grandeur, en effet, dans ce ministère de vie ; mais dans ce ministère de péché et de mort, quelle honte ! Telle est votre condition à toutes.

Quelque chose pourtant, en ceci, va à plus qu'à la confusion, parce qu'il peut justement donner lieu au repentir. Dieu vous garde de devoir à sa très-sainte justice ce tribut d'une vraie contrition ; peut-être ne le lui devez-vous point. Peut-être l'œil chrétien de votre mémoire ayant parcouru et scruté toute votre vie, je dis du moins votre vie de mère, votre conscience ne sent-elle aucun trouble, et votre cœur regarde-t-il Dieu avec sérénité. Heureuse êtes-vous alors, et quelle louange ne vous est pas due? Mais le grand nombre des mères n'est-il pas obligé de dire : « Père,

1. Éphes. II, 3.

« remettez-nous nos dettes » [1], car c'est la vérité que nous en avons contractées ?

Le fondement des comptes, en cette matière, et l'occasion de vos dettes, c'est que, en dehors de cet héritage du péché d'origine, que vous transmettez fatalement à ceux qui naissent de vous, vous pouvez influer très-efficacement, soit en bien, soit en mal, et sur leur corps et jusque sur leur âme.

L'enfant que vous portez est un fruit ; vous êtes et la tige qui le pousse et le sol d'où monte la séve qui nourrit la tige et le fruit. Mon Dieu ! quoi de plus uni l'un à l'autre, quoi de plus dépendant l'un de l'autre que le sol, la tige et le fruit ? Que ce sol soit une bonne terre, profonde, grasse, fertile ; que l'arbuste qu'on y a planté soit convenablement cultivé, qu'on le soustraie et aux ardeurs qui brûlent, et aux vents glacés qui tuent, et aux pluies torrentielles qui étouffent, et aux tempêtes qui déracinent, et aux insectes rongeurs qui dévastent, les fleurs viendront au temps voulu, ayant leur éclat et leur parfum ; comme aussi les fruits paraîtront en la saison marquée, ayant leur beauté et leur saveur. Changez les conditions, supprimez ou dénaturez la culture, vous changez du même coup toute la production.

Sans doute on ne saurait prétendre que, entre personnes morales, la solidarité soit jamais absolue ; et l'enfant, en définitive, est une personne morale. Ayant, dès sa première heure, la liberté en puissance, il l'a plus tard en exercice, et devenant ainsi le maître de ses actes, il décidera ses voies à sa guise. A chacun le juste juge rendra suivant ses œuvres [2], et rien de fatal n'est mis en cause au tribunal de Dieu.

Mais qui a jamais mesuré l'influence de l'organisme sur

1. Matth. VI, 12.
1. Ibid. XVI, 27.

l'âme humaine? Celui-là peut-être, s'il s'en rencontrait un, qui aurait calculé l'influence des parents, et surtout de la mère, sur l'organisme de leurs enfants. Mais ce sont là, pour nous tous, des mystères insondables, et il y a plus ici à trembler qu'à trouver. Oui, certes, l'âme de chaque enfant d'Adam est foncièrement libre ; mais que, selon la conformation plus ou moins régulière du corps, son tempérament plus ou moins sain, l'état plus ou moins bien ordonné et favorable de ses principaux organes, l'homme chemine sur la terre, même pour sa vie morale, dans des conditions tout à fait différentes, qui ne le comprend, qui ne le voit? Que d'ombres hélas ! surajoutées à ces ténèbres originelles déjà si épaisses ! que de fardeaux, déjà lourds, aggravés ! que de ferments d'impureté devenus plus actifs ! que de foyers de passions plus embrasés ! que de germes enfin de péchés multipliés et fécondés ! « C'est aux parents, dit saint « Paul, de thésauriser pour leurs fils » [1] : que de fois les trésors qu'ils amassent, en se déréglant et corrompant eux-mêmes, sont des trésors de corruption ! O l'héritage ! la transmission ! la formation ! Quels intérêts ! quels devoirs ! Devoirs aujourd'hui, demain thèmes du jugement, intérêts toujours !

On ne peut donc qu'être effrayé en voyant combien peu les jeunes femmes ont souci de ces choses. Quand, par bonheur, cela devient pour elles une préoccupation, de toutes celles qui les émeuvent c'est souvent la dernière. Regardez la vie que la plupart des jeunes mariées ont accoutumé de mener : n'est-ce pas une vie dépensée à tort et à travers, une vie sacrifiée à la vanité et au plaisir, une vie de tumulte, de dissipation, de passion, une vie folle et toujours en péril, sinon en train, de devenir une vie coupable ? Ah ! vous n'avez point fait ainsi, vous à qui je parle ;

1. II Cor. XII, 14.

mais vous avez vu faire ainsi. Agir ainsi, aux yeux de ce qu'on nomme le monde, c'est tout simple ; et agir autrement, c'est étrange. Oui, quelle vie, d'ordinaire, mènent les jeunes femmes, spécialement dans ces premières années où l'honneur de la maternité peut commencer pour elles à chaque heure, et même après qu'elles savent pertinemment que cette heure a sonné ?

Ce serait, convenez-en, en vous mettant au point de vue de leur fonction de mère qui vraiment domine tout ici, ce serait le temps de fuir les compagnies frivoles, d'éviter les veilles fatigantes, les émotions violentes, les vains enivrements, les lectures amollissantes et romanesques. Ce serait le temps, j'ose le dire avec toutes les réserves voulues, d'une mortification discrète, spirituelle sinon corporelle ; et à tout le moins de la sobriété la plus exacte, de la tempérance sous toutes ses formes, y compris celle de la chasteté ; enfin de la vie la plus sagement et hygiéniquement réglée. Ce serait aussi le temps des pensées sérieuses, des actions de grâces fidèles, des saints désirs, des prières assidues, des offrandes généreuses, des confessions bien faites, des communions fréquentes et ferventes. Il faudrait, et surtout dans les mois qui précèdent de plus près la naissance, que la jeune mère tînt son âme comme baignée en Dieu, dont elle contient, dont elle nourrit déjà l'ouvrage, l'image, le bien, l'enfant. Il faudrait qu'elle ne fût à son fruit qu'un temple, un sanctuaire, un autel et comme un tabernacle ; qu'elle vécût de lumière et de grâce ; d'humilité, de pureté, de charité ; qu'elle s'ouvrît tout entière au Saint-Esprit et l'aspirât sans cesse de toutes ses forces ; qu'elle eût enfin, si on peut le dire, la vie d'un *sacrement vivant*, d'un sacrement en acte, plongeant dans le sein de ce Dieu, qui vraiment l'*institue* alors et la sacre, pour y puiser ces énergies, ces clartés, ces beautés naturelles et surnaturelles qu'il veut, et justement par elle, communiquer à l'enfant qu'elle porte et qui va naître.

O mères, jeunes mères, qui vous donnera de comprendre à quel point une telle vie, toute détrempée d'onction divine, toute sanctifiée, toute déifiée, épurerait votre sang, spiritualiserait votre chair, et aurait de vertu pour épurer et spiritualiser déjà votre enfant? Ce serait l'éducation commencée de cet être, une sorte de baptême humain que, par anticipation, lui conférerait votre tendresse, le principe établi de son élévation. et le prélude de son ascension vers son Père céleste qui est votre Père, vers son Dieu qui est votre Dieu.

Ce que vous pouvez en ceci est énorme; et ce que vous pouvez, ne le devez-vous point? Si la justice ici a ses limites, où sont celles de l'amour? Et, au regard de son enfant, quelle est, sinon l'amour, la justice de la mère? Je me demande s'il est possible d'exagérer la grandeur et l'étendue des intérêts que Dieu vous met là dans les mains: intérêts de vos enfants, intérêts de votre famille, intérêts de la patrie terrestre et de la société, intérêts de l'Église sur la terre et dans le ciel; vos intérêts à vous par conséquent, et les plus graves; car tous, soit pour le temps, soit pour l'éternité, sont inévitablement engagés dans les autres que j'énumère.

L'éducation proprement dite peut réparer sans doute beaucoup de choses. Mais combien le temps dépensé à corriger et à réparer serait mieux employé à monter l'édifice! Et que cet édifice pourrait s'élever haut, si les premières assises en étaient bien solides, et si on les avait posées au temps opportun!

Devinez (il me semble que cela n'est pas bien difficile), devinez ce que fut la bienheureuse Anne et ce qu'elle fit tout le temps qu'elle porta la sainte Vierge. Avait-elle autre chose dans l'âme que des pressentiments touchant la destinée inouïe de la créature qu'elle allait mettre au monde? Peut-être. En tout cas, comprenez de quelle atmosphère céleste

une femme si pure et si favorisée entoura intérieurement cette enfant qu'elle savait être bien moins un fruit de nature qu'un don de grâce [1]. Je crois, sans hésiter, qu'après la gestation inénarrable de Jésus par Marie, rien, dans cet ordre, n'a donné plus de joie aux trois adorables personnes divines que la gestation, par sainte Anne, de la future mère de Jésus.

Toutes sortes de choses, au reste, se passaient là qui ne se sont jamais passées ailleurs. De l'enfant, la grâce de l'Immaculée Conception, comme aussi toutes les grâces dont celle-ci était la raison et la source, s'épanchaient continuellement sur la mère. Comme l'autel sanctifie le temple, comme l'hostie sanctifie l'autel, Marie sanctifiait Anne et l'unissait à Dieu. Et ce que la mère recevait ainsi de son enfant, elle le faisait à nouveau refluer sur elle, pour ensuite le faire monter par elle à Dieu, sous forme d'adoration, de louange et d'action de grâces. Oh! les divins mystères! les douces contemplations! Je vous y renvoie, mères chrétiennes. Allumez là des flambeaux qui puissent illuminer vos voies. Celui qui marche à de telles clartés vit en vrai enfant de lumière. Et si vivre en enfant de lumière est un devoir pour ceux qui, marchant seuls dans le chemin, n'ont qu'à se conduire et gouverner eux-mêmes, qu'est-ce pour ceux qui, comme vous, portez et gouvernez des âmes?

Daigne sainte Anne protéger l'œuvre de votre maternité! Daigne Marie vous y assister! Daignent Dieu et Jésus la bénir!

1. On sait que sainte Anne était stérile, et ne dut qu'à de longues et très-ardentes prières la grâce de concevoir sa virginale enfant.

CINQUANTIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE SAINT AUGUSTIN.

DE L'INSUFFISANCE DES DONS NATURELS SANS LA GRACE.

Gratiâ Dei sum id quod sum.
C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis.
I Cor. XV, 10.

Si notre cher et admirable Augustin avait voulu résumer en quelques mots sa vie entière et son histoire, nous pensons qu'il aurait choisi cette parole de saint Paul. Elle serait l'épigraphe naturelle du livre des Confessions. J'imagine qu'Augustin ne la relisait jamais dans l'Écriture sans un sentiment particulier de dévotion et d'amour. Elle devait être à son cœur un rayon qui l'illuminait, une flèche divine qui le blessait, une force qui l'obligeait à des adorations silencieuses, une source inépuisable de gratitude et de confiance en Dieu et, par suite, un principe efficace d'activité pour le bien de ses frères. Que de fois il a dû faire de ce texte le sujet de son oraison ! Que d'heures il a dû passer à le goûter et à le redire ! Quel hymne c'était là sur ses lèvres !

et comme, en répétant ce verset, il y savourait cette grande joie qu'il a si souvent célébrée, et avec tant d'enthousiasme, « la joie de la vérité », la joie de la justice ; de la vérité confessée, de la justice rendue. Car c'est rendre justice à Dieu que d'avouer cordialement qu'il est tout, et c'est la rendre à la créature que de proclamer qu'elle n'est rien. « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis. »

Et cette grâce à laquelle le saint docteur déclarait ainsi tout devoir, ce n'était point, dans sa pensée, cette première et radicale aumône que Dieu nous fait quand il nous crée et nous met en possession de nos facultés naturelles. Certes, c'est déjà là une grâce, une pure grâce, et, en un sens, la plus gratuite de toutes, puisque Dieu la fait au néant. Chacun le voit, chacun le sent ; et quand, au nom de la foi et du bon sens, saint Paul nous crie à tous, ce qu'il aurait aussi[1] bien pu crier aux Anges et aux Vertus des cieux : « Qu'as-« tu que tu n'aies reçu ? et si tu l'as reçu, pourquoi t'en fais-« tu gloire ? »[1] nous n'avons qu'à baisser la tête et à nous taire. Tous, nous avons tout reçu.

Saint Augustin savait cela et le confessait avec bonheur : ce n'était pourtant point là, je le répète, la grâce qu'il entendait spécialement exalter, quand il disait avec l'Apôtre : « C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis ».

Il pensait à cette grâce supérieure et surnaturelle que Dieu, dans la surabondance de son amour pour nous, a déposée en Jésus-Christ, son Fils et notre chef, et qui, du haut de la croix où cet amour a fait mourir Jésus, découle sur l'humanité tout entière. Il voulait parler de cette grâce qui, purifiant d'abord notre nature des coupables souillures où elle la trouve toujours la première fois qu'elle descend en nous, nous élève du même coup au-dessus de nous-mêmes, et nous met « en participation de la nature de

1. I Cor. IV, 7.

Dieu » [1], nous dotant d'aptitudes nouvelles et transcendantes, à l'aide desquelles nous pouvons connaître Dieu comme lui-même se connaît, l'aimer de l'amour dont il s'aime, entrer enfin et nous consommer pour jamais dans sa joie [2]. Et comme cette grâce, justement nommée *sanctifiante*, ne peut ni s'établir, ni se maintenir, ni croître et se perfectionner en nous sans toutes sortes d'assistances divines qu'on appelle *grâces actuelles*, et qui, soit à raison du principe d'où elles sortent, soit surtout à cause de la fin où elles tendent, appartiennent à cette sphère dont la grâce sanctifiante est le centre, et qu'on nomme *l'ordre surnaturel*, il entendait parler aussi de ces secours actuels : considérant tout cela, à la suite du grand Apôtre, comme un système complet de miséricorde gratuite et d'amour éminent dans lequel Dieu a éternellement résolu de nous prendre et de nous engager, pour nous associer, dans le ciel, à sa glorieuse béatitude.

Saint Augustin déclare donc devoir tout à cette grâce, et d'abord à cet adorable Sauveur qui nous l'a méritée et donnée. Il avoue que rien de complétement bon, et par là même de salutaire, n'eût subsisté en lui sans cette réparation miséricordieuse, sans cette résurrection toujours active, sans cette vie toujours communiquée, sans ce secours toujours donné [3]. Il voyait cette grâce au fond de tout. Dans l'ordre du salut, qui est, de fait, l'ordre moral de la vie humaine, elle était pour lui le fond de tout : le principe de tous les pardons, la racine de tous les dons, le secret de tous

1. II Pierr. I, 4.
2. Matth. XXI, 23.
3. Il termine ainsi le premier Livre de ses Confessions où il raconte toute son enfance : « Grâces à vous, ô ma douceur, mon honneur, ma confiance, mon Dieu ! Grâces à vous, pour vos dons. Mais conservez-les-moi, car ainsi vous me conserverez moi-même, et tout ce que vous m'avez donné grandira et atteindra sa perfection ; et je serai avec vous, puisque c'est pour vous que vous m'avez donné l'être. »

les triomphes, la source de toutes les bonnes œuvres, le fondement de tous les mérites, la vie de toutes les vraies vertus, la raison de toutes les récompenses. Et ce qu'il confessait ainsi devant Dieu, il trouvait nécessaire et bon de le confesser devant les hommes. Vous savez toutes dans quelles pages immortelles il l'a fait ; et ce n'est pas du seul livre des Confessions, c'est de toute l'œuvre écrite ou parlée d'Augustin qu'on doit dire qu'elle est un hommage à la grâce.

Souffrez que, m'appuyant aujourd'hui sur ce grand témoignage, j'essaie de vous montrer jusqu'à quel point le saint docteur dit la vérité, quand, se considérant lui-même dans son être et dans son existence, dans sa nature et dans sa vie, il proclame n'être rien et ne se devoir rien, mais devoir tout à la miséricorde de Dieu et à la grâce de Notre-Seigneur.

Non, mères chrétiennes, et c'est l'utile leçon que je voudrais tirer pour vous de cette fête, les meilleurs dons de la nature, non-seulement ne suffisent point, sans la grâce, à mener l'homme à sa fin dernière, à cette fin divine et unique, au-dessous de laquelle il n'y a d'avenir pour lui que l'enfer ; mais ces dons sont encore impuissants à sauver l'homme en ce bas monde : je veux dire à préserver notre esprit des erreurs les plus déplorables, non plus que notre cœur des plus honteux déréglements. Ils n'ont point en eux la vertu, je ne dis pas de croître, par leur développement normal, jusqu'à la perfection de leur ordre où le paradis n'entre point, mais même de se conserver dans leur intégrité première. Sans doute, à prendre la chose en rigueur et à la regarder purement en théorie, il en pourrait bien être autrement ; mais en réalité, sans le secours surnaturel de Dieu et l'action de sa grâce, ces dons se corrompent toujours plus ou moins et n'empêchent l'homme ni de se tromper, ni de se dégrader, ni de se perdre.

I. Le Sage, rendant gloire à Dieu, écrivait : « J'étais un « enfant bien né, et j'ai reçu du sort une bonne âme » [1]. Qui eut plus qu'Augustin le droit de répéter cela ? L'intelligence la plus ouverte, la plus élevée, la plus pénétrante ; l'esprit le plus fécond, le plus varié, le plus charmant ; la mémoire la plus fidèle et la plus vaste, la plus riche imagination, une merveilleuse aptitude à toutes choses, une étonnante faculté d'expression, l'éloquence la plus spontanée, la plus simple, la plus entraînante, tels furent d'abord les dons que Dieu fit à Augustin. Déjà remarquables dans son enfance, ils grandirent avec l'âge : si bien que, parmi les jeunes gens qui à ses côtés cheminaient dans la vie, il ne cessa pas de paraître un prodige. Il avait plus que de l'esprit, plus que de l'intelligence, il avait du génie.

Et son cœur ! qui dira son cœur ? quelle sensibilité ! quelle délicatesse ! quelle ardeur et tout à la fois quelle tendresse ! Quelle capacité rare pour l'amitié ! quelle puissance pour l'amour, l'amour le plus sublime, l'amour le plus dévoué ! Et l'heureux caractère ! quelle simplicité ! quelle égalité ! quel entrain ! quelle parfaite bonne grâce ! quelle loyauté aussi, et quelle noblesse ! En somme, dans tout cet être, quelle distinction, quelle harmonie, quelle profusion de qualités précieuses et si bien accordées ! « Échange de doux propos entre amis, écrit-il, lectures faites en commun, affectueuses prévenances, rares dissentiments sans aigreur, comme on en a parfois avec soi-même, et qui rompent, par un peu de contradiction, la monotonie d'une unanimité trop constante, instruction réciproque, impatient regret des absents, joyeux accueil fait à ceux qui reviennent, doux témoignages coulant de cœurs qui aiment sincèrement, et que les lèvres, les yeux, la langue traduisent par mille mouvements semblables à des caresses, foyers

1. Sagess. VIII, 19.

divers où, dans le feu de l'affection, les esprits se fondent et de plusieurs ne font plus qu'un, qui dira par quels attraits vous vous empariez de mon âme et vous enchantiez ma jeunesse ? » Certes, la grâce agissait déjà là ; et, pour caché qu'il fût encore, Dieu, le Dieu Sauveur, était l'âme de ces compagnies et de relations si exquises. Mais de quelle nature était doué celui qui, ayant eu le secret de former de tels liens, en gardait de tels sentiments et en faisait, après tant d'années, une peinture si ravissante ! Aussi Augustin était-il l'idole de ses amis. Comme les planètes gravitent sous l'influence et dans l'orbite de leurs soleils, leurs âmes à tous subissaient l'empire de la sienne et en suivaient le mouvement. Et quand l'un de ces chéris quittait ce monde, emporté par la mort, il faut voir, dans les Confessions, les déchirements du cœur d'Augustin et l'éloquence navrante de sa douleur [1]. En somme, je le répète, cette créature était un chef-d'œuvre de Dieu.

Qui de vous, mères chrétiennes, ne souhaiterait à ses enfants un cœur et un esprit semblables à ceux de notre saint ? Qui de vous, si elle reconnaissait des dons si rares en quelqu'un de ses fils, n'en ressentirait point une vive joie et n'en rendrait point à Dieu d'immenses actions de grâces ? Vous auriez bien raison.

Ces dons naturels ont réellement un grand prix. N'est-ce point assez qu'il viennent de Dieu ? Outre que tous sont pour conduire à lui, ils sont excellents en eux-mêmes.

1. « La douleur de sa perte », écrit-il à propos de la mort de son cher Nébridius, l'ami de sa jeunesse, « la douleur de sa perte m'emplit le cœur de ténèbres, et partout où je regardais je ne voyais que la mort. Ma patrie m'était un supplice, ma maison de famille une désolation. Tous les signes de mon doux commerce avec lui, lui absent, se changeaient pour moi en martyres. Mes yeux le demandaient sans cesse et pour ainsi dire à toutes choses ; et, parce que rien ne me le donnait, j'avais toutes choses en aversion. Les larmes seules m'étaient un soulagement ; et de tant de délices que cette amitié m'avait fait goûter, c'était la seule qui me restât ». L. IV, ch. 4.

L'Église qui, à bon droit, exalte tant la grâce, l'Église qui n'est, pour ainsi dire, fondée que sur la grâce, qui vit d'elle et pour elle, l'Église estime plus que personne les dons de la nature. Elle les souhaite pour tous ses enfants; elle prie Dieu qu'il les leur accorde; elle les cultive, là où elle les trouve, avec un soin religieux et jaloux; elle gourmande et menace des châtiments divins tous ceux qui les négligent; et toutes les fois que l'hérésie a prétendu les rabaisser, elle a frappé l'hérésie d'anathème. Croyez-le bien qu'en ceci le monde ment sciemment et avec impudence. L'Église est plus que l'amie de la nature, et des biens dont Dieu l'a ornée, et des puissances qu'il a mises en elle: et par exemple de la raison, de la curiosité légitime, de l'ambition justifiée, de la magnanimité des caractères, de la bonne sensibilité, de la vraie tendresse, de l'amour qui mérite son nom, de la science, des arts, de l'industrie, du progrès qui n'est point un leurre ou une machine de guerre, enfin de tout ce fonds magnifique dont Dieu a, de première main, doté l'humanité. L'Église en est par lui instituée la gardienne; elle s'en est elle-même, et de tout cœur, constituée la nourrice. Tout cet ordre de choses est sacré à ses yeux; non-seulement sacré, mais nécessaire et intéressant au premier chef cette glorification de Dieu, par le salut des âmes, qui est sa mission spéciale et sa grande tâche ici-bas. Toutefois, l'Église le croit aussi et nous oblige à le croire parce que c'est l'enseignement qu'elle a reçu de Dieu: si, pour favorisée que la nature puisse être, Dieu n'y ajoutait point ce surcroît de la grâce dont je vous ai parlé, grâce sanctifiante et grâce actuelle, nul de nous n'atteindrait le terme de sa route, et risquant d'y tomber à chaque pas, nous y ferions inévitablement des chutes et souvent des chutes graves.

Voyez cela dans la vie d'Augustin.

Ce jeune homme qui comprenait à la première lecture les

ouvrages les plus difficiles, qui, du premier coup d'œil, voyait la solution des problèmes les plus compliqués, ce jeune homme qui, à vingt ans, n'avait plus rien à apprendre de ses maîtres, il en était venu à accepter, hélas! à enseigner les systèmes les plus erronés et vraiment les plus monstrueux, sur Dieu, sur l'âme et sur le gouvernement intime du monde. Lui-même raconte comment il s'adonna à cette science folle et vraiment ridicule qu'on nomme l'*astrologie*. Augustin, le futur docteur de l'Église, crut, durant quelque temps, que les astres recèlent tous les secrets de l'avenir et que l'homme pourrait parvenir à dérober ces secrets. Il croyait que nos actes moraux, et que nous nommons libres, ne le sont réellement point, mais sont bons ou mauvais par le fait de telle ou telle influence irrésistible que ces mêmes astres exercent sur nous : de sorte que c'est du ciel même que nous viendrait *la nécessité de pécher* [1]. Oui, cet acte que les hommes blâment, que les lois punissent, que, sans que je puisse m'expliquer comment ni pourquoi, ma conscience elle-même me reproche et châtie, la cause qui me le fait et concevoir et vouloir et accomplir, ce n'est pas moi, « c'est Vénus, c'est Saturne, c'est Mars » : si bien, écrivait-il plus tard, en repassant ses tristes voies avec des regrets indignés, que « l'innocent ici, c'était l'homme, l'homme chair et sang et pourriture orgueilleuse; et le coupable, c'était le créateur et l'ordonnateur du ciel et des étoiles [2]. »

Il dit ailleurs, et avec les mêmes gémissements, comment, l'esprit tout plein d'images sensibles et de formes corporelles, il ne pouvait s'élever jusqu'à la conception d'un pur esprit et se faisait, par suite, des idées complétement fausses et sur Dieu et sur l'âme, « regardant Dieu comme un corps très-subtil, immense et lumineux qui serait répandu dans

1. De cœlo tibi est necessitas peccandi. Confess. Liv. IV, chap. 3.
2. Ibid.

tout l'univers, et l'âme comme un fragment de ce corps universel [1]. » Il y a plus, il y a pire. Augustin tomba dans l'erreur absurde, inconcevable des manichéens. Ces odieux hérétiques, dont la doctrine était venue de l'Orient, croyaient à deux principes, c'est-à-dire à deux dieux : l'un bon et principe de tout ce qui est bon, de la lumière, de la vie, du bonheur ; l'autre mauvais et principe de tout ce qui est mauvais, des ténèbres, de la douleur, de la mort. Vous n'avez point le génie d'Augustin, vous n'avez point sa science ; car même quand il croyait ces choses, il était fort savant, il professait, il composait des livres, il méritait des palmes littéraires, et recevait des mains des proconsuls des couronnes pour ses poésies [2]. Néanmoins, parce que la lumière de la foi s'est levée dans votre âme et que, protégeant votre raison contre sa propre faiblesse, elle l'inonde de divines clartés, vous seriez incapables d'adhérer un instant à de pareilles doctrines, et je m'assure que vous vous demandez comment le simple bon sens n'a point suffi à en préserver Augustin. Il y souscrivit cependant, et s'en fit même l'apôtre, et cela pendant près de neuf ans [3]. Voilà pour l'esprit.

II. Venons à l'histoire du cœur. Certes, si je ne savais notre saint bien-aimé tout consommé en Dieu, et heureux, par suite, d'être immolé en holocauste à la gloire de son suprême amour, je souffrirais pour lui de ce que j'ai à vous dire de lui. Mais je le fête selon son cœur en racontant ses hontes : ses hontes si magnifiquement glorieuses à celui qui l'en a tiré, changeant ainsi les plus immondes ténèbres en des splendeurs de pureté qui sont, en paradis, l'admiration des anges. Et vous parlant des hontes d'Augustin,

1. Confess. Liv. IV, ch. 15. et Liv. VII, ch. 1.
2. Liv. IV, ch. 3.
3. Liv. III, ch. 6. — Liv. IV, ch. 1.

spécialement de celles de son cœur, je ne vous dirai rien de ses célèbres égarements. La pure morale humaine leur serait indulgente, et quelques juges faciles de notre temps (ne sont-ils que de notre temps?) y pourraient bien trouver je ne sais quelle grandeur. J'écarte ces égarements précoces qui furent de purs libertinages ; mais je pense à cette affection plus sérieuse, quoique coupable, dont il porta honteusement mais constamment le joug presque quinze ans.

Je vous l'ai dit déjà : évoquant ces douloureux souvenirs dans sa mémoire d'évêque, il n'y pensait point sans larmes de confusion et d'amer repentir : car, au fond, c'étaient de grands crimes, de vraies rébellions contre Dieu et si persévérantes ! Dieu, en somme, avait eu en horreur, Dieu avait eu à dégoût cette vie tout animale menée, et durant tant d'années, par une âme qu'il avait créée pour être au moins la sœur des anges. C'est cette certitude et cette vue qui navraient Augustin. Oh! les ressentiments que les saints ont du péché! Qui nous donnera d'y avoir part? Parmi tant de grâces que vous sollicitez, ô mères chrétiennes, demandez celle-ci, la grâce d'une vive et profonde contrition. Mais, je le répète, nous ne dirons rien aujourd'hui des folles et impures amours du jeune fils de Monique. Je veux seulement vous raconter comment ce cœur naturellement bon, noble, loyal, fut entraîné pourtant, du moins une fois, à l'une de ces actions qu'on ne se borne plus à blâmer, mais qu'on déteste, tant elles soulèvent l'indignation et semblent impardonnable.

Augustin venait d'avoir trente ans. Il résolut de quitter Carthage et de se rendre à Rome. Il ne pouvait et n'aurait point voulu d'ailleurs le faire sans en aviser sa mère qui demeurait encore à Thagaste. Il lui écrivit donc, donnant à son départ des motifs recevables, dont plusieurs même ne manquaient point d'élévation. Avec cet instinct des mères qui, après Dieu et son Église, est peut-être ce qu'il

y a de plus infaillible en ce monde, Monique vit tout de suite à Rome, pour Augustin, autre chose que ce qu'il prétendait y chercher. Elle décida, en conséquence, ou qu'elle l'empêcherait de partir, ou qu'elle partirait avec lui. Ce n'était pas le compte de son fils. Il voulait Rome et à tout prix, mais à tout prix aussi sans sa mère. Sa mère, c'était un frein; sa mère, c'était une gêne; sa mère, c'étaient des larmes contre lesquelles il était possible mais difficile et dur de lutter; sa mère enfin, c'était la vérité, la chasteté, la vertu, la grâce et presque Dieu sous forme humaine, enfin tout ce dont alors Augustin ne voulait point.

Rapide comme l'amour, Monique prévint son fils et le surprit à Carthage. Elle parla, supplia et finit par lui arracher la promesse de ne quitter point l'Afrique. Cette promesse n'était pas sincère. Augustin continua, en secret, les préparatifs du départ; et, le moment venu, obligé d'user de feinte, et engageant de nouveau sa parole, il se donna le semblant d'accompagner un ami qui partait. Monique, toujours inquiète, le suivit jusqu'au bord de la mer. On attendit. Est-ce que l'état où l'on devine qu'était alors l'âme d'Augustin ne nous fait point songer à ce qui dut se passer dans celle de Pierre durant ces terribles quarts d'heure qui s'écoulèrent de l'un de ses reniements à l'autre? O chers saints, nos frères en misère! C'est pour nous, je pense, beaucoup plus que pour vous, qu'il plaît à Dieu de voiler ainsi parfois en vous la gloire de ses desseins, et de vous livrer pour un temps à toute votre faiblesse, afin que, en vous voyant tirés par lui d'abîmes si noirs et si profonds, nous soyons comme contraints de ne désespérer jamais de lui, ni même de nous à cause de lui!

Le navire était là, mais ne faisait pas voile. La nuit vint et l'orage avec elle. Dieu semblait se ranger du parti de Monique et prendre lui-même en mains la défense de son cœur. Le départ n'était plus matériellement possible. Augustin,

déclarant de nouveau qu'il ne partirait pas, insista pour que sa mère allât du moins se reposer quelques heures dans une chapelle voisine dédiée au grand martyr de ces contrées, saint Cyprien. Lui-même l'y conduisit, et après quelques instants l'y laissa. Vous jugez si Monique dormit. Elle pria, elle pleura, et le jour n'était pas levé qu'elle était debout sur le rivage. Le vent avait tourné, le vaisseau avait levé l'ancre, et Augustin, parti furtivement, avait déjà gagné le large. « J'ai menti à ma mère », s'écriait-il plus tard à propos de cette fuite; « j'ai menti à ma mère, à une telle mère [1] ! » Croyez que, pour couler, ces pleurs brûlants n'attendirent point l'heure de sa conversion.

Monique fut comme folle de douleur. Sa douleur, vous le pensez comme moi, c'était bien le départ de son fils; mais c'était surtout son péché, ce mensonge réfléchi, prolongé, obstiné, cette tromperie indigne, cette trahison enfin dont elle aurait cru son fils à jamais incapable.

III. Que vous en semble donc, ô mères chrétiennes; et notre thèse, puisque thèse il y a, n'est-elle pas surabondamment éclairée et prouvée? Jugez-vous et confessez-vous à présent que la nature ne nous suffit point sans la grâce; que non-seulement elle est impuissante à conduire l'âme en paradis, mais qu'elle ne peut même pas toute seule maintenir l'homme à son premier niveau, je veux dire, retenir son esprit dans cet ordre de vérité que sa raison lui découvre, et son cœur dans cette mesure d'honnêteté et de vertu à laquelle, par sa conscience même, il se sent obligé? « O Seigneur, s'écriait Augustin converti et depuis longtemps déjà pasteur d'âmes — (il venait justement de raconter ses derniers combats et il se sentait pressé de célébrer ce dernier et décisif triomphe de Dieu sur lui, qui donna tant de joie aux anges et à sa mère), — O Seigneur, je suis votre

1. Mentitus sum matri meæ et illi matri, et evasi. Liv. v, ch. 8.

serviteur et le fils de votre servante. Vous avez brisé mes liens, je vous offrirai donc une hostie de louange. Que mon cœur et ma langue vous louent et que mes os eux-mêmes tressaillent, pour dire à leur manière : « Seigneur, qui est « semblable à vous ? » Qu'ils le disent ; et vous, répondez-moi. « Dites à mon âme : Moi je suis ton salut. » Qui est ce *moi* qui vous parle et quel est ce *moi* qui me répond ? Quel mal n'y a-t-il pas eu dans mes actions, et sinon toujours dans mes actions, du moins dans mes paroles ; et sinon toujours dans mes paroles, du moins dans ma volonté où tout a sa racine et d'où tout sort ! Mais vous, Seigneur, vous n'avez jamais cessé d'être et vous êtes immuablement bon et miséricordieux. Votre droite, qui est aussi un œil, a daigné regarder la profondeur de ma mort, et vous avez séché dans l'intime de mon cœur cet océan de corruption que j'y avais amassé » [1].

Ainsi parlait ou plutôt chantait Augustin, car de telles paroles sont de vrais hymnes ; et de tels hymnes vont tous à l'honneur de la grâce.

La grâce, ô mères chrétiennes, la grâce du Christ, estimez-la, demandez-la, faites-la valoir.

Estimez-la : rien ne la vaut. Elle est le trésor caché dans le champ évangélique ; elle est la perle précieuse entre toutes [2]. Pour acheter cette perle et acquérir ce champ, il est juste et bon de tout vendre. Le gain ici, et partant la sagesse, c'est de tout sacrifier pour faire ce saint et merveilleux achat.

La grâce, c'est comme le cœur de Dieu écoulé sur la terre [3]. C'est la force de son regard et l'attrait de sa voix. C'est un signe propice de sa main et un doux sourire de ses lèvres. C'est le don même de l'Esprit-Saint et son intro-

1. Confess. Liv. IX, ch. 1.
2. Matth. XIII, 46.
3. Rom. V, 5.

nisation dans les âmes. C'est la vertu du sang répandu de Jésus et le prix de tout son sacrifice. C'est la moisson de sa vie, le salaire de ses sueurs, l'héritage que nous vaut sa mort. C'est la clef d'or du paradis ; c'est le mariage du ciel avec la terre, ce que l'Évangile appelle « les noces de « l'Agneau » [1]. C'est la résurrection du monde et l'avénement, l'inauguration du règne de Dieu ici-bas. C'est une lumière qui ne trompe point, un appui qui ne trahit personne, une source intarisable où toute soif légitime a de quoi s'étancher. C'est une sagesse, une science, une stratégie, un triomphe. C'est une arme qui peut tomber quand nos mains ne la tiennent plus, mais qui jamais ne se brise, et rend invincible quiconque la garde et la manie. C'est la céleste aurore de nos intelligences, le soulèvement et la dilatation de nos cœurs, la guérison de tous nos maux, le remède toujours prêt contre toutes nos défaillances, un baume à fermer toute blessure, une onction à laquelle ni amertume ni chagrin ne résistent. C'est la rupture des liens qui nous oppriment et nous entravent ; c'est notre vraie liberté intérieure ; ce sont des ailes ajoutées à nos pieds, des yeux divins ouverts au centre de notre cœur. C'est une justice, une beauté, une convenance, une harmonie qui font qu'en tous ceux qu'elle décore Dieu se mire et s'admire. C'est la splendeur de sa face rayonnant sur notre face. C'est notre communion à Dieu, notre part de sa joie et de sa gloire. C'est notre béatitude dans son germe et dans sa substance: *la béatitude*, vous l'entendez ; ce qui emplit l'être jusqu'au comble et le fixe dans sa fin en l'y épanouissant. N'estimez rien tant que la grâce.

Et puisqu'elle s'offre, recevez-la ; puisqu'elle se promet elle-même à vos prières, demandez-la. Ne demandez-vous pas votre pain ? Ne demandez-vous pas et la lumière et

1. Apoc. XIX, 4.

l'air ? Qu'y a-t-il d'utile, de nécessaire surtout, que vous ne demandiez point ? Le désir traduit le besoin ; en toute âme éclairée et humble, la prière traduit le désir. Quoi de plus nécessaire que de vivre, de bien vivre et de vivre toujours ? Tout ce que vous souhaitez, et demandez quand vous êtes simples, qu'est-ce jamais autre chose que ce qu'il vous faut pour vivre, bien vivre et toujours vivre ? Or, votre vraie vie est dans la grâce, justement parce que Dieu s'est mis là comme substance et principe de vie. « La grâce, « écrit saint Paul, c'est la vie éternelle dans le Christ « Jésus [1]. » Demandez-la donc et souvent et instamment, à plein cœur et à mains jointes. Qui a dit : « Je puis tout en « celui qui me fortifie » [2] ? Celui-là même qui a dit qu'il ne pouvait rien sans la grâce. Ah ! qu'Augustin fut savant dans cette science de la prière confiante ! Sa science venait de sa foi. « J'ai parlé ; j'ai parlé à Dieu », disait-il avec le Psalmiste. Et pourquoi ? « Parce que j'ai cru en Dieu » [3]. « La confiance tout obtient », répétait sainte Thérèse.

Demandez la grâce ; et quand vous l'aurez reçue, faites-la valoir et fructifier. La grâce fit Augustin ; mais que fit ensuite Augustin ? Que fit-il, en particulier, et de la grâce et pour la grâce ? Vivant d'elle, il vécut pour elle. Quels travaux ! Quels combats ! Quelle activité ! Quelle patience ! Paroles, écrits sans nombre et sur tant de sujets ! Luttes corps à corps avec l'erreur, toutes les erreurs, et, de son temps, elles pullulèrent ; lutte quotidienne avec le mal ; soin de ses prêtres, soin de ses vierges, soin de ses veuves, soin de tout son troupeau ; zèle pour tous les intérêts de l'Église : telles furent ses œuvres, tels furent ses fruits. C'est par la grâce de Dieu qu'il était ce qu'il était ; mais qui put dire mieux que lui : « La grâce de Dieu en moi n'a

1. Rom. VI, 23.
2. Philipp. IV, 13.
3. Psaum. CXV, 10, 11.

« point été stérile » [1] ? Elle a été un feu qui l'a vivifié, une force qui l'a poussé, une source d'eau jaillissante qui, montant d'abord jusqu'à Dieu, où elle a sa première origine et doit avoir sa dernière fin, retombait ensuite sur la terre, et arrosait tout ce jardin dont Dieu avait daigné le constituer l'Adam [2].

Méditez toutes ces choses, ô pieuses servantes du Christ, et tirez-en, au pied de votre crucifix, les conclusions pratiques. « O Seigneur, s'écriait le saint auteur de l'*Imitation* (et pour finir dignement de célébrer cette fête où nous avons été conduit à vous parler de la grâce, nous le crierons tous avec lui), ô Seigneur, que votre grâce m'est immensément nécessaire pour commencer le bien, y avancer et en atteindre les sommets ! Sans elle je ne puis réellement rien faire ; mais en vous, au contraire, il n'y a rien dont je ne devienne capable si votre grâce me fortifie. O grâce vraiment céleste sans laquelle il n'y a point de mérites véritables, sans laquelle les dons naturels perdent le droit d'être estimés ! Car c'est la vérité, ô Dieu, que sans la grâce, ni les arts n'ont définitivement de valeur, ni les richesses, ni la beauté, ni le courage, ni la vigueur, ni le génie, ni l'éloquence. Ces dons naturels, en effet, sont communs aux bons et aux méchants ; tandis que le don propre de vos élus, c'est la grâce et l'amour qui, parce qu'ils en sont ornés, les rend dignes de la vie éternelle.... O bienheureuse grâce qui rend riche en vertu celui qui était pauvre d'esprit, et qui donne l'humilité du cœur à celui qui possède déjà d'autres biens. Viens, descends jusqu'à moi ; remplis-moi chaque matin de consolation, de peur qu'avant le soir mon âme ne tombe de défaillance, accablée qu'elle est si souvent par le poids de toutes choses et par sa propre sécheresse ! Seigneur, je

1. I Cor. xv, 10.
2. Genès. II, 15.

vous en conjure, que je trouve grâce devant vos yeux ; car quand bien même je n'aurais rien de ce que peut désirer ma nature, si j'ai votre grâce, je possède tout.... Qu'elle me prévienne, qu'elle m'accompagne, qu'elle me suive, de telle sorte que je sois uniquement et constamment appliqué à bien faire, par Jésus-Christ votre Fils. » Amen [1].

1. De l'Imitation de Jésus-Christ. Liv. III. ch. 55. De la corruption de la nature et de l'efficacité de la grâce divine.

CINQUANTE-UNIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE NOTRE-DAME DES SEPT DOULEURS.

DES SEPT DOULEURS DE LA SAINTE VIERGE, ET DES RAISONS QUI ONT FAIT CHOISIR LE JOUR OU L'ÉGLISE LES CÉLÈBRE POUR LA PRINCIPALE FÊTE DE LA CONFRÉRIE DES MÈRES CHRÉTIENNES.

Maria Virgo, per virtutem tot dolorum, fac nos gaudere in regno cœlorum.

O Vierge Marie, par la vertu de tant de douleurs, faites que nous possédions un jour les joies du royaume des cieux.

Brév. Rom. Office de Notre-Dame des sept douleurs. — Vers. des Laudes.

Cette douce et grave solennité des Sept Douleurs de la sainte Vierge est la fête principale de votre pieuse confrérie.

Vous savez que, dans la langue sacrée des Écritures, le nombre *sept* est ordinairement employé pour exprimer l'idée de totalité ou même d'universalité. C'est ainsi que la totalité des mérites de Jésus-Christ nous est appliquée par sept sacrements ; que la totalité des biens que nous pouvons

légitimement souhaiter et, par suite, implorer de la bonté divine, est contenue dans les sept demandes de l'Oraison Dominicale ; ainsi encore que toute la perfection intérieure à laquelle nous pouvons aspirer se résume dans sept vertus, trois théologales et quatre cardinales, comme aussi dans ces sept dons du Saint-Esprit qui achèvent de perfectionner l'activité surnaturelle que ces vertus nous communiquent. Et au contraire, par une analogie concevable, tout le mal que nous pouvons commettre sort de ces sept habitudes vicieuses qui portent, à cause de cela, le nom de péchés *capitaux*. Il faudrait presque un livre si, depuis « les sept « Esprits qui se tiennent devant le trône de Dieu » [1], jusqu'aux sept Églises, aux sept sceaux et aux sept fléaux de l'Apocalypse, on voulait énumérer et expliquer tous les *septénaires* consignés dans la Bible. Comment au reste n'être pas frappé du caractère mystérieux de ce nombre, quand on voit que la main même de Dieu l'a pour ainsi dire imprimé sur la nature entière ? Sans parler d'autre chose, en effet, qui ne sait que, depuis l'origine, le temps est divisé partout par semaines ou séries de sept jours, que la lumière du soleil s'épanouit elle-même en sept couleurs, que la gamme régulière est composée de sept notes, et qu'il en va ainsi de tant d'autres séries dont l'indication serait ici superflue ?

Donc, lorsque nous fêtons les sept douleurs de notre Mère céleste, nous entendons bien rappeler et honorer sept circonstances spécialement douloureuses de sa sainte vie : à savoir la prédiction de Siméon au Temple, la fuite en Égypte et le massacre des Innocents qui la suivit, la perte de l'enfant Jésus à Jérusalem et ses trois jours d'absence, la rencontre du Fils et de la mère durant la montée du Calvaire, le crucifiement de Jésus, sa descente de la croix, sa sépulture

1. Tob. XII, 15.

enfin, et ce désert, ce silence, ce veuvage de tout l'être, cet enfer très-paisible et très-saint des heures qui, pour Marie, séparèrent la mise au tombeau de son Fils de sa résurrection d'entre les morts. Cependant nous entendons aussi et surtout célébrer toutes les douleurs connues ou inconnues, compréhensibles ou incompréhensibles, qui ont rempli le cœur de la Vierge-Mère, depuis la première larme qu'elle a versée, jusqu'à ce dernier gémissement d'amour qui a fini son exil et dans lequel son âme s'est exhalée en Dieu [1].

Je n'ai point à rechercher pourquoi l'Église a établi cette fête. Tout est saint en Marie comme en son divin Fils. Mais de même que nous rendons un culte particulièrement pieux et tendre à ces douleurs sacrées de Jésus qui sont le signe le plus éloquent de l'amour que Dieu nous porte et le prix de notre rachat ; de même nous devons témoigner une piété plus cordiale, ce semble, aux souffrances de tout genre par lesquelles Marie s'est sciemment et volontairement associée aux immolations du Sauveur. Grand secret, sagesse étonnante, bonté maternelle, puissance prodigieuse, privilége singulier et exclusif qu'a notre sainte mère l'Église de fêter la douleur ! Quel trait divin ! Fût-il le seul que portât son doux visage, ne prouverait-il pas que, comme cet adorable Jésus qui l'a fondée, elle n'est pas de ce monde [2], et mène bien au delà ; mais qu'en même temps elle connaît ce monde comme personne, et qu'elle aime aussi comme personne toutes ces pauvres créatures qui y passent pour y être éprouvées et formées ?

Mais on peut se demander pourquoi, entre tant de fêtes instituées en l'honneur de Marie, les pieux auteurs de votre

1. « Ces sept douleurs sont le modèle mystérieux des autres douleurs si nombreuses de Marie; et peut-être trouverons-nous aussi qu'elles sont des types de toutes les douleurs humaines possibles. » W. Faber, *Le Pied de la Croix*, Le martyre de Marie, § VI.

2. Jean VIII, 23.

association ont choisi de préférence celle des sept douleurs. Peut-être ne sera-t-il point malaisé d'en trouver la raison, et je m'assure que de cette raison-là même découleront pour vous des consolations lumineuses.

I. Avant tout on conçoit sans peine pourquoi la première fête des Mères chrétiennes est une fête de Marie. Si les êtres qui ne sont que des choses avaient des jours de fêtes, on devine quel en serait l'objet. Le fleuve célébrerait sa source, l'épi rendrait hommage au grain qui l'a poussé, l'arbre voudrait honorer sa racine, l'atmosphère chanterait le rayon qui l'éclaire, et le rayon paierait au soleil, d'où il émane, le tribut de sa louange et de sa gratitude. La piété va de droit aux ancêtres, l'honneur aux parents, le culte aux principes. C'est là un devoir si naturel et si important, que, dans le Décalogue, il est le premier des sept commandements qui nous obligent envers les créatures. Marie, mère du Christ, est le principe, l'auteur, la source de la maternité chrétienne. Vous ne faites (et c'est là votre gloire) qu'enfanter ici-bas les membres voulus et élus de ce corps divin qui est l'Église, et dont, de moitié avec Dieu, Marie a enfanté le chef. « C'est elle, dit saint Ambroise, qui prenant son essor par-dessus les cieux et les anges, a plongé dans le sein du Père et y a bu à plein cœur et dans sa source même, cette grâce incréée, qui est le Verbe »[1], et qui, par elle, est devenue notre grâce à tous : la grâce qui nous délivre, qui nous purifie, qui nous justifie et nous donne part à la vie de Dieu, en nous rendant participants de sa sublime nature. Sans Marie vous auriez peut-être été mères, quoique, pour plus d'une raison, je ne le voulusse point affirmer. Mais très-assurément vous ne seriez pas

1. Hæc nubes, aera, angelos, sideraque transgrediens, Verbum Dei in ipso sinu Patris invenit et toto pectore hausit. De virginit. Lib. I.

mères chrétiennes. Au lieu d'engendrer pour le ciel, vous auriez engendré pour l'enfer ; au lieu de donner à Dieu des enfants, vous auriez livré à Satan des victimes. Il était donc bien juste que la première de vos fêtes fût une des solennités que l'Église consacre à Marie.

Mais pourquoi ne pas choisir alors, puisque l'Église l'a mise en son calendrier, et dans un rang si honorable, la fête même de la maternité de cette Vierge, qui est sa maternité divine ? Vous savez toutes ce grand, cet adorable, cet inénarrable mystère. Il remplit toute l'éternité avant d'emplir le temps, dont il occupe le centre et détermine l'évolution, lui traçant toute sa route et lui imprimant son caractère. En ce jour du vingt-cinq Mars que des docteurs très-recevables estiment être l'anniversaire de celui où Dieu créa Adam ; en ce jour où le soleil commence de l'emporter décidément sur les ténèbres en secouant le joug des longues nuits ; en ce jour où la nature entière entend son Créateur lui dire : « Voici que l'hiver est passé et que les « frimas sont partis ; lève-toi », épanouis toi, pare-toi, « mon amie » [1], et, suivant la voie que je t'ouvre, viens au terme qu'il m'a plu d'assigner chaque année à ton progrès ; en ce jour, le plus attendu, le plus désiré, le plus précieux, le plus divin des jours que l'amour infini eût, depuis l'origine, fait briller sur la terre, « l'Ange Gabriel « fut envoyé de Dieu dans une petite ville de Galilée, qu'on « nommait Nazareth, à une vierge mariée à un homme qu'on « appelait Joseph, de la famille de David, et le nom de cette « Vierge était Marie » [2]. On vous a appris, dès l'enfance, et l'histoire de cette ambassade et le discours de l'ambassadeur. Le monde n'a plus cessé depuis de répéter ce discours, et le salut de l'Ange est devenu comme la respira-

1. Cant. II, 11.
2. Luc. I, 26, 27.

tion de l'humanité chrétienne. Marie ayant tout entendu répondit : « Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit « fait selon votre parole » [1] ; et incontinent cette parole divine s'accomplit. Le Saint-Esprit survint, le Très-Haut couvrit de son ombre l'humble et docile jeune fille : le Verbe se fit chair en elle, et une femme fut la mère de Dieu.

N'est-ce pas là la grande fête de la maternité chrétienne ? Et quelle mère fut jamais plus haute, plus parfaite, plus féconde ? Quelle conception plus pure ? Quel enfantement plus merveilleux ? Quel fruit plus saint ? Marie ne prend-elle point ici la tête du magnifique cortége des mères, dépassant d'ailleurs et comme infiniment par la dignité et la beauté toutes celles dont, par la charité et l'humilité, elle reste pourtant la sœur, et semble en vérité devenir parfois la servante ? Ce fait unique et inouï de la maternité de Marie n'est-il pas la date authentique de tant de donations de tout genre et de grâces sans prix que Dieu, depuis lors, fait comme incessamment aux mères chrétiennes, et aux enfants de ces heureuses mères ? Voulez-vous, pouvez-vous vouloir, soit pour ces enfants, soit pour vous, un bien quelconque, je dis un bien véritable, rendant ceux qui le possèdent meilleurs et plus heureux en ce monde et surtout dans l'autre, qui ne soit ou une part ou un effet de ce don capital et plénier fait par Dieu à Marie au jour où il devint son Fils ?

Il est vrai, tout commence là ; mais rien ne s'y achève. J'admets qu'à Nazareth, et davantage encore à Bethléem, la maternité de Marie est complète à l'égard de Jésus. Mais que lisons-nous dans l'Évangile ? « Or, il arriva, dit « saint Luc, que comme Marie et Joseph étaient à Beth- « léem, les jours où Marie devait enfanter s'accomplirent, « et elle enfanta son fils premier-né, et elle l'enveloppa de

1. Luc. I, 38.

« langes et le coucha dans la crèche » [1]. Qu'est-à-dire, *son premier-né* ? Que nul autre auparavant n'était né de cette Vierge ; assurément. Mais est-ce que d'autres devaient naître après celui-ci ? On ne le penserait point sans hérésie, et on ne le dirait pas sans blasphème. De même que, dans les splendeurs de son éternité, le Père n'engendre naturellement qu'un Fils, de même, « dans la plénitude des « temps » [2], Marie, fécondée par Dieu, n'enfanta aussi qu'un Fils, Fils de Dieu, fils de l'homme, Jésus-Christ, unique à jamais et de toute manière et sous tous les aspects. Pourquoi donc le nommer ici *premier-né* ; ce que répète saint Paul, parlant, vous le savez, dans le même esprit que saint Luc ? « Dieu a prédestiné le Christ, écrit-il, pour être le « *premier-né* d'une multitude de frères » [3] ?

Nous vous l'avons dit d'autres fois : le secret de ce langage étrange est dans le mystère même de l'amour, qui contient, non-seulement Jésus, mais l'épanouissement vivant, l'extension universelle de Jésus, Verbe incarné, et son incorporation mystique dans l'Église. En Jésus, son unique, Dieu, parce qu'il lui plaît ainsi, voit, regarde, aime, bénit, adopte, engendre librement, embrasse amoureusement l'universalité des créatures, et spécialement les hommes [4] : voulant que, par le sacrifice de cette divine hostie, « tous « arrivent à la vraie lumière, et obtiennent le salut », comme l'enseigne l'Apôtre [5]. Or, parce qu'elle entre comme Mère dans ce mystère premier et radical de l'Incarnation du Fils de Dieu dont le terme est le Christ, Marie entre également comme Mère dans ce second et miséricordieux mystère de l'incorporation mystique de Jésus dont le terme

1. Luc. II, 6, 7.
2. Éphes. I, 19.
3. Rom. VIII, 29.
4. Jacq. I, 18.
5. I Tim. II, 4.

est l'Église. C'est donc en ce sens et par cette magnifique raison, que Jésus est appelé le *premier-né* de Marie ; ses puînés, c'est nous tous. « Selon la chair, en effet, écrit un pieux auteur, Marie n'a enfanté que le Christ; mais en lui et selon l'esprit, elle est devenue la mère d'une famille innombrable dont le Christ se trouve être l'aîné [1]. » « Et il arriva « alors que ses jours étant accomplis, elle enfanta son pre- « mier-né, l'enveloppa de langes et le coucha dans la crè- « che ».

Mais si le fondement de cette maternité universelle fut posé à Bethléem, en cette nuit mémorable où Marie mit le nouvel Adam au monde, Dieu ne la couronna qu'au Calvaire, au milieu des angoisses inouïes qui, selon la loi portée après la chute [2], doivent accompagner tous les enfantements humains. Certes, celui-ci n'était humain ni dans son principe, ni dans sa fin, ni même dans son mode, encore que l'agent y fût une femme et née de la race d'Ève; mais il était humain en ce sens qu'ayant pour objet une humanité pécheresse, il n'était une génération qu'en ayant pour racine une vraie rédemption. La sainte Vierge n'était mère ici qu'à la condition d'y être victime, victime avec Jésus, par qui d'abord tous sont rachetés. Elle n'entrait en participation de la fécondité divine de son Fils qu'en participant à son sacrifice. Elle s'y donna, je vous l'ai dit ailleurs [3] ; elle s'y livra, et avec une plénitude, une perfection, une charité dont Dieu seul sait la mesure ; acceptant même qu'en un sens, et moyennant un sentiment indiciblement douloureux de cette étrange substitution, son *premier-né* sortît, pour ainsi dire, un instant de son cœur, et se retirât d'elle volontairement, officiellement, pour y faire

1. Richard de Saint-Laurent, — De laudibus B. Mariæ virginis. Lib. VI.

2. Gen. III, 16.

3. Voir dans ce second volume, la quarante-deuxième conférence, intitulé : *Marie au pied de la Croix.*

place à ces puînés dont Jean l'Évangéliste tenait ici la place. « Femme, voici ton fils ; et toi, voici ta mère »[1]. En effet, par la vertu de cette toute-puissante parole, le cœur de Marie fut tout d'un coup comme vidé de Jésus : si bien qu'alors Jésus ne la nomme plus mère, mais *femme*, lui disant de Jean : « Voilà ton fils » afin de lui signifier par là que lui-même a cessé d'être le sien. Cela sans doute n'était pas vrai *en soi*, à Dieu ne plaise ; cela n'était pas vrai non plus pour la foi et pour la charité de Marie, toutes deux indéfectibles ; mais c'était vrai, effroyablement vrai pour son sens, et il n'en fallait pas davantage pour que le cœur de cette Mère devînt comme un abîme béant.

Or, c'est en ce moment, et justement par suite de ce vide immense et ineffable, que le cœur de Marie put recevoir l'humanité entière qui, en la personne de Jean et par un mouvement irrésistible du Saint-Esprit, commença de s'y précipiter comme en son vrai refuge et un domaine inaliénable que Dieu lui assurait. Aussi l'Évangile ajoute-t-il : « Et à partir de cette heure, le disciple prit Marie comme « sa propriété »[2]. Il l'avait désormais comme l'enfant a sa mère, ou plutôt, il faut oser le dire, comme Jésus l'avait eue.

C'est là la vraie maternité chrétienne. Semée à Nazareth dans le cœur très-pur de la Vierge, alors inondé de délices, elle fleurit et fructifie sur la cime du Calvaire, dans ce même cœur toujours immaculé, mais, cette fois, percé de sept glaives.

Voilà pourquoi, ô Mères chrétiennes, il était simple et convenable que la fête des douleurs de Marie dominât pour vous toutes les fêtes.

1. Jean XIX, 26, 27.
2. Ibid.

II. Toutes sortes de réflexions et d'instructions naissent de cette grande doctrine ; mais ce qui paraît en découler surtout, ce sont les consolations. Il y a celle-ci d'abord, que toutes, sans exception, vous êtes, devant Dieu, les filles de ces sept douleurs de la Vierge. Sept fois par conséquent, et toujours volontairement, elle vous a engendrées, quoique d'une manière plus définitive et plus solennelle au Calvaire. Elle vous a engendrées, cette femme bénie entre la multitude des créatures ; cette femme, l'unique de Dieu, sa sainte, sa sœur, son épouse et sa mère. Aussi réellement que son Fils, quoique dans un autre ordre, elle vous a engendrées, ce qui vous constitue toutes les sœurs du Christ. Elle vous a engendrées, non comme lui dans une sorte de ravissement céleste, mais au milieu d'angoisses poignantes et dans une désolation qui ne se racontera jamais ; vous enfantant malgré cela avec une ferveur d'amour et une joie qui dépassaient ces douleurs mêmes. Toutes, vous êtes les enfants de Marie, et votre crèche c'est le pied de la croix. Est-il téméraire de penser qu'éternellement les anges vous envieront ce bonheur et cette gloire ? Car il est bien certain que Marie est leur reine ; elle les enchante par sa beauté, les domine par sa majesté et les gouverne par sa puissance ; elle a pour eux un grand amour, elle leur est incroyablement bienfaisante, et son cœur verse en eux des tendresses qu'ici-bas nous ne connaissons point ; mais enfin ils n'ont pas, comme nous, sa nature, ils n'appartiennent point à sa race ; à ce titre elle n'est point leur mère, et aucun d'eux, pas plus le premier des séraphins que le dernier des anges, n'est en droit de lui donner ce nom et de se poser avec elle dans la douce relation qui s'y fonde. Ils ne nous envient point à coup sûr. Mais convenez que nous sommes heureux, et que la droite de Dieu ne nous eût-elle pas fait d'autre présent, nous devrions dire avec David : « Mon héritage est beau et la

« part qui m'est échue est vraiment magnifique [1] ».

Mais il suit de là que vos fils sont comme vous les enfants de cette Vierge, et ce dogme est pour vous la source d'une consolation infinie. Marie l'Immaculée, Marie la femme aux sept douleurs, Marie la Mère de Dieu, Marie l'aide officielle de Jésus-Christ dans l'œuvre de la rédemption du monde, Marie dont la beauté est sans mesure et le pouvoir sans bornes, Marie qui, mieux que tous les anges ensemble, « voit dans le ciel la face du Père [2] », Marie qui est comme la main de ce Père étendue au dehors et sur nous, main toujours pleine et toujours ouverte : pleine parce qu'elle est toute sainte, ouverte parce qu'elle est tout aimante ; pleine parce qu'elle est Vierge, ouverte, parce qu'elle est mère, Marie est véritablement la mère de vos enfants. Je dis la vraie mère : autrement que vous, sans doute, mais plus que vous, croyez-le bien. Elle ne les a pas, comme vous, portés dans ses entrailles ; mais elle les a tous conçus et portés dans son cœur. Elle ne les a pas, comme vous, mis au jour incertain et troublé de ce monde; elle les a enfantés à une lumière sans ombre, qui jamais ne s'éclipse et ne connaît point de déclin. Elle ne leur a point, comme vous, transmis une vie fragile et mortelle; elle leur a donné une vie sur laquelle ni la mort ni le temps n'ont d'empire, une vie inamissible, souveraine, la vie éternelle, la vie en Dieu, la vie de Dieu, la vie qui est Dieu. Elle ne leur a pas, comme vous, fait boire le lait de ses mamelles; mais par suite de son consentement libre à l'Incarnation et à la Rédemption, consentement toujours actuel et toujours efficace, elle leur donne ce lait tout céleste dont les petits du bon Dieu s'abreuvent sur la terre, et qui est la chair et le sang de Jésus sous les espèces du pain et du vin. Oh! que cette maternité de Marie est profonde! qu'elle est

1. Psaum. xv, 6.
2. Matth. xviii, 10.

vaste, qu'elle est sûre, qu'elle est opulente, qu'elle est délicieuse! Dieu lui-même l'a créée, et il n'y a que lui qui pût la faire; et l'ayant faite il la conserve. Comme la terre et les cieux, elle est née de la parole divine; elle y a son assiette en même temps qu'elle y puise sa séve; et toutes nos plantes seront flétries, et tous les astres auront pâli, et tout ce que nous voyons aura passé, que cette maternité vivra encore, toujours jeune, toujours neuve, toujours vierge, immortelle enfin et immuable. Il n'y a au-dessus d'elle, en fait d'amour fidèle, dévoué, puissant, que cette paternité du Père céleste d'où toutes les autres dérivent[1]; car s'il est vrai qu'en ceci le cœur de Jésus est plus parfait encore que celui de Marie, cependant, en la faisant asseoir à sa droite, il élève miséricordieusement au niveau du sien le cœur de cette mère qui est la sienne et la nôtre. Et si ceux qui s'aiment tendrement ici-bas disent si volontiers qu'ils n'ont plus qu'un seul et même cœur, combien plus Jésus et Marie ont-ils droit de le dire?

On raconte de certaines mères d'enfants qui furent des saints, qu'elles virent briller je ne sais quelle splendeur céleste au-dessus du berceau de leurs fils. Ah! vous n'avez pas besoin que Dieu fasse pour les vôtres un tel miracle. Au-dessus et autour du berceau où ils dorment, la foi vous met en mesure de contempler la splendeur ineffable de la maternité de Marie. Ils ne naissent pas seulement dans cette clarté auguste; ils y vivent et y vivront jusqu'à leur dernier souffle. Mieux que la nuée qui guidait Israël, elle les dirige, les protége, les défend. Car cette maternité, vous le savez, est autre chose encore qu'une compassion, autre chose qu'une clémente et inépuisable indulgence; elle est une force, un secours, un bienfait. Votre sollicitude, si éveillée pourtant et si vive, ne saurait égaler celle de cette

1. Éphes. III, 15.

mère divine. Où vous ne pouvez plus rien, elle peut tout. Elle désire, comme vous ne le désirerez jamais, le vrai bien de ces créatures : elle le demande à Dieu comme vous êtes incapables de le demander, appuyée sur des titres dont vous n'avez même pas l'apparence, avec des supplications qui vous sont inconnues, et qui, si vous les soupçonniez, seraient encore pour vous impossibles. Ses sourires ont une vertu qui n'est point dans vos larmes. Dès qu'elle parle, le ciel se tait, et l'adorable Trinité écoute. Les péchés de vos enfants auraient poussé votre âme jusqu'aux confins du désespoir; elle n'aurait point cessé de représenter à Dieu que Jésus, son Fils et le sien, est mort en croix pour ces obstinés. Ah! le salut de ces pécheurs lui a coûté trop cher pour qu'elle n'y tienne point immensément. Au sein de la béatitude elle n'oublie aucune des angoisses par lesquelles elle les a enfantés, et elle entend toujours Jésus lui dire, en les lui désignant : « Femme, voilà tes fils. » Aussi, jusqu'à ce que le Christ soit revenu, assis, formé en eux, jusqu'à ce qu'il les possède assez pour qu'eux-mêmes le possèdent, elle n'estimera point sa tâche finie et ne suspendra point son labeur. Oh ! non ! vous ne saurez qu'en paradis ce que c'est d'avoir Marie pour mère, ce que cela vaut, ce que cela donne, et ce que vous y devez fonder d'espoir. Tâchez de vous en pénétrer si bien que, de votre âme, ce sentiment, cette conviction, cette science, cette sainte confiance passent dans le cœur de vos enfants; et vous verrez pour eux comme pour vous cet oracle des saints s'accomplir : « Un vrai fils de Marie ne périra jamais. »

CINQUANTE-DEUXIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DES SAINTS ANGES GARDIENS.

DE LA DOCTRINE CATHOLIQUE SUR LES ANGES.

Angelis suis mandavit de te ut custodiant te in omnibus viis tuis.

Dieu a fait à votre sujet un commandement à ses anges, leur ordonnant de vous garder dans toutes vos voies.

PSAUM. XC, 11.

Nous n'avons point à chercher le sujet de notre entretien d'aujourd'hui. La douce fête que nous célébrons nous l'impose. Nous honorons avec l'Église le dogme, le don, l'amour, les services des saints anges gardiens, qui sont ceux des Esprits célestes dont parle spécialement le Psalmiste quand il dit : « Dieu a fait, quant à vous, un com-« mandement à ses anges, leur donnant commission de « vous suivre, de vous guider, de vous garder dans toutes « vos voies ».

Il n'y a pas d'homme au monde, et surtout de chrétien, qui puisse sérieusement réfléchir à cette mission céleste

dont, par institution divine, nous sommes l'objet, sans être saisi d'admiration et touché de reconnaissance. Mais quand ce dogme de l'ange gardien laisserait les autres indifférents, il toucherait encore le cœur des mères. Certes, ce ne sont point elles qui sont les anges gardiens de leurs enfants. Ce qu'on en dit parfois est une poésie pure ; et si l'on avait le malheur de l'entendre autrement, on tomberait par là dans un naturalisme que sa sentimentalité n'empêcherait point d'être menteur et impie. Mais la vérité est que, gardée elle-même par son ange et recevant de lui toutes sortes d'assistances précieuses dans l'œuvre de sa maternité, chaque mère trouve encore pour cette tâche difficile un coopérateur habile, dévoué, puissant dans l'ange gardien de chacun de ses fils. Bonté divine, sagesse toute suave et ravissante tendresse de notre Père céleste, qui, jugeant nécessaire de confier ses créatures intelligentes à l'épreuve du temps et de leur liberté, les entoure de telles protections et les munit de si grands secours que, pour marcher dans la bonne voie et en gagner le terme, elles n'ont presque qu'à se laisser faire, tandis que, pour s'égarer et se perdre, elles doivent lutter contre le ciel même et triompher de Dieu et de sa grâce par une malice désespérée.

Je dois éclairer dans vos esprits ou plutôt raviver dans vos souvenirs cette belle et consolante doctrine que l'Église nous enseigne sur ce sujet des anges, et spécialement des anges gardiens.

I. C'est un point assuré de la foi catholique que, comme il y a au-dessous de nous des corps dénués d'esprit, il y a au-dessus de nous des esprits qui n'ont point de corps. « Dès l'origine des temps, dit, dans un décret célèbre, le IVe Concile de Latran, Dieu, par sa toute-puissante vertu, tira simultanément du néant deux sortes de créatures, la spirituelle et la corporelle, c'est-à-dire les anges et le

monde ; puis, comme tenant des deux autres, la créature humaine composée d'esprit et de corps » [1].

Moïse, si sobre de détails dans l'histoire de la création, ne nous raconte pas expressément l'époque où furent créés les anges. Il est probable cependant qu'ils ont été créés au premier des six jours marqués dans la Genèse, et qu'ils sont la principale « lumière » que fit jaillir du néant cette parole souveraine de Dieu : « Que la lumière soit » [2] ! Ce que tous les Pères affirment et qui est indubitable, c'est qu'ils sont été créés avant l'homme. « Où étais-tu », dit Dieu à Job, et en sa personne à tous les fils d'Adam, « où étais-tu « quand je posais les fondements de la terre, et que les « astres du matin me louaient déjà tous ensemble, et que « les fils de Dieu étaient dans la jubilation [3] ? » Ces astres du matin, et plus certainement encore ces fils de Dieu, d'après le commun des interprètes, ce sont les anges [4]. Et non-seulement ils étaient créés avant l'homme, mais leur épreuve avait eu lieu. Quelle elle fut, nous n'avons point à le rechercher ici [5]. Il est de foi qu'ils en ont subi une, et que le grand nombre, y demeurant fidèle à Dieu, mérita d'entrer dans sa gloire ; tandis que les autres, insoumis, orgueilleux, révoltés, virent le ciel se fermer pour eux sans retour, et, livrés à leur propre malice, furent tous précipités dans l'abîme de la perdition. Ce schisme déplorable, fait par la liberté créée et sanctionné après coup par la justice divine, est peut-être mystiquement indiqué par la Genèse, là où Moïse ayant dit : « Dieu regarda la lumière et vit « qu'elle était bonne » (ce qui a toute la forme d'un juge-

1. Decret. Concil. Lateran. IV, ann. 1215.
2. Gen. I, 3.
3. Job. XXXVIII, 4, 7.
4. V. le grand commentaire de Pineda sur le livre de Job.
5. Nous avons exposé notre sentiment sur cette question dans le traité de la *Tentation* qui est le VIII^e de notre ouvrage sur la *Vie et les Vertus chrétiennes.*

ment) ; il ajoute aussitôt : « et il divisa la lumière d'avec « les ténèbres, donnant à la lumière le nom de jour et aux « ténèbres le nom de nuit[1] ». Sur quoi saint Augustin fait cette remarque que Dieu, qui, selon l'écrivain sacré, *crée* positivement la lumière et la juge et l'approuve, ne *crée* pas les ténèbres, mais se contente de les *réduire à l'ordre*[2].

D'où viennent-elles ? Ce n'est pas de lui. Leur cause, leur cause unique, c'est le déréglement volontaire, et partant le péché d'une nature créée bonne, mais qui, étant libre d'élire sa voie, n'a pas choisi la vérité et ne s'est point tenue dans la justice. Dieu, pour des raisons, cachées peut-être mais dignes de lui et adorables, permet seulement que ces ténèbres se produisent. Et dès que, malgré tout ce qu'il avait fait pour l'empêcher, malgré sa loi, malgré sa grâce, malgré l'effroyable sanction dont sa miséricorde a muni son précepte, ces ténèbres fatales apparaissent, identifiées qu'elles sont avec les malheureux dont elles émanent, il les range où il faut, et en tire, en les punissant et en les contraignant de servir à ses fins, tout le profit et toute la gloire qui lui peut désormais venir d'elles. A ces ténèbres vivantes appartient ce démon qui, caché sous la forme d'un serpent, vint tenter Ève au paradis terrestre ; et très-probablement ce démon était le chef des autres. En tous cas, cette tentation prouve qu'avant l'homme, non-seulement les anges existaient, mais que plusieurs étaient devenus mauvais et malfaisants, ce qui fixait leur sort.

Abstraction faite de leur état, et regardés dans leur seule

1. Gen. I, 4, 5.

2. Non enim Deum fecisse tenebras dictum est ; quoniam species ipsas fecit Deus, non privationes quæ ad nihilum pertinent, unde ab artifice Deo facta sunt omnia : quas tamen ab eo ordinatas intelligimus, ubi legimus : *Et divisit Deus lucem à tenebris* ; ne vel ipsæ privationes non haberent ordinem suum, Deo cuncta regente et administrante. — De Genes. ad litt. Imperf. lib. n. 25.

nature, les anges sont admirables. « Pourquoi me de-« mandes-tu mon nom ? » dit l'ange du Seigneur, à Manué, père de Samson? « Mon nom est admirable » [1]. Le nom ici n'est que la forme de l'être. Toutefois ce que nous allons dire s'entend surtout des bons Esprits ; car encore que, dans les méchants, la nature subsiste et soit bonne, cependant nous n'avons pas la mesure des altérations de toute sorte qu'y a faites leur affreux péché. Ce sont de pures intelligences qui ne remontent pas comme nous des effets à leurs causes, non plus que des phénomènes aux lois qui les régissent. Ils voient les choses dans leurs principes, et de tout être qu'ils regardent, ce qui leur apparaît d'abord, c'est son fond. Ils comprennent sans effort, ils savent sans étude; ils parlent sans raisonner ni même discourir. Autant que nous le pouvons concevoir et exprimer, leurs paroles sont comme des rayons, et jaillissent comme des éclairs. Que si, dans l'Écriture, on les entend parler autrement, c'est que, dans leur commerce avec nous, ils n'usent point de leur langage propre, qui serait évidemment pour nous hors de portée, mais empruntent, par bonté, celui qui est à nos usages. Ils aiment avec une ardeur et une pureté sans pareilles; leur énergie est merveilleuse, et ce qu'ils ont de puissance dépasse nos conceptions. Ils vont comme la pensée, franchissant en un moment des distances incommensurables. Leur beauté est éblouissante, et nous ne nous trompons point quand nous disons : beau comme un ange. Si l'un d'eux nous apparaissait dans sa gloire, nous ne pourrions pas plus, sans mourir, soutenir cette vision, que nous ne soutiendrions celle de Dieu, encore que la première soit si inférieure à la seconde. Quand des anges se firent voir à Daniel et à saint Jean, leur gloire était voilée; cependant Daniel et

1. Jug. XIII, 18.

saint Jean, saisis de terreur à leur aspect, ne purent que se prosterner et s'abîmer devant eux [1]. Qu'un seul ange se montrât dans notre ciel visible, laissant éclater au dehors cette clarté spirituelle dont il est orné devant Dieu, notre soleil serait éclipsé, comme les étoiles le sont par le soleil. Bons, saints, immaculés, et affermis pour jamais dans cette sainteté ineffable, ils voient Dieu face à face, contemplent librement toutes ses infinies perfections, connaissent à fond ses œuvres, reçoivent directement, tantôt ses confidences, tantôt ses ordres, et lui parlent sans intermédiaire. Ils se meuvent, ils se bercent, si on peut le dire, dans cet inénarrable et délicieux mouvement dont la vie essentielle de Dieu est à la fois l'exemplaire et le principe; ils boivent la joie dans sa source et vivent enfin comme baignés et plongés dans un océan de paix qui n'a ni fond, ni rives. Ce qui s'échange d'amour entre Dieu et chacun d'eux, durant ce que nous sommes forcés de nommer un instant dans cette vie qui n'a point d'instants, puisque le temps n'en est plus la mesure et que tout y est éternel, suffirait à remplir et à combler le cœur de toute une génération d'hommes vivant sur la terre.

Et ces anges sont innombrables. L'Écriture parle ici « de milliers de milliers, de dix milliers de centaines de « mille » [2]; et là « de millions de millions » [3]. Bon nombre d'anciens Pères, à la tête desquels il nous est doux de placer saint Hilaire, estiment que cette unique brebis perdue que court chercher le bon Pasteur évangélique, représente toute l'humanité; tandis que ces quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles, laissées par lui dans la bergerie [4], signifient les bons anges : de sorte que ce que

1. Dan. x, 7, Apocal. xix, 10, et xxii, 8.
2. Dan. vii, 10.
3. Apocal. v, 11. Texte grec.
4. Matth. xviii, 12.

un est à *quatre-vingt-dix-neuf*, c'est précisément, quant au nombre, ce que serait aux anges toute la famille d'Adam : je ne dis pas seulement les élus tirés de cette famille, mais cette famille entière. D'autres Pères vont plus loin encore et pensent que la foule de ces bienheureux Esprits dépasse, et de beaucoup, tout ce qui se peut dénombrer ici-bas d'êtres humains ou matériels [1]. Je vous ai dit ce qu'est un ange : qu'est donc la foule, la société, il faut dire la famille des anges? car ils sont tous unis, et comme ne le sont point ceux qui s'aiment le plus sur la terre; unis par Dieu, unis en Dieu, unis dans la vertu du Saint-Esprit qui est l'union du Père et du Fils, ce qui permet de dire unis comme Dieu. Filles du Christ, quelle idée cela vous donne-t-il du ciel? La vue d'un seul ange serait pour vous comme un paradis. Or, le vrai paradis, c'est plus qu'un ange, plus que la multitude des anges : cette multitude pourrait n'y être point, rien d'essentiel ne manquerait à la béatitude céleste; Marie, la reine des anges et les surpassant tous en beauté comme en sainteté, Marie pourrait à la rigueur n'avoir point là sa place, l'essence de cette béatitude sans nom resterait sauve encore; montez, montez au delà : votre paradis à vous, à vous toutes, si vous le voulez, ce n'est pas celui que constituent les anges, pas celui que constitue Marie; c'est celui que possèdent, celui dont jouissent et Marie et les anges; c'est Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, et le Verbe incarné, Jésus.

J'ai nommé les anges une famille : c'est donc à dire qu'entre eux il y a un ordre. Ils n'ont point fait cet ordre, ils s'y sont seulement rangés, et avec quelle gratitude, quelle religion, quel bonheur! Cet ordre est de création divine, et l'un des plus merveilleux ouvrages de la sagesse,

1. On peut vérifier tous nos dires par les autorités que cite le très-docte P. Pétau dans son magnifique traité sur les anges.

en même temps que l'une des plus ravissantes manifestations de la bonté. Appuyés sur la sainte Écriture et s'aidant de la tradition, nos docteurs enseignent tous que cette immense société angélique est divisée en trois grandes hiérarchies, dont chacune semble spécialement dédiée à l'une des trois personnes de la Trinité adorable. Chaque hiérarchie est elle-même divisée en trois ordres, et tous ces ordres réunis forment les neuf chœurs des anges. Oui, des chœurs, c'est bien dit; car là tout est amour, louange, concert, harmonie, joie pleine d'exultation et jubilation triomphante. Les plus élevés sont les séraphins, dont le nom veut dire *embrasés:* ce sont, par conséquent, comme des êtres de feu, des incendies vivants d'amour pour Dieu et pour tout ce que Dieu aime, des foyers toujours ardents de jalousie sainte et de zèle. Les derniers portent simplement le nom d'anges, qui est le nom commun de ces esprits; nom d'ailleurs, vous le savez toutes, qui ne désigne ni leur nature, ni leur caractère, ni leur rang, mais simplement leur office, puisqu'il signifie envoyé, député, missionnaire. Plusieurs auteurs très-graves, dont saint Thomas, prétendent que chacun des anges, quel que soit l'ordre auquel il appartienne, est à lui seul toute son espèce. Ce qui est certain, c'est que nulle part comme dans ces hauts sommets de la création, les caractères du Créateur, qui sont l'unité dans la distinction et la distinction dans l'unité, n'ont leur développement et n'éclatent dans leur splendeur. Nous en devons conclure que, autant est étroite et parfaite l'union de cette société céleste, autant sont vives et accusées la particularité et la saillie de chacune des personnalités qui la composent.

Nous ne savons presque rien de leur vie. La contemplation en constitue certainement le fond; on peut dire que le bonheur en est la forme et comme la somme. Mais ni cette absolue félicité, ni cet imperturbable repos en Dieu ne

les empêche de déployer une activité prodigieuse: au contraire. Leur zèle naît de leur amour même, et le service de la gloire de Dieu, l'accomplissement de ses bons plaisirs; la coopération à ses œuvres, tout ce qui va à lui procurer ou de l'honneur ou de la joie, est à cet amour, qui les brûle, ce que la respiration, en plein air, est à la poitrine d'un homme qui étouffe. On a des données générales sur leurs rapports avec Jésus, avec Marie, avec leur propre famille, où pas un n'est inconnu des autres, ni étranger aux autres; sur leurs rapports aussi avec nos saints, devenus leurs frères dans la gloire, les citoyens de leur cité, les convives de leur festin, enfin les membres de ce corps universel dont ils font tous partie et dont le Verbe fait chair est la tête. On connaît quelque chose de leurs relations avec les âmes du Purgatoire; puis avec l'Église militante, dont, à certains égards, la hiérarchie imite la leur. Tous les docteurs enseignent qu'ils exercent une action et ont une sorte d'intendance sur le monde extérieur et sensible. Il est probable qu'ils président au mouvement des sphères célestes dont ils sont peut-être les lois vivantes. Ils concourent également à toutes ces vivifiantes et secrètes opérations qui aboutissent chez nous à la germination, à la floraison et à la fructification des êtres qui ont la vie en partage. Il faut encore faire la part dans leur vie, et une grande part, au moins jusqu'à la fin du monde, à leurs luttes contre les démons : luttes devant Dieu par la prière; luttes spéciales par suite de mandats particuliers dont Dieu les charge quelquefois ; luttes d'ensemble et comme d'armée à armée; luttes de détail et d'Esprit à Esprit, dans une foule de rencontres où les intérêts divins sont en jeu, et les leurs par là-même. Encore bien que tout ceci, je le répète, ne soit connu par nous que d'une manière tout à fait générale et dès lors imparfaite, il est aisé d'en déduire que si l'inaltérable sérénité des cieux supérieurs nous donne à peine une ombre de la majestueuse

tranquilité où vivent ces Esprits bienheureux, il n'y a pas d'existence humaine, pour compliquée, accidentée, dramatique, poétique, romanesque et féconde qu'elle soit, dont le récit ne parût terne et insipide à côté de l'histoire, plus de soixante fois séculaire maintenant, du plus humble et du moins employé des bons anges.

Mais ce que nous savons aussi, et d'une manière, sinon plus assurée, du moins plus explicite, c'est que tous ces Esprits célestes sont nos amis, nos protecteurs et nos intercesseurs, et par là nous arrivons à la précieuse et douce doctrine des anges gardiens.

II. Je dis que tous sont nos amis. Il n'y a qu'un lien intérieur entre tous les habitants de la cité de Dieu, et ce lien, c'est l'Esprit de Dieu, dont le Christ a la plénitude, laquelle se déverse ensuite sur tous les citoyens de cette demeure bénie. Or, cette cité divine a deux états[1]; mais en elle-même elle est unique. Église céleste, Église terrestre, Église du repos qui paie le travail, Église du travail qui mérite le repos, c'est une seule société. L'amour en est la loi; plus que la loi, la vie. Les anges nous aiment donc tous et d'un amour de frères, quoiqu'ils n'aient avec nous qu'une fraternité de grâce; mais vous pensez si cette fraternité surnaturelle le cède en rien à la naturelle. Tous nous aiment; tous désirent notre salut; tous communient (et dans quelle mesure!) à cette soif qui brûle le Cœur sacré de Jésus de se voir reliés tous ses membres. Et ce désir en eux passe à l'acte. Tous s'emploient à procurer cet achèvement du corps mystique du Christ qui sera la condition et le signal de la consomma-

1. Pour ne pas dire trois, puisqu'entre l'Église *triomphante* et la *militante*, il y a la *souffrante*; mais nous ne nous occupons point ici de cette dernière.

tion du règne de Dieu ; ils s'y emploient d'abord par leurs intercessions si ferventes et en même temps si puissantes. Le monde n'a pas le soupçon de cette force plus que céleste qui, incessamment, soulève les âmes, surtout les âmes en état de grâce, et les attire en haut. Dieu est le principe de cet attrait; Jésus en est le principe et le premier organe ; les anges en sont les agents fidèles et dévoués. Il y a plus. En dehors même de cette intercession habituelle, qui fait comme une partie intégrante de leur vie bienheureuse, et qui est aussi l'une des formes de leur culte envers Dieu, l'un de leurs liens chéris avec Jésus médiateur, l'un des signes de leur amour reconnaissant et pour lui et pour le Père céleste, ils reçoivent d'en haut des missions; Dieu les charge de mandats spéciaux et leur confie de vrais ministères. Et l'objet de ces ministères, de ces mandats, de ces missions, c'est nous, pauvres créatures humaines. « Dieu « a fait à ton sujet un précepte à ses anges, leur com- « mettant le soin de te garder dans toutes tes voies [1]. »

Tous, remarquez-le bien, et saint Paul le dit formellement, « tous sont des esprits de service et de ministère [2] ». David l'avait déjà insinué dans les Psaumes [3]; mais en montrant, en cet endroit-là même et en manière d'argumentation, que le Christ, à qui seul Dieu a dit « de s'asseoir « à sa droite », est sans comparaison supérieur à tous les bons anges, l'Apôtre dit manifestement que ceux que, sans distinction aucune, il qualifie d'*esprits ministres* parce qu'ils sont attachés d'office aux divers ministères de Dieu, ce sont les anges de toutes les hiérarchies, y compris les plus hautes [4]. Et de fait, quoi qu'il en soit des anges gardiens proprement dits, l'Écriture nous fait voir que les

1. Ps. xc, 11.
2. Hebr. I, 14.
3. Ps. CIII, 4.
4. Voir ce qu'en dit le P. Pétau dans son traité *De angelis*, lib. II, cap. VI.

plus sublimes de ces Esprits sont, au besoin, députés comme les autres. N'est-ce pas un séraphin qui purifie les lèvres d'Isaïe [1] ? N'est-ce pas un chérubin que Dieu place à la porte, hélas ! à tout jamais fermée, du paradis terrestre [2] ? Enfin n'est-ce point Raphaël, « un des sept « assesseurs du trône de Dieu », qui fut envoyé au jeune Tobie pour le conduire chez Gabélus et lui faire épouser Sarah [3] ? On pourrait citer d'autres exemples [4]. Donc tous, sans que nul d'entre eux soit excepté, sont, dès que Dieu le veut, ses serviteurs en nous et, par là même, nos serviteurs en lui. De sorte que ce que saint Paul a écrit de si consolant pour nous et vraiment de si magnifique : « Toutes choses sont à vous » [5], cela ne s'entend point seulement du monde visible et de tout ce qui y est contenu, mais encore du monde invisible, dans le sens que je viens de marquer. Suivant le mouvement de Jésus, qui est celui de Dieu même, le mouvement de la bonté, le mouvement de la miséricorde, le ciel tout entier descend vers nous, nous investit, nous couve, nous invite, nous presse et, pour tout dire d'un mot, nous sert. « Mon Dieu ! « qu'est-ce donc que l'homme [6] ? » Qu'est-ce que le christianisme fait de l'homme, et surtout qu'est-ce que votre amour, qui vous fait traiter l'homme ainsi ? « Est-« ce que les anges ne sont pas tous des Esprits adminis-

1. Isaïe VI, 7.
2. Genès. III, 24.
3. Tob. XII, 15.
4. L'histoire des saints concorde en ceci avec les témoignages bibliques. Il est notoire, en effet, que c'est un séraphin qui, sur le mont Alverne, imprima les stigmates à saint François d'Assise; et c'en est un aussi qui perça le cœur de sainte Thérèse d'un javelot de feu. Ces deux faits sont assez certains pour que l'Église en célèbre la fête: le fait des stigmates de saint François dans toute l'Église latine; celui de la Transverbération de sainte Thérèse, au moins dans l'ordre du Carmel.
5. I Cor. III, 23.
6. Job. VII, 17.

« trateurs, envoyés par Dieu même pour le service et au « profit de ceux qui sont en train d'hériter du salut [1] ? »

Mais en même temps que chacun de nous est ainsi patronné par toute la cour céleste, et peut l'être spécialement par quelque ange que ce soit, fût-ce par l'un des premiers, il l'est certainement par l'un de ces chers Esprits que, à raison de leur charge, on nomme plus particulièrement *anges gardiens*. Tout homme a le sien, non-seulement depuis son baptême, non-seulement depuis sa naissance, mais dès sa conception, selon l'opinion très-probable des théologiens les plus graves.

J'ai ouï dire que les mères — (je parle des mères chrétiennes, et surtout des plus pieuses; de celles qui croient, qui prient, qui écoutent, qui aiment, qui vivent plus pour Dieu que pour elles, plus au dedans qu'au dehors) — ressentent parfois, durant le temps qu'elles portent leurs fruit, des émotions étranges et jusque-là inconnues. On dit qu'elles ont des éclairs dans l'esprit, des mouvements très-saints dans le cœur; que des sources supérieures semblent tout d'un coup s'ouvrir en elles; qu'elles se sentent des capacités dont elles n'avaient point le soupçon, des surcroîts de tendresse, de puissance à se dévouer, d'énergie à souffrir, et d'autres fois des joies qui les font ou tomber à genoux, ou lever vers Dieu des yeux trempés de pleurs. Je le crois bien. Outre que la fécondité naturelle est aussi pour développer l'âme, à l'ange qui déjà les gardait, un autre ange est venu se joindre, et elles vont marcher désormais sous cette double influence céleste. Ne fût-on mère que pour cela, en vérité, cela vaudrait d'être mère. Quel que soit d'ailleurs cet enfant, qu'aucun œil humain n'a encore vu, de quelque race qu'il soit sorti, à quelque rang social qu'il appartienne, qu'il doive naître pauvre ou riche,

1. Hebr. I. 14.

infirme ou bien portant, bien ou mal doué selon l'intelligence; qu'il doive vivre un jour ou cent ans; bien plus, que, naissant dans le péché, comme tous hélas! nous y naissons, il naisse même d'un péché; qu'il doive être un grand saint ou un chrétien ordinaire, ou un pécheur obstiné, traître à Dieu et à son baptême; qu'il doive déshonorer et dévaster l'Église, être Judas, Néron, Arius, Luther, Voltaire, quoi même! « l'homme de péché » [1], et l'antéchrist, il n'importe. Le bon ange, l'ange saint, l'ange de Dieu descend là; il s'y fixe, il agit, et ne cessera pas, quoi qu'il arrive, de remplir son mandat de grâce et de salut : modèle en ceci, modèle inimitable, tant il est beau, d'amour obéissant, pur, dévoué, désintéressé, fidèle, invincible.

Et qui dira ce qu'il fait, cet ange, auprès de vos enfants? Plus et mieux que vous, mères chrétiennes, qui cependant faites tant et si bien. Les noms que les Pères lui donnent vous en révéleront quelque chose. Ils disent que l'ange gardien préside à l'ascension des âmes, qu'il est un guide, un éclaireur, un défenseur, un précepteur divin, un pasteur plein de vigilance, un évêque invisible, un compagnon de route. Je vous prie de vous souvenir de tout ce que nous avons dit des anges en général, de leur intelligence, de leur amour, de leur pouvoir, de leur beauté, de leur bonté, de leur sainteté, enfin de toutes leurs perfections de nature, de grâce et de gloire. Pensez ensuite que tout cela est vrai de celui qui garde votre enfant; et voyez si j'étais en droit de vous dire que l'ange fait plus et mieux que vous. Il veille quand vous dormez; il demeure attentif lorsque vous êtes distraites; si vous vous éloignez, il se rapproche; si vous ne vous souvenez plus, il n'a point oublié. Quand vous priez, il prie; quand vous pleurez, il offre à Dieu vos larmes; il prie naturelle-

1. II Thessal. II, 3.

ment aussi quand prie l'enfant qui lui est confié. Vous instruisez ces petits, les regardant dans les deux yeux, et leur parlant à l'oreille ; il leur ouvre l'esprit, les aidant à comprendre et cette parole et ce regard. Vous tâchez de les émouvoir afin de les attacher à Dieu : il touche ces jeunes cœurs, et y fait passer les courants de sa dilection personnelle. Si l'enfant se trompe, l'ange le redresse ; s'il faiblit, il le soutient ; s'il tremble, il le rassure ; s'il pèche, il le reprend. Sans cesser d'être un ange d'amour, ou plutôt parce qu'il en est un, il devient volontiers l'ange de la justice. C'est une si grande charité de châtier à propos ! Au reste, il le défend contre la tentation, combat pour lui le tentateur, surtout lorsque le tenté combat lui-même ; il l'encourage au bien, l'anime au devoir, le pousse à la sainteté. S'il le voit plus joyeux que de raison, il lui suggère quelque pensée sérieuse ; il réveille à propos dans son âme le souvenir des dons de Dieu, il y entretient l'esprit de foi, y excite des sentiments d'espérance, de contrition, d'humilité, de piété ; il y cultive toutes les vertus et y jette incessamment de nouvelles semences divines. Même dans l'ordre extérieur, temporel et terrestre, il écarte de son cher client mille dangers et lui rend toutes sortes de services. L'expérience qu'en font les âmes simples et qui, rendant à leur ange l'honneur qui lui est dû, l'invoquent avec confiance, est pour nous révéler dans ces Esprits de vrais trésors de condescendance et une complaisance incroyable.

Et ce service-là dure toujours ! L'âme peut quitter Dieu : ce n'est point une raison pour que son ange la quitte. Je ne sais pas dire si alors il fait moins pour elle : non sans doute quant à l'intention ; mais peut-être qu'en effet, il se trouve réduit à moins faire : imitant Dieu qui, juste dans sa bonté, ne parle plus, souvent, que de loin et à voix basse aux oreilles qui s'éloignent, et surtout à celles qui se ferment. Somme toute, cet ange, le bon ange, est pour chacun de nous

le sacrement vivant, conscient, actif, de cette Providence divine à qui rien n'échappe parce qu'elle est l'œil d'une science infinie, et que tout intéresse parce qu'elle est le regard d'un amour qui n'a point de bornes. Et quand, après des années et des années de si fidèle et touchante assistance, sonne, pour celui que l'ange a gardé, l'heure des derniers combats, plus que jamais cet ami céleste est debout; prières, soins, secours de toute sorte, tout se redouble alors ou plutôt se centuple. Nul mieux que lui ne sait à quel point il importe à chacun de nous de mourir dans la paix de Dieu, c'est-à-dire dans son amitié. Il obtient alors à son protégé des grâces nombreuses et merveilleuses; il plane sur lui pendant qu'il agonise, lui adoucit le dernier passage, et, le passage franchi, le présente encore, dit-on, au tribunal de Dieu. Si au sortir du jugement il peut conduire l'âme dans le ciel, rien ne saurait exprimer sa joie; si elle descend en purgatoire, il l'y escorte, et nous ne sommes pas sûrs que Dieu ne lui donne point congé de l'y aller visiter quelquefois; que si elle tombe plus bas encore, je ne sais... l'ange doit alors regarder Jésus-Christ; et comme il voit que le visage du Christ reste doux et serein, lui aussi se tient dans une tranquillité profonde, et continue avec une joie de bienheureux ce cantique d'adoration, de louanges et d'actions de grâces que, depuis qu'il existe et malgré ses emplois, il n'a jamais cessé de faire monter vers Dieu.

Je vous laisse, ô mères chrétiennes, avec ces pensées, ces espérances, ces certitudes. Renouvelez-vous dans la foi aux bons anges; rendez-leur fidèlement vos devoirs; apprenez à vos enfants la piété qu'ils leur doivent; puisez dans cette doctrine une lumière et un appui pour votre tâche de mère, et enfin et par-dessus tout bénissez et aimez ce Dieu dont on n'a jamais fini de raconter les bienfaits.

CINQUANTE-TROISIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

I.

SUR LES RAPPORTS DES BIENHEUREUX DU CIEL AVEC LA TERRE.

Mori lucrum.
Il y a un gain dans la mort.
PHILIPP. I, 21.

Que fait le ciel de ce que la terre lui donne ? Il prend chez nous ce qu'il y a de meilleur ; nous rend-il quelque chose ? Ceux qu'il gagne, les perdons-nous ? Pour les élever en dignité, leur ôte-t-il toute influence ? Pour les établir avec Dieu dans un rapport plus saint, rompt-il tout lien entre eux et nous ? L'éternité fait-elle la guerre au temps ? Dieu et le monde sont-ils comme deux antagonistes, dont l'un ne puisse avoir une joie sans que l'autre soit dans le deuil ? Chaque fois qu'un saint meurt, Dieu s'enrichissant d'un adorateur, la création est-elle appauvrie d'une force ?

L'esprit le demande, le cœur s'en inquiète. C'est une question qui nous regarde tous. Nous sommes de la famille humaine ; à ce titre nous sentons le besoin de savoir ce que

sont devenus, pour l'humanité, des êtres qui furent son plus beau lustre. Puis, dans cette grande famille, nous avons notre famille spéciale : famille naturelle des parents, famille adoptée des amis. Quand la mort nous les a ravis, comment ne pas se demander : que nous sont-ils ? que leur sommes-nous ? jusqu'où sont-ils morts ?

L'Église, ô mères chrétiennes, répond à cette question qui peut-être vous touche plus que d'autres, puisque un plus grand nombre d'êtres se trouvant reliés à votre vie, il y a plus de chances pour votre cœur d'être souvent atteint par les coups de la mort. A quelle question, du reste, si elle est sage et humble, l'Église ne répond-elle point ? Elle sait tout ce qu'il nous importe ici-bas de savoir : Dieu lui-même le lui a appris ; ce qu'elle sait, elle nous le dit : Dieu lui-même le lui inspire. Elle répond donc à nos sollicitudes et, en nous éclairant, nous apaise.

Quelle est sa réponse ? Une fête, c'est-à-dire un jour de félicitation et de joie, un jour comme, parmi nous, tous les évènements heureux en amènent ; un jour comme ceux qui suivent les délivrances, les victoires, les traités, les succès de tout genre. L'Église ordonne que l'entrée et le séjour des saints dans le ciel soient célébrés chez nous par une fête. Par là même elle nous déclare que ce que Dieu nous ôte, il nous le prend sans jalousie et ne le garde point avec avarice ; que les surcroîts de lumière accidentelle que reçoit la cité d'en haut n'épaississent pas les ombres de la nôtre ; qu'au contraire, si un astre nouveau brille dans le firmament des âmes, notre nuit en devient moins obscure ; que les conquêtes du Père sont le bien des enfants ; que pour être à Dieu davantage, nos saints n'en sont que plus à nous ; que dans la proportion même où ils s'élèvent par la sainteté, ils s'étendent par la charité ; qu'en somme toute mort chrétienne est *un gain* merveilleux ; non seulement pour Dieu à qui cette mort assure la possession parfaite

d'une créature éternellement aimée et désirée, laborieusement cherchée, chèrement achetée ; non-seulement pour cette créature élue, à qui sa mort livre pour jamais le souverain bien en jouissance ; mais aussi pour nous tous, qui, dans chaque bienheureux acquérons un ami et un protecteur, un parent de grâce et un médiateur, un frère inséparablement uni, inaltérablement fidèle, incomparablement dévoué et un intercesseur zélé, infatigable, toujours écouté, toujours agréé, toujours efficace. *Mori lucrum* : il y a un gain dans la mort.

C'est la lumière et la consolation que je voudrais vous donner aujourd'hui. Le monde gagne à donner à Dieu ; les saints qui demeurent dans les cieux sont encore utiles à la terre. Les saints nous aiment, les saints nous aident. Ils nous aiment parce qu'ils sont bons, ils nous aident parce-qu'ils sont puissants : d'où vous tirerez vous mêmes cette conclusion facile, que vous devez aimer beaucoup ces amis, et recourir souvent à ces intercesseurs.

I. Le glorieux état des saints dans le ciel, loin de les séparer de nous, les unit à nous davantage. Les saints nous aiment : ils nous aiment parfaitement, ils nous aiment immensément, ils nous aiment nécessairement ; et puisque la charité, qui est comme le fond de leur état, embrasse Dieu et la créature dans un amour unique, je n'avancerai rien de trop en disant que l'essence de leur gloire et de leur béatitude, c'est aussi qu'ils nous aiment.

Nous lisons dans le livre des Nombres que les Israélites, envoyés par Moïse pour explorer la Palestine, calomnièrent, au retour, cette contrée bénie. *Detraxerunt terræ.* « La « terre que nous venons de parcourir, dirent-ils, dévore « ses habitants : *Terra quam lustravimus devorat habi-* « *tores suos* » [1]. C'était un mensonge qu'inspirait une

1. Nombr. XIII, 33.

« lâcheté : et comme « tout ce qui arrivait à ce peuple « était figuratif », [1] cette calomnie en prophétisait d'autres.

Celle du monde contre le christianisme d'abord. On a dit aussi de la grâce, de l'Église, de la terre promise des âmes, « c'est une terre qui dévore tout ». Le christianisme n'est qu'une immense confiscation de l'homme faite par l'Église au nom de Dieu : confiscation de la raison par la foi, de la liberté par l'autorité ; du cœur par le détachement ; des sens par la pénitence ; de l'activité par le désenchantement des buts terrestres, des fortunes par l'aumône et les fondations pieuses, du pouvoir politique par la théocratie ; de la nature enfin tout entière, si vive, si charmante, si florissante, par le sombre dogme du sacrifice et le culte d'un Dieu crucifié. En somme, la grâce, l'Église, le surnaturel enseigné, le surnaturel institué, c'est, sous une double forme théorique et pratique, doctrinale et gouvernementale, une même puissance terrible et toujours affamée. Tout ce qu'on lui livre, tout ce qu'on lui laisse prendre, tout ce qu'on ne lui arrache point, elle l'engloutit. « Cette terre dévore ses « habitants ».

La vérité trace la route au mensonge. La grâce figure la gloire comme la loi figurait la grâce. L'esprit qui a calomnié la grâce devait donc aussi calomnier la gloire. Il n'y a pas manqué et n'a même point varié son thème. « *Detra-* « *xerunt terræ* : ils ont médit de cette terre ». Les protestants ont dit du ciel, l'éternelle terre promise : c'est une région de feu qui « dévore tous ceux qui l'habitent ». Dieu consomme les saints, Dieu les absorbe. S'ils ne sont plus à eux, comment sont-ils à nous ? S'ils sont des dieux, comment sont-ils encore des hommes, et quel souci gardent-ils des choses d'ici-bas ? « ils ignorent nos affaires et ne se

1. I Cor. x, 11.

mettent nullement en peine de ce qui se passe sous le soleil ». Je vous cite là un passage de ce qu'ils appelaient jadis une confession de foi [1]. C'est pourquoi s'occuper des saints, les honorer, les invoquer surtout, attendre d'eux un souvenir, un regard, un secours, outre que c'est faire à Dieu une injure et à l'unique médiateur, qui est le Christ, un larcin, c'est rêver l'impossible et s'égarer dans la superstition.

Pieuses chrétiennes, le mal a menti. Il ment toujours. La Palestine, au lieu de dévorer ses habitants comme une ennemie, les devait nourrir comme une mère. Loin de dévorer l'homme et de l'annuler, la grâce de Jésus-Christ, l'Église de Jésus-Christ le vivifie et le perfectionne ; loin de le confisquer, elle le féconde. Le péché rend l'homme exclusif ; la nature le laisse à peu près particulier ; savez-vous jusqu'où la grâce l'étend ? jusqu'à l'universel. La grâce est ce qui ajuste l'homme à la mesure de Dieu, laquelle est le Christ Notre-Seigneur ; et c'est pourquoi la grâce se nomme aussi chez nous la justice. Tout vrai chrétien, tout catholique par conséquent, et par cela seul qu'il l'est, « n'est plus « avec Dieu, dit saint Paul, qu'un seul et même esprit »[2] ; il devient donc comme Dieu, autant que le peut une créature, le bien de chacun et de tous. Je pourrais le prouver ; mais je m'assure qu'ici une telle démonstration est parfaitement inutile.

Je dis donc : qu'en concluez-vous pour la gloire ? Car vous pouvez conclure. La gloire n'est que la grâce à son état parfait, comme la grâce n'est que la gloire à son état élémentaire. Si l'élément donne déjà à l'homme, à son esprit pour connaître, à son cœur pour aimer, une proportion divine,

1. Res nostras ignorant et ea quæ sub sole fiunt minimè curant. *Confess. Gallican.* art. XXIV citée par Mœlher dans sa *Symbolique*. T. II. Liv. I chap. 6. § 53. *Traduction Lachat.*

2. I Cor. VI, 17.

la perfection, que fera-t-elle de lui ? Si l'aurore est éblouissante, que sera le plein jour ? Si l'arbuste abritait un peuple, l'arbre grandi et épanoui, à qui ne servira-t-il pas de refuge ? Si le monde gagne, comme il est évident, à ce qu'un homme passe du mal au bien, de la vie naturelle à la surnaturelle, et dans l'ordre surnaturel même, du précepte au conseil ; si ça été un incontestable et immense gain pour l'Église qu'Augustin converti embrassât l'absolue continence et se dévouât au sacerdoce, lorsque, pécheur hier, il pouvait aujourd'hui rester un homme honnêtement marié, professant les belles lettres ; si la terre s'est enrichie le jour ou François d'Assise se dépouilla de tout devant son père, pour pouvoir dire à Dieu d'un cœur plus libre : « Notre « Père qui êtes aux cieux » ; si les hommes ont acquis quelque chose quand Vincent de Paul quitta sa famille, quand Ignace de Loyola déposa son épée, ou quand François Xavier descendit de sa chaire ; si enfin l'ascension d'un enfant d'Adam, quel qu'il soit, dans la grâce est un profit pour tous ses frères, quelle fortune pensez-vous que leur soit son entrée dans la gloire ? Nous n'aurions pas d'autre lumière pour juger la doctrine protestante sur ce sujet du ciel et des saints, nous serions en mesure de la déclarer calomnieuse. *Detraxerunt terræ.* Non ! quand c'est Dieu qui est le peintre, le tableau ne peut pas être moins beau que l'esquisse. Si le parvis du temple est doux, le sanctuaire l'est jusqu'aux délices. La grâce, au lieu de nous ôter nos frères, nous les donne ; c'est assez : je sais à n'en douter point que la gloire nous les livre. Ils nous aimaient ici ; ils nous aiment donc là-haut bien davantage.

Et comment feraient-ils pour ne nous aimer point ? Quel est le fond de leur état ? Je vous l'ai dit, la charité. Et qu'est-ce que la charité, surtout au degré où ils la possèdent ? Une très parfaite union avec le Christ et, par le Christ, une vraie consommation en Dieu. Or, le Christ

nous aime-t-il ? Certes, il est consommé en Dieu. Il n'y a ni homme, ni ange, même dans la gloire, qui soit uni à Dieu et consommé en Dieu comme Jésus l'était, même aux jours de sa vie mortelle. Pour qui de vous cet homme-Dieu est-il sans amour ? Pour qui d'entre vos frères ? Y a-t-il un homme au monde depuis Adam, y en aura-t-il jusqu'à la fin des siècles, qui se trompe en disant du Christ, comme Saint Paul : « Il m'a aimé et s'est livré pour moi ». Jusqu'où livré ? Jusqu'à la mort. Quelle mort ? Celle de la croix. Je ne vous demande point si le Christ aime les hommes, je vous demande qui les aime comme lui ? « Ah ! disait-il un jour à Sainte Catherine de Gènes, si tu savais combien j'aime une âme ! mais ce serait la dernière chose que tu saurais en ce monde, car en l'apprenant, tu mourrais d'éblouissement et de joie ». Quoi donc alors ? Quand les saints sont unis à ce Christ, unis intimement, unis indissolublement ; quand ils sont devenus ses membres, vivifiés et régis par son Esprit, qui est comme leur chaleur vitale, ils commenceraient de se refroidir, et n'auraient plus pour nous que des sentiments d'étrangers ?

Et la divinité qui, au dire de l'apôtre, est « la tête de ce « Christ » [2] et, par là, le chef de ses membres ; la divinité qui, écrit encore Saint Paul, « est toutes choses dans tous « les saints » [3] qu'est-elle par rapport à nous, qu'est-elle en elle-même ? Saint Jean l'enseigne, et que de fois nous vous avons répété ce doux enseignement : « Dieu est amour » [4]. Concevez-vous qu'on soit plongé dans l'amour, consommé par l'amour et qu'on soit sans amour ? Qu'on aime Dieu, et d'un amour parfait, sans aimer tout ce qu'il aime et parce qu'il l'aime et comme il l'aime ?

1. Galat. II, 20.
2. I Cor. XI, 3.
3. Ibid. XV, 28.
4. I Jean IV, 16.

Ah! disait-il admirablement saint Augustin : « Quiconque, parmi les anges, aime ce Dieu là, je suis bien sûr qu'il m'aime [1]. » Il le disait des anges, il faut le dire des hommes; car leur condition est pareille en ceci. Oui, « comme quand le corps se meut, son ombre le suit nécessairement, quiconque a l'amitié de Dieu a de nécessité celle des anges et des âmes ». Ainsi s'exprimait Origène [2]. Et saint Bernard! « Écoutez ces paroles : son frère Girard vient de mourir, frère selon la nature, frère dans la grâce, frère en religion, frère aimé entre tous. « Que suis-je pour toi maintenant, s'écrie le saint abbé de Clairvaux? Que ressens-tu pour moi, moi que tu semblais aimer uniquement sur la terre? Que je voudrais le savoir! Peux-tu penser encore aux malheureux, entré que tu es dans l'abîme de la lumière pure et comme noyé dans l'océan des éternelles félicités? Peut-être que, me connaissant hier encore selon la chair, tu ne me connais plus ainsi maintenant. Peut-être qu'introduit dans les puissances de Dieu, tu as tout oublié, excepté sa justice. Mais non; tu es uni à Dieu, tu es rempli de Dieu; ce qu'il aime, tu l'aimes donc; ce qu'il sent, tu le sens. Dieu est amour : plus tu es en lui, plus tu lui ressembles. Il est vrai qu'il est impassible, mais il n'est pas sans compassion. C'est donc une chose inévitable que tu sois miséricordieux, toi qui est comme enraciné dans la miséricorde, encore que la misère ait pour jamais fui loin de toi. Ton amour n'est pas diminué, mais il est transformé. Ce qui s'y pouvait glisser d'infirme, tu l'as rejeté; mais ce qu'il avait de tendre et de bon, tu l'as conservé. Enfin, Dieu même l'a dit, la charité ne peut jamais mourir [3]. »

Et je dirai : comment ne nous aimeraient-ils pas? « Est-

1. Quisquis angelorum diligit hunc Deum, certus sum quod et me diligit. S. Augustin. De verâ religione.
2. Origen. Contra Celsum. Lib. v.
3. Saint Bernard. Serm. xxvi. In Cantic.

« ce que le Christ est divisé [1] ? » Les saints sont du Christ et dans le Christ ; mais nous, ne sommes-nous pas aussi du Christ et dans le Christ ? Cette doctrine vous est familière. Nous sommes les temples de Jésus-Christ comme les saints, ses membres comme les saints ; membres infirmes, il est vrai, membres militants et méritants, tandis qu'ils sont ses membres affranchis et glorieux ; mais véritablement nous sommes ses membres et ne formons avec eux qu'un seul corps couronné du même chef adorable. *Vos estis corpus Christi et membra de membro* [2]. Quelqu'un hait-il sa propre chair ? Personne ; au contraire, « chacun l'aime et en prend « soin [3]. » Si cela est vrai d'un corps charnel, combien plus d'un corps spirituel ? Il y a plus : si dans un corps il y a une partie plus soignée, n'est-ce pas celle qui souffre ? Telle est la loi de l'amour, et le seul instinct le révèle. Si le pied reçoit une blessure, est-ce que l'œil ne le regarde pas aussitôt avec sollicitude ? Est-ce que la main ne s'empresse pas à le soulager ? Est-ce que le corps tout entier ne s'incline pas vers lui ? Ce que l'on sait déjà d'instinct, croyez-vous qu'on puisse l'ignorer dans la gloire ? Nous sommes la partie basse, malade, endolorie de ce corps sacré de Jésus dont les saints sont les yeux clairvoyants et paisibles. Plus nous souffrons, plus ils nous regardent et s'appliquent à nous faire du bien. Et puisque, en Jésus-Christ, nous ne sommes qu'un avec eux, en nous aimant, il est clair que c'est eux-mêmes qu'ils aiment.

Vous étonnerai-je en vous disant jusqu'où, en nous aimant, c'est eux-mêmes qu'ils aiment ? En vérité, *ils ont besoin de nous !* Nous aimant à tant de titres, et de tant d'amours à la fois, amour de religion, amour de charité, amour d'amitié fraternelle, amour de sympathie, de compas-

1. I Cor. I, 13.
2. Ibid. XII, 27.
3. Éphes. V, 29.

sion et de miséricorde, amour de complaisance, amour de bienfaisance, ils nous aiment encore d'un amour de désir et de convoitise ; comme notre corps affamé aime le pain, comme nos lèvres altérées aiment l'eau vive, comme nous aimons enfin tout bien qui nous complète.

Saint Paul dit que « toute créature gémit et enfante « jusqu'à cette heure »[1], et il en sera ainsi tant qu'il y aura des heures. Le ciel est aussi une créature : dirons-nous que dans le ciel il y a des gémissements ? Saint Ambroise n'a pas craint de le dire [2]. Toujours est-il que le ciel est dans l'attente. Non-seulement toute âme attend là-haut la résurrection de son corps, mais il y a de grands vides dans la cité de Dieu ; l'armée céleste n'a point tous ses soldats ; des parties manquent au concert de la Jérusalem d'en haut, des convives au festin qui y demeure éternellement servi, des invités aux noces qu'éternellement aussi, on y célèbre. Le temple de Dieu n'a pas toutes ses pierres, son image créée n'a pas tous ses traits. Le Christ n'est point achevé ; il a faim de sa plénitude. Oui, Jésus-Christ lui-même qui, du côté de Dieu, est rempli jusqu'au comble, du côté de ses frères il soupire. « Non seulement la joie des saints n'est pas actuellement parfaite, écrit saint Julien de Tolède, mais Jésus-Christ lui-même n'estime pas son bonheur complet tant qu'il lui manque encore des membres [3]. » Il a, comme aussi chacun des bienheureux, l'essence et même l'intensité de sa béatitude, il n'en a pas toute l'extension. De sorte que nous importons à la félicité des saints, à la joie de Jésus, à l'intégrité de sa récompense, à la perfection de son

1. Rom. VIII, 22.
2. Epist. XXII.
3. Non est sanctis perfecta lætitia donec pro erroribus nostris dolent et lugent peccata... Et quantò magis Dominus et Salvator noster, qui caput est totius corporis, non sibi ducit perfectam esse lætitiam donec ex membris aliquid corpori suo deesse videt. Julian. Tolet. Prægustat. Lib. II, c. 28.

succès, à la splendeur de son triomphe. Sans nous, et jusqu'à l'entrée dans le ciel du dernier des prédestinés, la Trinité divine, qui n'est que gloire et béatitude, n'a ni toute cette béatitude, ni toute cette gloire qui lui doivent venir du dehors, et en vue desquelles elle a créé, racheté et sanctifié le monde. O Dieu ! être si petit et avoir une telle importance ! N'être rien en soi-même et tenir le ciel en suspens ! « Les saints m'attendent, disait David, jusqu'à ce « que vous m'ayez payé mes services [1]. »

Mais vous pouvez compter à présent, pieuses et heureuses servantes du Christ, les souffles divers et puissants auxquels s'allume et s'entretient l'amour des saints du ciel pour leurs frères de la terre ; la volonté de Dieu, sa loi, son exemple, la perfection de leur état, l'imperfection et les périls du nôtre ; leur unité de vie avec Jésus, leur union de nature et de grâce avec nous, leur zèle jaloux pour l'honneur de leur chef, leur ineffable amour pour Dieu, et leur charité pour eux-mêmes. Allez, fidèles chrétiennes, ne pleurez plus tant vos morts, s'ils ont eu ce bonheur suprême de mourir dans le Seigneur. Je le dis même de vos enfants, s'il a plu à Dieu de vous les prendre. Chacun d'eux, en partant, a pu dire, comme Jésus, qu'il allait trouver et embrasser : « Il vous « est expédient que je m'en aille [2]. » « Vivre pour moi dé- « sormais, c'est le Christ [3] ; je gagne donc à cette mort qui m'assure une telle vie ; et vous aussi vous y gagnez, puisque si vous m'aimez, vous voulez mon bonheur, et que, vous aimant plus que jamais, je pourrai bien mieux vous servir. « *Mori lucrum.* La mort nous est un gain. »

Aimez les saints, ô mères chrétiennes, honorez-les, priez-les. C'est une source infinie de consolations que leur culte ; mais c'est aussi un culte divinement sanctifiant et fécond,

1. Psaum. CXLI, 8.
2. Jean XVI, 7.
3. Philipp. I, 21.

car ces amis fidèles sont tous des protecteurs puissants et d'assidus, dévoués et efficaces intercesseurs. C'est ce que je dois maintenant vous montrer.

II. Les saints nous aiment, avons-nous dit; or, avant tout comment comprendre un amour inactif? L'amour est un mouvement : même en Dieu c'est un souffle : *Spiritus*. La plante aime le soleil, elle se tourne vers lui; la fleur aime la rosée, elle lui tend son calice; le cœur va à son trésor. Et même après qu'il l'a trouvé, n'agissant plus pour le chercher, il agit encore pour en jouir. La jouissance, qui semble un repos, est l'acte par excellence. La béatitude des saints, dit le Docteur angélique, c'est un acte. Dieu est un acte pur. Il n'y a pas d'amour inactif.

Mais s'il n'y a pas d'amour inactif, peut-être que l'action de l'amour demeure inefficace. Je demande : y a-t-il quelque part une action inefficace? On rencontre des êtres qui, ayant la puissance d'agir, n'agissent point : ce sont les paresseux; il y en a qui possédant aussi cette puissance, la réduisent en acte, mais ne l'exercent point assez pour aboutir : ce sont les inconstants, les pusillanimes et les lâches. Mais il ne se trouve personne dont l'action soit vaine et stérile. Toute action est une cause; et la vérité est que l'amour est la grande force. Au fond c'est lui qui a tout fait, c'est lui qui fait tout sur la terre. On n'obtient guère que ce qu'on cherche; on ne cherche que ce qu'on veut; on ne veut que ce qu'on aime. S'il y a quelque chose ici-bas qui compense un peu la douloureuse disproportion qui existe naturellement entre nos facultés et nos désirs, c'est bien l'amour. Même les faibles, il les rend forts. Mais dans le ciel il n'y a pas l'ombre d'une disproportion. C'est la région de l'harmonie, tout y est en ordre et en équilibre. On y peut tout ce qu'on veut, et si l'on n'y peut pas une chose, on ne peut plus même la vouloir. Nous savons que les saints

nous aiment ; nous savons donc aussi qu'ils nous aident.

Leur état, disons-nous, c'est la béatitude. Ce mot est celui que la théologie juge le moins impropre à traduire un état que la foi nous montre inénarrable. Qu'est-ce qu'une béatitude où, aimant quelqu'un davantage, on pourrait moins pour lui ? Non, non, tout est d'accord et de niveau en eux ; et si l'amour qu'ils avaient ici-bas reçoit là-haut des surcroits sublimes, le pouvoir dont ils jouissaient déjà reçoit d'immenses extensions.

Est-ce que le saint ne pouvait rien sur la terre ? Je parle du plus humble comme du plus élevé. Il pouvait tant que Dieu seul, en vérité, était capable de mesurer tout-à-fait sa puissance. Et que pouvait-il? Prier d'abord.

La prière, mères chrétiennes, savez-vous bien ce que c'est ? Le monde est plein de forces ; de forces telles que quand la science vient à les calculer, l'esprit est saisi de vertige ; et celles qu'on peut calculer sont de beaucoup les moindres, puisque les spirituelles échappent à nos supputations. Elle est grande la force qui tient les flots unis aux flots dans le lit d'une même mer : la prière est une force plus grande, puisqu'elle divise ces flots et y ouvre une voie ferme et large à laisser passer tout un peuple [1]. Elle est plus étonnante encore la force qui fait rouler notre globe autour de son soleil : la prière la surmonte, car sans que l'ordre universel en soit troublé, elle retient ce globe enchaîné l'espace de douze heuree [2]. Les démons sont une force incomparablement plus indomptable, la prière les chasse et les lie. Il y a une force plus invincible, ce semble, que les démons ; c'est la mort ; la prière la retarde, l'écarte et parfois la contraint de rendre ses proies. Je ne cite rien de particulier, ouvrez nos Écritures, lisez les histoires authentiques de nos saints ; les faits sont innombrables.

1. Exod. XIX. Josué III.
2. Ibid. X.

Qu'y a-t-il ici-bas de plus fort que la mort? L'amour et, par la même aussi, la haine qui n'est qu'un amour retourné. Une âme qui aime, une âme qui hait, vous savez bien qu'elle brave la mort et en rit parfois comme d'un jeu. Nous avons vu, pourtant la haine céder à la prière. Étienne prie, Saul devient apôtre [1]. Monterons-nous encore ? Au-dessus des forces de l'homme, il y a celles de Dieu, les pensées de Dieu, ses volontés, ses décrets. Chacun avoue qu'ils sont irrésistibles. La prière ici va sans doute rester interdite, et comment espérer une victoire là où la lutte elle-même semble une folie ? La prière n'hésite pas cependant, elle s'arme, elle s'avance : Dieu l'entendant venir, cette force hardie et singulière, Dieu sentant ses atteintes et pour ainsi parler son étreinte, lui crie : « Laisse-moi : *Dimitte* « *me* [2] : » ne me fais point ainsi violence ; c'est une chose arrêtée, je veux châtier ce peuple ; la mesure est comblée, ma patience est à bout ; l'ordre est sorti de mes lèvres, et j'ai déjà remis le glaive à mes anges. La prière n'écoute pas, ou si elle écoute, elle fait comme si elle n'entendait pas ; elle persiste, elle s'obstine, elle combat. O filles du Christ, elle vient à bout de Dieu, triomphe de sa volonté, désarme sa puissance, et l'oblige à faire tout ce qu'elle lui a demandé : Va donc, dit-il à Moïse ce Dieu vaincu : va, « à cause de toi je leur fais grâce : *Dimisi juxta verbum* « *tuum.* » [3]

Quoi donc alors ? Si les saints peuvent cela dans leur infirmité, que ne peuvent-ils pas dans leur force ? S'ils peuvent cela quand ils sont pécheurs, quand ils tombent sept fois le jour [4] quand ils sont forcés de dire : « Père, remettez- « nous nos dettes, ne nous induisez point en tentation,

1. Act. VII, 59.
2. Exod. XXXII, 10.
3. Nombr. XIV, 20.
4. Prov. XXIV, 16.

« délivrez-nous du mal [1] ; » maintenant que toutes leurs dettes sont soldées, que la tentation ne saurait plus les atteindre et que tout mal a fui loin d'eux, que pensez-vous qu'ils puissent ?

On dira peut-être, on a dit : mais comment, dans leur gloire, savent-ils nos besoins ? Et si nous les leur exposons, comment peuvent-ils nous entendre ? Et quand nous ne saurions point comment, qu'importe ? Quel comment savons-nous ? Lorsque la nature parle et que bon sens crie, attendons-nous, pour agir, de savoir le comment des choses ? attend-on pour manger son pain de savoir comment il nourrit ? Les saints du paradis ne nous verraient pas, ils ne pourraient plus nous entendre, il semble que le souvenir de la terre suffirait. Car enfin nos misères d'aujourd'hui étaient les leurs hier. Ils ne les sentent plus, c'est vrai, mais pourquoi les oublieraient-ils ? « En Dieu, dit Saint-Bernard, on apprend ce que l'on ignore, on ne désapprend pas ce qu'on sait. » [2] Est-ce que le souvenir de l'Égypte ne demeure pas dans la terre promise, ne fut-ce que pour rendre plus doux le séjour en ces lieux bénis ? Et comment, s'ils ne se souviennent plus des maux de l'exil, les saints rendent-ils à celui qui les en a tirés une justice suffisante et une équivalente action de grâces ? Mais, sachez-le bien, ils nous voient. De quelque manière que ce soit, car plusieurs sont possibles, tenez pour certain qu'ils nous voient. Et comment ne nous verraient-ils pas, disent les Pères, ceux qui voient celui qui voit tout ? [3] Et de même qu'ils nous voient en lui, en lui, ils nous entendent.

Ils prient donc. Ils prient d'abord selon les desseins et les désirs de Dieu ; et quand les nôtres sont selon Dieu,

1. Matth. VI, 12.
2. Serm. II de S. Victore.
3. Quid de his quæ scienda sunt nesciunt qui omnia scientem sciumt? S. Gregor. magn.

ils prient selon nos desseins et nos désirs. Ils prient toujours selon nos vrais besoins. Ils prient pour nous lorsque nous les prions. Un homme ne se met point à genoux qu'il n'entre dans un concert déjà formé de supplications excellentes et qui attendaient la sienne pour l'entourer et l'accréditer. Prier, c'est s'accorder avec le ciel, et quand vous avez fini de prier, croyez que le ciel prie encore. Je vous disais tout à l'heure que l'état des saints, c'est d'aimer : je dis maintenant que, jusqu'à la fin des temps du moins, leur état, c'est d'intercéder. Ils prient comme Jésus-Christ, rien que par leur attitude. Ils sont comme Jésus-Christ « une « interpellation vivante » [1]. Leur présence devant le trône de la majesté divine, c'est un cri que rien n'interrompt, *die ac nocte clamantes et requiem non habentes* [2] : cri incessant d'un amour immuable ; cri de bénédiction pour Dieu, cri d'intercession pour la terre. Ils prient donc, et c'est là leur premier pouvoir.

Ils en ont un second qu'ils avaient même en ce monde. En ce monde ils n'obtenaient pas seulement, en priant, des biens et des secours célestes, ils conféraient souvent eux-mêmes les grâces qu'ils avaient obtenues. Ils n'usaient point seulement de cette force qui est la prière, eux-mêmes étaient des forces. Ils étaient rois, ils étaient prêtres.

Le baptême est une royauté, le baptême est un sacerdoce. Or, le saint n'est pas autre chose qu'un homme qui, dans sa vie, donne pleinement raison à son baptême ; un homme qui est en fait, tout ce que, par son baptême, il est en puissance et en droit.

Les saints sont rois. Tout roi commande. Les saints commandaient donc ici. Comment? D'abord par cette autorité que donne la sainteté : autorité incomparable qui courbe les âmes par le respect et les enchaine par l'amour.

1. Hébr. VII, 25.
2. Apoc. IV, 8.

Ils commandaient par la parole : non qu'ils fussent toujours éloquents, mais il y avait dans leurs mots les plus simples une vertu dont l'éloquence toute seule n'a jamais surpris le secret. Ils commandaient par leurs exemples, parole vivante, intelligible à tous et pratiquement persuasive pour toute âme bien disposée. Ils commandaient par leur influence, entrant, par le seul fait de leur union étroite avec Dieu, et souvent sans le savoir eux-mêmes, entrant, dis-je, comme motif puissant, parfois comme raison décisive, dans le tour favorable que Dieu donnait aux événements, dans les sages desseins qu'il inspirait aux princes, dans le succès qu'il accordait aux entreprises, dans les bénédictions qu'il faisait pleuvoir sur les empires. Car, sachez-le, ô chères servantes du Christ, dans ces conseils profonds où Dieu règle les affaires humaines, il tient souvent plus compte d'un saint caché à tous les yeux, et peut-être enseveli sous le mépris du monde, que des combinaisons des politiques, des intérêts temporels d'un pays, je dirai même des vertus naturelles d'un peuple.

Le saint était roi; il était prêtre; et, comme tel, j'aurai raconté d'un mot son action quand j'aurai dit qu'il dispensait la grâce. Quelle que soit d'ailleurs sa condition terrestre, et sans préjudice aucun de la hiérarchie sacrée, le saint est ici-bas l'organe de Dieu, « le ministre de Dieu « pour le bien » [1]. Il rayonne comme une lumière, il échauffe comme un foyer, il soulève, il délivre, il entraîne. Les saints sont les artères de ce grand corps mystique dont Jésus-Christ est le chef et dont l'Esprit de Dieu est l'âme. Le monde, qui n'a été créé que pour les saints, ne vit que par les saints.

Or, dans le ciel où tout est sacré, où nul n'entre s'il n'est digne d'occuper un trône, non-seulement ces rois

1. Rom. XIII, 4.

demeurent et ces prêtres fonctionnent, mais tel est l'accroissement de leur principauté, que, selon le Psalmiste, elle dépasse ce que nous aurions jugé qu'elle doit être, et nous semble « un excès » : *nimis honorificati sunt amici tui, Deus* [1]. Oui, les saints du ciel sont puissants pour la terre; oui, tous les bienheureux nous sont divinement bienfaisants. La raison chrétienne se tairait, nous aurions encore l'expérience. Je ne dis rien de leur vie, si utile à qui l'étudie; rien de leurs écrits, si salutaires à qui les médite; rien même de leurs œuvres et de leurs institutions dont la société humaine jouit encore. Je parlerai de leurs os, et mon dernier témoin, ce sera leur poussière.

La cendre de nos saints guérit journellement les malades; elle rend l'ouïe aux sourds, la vue aux aveugles, le mouvement aux perclus, la lumière à l'intelligence, la paix au cœur, la joie à l'âme, l'espoir aux désolés, le repentir et le pardon aux pécheurs. Le tombeau des saints partage avec la chaire et l'autel catholiques le don de convertir les âmes à Dieu. Dites ce que vous pensez du pouvoir que possède en paradis l'être capable de mériter une telle gloire à la poudre même qu'il a sanctifiée!

Ah! si nous avions plus de foi, nous verrions des merveilles. Si nous connaissions mieux les saints, si nous les invoquions avec plus de piété et de confiance, si nous menions une vie plus semblable à la leur, si nous laissions dans nos cœurs la place libre pour leurs bienfaits, après avoir fait dans nos esprits la place libre à leur souvenir, jusqu'où se rapprocheraient-ils de nous? Jusqu'où sentirions-nous leur assistance, ou même leur présence? Ce que je sais, c'est que saint Basile défunt visitait saint Grégoire de Nazianze, que saint Paul instruisait saint Thomas, et saint Jean, sainte Catherine de Sienne; ce que je sais, c'est que sainte Thérèse donnait de là-haut des avis

1. Psaum. CXXXVIII, 17.

à ses filles. Quel catholique ignore assez l'histoire des saints pour ne pas savoir que ces sortes de communications célestes y sont comme innombrables ? « Et quel miracle y a-t-il, écrivait saint Ambroise, à ce que celui-là mérite d'être assisté du ciel qui, par le cœur, vit déjà dans le ciel[1] ? »

On dit parfois dans le monde que le christianisme déflore la vie. Si c'était comme l'automne déflore le printemps, je veux dire en nous donnant les fruits à la place des fleurs, y aurait-il sujet de s'en plaindre ? Mais il n'en est pas même ainsi. Comme l'éternité, dans sa souveraine éminence, renferme toutes les diversités des temps, la grâce aussi contient excellemment tout ce qu'il y a dans la nature de biens variés et successifs. Elle donne les fruits, mais sans ôter les fleurs. Ce champ, qu'on nomme chez nous la dévotion aux saints, est l'un des lieux bénis où poussent le plus abondamment ces fruits encore fleuris et ces fleurs déjà nourrissantes. Si la terre laissait faire le ciel, qui est son premier ami, le ciel qui veut tant rayonner, tant se donner, tant se répandre, le ciel enfin qui est la puissance comme il est la bonté; si nous n'opposions rien à l'action incessante de tous ces bienheureux qui nous chérissent et nous attendent, je ne dis pas que nous ne pleurerions plus ici-bas, mais nos larmes seraient assurément plus rares, et les inévitables seraient toutes fécondes et consolées. Je ne dis pas non plus que nous ne sentirions plus l'exil ; mais cet exil serait moins laborieux et moins amer. Fasse Dieu, ô mères chrétiennes, que cette solennité ravive en vous la piété envers les saints. Vous verrez si je vous ai dit vrai, et si l'Église, votre mère, en vous prêchant ses dogmes, ne travaille pas aussi à votre bonheur.

1. Serm. de Elisæo prophetâ.

CINQUANTE-QUATRIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

II.

DE LA PENSÉE DU CIEL ET DE SON ACTION SUR LES AMES.

Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus.

Je me suis réjoui dans la parole qui m'a été dite : nous irons dans la maison du Seigneur.

PSAUM. CXXI, 1.

Si nous étions simples et sages comme Dieu nous le demande, en nous aidant à le devenir, il nous faudrait très-peu de moyens pour assurer notre persévérance dans la vertu; et trouver ces moyens serait la chose du monde la plus facile. Graver profondément dans son esprit, et surtout dans son cœur, deux ou trois dogmes évangéliques, y penser fréquemment, les regarder aux clartés sans cesse avivées de la foi, pour cheminer pratiquement dans la lumière dont cette bienheureuse foi nous entoure, cela suffirait pour faire de nous des saints. Toute vérité catho-

lique est si remplie de grâce! Dieu est tant dans sa propre parole! Il y est si vivant! Il semble qu'il en soit de chaque parole de Dieu comme de chaque hostie consacrée : chacune contient la divinité tout entière et la contient pour la donner. « Si tu savais le don de Dieu » [1], disait Jésus à la Samaritaine! A qui de nous ne peut-il pas le dire? A qui de nous ne le dit-il pas?

Or, parmi ces dogmes divins que la sainte Église nous propose, et qui nous pourraient divinement transformer, il y en a vingt, il y en a cent que nous pourrions choisir. Deux me frappent entre tous les autres, qu'ils semblent d'ailleurs dominer, comme certains pics dépassent les longues chaînes de montagnes dont ils font cependant partie. Le premier, c'est la sainte Passion du Sauveur; le second, c'est le ciel.

Selon leur tempérament, l'ensemble de leurs attraits, leur vocation de grâce, le degré ou même le genre de leur vertu, les âmes chrétiennes peuvent être très-diversement affectées par l'une ou par l'autre de ces considérations, que l'on peut faire d'ailleurs de mille manières, chacun de ces dogmes ayant toutes sortes d'aspects. Pour celles-ci, et ce seront peut-être les meilleures, la pensée habituelle de Jésus souffrant et crucifié sera la plus émouvante et la plus efficace; pour celles-là, et il est fort possible que ce soient les plus nombreuses, la méditation ordinaire du ciel aura plus de charme et de vertu. Nulle part on n'est plus libre qu'en face de pareils choix. Ce sont deux portions contiguës d'un même pâturage sacré, deux sources sœurs d'où coule une même eau vivifiante, deux fondements où se peuvent appuyer les mêmes espoirs, deux foyers où les cœurs peuvent s'embraser du même amour.

Cette octave où nous sommes est principalement des-

1. Jean IV, 10.

tinée par l'Église à nous remettre en mémoire le grand dogme du paradis. La Toussaint semble être la conclusion de tous les autres mystères chrétiens : elle est comme la moisson qu'ont définitivement poussée tant de germes semés chez nous par le semeur éternel dans cette vie voyagère où son amour pour nous l'a engagé, et dont chaque année ecclésiastique fait repasser le cours sous les yeux des fidèles. Je ne sais quelle vertu de détachement et d'ascension se dégage pour nous de cette fête. Chacune des heures qui s'y succèdent semble nous jeter en passant ce cri éloquent et salutaire : *sursum corda* : « en haut les « cœurs » ! Dieu est là-haut, là-haut est votre fin, là-haut la patrie éternelle. Ames baptisées, âmes divinement ailées, colombes mystiques faites à l'image du Saint-Esprit et animées de son souffle, quittez la terre, volez, montez, et ne vous arrêtez point que vous n'ayez touché la cime où Dieu a placé votre repos.

Il convient de se livrer à ce courant que suit l'Église : c'est pourquoi je voudrais vous parler aujourd'hui de la pensée du ciel et de son action sur les âmes. David était dans ces méditations et subissait cette influence, quand il chantait : « Je me suis réjoui dans la parole qui m'a été « dite : nous irons, nous résiderons dans la maison du « Seigneur [1] ».

Qu'on réfléchisse un instant sur soi-même en face de ce dogme du paradis chrétien : on comprendra qu'il en sort pour nous une grande lumière et une grande force. Sont-ce là des biens précieux, et l'homme qui les possède doit-il s'estimer assez riche ?

I. Avant tout, le dogme du ciel éclaire et notre âme et notre vie.

1. Psaum. CXXI, 1.

Le premier bien de l'homme et le plus nécessaire, assurément c'est la lumière : je veux dire la vérité connue, sinon avec évidence, chose souvent impossible en ce monde, du moins avec cette certitude qui donne la paix à notre esprit, satisfait notre conscience et suffit à régler prudemment notre conduite. Je parle surtout ici de la vérité pratique, qui, aux yeux de tout homme sensé comme au regard de Dieu, est, sans comparaison, la plus importante. Sans doute on a vu et l'on verra toujours bon nombre d'esprits curieux rechercher avec passion les vérités spéculatives et purement scientifiques. S'ils le font à bonne intention et tiennent le compte qu'il faut des données supérieures de la foi, s'en servant comme de garde-fous, sinon comme de fanaux pour éclairer leur route ; si, discrets dans leur étude, ils restent humbles dans leurs découvertes, loin de leur infliger un blâme, il leur faut décerner une louange. Mais la plupart des hommes n'ont point ces éminents besoins intellectuels, et parmi ceux même qui les sentent, combien à qui le temps et les ressources manquent pour y donner satisfaction ! Presque tous se contentent de ce qu'il y a de vérités courantes dans le milieu social où ils vivent : cela fait plus que suffire aux exigences de leur esprit, comme aux nécessités de leur humble existence. Ils marchent avec la foule à la clarté du jour humain, et attendent plus que patiemment les illuminations célestes. Mais si peu d'hommes ont la vocation et le loisir d'être savants, tous ont l'obligation d'être bons, c'est-à-dire de se bien conduire, de se tenir dans la vérité, de marcher dans la justice, d'accomplir enfin librement la volonté de Dieu sur eux. De là, en effet, et non de la science proprement dite, dépendent notre vie et notre valeur morales, dont la conséquence rigoureuse est notre état final et éternel.

Voilà pourquoi, disons-le en passant, quand Dieu a daigné se faire en Jésus-Christ le précepteur du genre humain,

nous taisant tant de secrets qui n'en pouvaient être pour lui et dont la manifestation eût ravi notre curiosité, il borne son enseignement à nous instruire de nos devoirs. — Bon Maître, disent les disciples, « y aura-t-il beaucoup d'âmes « sauvées » ? — « Efforcez-vous, répond Jésus, d'entrer par « la porte étroite, car elle est large la voie qui conduit à la « perdition » [1]. Une solution *pratique*, c'est tout ce que Notre-Seigneur accorde à ces questionneurs indiscrets. — Mais, Maître, quelle sera, du moins, l'heure de votre dernier avénement, de cet avénement qui est le suprême et le plus légitime désir de nos âmes, de cet avénement que vous nous exhortez à demander chaque jour [2], et qui, étant le triomphe absolu du bien, nous donnera, si nous savons le temps qu'il faut l'attendre, tant de patience à supporter le mal et tant de courage à le combattre ? « Cette heure, répond Jésus, nul « ne la sait », ni ne la doit savoir : « pas même moi », qui ne l'ignore point, il est vrai, mais n'ai, pour vous la dire, ni mandat, ni congé [3]. « Ce que je vous dis à vous et à tous, « c'est de veiller », c'est de prier, c'est de vous tenir prêts afin de n'être pas surpris à l'improviste. Vous l'entendez, encore et exclusivement une solution morale. Vous n'en trouverez pour ainsi dire pas d'autre dans l'Évangile ; car ce que Jésus nous y déclare des mystères divins ou humains n'est que pour donner sa base et son objet à cette foi surnaturelle qui, dans l'ordre du salut, est le premier de nos devoirs, la condition de nos mérites et la racine de nos vertus.

Vous le voyez donc, c'est dans la sphère de la moralité pratique qu'il est surtout indispensable de posséder la vérité, et périlleux, par conséquent, de manquer de lumière. Mais si, dans cette sphère même, il y a un point qui doit être

1. Matth. VII, 13.
2. Ibid. VI, 10.
3. Ibid. XXIV, 36, 50.

pour nous éclairé, c'est celui de la fin dernière. Nous marchons, et tout marche en nous : cela n'a pas besoin de preuve. Nous ne sommes pas poussés seulement, nous nous mouvons, et à notre guise, mettant, selon qu'il nous plaît, le pied ici ou là. Où aller dès lors ? Où tendre ? Quelle voie suivre ? Tout est là en morale, et, je le répète, la morale est tout [1]. Que sert de marcher sans but, ou, s'il y a un but, de marcher sans l'atteindre ? Reculer, aller et venir, tourner en cercle, cheminer de travers, piétiner sur place, c'est se mouvoir assurément ; mais à quoi bon et qu'y gagne-t-on que de la peine ? La question est d'avancer pour arriver au terme et, avant tout, par conséquent, de connaître le terme. « Grands pas, pas merveilleux, dit quelque part saint Augustin en parlant de certaines belles actions des païens, mais faits hors de la voie », et, partant, vains et inutiles [2]. Le dogme du ciel, vous le comprenez, nous fixe sur tous ces points, et rend ces perplexités impossibles. Le terme, le but, la fin, dernière est au-dessus de nous, de nos sens, de notre raison, de nos conceptions actuelles et presque de nos désirs, qu'elle ne comble qu'en les dépassant. La fin est plus haut que ce qui passe, par-delà la terre et le temps. La fin, c'est une vie supérieure, une vie sans péché, sans douleur, sans combat, sans épreuve ; une vie immuable et éternelle, une vie parfaite, sainte, glorieuse, bienheureuse ; une vie en Dieu, une vraie vie de Dieu, la vie de Dieu, sa vie intime et essentielle, connue, goûtée, participée, possédée par la créature. C'est là la fin : la fin pour tous, en ce sens que Dieu nous y appelle tous, et que Jésus-Christ est mort pour que tous y puissent arriver ; en réalité, la fin de tous les bons, c'est-à-dire de tous ceux qui sont humbles, dociles, fidèles, purs, aimants, persévérants.

1. « Crains Dieu et garde ses commandements, car c'est là tout « l'homme. » Eccle. XII, 13.

2. « Magni passus, sed extrà viam.

Quel jour jeté par là sur cette longue route qui s'ouvre pour nous à la naissance et ne se ferme qu'au tombeau ! Quel principe pour juger ! quelle règle pour discerner ! quelle sûreté pour agir ! Y a-t-il une ombre qui puisse tenir, je ne dis pas devant la splendeur d'un si prodigieux avenir, puisqu'il nous est encore caché et n'est l'objet que de nos espérances, mais devant l'éclat, déjà si vif, de la certitude où nous sommes d'y être divinement destinés ? Notre appui, en ceci, est l'infaillible parole de Dieu. « Moi, moi-même, nous dit-il, « je serai ta récompense infiniment grande[1]. » Où je suis, « ô mon Père, je veux, s'écrie Jésus, que les miens y soient « avec moi [2]. » Ne sentez-vous pas que, comme toute vérité, et plus vite que beaucoup d'autres, celle-ci nous délivre [3] ?

Certes, notre pauvre vie terrestre abonde en servitudes ; presque toutes sont déplorables ; il y en a qui sont pleines d'opprobre et ne peuvent qu'inspirer l'effroi ; plusieurs même semblent formées par les premiers chaînons de ces sombres et infrangibles chaînes qui lient à jamais les damnés. Or, faites-y bien attention, la plupart se rattachent, en principe, à cette servitude de l'esprit que nous nommons l'erreur, surtout l'erreur pratique, et qui est si commune parmi les hommes. Sans doute l'état du cœur a une grande influence ici, mais enfin on est trompé : trompé par des mirages, par la fantasmagorie de ce monde, par les sophismes : de là l'écart, puis l'égarement, puis le péché, puis l'habitude, et le commencement de l'esclavage moral. Le dogme du paradis, qui très-souvent brise les liens déjà formés, a surtout pour vertu d'empêcher qu'il s'en forme. En effet pour qui croit sérieusement à cette fin, toujours si prochaine, pour éloignée qu'elle nous paraisse, que devient raisonnablement tout le

1. Gen. xv, 1.
2. Jean. xvii, 24.
3. Ibid. viii, 32.

reste ? Avouons que, même en face du ciel révélé par Dieu à la foi, le reste ne disparaît pas encore, bien qu'en rigueur de logique il dût pour nous pratiquement disparaître, c'est-à-dire devenir impuissant à obtenir de nous une préférence ; mais à tout le moins il est rangé à l'ordre, réduit à ses proportions vraies, coté à sa valeur, et manifestement cette valeur est petite. Le monde entier dans l'un des plateaux d'une balance et le ciel, c'est-à-dire la béatitude de Dieu, dans l'autre, lequel des deux plateaux montera ? De là jaillit donc une grande lumière.

Plus encore que notre voie et notre vie, notre personne en est inondée. Que nos misères présentes, éclairées de si haut, nous semblent plus laides encore et plus profondes, cela se conçoit ; et le besoin d'en sortir est la suite trop naturelle de cette vue déplaisante, pour qu'on puisse regretter beaucoup la peine qui le produit ; mais qui ne voit qu'ici la vocation domine incomparablement l'état ? Elle fait plus que le dominer ; elle en relève peu à peu les bassesses, en lave les souillures, en guérit les infirmités et le transforme lui-même à la fin en un état céleste.

Et même avant cette transformation, quelle n'est pas la grandeur de l'homme considéré ainsi, non plus dans ce qu'il est, mais dans ce qu'il doit être et commence déjà de devenir ? Ne voyez-vous pas que notre fin divine est la sauvegarde par excellence de la dignité de notre vie et du respect que nous devons nous porter à nous-mêmes, le portant pareillement à nos frères et le leur témoignant ? Comment vivra aujourd'hui celui qui a conscience d'avoir à siéger demain sur un trône, un trône inamissible et posé parmi ceux des anges à la droite du trône même de Dieu ? Ce n'est pas seulement la dignité, l'intégrité et la justice commune qui coulent d'une telle source, c'est vraiment la sainteté.

Ajoutez que nous éclairant la voie et entourant notre

race d'une clarté si bienfaisante, ce dogme béni nous montre Dieu sous un jour beaucoup plus brillant que ne le pourrait faire la contemplation la plus savante et la plus assidue de l'univers visible. Il y a mille et mille fois plus d'amour dans la vocation au paradis du moindre des enfants des hommes que dans la création et l'ordonnance du firmament, dans la prodigieuse variété des espèces végétales ou animales, enfin dans l'harmonie du monde entier. Or, à qui faut-il apprendre que connaître Dieu, ce n'est point précisément connaître une puissance sans mesure ou une sagesse sans bornes, mais bien une immense et inépuisable bonté? Je vous l'ai dit : la question pour nous est de marcher : de marcher, non point fatalement, mais librement, avec confiance, avec amour et par amour. Est-ce la puissance ou la sagesse qui obtiennent cela du cœur humain ? A un certain degré, très-inférieur assurément à celui où ces perfections sont en Dieu, la puissance étourdit, la sagesse trouble et déconcerte ; ce qu'elles peuvent produire de meilleur, c'est l'admiration et le respect ; la bonté seule produit l'amour, qui ensuite produit tout le reste. Le dogme du ciel est donc à Dieu, en nous, un témoignage très-éloquent, une gloire très-principale. En faisant briller dans nos cœurs les splendeurs de l'été, il y prépare l'automne, je veux dire la saison de ces fruits sans lesquels nul ne peut espérer d'être absous par le Juge et reçu par le Père céleste.

Demandons, ô mères chrétiennes, demandons cette grâce insigne d'une foi très-vive au paradis, et prenons l'habitude d'en réveiller souvent en nous la pensée. La foi, nous l'avons tous au fond ; mais parce que nous réfléchissons peu, parce que nos esprits sont légers, nos cœurs abaissés et captifs, nos âmes éparpillées dans les riens de la vie présente, cette foi est peu exercée et demeure trop languissante pour produire beaucoup de fruits. La lumière luit ; mais, comme

écrit saint Jean, « elle luit dans les ténèbres »[1], et ces ténèbres, c'est nous qui les faisons, c'est nous qui nous en enveloppons, et, pour tout dire, c'est nous qui les sommes. Ce serait déjà trop que cette nuit fût un fait ; hélas ! elle est une faute. Du fait sortirait l'impuissance : la faute appelle le châtiment ; d'où il suit que l'obstacle se double. Triomphons-en en invoquant celui « en qui nous pouvons « tout »[2]. Pensons souvent au ciel. La terre en deviendra pour nous moins obscure ; plus on monte haut, plus on voit clair. En elle-même cette pensée est certainement attrayante ; il s'y faut pousser cependant, et, comme sur bien d'autres points de la vie spirituelle, notre conscience doit ici prêter secours à notre cœur.

Vous pouvez, pour vous aider dans cet important exercice, rattacher ce précieux souvenir à quelque parole de la sainte Écriture. Ce moyen est sûr, facile et excellent, ces paroles ayant une vertu toute spéciale pour toucher l'âme et l'approcher de Dieu. Mais de plus, comme le ciel a mille aspects, pensez-y selon la forme qui, dans les circonstances et la disposition intérieure où vous êtes, vous le rend plus particulièrement désirable. Ainsi, vous êtes dans l'ignorance ou dans le doute, pensez au ciel comme étant la pleine et universelle évidence ; vous êtes troublée, regardez le ciel comme le lieu de la paix ; le péché vous navre, ou celui que vous avez commis ou celui que vous voyez commettre, dites-vous qu'au ciel Dieu règne sans contestation et n'est plus offensé ; vous vous sentez noyée dans des flots d'amertume, rappelez-vous la joie des élus ; vous pliez sous un joug de fer, rêvez de la liberté des anges ; l'exil vous semble plus lourd encore que de coutume, songez à la patrie ; tout vous manque, contemplez l'opulence de la famille divine. Mais, par-dessus tout, rattachez ce souvenir

1. Jean I, v.
2. Philipp. IV, 13.

du ciel à la pensée de Dieu. En réalité, vous le savez, le ciel, ce n'est ni l'opulence, ni la liberté, ni la paix, ni la vie, ni l'amour, ni l'union, ni la joie ; le ciel, c'est Dieu lui-même, Dieu connu, Dieu aimé, Dieu possédé : de sorte que cette douce et salutaire pratique, que je vous conseille aujourd'hui, se confondra avec cette autre si recommandée, si usitée parmi les âmes pieuses, si sanctifiante enfin, qu'on appelle l'*exercice de la présence de Dieu*. Et encore qu'elles se trouvent ainsi comme identifiées, l'une cependant soutiendra l'autre et la fécondera.

II. Tout se tient dans ce sujet : aussi ne pouvions-nous vous dire que la pensée du ciel est une lumière sans vous montrer déjà qu'elle est une force. C'est un autre bienfait et qui n'est pas moins nécessaire. Voir le but et le chemin, c'est ce qui importe d'abord au voyageur ! Mais encore lui faut-il la force de faire et d'achever sa route. Il est plus que probable qu'Élie connaissait le pays où il s'alla cacher pour échapper à la colère d'Achab ; cependant, épuisé de fatigue après avoir cheminé tout un jour, il s'assit le soir sous un genévrier, et voyant que la mort, invoquée par lui, ne venait point, il s'affaissa découragé, et tomba incontinent dans un profond sommeil. Un ange parut alors, lui présentant un pain cuit sous la cendre et d'apparence commune, mais que Dieu avait béni, y cachant un mystère. Le prophète en ayant mangé, les forces lui revinrent, et telle fut l'étonnante vigueur qu'il puisa dans cette nourriture, qu'il marcha quarante jours et quarante nuits et parvint jusqu'au sommet de la montagne d'Horeb[1]. Le dogme du ciel est pour nous beaucoup plus que le viatique d'Élie.

Il importe de s'entendre sur la question des forces humai-

1. Luc. XII, 49.

nes. Assurément, par mille endroits, l'homme est un être faible ; et tout ce qu'il donne de lui au péché et au monde, tout ce qu'il en garde pour soi contre la volonté et au détriment de Dieu, est, dans l'exacte proportion de son méfait, une cause nouvelle d'affaiblissement. Prenons bien garde d'exagérer pourtant. Il ne s'agit nullement de comparer nos forces physiques avec celles dont le déploiement et l'exercice produisent le mouvement des astres et les autres phénomènes célestes ; non plus qu'avec les forces de certains animaux. Dieu dote et appareille les êtres suivant la fin pour laquelle il les crée et le concours qu'il attend d'eux pour l'œuvre de sa gloire, dont l'univers entier est le théâtre et l'instrument. Notre note à nous n'est pas là, je dis dans les forces corporelles. Elle est dans cette âme raisonnable qui, unie à notre corps, constitue notre espèce, et qui d'emblée nous fait rois, non des animaux seulement, mais de tout le monde matériel. Il n'y a pas lieu non plus à comparer nos puissances, soit intellectuelles soit morales, avec les prodigieuses facultés des anges. Si nous voulons voir juste ici et juger sainement, nous devons considérer nos forces en elles-mêmes, eu égard surtout aux divers buts que la nature pose devant nous ; et comme cette force souveraine, qu'on nomme en nous la volonté, décide tout dans l'ordre moral, c'est d'elle plus que des autres qu'il est indispensable d'avoir ici la mesure vraie. Vous entendez assez que je n'évalue point en ce moment la force de volonté de tel ou tel : comme il y a des esprits étrangement bornés, il y a des volontés extraordinairement faibles. Nous parlons du commun des hommes, nous fixant d'après cette moyenne qu'on obtient en tenant compte tant de ceux qui dépassent le niveau vulgaire que de ceux qui n'y atteignent point.

Or, je dis sans redouter un démenti sérieux, je dis en prenant en main l'histoire entière de notre race et en n'en

tirant, pour m'y appuyer, que des faits incontestés, je dis que la puissance, même naturelle, de la volonté humaine est énorme. Allumez-y seulement le feu d'une vraie passion, de quelque passion que ce soit, et dites-moi de quoi elle ne devient pas capable. Prenez la curiosité, par exemple, une passion qui, même en étant très-ardente, peut, dans un certain ordre, rester très-légitime. On a publié de nos jours des récits très-exacts d'entreprises qui longtemps avaient passé pour chimériques, et où les rares audacieux qui les avaient tentées malgré tout, n'avaient que trop souvent et misérablement péri : voyage au pôle Nord, recherche des sources du Nil, excursions dans l'Afrique centrale. Ce que ces explorateurs intrépides ont tiré de leur volonté, qu'animait et soutenait le désir passionné des découvertes, cela tient de l'invraisemblance, et l'admiration qu'on en ressent confine à l'épouvante. Que ne nous fait pas faire l'ambition, celle de la gloire, celle des honneurs, du pouvoir, de la fortune? Et l'amour sous toutes ses formes, l'amour bon qui se pousse si aisément au sacrifice, l'amour mauvais lui-même qui poursuit si furieusement sa triste et décevante joie? Il n'y a point lieu d'insister, n'est-ce pas? Les romans, en ceci, se trouvent dépassés par l'histoire; et l'histoire, chacun la connaît, chaque jour la renouvelle, et l'expérience s'en voit partout. Appellerez-vous donc si absolument faible un être qui porte en soi de tels trésors d'énergie, et qui parfois semble indomptable? Et si le démon et le monde exploitent cette force, pourquoi pas Dieu? Et si cette force se trouve, si elle s'offre spontanément, si elle se dépense joyeusement quand il s'agit pour nous de servir les hommes, la patrie, la famille ou nous-mêmes, pourquoi et comment se trouverait-elle annulée tout d'un coup dans l'ordre du service, de la conquête et de la possession de notre Créateur e Seigneur?

Que faut-il donc, en somme, pour triompher sûrement

et de la mesure d'infirmité que la nature nous laisse, et de la mesure de paresse qu'y ajoutent les suites de notre chute? Un grand mobile, un grand amour, une passion enfin. Mais, grand Dieu! qu'est venu faire Jésus, sinon allumer dans les cœurs toutes sortes d'enthousiasmes sacrés, de convoitises sublimes et de passions divines? Parlait-il d'autre chose quand il disait : « Je suis venu « apporter le feu sur la terre, et que veux-je sinon qu'il « s'embrase [1]? » Il brûlait lui-même de ce feu, et voulait propager partout cet incendie des âmes. C'était d'abord son secret pour guérir les passions mauvaises et diriger les naturelles vers la fin que Dieu leur assigne; c'était aussi le moyen de nous assortir tout à fait à nos vraies destinées qui sont les éternelles. Et que n'a-t-il pas fait, ô pieuses chrétiennes, que n'a pas fait le Christ, depuis Nazareth et Bethléem jusqu'à la Cène et au Calvaire, pour nous inspirer un amour qui fût le principe toujours vivant de cette énergie volontaire d'où naîtraient à la fois notre activité et notre patience? Je dis notre activité et notre patience; car ce sont les deux formes comme aussi les deux devoirs de l'énergie chrétienne. Nous devons être forts pour accomplir le bien; nous le devons être pareillement pour endurer le mal, le mal de la douleur qui est mêlé à tout ici-bas depuis que le mal du péché y est entré.

Laissons le reste qu'a fait Jésus; ne parlons que du sujet dont cette fête nous occupe, du ciel dont le Fils de Dieu nous a révélé l'existence, du ciel qu'il nous a montré tout ouvert devant nous, du ciel qu'il nous a affirmé être notre éternelle patrie comme la sienne, et qu'il a solennellement promis à tout homme de bonne volonté.

Est-ce de quoi mettre le feu aux âmes, le feu de l'adoration, le feu de la reconnaissance, le feu de l'amour? Oui, cer-

1. Luc. XII, 49.

tes et mille fois, mais au moins le feu du désir. Car, enfin, que désires-tu, ô âme humaine, âme indigente, avide, affamée, et si grande que l'univers entier ne saurait te remplir, que désires-tu, que cherches-tu, que demandes-tu partout et à tout et toujours, sinon le bonheur pour lequel en définitive Dieu t'a faite ; mais un bonheur complet, un bonheur plein et pur, sans mélange, sans lacune, sans péril, sans mesure, sans vicissitude et sans fin ; un bonheur qui te comble et qui, te pénétrant tout entière, te dépasse de toutes parts, de sorte que tu t'y puisses plonger et abîmer comme en un océan immense, et tout ensemble t'y épanouir comme dans une limpide et radieuse atmosphère ? Mais cela, c'est le ciel, le ciel chrétien, le ciel du baptême, le ciel vrai, le ciel de nos espérances. Nous espérons, nous attendons de partager inamissiblement la félicité même de Dieu.

Or, cette foi, cet espoir, fondés sur l'infaillible véracité de Dieu et sur sa fidélité immuable, si nous sommes chrétiens nous les avons en nous, au centre de notre cœur, dans l'intime de notre âme. En faut-il davantage pour que nous brûlions du feu divin apporté par Jésus ? Et si nous ne brûlons pas, ne serons-nous pas du moins échauffés, et par là fortifiés, excités à agir et, s'il est nécessaire, à pâtir ?

Sans doute, pour que nos espoirs aient raison et que les promesses divines s'accomplissent, il y a des conditions. On ne se rue point en paradis comme une foule dans une place publique. On y est *admis* et l'on y entre. Il n'y a pas de bonheur plus noble que celui-là, et dont on ait, quand on en jouit, le droit d'être plus fier, encore qu'on en jouisse si humblement. C'est un bonheur acheté, conquis, mérité, et par des œuvres que vérifie le plus clairvoyant comme le plus équitable des juges. Sans cela, serait-ce un vrai bonheur ? En tout cas, tel est celui des saints. Il y a des conditions pour arriver au ciel ; il est juste et bon, bon en soi, bon pour nous qu'il y en ait. Mais quelles sont-elles ?

Et d'abord que fait Dieu ici ? car s'il veut que, pour se sauver, ses créatures travaillent, il reste le premier opérateur de leur salut ! Que fait-il donc ? Il pose quelques lois faciles qui se réduisent toutes, en somme, à l'aimer pour lui-même, aimant aussi le prochain pour l'amour de lui. C'est là, dit-il, « la Loi et les Prophètes »[1]. De plus, il donne des grâces, mais des grâces sans prix et sans nombre : grâces intérieures d'abord, qui, à ces forces déjà si grandes, de la volonté naturelle, ajoutent des énergies divines par lesquelles l'âme est mise en mesure et en demeure d'agir dans la vertu du Saint-Esprit, de faire, par suite, comme naturellement des actes tout surnaturels, et de se créer ainsi des titres de justice à cette grâce souveraine qui est la glorieuse béatitude de Dieu. Ces grâces, ce sont précisement et avant tout des orientations intérieures et des impulsions vers le ciel ; ce sont des inclinations surhumaines, des goûts de ce qui est en haut, des désirs, des appétits, des amours saints et tout célestes, des assortiments commencés avec Dieu, des entrées de sa vie dans la nôtre et de la nôtre dans la sienne, des aurores de son jour, des pressentiments de sa joie, des initiations à ses manières d'être et d'agir, des préludes de cette harmonie qui est l'union du monde avec le Christ, l'union du Christ avec Dieu et l'union de Dieu avec lui-même, Père, Fils et Saint-Esprit. Voilà pour le dedans, et je m'arrête, car on pourrait en faire des discours infinis.

Au dehors Dieu répand sur nous tous, et vraiment avec profusion, toutes sortes de grâces actuelles, des secours innombrables et infiniment variés, venant en aide à ces forces, déjà divines, des habitudes infuses ; les éveillant, les excitant en manière d'aiguillon, les dirigeant, les protégeant, les faisant aboutir. Tout devient grâce et assistance ici. « Dieu était dans le Christ, dit saint Paul, pour se

1. Matth. VII, 12.

« réconcilier le monde »[1]; et maintenant Dieu est dans le monde entier pour gagner et sauver les âmes, c'est-à-dire les conduire au ciel en les en rendant dignes. Pensez seulement à ce que, en vue de cette fin, Dieu a déposé dans l'Église, et, par exemple, au sacerdoce, au sacrifice, aux sacrements, et à celui qui les surpasse tous, l'Eucharistie, qui déjà nous donne, nous livre, et à l'état d'aliment, le ciel dans sa substance. Ah ! quel viatique et, comme je vous le disais, qu'était celui d'Élie si on le compare au nôtre ?

Ceci étant et dans ces conditions, oseriez-vous vous plaindre de votre faiblesse ? Il ne s'agit, au fond, que de vouloir, et vous pouvez vouloir, parce que la volonté sincère et souveraine qu'a Dieu que vous vouliez vous-mêmes, vous assure, au prix peut-être de votre prière, mais, pour le moins, assure à votre prière cette grâce fondamentale de la bonne volonté. Ah ! je l'affirme, placés que nous sommes maintenant, et pour toujours, dans le milieu chrétien, il nous faut, pour gagner le ciel, dépenser moins de force, d'énergie morale et de constance que pour atteindre le moindre des buts médiocres que nous nous proposons journellement sur la terre : oui, moins de force et de labeur que pour acquérir une instruction tant soit peu distinguée, que pour devenir habile dans un art ou dans une industrie quelconques, que pour parvenir à la fortune, se faire une position, établir une famille. Vous verrez cela au jugement, et que, comme Jésus-Christ, dans l'Évangile, condamne le serviteur méchant « par ses propres paroles »[2], de même vous serez, vous, convaincues, confondues, et à la fin condamnées par vos propres ouvrages. Je dis *vous* : j'ai grand tort. Vous êtes chrétiennes, vous voulez demeurer chrétiennes, vous vous sauverez donc, et d'autres se sauveront avec

1. II Cor. v, 19.
2. Luc. XIX, 22.

vous et par vous ! Mais pour ceux qui ne se sauveront pas, le juge n'aura qu'à leur rappeler de quoi ils étaient capables, et à leur représenter ce qu'ils ont fait dans l'ordre de leurs intérêts humains ; eux-mêmes confesseront qu'ils sont impardonnables de n'avoir rien fait ou si peu fait dans l'ordre de leurs intérêts divins. Ce qui semblait impossible, ils l'ont tenté gaiement et y ont réussi ; ce qui était si facile et si divinement facilité, ils l'ont déclaré impossible, et avant peut-être d'avoir même étendu la main pour l'entreprendre, ils y ont pour jamais renoncé.

Bon Maître ! vous l'avez dit, et ces paroles dominent toutes choses : pour quiconque « veut entrer dans la vie [1] », c'est-à-dire obtenir sa part de vie éternelle, il y a un fardeau à soutenir et un joug à porter ; votre fardeau à vous, Seigneur, et votre joug. Mais, vous l'avez dit en même temps, et qui de vos enfants ne vous rendra ici témoignage : « ce joug est doux, et ce fardeau léger » [2]. Votre fardeau, ce sont nos croix ; votre joug, ce sont nos devoirs. Un peu de travail béni par vous et où vous êtes toujours l'ouvrier principal ; un peu de patience dont vous êtes à la fois la source vive et le touchant, le ravissant modèle, c'est assez ; le ciel s'ouvre et la gloire est conquise.

Mais qui donc, s'il pense souvent à tout cela, si surtout il vit d'y penser, ne mettra pas le pied sur la montagne, et ne la gravira pas jusqu'au bout, sinon toujours avec un sentiment de joie et de triomphe, du moins avec persévérance et sans arrêt ? « Armez-vous donc de cette pensée » [3], ô mères chrétiennes, je le répète en finissant ; et vous réjouissant, comme David, dans cette annonce évangélique, dans cette invitation divine par laquelle vous êtes toutes conviées à la maison de Dieu [4], dites-vous comme ce

1. Matth. XIX, 17.
2. Ibid. XI, 30.
3. I Pierr. IV, 1.
4. Psaum. CXXI. 1.

vaillant Israélite qui encourageait le peuple à entrer dans la Palestine : « Montons et possédons cette terre » ; car il n'y a pas de doute que nous la puissions prendre, et Dieu nous la met dans la main [1].

1. Nombr. XIII, 3.

CINQUANTE-CINQUIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION DE LA SAINTE VIERGE.

DU MYSTÈRE DE L'IMMACULÉE CONCEPTION CONSIDÉRÉ AU TRIPLE POINT DE VUE DE DIEU, DE JÉSUS-CHRIST ET DE MARIE.

Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.

Tu es toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en toi.

Cant. IV, 7.

Nous ne parlons jamais sans avoir prié Dieu. La parole divine est un don. Tout don vient « du père des lumières[1] ». Qui ne reçoit rien ne transmet rien ; et la règle ordinaire est que l'homme demande pour recevoir[2]? Puis, dire le Christ aux âmes est un ministère très-sacré. Dieu ne trouve pas bon que le pécheur raconte sa gloire[3]; et si la prière est un encens qui rend Dieu favorable, elle est aussi un feu qui purifie ceux qu'il envoie. Aujourd'hui je répéterais volontiers

1. Jacq. I, 17.
2. Jean XVI, 24.
3. Eccli. XV, 9.

la prière du prêtre à la messe, quand, sur le point d'annoncer l'Évangile, il supplie Dieu de purifier et son cœur et ses lèvres, lui rappelant qu'en vue d'un ministère semblable et peut-être moins saint, il ordonna jadis qu'un de ses séraphins prît un charbon brûlant sur l'autel, et en touchât, pour les rendre pures, les lèvres de son prophète [1]. Je dois vous parler de Marie. Je l'ai fait bien d'autres fois, jamais sans trembler, il est vrai, quoique toujours avec délices, notre tendre et religieux respect pour cette incomparable créature ne nous laissant la liberté ni de ne désirer point très-ardemment parler d'elle comme il convient, ni de ne pas redouter de n'en être ni digne ni capable! Aujourd'hui où je dois vous entretenir de son Immaculée Conception, j'avoue ne pouvoir me défendre et d'un désir plus vif et d'une crainte plus émouvante; car traiter un pareil sujet, c'est plus que monter sur une cime, c'est pénétrer dans un sanctuaire qui touche au saint des saints. Et qui suis-je pour cela? Il est juste néanmoins que la confiance l'emporte, et je me risque à cause de vous, comptant d'ailleurs, et sur la grâce de mon doux Père céleste, et sur la particulière bénédiction de ma divine Mère, et même sur votre piété pour suppléer aux indigences prévues et inévitables de ma parole.

Le mystère de l'Immaculée Conception consiste en ceci, que, par la vertu du sang rédempteur de Jésus répandu dans sa sainte Passion et surtout au Calvaire, Dieu, devant qui tous les temps sont présents et qui voit comme étant accompli déjà tout ce qui, pour nous, doit s'accomplir un jour, a totalement préservé Marie de cette souillure coupable qu'on nomme le péché originel, et dans laquelle tous les enfants d'Adam sont conçus, selon cette parole du Psalmiste : « Voici que j'ai été conçu dans l'iniquité, et

1. Liturg. Miss. — Isaï. VI, 6, 7.

« c'est dans le péché que m'a conçu ma mère [1] ».

Tel est le dogme défini par notre illustre et bien-aimé Pontife Pie IX, pour la consolation et aux applaudissements de la catholicité tout entière : dogme ancien comme le christianisme, dogme toujours cru dans l'Église, comme en témoignent les monuments les plus incontestés de tous les âges, mais qui longtemps laissé, comme tant d'autres croyances certaines, à la dévotion des chrétiens sous la garantie du Saint-Siége, n'est devenu que de nos jours un vrai dogme de foi, obligeant la conscience, et dont la négation implique une hérésie formelle et le retranchement du corps mystique de Jésus-Christ.

Ce mystère a toutes sortes d'aspects, et semble un vrai paradis de lumière et de grâce. Mais, à quelque point de vue qu'on l'envisage, il est immense : immense aux yeux de Dieu, dans la volonté souveraine de qui il a sa cause première et efficace ; immense aux yeux de Jésus-Christ, qui, par son sang versé, a mérité à Marie ce glorieux privilége ; immense enfin aux yeux de cette Vierge qui le reçoit de Dieu par son Fils, et le place plus haut, dans son estime et dans son affection, que toutes les autres grâces dont elle est enrichie et comblée.

De là vient qu'en cette fête, le ciel et la terre, faisant écho à la Trinité adorable et s'accordant avec Jésus, coryphée, dans le monde, de tous les concerts divins, n'ont qu'une même voix et un même cœur pour chanter à l'honneur de Marie, leur maîtresse et leur reine, ce verset prophétiquement inspiré à l'auteur du Cantique : « Tu es toute belle, « ô ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en toi ».

I. Nous disions que le mystère de l'Immaculée Conception est immense aux yeux de Dieu, qui l'opère librement par sa volonté toute-puissante.

1. Ps. L, 6.

Dieu est toute perfection. Quand il veut se faire voir à Moïse, autant du moins qu'on le peut voir ici-bas sans mourir, il lui dit : « Je te montrerai tout bien [1] ». Et lorsque, descendu ensuite dans la nuée dont la plus haute cime du Sinaï est couverte, il remplit sa promesse et passe mystérieusement devant son serviteur, celui-ci éperdu pousse ce cri, qui est tout ensemble un témoignage de ce qu'il voit et une prière fervente adressée à celui qu'il contemple : « O Dominateur, ô Seigneur, Dieu miséricor- « dieux et clément, Dieu patient et abondant en miséri- « corde, Dieu véridique qui gardez la miséricorde à « milliers et enlevez l'iniquité et abolissez le crime et « anéantissez le péché ! [2] » Moïse est médiateur ici. Il n'est pas monté là pour lui seul; il y parle comme chef de peuple, et son peuple est coupable.

Tout à l'heure, au pied même de cette montagne d'où Dieu venait pourtant de parler, Israël s'était fabriqué un veau d'or, et, chantant et dansant autour de son idole, après lui avoir immolé des victimes, il avait dit : « Ce « sont là nos dieux [3] ». Moïse ne peut ni ne veut l'oublier : c'est sa charge de porter ce méfait de ses frères, comme aussi de fléchir ce Dieu qu'une telle injure a irrité. Pour ménager sa faiblesse, et davantage encore pour élever ses pensées, Dieu lui enjoint de se cacher « dans le creux de « la pierre [4], » c'est-à-dire de s'abriter, par un acte de foi, dans le mystère du Christ « pierre angulaire [5] », seul médiateur parfait entre la terre et le ciel, titre unique à tous les pardons, source éminente de toutes les grâces. Ainsi posé sur ce fondement infaillible, et comme tout investi de ce Sauveur dont il est la figure et inaugure

1. Exod, XXXIII, 19.
2. Ibid. XXXIV, 6.
3. Ibid. XXXII, 4, 6.
4. Ibid. XXXIII, 21, 22.
5. I Pierr. II, 8.

l'office, Moïse peut entrevoir quelque chose de la divinité et espérer de lui faire agréer sa prière. C'est pourquoi ce qu'il remarque surtout en elle, ce qu'il allègue, ce qu'il invoque, ce sont ces perfections spéciales où les pécheurs ont leur ressource, et d'abord cette miséricorde qui est l'appui de tous nos espoirs. Il regarde moins Dieu en lui-même que dans ses rapports avec nous et par les côtés les plus favorables : « O Dieu, maître si souverain que tout « vous est possible et facile, Dieu miséricordieux et clé- « ment, Dieu patient et d'une miséricorde inépuisable, « Dieu qui gardez la miséricorde à milliers » et, par suite, êtes toujours en mesure de pardonner et d'effacer les crimes! Tel est son hommage et sa supplication.

Mais quand les Écrivains sacrés nous veulent découvrir Dieu tel qu'il est et, si on peut le dire, abstraction faite de ses créatures, leur langage est tout différent. Le ciel s'ouvre devant deux Voyants, l'un de l'ancienne alliance, l'autre de la nouvelle, Isaïe et saint Jean. Tous deux entendent le même cantique. Séraphins, chérubins, « êtres « vivants [1] », si sublimes qu'ils n'ont pas de nom précis dans nos idiomes, tous répètent à l'envi : « Saint, saint, saint « est le Seigneur, Dieu de ces innombrables armées » que nous formons pour l'entourer [2]. C'est leur clameur « du « jour et de la nuit [3] », quoique dans le ciel il n'y ait point de nuit; leur clameur incessante parce que c'est leur vision principale et immuable. Dieu est saint, pur, séparé, unique, pouvant s'unir à tout, mais sans se mêler à rien ni se confondre avec personne. Il est ce qu'il est, rien que ce qu'il est, demeurant en lui-même, y trouvant ou plutôt y possédant tout. Le Père est saint, le Fils est saint, l'Esprit

1. Saint Jean (Apoc., IV, 6.), après Ezéchiel (I, 5), les appelle « ani- « maux » c'est-à-dire êtres vivants ou animés.
2. Isaïe VI, 3. — Apoc. IV, 8.
3. Ibid.

est saint; et parce que cet Esprit est justement l'union des deux dont il procède, il consomme leur sainteté en scellant, pour ainsi parler, leur unité première et essentielle.

Tel est l'être de Dieu. Tels sont donc, et par une conséquence nécessaire, le principe et le fond de la loi qui régit tous les êtres, surtout les raisonnables. Toute la morale biblique, y compris les deux Testaments, revient à ce précepte : « Soyez saints parce que je suis saint » [1]. Dieu a créé le monde uniquement pour faire des saints. Si pour nous racheter après la chute, il est descendu parmi nous, s'il y a travaillé et souffert, s'il y est mort crucifié, c'est pour avoir des saints. Les saints faits ou à faire sont tout le secret de l'évolution du temps, des événements qui s'y succèdent, de la durée des sociétés humaines, enfin de toutes les conduites connues ou inconnues de la divine Providence.

La grâce, dont le premier effet est de purifier le pécheur, a pour fin principale et suprême de *sanctifier* celui qu'elle lave. Dieu veut les âmes et va aux âmes. La grâce n'est que sa voie pour les aller chercher, son moyen pour les prendre, son lien pour se les attacher. C'est un rayon de la sainteté de Dieu qui juge les âmes au sortir de ce monde. C'est sa sainteté qui, si elles sont pures, leur ouvre le paradis; c'est sa sainteté encore qui, si elles sont souillées, les repousse et fait qu'elles se damnent. Là est donc le point où se décide la compatibilité ou l'incompatibité de Dieu avec ses créatures, et l'échelle de leur sainteté sert à mesurer les degrés de leur union avec lui, qui est leur béatitude. « Dieu est lumière, dit saint Jean, et il n'y a « pas en lui de ténèbres [2] ». Il n'en jaillit pas de son fond, il n'en survient point en lui du dehors.

Certes, il n'y a plus de ténèbres dans une âme justifiée;

1. Levit. xi, 44. — I Pierr. i, 16.
2. I Jean i, 5.

saint Paul l'enseigne : « Si quelqu'un est et vit dans le « Christ, rien ne subsiste en lui qui appelle la condam- « nation [1] ». Mais, supposé même une justification parfaite et plénière, c'est-à-dire s'étendant aux péchés véniels et à ces restes des péchés qui sont les langueurs de l'âme et ses dettes, il demeure que, dans cette âme épurée et pardonnée, le péché, ne fût-ce qu'un jour et une heure, a eu jadis et sa place et son trône. Eût-on, ce qui est plus que rare, gardé dans son intégrité l'innocence baptismale, encore aurait-on subi la tache originelle. L'âme baptisée ou absoute est donc assez semblable à Dieu pour s'unir avec lui ; elle s'unit à lui en effet, ici-bas dans la grâce, là-haut et plus parfaitement dans la gloire. Éternellement néanmoins, il y aura entre elle et Dieu *ce fait* indestructible qu'à raison de sa faute, elle ne lui a pas été toujours unie. Son mal est réparé, mais elle a fait le mal. Il fut un temps où son Dieu étant saint, elle-même n'était point sainte et, sous cet aspect du moins, elle ne ressemble pas à Dieu. Si l'état bienheureux où elle est lui laissait la possibilité de ressentir une peine, croyez-vous que ce seul fait de n'avoir pas toujours été sainte et fidèle à Dieu ne lui causerait point une douleur amère? Et si Dieu était capable de regret, ne sentez-vous pas que lui aussi gémirait de cette dissemblance ? Descendez en esprit dans ces profondeurs insondables qu'a creusées, dans la création, la haine que Dieu porte au péché : profondeur de l'enfer, déjà si effrayante, profondeur plus affreuse encore de la Passion de Jésus ; vous concevrez peut-être quelque chose du désir infini qu'il a de voir tous les enfants de son cœur refléter constamment et parfaitement sa sainteté.

Or, je dis que les bons anges ayant déjà donné à Dieu cette joie exquise de s'être laissés toujours remplir et possé-

1. Rom. VIII, 1.

der par lui, il semblait plus que convenable qu'il n'en fût point privé dans cette portion tant aimée de sa création qui est notre pauvre humanité, dont il a voulu que son Verbe épousât la nature. Oui, il était juste et bon qu'en regardant ce nombre infini de créatures qui se succèdent et constituent notre race, il pût, ne fût-ce qu'une fois, dire à l'une d'elles : « Tu es toute » et absolument « belle, ô toi que « j'aime » belle de toutes les beautés ; belle dans ton être, belle dans ta vie, belle dans ta fin, belle dans ton origine ; « il « n'y a en toi ni tache » ni ombre ; je ne vois rien en toi que ce que j'y ai mis, c'est-à-dire ce que j'ai pensé, ce que j'ai voulu, ce que j'aime. Toutes mes perfections ont en toi leur reflet, mais surtout ma sainteté y brille et elle n'a pas cessé d'y briller. Tu es toute de moi, tu es toute à moi ; toi tout entière je te reconnais, je te bénis, je t'aime, parce que partout où je regarde en toi, je m'y retrouve moi-même et m'y reconnais. Tu es mon repos, tu es mon succès, tu es mon triomphe.

Mais dès qu'il convenait qu'une créature humaine donnât à Dieu cette gloire où il prend tant de délices, tout ne vous crie-t-il pas que ce devait être la part de Marie ? Ainsi Dieu l'a réglé, et parce que l'Immaculée Conception de cette Vierge contient dans sa substance cet honneur et cette joie qu'éternellement Dieu convoitait, nous étions en droit de dire qu'à ses yeux ce mystère est immense.

II. Il l'est aux yeux de Jésus-Christ. « Le Fils de Dieu « a paru ici-bas, dit saint Jean, afin de ruiner et d'abolir « l'œuvre du diable [1]. » Le but suprême du Verbe en s'incarnant était sans doute de construire à la gloire de son Père un temple de « pierres vivantes [2] » dont lui-même,

1. Jean III, 8.
2. Pierr. II, 5.

qui est « la vie [1] », serait le fondement : temple immortel et saint où ce Père reçut toujours ce culte « d'adoration en « esprit et en vérité [2], » qu'il réclame de ses créatures [3]. Mais pour construire ce temple il fallait d'abord faire des ruines. Pour que Dieu, par le Christ, devînt le roi du monde, il fallait en chasser Satan qui, par la trahison d'Adam, en était devenu « le prince [4] ». Ces doctrines sont partout dans le saint Évangile. Gardant nos origines et nos premières issues, ce démon tenait, pour ainsi parler, l'humanité par ses racines, et c'était presque entièrement la posséder.

En tirant du trésor de sa Passion bénie l'institution du baptême, Jésus nous arrachait au mal dès les premières heures de notre vie, et par là, faisait plus qu'entamer l'empire de notre tyran invisible. De quoi servait, en effet, à ce maudit d'avoir souillé notre entrée en ce monde, puisque, régénérés tout aussitôt « dans l'eau et dans le Saint-« Esprit » [5], non-seulement nous devenions libres et purs, mais nous naissions à cette vie divine dont lui et ses odieuses cohortes sont exclus pour jamais. Toutefois, même ainsi, il restait maître de notre naissance ; il n'y en avait aucune qui ne fût marquée de son sceau, et, par suite, il n'y avait pas un nouveau-né dont Dieu ne détournât sa face. C'était beaucoup et vraiment c'était trop. « Ceins ton glaive, ô « toi qui es puissant », puissant surtout par ta beauté plus étincelante qu'une armure, crie David à ce Messie qu'il a le droit d'appeler son fils [6], « marche, va de l'avant, fais voir

1. Jean XIV, 6.
2. Ibid. IV, 24.
3. L'annonce du Martyrologe Romain, au jour de Noël, un des chefs-d'œuvres de la Liturgie catholique, indique magnifiquement cette fin du mystère qui est « la consécration du monde ». *Jesu Christus æternus Deus, æternique Patris Filius, mundum volens adventu suo piissimo consecrare.* »
4. Jean XII, 31.
5. Ibid. III, 5.
6. Matth. XXII, 45.

que tu es roi[1] », et ne t'arrête point que tes ennemis, abattus et écrasés, ne soient tous devenus l'escabeau de ton trône[2]. La prophétie trace la route à l'histoire. Jésus armé de sa grâce ou, si vous le voulez, de sa croix, force son adversaire dans ce retranchement de la naissance humaine. Peut-être Jérémie, le grand prophète de la Passion, et qui endura si cruellement ce qui se pouvait alors communiquer des saintes douleurs qu'il prophétise[3] ; peut-être, et plus vraisemblablement, saint Joseph, si proche, et par état, de Marie et de Jésus ; incontestablement saint Jean-Baptiste, puisqu'on le lit dans l'Évangile[4], sont délivrés et sanctifiés dès le sein de leur mère, c'est-à-dire avant leur naissance.

Restait la conception. Quel refuge ! car enfin tout part de là, et si Satan n'en est point débusqué, s'avouera-t-il vaincu et vraiment le sera-t-il ? « La terre est au Seigneur », chante le divin Psalmiste, « la terre et toute sa pléni-« tude[5]. » La miséricorde la veut remplir en son entier[6] ; la grâce entend y aller partout ; et comme le règne du Christ ne doit pas avoir de fin[7], il ne souffre point non plus de limites[8]. Jésus fera donc un pas de plus, il ira jusqu'au bout et s'emparera de ce dernier fond d'où sont sortis et sortiront jusqu'à la fin tous ceux qu'il « daigne nommer « ses frères »[9] : de telle sorte que de partout le mal et son prince soient expulsés et disparaissent.

C'est l'immaculée conception de Marie qui est ce triom-

1. Psaum. XLIV, 4, 5.
2. Ibid. CIX, 2. — 1 Cor. XV, 25.
3. « Avant que je t'eusse formé dans le sein de ta mère, je t'ai « connu ; avant que tu en sortisses, je t'ai sanctifié. » Jérémie I, 5. — Mais ce mot *sanctifié* est susceptible de plusieurs sens.
4. Luc I, 44.
5. Psaum. XXIII, 1.
6. Ibid. XXXII, 5.
7. Symb. fidei.
8. Psaum. LXXXVIII, 11.
9. Hébr. II, 11.

phe final de la rédemption de Jésus. Trouvez-vous ou que Jésus ne dût point vaincre jusque-là ; ou que, poussant jusque-là sa victoire et jugeant bon de le faire une seule fois pour toutes, il n'en dût point donner à Marie le profit et l'honneur ? Ah ! je vous l'affirme, les deux yeux de mon cœur appliqués sur le cœur ouvert de mon maître, des salaires sans nombre et sans prix dont Dieu paie son sang répandu, il n'en a pas de plus cher que cette rédemption totale et parfaite qui lui permet de dire, en regardant Marie ; « Tu es toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a « point de tache en toi ». Ma mort t'a préservée ; mon sang t'a entourée comme une mer infranchissable ; l'ennemi tenu à distance ne t'a pas même abordée, son souffle même n'a pu t'atteindre ; enfin tu es toute pure et toute blanche : pure et blanche comme moi, comme moi candide et lumineuse, et mon miroir immaculé, comme je suis celui de mon Père [1].

Telle était assurément la sincérité et l'intensité de la Passion de Jésus, qu'en le regardant soit dans son corps, soit dans son âme sensible, on n'y voit pas l'ombre d'une place à la moindre consolation. Mais au-dessous de cette inaltérable vision intuitive de Dieu, qui faisait que, même en cet abîme de peine, Jésus, par la cime de son être humain, jouissait de la béatitude céleste, au-dessous, dis-je, de cette vision, je crois volontiers que la pensée qu'il achetait par son sacrifice la grâce de l'immaculée pureté de sa mère lui était, durant ces heures terribles, un allégement et une joie. Remercions-le de les avoir sentis, et remercions Marie de les lui avoir donnés.

Oui, toutes les raisons qui décident comme irrésistiblement un esprit raisonnable, toutes les forces qui ont ac-

1. Candor lucis æternæ et speculum sine maculâ Dei majestatis, et imago bonitatis illius. Sagess. VII, 26.

coutumé de pousser un bon cœur, toutes les convenances et les harmonies qui peuvent séduire et entraîner une âme droite, tout cela, en dehors même de ce motif souverain du succès de la Rédemption et de la gloire du Rédempteur, rendait comme inévitable cette grâce, pourtant gratuite, que Dieu et Jésus font à Marie d'être conçue sans péché.

Certes, je le répète, c'était la grâce des grâces ; mais si dans un tel ordre quelque chose pouvait être dû, en vérité ne voyez-vous pas que cette immaculée conception était due à cette Vierge ? Si Dieu ne la lui devait point, il se la devait du moins à lui-même. Marie n'était-elle pas prédestinée à être l'Ève du nouvel Adam ? Or, s'il est dit de la première qu'elle était à l'époux dont Dieu l'avait tirée « un « aide semblable à lui » [1], est-ce que la seconde, l'Ève véritable, qui seule mérite son nom puisque seule elle donne la vraie vie [2], l'Ève exemplaire dont celle du paradis terrestre n'était que l'ébauche imparfaite, l'Ève céleste enfin n'aurait point avec cet Adam, céleste aussi, dont elle est l'extension et presque la moitié, cette similitude complète signalée par Dieu même ; et non comme une beauté accidentelle ou une perfection de surcroît, mais comme un caractère nécessaire, éminent, sommaire de cette femme qu'il entendait créer ? Certes, par mille endroits Marie ressemblait à Jésus. Que de fois je vous ai montré qu'elle est sa vraie image ! Supporteriez-vous la pensée que, dans une ressemblance indispensable et si achevée, ce seul trait fît défaut, que Jésus étant absolument sans tache, Marie ne fut point immaculée ? En vérité qu'ont à faire les ténèbres, non-seulement avec le Christ, qui est tout lumière [3], mais avec cette créature qui est tout illuminée par lui ? Car

1. Gen. II, 18.
2. On sait qu'en hébreu le nom d'Ève signifie vivante et vivifiante, mère de la vie et des vivants.
3. II Cor. VI, 14.

enfin, vous le savez, c'est elle qui est nommément « la « femme » que saint Jean aperçoit dans le ciel, (ce ciel où il n'y a plus ni illusion, ni mensonge), et qu'il voit « vêtue « du soleil » [1] : ce qui veut dire que le Christ, soleil éternel et lumière du monde [2], est tellement devenu son fond, son centre, son amour et sa vie, qu'il éclate au dehors et l'enveloppe tout entière comme un manteau divin, une atmosphère splendide et une gloire. Et ce n'est pas l'enfer seulement que Jean voit sous les pieds de Marie, ce n'est pas même la terre ; c'est un astre céleste, *la lune* qui éclaire nos nuits [3]. Ainsi la Vierge est à ce point enlevée pardessus les ombres, que l'astre même qui les tempère pour nous pâlit à côté d'elle et lui sert de marchepied. Non, les ténèbres n'ont rien à faire ici, et Satan n'a pas reçu le congé de monter à de telles hauteurs. Marie est donc toute belle, belle de la beauté du Christ ; il n'y a pas de tache en elle, enfin elle est immaculée.

Vous savez bien aussi que si elle est instituée « l'aide » de Jésus, c'est pour travailler avec lui à l'œuvre dont l'a chargé son Père. Mais cette œuvre, avant tout, c'est notre Rédemption : ce qui revient à dire, je vous l'ai rappelé, la victoire sur le méchant dont nous sommes les captifs. Marie a là sa part, et si importante, que, dès le début de notre histoire, immédiatement après la chute et dans la parole même de la promesse, cette part est solennellement déclarée. « J'établirai une inimitié entre toi et la femme » « (il s'agit d'elle expressément), entre ta race et sa race ; « elle-même t'écrasera la tête » [4]. Et il serait possible que cette ennemie capitale et comme officielle de Satan eût jamais été son amie ! que, lui devant écraser la tête, elle eût porté un instant et son caractère et son joug, et que celle

1. Apoc. XII, 1.
2. Jean IX, 5.
3. Apoc. loc. cit.
4. Gen. III, 15.

qui, dès qu'elle existe, est la souveraine maîtresse des bons anges, eût été l'esclave et la proie du démon ! Quoi ! la colère de Dieu demeurant, même le temps d'un éclair, sur cette fille de toutes les divines complaisances ! Quoi ! la malédiction sur celle qui est « bénie entre toutes les fem- « mes » [1], et de qui nous vient toute bénédiction ! Elle, la Vierge, elle n'aurait point toujours, et jusque dans son origine, gardé la virginité de l'âme ! Elle, la mère de Dieu, elle aurait commencé par être l'ennemie de Dieu ! Vous voyez bien qu'il n'était pas possible. Tout le reste s'évanouirait, sa seule maternité, comme elle implique la grâce d'une vie sainte, impliquait celle d'une conception sans tache.

Regardez vos propres cœurs et pensez ce que peut être, ce qu'est le cœur de Jésus-Christ, le cœur humain de Dieu, et à l'égard de sa mère ! Ah ! le respect, la piété, la gratitude, le dévouement, la tendresse, épuisez les mots de vos langues, vous n'aurez point fini de raconter les sentiments de ce cœur sacré pour Marie. Et éternellement le Verbe « par qui tout a été fait et sans qui rien n'a été « fait » [2] a décrété que cette femme serait sa mère ; éternellement il savait que pouvant, dans son omnipotence et sa pleine liberté de Dieu, faire, selon qu'il lui plaît, toute grâce à ses créatures, il leur mériterait, comme Dieu fait homme, et par un sacrifice sanglant, toutes celles qu'en réalité il entendait leur départir, et l'on comprendrait qu'ayant dans la main, et à double titre, de tels trésors de miséricorde, qui sont finalement des trésors de sainteté, il eût tout donné à sa mère, excepté d'être immaculée ? Qu'eussiez-vous fait, ô filles du Christ, s'il vous avait été donné de former votre mère ? Et si, par impossible, vous aviez pu former une mère à Jésus, de quelle perfection ne l'eussiez-vous point dotée ? Ah ! si Jésus n'avait pas ra-

1. Luc. I, 28.
2 Jean I, 3.

cheté sa sainte mère au point de la rendre immaculée, j'ose penser qu'elle n'eût point été assez vierge pour l'enfanter ; et j'ose dire encore après cela que lui-même eût semblé n'être pas assez fils ; mais il est son digne fils, et elle est sa vraie mère. « Vous êtes toute belle, ô Marie, et il n'y a pas « de tache en vous. » Le fait n'est plus douteux. C'est la grâce et l'espoir de nos malheureux jours que ce fait si divin, mais si glorieux pour nous, ait été mis solennellement hors de doute. Ce dogme est ferme comme le firmament ; plus affermi encore, car « le ciel et la terre passe- « ront, mais les paroles de Dieu ne passeront point » [1], et tout dogme catholique est une parole de Dieu. Je vous dis que cette définition nous livre un fait immense : vos cœurs le sentent, vos esprits le voient. Il est immense pour Dieu, immense pour Jésus-Christ ; il est immense aussi pour la sainte Vierge : c'est ce que j'ai promis de vous expliquer en dernier lieu.

III. Nous sommes bien loin d'avoir les sentiments des saints. A quelle distance sommes-nous de ceux de la très-sainte Vierge ? En général, ce que nous demandons surtout à Dieu quand, éclairés d'ailleurs par la foi, nous maintenons dans nos cœurs la charité commune, ce que nous apprécions le plus dans les faveurs célestes, c'est de nous sauver en continuant de mener une vie correctement chrétienne ; et si nous sommes plus avancés, notre ambition suprême est de rendre à Dieu quelque éminent service, comme de lui gagner des âmes, de propager son nom, de contribuer enfin à sa sainte gloire. Ces vœux sont excellents, et les cœurs d'où ils sortent peuvent être déjà rangés parmi ceux que Jésus canonise quand il dit : « Bienheureux ceux « qui ont faim et soif de la justice » [2]. Il y a quelque chose

1. Luc. xxi, 33.
2. Matth. v, 6.

cependant qui dépasse sans mesure l'honneur de servir Dieu, fût-ce en convertissant des royaumes : c'est de ne l'offenser point. Cela surprendra, j'en suis sûr, presque toutes les personnes mondaines et même plusieurs de celles qui se regardent comme très-chrétiennes. « Qui a l'in- « telligence du péché ? » s'écriait le pénitent royal [1]. La vérité est qu'aucun bien ne compense ce mal. On l'a appelé *le mal de Dieu ;* le mot est juste, et doit être entendu même du péché véniel. C'est à ce point de vue que les saints le considèrent. Il ne s'agit point d'être puni : cela contente trop la conscience pour ne pas réjouir un peu le cœur ; et puis la peine, en définitive, ne regarde que nous, et nous sommes si peu de chose ! Il s'agit de l'*offense de Dieu :* voilà ce qui épouvante et fait horreur, et ce dont un certain degré de lumière divine rend la pensée insupportable. Croyez que pour Marie, sainte comme elle était et inondée des clartés d'en haut jusqu'à vivre dans l'esprit de Dieu beaucoup plus qu'en elle-même, cette horreur se fût étendue jusqu'au péché originel, si, même en sa conception, elle en avait subi la souillure. Ce péché, sans doute, n'est pas commis, mais contracté ; il n'importe, c'est un vrai péché.

Vous dirai-je tout ? Supposez que, par impossible, le choix eût été offert à Marie entre la grâce de la maternité divine et celle de l'immaculée conception : sans hésiter, soudainement, avec toute l'ardeur de son cœur, elle eût choisi celle de l'immaculée conception. Marie, l'Évangile en fait foi [2], tenait beaucoup plus à rester vierge qu'à enfanter le Christ et à le donner au monde ; et croyez, quoi qu'il en puisse sembler à votre sens humain, incompétent en une pareille matière, croyez qu'en ceci Marie entrait pleine-

1. Psaum. XVIII, 13.
2. Luc. I, 34.

ment dans les pensées de Dieu et prenait savamment les intérêts de sa gloire. Or, si elle avait en cette estime et chérissait à ce point sa virginité extérieure, combien plus l'intérieure? Marie n'a été Mère que parce qu'elle a été vierge; laissez-moi dire, et croyez-le, qu'elle fut plus vierge encore que mère. Vous voyez donc qu'à ce titre la grâce de son immaculée conception a été pour elle un don sans prix. Cette grâce est la plus riche perle de son écrin d'épouse, le plus beau joyau de sa couronne de reine, le signe, à son gré, le plus éclatant de l'amour que Dieu lui porte, et par suite le foyer le plus ardent de l'amour qu'elle lui rend et la source la plus abondante de ses actions de grâces.

A un autre point de vue, inférieur au premier, mais pourtant très-considérable, ce privilége était sans prix aux yeux de la sainte Vierge parce qu'il l'établissait d'emblée au-dessus des hommes et des anges.

Il est clair que, par le seul fait de son immaculée conception, Marie est placée à part dans l'humanité et y occupe un rang unique. « Tous il se sont détournés », est-il écrit des fils d'Adam, « tous se sont *aliénés* et comme « vendus au péché [1]. Ils ont erré, et cela dès le sein de leur « mère » [2], parce qu'ils n'y avaient point cette rectitude d'état où Dieu les voulait voir, y ayant établi leur père. Nul n'est pur dans cette race, pas même l'enfant d'un jour. « Tous ont péché » en celui qui est leur tête [3]. Il n'y en a pas un seul, pas un qui ait toujours été dans la vérité, vécu dans la justice et par là accompli sa loi [4]. Devinez donc ce que ressent le cœur de la Très-Sainte Vierge quand, regardant passer à ses pieds ces flots pressés et innombra-

1. Psaum. XIII, 3.
2. Ibid. LVII, 4.
3. Rom. V, 12.
4. Psaum. XIII, 2.

bles de nos générations, elle se voit seule préservée de cette tache qui souille indistinctement et sans exception tous ses frères. — Moi, dit-elle en s'anéantissant, moi toute seule, rachetée jusque-là, aimée de Dieu jusque-là ! Et pourquoi moi ? — Non, la lave sortant toute bouillonnante du cratère d'un volcan en furie, ne jaillit point avec tant de force que l'adoration, la louange, la bénédiction, la dilection ne montent vers Dieu du cœur humble, ardent et toujours paisible de Marie, quand, se considérant dans la lumière où Dieu l'a mise et qu'elle ne quitte jamais, elle s'y voit tout immaculée, et seule à l'être de tout le genre humain. N'eût-elle à remercier Dieu que de cette grâce, sa vie dans le ciel ne serait qu'un *Magnificat* immense, incessant, subsistant, où tout son être entrerait comme pour s'y donner et s'y dire.

Les anges sans doute n'ont pas non plus de tache et n'en ont jamais eu ; mais aussi leur condition ne comportait point qu'ils en eussent, pour ce qui est du moins d'une tache originelle. Les anges ne forment point une race. Ils ont tous un auteur qui est Dieu ; mais chacun d'eux est sans ancêtre ; ils ne naissent pas les uns des autres, et leur nature ne se transmet point. Si les bons ont soutenu l'épreuve et persévéré dans le bien, c'est l'effet d'une pure grâce, et cette grâce, nous le croyons fermement, se rattache comme à son principe au mystère de Jésus, leur chef tout comme le nôtre. Malgré cela ; ce secours divin, qui les a retenus de tomber, n'est point un fait de rédemption comme l'est incontestablement celui qui préserva Marie de la souillure originelle. Le sort naturel de Marie devait être, non celui des anges, mais celui des hommes, à la famille desquels elle appartient. Son privilége à elle est donc la marque que Dieu lui porte plus d'amour qu'aux Esprits célestes et, si on le peut dire, dépense à son profit une plus grande somme de puissance. Il n'en faut pas davantage

pour qu'elle les dépasse tous. Elle ne le peut contempler sans se précipiter dans des abîmes d'adoration et de reconnaissance.

Joignez à cela (et nous venons ainsi à ce qui paraît être le comble de cette grâce), joignez, dis-je, que cette innocence parfaite, dont l'immaculée conception est la source, n'était point pour laisser Marie dans ce que nous nommerons une pureté *négative*, c'est-à-dire une complète mais aussi une simple absence de tout mal. Cette grâce fut dans l'âme de la Vierge ce que sont dans notre atmosphère la transparence et la limpidité. La transparence de notre atmosphère terrestre est en définitive la liberté donnée et le passage ouvert aux illuminations du soleil : de sorte que cette pureté, dès qu'elle existe, se trouve transformée en splendeur ; de même, parce qu'elle est immaculée, Marie est toute patente et, pour ainsi dire, toute livrée à ce qui vient d'en haut. Dieu peut descendre et l'envahir jusqu'à la combler. Où qu'il aille, il trouve la place faite, et une place de premier occupant. Quoi qu'il veuille opérer, le sujet est prêt et soumis. Dieu est moins maître du ciel et de la terre visibles, qui ne sauraient pourtant lui résister, que de cette libre et humble Vierge. La pureté de Marie, sa simplicité, sa virginité, jointes à sa charité, font d'elle une pure appartenance à Dieu : il en use comme de son bien propre. Toute grâce peut affluer et affluera en effet ; l'abîme peut tout contenir.

Ce mystère est caché sous ces paroles de l'Ecclésiaste : « Tous les fleuves entrent dans la mer, et la mer n'en re-« gorge point [1]. » Et il ne le faut pas entendre seulement des grâces qui sanctifient, quoique d'abord de celles-là, qui sont toujours les plus précieuses ; mais encore des grâces d'état et de ministère, et, par exemple, de cette grâce inouïe

1. Eccle. I, 7.

de la maternité divine. C'est un vrai océan, n'est-ce pas, que cette maternité, et infiniment plus vaste que le monde; l'immaculée conception en est le lit divinement creusé et préparé. Tout ce que Jésus a mérité pour son Église, il le donnera d'abord et éminemment à sa mère : l'immaculée conception est la condition, le gage, le prélude et le lieu de ces dons. Dieu vit tout cela dans ce mystère de la première sanctification de Marie; les anges en virent très-probablement quelque chose et éclatèrent à ce spectacle en applaudissements et en transports; Marie le voit dans le ciel ; et de l'y voir à notre tour sera une partie de notre béatitude. Qu'est-ce donc que ce mystère? Quel trésor est donc ce dogme? Que signifie cette fête, et les triomphes même de la Jérusalem céleste suffisent-ils à la célébrer ?

J'ajouterai pourtant quelque chose; et puis-je vous taire quoi que ce soit de ce que j'entrevois des grandeurs de ma mère qui est votre mère ? Toute créature, vous le savez, est une conception de Dieu : conception éternelle comme Dieu même, bien qu'essentiellement libre. Cette conception intérieure et purement idéale, l'action naturelle et surnaturelle de Dieu, l'activité et la liberté des créatures la réalisent dans le temps et au dehors. Nous n'existons que parce que Dieu nous pense, et nous ne vivons devant lui, de manière à compter pour lui, que quand notre existence se déroule conformément à sa pensée. Autant d'hommes parus au cours des âges, autant de conceptions divines en train d'être réalisées. Quoique étant le fruit d'un seul esprit et très-unies déjà les unes aux autres par ce lien radical, ces conceptions particulières sont cependant, en fait, les faces multiples et les aspects variés d'une conception plus haute, plus générale, embrassant même, dans sa très-sublime unité, l'universalité de ces pensées divines où toutes les créatures ont leur principe et leur appui. Cette conception unique qui résume tout, qui

comprend tout, qui domine tout, c'est Jésus, le Verbe fait chair, exemplaire et chef (saint Paul l'enseigne) de la création tout entière[1].

Mais il a plu à Dieu qu'une Reine, comme l'Écriture le dit, « siégeât à la droite de ce Roi. [2] » Cette Reine, c'est la sainte Vierge. Parce qu'elle siége à la droite du Christ, elle partage sa principauté, et, par là même aussi, son universalité. Elle n'a rien qu'à cause du Christ, et par le Christ dont elle dérive et n'est que le reflet; mais, cela posé et réservé, elle possède tout ce qui se peut posséder du Christ et lui est assortie de tout point. De sorte que, par cette union, assez parfaite pour qu'on la doive nommer unité, Marie se trouve être, elle aussi, la conception unique et universelle de la libre intelligence de Dieu. C'est là sa destinée, sa vocation, la vérité idéale de son être, la théorie divine de sa vie. Or, telle a été dans cette Vierge l'abondance comme infinie de la grâce, et la parfaite et invariable fidélité avec laquelle elle y a répondu, que, non-seulement dans son origine, mais dans tout le cours de sa vie soit extérieure soit intérieure, elle n'a fait que s'ajuster aux desseins de Dieu sur elle, accomplir ses vouloirs, réaliser ses pensées. Elle a été sans cesse, sans relâche, sans imperfection, elle a été totalement et purement tout ce que Dieu voulait qu'elle fût, et, par suite, la conception même de Dieu apparue dans le monde : conception immaculée, conception qui est à Dieu un pur témoignage et une pure gloire; une telle gloire, en vérité, en tant qu'elle est inséparablement unie à Jésus-Christ de qui elle procède et reçoit tout, qu'elle est toute la gloire extérieure du Père.

Plusieurs se sont étonnés qu'en apparaissant de nos jours à une enfant des Pyrénées, Marie lui ait dit : « Je suis l'Immaculée-Conception ». Cette locution, en effet,

1. Éphés. I, 3, 10. — Coloss. I, 15, 19.
2. Psaum. XLIV, 10.

semble étrange. La Vierge eût dit : Je suis l'Immaculée ; ou bien : Je suis celle qui a été conçue sans péché ; je suis la Vierge de l'Immaculée-Conception, c'était le langage ordinaire, et tout le monde aurait compris. Mais pourquoi dire : « Je suis l'Immaculée-Conception », comme si elle n'était pas seulement le sujet du mystère, mais le mystère lui-même, et que sa grâce et sa personne fussent comme identifiées ? Des doctes sont venus, affirmant que c'est là un *hébraïsme*, et essayant de nous faire trouver simple que Marie, en parlant notre langue, gardât, même dans la gloire, les façons de dire propres à l'idiome de sa patrie terrestre. Sans doute, absolument parlant, il en peut être ainsi. Pour nous, nous osons croire que cette parole cache un sens plus profond, et que, partant de cette première grâce qui est la base et comme le germe de toutes les autres que Dieu lui a faites et qui l'ont élevée au-dessus de tout ce qui n'est pas lui, la douce vierge de Lourdes, a voulu par là signifier le déploiement entier et la consommation parfaite de sa grâce initiale, et se montrer à nous comme la conception universelle de Dieu totalement accomplie dans une pure créature.

N'est-ce pas d'ailleurs ce que nous trouvons explicitement écrit dans ces passages célèbres des Livres sapientiaux que l'Église, dans ses saints offices, approprie à la mère de Dieu ? « Moi, je suis sortie de la bouche du Très-Haut, née et posée dans son Esprit avant toute créature ; conçue dès le principe et, comme telle, présente à Dieu dans l'œuvre de sa création. Le dessein qui fait que j'existe a précédé les siècles, et jusqu'au siècle futur, qui est le retour à l'éternité, je ne cesserai ni d'être, ni d'agir devant Dieu et pour Dieu. Seule, j'ai fait le tour entier du ciel, comme embrassant tout ce qu'il renferme et le pouvant contenir ; seule, j'ai pénétré jusqu'au fond de l'abîme, scrutant ses profondeurs et les illuminant ; seule, j'ai marché d'un pas ferme sur les flots mouvants de la mer, dominant ses agitations et libre

de ses vicissitudes. J'ai eu la primauté sur tous ; enfin, je possède en moi toute la grâce de la voie et de la vérité, la grâce élémentaire et progressive de tous ceux qui travaillent encore, la grâce plénière et consommée de ceux qui déjà reposent en Dieu [1]. » Je suis donc toute belle, moi que Dieu aime ; je suis toute belle parce qu'il m'aime ; plus belle que tous parce qu'il daigne m'aimer plus que tous ; il n'y a point de tache en moi. Je suis Marie ; je suis la Vierge ; je suis l'Immaculée ; « je suis l'Immaculée-Conception ».

1. Voir tout le chap. VIII des Proverbes et le chap. XXIV de l'Ecclésiastique.

CINQUANTE-SIXIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DE SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE.

DE LA COMMUNION DE SAINT JEAN AUX AMOURS DE JÉSUS.

Discipulus ille quem diligebat Jesus.
Ce disciple que Jésus aimait.
JEAN, XXI, 7.

Heureux entre les plus heureux de ce monde les disciples de Celui que les hommes de son temps appelaient le fils de Joseph, et que l'Église, organe institué et infaillible de la Trinité adorable, nomme le Fils éternel de Dieu. Qui dira le charme, la simplicité, la grandeur, les délices ineffables de la conversation du Verbe incarné sur la terre : je dis sa conversation avec tous, telle, nous dit l'Évangile, que, pour en jouir, on quittait tout, on le suivait partout, on demeurait suspendu à ses lèvres, et l'on oubliait, en l'entendant, le manger, le boire et le dormir [1] ? Mais si tel était Jésus-Christ devant les multitudes, qu'était-il dans l'intimité? Ceux qu'il nommait ses serviteurs étaient ravis

1. Marc. VIII, 2.

déjà; jusqu'où devait aller parfois l'ivresse de ceux qu'il daignait appeler ses amis [1] ? Oui, heureux entre les heureux et les disciples et les apôtres de ce Dieu vivant et aimant apparu sur la terre.

Or, parmi ces apôtres, tous aimés, tant aimés, il y en avait un qui semble plus heureux encore. Il était plus jeune que les autres, et l'on savait qu'il était vierge. Est-ce pour cela, est-ce pour d'autres raisons? Toujours est-il que Jésus ressentait pour lui et lui témoignait même une affection plus tendre et toute spéciale: si bien que, au lieu de le désigner par son nom propre de Jean, on le nommait plus volontiers : « Celui que Jésus aime ». Quel titre ! quel don ! quelle gloire ! Ce jeune préféré de Jésus devint plus tard très-grand dans ce monde de Dieu où tout est vrai et qui se nomme la sainte Église. Il fut apôtre, pontife, évangéliste, fondateur d'un grand nombre de chrétientés particulières; il fut prophète, il fut martyr. Dans l'ordre des choses divines il a dit ce que peut-être d'autres que lui n'avaient pas vu ; il a peut-être instruit les anges. Les Pères, et l'Écriture elle-même, ce semble [2], le comparent à l'aigle qui plane dans les hauteurs des cieux et dont les yeux sont si fermes que la splendeur du soleil ne les éblouit point. Enfin il a mille noms de gloire, et tous sont mérités. Y en a-t-il un, pensez-vous, qui lui tienne plus au cœur, que celui qu'il avait reçu du cœur même de son maître, et que, dans sa naïveté, il se donne presque exclusivement dans le récit qu'il fait de la vie du Sauveur: « Le disciple que « Jésus aimait » ? Oui, je le répète, et vos âmes me font toutes écho, bienheureux entre tous est Jean l'ami du Christ.

Il figure et devait figurer parmi les saints choisis que vous invoquez chaque jour, pieuses mères chrétiennes. En vérité, puisque le sort présent et à venir de vos enfants

1. Jean xv, 15.
2. Ezéch. x, 14.

dépend si principalement de Jésus, il était naturel et presque nécessaire que, vous assurant d'abord, comme il convient, la protection suprême de Marie et de Joseph, vous prissiez soin, ensuite, d'intéresser en votre faveur celui que Jésus chérissait sur la terre, et qu'il aime davantage encore à présent, puisque tout ce qui se commence ici dans la grâce, demeure là-haut dans la gloire et y est consommé.

Je voudrais vous parler de saint Jean. C'est doux et difficile, mais doux surtout. Cette vie du bien-aimé de Jésus et l'âme qu'elle nous révèle ressemblent à une vision du paradis terrestre. On y trouve, on y voit, on y sent, j'allais presque dire, on y respire une candeur comme celle de l'enfant, une tendresse comme celle de la femme, une fraîcheur vigoureuse comme celle de nos plus beaux jeunes gens, enfin une sérénité et une pureté qui font penser à celles des anges. Cher apôtre! quel don Dieu a fait au monde le jour où il vous a créé! Y a-t-il, au firmament des âmes, une étoile plus brillante que vous et d'une clarté plus suave? Je ne parle point des grands astres qui, vous-même l'avez dit, sont Jésus et Marie: vous, vous êtes une étoile.

Il serait intéressant de rechercher dans l'Évangile les traits dont l'assemblage donne la physionomie complète de saint Jean. Le travail est aisé, l'Évangile étant écrit plus que de main de maître. Jean pêcheur et fils de pêcheur, se mettant, dès ses jeunes années, à l'école sublime mais austère du saint Précurseur; appelé nommément par Jésus; quittant, pour s'attacher à lui, non-seulement son premier maître, le Baptiste du Christ, mais ses filets, son gagne-pain, sa maison natale et son père; suivant Jésus partout; entrant, et sur son ordre exprès, là même où n'entraient point les autres; choisi, lui troisième entre douze, pour monter au Thabor et contempler la Transfiguration; choisi de même pour assister, sur le mont des

Oliviers, à l'ineffable agonie du jardin ; seul présent au Calvaire et debout sous la croix ; le premier à courir au sépulcre désormais vide ; le premier à reconnaître Jésus apparaissant sur le rivage du lac ; mis à part dans l'ordre, qui se règle alors, des grandes missions divines : de telle sorte que, même aux yeux de plusieurs de ses compagnons, il passa pour être immortel : voilà les grandes lignes qui, étudiées et réunies, nous donneraient le vrai portrait de Jean, portrait, vous en conviendrez, d'une ravissante figure.

J'ai pourtant omis le trait qui, de tous, est le plus caractéristique, parce qu'il se rattache à un fait de la vie de Jean qu'on peut bien appeler capital ou central, et qui a, très-assurément, son principe dans l'affection particulière de Jésus pour le fils de Zébédée : je veux parler du repos de saint Jean sur la poitrine du Christ à la cène. Sous quelque aspect qu'on l'envisage, et si loin et en quelque sens qu'on en suive la portée, la vie, le caractère et la mission de Jean se résument dans ce mystère et s'y épanouissent comme sur une tige. L'Église l'a bien senti ; car tout le long de l'office de la fête consacrée par elle au doux évangéliste, elle ne se lasse point de rappeler ce fait, et le célèbre comme l'une des gloires les plus précieuses dont le Seigneur ait daigné honorer son ami.

Ce mystère de saint Jean reposant, et en un tel moment, sur la poitrine du divin Maître, n'a cessé et ne cessera pas jusqu'à la fin des siècles d'être une sorte de Thabor pour les âmes intérieures. Des fleuves de lumière vivante et vivifiante s'en échappent en effet, et font connaître et aimer le Maître bien plus encore que le disciple. Comme il y a dans la science sacrée des sources principales et des trésors communs qu'on appelle *lieux théologiques*, il y a aussi des *lieux mystiques*. Celui-ci en est un éminent et fécond entre tous. On en pourrait écrire un livre. Qu'en dirai-je

dans ce court entretien ? Ceci seulement, qui m'a semblé utile et consolant pour vous, à savoir qu'une des grâces et un des fruits de ce repos de Jean, est d'y avoir communié aux quatre grands amours de Jésus : son Père, Marie, les hommes, sa croix enfin, qui est la réconciliation et l'union de tous ceux que son amour embrasse. Nous ne pouvons, vous l'entendez, que livrer brièvement à vos méditations les points les plus saillants d'un enseignement si vaste.

I. Avant tout il est clair que reposer sur la poitrine du Maître, et en un moment où tous les secrets finissaient de se découvrir, et toutes les grâces de se répandre, et tout l'amour de se livrer, et tout le mystère du Christ de se compléter et consommer, c'était être introduit dans le cœur même du Sauveur ; et non-seulement s'unir à ce cœur sacré par un rapprochement d'affection, mais, comme je le disais, y communier d'une manière très-réelle quoique toute spirituelle. Le cénacle, c'était l'heure de l'amour, l'œuvre de l'amour, le don de l'amour, la communion de l'amour. Si Jean est appelé « l'apôtre de l'amour », il le doit à ce repos pris sur le cœur du Christ.

Nous disons donc qu'il communia d'abord à l'amour de Jésus pour son Père. Cet amour-là, en vérité, n'a ni nom ni mesure. Il fait plus que comprendre toutes les possibilités de l'amour créé, il les dépasse : car, dans son fond c'est un amour de Dieu, un amour infini par là même. Ce que Jésus donne d'amour au moindre d'entre nous suffirait, si on l'entrevoyait ou le sentait, à faire tomber et demeurer l'humanité entière en extase. Comprenez ce qu'il en donne à son Église, l'Église des hommes, l'Église des anges, c'est-à-dire finalement à toute sa création déifiée ? Essayez de concevoir ensuite ce qu'il en donne à Marie qui résume son Église et lui est plus chère, à elle seule, que tout le reste des

créatures ensemble. Les Séraphins, qui sont des incendies vivants se trouvent tièdes et presque froids dès qu'ils approchent du cœur où brûlent tous ces amours. Eh bien ! ces amours prodigieux eux-mêmes, que sont-ils si on les compare à l'amour du Christ pour son Père ? On serait en droit de dire qu'aux créatures, et sans en excepter Marie, Jésus ne donne que le trop plein de son cœur ; mais que son cœur même, il le garde pour son Père céleste et ne le donne qu'à lui. Cet amour du Père est l'âme de la vie de Jésus, depuis le moment béni de son Incarnation jusqu'à son dernier souffle, et par delà encore, puisque Jésus, « étant « hier et aujourd'hui, est aux siècles des siècles » [1]. Au fond de tous ses mystères, au fond de tous ses états, au fond de tous ses miracles, de toutes ses prédications, de toutes ses institutions, au fond de toutes ses souffrances et de la mort qui les couronne, il y a l'amour du Père. « Je vis « pour mon Père », dit-il [2]; et si je marche au milieu de vous, pour que vous puissiez croire en moi, et receviez tant de bienfaits que je répands sur mon passage [3], c'est d'abord parce que « je vais à mon Père » [4], en qui j'ai ma fin et mon repos.

Tel est le premier amour du Christ, auquel saint Jean a communié, et telle est aussi la raison pour laquelle il a été si savant dans le mystère de la paternité de Dieu et de la génération du Fils, comme aussi de cette filiation adoptive étendant à quiconque y croit et la reçoit [5], la grâce de cette divine paternité. « Voyez cette charité de Dieu, écrit-il, « que nous soyons ses fils, non par simple dénomination » ou par quelque titre purement extérieur, mais « en toute

1. Hébr. XIII. 8.
2. Jean VI, 58.
3. Act. X, 38.
4. Jean XVI, 5, 10.
5. Ibid. I, 12.

« vérité et réalité [1] ! » Relisez, pour y vérifier ceci, l'Évangile et les trois Épîtres du « disciple qu'aimait « Jésus », et dites si vous n'y voyez point partout, et peut-être comme nulle part ailleurs, ce dogme splendide du *Dieu Père* où se fonde le mystère entier de la grâce qui est celui de la foi, de la religion, de la piété : mystère de vie, mais de *vie communiquée* ; en Dieu d'abord, par l'éternelle génération du Verbe ; puis hors de Dieu, par le Fils envoyé au monde et « pour donner la vie au monde [2] » ? « Ce « qui fut dès le commencement, ce que nous avons vu de « nos yeux, ce que nous avons regardé et constaté avec soin « ce que nos mains ont touché du Verbe de vie, de cette « vie qui s'est manifestée et dont nous sommes les témoins « sincères et oculaires ; cette vie éternelle qui éternellement « subsistait dans le sein du Père, » d'où elle procède, « mais « qui nous est apparue dans le temps, nous vous l'annon-« çons, afin que vous entriez tous en société avec nous, et « que nous soyons tous ainsi en société avec le Père et « avec son fils, le Christ Jésus » [3].

II. Communiant à l'amour de Jésus pour son Père, Jean, au Cénacle, communia en même temps à l'amour de Jésus pour Marie. Ce second amour touche l'autre, encore qu'inévitablement l'autre le dépasse de tous côtés. Il en tient et il en naît. C'est comme si quelqu'un de nous appliquait au chef-d'œuvre l'amour qu'il a pour l'ouvrier. Plus Jésus aime Dieu comme Dieu et en lui-même, plus il aime Marie en qui il trouve Dieu comme il n'est pas dans l'univers entier. Amour divin, amour humain, amour de créateur, de rédempteur ; amour de père, de fils, de frère, d'époux, d'ami ; amour de complaisance, de bienveillance,

1. Jean III, 1.
2. Ibid. X, 10.
3. I Jean I, 1, 6.

de reconnaissance même ; amour de sympathie, d'union et d'unité, sans parler de toutes sortes d'amours trop sublimes pour nous être connus, c'est ce qui emplit le cœur de Jésus pour cette Vierge. Pour elle, plus que tout autre après son Père, il a vécu ici-bas, travaillé et souffert. Elle est la Rachel de ce Jacob divin servant longtemps et si péniblement un Laban dur et difficile [1]. Il est écrit de la Sagesse, que, sans cesse présente à Dieu durant l'œuvre de la création, elle se jouait devant sa face : ce qui signifie sans doute qu'elle était sa joie incessante, qu'elle lui souriait comme pour l'encourager, et de plus qu'elle l'aidait à mettre partout la proportion, l'harmonie et la paix [2]. Croyez que, dans tout le cours de sa vie mortelle, le Christ ne cessa pas d'avoir présente aux yeux de son âme la douce et encourageante vision de sa sainte Mère. Dans l'ordre des motifs créés qui, de moment en moment, déterminaient pour lui et en lui ces actes, dont la succession forme l'œuvre de la glorification de son Père par le salut du monde, Marie était toujours le premier. Et là où l'esprit de Jésus regardait ainsi, son cœur y allait toujours ; là où ce cœur allait pour suivre ce regard, il y entrait tout entier ; là où il entrait, il y demeurait. Ah ! quel amour ! Il n'y a, soyez-en sûres, que la lumière de gloire qui nous puisse découvrir ce que l'intelligence d'une créature est capable d'en contempler.

Or, dans une mesure immense, cet amour de Jésus pour Marie s'écoule à la Cène dans le cœur de saint Jean.

Le soleil, qui depuis peu de temps venait de descendre sous l'horizon, ne devait plus finir, même une fois, sa course de chaque jour, sans que le Christ, Verbe de Dieu, prononçât sur son cher disciple une parole solennelle. Vous vous

1. Gen. XXIX.
2 Prov. VIII. 30.

la rappelez. Le Sauveur était sur la croix et allait y mourir. Ayant déjà abaissé son regard sur Marie, il lui dit : « Femme, « voilà ton fils ». Puis regardant le disciple qu'il aimait, Jean, debout comme la Vierge et auprès d'elle, il lui dit : « Voici ta mère [1] ».

Le Verbe est la vérité et ne dit que la vérité. De plus sa parole est toute-puissante ; et ce qu'elle énonce, au besoin elle le fait, fallût-il pour cela faire acte de créateur. De même donc qu'en nommant Marie Mère de Jean, il disait ce qu'il l'avait faite, ou ce qu'il la faisait du moins à cette heure, lui donnant de la mère non-seulement le titre, le mandat, la fonction, mais l'état intérieur, l'esprit, le cœur, les aptitudes et tous les sentiments ; de même, en disant de Jean à Marie : « Voilà ton fils », il disait ce qui était vrai. Autant que le comportait ce dessein d'adoption divine qui, se réalisant d'abord dans la personne de Jean, devait s'étendre ensuite à tous les chrétiens, fils de la Vierge comme ils le sont de Dieu, Jésus était pour ainsi dire passé dans l'âme de son disciple ; formant en lui, par un chef-d'œuvre de grâce, tout son état intime de fils à l'égard de sa mère, y versant sa piété, son respect, son amour, afin qu'en cet humble mais aimé et maintenant sacré substitut, Marie pût retrouver, reconnaître et jusqu'à un certain point sentir son *premier-né*, comme nous reconnaissons et sentons par la foi Jésus-Christ sous les infirmes espèces eucharistiques.

Or, tout cela, qui fut déclaré publiquement au Calvaire, se fit mystiquement durant cette heure inénarrable où Jean tint sa tête appuyée sur le sein de Jésus. Aussi comme il aima Marie, « ce disciple que Jésus aimait » ! Il est écrit qu'à partir de la donation que le Sauveur mourant lui fit d'elle, il la reçut et la prit comme sienne, la mettant, si on

1. Jean XIX, 26, 27.

peut le dire, au nombre des biens qui lui appartenaient, ou du moins la regardant comme un dépôt divin divinement confié à son cœur [1]. Je me demande si cette fonction de Jean à l'égard de Marie ne dépasse pas celle de Joseph. Assurément après le Calvaire Marie était plus sainte encore qu'à Nazareth. Joseph l'avait gardée et protégée dans les années de Nazareth; c'était après le Calvaire, et durant des années, que Jean la devait garder et protéger. Identique sous certains aspects, la fonction des deux saints n'a nullement le même caractère, et il serait téméraire d'y vouloir établir des degrés. Y en avait-il dans l'amour que tous deux portaient à cette Vierge ? S'il y en a, Dieu seul le sait. Il semble que saint Joseph doive, même en amour, l'emporter sur saint Jean. Ne vous paraît-il pas que celui de Joseph ressemble surtout à l'amour du Père éternel pour Marie, tandis que celui de Jean rappelle plutôt l'amour que lui portait Jésus, le Fils incarné ? Quoi qu'il en soit et incontestablement ces amours sont tous deux immenses. Il y eut deux parts dans l'héritage du Christ: Marie et l'Église. Jésus donna l'Église à Pierre; il donna Marie à saint Jean. L'Église fut le diocèse de Pierre; Marie fut le diocèse de Jean. Pierre fut le souverain Pontife de l'Église; Jean fut l'évêque et comme le chapelain de Marie; et même du vivant de Marie, à qui il survécut longtemps, l'Église n'y perdit rien. Avant de confier l'Église à Pierre, Jésus l'interrogea trois fois, lui disant : « M'aimes-tu [2] ? » Pauvre Pierre ! Son triple reniement ne motivait que trop cette triple interrogation. Mais avant de confier Marie à Jean, Jésus ne lui demanda rien. Jean était à la croix : cela disait assez son amour. Ici, comme là toutefois, l'amour, l'amour souverain et éprouvé du Christ et de tout ce qu'aime le Christ, était l'indispensable condition de la charge imposée.

1. Jean XIX, 26, 27.
2. Ibid. XXI, 15, 18.

III. Aimer Marie, c'était déjà aimer l'Église dont elle est la somme éminente; aimer l'Église, c'était aussi aimer les hommes, tous les hommes et même l'universalité des créatures, car c'est de cette multitude que l'Église est tirée et formée; et si tous ceux dont cette multitude se compose ne font point effectivement partie de cette Église bénie, tous du moins y sont invités et reçoivent par Jésus et de Jésus toutes les grâces nécessaires pour y entrer, y vivre et y mourir comme on y meurt, c'est-à-dire de cette « mort pré-« cieuse [1] » qui fait naître à la vie éternelle.

L'amour de Jésus-Christ pour nous, lui-même nous en dit la mesure. « Dieu a tant aimé le monde, qu'il lui a « donné son Fils unique [2] »; et le Fils à son tour l'a tant et si ardemment aimé, que l'aimant depuis l'origine, « il l'a « aimé jusqu'à la fin [3] » : ce qui veut dire jusqu'à la fin du temps, jusqu'à l'éternité et dans l'éternité, et jusqu'à la fin, jusqu'au dernier épuisement de l'amour qui est le sacrifice et la mort. L'Évangile tout entier n'est que l'histoire des échappées, des cris, des appels, des témoignages, des œuvres et des douleurs de cet amour sans bornes. « Dieu est « amour », écrit saint Jean [4]. Telle étant sa nature, telle est aussi sa vie parmi nous. La vie de Jésus, en somme, n'est que l'épanouissement au dehors et la démonstration (saint Jean dit « l'apparition ») de l'amour de Dieu pour nous [5].

Du cœur du Rédempteur cet amour passa dans celui de son bienheureux disciple. La charité est devenue comme la note propre du caractère, des discours, des écrits, de tout l'apostolat de Jean. Il lui a été donné à lui, exclusivement à lui, de nous transmettre cet incomparable épanchement d'amour divin et humain qui se nomme

1. Psaum. cxv, 15.
2. Jean III, 16.
3. Ibid. XIII, 1.
4. I Jean IV, 8.
5. Jean I, 2; IV, 9.

parmi les chrétiens « le discours après la cène ». Tout le temps que coula ce fleuve dont chaque flot contenait de quoi féconder mille mondes et enivrer tout le paradis, Jean se tenait à la source et y buvait. Les Pères l'ont remarqué, et la sainte liturgie le célèbre [1]. La première, et de beaucoup la plus considérable des Épîtres de Jean, outre qu'elle est débordante de bonté tendre et sainte, semble avoir été surtout écrite pour rappeler, inculquer et interpréter cette loi souveraine de la charité fraternelle. C'est là qu'on lit : « Celui qui dit qu'il est dans la lumière et qui a de la « haine pour son frère est encore à présent dans les ténè- « bres ; mais celui qui aime son frère est dans la lumière... « Quiconque n'est pas juste n'est pas de Dieu, et celui-là « n'est pas juste qui n'aime pas son frère ; car ce qui vous « a été annoncé et prêché dès l'origine, c'est de vous aimer « mutuellement... Notre marque pour reconnaître que « nous avons vraiment passé de la mort à la vie est notre « charité pour nos frères. Celui qui n'aime point demeure « dans la mort... Qui n'aime pas son frère est homicide.., « Et comme nous connaissons la charité de Dieu en ce « qu'il a sacrifié sa vie pour nous, de même nous devons « être prêts à sacrifier notre vie pour nos frères... Si nous « nous aimons mutuellement, Dieu demeure en nous, et sa « charité en nous est parfaite.. Si quelqu'un dit : j'aime « Dieu et n'aime pas son frère, il se trompe et il ment... « En somme, le commandement que Dieu nous a donné, « c'est que celui qui aime Dieu aime aussi ses frères » [2]. Quelle doctrine ! Oui, le cœur de Jésus, ce cœur qui, comme Jésus le disait lui-même à Marguerite-Marie, « a « tant aimé les hommes », il était, il battait dans le cœur de saint Jean. Nulle d'entre vous n'ignore les si touchantes

1. Fluenta Evangelii de ipso sacro Dominici pectoris fonte potavit. — Brev. Rom. Respons. in I Noct. Festi S. Joann. Evangel.
2. Epît. de S. Jean.

histoires de la vieillesse du grand Apôtre; l'histoire du jeune homme confié, perdu, pleuré, cherché et ramené [1]; l'histoire aussi de la plainte respectueuse que lui firent ses disciples quand, porté sur leurs bras dans l'église pour y prêcher, il répétait toujours et à tout propos : « Mes petits « enfants, aimez-vous les uns les autres. — Mais, Père, « pourquoi nous redites-vous sans cesse la même chose ? « — Parce que c'est là le précepte du Seigneur, et si on « l'accomplit, c'est assez » [2].

IV. Enfin un quatrième amour vivait dans l'âme de Jean, issu de la même source que les trois autres, et venu en lui par la même voie.

On peut dire qu'en pratique et pour un temps (le temps que dura sa vie voyagère), les trois suprêmes et éternels amours de Jésus, son amour pour son Père, son amour pour Marie, son amour pour les hommes, vinrent se résumer et concentrer dans un seul, l'amour de sa croix et de son sacrifice. Cet amour étrange paraît partout dans l'Évangile, et Jésus en est dévoré. « Je dois être baptisé « d'un baptême de sang, s'écrie-t-il, et dans quelle an- « goisse je me sens jusqu'à ce qu'il soit accompli [3] ! » L'heure des miracles vient de sonner; Marie le devine et y fonde une demande ; ce n'est point là l'heure de Jésus [4]. « Son heure » [5], c'est celle où il pourra enfin se « saturer « d'opprobres » [6] et s'enivrer de douleur. Arrivé là, il est au terme et s'y repose : sa croix lui est un lit. L'Épouse des Cantiques le savait quand elle disait : « O toi qui es

1. Cette histoire, racontée d'abord par Clément d'Alexandrie, est rapportée dans l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe.
2. S. Jérôme. Comment. sur l'Epître aux Galates. L. III, ch. 6.
3. Luc. XII, 50.
4. Jean II, 4.
5. Ibid. VII, 1.
6. Jérém. Lament. III, 30.

« l'amour de mon âme, indique-moi, révèle-moi ce lieu « secret où tu reposes à l'heure de midi »[1]. Révélation nécessaire, en effet, que celle d'un si étonnant mystère, et science si ardue pour notre pauvre cœur humain qu'un Dieu seul nous la peut apprendre! Mais ce qui fait frémir nos cœurs embrasait et passionnait celui de Jésus. Aussi, moins pour se soulager lui-même d'une plénitude qui l'oppressait, que pour instruire et préparer ses frères, il leur parlait avec insistance du mystère de sa croix. Il n'y a pas dans l'Évangile de prophétie plus claire et plus fréquemment répétée que celle que Jésus fait de sa Passion : Passion d'ignominie et Passion de souffrance. Et quand, par un sentiment légitime, mais humain, Pierre, par exemple, si ardent pour son Maître, semble vouloir éloigner de lui la pensée ou même la possibilité d'un pareil avenir, Jésus, si doux, l'appelle « Satan », et lui dit : « Retire-toi de moi »[2].

C'eût été bien assez que ce sacrifice fût le signe éloquent et souverain de son triple amour pour Dieu, pour sa Mère et pour nous. Une fois données la nature et l'ineffable générosité de son cœur, on conçoit que le désir de témoigner ainsi à quel point il aimait, le brûlât comme un feu. Mais ce sacrifice avait encore un autre but : il devait racheter le monde, y compris la sainte Vierge, et vous savez jusqu'où, puisque tant de grâces dont elle est comblée, depuis son Immaculée Conception jusqu'à son assomption glorieuse et son couronnement dans le ciel, sont le prix du sang répandu par son Fils. De plus, en rachetant le monde, la croix le réconciliait à Dieu, ce qui était tout ensemble et le restituer à Dieu et lui restituer Dieu. Qui ne comprend dès lors la passion de Jésus et pour souffrir et pour mourir ? L'Eu-

1. Cant. I, 6. — On sait que Notre-Seigneur fut mis en croix à « la sixième heure du jour », qui, selon la manière de compter des Juifs, répondait à notre midi.

2. Matth. XVI, 23.

charistie est née de cette passion sacrée. Elle fixe, elle perpétue, elle universalise le sacrifice sanglant du Calvaire! Vous vous souvenez que même là Jésus cria : « J'ai soif »[1]! L'Eucharistie était pour étancher cette soif, laquelle n'est que le besoin urgent et insatiable qu'avait Jésus, même à la croix, de se donner encore, de se donner toujours, de se donner à tous.

Ces sentiments du Christ pénétrèrent si avant dans le cœur du disciple aimé que seul, entre tous, il suivit son Maître au Calvaire : il n'était pas seul au Thabor, il n'était pas seul au jardin ; il le fut sous la croix. Ce courage et cette force que la Pentecôte allait bientôt inspirer à tous les disciples, le repos sur le cœur de Jésus les donna d'avance à saint Jean. Jacques, son frère, avait dit un jour avec lui : « Maître, nous pouvons, nous aussi, « boire votre calice »[2]. Ils burent chacun le leur, en effet, puisque tous deux subirent le martyre ; encore que, par miracle, saint Jean ne mourut point du sien. Mais quand le Maître dut boire son calice personnel, celui que son Père lui présentait[3], Jacques était loin ; il n'y eut que Jean à venir. Ce qu'il mérita là, sous ce premier des crucifix qui fut le crucifié vivant, et durant ces trois heures, voyant tout, entendant tout, et à deux pas de la sainte Vierge, ce qu'il mérita, dis-je, de comprendre et de sentir de la sainte Passion du Sauveur, nul ne le saura qu'en paradis. Ce dut être, dans son âme, l'été et déjà presque l'automne de cette ère de grâce inouïe et de communion intime avec son Maître dont le Cénacle avait été le printemps. Qu'était Jean aux yeux de Dieu quand, après l'ensevelissement de la divine victime, il descendit de la montagne, accompagnant la Vierge et peut-être la soutenant ?

1. Jean XIX, 28.
2. Marc. X, 38.
3. Jean XVIII, 11.

Comprenez-vous aussi qu'il soit devenu par là l'Évangéliste de l'Eucharistie? Les trois qui longtemps avant lui écrivirent la vie du Sauveur, saint Matthieu, saint Marc, saint Luc, avaient très-explicitement raconté l'institution de ce sacrifice de la nouvelle alliance qui est aussi le suprême sacrement de l'amour. Mais cette préparation et cette annonce prophétique par le miracle de la multiplication des pains ; mais ce long et merveilleux discours touchant « le « pain de vie », si dogmatique, si clair et d'un prix infini pour la piété comme pour la foi [1] ; puis ce dernier prélude, cette dernière purification de ceux qui sont déjà purs, ce lavement des pieds, d'une beauté, d'une onction surhumaines ; et enfin ce discours sans pareil où l'amour eucharistique coule pour ainsi dire à pleins bords, où le cœur même de Jésus ressemble à un calice ouvert qu'on incline de plus en plus jusqu'à ce qu'il ait versé sa dernière goutte, telle est la part de Jean dans la révélation de l'Eucharistie ; tel est son témoignage touchant ce prodige de l'amour rédempteur qui est l'extension à tous les temps et à tous les lieux de l'immolation unique du Calvaire, et le don substantiel, le don extrême ici-bas de l'amour infini. « Avant le jour de la « fête de Pâques, Jésus sachant que son heure était venue « de passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé « les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la « fin [2]. » Vous avez lu cent fois, cent et cent fois encore vous relirez ces pages qu'on peut dire adorables. C'est bien Jean qui les a écrites ; mais il était, en les écrivant, si rempli de Jésus, de l'esprit, de la vie, de l'amour de Jésus, qu'en vérité Jésus paraît tout seul ici, et qu'entre lui et nous, nous ne sentons plus d'intermédiaire.

O Apôtre trop aimé du Christ pour n'être point très-cher aux chrétiens, vous êtes plus beau et plus doucement lumi-

1. Jean VI.
2. Ibid. XIII,

neux qu'un archange : vous êtes l'ombre éclairée du Sauveur; et ce parfum exquis que saint Paul, votre frère, appelait tantôt « l'odeur du Christ » et tantôt « l'odeur de la vie[1] », il se dégage de vous comme de personne. Fils de Marie, Vierge comme elle et son premier enfant après celui en qui sont adoptés tous les autres, que vous demander que vous ne puissiez donner, puisque toute grâce est dans le cœur du Maître, et que le cœur du Maître est à vous? Regardez-nous, vous qui êtes dans la lumière; instruisez-nous, vous qui voyez la vérité; aimez-nous, vous qui vivez à jamais dans l'amour. Tout bien est à aimer celui qui vous a aimé. Obtenez donc que nous l'aimions enfin d'un amour véritable; car de lui dire « Seigneur! Seigneur! » et de soupirer tendrement après lui, cela n'est point encore l'aimer[2]. Mais faites que nous l'aimions « en esprit et en vérité[3] », d'un amour pur, d'un amour fort, qui ne prenne le repos de la Cène que pour se mettre en état de gravir le Calvaire et d'y rester debout sous la croix. Nous ne reposons pas comme vous, il est vrai, sur la poitrine sacrée du Sauveur; mais lui-même vient dans nos poitrines, et son cœur réside en nos cœurs. O Jean, ami de Jésus, pour Jésus, pour sa gloire, pour sa joie, demandez-lui que ces cœurs ne soient plus si indignes de lui; demandez-lui qu'il en soit toujours l'hôte et le roi et le Dieu; et que, sanctifiés par lui dans la vie et dans la mort, nous le puissions éternellement contempler, bénir et aimer avec vous dans le ciel.

1. II Cor. II, 15, 16.
2. Matth. VII, 21.
3. Jean IV, 23.

CINQUANTE-SEPTIÈME CONFÉRENCE

FÊTE DU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS[1].

DE TROIS TRÉSORS SANS PRIX QUE CONTIENT LE CŒUR DE JÉSUS.

Bonus homo de bono thesauro cordis sui profert bonum.

L'homme bon tire le bien du bon trésor de son cœur.

Luc VI, 45.

Le saint roi-prophète David donnait à Dieu une louange vraie et bien méritée quand il lui chantait dans les Psaumes : « Vous ouvrez votre main, Seigneur, et vous em-

1. Les quatre conférences qui terminent ce second volume ne se rattachent point à la série régulière des fêtes célébrées publiquement dans la confrérie des mères chrétiennes. On nous a instamment demandé de parler une fois du Sacré-Cœur. Nous l'avons fait, et nous savons être agréable à bon nombre de nos associées en joignant, dans l'ouvrage imprimé, cette conférence aux autres Quant aux trois qui la suivent, on verra que nous y traitons de la Passion de Notre-Seigneur.C'est un usage ancien à Poitiers que,chaque année,après les matines du Jeudi saint, on prêche dans la chapelle des Carmélites sur le mystère de cette ineffable soirée. Les mères chrétiennes y for-

« plissez de bénédiction toute créature vivante » [1]. Dieu avait fait cela dès l'origine. Sans doute, sa bouche s'était d'abord ouverte : « Il dit, et tout fut fait ; il donna « l'ordre, et tout fut créé » [2]. Mais aussitôt, et pour que tout ce qui était fait commençât de devenir parfait, la main s'ouvrit après les lèvres, et, sous la bénédiction de cette main divine étendue, la vie s'épanouit partout dans le monde, la nature tout entière se mit à germer et à fleurir, et toute créature, éclairée sur sa voie, y fit ses premiers pas pour atteindre sa fin dernière [3]. Qui dira ce premier éveil universel des choses sous l'action de cette main qui, d'en haut, s'ouvrait tout d'un coup ? Le péché n'était pas là encore. Tout était droit et pur, tout était accordé et en paix. Il n'y avait pas une ombre dans cette clarté, pas une note fausse dans ce concert. C'était « le jour du Seigneur » et l'écho, dans le temps, de l'harmonie éternelle. Ah ! de quoi pouvaient donc être alors remplies les créatures, sinon de bénédiction, d'amour et de reconnaissance ? Toutes étaient *dites* par Dieu ; toutes exprimaient purement sa pensée ; toutes le *disaient* par conséquent, et en retour se disaient à lui : c'était là « *la bénédiction* ». Une bénédiction descendait sous forme de lumière, de vérité et de grâce;

ment d'ordinaire une bonne portion de l'auditoire, et quelques-unes, plus libres sinon plus ferventes que leurs sœurs, passent à prier devant le saint Sacrement réservé au reposoir, plusieurs des heures de cette sainte nuit. Appelé bien des fois à prêcher cette Passion, nous avons cru utile de rédiger quelques-uns de ces discours, et de les insérer ici. Outre qu'en le faisant, nous pensons faire plaisir à toutes les mères chrétiennes, le sujet de la Passion du Sauveur, et surtout de sa Passion intérieure qui est celle à laquelle le Jeudi saint fait penser davantage, est dans le christianisme un point si capital ; la piété y trouve un aliment si riche, si fort, si exquis ; toute âme fidèle y puise des consolations si précieuses, qu'il nous semble servir les intérêts de Dieu en écrivant et en publiant ces pages.

1. Psaum. CXLIV, 16.

2. Ibid. XXXII, 9.

3. « Vous m'avez formé, et vous avez ensuite posé votre main sur « moi. » Psaum. CXXXVIII, 5.

une autre remontait sous forme de justice, de sainte fidélité et d'amour : telle était, en ces origines, la religion du monde, sa première et toute chaste alliance avec Dieu ; telles étaient les fiançailles déjà ravissantes de l'union universelle que l'éternité devait bientôt consommer.

La lèvre, la main, c'est beaucoup. Encore que nous n'ayons de Dieu que des pensées divines, nous parlons de lui humainement selon l'usage de l'Écriture. Ce que la lèvre peut dire, ce que la main peut donner, cela va loin, même parmi les hommes. Cependant, même chez nous, est-ce tout, ou, pour mieux parler, est-ce assez ? Les lèvres et la main s'ouvrent ; mais plus loin, dans la portion la plus intime de l'être, n'y a-t-il plus rien qui se dilate et puisse s'ouvrir aussi, de telle sorte que des bénédictions et des dons s'en échappent ? Dieu n'a-t-il pas lui-même formé dans l'intérieur de l'homme une source secrète et sacrée, d'où nous voulons instinctivement que jaillissent avant tout et les paroles que les lèvres prononcent et les largesses que la main distribue : si bien que là où nous savons ou pouvons soupçonner que la parole est simplement née sur les lèvres et que le don est éclos dans la main, nous ne faisons plus grand fond sur la parole, et n'attachons plus grande importance au don ? Oui, Dieu a formé en nous cette source, et on la nomme le cœur : le cœur, qui est en nous l'âme de tout, qui donne à tout son caractère, sa mesure vraie, son prix. C'est ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, et c'est pourquoi très-justement on y regarde avant tout, et on y tient plus qu'à tout le reste. Le cœur en vérité, c'est l'homme.

Mais qu'en est-il du cœur d'un Dieu, s'il est vrai que Dieu ait un cœur ? Vous savez toutes qu'il en a un ; et non-seulement un cœur divin, par où il faut entendre ce qui, dans son incompréhensible nature, est l'idéal inabordable de ce que le cœur est dans la nôtre ; mais de plus il

a un cœur humain, un cœur de chair qu'il a pris en Marie et de Marie par l'opération de l'Esprit-Saint, celle des trois personnes divines qui est plus spécialement nommée l'amour. Que ne pouvons-nous ici sonder un peu ce mystère adorable du cœur humain de Dieu ? Mais il y faudrait beaucoup de temps, sans parler de bien d'autres choses, et quelques instants seulement nous sont donnés.

Dieu donc, dès l'origine, avait ouvert et la bouche et la main. Sans doute son cœur divin était au fond de cette double ouverture. Dieu est si vrai ! il est si un ! Cela rend tous ses dons sacrés ; et, venant tous d'un pareil amour, les moindres devraient suffire à lui gagner notre cœur. Toutefois il était réservé à la nouvelle alliance que le cœur de notre grand Dieu ne déterminât plus seulement l'ouverture bienfaisante et de ses lèvres et de sa main, mais que ce cœur lui-même, s'étant humanisé, se fît voir et sentir par les hommes, et qu'enfin il *s'ouvrît*, qu'il s'ouvrît sur nous et pour nous, et demeurât désormais éternellement ouvert.

Qui l'a ouvert, ce cœur humain de Dieu ? Pensez-vous que ce soit la lance du Centurion ? Oui, si l'on veut parler du cœur de chair. Mais ce cœur de chair lui-même, qui l'a rendu accessible, qui l'a livré à ce fer audacieux qui pourtant ne fut point impie ? Le cœur de l'âme, humain aussi, mais spirituel et invisible : je veux dire cet amour qui brûlait l'âme de Jésus-Christ et qui, s'avivant à ce foyer incréé du Verbe, auquel cette âme est hypostatiquement unie, constituait le foyer créé de la vie temporelle du Sauveur. Il répugne que le cœur, même humain, d'un Dieu puisse s'ouvrir du dehors et surtout par le fait d'un accident violent. Un cœur de Dieu s'ouvre spontanément et par dedans, comme le font les germes, les tiges des plantes, les calices des fleurs, comme le fait enfin tout ce qui vit. L'ouverture du cœur de Jésus, ce

n'est point une blessure, c'est un épanouissement. La blessure, qui est réelle pourtant, n'est point ici le fait principal. Elle est le signe et l'effet du péché qui ne vient qu'après coup. Mais, faite par lui ou à cause de lui, elle reste malgré lui, et quand lui-même a disparu, pour marquer la victoire que ce cœur a remportée sur lui. A ce titre cette blessure subsiste, et jusque dans la gloire. C'est la décoration sublime que l'amour a gagnée dans son combat avec l'enfer ; on ne cache point une décoration, on la montre. Mais il demeure que le caractère premier et souverain de cette blessure du cœur sacré, c'est d'être « une ouverture », une issue, un passage. « Un soldat, dit saint Jean, lui « *ouvrit* le côté avec une lance [1]. » Sous cet aspect, l'amour l'a faite, et non la lance; la lance obéissait, mais l'amour avait donné l'ordre.

Je dois vous parler du cœur adoré de Jésus : vous me l'avez demandé ; c'est mon devoir d'obtempérer à une pareille demande et c'est aussi ma joie, quoique ma joie fût plus vive si je pouvais espérer de vous parler comme il faudrait d'un sujet si saint et si haut. Vous le savez, vous le sentez, c'est tout un monde et plus qu'un monde que ce cœur du Dieu Jésus. Il n'y a pas tant d'étoiles au firmament, ni de grains de sable sur la terre, ni de gouttes d'eau dans l'océan, qu'il y a dans ce cœur d'excellences, de grâces, de vertus, de richesses. « La plénitude de la divinité « y habite en substance » [2]; toutes les perfections divines y vivent et s'y déploient; tous les biens créés s'y rencontrent. Je vous dirai seulement trois choses qui tenant, je pense, le premier rang parmi celles qui nous sont nécessaires, ne peuvent s'offrir à nous sans attirer notre cœur et vers elles-mêmes et vers le lieu béni qui les contient, le-

1. Jean XIX, 34.
2. Coloss. II, 9.

quel est justement ici un cœur qui nous les donne. Ces trois biens, que j'ai dû appeler des trésors et que le Sacré-Cœur renferme, c'est la compassion, c'est l'amour, c'est l'adoration : une compassion sincère, profonde, universelle, efficace, inépuisable; un amour vrai, saint, tendre, ardent, ravissant, tout-puissant; enfin une adoration sublime et parfaite, digne, par suite, à tous égards de ce Dieu à qui elle est rendue au nom de toutes les créatures. Tels sont, je le répète, les trois trésors que « cet homme », qui n'est pas bon seulement, mais la bonté en personne, Jésus l'homme-Dieu, « tire du bon trésor de son cœur », et que, ce cœur étant « ouvert », tout homme de bonne volonté peut y puiser dès qu'il lui plaît.

I. Il faudrait s'ignorer complétement soi-même pour prétendre que Job s'est trompé en disant que « l'homme qui « vit peu de temps ici-bas, y est rempli de beaucoup de « misères »[1]. Voyez ce fils d'Adam à l'heure de sa naissance : si, en entrant au monde, il n'y rencontrait pas tout de suite la compassion, il n'y pourrait pas vivre une heure. Il la trouve, elle l'y a devancé, elle s'appelle « la mère » ; elle s'empare donc de lui dès qu'il paraît, elle le couvre de caresses avant même qu'il les puisse sentir ; elle pourvoit à tous ses besoins, l'assiste de toutes manières, très-décidée d'ailleurs à ne l'abandonner jamais et à continuer toujours ce qu'elle a commencé de faire. Plus tard, par plusieurs endroits, la misère de l'homme diminue ; du moins elle est moins apparente. Au fond elle reste immense, et sans parler de ce que chacun en porte toujours en soi, l'état où le plus robuste et le mieux doué d'entre nous est réduit à certains moments (moments toujours possibles et moins rares qu'il ne semble), est pour inspirer la pitié. Ah ! l'homme a be-

1. Job. XIV, 1.

soin de tout, du sol qui le porte, du pain qui le sustente, de l'eau qui le désaltère, du vêtement qui le couvre, du toit qui l'abrite, de l'autorité qui le guide, de la tradition qui l'instruit, de l'affection qui le fait vivre, de la récompense qui l'attire, de l'encouragement qui le soutient, que sais-je? Notre être entier n'est qu'indigence, et nous ne vivons que d'aumône et d'emprunt. Mais ce dont l'homme a surtout besoin, ce qu'il lui faut encore quand il a tout le reste, avouez que c'est la compassion. Même pourvu, il demeure si pauvre; même heureux comme on l'est ici, il souffre tant, et en somme, je le redis, il est si misérable!

L'homme donne la compassion à l'homme, quoique hélas! pas toujours et rarement dans la mesure voulue. Mais Dieu nous la donne-t-il? Nous savons qu'il est bienfaisant; sommes-nous aussi assurés qu'il est compatissant? Y a-t-il dans cette nature si haute, si calme, si unie, si sainte et éternellement immuable, quelque chose qui, sans qu'elle déroge en rien à sa nécessaire transcendance, ait pourtant quelque analogie avec ce qui, chez nous, fait les cœurs attendris, envoie aux yeux les larmes et fait que, gémissant avec celui qui souffre, on s'empresse à le soulager? On manquerait de sagesse et presque d'équité si l'on voulait trop presser la raison sur ce point. Elle aurait beau regarder et scruter la nature, chercher à y surprendre le caractère de Dieu et le demander même à ce qu'elle sait de l'histoire, elle se trouverait placée en face de faits tellement complexes et souvent si contradictoires que, laissée à ses propres forces, elle demeurerait hésitante, et n'arriverait point à l'affirmation nette que produit une conviction vraie.

Encore si, pour nombreuses et obstinées qu'elles soient, il n'y avait parmi nous que les misères physiques, sensibles, temporelles! Mais il y a le péché! L'homme n'y compatit guère. Quand il n'y est pas indifférent, d'ordinaire c'est qu'il y est lui-même offensé, et alors il s'en indigne et s'en

irrite. Mais quoi qu'il en soit de l'homme, qu'en est-il de Dieu et de ce que nous sommes forcés de nommer « les sentiments de Dieu » au regard des pécheurs? La raison se tait ou balbutie, et le cœur, par suite, s'inquiète et s'épouvante. La foi regarde le crucifix, elle y voit le cœur ouvert du Christ; alors elle sait, elle dit la réponse ; et parce que cette réponse est favorable, elle va, heureuse et tout ardente, la redire à tout l'univers. Dieu est compatissant; il y a en Dieu des sources intarissables de compassion; ces sources jaillissent toutes vives du cœur de Dieu fait homme, et allant à toutes les misères, elles vont d'abord, et de préférence, à cette misère suprême qui est le péché.

Ah! sans doute Dieu l'exècre, ce mal; il le punit et d'une manière terrible. De par la volonté de Dieu l'enfer est au bout du péché comme le fruit est au bout de la tige qui le pousse;et si l'on meurt pécheur, on est à tout jamais damné. L'horreur, la haine de Dieu pour le péché, si vous ne les voyez pas assez dans ce dogme effrayant de l'enfer, et dans l'histoire des châtiments terrestres infligés parfois aux méchants, regardez-les dans la Passion du Christ, revêtu par amour de l'iniquité universelle et traité comme nous méritions d'être traités. Ainsi le veulent et la justice et la sainteté divines. Oui ; mais ce péché qui, en lui-même, est un mal détestable, est pour tous ceux qui l'ont commis un incomparable malheur. Il les dévaste, les dépouille, les enchaîne, les défigure, les fausse, les réduit comme à rien; il leur enlève la grâce, c'est-à-dire le bien de Dieu, la substance de la justice, la racine de la sainteté, le principe de la vie éternelle, le titre à la possession béatifique de Dieu, c'est-à-dire enfin Dieu lui-même, le bien absolu. Il n'y a donc point de misère pareille à celle qu'il crée ; à ce titre Dieu peut y compatir et y compatit réellement. Oui donc, j'en atteste le cœur adoré et navré de Jésus, et tant de pleurs amers dont ce cœur a mouillé ses yeux, et tant de paroles

de clémence et de miséricorde inouïe qu'il a inspirées à ses lèvres, et tout le sang qu'il a fait jaillir de son corps par tant de plaies dont on l'a couvert, Dieu a pour cette misère infinie du péché une pitié vraiment infinie : ce qui fait que dans cette foule innombrable de misérables dont la terre est peuplée, il n'y en a pas à qui il donne plus de compassion qu'aux pécheurs. Telle est-elle, ô pieuses filles du Christ, qu'elle l'a mise comme hors de lui. Elle lui a, l'Écriture ose le dire, non-seulement ému mais ouvert les entrailles, pour en laisser échapper cette pitié substantielle, cette miséricorde vivante, ce pardon plénier, qui est Jésus [1]. Oui, pauvre âme pécheresse, le Verbe est venu pour toi, plus que pour tous les autres. Pour courir après toi, brebis folle et égarée, il a laissé dans son bercail ses quatre-vingt-dix-neuf brebis fidèles ; et encore qu'à courir ainsi il se soit fatigué [2], encore que ses pieds se soient heurtés aux pierres et déchirés aux ronces, cependant tel est son cœur, qu'en te remettant enfin sur ses épaules, après t'avoir étreinte entre ses bras, pour te ramener au lieu d'où tu étais méchamment partie, il est radieux de joie et entend qu'on le félicite [3]. Ainsi donc, ô mon Dieu, Dieu mille fois béni, Dieu Sauveur, Dieu Jésus, votre cœur est un trésor sans fond de compassion, de rédemption et d'indulgence [4].

II. Inspirer de la pitié et surtout à un Dieu, être sûr de trouver au besoin une compassion divine, et non-seulement pour ce qu'on souffre, mais encore quand on a failli, c'est précieux, et pour nous c'est indispensable. Mais si, quelqu'un estime que cela suffit, certainement il n'a pas bien pris la mesure de son cœur. Comme la misère et le pé-

1. Per viscera misericordiæ ex quibus visitavit nos oriens ex alto. Luc. I, 78.
2. Jean IV, 6.
3. Luc. XV, 5.
4. Copiosa apud eum redemptio. Psaum. CXXIX, 7.

ché auxquels elle correspond, la compassion n'est qu'un accident. Elle n'est ni le dernier mot, ni le dernier don du cœur qui nous l'accorde : aussi ayant la vertu de nous soulager et parfois de nous rassurer, elle n'a point celle de nous combler. La compassion de Dieu fait qu'il nous pardonne; son pardon fait que nous recommençons d'être bons ; mais nous ne redevenons jamais bons sans recommencer tout de suite à rêver d'être heureux, et avec je ne sais quel instinct que nous y avons droit; sinon peut-être ce droit strict qu'on pourrait poursuivre en justice, du moins ce droit de convenance qui permet d'espérer et vraiment le commande.

Or, pour aller tout de suite au fond des choses, le vrai bonheur de l'homme consiste dans son union avec Dieu. Cette union n'est possible que par un amour réciproque. Être aimé de Dieu et aimer Dieu est toute la félicité, comme aussi toute la sainteté. Donc, après la question de savoir si Dieu nous est compatissant, la question capitale pour nous est de savoir s'il nous aime. Ne vous fiez point aux apparences non plus qu'aux protestations de l'homme qui ne vit point dans la grâce de Dieu, lorsqu'il dit qu'à la condition d'être aimé de telle ou telle créature autant que le veut sa passion, il se passera ensuite aisément d'être aimé de Dieu. S'il ne trompe point les autres ici, il se trompe lui-même, et sa sincérité ne l'exempte point d'illusion. Il est vrai qu'aujourd'hui, où il est sous le charme, quand vous lui parleriez comme un ange, vous ne l'amèneriez point à voir la vérité; mais demain le charme sera rompu, et sans que personne l'y pousse, il criera à qui voudra l'entendre, et peut-être à qui ne le voudrait point, qu'il est déçu, qu'il sent le vide, que son cœur est plein d'ennui, qu'il souffre en somme et qu'il a faim. Qu'il le sache ou bien qu'il l'ignore, la vérité est qu'il a faim que Dieu l'aime.

Eh bien ! Dieu nous aime-t-il? Qu'il nous aime d'un

certain amour souverain, majestueux, consciencieux, exact, de cet amour régulier et calme qu'on a pour son devoir (quoique, envers nous, Dieu n'en ait point), à moins d'avoir perdu le sens ou d'être impie nous n'en doutons guère Mais nous aime-t-il un peu à notre manière et comme chacun de nous sent le besoin d'être aimé? Nous aime-t-il individuellement, particulièrement, intimement, tendrement (dirai-je les mots qui me reviennent pour les avoir tant de fois entendus)? nous aime-t-il un peu sensiblement, un peu passionnément, un peu *déraisonnablement*? Et s'il est en lui-même capable de pareils amours, moi pauvre petite créature perdue dans l'immense multitude des êtres comme un brin d'herbe dans une prairie de cent lieues, puis-je en être l'objet? Voilà la question, n'est-ce pas? Je m'assure que vous qui êtes ici tâchez toutes, quoique peut-être à des degrés divers, de vivre continuellement dans la sainte grâce de Dieu : dites-moi si cette question ne surgit point souvent, très-souvent dans votre cœur, et si elle n'est pas la cause secrète des nuages qu'on voit parfois passer sur votre front et qui ne trahissent que trop vos perplexités intérieures? Pauvres âmes ! Si d'ailleurs vous ne permettez point que ce souci dégénère jamais en défiance, croyez que, loin d'offenser Dieu, il l'honore et le contente. J'ose même penser, réserve faite de cette délicatesse exquise qui est toujours dans le cœur de notre bon Père céleste et qu'on retrouve infailliblement dans tous ses rapports avec nous, j'ose penser, dis-je, que vos petits chagrins le font sourire.

Du reste, à bien y réfléchir, ces préoccupations à l'endroit de l'amour que Dieu a ou n'a pas pour nous n'ont rien d'extraordinaire. Laissée même de côté la question de nos péchés véniels et de nos imperfections plus ou moins volontaires, qui sont évidemment des titres aux refroidissements, aux réserves, aux silences de l'Esprit-Saint, sinon à la cessation totale des manifestations de son amour, penser qu'un être tel que

Dieu s'abaissera jusqu'à un être tel que nous, se liera d'amitié avec lui, aura même pour lui de l'amour et un amour autorisant une union très-étroite, une sorte de cœur-à-cœur et de vie à deux, cela peut bien paraître une présomption voisine de la folie. Le fait est qu'en dehors des chrétiens, cette prétention de l'homme aux privautés divines passe pour plus qu'étrange. Plusieurs déclarent tout haut en être scandalisés; et plût à Dieu que parmi ceux-là il n'y eût point tant de personnes fidèles d'ailleurs à leur baptême, et faisant profession de piété !

Or, cette étrangeté, cette témérité, cette folie scandalisante sinon scandaleuse, c'est la vérité pure; et cette vérité capitale, qui est à l'âme humaine ce que le soleil est à la terre, elle est écrite de main divine dans cet évangile vivant qui s'appelle le cœur de Jésus. Oui, Dieu se faisant notre Jésus, Dieu empruntant chez nous un cœur de chair, il est clair qu'il nous aime comme nous avons besoin d'être aimés : d'un amour saint comme lui évidemment, mais avec des surcroîts de dévouement et de tendresse dont sa nature divine et l'ineffable perfection de sa nature humaine font qu'il est seul capable, et dont notre nature à nous, qui en est pourtant ravie dès qu'elle l'expérimente, n'aurait jamais pu par elle-même ni exprimer le désir, ni concevoir l'idée.

C'est bien assez, je pense, pour appuyer cette certitude, de nommer la sainte Eucharistie. Saint Augustin disait : « Donnez-moi quelqu'un qui aime, et il comprend ce que je dis [1] ». De même, donnez-moi une âme fervente qui communie, et elle sent ce que j'affirme. « On connaît « l'arbre à ses fruits », dit Jésus [2]. L'arbre ici, c'est son cœur; le fruit c'est l'Eucharistie : l'Eucharistie, c'est-à-dire la grâce et la gloire, le Calvaire et le ciel fondus en un par l'amour tout-puissant, pour être offerts à Dieu en

1. Traité xxvi sur saint Jean.
2. Matth. xii, 25.

sacrifice et aux hommes en aliment ; offerts partout, offerts pour tous ; donnés à tous, donnés toujours.

J'ouvre seulement cette voie à vos méditations ; mais pour peu que vous y entriez, vous verrez jusqu'à l'évidence que la question de l'amour de Dieu pour l'homme est plus que résolue ici; et convenez que si l'assurance de trouver Dieu compatissant pour nos misères est un fondement inébranlable à notre paix, nous ne pouvons savoir que Dieu nous aime, et de cette manière, et jusque-là, sans posséder en nous la source d'une joie qui est au-dessus de toute peine.

III. Est-ce tout? Non, et il me reste un dernier mot très-court à dire. En effet, si vous aimez Dieu, vous aimez un être qui vous dépasse infiniment. Dès que vous l'aimez comme il convient, c'est-à-dire selon ce qu'il est, vous l'aimez donc plus que vous-même, et vous avez, par suite, plus besoin de sa joie que de votre joie, de sa gloire que de votre gloire. Vous sentez que pour lui votre amour reste toujours trop petit, non-seulement votre amour actuel, mais encore votre amour possible. Vous avez beau ramasser en un vos puissances et les concentrer en lui seul, tout en sachant qu'il s'en contente, vous-mêmes ne vous en contentez point. Il vous faut quelque chose qui, supposant sans doute et contenant votre amour, le surpasse cependant. Vous voulez un acte, et, s'il est possible, un état où, vous anéantissant pour ainsi parler, en vous-mêmes, vous vous perdiez, en quelque façon, dans ce grand tout de Dieu, dont l'amour, prévenant le vôtre, vous enivre, vous ravit, vous possède. Il vous semble, et vous ne vous trompez point, que le suprême, le plus indispensable, comme aussi le plus doux hommage que vous lui puissiez rendre, c'est d'affirmer tellement son être que, pratiquement, le vôtre soit nié et annulé. Il faut enfin que

vous en veniez à cet acte sacré, sublime, extatique de l'amour qui se nomme l'*adoration*. Là seulement votre cœur a sa paix complète. Et vraiment l'étude du cœur humain conduit à y reconnaître ordinairement ce besoin profond, ardent, irrésistible. L'adoration est si bien la pente ou plutôt la loi de l'amour, que, même quand il s'égare, il y est forcément poussé. S'il a le malheur de n'adorer pas Dieu, il adore une idole, mais il ne se peut point passer d'adorer.

Or, quand il suit sa loi, quand il demeure dans la vérité, quand il accomplit la justice, l'amour trouvant que Dieu, non-seulement mérite l'adoration, mais que l'universalité des créatures fût-elle comme anéantie par amour à ses pieds, il serait encore, sans comparaison, moins adoré qu'il n'est adorable, il cherche instinctivement une adoration suffisante, équivalente, ce qui revient à dire infinie. La foi la lui montre et la grâce la lui livre. Cette adoration se trouve dans le cœur de Jésus; elle y est dans sa source, elle y est dans son acte, elle y est dans sa perfection.

Ce refuge que ce cœur trois fois saint ouvre aux nôtres, cette ressource qu'il leur assure, cette satisfaction suprême qu'il leur donne, cette paix céleste dont il les met en possession, c'est un tel bien, que si même nous ne devions y en trouver aucun autre, ce cœur resterait encore le trésor le plus riche où la munificence divine pût nous permettre de puiser. « L'homme bon tire le bien du bon trésor de son « cœur »; mais parce que l'homme bon a daigné faire ainsi, c'est dans son cœur à lui, bien plus que dans le nôtre, que nous trouvons maintenant ce bien que Dieu et ses créatures réclament de nous; et de chercher là ce bien, de l'y trouver, de l'en tirer, c'est ce qui, nous délivrant d'abord du mal, fait que nous devenons bons devant les hommes et devant Dieu.

Venez donc à ce cœur sacré que Dieu semble assigner comme rendez-vous suprême à tous les hommes, y étant

descendu le premier pour y habiter toujours et les y accueillir. Venez les premières, âmes pécheresses, parce que la compassion divine est là, et que ce cœur, ému de vos maux, est puissant pour vous en guérir. Venez ensuite, âmes déjà fidèles, parce que dans ce cœur trois fois saint séjourne cette charité immense qui est le feu où se doit entretenir et aviver la vôtre. Venez enfin, âmes saintes pour qui Dieu, les intérêts de Dieu, le culte, la gloire, la joie de Dieu sont désormais toutes choses. Ah! vous avez dans ce cœur le dernier mot du vôtre, le mot de la vraie adoration, le mot de la grande et infaillible prière, le mot de la religion, le mot du sacrifice ; vous y avez le mot que le Verbe a dit en mourant sur la croix, après l'avoir dit en entrant dans ce monde ; le mot qu'il dit encore en rentrant de ce monde dans le sein de son Père, et qu'il ne cessera point de dire éternellement. Vous avez dans le cœur de Jésus le mot qui honore absolument toutes les perfections de Dieu, satisfait à tous ses droits augustes, l'apaise s'il est besoin, obtient tout de sa bonté puissante, et lui rend de dignes actions de grâces pour tous les biens reçus, y compris celui de connaître, d'aimer et de posséder ce divin cœur.

CINQUANTE-HUITIÈME CONFÉRENCE [1]

SOIRÉE DU JEUDI SAINT.

I.

SUR LE DON QUE JÉSUS NOUS FAIT DE LUI-MÊME, AU CÉNACLE D'ABORD, PUIS A GETHSÉMANI.

Donum Dei!
Le don de Dieu!
JEAN, IV 10.

Il n'y a point de paroles pour exprimer la grave et ravissante solennité de cette soirée. Le ciel pèse sur la terre comme les nuées dans les jours d'orage ; mais il y a tant de douceur à se sentir ainsi écrasé, qu'on n'échangerait pas sa peine contre les meilleures joies de ce monde. L'âme reçoit de toutes parts des impressions étranges ; toutes sortes d'émotions inaccoutumées la saisissent et, pour ainsi parler, la traversent. Mais de tant de sentiments divers et

1. Voir la note insérée au commencement de la précédente Conférence.

parfois contraires qu'elle éprouve, il n'en est pas un seul qui n'aille à l'établir dans une paix pleine d'onction, d'humilité et de sainte tendresse. On a faim de silence ; on savoure la solitude ; le désert semble décidément un lieu rempli de charmes ; l'ombre attire, et l'on n'est pas bien éloigné de trouver que la nuit l'emporte en beauté sur le jour. Tout l'extérieur pâlit. Il est clair que l'invisible est la réalité suprême, et que les âmes ont leur patrie au delà de ce que voient les sens. La vie vulgaire devient un vrai fardeau ; et tandis que d'ordinaire on se trouve à l'aise dans sa maison et au milieu de ses habitudes, on s'y sent aujourd'hui comme tout désorienté, et l'on est poussé à en sortir. On ne se reconnait, on ne se retrouve, on n'est bien qu'à l'Église.

D'où vient cela ? De la mémoire qui nous rappelle un grand anniversaire ? de l'imagination qui nous remet sous les yeux de l'âme des scènes passées il y a dix huit-cents ans ? Oui, sans doute. Mais cela vient surtout de notre foi qui se ranime en présence de ce que Dieu fait pour l'établir, de l'espérance qui tressaille de joie en relisant ses titres impérissables, de la charité qui s'avive en sentant de si près l'action de ce foyer divin où elle s'allume ; de la grâce enfin qui s'échappe du ciel à torrents, en échange et en paiement du sang sacré qui, dans la plénitude des temps, a ruisselé sur le Calvaire.

Mes filles du cloître, mes sœurs du monde, unies ce soir sur cette chère montagne du Carmel dans un même esprit de religion, de piété et de prière, comment vous parlerai-je quand j'ai tant envie de me taire ? Quel moyen de discourir quand on n'a de goût qu'à adorer ? et que dire d'ailleurs de ce qui est ineffable ? Assurément le prêtre est l'homme de ces grandes choses ; il en est le témoin, il en est le prédicateur ; le témoin autorisé, le prédicateur consacré ; mais cette charge est lourde malgré sa douceur ; elle l'est toujours, mais surtout

aujourd'hui. O Maître, vous avez sagement ordonné que, devant si souvent monter dans les chaires, nous monterions d'abord chaque matin à l'autel. Il n'y avait qu'un séjour régulier sur de pareils sommets qui nous pût rendre capables d'aborder sans vertige cette cime éblouissante de la prédication chrétienne. Pour affermir nos pieds ici et fortifier notre cœur, il ne fallait rien de moins que votre chair immaculée et votre précieux sang.

Pieuses filles, j'ai parlé de Jésus quand j'ai ouvert la bouche ; je l'ai nommé dès mon premier mot. J'ai dit : *Donum Dei* : « Le don de Dieu » ! C'est l'un des noms de Jésus, c'est son titre ; c'est aussi son histoire. De Bethléem à Nazareth, de Nazareth à Jérusalem, de Jérusalem au Calvaire, il est « le don de Dieu » : il est Dieu qui se donne. Cependant ne trouvez-vous pas que ces deux mots disent surtout l'histoire de cette soirée incomparable dont la date revient aujourd'hui, et qui, dans la série des jours que le Sauveur passa sur la terre, précéda et prépara celui de son crucifiement ? Regardez Jésus au Cénacle, regardez-le à Gethsémani : ce sont là les deux mystères qui remplissent les heures où nous sommes. Qu'y fait-il que de se donner, ce qui est « donner Dieu » ? Au Cénacle, il se donne aux hommes en nourriture ; à Gethsémani, il se livre pour eux en victime ; mais vous le voyez, c'est toujours un don : « le don de Dieu » *Donum Dei.*

Je voudrais, malgré tout, essayer de vous en parler. Ah ! si nous le pouvions comprendre à la fin ce « don de Dieu » qui est Jésus ! Peut-être qu'à force d'en être éclairés et touchés, nous nous déciderions à nous quitter nous-mêmes, pour nous donner et nous abandonner à lui. O Dieu, Dieu si triste ce soir, et qui semblez meilleur encore dans votre tristesse que dans vos joies, faites-nous cette grâce que s'il y a une seule âme ici qui ne soit point à vous, elle commence du moins de se rendre, et que toutes celles qui ont

le bonheur de vous appartenir déjà, se donnent à vous davantage et vous demeurent totalement livrées à tout jamais

I. Se donner, c'est le besoin de l'amour, c'est sa joie, c'est sa gloire ; avant tout c'est sa vie. Donner ce qu'on a soulage; cela ne satisfait point tant qu'on ne s'est pas donné soi-même. Mais dans l'amour créé le don de soi est toujours imparfait et forcément restreint dans des limites étroites. On répète volontiers qu'on aime de tout son cœur. Supposé cela vrai, on ne ferait là encore qu'un don médiocre, le cœur de l'homme restant petit même quand il est dilaté par l'amour. Puis, que d'illusion ici ; je ne veux point parler de mensonge. Aimer de tout son cœur, en réalité c'est très-rare, et pour plus d'une raison ; celle-là suffit que la chose est très-difficile et qu'on n'y arrive point sans une haute vertu. On peut être aisément ébloui par la vivacité d'un sentiment et s'imaginer de bonne foi, tant on en a l'impression ou même le désir, que le cœur tout entier est donné. Mais que souvent le jour, sinon l'heure d'après, un fait clair et éloquent vient prouver indéniablement qu'on avait présumé de soi. Le cœur est une racine vivante ; c'est de lui, dit le Sauveur, que sortent nos pensées, nos paroles et nos œuvres [1]. A qui vous a si solennement promis la racine, demandez donc les fruits ; et, par exemple, une sympathie constante, un dévouement sans bornes et sans vicissitudes, une assistance proportionnée aux besoins, le support que vos défauts rendent indispensable, vous verrez que, si la volonté était sincèrement bonne, la faiblesse était grande, et qu'on serait injuste de prendre à la rigueur tant d'assurances que donnent les pauvres créatures, commençant, dans beaucoup de cas, par se les donner à elles-mêmes. Toujours est-il que les promesses fussent-elles victorieusement tenues, qu'est-ce que l'homme, en donnant son cœur,

1. Matth. XII, 34; XV, 10.

donnerait vraiment de lui-même ? Ici, vous le savez toutes, ici et moins encore qu'ailleurs, il ne peut point tout ce qu'il veut.

Ainsi n'aime pas Jésus. Il aime mieux, il peut davantage, et se donne comme personne, excepté lui, n'est capable de se donner. Son amour lui inspire d'abord de nous faire des dons magnifiques. Au fait saint Paul l'atteste, il nous donne toutes choses : « Tout est à vous [1] », dit le grand apôtre. Mais c'est trop peu que ces dons ; trop peu que ce ciel étoilé et que cette mer immense et que cette terre féconde ; trop peu que notre corps armé de ses organes, et que notre âme dotée de ses merveilleuses puissances ; c'est trop peu que tant d'années où nous restons nos maîtres, marchant dans la vie à notre gré ; trop peu que nos pères et nos mères et nos frères et nos sœurs, sans parler des amis ; trop peu que l'affection et le secours des anges. Jésus n'est pas content tant que lui-même ne s'est pas donné.

Il vient donc en personne, et pour nous faire ce don. O Dieu ! comme à peine apparu, il se donne ! Regardez-le petit enfant, dans les bras de Marie, de Joseph, des bergers et des Mages. Regardez-le plus tard, nous donnant ses pensées, ses paroles, ses soins, sa tendresse, son temps, ses forces ; les trésors de sa science, de sa sagesse, de sa bonté ; les trésors presque plus précieux de son cœur et de sa vie intime, ses prières, ses exemples, ses vertus, ses douleurs, ses mérites. Est-ce assez, ô Don de Dieu, ô Dieu vraiment donné, ô Dieu qu'on peut nommer prodigue ? Non, son âme n'est en paix que quand ayant dépensé pour nous tout le reste, il nous donne enfin *sa substance*, toute sa substance : la divine, l'humaine ; celle qu'il reçoit du Père dans le mystère de sa génération éternelle ; celle qu'il reçoit de Marie dans le mystère de son Incarnation :

[1] I Cor. III, 22.

sa substance, et par là même aussi sa personne, tout lui enfin, la chair, le sang, l'âme et la divinité.

Et encore, pensez-vous qu'il se contentera de nous donner ainsi son être d'une manière purement extérieure, comme un objet d'étude ou de contemplation, ou comme un but à des hommages pieux et à de saintes caresses, ainsi qu'il s'est donné aux bergers, et plus tard aux disciples, parfois même aux saintes femmes? Non, nous donnant jusqu'à son intérieur, c'est à notre intérieur aussi qu'il se donne. Son royaume est au dedans [1]; il nous vise tous au cœur, et tant qu'il ne nous a pas pénétré jusqu'au centre, il estime ne nous point assez posséder. Il n'est pas *à nous* seulement, il lui plaît de venir *en nous*, d'y demeurer, d'y vivre et d'y devenir à ce point notre vie, que chacun des siens puisse dire: « Vivre pour moi, c'est le Christ [2]. » Je vis, « mais non plus moi, car le Christ lui-même vit en moi [3]. « Que dire de plus? Jésus se donne à nous en nourriture. Concevez-vous rien qui soit plus à vous que le pain que vous mangez et qui, passé en vous, devient votre substance? Jésus sans doute ne se transforme point en vous, mais vous vous transformez en lui; vous devenez ses membres de plus en plus unis, de plus en plus vivants, de plus en plus remplis de son Saint-Esprit. « Je suis le pain vivant des- « cendu du ciel. Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra « éternellement; et le pain que je lui donnerai, c'est ma « chair » immolée « pour la vie du monde... Car ma chair « est vraiment une nourriture, et mon sang vraiment un « breuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang « demeure en moi et je demeure en lui [4]. » Prenez donc tous et mangez, car ceci est mon corps; prenez et buvez,

1. Luc. XVII, 21.
2. Philipp. I, 21.
3. Galat. II, 20.
4. Jean VI, 41, 57.

car ceci est le calice où mon sang est déjà versé [1]. C'est jusque-là qu'il aime, c'est jusqu'à cet excès qu'il se donne; et sachez qu'après l'union de ses deux natures en unité de personne, et cette autre union ineffable qu'il a avec Marie sa mère, de qui il prend sa vie humaine, aucune union n'égale celle que fait entre Jésus et nous la communion eucharistique.

Or, c'est à pareil jour, à pareille heure que Jésus s'est donné ainsi, et avec tant d'amour! « J'ai désiré d'un grand « désir, dit-il alors, de manger cette Pâque avec vous [2] ». Il n'eût donné qu'une fleur avec un amour si ardent, le prix de cette fleur eût été infini; mais ce que son amour donne, c'est lui-même : *Donum Dei*, « le don de Dieu » ! Le monde entier serait-il peuplé de saints, comme tout le ciel est rempli d'anges; ces saints eussent-ils dû chacun une fois recevoir le don du Sauveur, et passer ensuite en action de grâces tout le reste de leur vie terrestre, l'Eucharistie eût été encore un don immense et tout à fait extraordinaire; car enfin quelle apparence que Dieu devienne lui-même l'aliment de sa créature, et spécialement le pain de l'homme?

Mais de plus regardez ce que sont précisément les hommes à qui Dieu se donne, et sous cette forme; regardez ce qu'ils font pour la plupart au moment même où il se donne. Sans doute il y a Marie. Elle est à part, toujours à part. Eût-elle dû être la seule à profiter du don, je crois que Jésus l'eût encore fait au monde. Il n'y a rien que ne justifie l'amour de Jésus pour sa mère; il n'y a rien en Marie qui ne justifie l'amour de Jésus. Mais si ce don est d'abord destiné à cette Vierge, vous savez bien qu'il va à d'autres, aux Apôtres, à l'Église, à l'humanité tout entière. Que sont donc les Apôtres, ces douze fleurs enlevées du désert où elles risquaient de sécher et de mourir, transplantées dans

1. Luc. XXII, 15.
2. Matth. XXVI, 26, 28. — Luc. XXII, 19, 20.

un sol fertile, cultivées durant trois années par la main même du Maître, une main si tendre et si habile ! Les Apôtres étaient tous à cette table de la cène ; sur les douze, il y avait un traître. Les onze autres aimaient Jésus sans doute; mais que cet amour était infirme ! Deux heures après, après cette communion, après cette ordination (car c'est là que Jésus les fit prêtres, leur donnant le pouvoir et le précepte de « refaire en mémoire de lui » ce qu'ils venaient de lui voir faire), après cet entretien adorable où le cœur du Sauveur s'était montré sans voiles et épanché sans mesure, après les avertissements, les prières, les protestations confirmées par serment, dès l'apparition du danger, tous devaient laisser Jésus et s'enfuir : *omnes relicto eo fugerunt* [1]. Pierre, son bien-aimé Pierre, le chef déjà désigné de l'Église, Pierre allait le renier trois fois, et les autres en viendraient à douter de ses dires et à mettre en question ses promesses.

C'étaient là pourtant les meilleurs, c'était l'Église, l'élite de l'Église. Et en dehors du Cénacle, au delà de ce petit troupeau, qu'y avait-il, que se passait-il? Voyez ce qu'on faisait alors à Jérusalem, la ville sainte; écoutez ce qu'on y disait. Et dans le reste de la Palestine ! et dans tout cet immense Empire romain, plein de ténèbres, d'iniquités, de débauche, de cruauté, d'idolâtrie immonde ! Et dans le monde barbare, plus vaste que ce vaste Empire ! Oui, au moment même où Jésus, le chaste et le saint, se donnait en nourriture aux enfants de la terre, pour qui il allait tout à l'heure répandre tout son sang, voyez, devinez ce qui sur la terre se commettait d'abominations ! Certes, à ne considérer que la justice, les péchés commis durant cette seule heure suffisaient pour que Dieu fît pleuvoir un nouveau déluge ; et voici qu'au contraire, du cœur humble et doux

1. Matth. xxvi, 56.

de Jésus, s'échappait un torrent d'amour qui allait inonder l'univers ! Car c'est vraiment à tous qu'il se donne quand il dit à ceux qui sont là : « Prenez et mangez ». Comme sa pensée atteint ces innombrables multitudes qui rempliront les siècles, son amour les embrasse, et son don les regarde. La limite ici, s'il y en a, vient de la créature ; du nombre, du temps, des circonstances, des libertés qui se faussent, des esprits qui s'aveuglent, des volontés qui se détournent, des cœurs qui se ferment ; mais quant à lui, l'amour n'a point posé de bornes. L'Eucharistie est « le « don de Dieu », un don perpétuel, un don universel. Jésus se réduit là à un état nouveau et fixe, il fonde une vraie institution, il établit un sacrement, le sacrement par excellence de la nouvelle alliance. C'est un acte où il fait entrer quelque chose et de son immensité et de son éternité divines, et qui, par là, devient supérieur et au temps et au lieu.

Mon Dieu ! que de raisons pourtant s'élevaient contre cette universalité et cette perpétuité du don eucharistique ! Je parlais de l'état du monde au moment où Jésus l'institua. Enrichie d'un tel bien, pouvue d'une telle grâce, ayant le gage d'un pareil amour, que deviendra désormais l'humanité, et que sera-t-elle jusqu'à la fin ? Ah ! oui, une moisson se lèvera du sol où est jetée cette divine semence. Oui, il y aura partout, il y aura toujours, ici et là, des âmes vaincues, ravies, enivrées, possédées ; des âmes qui rendront à Dieu cœur pour cœur, sang pour sang, vie pour vie. Il y en aura beaucoup qui, sans aller si loin, vivront du moins dans cette vallée d'exil les yeux fixés sur la patrie, et feront, sans trop défaillir, leur chemin vers le ciel. Mais dans cette moisson que d'ivraie, et à côté du champ où elle poussera, quels déserts, quelles forêts couvertes de ténèbres et peuplées de bêtes fauves ! Que d'indifférents, que d'ingrats, que d'impies, que de sacriléges ! Jean est un type ; il aura

sa lignée ; mais Judas en est un aussi, et de quelle longue et innombrable progéniture il deviendra le père ! Jésus voit tout; tout est déjà présent à ses yeux, tout y est à découvert : *omnia nuda et aperta in conspectu ejus* [1]. Il n'en est pas découragé, il n'en est point troublé. Il aime, il donne, il se donne; son don sera tout ce qu'il veut, il ira partout où il a décidé qu'il irait, et il sera « sans repen-« tance [2] ».

O Maître ! qui a lu à la clarté de votre grâce la page de votre Évangile où ces merveilles sont racontées, il a lu dans votre cœur et il sait votre secret. Vous pouvez bien l'interroger et lui demander hardiment qui vous êtes ; il ne se trompera pas, il n'hésitera pas, il ne vous dira pas, comme les enfants des hommes : « Vous êtes Jean-Baptiste, vous « êtes Élie, ou Jérémie, ou quelqu'un des prophètes » ; il vous dira comme Pierre : « Vous êtes le Fils du Dieu « vivant qui êtes venu en ce monde [3] » ; et tombant à vos genoux, il vous criera comme saint Thomas : « Mon Sei-« gneur et mon Dieu [4] ! »

N'est-ce pas le cri de foi et d'amour qui sort de vos poitrines, filles et servantes du Christ ? Ah ! de celles ou de ceux qui m'entendent, qui donc ce soir restera le front levé, l'œil sec, le cœur insensible et la volonté insoumise ? Qui ne sent, en de pareils moments, son baptême tressaillir ? Qui n'a faim de justice et soif de sainteté ? Qui ne croit au « don de Dieu » ? Qui ne l'aime et ne l'appelle ? J'imagine que saint Paul pensait à la divine Eucharistie, quand, plein de l'Esprit de Dieu, c'est-à-dire plein d'amour, il lançait sur le monde cette parole formidable : « Si quelqu'un n'aime « pas Jésus-Christ, maudit soit-il [5] ». Il n'est personne

1. Hebr. IV, 13.
2. Rom. XI, 29.
3. Matth. XVI, 14.
4. Jean XX, 28.
5. I Cor. XVI, 22.

ici que cet anathème regarde et sur qui cette malédiction puisse tomber. Mon Dieu ! Jésus ! Seigneur ! Je parle à tous en votre nom ; je puis bien aussi vous parler au nom de tous : nous vous croyons, nous vous aimons, nous vous adorons, nous vous appartenons.

Cependant je vous l'ai annoncé et je veux tenir ma promesse : nous passerons au second mystère de cette divine soirée. Comme les onze, nous quitterons le Cénacle, nous traverserons la vallée sombre et le torrent de Cédron, nous gravirons la colline couverte d'oliviers, nous entrerons dans le jardin ; nous oserons enfin pénétrer jusqu'à la grotte de l'agonie pour y voir comment, après s'être donné à nous en nourriture, Jésus se livre maintenant pour nous en victime ; ce qui est une autre manière d'être le don de Dieu : *donum Dei*.

II. Faire des dons, répandre des largesses, c'est grand, c'est beau, c'est doux ; mais c'est assez facile aussi quand on est riche, et cela paraît l'être surtout à celui qui, même en donnant tout, ne s'appauvrit jamais. Se donner soi-même, c'est, sans comparaison, et plus beau et plus grand ; c'est surtout bien meilleur. Toutefois quand on est très-bon, et qu'on aime beaucoup, et que l'on est aimé ; quand ce don doit rendre bon et heureux l'être qu'on aime et qui vous aime, c'est encore une action d'où découle trop de joie pour qu'elle ne soit point relativement aisée. Mais se donner en victime, se livrer pour expier, pour souffrir, pour mourir, et cela pour des êtres qui sont vos ennemis, c'est quelque chose où la nature est si fort violentée, où l'oubli de soi va si loin, que si l'amour l'obtient, on peut dire que c'est son triomphe. L'amour pousse Jésus jusque-là, Jésus s'y pousse lui-même. Il s'est fait sacrement ; il se fait sacrifice.

A vrai dire, le premier supposait déjà le second. Le fro-

ment semé en terre par la grâce de l'Incarnation, ne pouvait devenir du pain qu'à la condition d'être broyé et de passer au feu [1] : je veux dire que pour devenir l'aliment de nos âmes, il fallait que Jésus commençât par se rendre obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix [2]. La communion eucharistique supposait donc un sacrifice; elle ne le supposait pas seulement, elle le contenait. Ce merveilleux changement opéré par la toute-puissante parole de Jésus sur le pain et le vin vulgaires qu'on avait servis pour la Cène; ce changement qui, sous ces espèces subsistantes, rendait présente toute la substance humaine du Christ et par suite, sa substance divine; ce changement, dis-je, constituait pour le Christ une véritable immolation ; non sanglante il est vrai, mais réelle. Sans doute cette immolation mystérieuse du Cénacle regardait l'immolation douloureuse et mortelle du Calvaire ; elle s'y référait comme à son principe, elle s'y appuyait comme sur son fondement, elle la réfléchissait comme un miroir, elle en était une forme particulière et excellente; mais pour se rapporter ainsi à un acte historiquement et extérieurement différent, elle n'en différait point quant à la réalité intrinsèque; elle n'en était pas moins un sacrifice actuel, et tel, que, si Dieu l'avait voulu, il était plus que suffisant pour racheter le monde. Cela est si vrai qu'en donnant ce pain mystérieux, dont il dit : « Mangez, ceci est mon corps ; buvez, ceci est « mon sang », Notre-Seigneur ajoute, selon l'énergie du texte original : « mon corps *qui est* donné et brisé pour « vous [3] ». Il en parle comme d'une chose présente. De même, donc, que notre sainte Messe, qui se rapporte tout entière au sacrifice de la Croix comme à une chose passée, est néanmoins un vrai sacrifice; de même la Cène, qui s'y

1. Jean XII, 24.
2. Philipp. II, 8.
3. Luc. XXII, 17. — I Cor. XI, 23.

référait toute aussi, mais comme à un événement futur, était un sacrifice réel et véritable.

Voyez-vous cette ardeur empressée de l'amour ! Ne pouvant être notre nourriture que s'il est d'abord notre victime, ne pouvant, s'il ne meurt, nous mettre en possession de cet héritage qu'il nous laisse par son testament, Jésus prévient l'heure et franchit d'un seul bond plusieurs montagnes d'obstacles. Il force la main à sa sagesse et met sa toute-puissance à bout. Il faut que, de concert, elles lui forgent des armes plus promptes, plus sûres, plus acérées que celles de ses bourreaux ; et sans quitter ce monde, sans se rien épargner de l'effroyable supplice qui l'y attend et après lequel il soupire, il trouve le secret de mourir autant qu'il se peut. Ainsi, retenez-le bien, même au Cénacle, notre doux agneau Jésus s'immole, et l'aliment eucharistique est déjà une hostie.

Mais Dieu avait réglé que ce qui était profondément caché dans ce premier sacrifice mystique, se déclarerait au dehors dans un sacrifice corporel et terrestre ; et c'est ce que l'agonie au jardin allait tout à l'heure commencer.

Ils allèrent donc ensemble, Jésus avec les onze, vers la montagne des Oliviers, et dans la direction d'un jardin bien connu du Maître. Huit furent laissés à quelque distance; trois furent choisis pour entrer dans le jardin et y suivre Jésus. Quant à lui, il venait là s'étendre et se lier sur l'autel.

Mourir, ô filles du Christ, c'est quelque chose d'horrible, mais surtout pour quelqu'un qui ne doit pas naturellement mourir. C'est pourquoi, encore qu'à certains égards la mort soit naturelle aux hommes de tous les âges, elle paraît d'ordinaire si cruelle aux jeunes gens. Jusqu'où pensez-vous que la mort fût horrible à Jésus qui n'était pas jeune seulement, mais la jeunesse même, la source de toute jeunesse, de toute vigueur, de toute vie, et qui étant

d'ailleurs innocent et saint comme un Dieu, n'était point, même comme homme, condamné et sujet à mourir? Mais si toute mort est épouvantable, que dire de celles qu'accompagnent et amènent des supplices nombreux, atroces et prolongés? Et que sera-ce enfin si, aux tortures du corps, se viennent joindre les douleurs de l'âme; et si, dans le corps et dans l'âme, les douleurs sont poussées jusqu'aux derniers excès? Vous savez toutes qu'il en fut ainsi pour Jésus.

La mort et les supplices ne sont pourtant pas ce qui pèse le plus sur une victime, du moins quand cette victime a conscience de la grande fonction qu'elle remplit et qu'elle en est digne. Ce qui l'accable et l'écrase, c'est cette solidarité réelle et profonde où elle se trouve engagée avec ceux pour qui elle souffre et dont elle tient la place. Vous vous rappelez la prescription de l'ancienne loi touchant le bouc émissaire. En figure de celui qui devait porter toutes nos iniquités, le pontife juif étendait les deux mains sur cette bête; il la chargeait par là symboliquement des péchés de tout Israël, et l'ayant couverte et comme enveloppée d'anathèmes, il la dévouait en sacrifice et l'envoyait égorger au désert [1]. Supposez qu'au lieu d'une bête, ce fût un homme que l'on chargeât ainsi des crimes de ses frères, et qu'au lieu d'un pontife unique et sacré, ou même, si vous le voulez, en même temps que le pontife, un peuple immense, assemblé de partout, envoyât à cet homme des imprécations, des malédictions, des exécrations de toutes sortes. O Dieu! quelle honte et quel tourment! Il n'y aurait là pourtant que des paroles. Mais si, Dieu le permettant ou le voulant, chaque parole proférée par cette foule contre ce bouc humain lui apportait, lui infligeait et posait réellement sur lui la souillure dont la malédiction est

1. Lévit. XVI, 21.

l'effet et le salaire, et la vérité du péché qu'il aurait le mandat d'expier ; dans quels abîmes d'ignominie et de souffrances morales ce bouc humain se trouverait-il plongé ! Or, c'est là l'histoire de Jésus, et c'est à Gethsémani que se passe cette horrible scène. Je n'ai pas le temps de vous la décrire; mais, croyez-moi, procurez-vous un livre intitulé *La Douloureuse Passion* par Anne-Catherine Emmerich, et lisez-y ce soir, cette nuit, ou demain, ce que cette sainte fille, une victime elle aussi, raconte de l'agonie de « son fiancé céleste » (c'est ainsi qu'elle nommait Jésus) : cela fera plus que suppléer à ce que je ne puis vous dire; car jamais, que je sache, Dieu n'avait encore montré dans une lumière si vive ce redoutable et ravissant mystère du jardin; ou, s'il l'avait montré, il n'avait point ordonné ou permis de l'écrire. Le fait est qu'on ne saurait rien lire de plus saisissant, de plus théologique, et de plus pratique aussi, à cause de l'amour fou que ce spectacle mis ainsi sous nos yeux inspire comme inévitablement pour Jésus.

Que vous dirai-je néanmoins ? Nous sommes de grands enfants, et les images nous touchent ordinairement bien plus que les idées. Je vous donnerai donc une image, horrible mais véritable, véritable parce qu'elle est horrible. Figurez-vous que, de tous les points du globe habité, la terre et ses retraites profondes, la mer et ses abîmes, les champs, les forêts, les villes, les villes surtout, vomissent simultanément tout ce que les siècles y ont amassé de matières altérées, corrompues, infectes; et que, sous l'empire d'une force irrésistible, comme serait celle d'un vent furieux soufflant dans tous les sens, ces torrents de fange immonde se précipitent ensemble dans une même direction ; puis, après s'être démesurément grossi dans leur course, finissent par s'abîmer dans un gouffre central et unique. O Dieu ! quel lieu abominable ! Quel cloaque sans nom !

Au lieu d'immondices matérielles supposez-en de spirituelles, plus impures mille fois et mille fois plus détestables ; au lieu d'un gouffre insensible et sans vie, mettez un être vivant, immense, pouvant tout recevoir parce qu'il est plus grand que tout ce qui se contient ; d'ailleurs sensible à l'excès, bon comme l'amour, plus pur que tous les anges et saint comme la sainteté ; mettez Jésus enfin ; considérez que, dans cette inénarrable agonie, Jésus devient le suppôt volontaire et réel de toute l'iniquité humaine, le réceptacle conscient de toute la fange humaine, l'égout de toute la création ; regardez cela, méditez cela ; et si le Saint-Esprit vous aide, vous entreverrez quelque chose du mystère de ce soir ; vous comprendrez pourquoi Jésus est rempli d'ennui, de dégoût, de terreur ; pourquoi son âme est triste jusqu'à la mort, pourquoi il tombe et reste prosterné le visage contre terre, pourquoi une sueur de sang inonde son corps et ses vêtements, pourquoi il crie, et par trois fois : « Père, s'il « est possible, que ce calice s'éloigne de moi » ; et pourquoi, tout de suite, vaincu par son amour et voulant rester notre victime, il ajoute : « Cependant que votre volonté se fasse « et non la mienne. »

Non, vous n'imaginerez jamais assez la réalité étonnante de cette substitution du Christ à la masse des pécheurs, et comment devenu, par son incarnation, le chef de ses créatures, il devient positivement *pécheur dans ses membres*. Oui Jésus, pur, immaculé, trois fois saint, Dieu véritable, mais homme véritable aussi, Jésus est à cette heure la tête des orgueilleux, des impies, des avares, des impudiques, des homicides, des voleurs, des cruels, des traîtres, des sacriléges, des abominables ! Il a à rougir et à souffrir personnellement du péché de ses membres, parce qu'en toute vérité il a pris les pécheurs pour membres et se les est incorporés. Vous vous rappelez ce qu'il disait : « Ce que vous avez fait « au plus petit d'entre mes frères, c'est à moi que vous

« l'avez fait [1] ». Et maintenant il doit dire à son Père et il lui dit : « Ce qu'a fait, ce qu'a fait malgré vous et contre vous le plus indigne de tous mes frères, ce qu'a fait mon frère Caïn, mon frère Cham, mon frère Antiochus, mon frère Judas, mon frère Néron, ce qu'ils ont fait, c'est moi qui l'ai fait, et j'en dois porter toute la peine. « Dieu a « posé sur lui l'iniquité de tous [2] ». « Celui qui ne connais- « sait point le péché, Dieu l'a fait péché pour nous, afin qu'en « lui nous devinssions comme une justice à Dieu [3] ». C'est en cette qualité et dans la vérité de cet état de pécheur qu'il se présente à son Père, à la justice, à la sainteté, et forcément à la colère, aux revendications et aux malédictions de son Père; et cela, comme étant en tout notre semblable et revêtu de toutes nos infirmités aussi réellement que de nos crimes.

O Dieu ! vous voyez bien qu'il s'est absolument livré, et que quand ayant prié trois fois, et trois fois accepté son calice, il se relève et vient dire aux disciples : « Dormez « maintenant et prenez votre repos », vous voyez bien que tout est conclu, fini, consommé. Oui, ils peuvent être en paix parce qu'il a pris sur lui et en lui toute la guerre ; et la tempête où il se jette permet qu'il prennent leur repos. Il va donc au-devant de Judas, reçoit son odieux baiser, se livre aux soldats qui le garrottent et, à travers mille incidents qui sont tous de nouveaux supplices, le conduisent finalement au lieu où il a décrété de mourir.

Dormirons-nous, nous reposerons-nous ? Oui, quant à l'âme, et appuyés sur la confiance que commande un semblable amour. Ainsi faisait ce grand croyant qui disait : « En lui » que je connais « et qui est toujours le même, je « m'endormirai et me reposerai paisiblement [4] ». Mais cette

1. Rom. VIII, 17.
2. Isaï. LIII, 6.
3. II Cor. V, 21.
4. Psaum. IV, 9.

paix, qui est celle de la foi, n'est pas pour rester inactive; elle est le sol ferme et fécond qui porte et pousse les fruits de vie; « elle opère par la charité [1] », et c'est par là qu'elle s'entretient, grandit et se couronne. Après avoir dit aux disciples : « Dormez et reposez-vous », Jésus ajoute incontinent : « Levez-vous et allons [2] ». Où cela, mon adoré Maître ? Assurément où vous allez vous-même; car vous suivre, c'est marcher infailliblement dans la vérité et dans la vie. Vous êtes tout ensemble et la voie et le terme. Donc nous nous lèverons tous, et, nous livrant à votre grâce, qui seule est notre force et nous permet de vous faire sans témérité de si saintes promesses, nous marcherons à votre suite, nous ne vous quitterons plus jamais, nous ne nous séparerons plus de vous une seule heure. Ni vos souffrances, ni vos opprobres, ni vos silences, ni vos délaissements, ni votre mort même et votre sépulture ne nous scandaliseront. Et si nous n'avons pas tous le courage d'aller spontanément au-devant de la croix, nous porterons du moins avec une docilité de cœur humble et patiente toutes celles qu'il vous plaira de détacher pour nous de la vôtre; et profitant ainsi de ce premier don de vous qui est la grâce, nous arriverons, j'espère, à posséder ce don plénier et éternel de vous qui est la gloire.

1. Galat. v, 6.
2. Matth. xxvi, 46.

CINQUANTE-NEUVIÈME CONFÉRENCE[1]

SOIRÉE DU JEUDI-SAINT.

II.

DE L'HEURE QUE JÉSUS SE PLAISAIT A APPELER « SON HEURE ».

Sciens Jesus quia venit hora ejus.
Jésus sachant que son heure était venue.
JEAN XIII, 1.

Saint Augustin, parlant de la sainte Écriture, s'écriait dans le livre de ses Confessions : « Quelle est donc étonnante, ô mon Dieu, la profondeur de vos paroles! Leur surface semble nous sourire comme à des enfants; mais que leur profondeur est étonnante, mon Seigneur, qu'elle est étonnante! On n'y peut jeter les yeux sans avoir le vertige, vertige de respect qui fait aussi trembler d'amour : *horror est intendere in eam; horror honoris et tremor amoris* ». Si cela est déjà vrai de ce texte, sacré sans doute, mais insensible et périssable dans sa forme, combien l'est-ce davan-

1. Voir la note placée au commencement de la 57e conférence.

tage de cette parole vivante qui est la substance de l'Écriture, la substance de l'inénarrable, la substance divine elle-même, le saint Verbe de Dieu, Jésus Notre-Seigneur ? Votre âme à vous s'exprime en toutes sortes de paroles imparfaites dont aucune ne la dit complétement, et qui, même lors qu'elles traduisent ses pensées, ses sentiments, ses vouloirs, ne transmettent jamais sa substance. Autre est le Verbe du Père céleste. C'est une parole qui, dans son unité et sa simplicité, dit tout ce que Dieu pense, aime et veut, tout ce qu'il peut, tout ce qu'il a, tout ce qu'il est; une parole absolument équivalente à celui qui l'énonce; une parole solide, subsistante, éternelle; une parole qui est quelqu'un, qui est une personne réelle, déterminée, distincte; enfin une vraie personne divine. Or, ce Verbe de Dieu s'est fait chair; il a pris un corps et du sang dans le sein toujours virginal de Marie. Il s'est lui-même créé une âme afin de finir d'être un homme : vous le savez, vous le croyez; chaque jour vous le professez ; et cette parole divine faite homme, c'est le Christ Jésus. Jugez donc si devant ce mystère sacré, si devant cet être unique et excellent en qui Dieu et le monde réconciliés s'embrassent, on est en droit de s'écrier : « Quelle est donc étonnante, mon Dieu, la profondeur de vos paroles : *Mira profunditas eloquiorum tuorum, quorum ecce ante nos superficies blandiens parvulis, sed mira profunditas, Deus meus, mira profunditas* [1] ! »

Qu'on regarde Jésus naissant à Bethléem, ou grandissant à Nazareth, ou homme fait à Jérusalem ; qu'on le regarde se taisant ou enseignant, travaillant ou priant, ou faisant des miracles : quel spectacle que celui de cette âme naturellement semblable aux nôtres, mais ouverte par état et comme de droit, ouverte toujours et tout entière sur ces abîmes sans fond ni rives de la divinité : abîmes d'être,

1. Confess. Lib. XII, c. 14.

abîmes de vie, abîmes de puissance, de sagesse, de bonté, d'amour, de sainteté, de délices et de gloire ; les contemplant sans sourciller, comme nous contemplons ici-bas nos prochains et bornés horizons quand l'atmosphère est pure et que les sobres clartés du matin revêtent les choses de leurs plus douces teintes ! Oh ! comme elle était humble en face de cette divinité, la très-sainte âme du Christ, mais aussi comme elle était simple ! Elle s'anéantissait sans doute et sans cesse devant Dieu ; elle se tenait anéantie à ses pieds dans une adoration totale et parfaite, mais en même temps elle lui souriait comme un enfant candide sourit au visage incliné et radieux de sa mère ; elle vivait dans les bras de Dieu, sur son sein, dans son cœur : en somme elle le regardait aussi paisiblement et aisément qu'on se regarde soi-même ; et c'était l'ordre qu'elle le regardât ainsi, puisque le Verbe était sa personne et que le Verbe est Dieu.

Mais s'il était toujours sublime et émouvant, ce spectacle de l'âme de Jésus que les anges virent probablement, que Marie vit sans doute, et dont certainement la sainte Trinité s'enivra, je ne sais plus du tout concevoir ce qu'il devint en cette heure dont nous fêtons l'anniversaire, l'heure que Jésus appelait l'heure *de la puissance des ténèbres* [1], mais qu'il nommait surtout « *son heure* » à lui : l'heure à laquelle il avait dit cent fois qu'aboutissaient toutes les autres heures de sa vie ; l'heure en vue de laquelle il était principalement venu en ce monde ; l'heure qu'il considérait sans cesse, dont il aimait tant à parler, dont il s'entretenait même au Thabor, l'heure dont son cœur avait faim et soif, et vers laquelle son âme courait comme il n'y a, dit l'Écriture, que les géants qui courent, *sicut gigas ad currendam viam* [2] ; enfin l'heure bénie de sa Passion et de son

1. Luc XXII, 53.
2. Psaum. XVIII, 6.

sacrifice. Oh ! quoiqu'on ne fasse ici qu'entrevoir, et que ce qu'on entrevoit, on ne le puisse pas du tout exprimer, ne concevez-vous pas, ne sentez-vous pas quelque chose de l'émotion, du recueillement, du tremblement, de l'épanouissement, de la sainte exultation, du tranquille enthousiasme où entra l'âme sacrée de Jésus, quand, de cette source créatrice des heures, qui est l'éternité, elle vit enfin sortir cette heure attendue du ciel et de la terre, et autour de laquelle gravitaient depuis quatre mille ans et devaient graviter jusqu'à la fin du temps, les jours, les années et les siècles ?

I. Lorsqu'un savant de génie trouve après mille recherches la loi ou la formule qu'il avait pressentie ; quand l'artiste voit enfin réalisé sous ses yeux cet idéal qu'il portait depuis des années dans une angoisse inexprimable, tout l'être de ces hommes tressaille ; et je pense que quelque chose d'analogue doit se passer dans le cœur des mères quand elles mettent un enfant au monde. Pâles ombres que tout cela, images décolorées et mortes du tressaillement intérieur de Jésus au moment où il vit que cette union sacrée, unique, vivante, ardente qui liait entre elles ses deux natures allait enfin produire son fruit, un fruit où passeraient de concert et toute la séve du Dieu et toute la séve de l'homme. Car, par rapport à ce mystère étrange, Dieu et l'humanité réunis ne formaient encore qu'*une semence*, « un grain de froment » [1], comme disait Jésus. Or, la moisson que donnerait cette semence inouïe, après qu'on l'aurait jetée en terre, c'était précisément le grand mystère de la croix. Qu'est-il donc, ce mystère, ô pieuses filles ; quelles sont et la valeur et la mesure d'une moisson dont Dieu fait homme est la semence ? Tout le travail

1. Jean XII, 24.

de Dieu depuis l'origine allait définitivement aboutir ; on allait enfin voir le but où avait tendu sa providence ; l'entreprise de la création, si hasardeuse à tant d'égards, allait avoir son plein succès. Comme Dieu a sa gloire essentielle en lui-même, il aurait désormais sa gloire au dehors ; le monde recevrait sa parole, accepterait ses dons, ferait place à son amour, confesserait ses droits, refléterait ses perfections ; et après avoir terminé dans le temps la course que Dieu leur avait lui-même assignée, les créatures reviendraient à lui transformées, sanctifiées, capables et dignes d'entrer dans le sanctuaire de sa vie essentielle et de s'asseoir à ce festin de joie opulente qui en est l'occupation paisible, unique et éternelle. Celui qui savait tout, qui était chargé de tout, promenant maintenant sur Dieu, sur ses desseins, ses lois et ses œuvres son regard suprême et infaillible, allait enfin pouvoir crier : *Consummatum est* [1], il n'y a plus nulle part ni vide, ni lacune ; tout est accompli et consommé ; le principe de la paix universelle est posé au cœur même du monde ; le ciel et la terre inaugurent leur dernier sabbat.

Mais cette heure si divinement féconde, cette heure qui allait, pour ainsi dire, dilater Dieu, étendre son règne, porter partout son nom, sauver le monde, elle contenait pour Jésus, elle lui apportait et allait faire inonder sur lui des torrents de douleurs. Ce n'était point assez que ce divin grain de froment fût semé, il fallait qu'il fût brisé et broyé sous la meule, il fallait qu'il passât dans le feu, il fallait enfin qu'il mourût : *nisi granum mortuum fuerit* [2] : c'était écrit et décrété : *oportebat pati Christum* [3]. Tout ce qui s'est raconté (je ne dis pas même raconté ; tout ne se raconte jamais ; et, en fait de douleur surtout, il y a des

1. Jean XIX, 30.
2. Jean XII, 24.
3. Luc. XXIV, 46.

choses inénarrables), mais tout ce qui s'est jamais senti de douleur ici-bas dans tant d'esprits qui y ont travaillé, dans tant de cœurs qui y ont aimé, dans tant d'âmes qui y ont lutté, dans tant de corps qui, nés d'une souffrance, ont cheminé par tant de langueurs et de maux jusqu'à cette agonie qui précède et annonce l'effroyable humiliation de la mort ; tout ce que le train de la vie, les conditions souvent dures de la terre, la malice conjurée des hommes, la malice plus grande, plus puissante et plus acharnée des démons peuvent amasser d'amertumes et d'angoisses sur un être et lui infliger de tortures ; bien plus, tout ce qu'y peuvent ajouter les perfections de Dieu soulevées par le péché dans toute son épouvantable étendue, le péché dans ses affreuses profondeurs, le péché et son nombre innombrable, se produisant avec tous ses caractères hideux, le péché abject, fangeux, innomable, le péché cruel et implacable, le péché hypocrite, poli, doucereux, le péché orgueilleux, insultant, menaçant, se moquant, prenant des airs vainqueurs, le péché obstiné, voulant être éternel et parvenant à l'être, tout cela commençait de fondre sur Jésus au moment où sonnait cette heure.

Ce n'est pas tout; c'est bien loin d'être tout. Pour concevoir comme il se peut de quoi cette heure était grosse au regard de notre agneau divin, essayez de comprendre ce qu'est Dieu en colère, Dieu retourné tout entier, forcément retourné contre sa créature, la contredisant parce qu'elle le contredit; et la contredisant, non par parole, ce qui pourrait être déjà terrible, mais par état, mais de toute la plénitude de son être et de toutes les énergies infinies de sa vie. Car dans les manifestations ordinaires de sa justice ici-bas, Dieu laisse toujours une large place à la miséricorde. Une miséricorde pleine d'insinuations affectueuses, de tendres remontrances, d'attraits exquis, de pardons généreusement offerts et fidèlement accordés à quiconque

les veut recevoir, c'est ce qu'il mêle toujours chez nous à la punition des pécheurs. Mais ce que Dieu peut accorder et accorde en effet aux pécheurs, il ne l'accorde point et ne le peut pas accorder au péché. Or, Jésus, qui n'était point pécheur; Jésus, vierge, innocent, immaculé et saint, portait néanmoins sur lui le péché, le péché tel que je viens de le dire, le corps, la masse, le monde entier du péché, car hélas! c'est aussi un monde. Enfin, saint Paul le dit : « Dieu l'avait fait péché pour nous : *Qui peccatum non fecerat, pro nobis Deus peccatum fecit* » [1]. Il en avait l'état, il en portait la forme, il en était l'hostie. Aussi je vous assure que si Jésus n'a pu cesser et n'a pas cessé un instant d'être en lui-même l'objet des complaisances du Père et de la dilection infinie de Dieu, cependant, en tant qu'il avait pris sur lui nos crimes, en tant qu'il s'était fait le lieu, le réceptacle et le trésor de nos iniquités ; en tant qu'il représentait le mal universel, il n'avait pas l'ombre d'un droit à l'ombre d'une miséricorde, et je ne crois pas qu'on soit téméraire en disant que dans cette heure dévorante de sa Passion, cette ombre miséricordieuse ne l'a pas un moment rafraîchi. Du côté des démons et des hommes tout a été inique et excessif dans la Passion de Jésus. Du côté de Dieu tout n'a été que juste, mais d'une justice sans mitigation et absolument rigoureuse. S'il vous en faut une preuve, il suffit de vous rappeler ces deux cris que Jésus y poussa : le cri si touchant de sa détresse à Gethsémani : « Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne! » [1] le cri si effrayant de sa désolation au Calvaire : « Dieu! mon « Dieu! pourquoi m'avez-vous délaissé? » [2] Vous pensez si Dieu entendit ces deux cris de son Fils ; vous savez aussi sa réponse : ce fut un morne et implacable silence.

Regardez-la donc cette âme sacrée, bénie, toute pure et

1. Math., XXVI, 39. — 2. Ibid, XXVII, 46.

toute sainte, ayant pour le mal une antipathie comme infinie, aimant Dieu aussi comme jamais ne l'aimeront tous les Séraphins réunis, comme jamais ne l'aimera Marie ; regardez-la devant ce Dieu soulevé ; aux prises avec ce Dieu irrité, hostile, armé en guerre, livrant bataille ; et dites-moi, si vous le pouvez, la douleur, le déluge immense, impétueux, intense, urgent de douleur, que cette heure lui apportait.

II. Or, de voir que cette heure qui s'échappait maintenant des tranquilles profondeurs du ciel portait toutes ces tempêtes de peine comme les nuées portent la foudre et la grêle et la pluie, pensez-vous que cela pût voiler pour Jésus les effets bienheureux qu'elle avait la vertu de produire? Pensez-vous que cela pût changer l'accueil que je vous montrais sa sainte âme disposée à lui faire? Oh! vous savez bien que non; et pour avoir ici un doute, il faudrait ou ignorer Jésus tout à fait, ou vouloir lui faire une injure. C'était telle que Dieu la lui avait éternellement préparée qu'il aimait et voulait cette grande heure. Il n'eût point toléré d'y changer, quoi que ce soit, d'en atténuer l'horreur, d'en adoucir même un peu l'amertume, d'en alléger un instant le fardeau! Il n'entendait pas se borner à *subir* cette peine. Certainement, vu son énormité, la subir patiemment dépassait déjà de beaucoup les forces et la vertu de quiconque n'eût été qu'un homme; cependant l'acceptation d'une peine imposée appartient par son fond à la catégorie des faits humains. Non content de subir la sienne, Jésus allait l'embrasser, s'y plonger, et, si on peut le dire, la manger avec un amour fervent et avide.

Ne vous objectez point ici à vous-mêmes la première phase de l'agonie: ces effrois, ces angoisses, ces dégoûts, ces ennuis, ces tristesses navrantes, enfin ces luttes atroces qui lui firent suer du sang et crier par trois fois grâce et

merci à son Père. Sous peine de ne marcher point partout à notre tête et, par suite, de ne pas remplir toutes nos voies et de la lumière de ses exemples et de l'onction victorieuse de sa grâce, il fallait bien qu'il passât, lui aussi, par ces sentiers de la peur et de l'accablement où nous aurions nous-mêmes à passer tant de fois. Certes, il se fût montré moins Dieu, moins sage, moins bon, moins aimant, j'oserai dire moins *vrai*, s'il s'était montré moins homme, s'il avait épargné à son humanité des défaillances qui nous sont naturelles et habituelles : non point défaillances d'âme et de volonté, mais défaillances de corps et de sensibilité. Nous aurions pu soupçonner qu'allant si loin dans la souffrance, il n'avait pourtant point été jusqu'à certaines extrémités ; ou du moins que s'il y avait été, protégé et défendu par sa divinité, il s'y trouvait dans des conditions trop différentes des nôtres pour que cela pût beaucoup nous toucher, nous consoler et nous servir. Il eût été moins nôtre, étant moins l'un de nous Oui, oui, Jésus par terre, baigné de larmes, inondé de sang, demandant grâce, est mille fois plus mon Jésus, et certainement aussi plus le vôtre, que s'il eût marché tête haute dans sa douleur, et porté son fardeau comme un triomphateur porte sa couronne et sa palme.

Mais de plus, prenez-y bien garde, une parole d'Isaïe domine toute cette matière et constitue dans la théologie de la Passion une sorte de premier principe : *Oblatus est quia ipse voluit* : « Il s'est offert, il s'est livré lui-même, et « cela parce qu'il l'a voulu » [1]. A quoi offert ? A quoi livré ? A tout, y compris cette frayeur, ces affaissements et toute cette infirmité apparente. Il n'y est nullement entraîné ; il y descend parce que tel est son bon plaisir. Or, c'était précisément là, dans cette volonté

1. Isaï. LIII, 7.

radicale et souveraine, et dans la tradition de lui qu'elle faisait à de tels états, que se trouvaient l'énergie, l'ardeur et l'élan dont je vous parle. C'est donc la vérité que Jésus ne subit pas seulement sa Passion, mais s'y plongea spontanément de tout son cœur et comme avec délices.

Non, croyez-le, jamais prêtre ému de gratitude pour les biens dont il est comblé; jamais prêtre indigné et navré du péché qu'il voit qu'on commet contre la majesté d'un Dieu pour lequel il serait heureux de mourir; jamais prêtre épris de Dieu, ravi par sa beauté, possédé par la religion de ses droits et affamé de sa gloire n'a versé son vin sur l'autel, fait monter son encens là-haut, jeté dans le feu sa victime avec une passion d'amour comparable à celle dont brûlait le cœur de ce pontife suprême et excellent, quand il s'offrit lui-même en victime à son Père.

Mais ce n'était pas encore assez. Quoiqu'ici la proportion des choses nous jette dans un ordre tout à fait transcendant et rende toute comparaison impossible, cependant, comme nous vous le disions, les hommes subissent la peine ; on a vu quelquefois des héros s'y précipiter. Il fallait donc que, faisant d'abord cela et le faisant d'une manière surhumaine, Jésus fît de plus ce qu'un Dieu tout seul pouvait faire. Il n'y a pas manqué.

Qu'a-t-il donc fait en définitive au regard de cette heure sans pareille ? Quelque chose que vous croyez, quelque chose que vous savez, dont vous usez, dont vous vivez, mais quelque chose qu'on ne peut sérieusement et persévéramment approfondir sans que l'esprit soit ébloui et que le cœur tout entier se fonde à force d'aimer et d'adorer.

Certes, je ne m'étonne pas qu'ayant à raconter cet acte, saint Jean, toujours si haut, si profond, si divin, monte encore et approche de si près ce suprême intime de Dieu où la parole est un silence, qu'il en rapporte des mots dont

chacun est grand comme un monde. Je ne m'étonne pas que, s'exprimant dans une langue à laquelle rien ne ressemble en tout ce qu'ont écrit les hommes, il dise : « Avant le jour de la fête de Pâques, Jésus sachant que « son heure était venue, l'heure de passer de ce monde à « son Père ; ayant aimé les siens qui étaient dans ce monde, « il les aima jusqu'à la fin. Et la Cène étant faite, comme « déjà Satan avait jeté dans le cœur de Judas Iscariote le « dessein de trahir son maître, sachant que le Père lui a « donné toutes choses dans les mains, et qu'il est sorti de « Dieu, et qu'il retourne à Dieu, il se leva de table, « déposa ses vêtements et se ceignit d'un linge pour laver « les pieds de ses apôtres » [1].

C'est la préface évangélique de l'acte inouï que je vous disais qu'il a fait. Quel est-il donc, cet acte ?

Jésus était Dieu. C'est donc à dire que sa sainte âme avait au-dessus d'elle, en elle, et véritablement à elle tous les trésors des perfections divines, et que, sous le congé de son bon plaisir toujours sage, toujours saint, elle en pouvait disposer comme de son bien propre. Oui, cette âme avait à elle la toute-puissance, à elle l'éternité, à elle l'immensité. Elle avait cela au moment même où elle se devait livrer aux ténèbres ; elle avait cela durant l'heure entière où le pouvoir serait laissé à ces ténèbres ; et cette heure, ce fut plus d'un jour. Elle avait cela à elle à Gethsémani, chez Anne, chez Caïphe, chez Pilate, chez Hérode ; elle l'avait sous les soufflets, sous les crachats, sous les fouets ; elle l'avait au Calvaire. Ah ! filles d'Adam, si lorsque vous souffrez vous aviez sous la main, je ne dis pas la toute-puissance, mais un peu plus de puissance que celle qui vous a été naturellement dévolue ; si vous aviez à vous, je ne dis pas l'éternité, mais quelque empire sur la

1. Jean XIII, 1, 5.

durée; je ne dis pas l'immensité, mais le secret de réduire ou d'étendre les choses, je vous le demande, qu'en feriez-vous ? Oh! qui de vous ne restreindrait sa peine? C'est le contraire que fit Jésus.

Des profondeurs de sa puissance, lui qui allait obéir à tout le monde, se mettre sous les pieds de tout le monde et se laisser fouler par tout le monde comme un opprobre public et comme un ver de terre, il enverra un ordre à sa toute-puissance, il le lui intimera au nom de l'amour, qui, dans cette souveraineté absolue de la nature divine, semble être ce qu'il y a de plus souverain; et il lui dira de faire que l'éternité s'incline vers cette heure où il entre, qu'elle la prenne, qu'elle s'y écoule, qu'elle l'emplisse jusqu'au comble, qu'elle l'enlève à l'empire du temps, l'élevant jusqu'à sa sphère propre; qu'elle l'immobilise, qu'elle la perpétue et lui donne la vertu d'être réellement présente à toutes les heures de la durée, cette durée fût-elle immortelle: de telle sorte que, le matin, le soir, le jour, la nuit, en cette année ou en cette autre, en ce siècle ou en cet autre siècle, ce fût toujours ici-bas l'heure de la Passion de Jésus. En même temps, du même coup, il commandera que l'immensité descende, saisisse son corps à lui, ce corps qu'on allait garrotter, entraîner, déchirer; qu'elle s'empare aussi de son sang qu'on allait répandre; et que, comme l'éternité soustrayait au temps l'heure de son sacrifice, l'immensité en vînt soustraire au lieu la victime. Si bien que, sans devenir immense, ce qui était impossible, cette humanité immolée pût cependant être partout : non pas successivement partout comme un objet qu'on porterait de pays en pays pour lui faire faire le tour du monde, mais simultanément partout, c'est-à-dire en des millions d'endroits à la fois, partout où il y aurait un autel et du pain et un vrai prêtre voulant consacrer. Ainsi procurait-il que cette sainte victime s'immolât en tous temps et en tous lieux,

d'une manière transcendante et inexplicable sans doute à nos faibles esprits, mais d'une manière réelle, encore qu'elle ne fût plus terrestre, et que, s'étant d'abord offerte pour tous, elle devienne à la fin la nourriture de tous ! Jésus a donc pris d'une main son sacrifice, l'heure de son sacrifice, l'acte de son sacrifice, la matière de son sacrifice ; puis prenant de l'autre main le sceau de son être infini, il a divinement scellé et cette matière, et cet acte, et cette heure. Et tout cela, c'est l'Eucharistie. C'est ce que l'Évangile raconte quand il dit : « Jésus ayant pris du pain, « leva les yeux au ciel, rendit grâces ; puis il bénit ce pain, « le rompit et le donna à ses apôtres en disant : Prenez et « mangez ; ceci est mon corps qui est livré pour vous. « Après quoi, prenant du vin, il dit : Prenez et buvez ; ceci « est mon sang ; le sang de la nouvelle alliance qui sera « répandu pour la rémission des péchés. Toutes les fois que « vous ferez ces choses, faites-les en mémoire de moi » [1].

C'est là, pieuses chrétiennes, ce qu'à pareil jour, à pareille heure, il y a près de vingt siècles, Jésus, allant mourir à cause de vous, et véritablement par vous, a cependant daigné faire pour vous. A vous il a donné ce mémorial de ses miracles, cette somme de tous ses dons, ce chef-d'œuvre de toutes ses œuvres, cette substance de toute sa doctrine, ce trophée de ses conquêtes, ce prix de ses larmes et de son sang versé. A vous il a donné ce gage sacré de son cœur, gage qui est son cœur lui-même, gage qui vous dit à toutes et incessamment la disposition sincère où il est de subir encore à présent, s'il était possible, toutes les douleurs de sa Passion pour effacer vos péchés, sauver votre âme et assurer votre bonheur céleste. Que vous dire donc et que ne doit pas vous dire au dedans ce que sa grâce m'a donné de vous dire au dehors !

1. Matth. XVI, 26, 28. — Luc. XXII, 19, 20.

Mes filles, filles de Marie, filles du Carmel, filles de Thérèse, vierges consacrées qui m'écoutez, je vous dois un mot spécial et je veux vous le donner. Oh ! comme vous avez toutes raison, ce soir ! Comme cette soirée du Jeudi saint vous couvre, vous défend, vous explique, vous justifie ! Votre vie, qui est un scandale aux impies, une folie aux mondains, un étonnement à beaucoup de chrétiens dont le sens reste petit parce qu'ils n'ont qu'une foi médiocre, comme il est clair, ce soir, qu'elle est la grande sagesse ; je ne dis pas la seule, mais la grande. Oui, vous avez compris les grands secrets; oui, vous êtes proches des grands principes; oui, vous vivez dans les meilleurs climats ; oui, vous faites au fond la grande œuvre. Certes, faire la tâche humaine de la terre, en subir les servitudes, vaquer même à ses bagatelles, quand on le fait chrétiennement, en état de grâce et pour Dieu, c'est quelque chose; et si on le compare à la vie apparente de ceux qui sont dehors, de ces morts vivants qui sont les pécheurs, incontestablement c'est beaucoup. Entrer plus immédiatement dans les œuvres personnelles du Christ, assister les pauvres, soigner les malades, guérir les corps, c'est beau, c'est bon, c'est grand. Jésus l'a fait ; car en tout ce que les hommes sont appelés à faire, il devait servir de modèle. Enseigner, dire la vérité, donner la lumière, nourrir les âmes du Verbe, c'est plus beau encore et meilleur ; c'est une voie où à chaque pas on trouve le Seigneur devant soi. Mais enfin, le Jeudi saint, le Vendredi saint (c'est au fond un seul et même jour), ce jour, cette heure toute divine où nous sommes, nous disent assez que ce n'était pas tout, que ce n'était ni le plus grand ni le meilleur, ni le plus décisif, soit pour la gloire de Dieu, soit pour le salut du monde. Cette cime de l'œuvre chrétienne, ce terme de la vie de Jésus, ce dernier mot de son cœur et ce qui finissait de donner la vertu à tout le reste, c'étaient ses yeux noyés

de pleurs, ses genoux ployés, son corps prosterné, baigné de sang, livré, flagellé, crucifié ; c'était son âme en deuil, c'était son immolation et son sacrifice. C'est votre part à vous, mes chères filles ; le calvaire est votre séjour, la croix votre programme et le sacrifice votre état. Allez, ne cessez point votre œuvre, et gardez-vous de toute défaillance. Suivez Jésus, suivez-le de près, suivez-le toutes et à l'envi. Est-ce que le monde n'a plus besoin de rédemption ? Est-ce présentement l'heure des ténèbres ou l'heure de la lumière ? Oui, à regarder le monde par un certain côté, on y voit bien de la lumière, et si brillante qu'elle soit, il est très-évident que ce n'est qu'une aurore. Mais aussi à regarder les choses à un autre point de vue, à voir le débordement et le crédit des sophismes, la liberté légalement donnée à l'erreur, au mal, au blasphème, le succès du mensonge, la fréquence des trahisons, l'acharnement de la haine, la conjuration savante et comme universelle des méchants, n'en vient-on pas à croire que c'est « l'heure des ténèbres » ?

Mais vous aussi, pieuses femmes du monde, vous surtout, mères chrétiennes, puisque vous êtes au Christ, vous êtes ici-bas des lumières. Chacune brille à son rang et doit compte de sa clarté au firmament des âmes. Lorsque vous entendez la sainte parole, vous recevez la lumière ; lorsque vous communiez, vous la mangez : la lumière est votre vie et doit emplir vos actes. Comprenez votre dignité, restez fidèles à vos devoirs. L'Eucharistie sacre la vie humaine ; elle fait de vos corps des temples et de vos âmes des tabernacles. Ne profanez pas ce que Dieu a sacré. Ayez des mœurs eucharistiques. Soyez de vraies filles de Dieu, soumises, livrées à ses conduites, patientes dans vos épreuves, portant votre croix après Jésus, et assurées d'être glorifiées avec lui si vous avez d'abord souffert avec lui et pour lui [1].

1. Rom. VIII 32.

SOIXANTIÈME CONFÉRENCE[1]

SOIRÉE DU JEUDI SAINT.

III.

SUR LES EFFETS DU PRÉCIEUX SANG.

Et factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis super terram.
Et il lui vint une sueur comme des gouttes de sang, qui découlaient sur la terre.
LUC. XXII, 44.

Nous venons, comme d'habitude, terminer ici cette soirée, et célébrer sur la sainte montagne du Carmel les gloires anticipées de la montagne plus sainte du Calvaire. Nous venons vous donner, comme Dieu le permettra, quelque substance surnaturelle pour servir d'aliment à vos méditations durant ces saints jours, et aider la prière que plusieurs d'entre vous, je le sais, ont la pieuse intention de prolonger cette nuit.

Il y a dans cette soirée divine un point saillant, qu'on

1 Voir la note placée au commencement de la 57e conférence.

n'est pas téméraire d'appeler un des points culminants de la vie de Jésus : c'est son agonie au jardin. Et il y a, dans cette agonie, un point plus saillant que les autres : c'est cette sueur de sang dont, sous le pressoir d'une angoisse intérieure indicible, Jésus sent soudain son corps inondé. Je parle de saillies : à regarder les choses par leur côté terrestre, ce que je nomme ainsi, c'est justement ce qui paraît se détacher en sombre sur ce fond déjà si obscur; ce sont les parties de cette incomparable histoire où le mystère se fait plus profond, où le chagrin s'avive, où la honte s'amoncèle. Mais comme ici un amour spontané et royal domine, inspire et conduit tout; comme c'est Jésus lui-même et lui seul qui fait, selon qu'il lui plaît, et où il lui plaît, ces amas d'ombres, d'opprobres et de douleurs, ces saillies sont définitivement lumineuses à la foi ; elles le sont jusqu'à être splendides.

J'ai le pressentiment que votre piété sera satisfaite si, laissant tout le reste dont nous vous avons parlé d'autres fois, et dont nous nous entretiendrons sans doute un jour avec les anges, nous disons ce soir quelques mots de ce sang qui ruisselle du corps sacré de Jésus et baigne la terre tout à l'entour : *factus est sudor ejus sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram.* L'histoire de ce sang est prodigieuse, la vertu en est infinie, les effets en sont magnifiques.

Il a donc plu à Dieu d'avoir du sang, du sang humain, de notre vrai sang à nous ; et non pas même d'avoir du sang comme il a toute créature, c'est-à-dire comme une chose qui lui appartient et relève de son bon plaisir ; mais il a résolu d'avoir du sang comme nous-mêmes en avons, c'est-à-dire comme partie constitutive d'une humanité réelle et parfaite en laquelle il subsisterait, et dont il serait lui-même la vraie et unique personne. C'est ce que nous enseigne saint Paul dans cette grande Épître aux Hébreux que Bossuet nommait « la divine ». « *Quia communicaverunt pueri*

carni et sanguini, et ipse similiter participavit iisdem » : « Parce que les enfants avaient une nature où entraient la « chair et le sang, lui aussi a voulu avoir une nature de tout « point semblable à la leur [1] ». Il l'a voulu pour contracter avec ses créatures, et spécialement avec nous, une union plus intime ; pour nous faire ses parents en devenant le nôtre, et, moyennant cette parenté, nous installer de droit et comme naturellement dans sa vie essentielle, son infinie, sa glorieuse et béatifique vie de Dieu. Aussi n'a-t-il pas voulu prendre directement ce sang dans le trésor de sa toute-puissance, comme il est évident qu'il l'eût pu, l'ayant déjà fait pour Adam : il l'a pris tout créé, tout vivant, dans un lieu, à une source que lui-même avait choisie et disposée d'avance, au cœur immaculé de cette Vierge que nous nommons notre Mère justement parce qu'elle est la sienne. Cette identité de nature que la génération éternelle lui donne avec son Père céleste, la communication que Marie lui fait librement de son sang la lui donne avec elle, et par suite avec nous ; et comme la première le fait Dieu, la seconde le fait homme.

C'est beaucoup ; il y a plus encore : c'est que ce sang qu'il prend ainsi, à raison du péché qui, dès le début **hélas !** se trouve mêlé à toutes nos affaires, Dieu le prend pour le répandre. Le sang répandu, vous savez ce que c'est : c'est la douleur, c'est la mort ; et quand on le verse volontairement, c'est le sacrifice de soi-même, c'est l'amour allant jusqu'au bout, le dévouement montant jusqu'au comble. Dieu a voulu verser son sang, le verser pour nous ; et non-seulement permettre qu'on fît couler ce sang par violence, mais le répandre d'abord lui-même par la force et l'empressement d'un amour assez ardent pour le réduire à l'agonie. Il a voulu le répandre sur tout son corps pour signifier que son

1. Hebr. II, 14.

corps mystique, qui est son Église, en serait baigné tout entier; il a voulu, en outre, le répandre jusque sur la terre pour faire entendre que, déifiant par ce sang toute la création raisonnable, il entend aussi déifier le séjour extérieur où cette création est posée, je veux dire la terre, et tout le monde des corps. Dieu a voulu enfin répandre ce sang de toutes manières, activement et passivement; par tous ses pores, et comme une rosée; par mille plaies, et comme à flots; le répandre totalement et jusqu'à la dernière goutte; le répandre inépuisablement, universellement et toujours: ce qu'un Dieu seul pouvait faire et ce que vous savez qu'il fait dans l'adorable Eucharistie, laquelle est ici-bas le dernier mot des lèvres de Jésus, la dernière œuvre de sa main, le dernier don de son cœur.

Cette merveille étant posée, il n'est point étonnant qu'elle ait des effets innombrables et tenant du prodige. Je vous en dirai trois que nous méditerons quelques instants ensemble. Ce sang lave, ce sang abreuve, ce sang enivre : il lave les pécheurs, il abreuve les justes, il enivre les saints; par où j'entends non-seulement ceux du ciel, mais encore ceux de la terre : c'est-à-dire ces âmes heureuses, qu'on peut bien ignorer et qui souvent s'ignorent elles-mêmes, mais qui, ne fût-ce que par le désir et en quelque degré, dépassent la justice commune des chrétiens et que j'appellerai peut-être de leur vrai nom en les nommant les blessés de Jésus.

I. Avant tout ce sang lave. Il efface les péchés, il lave les pécheurs. Jésus-Christ, dit saint Jean au Livre de l'Apocalypse, Jésus-Christ, qui est « le témoin fidèle, « le premier-né d'entre les morts, le prince des rois de la « terre, Jésus-Christ nous a aimés et nous a lavés de nos « péchés dans son sang » : *Dilexit nos et lavit nos à peccatis in sanguine suo* [1]. C'était sa grande mission et son

1. Apoc. I, 5.

œuvre par excellence : si bien que cette idée-là même formait comme l'essence de son nom. Son nom, c'était Jésus ; Jésus est un nom de victime, et de victime sanglante. « Vous l'appellerez Jésus », avait dit l'archange à Marie, « car il sauvera son peuple de ses péchés » ? Et comment l'en sauvera-t-il? En répandant son sang. « Et quand « huit jours furent écoulés, écrit le narrateur sacré, ce fut « le temps de circoncire l'enfant », c'est-à-dire, nulle de vous ne l'ignore, de faire couler son sang pour la première fois ; et alors, continue saint Luc, « on lui donna authen- « tiquement le nom de Jésus, selon qu'il avait été appelé « par l'ange avant qu'il fût conçu dans le sein de sa « mère [2] ».

Le péché effacé, le pécheur lavé, quelle œuvre ! quelle délivrance ! Mais le péché effacé et le pécheur lavé par le sang même de celui que le pécheur offense et que le péché déshonore, quelle est la proportion de ceci, et, dans l'histoire des créatures, qu'y pourrait-on trouver de comparable? Il n'y a certainement pas de mal comme le péché. Je vous demande s'il y a un bien comme la rédemption du péché par l'effusion du sang d'un Dieu. Le péché est pour nous un mystère : David le disait en gémissant [3]. Cependant pour peu qu'on ait de lumière, ce qui revient à dire pour peu qu'on ait de conscience, on ne saurait tout ignorer ici ; et je pense qu'il y a parmi vous peu de mémoires dans lesquelles ne demeure divinement écrit le commentaire de cette divine parole : « *Sache pourtant* « *et vois que c'est une chose amère que d'avoir abandonné* « *Dieu* [4] ! » A ne considérer dans le péché que ce qu'il y a de moindre, à savoir le sentiment que l'on en garde après l'avoir commis, on est en droit de trouver que cela va déjà

1. Matth. I, 21.
2. Luc. II, 21.
3. Psaum. XVIII, 13.
4. Jérém. II, 19.

très-loin. Quel fardeau en effet! Quelle angoisse! Quel fantôme obstiné! Quelle source intarissable d'inquiétude et de peine! Le moyen de jouir de quelque chose quand on porte au milieu de soi cette flèche de la justice divine qui s'appelle le remords? Comme cela mord en effet? comme cela ronge! comme cela brûle! Et songez qu'il en va ainsi en pleine économie chrétienne, c'est-à-dire dans des âmes très-légitimement persuadées que le pardon est possible, facile, prochain, abondant, innombrable! Supprimez le sang de Jésus, que deviendra la vie du pécheur? ou un supplice intolérable ou un déplorable abrutissement dans lequel on ira s'enfonçant de plus en plus afin de moins souffrir en s'efforçant de voir moins clair, ou même de n'y voir plus du tout. Et cette peine n'est qu'un prélude. La foi le dit, la raison le pressent. Qu'en sera-t-il du péché et du pécheur au delà de la tombe? A la distance comme infinie où nous vivons de Dieu, quand nous sommes abrités sous les voiles épais de ce monde, distraits, occupés, amusés, très-souvent la justice divine nous fait peur. Que sera-ce à l'heure du face à face? Qu'on sache le mot de la foi, ce qui est un devoir, ou qu'on l'ignore ce qui est un malheur, l'avenir du pécheur reste une cause d'épouvante; et si, sachant ce mot, on n'y croit pas, ce qui est un crime et une impiété, tout homme sincère convient qu'il y a au moins des heures où l'on se sent trop mal assuré dans sa négation pour que le problème ne nous hante pas d'une façon tourmentante.

Malgré tout, cette peine-là reste un mal médiocre auprès de la difformité morale que le péché produit dans l'âme. Vous n'avez point l'idée de ceci. Aucun désordre de physionomie, aucune laideur physique, aucune souillure abjecte, ne saurait vous donner l'image, même affaiblie, de l'altération qu'amène un seul péché dans ce chef-d'œuvre divin qui est notre âme.

Là n'est point cependant le pire, car nous n'avons parlé que des dommages de la créature, et tout ce qui est créé est borné.

Or, il y a dans le péché quelque chose qui n'a pas de mesure : c'est le côté par où il touche Dieu ; et il le touche si fort qu'il le heurte, l'offense, le blesse, et le tuerait si Dieu pouvait mourir. De fait, dès que Dieu s'est rendu mortel, vous voyez bien que le péché l'a tué. Oh! quel mal! Un péché, c'est un *non* volontaire et vivant que l'âme formule et pose au fond d'elle-même en regard de toutes les perfections de Dieu, en réponse à ses commandements, en retour de tous ses bienfaits. C'est un *non* dit à sa vérité, dit à sa souveraineté, dit à sa paternité, à sa sagesse, à sa puissance, à sa justice, à sa sainteté, à son amour, à sa gloire, à sa béatitude. Dieu est un *oui* absolu, une affirmation infinie [1]. Vous savez comme lui-même se nomme : « Je suis celui qui suis » [1]. Voyez donc ce que fait une créature qui jette un *non* quelconque à la face d'un tel être, qui s'inscrit en faux contre lui, qui lui dénie son droit, qui lui barre le passage et se met avec lui dans un vrai état de guerre! Il est clair que c'est une folie; mais, avant tout, c'est un énorme outrage et un désordre immense.

Eh bien ! c'est ce désordre, c'est cet outrage, c'est cette catastrophe spirituelle, c'est ce mal que le sang de Jésus répare, qu'il détruit, qu'il annule. Il refait l'ordre, il renoue les liens, il rétablit la paix, il acquitte la dette, il remet toutes choses en leur place et restaure l'harmonie; il efface la souillure, il lave l'âme, il la lave jusqu'en ses profondeurs : si bien qu'étant, il n'y a qu'un instant, *rouge comme l'écarlate*, ainsi que Dieu le dit en Isaïe, elle devient soudainement *aussi blanche que la neige* [2]. Oh!

1. Exod. III, 14.
2. Isai. I, 18.

quel don ! quel pardon ! quelle grâce ! quel abîme de grâce ! quelle doctrine ! quelle richesse ! Le sang de Jésus ! le précieux sang de Jésus ! L'Église ne vous donnerait que ce bien, vous devriez aimer l'Église plus qu'aucune chose au monde : d'autant que ce sang est partout, vous le savez, dans l'Église catholique. Il est dans tous les sacrements, dont il fait la vertu ; il est très-spécialement dans le Baptême et dans la Pénitence ; il est réellement dans la divine Eucharistie ; il est dans le sacrifice, il est dans le sacerdoce ; il est virtuellement dans les sacramentaux, dans la prière, dans tous les actes du culte extérieur ou intérieur, dans les objets bénits, dans la sainte parole divine, soit écrite, soit prêchée. Il est partout le sang de Dieu, donné à tous, amoureusement offert, gratuitement donné, inexprimablement efficace en quiconque le reçoit. Il coule positivement chez nous comme une fontaine publique : *Erit in die illâ fons patens in ablutionem peccatorum* [1].

Ah ! je comprends bien, malgré tout, que l'on pèche. Qui serait assez oublieux de soi-même pour ne pas comprendre que l'homme pèche, quoique, à certains égards et surtout pour certains péchés, cela demeure un mystère. Mais ce que je ne comprends pas, c'est qu'ayant eu le malheur de pécher, on puisse rester pécheur, je ne dis pas un an, je ne dis pas un jour, ni une nuit, je dis une heure ou même quelques instants.

Si ce soir quelque pécheur, poussé d'en haut par un souffle de grâce, s'est heureusement aventuré dans ce béni sanctuaire, qu'en entendant parler du sang rédempteur de Jésus, il croie enfin à l'amour, qu'il renaisse à l'espérance, et que, sans plus tarder, il commence sa pénitence. C'en est une de se convertir ; il est bien juste que c'en soit une ; on ne s'expliquerait pas que ce n'en fût pas une ; mais,

1. Zach. XIII, 1.

mon Dieu ! qu'elle est douce au fond ! Cette pénitence, cet aveu, cette humiliation, ces larmes, c'est la rentrée de l'âme dans la vérité, c'est l'accord avec la justice, c'est la réconciliation avec la paix, c'est l'embrassement que l'amour infini nous donne et celui que nous lui rendons. Est-ce si douloureux ? Est-ce vraiment terrible ? Ah ! le terrible, le douloureux, c'est de résister au cri de ce sang versé par le Christ, cri si éloquent qu'il persuade Dieu et qu'il gagne devant lui toutes les causes qu'il plaide, à la seule condition que l'homme ne s'obstine pas à les perdre.

Et vous, déjà lavés, déjà purifiés, plongez-vous cependant encore, plongez-vous très-souvent dans ce sang purificateur, et prenez soin de vous y plonger à titres d'âmes pécheresses, car qui est sans péché ? O Dieu ! disait David, je suis lavé, je le crois; cependant « lavez-moi encore de mon iniquité : « *Amplius lava ab iniquitate meâ* » [1]. Nous le répétons ces jours-ci à chaque heure, et ce sont des jours si propices pour le répéter ! Suis-je sûr d'être sans tache ? Peut-être, il est vrai, ma conscience ne me reproche rien, *nihil mihi conscius sum;* mais est-ce précisément en cela que je puis m'assurer d'être juste ? *sed in hoc non justificatus sum* [2]. « Mon Dieu ! purifiez moi de mes péchés cachés : *Ab occultis meis munda me, Domine* [3] ». Ah ! Maître, ah ! Père, ah ! Saint des saints ! Souvent il passe dans l'âme de vos enfants des courants si étranges qu'on en est soudain comme transi. On dirait des souffles de justice, parfois même des éclairs de colère. Il fait sombre, il fait froid ; vous vous taisez, et tel est ce silence qu'il semble devoir durer toujours. On ne comprend plus rien ; c'est à peine si l'on croit quelque chose ; on ne vous sent plus nulle part ; on dirait que vous êtes absent : alors c'est comme l'enfer ; et comment, quand on

1. Psaum. L, 4.
2. I Cor. IV, 4.
3. Psaum. XVIII, 13.

sent presque l'enfer de la peine, ne pas être en soupçon qu'on a mis au moins le pied dans l'enfer du péché? Oh! sang de Jésus, ce sont vos heures! C'est à vous d'éclairer cette nuit, de faire fondre ces glaces, d'apaiser ces rafales, de rapprocher, d'anéantir ces intolérables distances. La justice a toujours et mille fois raison contre nous; mais vous, ô sang immaculé, sang divin, sang versé, versé pour nous, vous avez raison de la justice. Protégez-nous, abritez-nous, purifiez-nous. Faites plus que nous rendre innocents: faites avancer nos âmes de pureté en pureté, comme vous faites monter nos esprits de lumière en lumière.

Du reste, Jésus veut ce progrès, et son sang le procure, car, je vous l'ai dit, ce sang qui fonde ici-bas la sainteté en lavant les pécheurs, la confirme et la fait croître en abreuvant les justes.

II. Avoir soif, ou être une créature, il me semble que c'est la même chose. Une créature n'est rien qu'un néant qui a la soif, et je ne pense pas qu'on en puisse donner une définition plus exacte. Créer, pour Dieu, c'est donc simplement donner soif au néant. Ce n'est pas, ce ne peut pas être la dernière grâce que Dieu lui fasse; la vie créée serait alors un supplice et l'acte créateur une trahison; ce n'est donc pas la dernière grâce, mais c'est nécessairement la première, et elle est immense. Car, en posant dans l'être qui en a conscience le fondement de toute perfection morale, qui est l'humilité, c'est-à-dire, l'évidence acceptée de sa propre indigence, cette soif le rend apte à tout bien en lui en faisant sentir le besoin, en lui en inspirant le désir, en le poussant à le chercher, en lui donnant l'espoir de l'obtenir. Avoir soif, c'est le principe de la béatitude. Jésus le dit formellement: « Bienheureux ceux qui ont faim et « soif »[1]. La béatitude consommée, c'est que cette soif soit

1. Matth. v, 6.

étanchée ; et elle le sera éternellement en tous ceux qui l'auront fidèlement gardée, aspirant toujours par-dessus tout à cette eau vive dont la source est Dieu même, et qui seule a la vertu de nous désaltérer tout à fait. Elle sera étanchée, Jésus y a engagé sa parole : *ipsi saturabuntur*, nous dit-il ; mais pour qu'elle soit étanchée, il faut de toute nécessité qu'elle existe. Donc « bienheureux ceux « qui ont soif ».

Bénissez Dieu de vous avoir donné cette soif ; entretenez-la, cultivez-la. Le malheur et le mal du monde, c'est de tromper cette soif par des leurres d'un instant et d'induire les âmes à penser qu'on peut à la rigueur l'apaiser sur la terre. « Malheur à vous qui êtes rassasiés », s'écrie Jésus [1]. Malheur à vous qui êtes satisfaits, à vous, âmes sans désirs, sans aspiration, sans attente, sans espoir, sans gémissement, sans souffrance. Jamais le ciel n'appartiendra à qui trouve qu'à tout prendre, la terre pourrait être un paradis suffisant. Quel paradis, grand Dieu ! Je ne veux certes point la calomnier ; on le fait quelquefois ; mais enfin le péché y demeure, le péché y pullule, le péché y circule librement ; parfois même, un jour, une heure, il y a des triomphes ; n'y eût-il pas d'autres maux ici, ne serait-ce point assez pour que la terre soit un séjour déplorablement triste ? Si belle et même si douce que Dieu l'ait faite, j'oserai dire qu'il l'ait laissée malgré les ronces et les épines qu'y ont fait germer nos fautes, à tout le moins, c'est un *exil*, puisque Dieu a daigné mettre notre patrie là-haut. C'est incontestablement un *chemin*, puisque le terme et le repos sont ailleurs ; c'est un *chantier* aussi ; on y fait de rudes travaux qui ne se paieront que plus tard, le soir, quand l'ombre sera descendue et que le maître réglera les comptes [2]. On ne peut nier que ce soit un lieu de lutte. Ah ! que les

1. Luc. VI, 25.
2. Matth, XX, 8.

voyageurs ont nécessairement soif, les travailleurs aussi, et aussi les lutteurs ! Nous sommes donc altérés : c'est notre condition, c'est notre honneur, le mobile de tous nos progrès et un vrai don de Dieu. Et comme nous sommes maintenant des êtres désaccordés, nous avons des soifs différentes, ou même des soifs contraires. Il y a en nous tous des ardeurs qu'il faut rafraîchir, et tout ensemble des langueurs qu'il est nécessaire d'exciter. Qui ne le sait par expérience ? Qui n'a souvent senti la fièvre en soi, et si le délire ne l'égarait point dans ces heures d'incendie, qui n'a demandé à grands cris une eau qui éteignît ces flammes ? Et, au contraire, qui ne s'est senti défaillant, impuissant à marcher, prêt à s'asseoir ou même à se coucher devant l'obstacle, enclin à lâcher pied quand paraît l'ennemi ? Qui ne connaît les hivers intérieurs, les engourdissements, les somnolences funestes ? Que faut-il alors à l'homme, sinon une liqueur de feu qui le réveille et le ranime ? Malade ou bien portant, vous le voyez, notre être a soif : notre être tout entier, l'extérieur, l'intérieur, le physique, le moral, le naturel et le surnaturel. Il nous faut ou plusieurs breuvages ou du moins un breuvage unique ayant plusieurs vertus.

Ce breuvage (car il n'y en a qu'un), la providence de Dieu nous l'a fourni, et nous le verse avec abondance. C'est le sang du Christ, et lui-même en témoigne : *sanguis meus verè est potus* : « mon sang est vraiment un breuvage » [1]. Oh ! depuis combien de siècles Jésus, le Verbe de Dieu, désirait ainsi abreuver sa chère famille humaine ! Quelle ardeur longtemps contenue s'échappait dans ce cri : *desideravi hoc pascha manducare vobiscum :* « J'ai désiré « d'un grand désir de manger cette pâque avec vous » [2] ! Et dans quel océan de joie nagea son cœur sacré, quand,

1. Jean VI, 56.
2. Luc. XXII, 15.

assis au milieu des douze qui devaient porter au monde entier le don qu'ils allaient recevoir, il leur disait : « Prenez et buvez tous, ceci est mon sang, le sang de la « nouvelle alliance » [1] ? C'était l'apaisement du cœur de notre Maître ; c'était aussi, en droit et en principe, l'apaisement du nôtre. Car je vous le demande à tous, quel que soit votre âge, votre sexe, votre condition, votre ambition, de quoi avez-vous soif ? Nous avons soif de vérité, de lumière, de grandeur, d'opulence, de liberté, de justice, d'amour, de paix, de joie : de joie solide, profonde, inaltérable. Or, il n'y a pas un seul de ces biens que le sang de Jésus ne contienne, et quand nous le buvons, nous les buvons. Je ne dis pas même quand nous le buvons sacramentellement, comme dans la communion eucharistique ; mais je dis quand nous le buvons spirituellement, par des actes quelconques de religion, de piété, de vertu, qui sont de vraies *communions spirituelles*, parce que, s'ils sont chrétiens, nous ne les faisons jamais qu'en union avec Jésus-Christ et par la vertu de son sang d'où dérive en nous toute grâce. Oui, nous buvons alors toutes ces réalités divines. Nous n'en avons pas, sans doute, le sentiment, ni l'évidence : je le crois bien ! Si nous avions le sentiment et surtout l'évidence intérieure d'une communion bien faite, nous serions soudain transportés en pleine béatitude céleste : ce qui revient à dire que nous commencerions par mourir, car on n'entre pas au ciel sans cela. Nous n'en avons pas la vision, nous en avons la certitude ; nous n'en avons pas le sentiment, nous en possédons la substance. « La foi, écrit saint Paul, est la substance des réalités « transcendantes qui sont l'objet de nos espérances : « *Substantia sperandarum rerum* » [2]. Est-ce que vous n'avez pas lu dans l'Écriture que « la vie de l'homme est

1. Luc. XXII, 20.
2. Héb. XI, 1.

« dans le sang[1] » ? Jésus est homme comme nous. Si c'est décidément son sang qu'il nous donne ; si nous l'ayant donné comme rançon sur la croix, il nous le donne ensuite ailleurs comme breuvage, c'est donc positivement sa vie qu'il nous donne et qui passe en nous : « Celui qui me « mange, vivra de moi et pour moi[2] ».

Or, tous ces biens dont je vous ai parlé et qui sont le terme normal et obligé des ambitions humaines, la vie de Jésus les renferme ou plutôt elle les est, car ces biens c'est Jésus lui-même. N'a-t-il pas dit : « Je suis la *vérité*, je suis la *lumière*, je suis la *paix*. je suis la *liberté*, je suis *l'amour*, je suis la *vie*, la *vie éternelle* » ? Vous avez donc ces choses comme elles se peuvent avoir sur la terre, vous les avez dans la mesure exacte où vous avez Jésus ; et vous avez Jésus dans la mesure où, par votre foi, par vos œuvres, par la réception des divins sacrements, vous répondez à cet appel qu'il fait à tous : *si quis sitit veniat ad me* : « Si quelqu'un a soif « qu'il vienne à moi »[3]. Quelquefois, il est bien vrai, lui-même semble nous demander à boire : *da mihi bibere*[4] ; mais ce n'est jamais que pour prendre de là occasion de nous donner à nous cette eau de la vie éternelle, qui est sa grâce, son esprit, c'est-à-dire lui-même à l'état d'effusion, et après laquelle éternellement « on n'a plus « soif »[5].

Oh ! ne nous plaignons de rien, ni de personne excepté de nous-mêmes. Nous ne sommes jamais pauvres que parce que nous refusons d'être enrichis. Au fond nous sommes magnifiquement pourvus ; rien ne manque dans la maison de Dieu, je dis même sa maison terrestre. Il y a là des vêtements, des foyers, des tables somptueusement

1. Lévit. xvii, 11. Cela ne s'entend évidemment que de sa vie animale. Aussi l'Écriture dit-elle, *vita carnis*. Mais quand Jésus, en qui tout est uni, nous donne *la vie de sa chair*, il nous donne toute sa vie humaine, et, par là même aussi, sa vie divine.
2. Jean. vi, 58. — 3. Ibid. vii, 37. — 4. Ibid. iv, 10.
5. Id. Ibid.

servies, des ressources pour toute indigence, des remèdes pour toute maladie, des armes pour tous les combats, des degrés d'ascension pour tous les courages. Il y a du lait pour les enfants, il y a du vin pour les vieillards. « En nous donnant son Fils », écrit saint Paul, est-ce que vous ne voyez pas que « Dieu nous a tout donné » [1] ? Et en nous donnant son sang, ajouterai-je, est-ce que vous ne sentez pas que Jésus s'est lui-même donné ? plus que donné, *livré*, c'est le mot des saintes Écritures : *dilexit me, et tradidit semetipsum;* « il m'a aimé et il s'est livré « lui-même » [2]. Et de même que l'eau d'une source, savamment dirigée dans les diverses parties d'un jardin, y a toutes sortes d'effets différents selon les différentes plantes qu'elle y arrose ; de même que, pour sa part, elle donne la séve à la racine, la vigueur à la tige, la santé au feuillage, et le parfum à la fleur, et la saveur au fruit, à tout enfin son bien propre et sa beauté particulière ; de même aussi le sang de Jésus, coulant incessamment dans toutes les parties de ce jardin de Dieu qui est l'Église, il y vivifie tout ce qu'il touche, donnant la sagesse aux pontifes, la science aux docteurs, le courage aux apôtres, la patience triomphante aux martyrs, la chasteté aux vierges, enfin toute vertu à chacun, selon sa vocation, sa grâce et sa fidélité à la grâce. Et c'est ainsi qu'ayant purifié les pécheurs, il abreuve les justes et les fait croître en leur justice jusqu'à cette perfection que saint Paul appelle si bien la plénitude de l'âge de Jésus-Christ [3].

III. J'ai ajouté que ce sang enivre, et c'est par où je termine en peu de mots. L'enivrement ! Que voulez-vous ? Peut-être que ce mot fait peur à quelqu'un ; je suis sûr

1. Rom. VIII, 32.
2. Galat. II, 20.
3. Éphes. IV, 13.

qu'il en réjouit d'autres et les attire plus fortement encore que les deux premiers que j'ai prononcés. Du reste, il faut bien dire le mot puisque la chose existe, et comment n'existerait-elle pas si elle est nécessaire ? Elle l'est du côté de Dieu à qui sied la magnificence, et qui ne se déclarerait point assez si, remplissant sa créature, il ne faisait que s'ajuster à ses humbles besoins : ce qui la contenterait sans nul doute, mais ce qui, pour ainsi parler, la laisserait à elle-même. Ce qui est juste à la mesure d'une pauvre créature, comment, je vous prie, sera-ce tout à fait digne de Dieu? Et du reste, la créature elle-même a besoin d'autre chose. Ce qui suffit ne lui suffit point ; il lui faut ce qui déborde, du trop plein, du transport, de l'ivresse. Je n'oserais pas dire que c'est là en elle un besoin radical, essentiel et tel que, si Dieu ne lui eût point assigné une fin surnaturelle, elle l'eût néanmoins ressenti. Toujours est-il que depuis que le rayon de la sainte face de Dieu l'a touchée et que l'horizon de la vie béatifique s'est ouverte devant elle, elle a besoin d'être dépassée, d'être écrasée, d'être enivrée ; et sa mesure de chrétienne n'est définitivement remplie que par la possession de ce qui n'a pas de mesure. Dieu le sait bien, et comme il n'y a pas en nous de besoin plus élevé et plus saint que celui-là, il n'y en a pas non plus qu'il ait plus de joie à satisfaire. Il le satisfera, et c'est à l'état d'*excès* que lui-même se promet à nous. « Je serai », dit-il à Abraham, et en lui à tous les croyants dont il est le père, « je serai ta « récompense trop grande : *Ego ero merces tua magna nimis* [1]. L'état du ciel, si paisible, si égal, si simple, si sage, si harmonieux, si absolument chaste, est cependant un état d'ivresse : « Ils seront enivrés de l'abondance de votre « maison », *inebriabuntur*, dit le Saint-Esprit dans les Psaumes [2]. Or, cela commence dès ce monde ; et la raison

1. Gen. xv, 1.
2. Psaum. xxxv, 9.

en est que Jésus y est déjà venu, et qu'encore à présent il y demeure : *Visitasti terram et inebriasti eam :* « Tu as visité « la terre et tu l'as enivrée » [1].

Trouvez-vous que, quant à nous, l'ivresse ne soit pas justifiable ? Jésus n'aurait fait que se montrer, c'était sans doute assez pour enivrer nos âmes. Il n'est pas venu, il ne vient pas se montrer seulement ; il vient parler, et quels discours tenir ! il vient opérer, et quelles œuvres accomplir ! Il vient pleurer, pleurer avec nous ; il vient souffrir, souffrir comme nous et plus que nous ; il vient mourir, mourir pour nous ! En vérité si, du moins, dans quelques-uns, dans son élite et dans sa fleur, l'humanité n'avait pas répondu à ces démences d'amour et de bonté autrement que par un respect tranquille, une plate obéissance et un ensemble de sentiments strictement convenables, je n'ose pas penser que le dégoût d'une réponse si insipide se venant mêler pour Jésus aux amertumes de son calice, l'eût empêché de le boire jusqu'au fond ; mais je pense et je dis, sans l'ombre d'une hésitation, que l'humanité se serait montrée indigne de Dieu et aurait eu éternellement à rougir d'elle-même. Ah ! vraiment tant de haine, une haine si passionnée se devant dresser contre Jésus, c'était bien le moins qu'en échange il y eût de la passion dans l'amour que les siens lui rendent ! La mesure ! c'est bien : oui, vis-à-vis des créatures ; mais vis-à-vis de Dieu, laquelle prétendra-t-on qui remplit toute justice ? La conscience, je veux dire le devoir connu, accepté, strictement acquitté, c'est bien aussi, c'est très-bien ; c'est même indispensable parce que c'est ce qui sert de base à tout le reste. Mais qu'est-ce que cela à la piété, surtout à la sainteté ? Ce que la charpente, ce que la maçonnerie, ce que la carcasse enfin est à un édifice. Cela en fait manifestement l'appui et

1. Psaum. LXIV, 10.

la solidité : de même que, sans la conscience, la sainteté ne serait qu'une illusion, sans la carcasse tout le bâtiment irait fatalement en ruines. Mais si irréprochable qu'en soit la construction, trouvez-vous qu'une carcasse de maison constitue un séjour offrable, honorable et surtout agréable ?

Jésus veut plus des âmes où il demeure ; au moins dans quelques-unes, il a toujours obtenu plus, et c'est son sang qui le lui a obtenu. Dès que son sang a été versé, au nombre de ceux qui y ont cru et qui l'ont bu, il y a toujours eu des âmes *ivres*. Entré par la vertu de ce sang, comme l'enseigne saint Paul, dans le saint des saints éternel [1], Jésus a envoyé aux siens son Saint-Esprit. Et de même qu'autrefois cet Esprit fut porté sur les eaux [2] au sein desquelles naissait le monde ; de même, à présent, il était porté sur ce sang, par la chaleur et l'efficace duquel se formait et grandissait l'Église. C'est de quoi les Apôtres étaient tous *enivrés* au Cénacle dans le grand jour de la Pentecôte ; si bien, vous le savez, qu'on les croyait tous pris de vin : *musto pleni sunt illi* [3].

Cette race des enivrés de Jésus vit toujours dans l'Église de Dieu, et l'ivresse de quelques-uns va jusqu'à la folie. Sainte folie qui n'est autre chose que le comble de la sagesse, l'affluence des lumières célestes, la plénitude des envahissements divins. C'était un enivré de Jésus que notre incomparable saint Paul. C'en était un que saint Ignace d'Antioche, affamé du martyre comme nul de vous ne l'a jamais été de pain. C'en était un que saint Augustin, un autre que saint François d'Assise. Sainte Thérèse, après tant d'autres, appartient à cet ordre sacré des âmes ivres. Que dire de plus ? Ce sont les chéris de Dieu. Dieu aime toute créature : *Diligis omnia quæ sunt* [4]. Parmi elles il aime les justes :

1. Hébr. IX, 12.
2. Gen. I, 2.
3. Act. II, 13.
4. Sagess. XI, 25.

d'un amour très-spécial. Vous pouvez lire dans l'Évangile qu'il les nomme ses amis : *vos dixi amicos* [1]. Mais ceux que je nomme *les saints,* parce que, s'ils ne le sont pas encore, ils ont trouvé le secret de la sainteté et sont en train d'y parvenir, les enivrés, les blessés de Jésus, ce sont les chéris, les bien-aimés de Dieu ; et c'est le nom que lui-même leur donne en sa sainte Écriture, l'associant justement à cette ivresse, dont il les sait capables et à laquelle il les veut voir en proie : *Bibite et inebriamini, charissimi* : « Venez, buvez, enivrez-vous, mes bien-aimés [2]. » Et vraiment c'est tout simple. Il aime ceux qui lui ressemblent, et ces âmes lui ressemblent tant ! Les autres règlent leur vie, mais ceux-ci la dépensent ; les autres comptent toujours bien, mais ceux-ci ne comptent plus jamais ; les autres sont des serviteurs, de bons serviteurs, mais ceux-ci sont des amants et des victimes. Ils sont donc semblables à Jésus. Comment donc voulez-vous qu'ils ne soient pas ses chéris ? Oui, le fruit naturel, régulier, immanquable de ces enivrements divins, c'est le sacrifice ; et c'est pourquoi le monde qui les méconnaît, qui les calomnie, reçoit de tous ceux qui les subissent d'admirables profits.

Noé enivré du fruit, alors tout nouveau, de la vigne, et couché près du pressoir qui lui avait servi à fouler son raisin ; Noé, raillé par Cham, mais pieusement vénéré par Sem et par Japhet, était la figure prophétique de Jésus, notre vrai Sauveur, enivré du vin de la colère divine, enivré de douleur, mais surtout enivré d'amour, et couché sur sa croix. Voilà le type des enivrés, la justification de leur état et le principe de leurs œuvres.

Heureux ceux qui comprennent ces choses ; plus heureux ceux qui les ressentent, mais heureux entre tous ceux

1. Jean xv, 15.
2. Cant. v, 1.

qui comme vous, ô mes filles du Carmel, font de cette noble et sage ivresse la lumière de leur vie et la règle de toute leur conduite. Ah! vous êtes les folles de la croix ; vous êtes donc les sages de la terre. Comprenez votre vocation, soyez dignes de votre vocation ; dignes de celui qui vous la donne, dignes de ceux qui vous y ont précédées. Je ne sais pas de quelles ivresses le paradis paiera ces heureux et courageux enivrés de la terre ; mais ce que je sais, c'est que, s'il y a une vie qu'on doive respecter, bénir, admirer, et envier ici-bas, c'est la leur.

O mon Seigneur Jésus, tout ruisselant de ce sang dont les vertus sont merveilleuses, faites que, chacun suivant notre don, nous en ressentions ce soir les effets! Faites que, sous la bénédiction de ces incomparables jours, les pécheurs deviennent justes; les justes, plus justes encore ; et que, comme vous-même en daignez témoigner le désir, s'il y en a qui sont déjà saints, ils commencent cependant de le devenir davantage.

C'est la grâce que je vous demande au nom de cette pieuse assemblée, vous conjurant de la bénir pendant que je la bénis en votre nom. Amen.

TABLE DES MATIÈRES

XXX. — Fête de l'Épiphanie.

I. Des mages, de l'étoile et de la correspondance à la grâce. 1

XXXI. — Fête de l'Épiphanie.

II. De la marque des enfants de Dieu, qui est de regarder toute la création extérieure comme un signe. 19

XXXII. — Fête de l'Épiphanie.

III. Analogie des trois présents offerts à Jésus-Christ par les mages, avec les trois vertus auxquelles saint Paul ramène toute la vie chrétienne. 37

XXXIII. — Fête de l'Épiphanie.

IV. De la paix apportée par Jésus. . . 57

XXXIV. — Fête de la Purification de la sainte Vierge.

I. De trois vertus capitales dont nous trouvons l'exemple dans ce mystère. . . 77

XXXV. — Fête de la Purification de la sainte Vierge.

II. Des pensées et des sentiments de la sainte Vierge quand elle porta et présenta son divin Fils au Temple. 97

XXXVI. — Fête de la Purification de la sainte Vierge et de la Présentation de Notre-Seigneur au Temple.

III. Du saint vieillard Siméon. . . 115

XXXVII. — Fête de saint Joseph.

I. D'un des caractères principaux de la physionomie morale de saint Joseph. 135

XXXVIII. — Fête de saint Joseph.

II. De la fidélité de saint Joseph. . 151

XXXIX. — Fête de la Compassion de la sainte Vierge.

I. De la part qui doit être ttribuée aux mères dans les saintes douleurs de Marie. 165

XL. — Fête de la Compassion de la sainte Vierge.

II. Du don que Jésus fait à Marie de ses douleurs. 181

XLI. — Fête de la Compassion de la sainte Vierge.

III. De la Compassion de Marie. . 195

XLII. — Fête de la Compassion de la sainte Vierge.

IV. Marie au pied de la Croix. 213

XLIII. — Fête de sainte Monique.

I. Sur sainte Monique. 239

XLIV. — Fête de sainte Monique.

II. La veuve de Naïm. 255

XLV. — Comment Marie est un trésor où nul ne puise sans avoir part à l'amitié de Dieu. 273

XLVI. — Sur la réponse de la très-sainte Vierge à l'archange Gabriel. . . 287

XLVII. — Fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste.

De l'union entre les époux, et de la vraie justice, à propos de l'éloge que le Saint-Esprit fait du père et de la mère de saint Jean, Zacharie et Élisabeth. 303

XLVIII. — Fête de sainte Madeleine.

De l'amour rédempteur et de ses deux chefs-d'œuvre qui sont Marie l'Immaculée et Madeleine la pardonnée. . . 321

XLIX. — Fête de sainte Anne.

De la maternité chrétienne. 337

L. — Fête de saint Augustin.

De l'insuffisance des dons naturels sans la grâce. 353

LI. — Fête de Notre-Dame des sept Douleurs.

Des sept douleurs de la sainte Vierge, et des raisons qui ont fait choisir le jour où l'Église les célèbre pour la principale fête de la confrérie des mères chrétiennes. 371

LII. — Fête des saints Anges gardiens.

De la doctrine catholique sur les anges. 385

LIII. — Fête de tous les Saints.

I. Sur les rapports des bienheureux du ciel avec la terre. 401

LIV. — Fête de tous les Saints.

II. De la pensée du Ciel et de son action sur les âmes. 419

LV. — Fête de l'Immaculée Conception de la sainte Vierge.

Du mystère de l'Immaculée Conception considéré au triple point de vue de Dieu, de Jésus-Christ et de Marie. . . . 441

LVI. — Fête de saint Jean l'Évangéliste.

De la communion de saint Jean aux amours de Jésus. 465

LVII. — Fête du Sacré-Cœur de Jésus.

De trois trésors sans prix que contient le Cœur de Jésus. 483

LVIII. — Soirée du Jeudi saint.

I. Sur le don que Jésus nous fait de lui-même, au Cénacle d'abord, puis à Gethsémani. 499

LIX. — Soirée du Jeudi saint.

II. De l'heure que Jésus se plaisait à appeler « son heure ». 517

LX. —Soirée du Jeudi saint.

III. Sur les effets du précieux sang. 533

ERRATA.

—

Au lieu de	Lire.
P. 50. Ligne 16. Une distance comme infinie.	Une distance infinie.
P. 89. Dernière note. Eccli. I, 3.	Eccli. III, 1.
P. 108. Ligne 20. Elle s'était réservé, gardé même un instant.	Elle s'était, même un instant, réservée et gardée.
P. 214. Ligne 20. Et qui servent Dieu.	Et qui servent à Dieu.
P. 222. Ligne 4. Jamais nerfs plus délicats pour s'émouvoir et pour sentir, ne furent en même temps plus fidèles à transmettre au cerveau toutes leurs sensations.	Jamais nerfs plus délicats pour s'émouvoir, ne furent en même temps plus fidèles à transmettre au cerveau toutes leurs impressions.
P. 311. Troisième avant-dernière ligne. Un puissant moyen de sainteté.	Un puissant moyen de salut.
P. 318. Ligne 14. Toute aimante.	Tout aimante
P. 331. Ligne 9. Et Jésus la regardant, lui répondit : Marie !	Jésus, la prévenant, lui avait dit : Marie !
P. 336. Ligne 9. Dit un ancien panégyriste de Madeleine.	Dit saint Paulin de Nole (Epître XXIII : ad Severum. n. 42).
P. 341. Ligne 22. Mais pour vous servir.	Mais pour servir.
Ibid. Avant-dernière ligne. C'est à quoi il prétend.	C'est à quoi Dieu prétend.
P. 362. Impardonnable.	Impardonnables.

POITIERS. — TYP. DE H. OUDIN FRÈRES.

248.44
G25

48188

GAY, CHARLES
AUTHOR

Conférences Aux Mères Chrétiennes
TITLE

Tome II. Fêtes Et Mystères.

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED
	STORAGE - CBEL	

48188